
3 1761 06896722 3

LE 3e RÉGIMENT

DE

CHASSEURS D'AFRIQUE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie


Le Roy
1897

LE 3e RÉGIMENT

DE

CHASSEURS D'AFRIQUE

PAR

Le Général DE FORSANZ

COMMANDANT LA BRIGADE DE CAVALERIE DU 15e CORPS D'ARMÉE

ANCIEN COLONEL DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE

Avec 3 portraits, 3 gravures hors texte et un fac-similé d'aquarelle

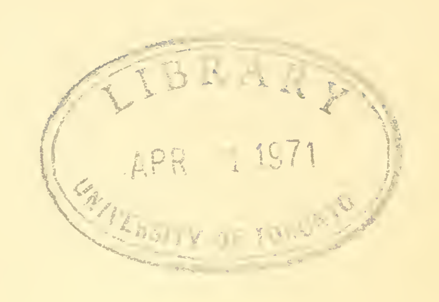


BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, Rue des Beaux-Arts, 5

NANCY
18, Rue des Glacis, 18

1898


LIBRARY
APR 1 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

MINISTÈRE
DE LA GUERRE

ÉTAT-MAJOR
DE L'ARMÉE

SECTION HISTORIQUE

N° 763

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 10 novembre 1896.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

à M. le général de Forsanz, commandant la 15e brigade de cavalerie.

Marseille.

Général, vous avez rédigé vous-même l'historique du 3e régiment de chasseurs d'Afrique que vous avez commandé pendant plusieurs années.

Je tiens à vous exprimer toute ma satisfaction pour la manière dont ce travail est établi et vous félicite du témoignage de constant souvenir que vous donnez ainsi à ce régiment.

Pour le Ministre et par son ordre :

Le Chef d'état-major général de l'armée,

BOISDEFFRE.

A MES CAMARADES

DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE

Nosce te ipsum.

J'offre ce travail à mes camarades du 3e Chasseurs d'Afrique, à tous ceux, vivants ou disparus, avec lesquels je partage l'honneur d'avoir servi à ce beau régiment.

Je l'aurais voulu moins imparfait, mais il est difficile à la fois de recueillir tous les documents relatifs à une longue suite de marches, de combats, de faits d'armes, d'actes de dévouement, et de donner un lien à des notes succinctes prises au jour le jour, autant que l'ont permis la fatigue, le soleil brûlant, le vent du sud, le froid, la neige et la durée du repos.

Écrivain, j'aurais mieux fait sans doute. Mais je ne suis qu'un soldat, et j'écris pour des soldats qui préféreront le parfum de la poudre à celui des fleurs..... de rhétorique. D'ailleurs, à défaut d'une forme élégante, mon œuvre a le mérite de la sincérité. Elle permet à ceux qui aiment le 3e Chasseurs d'Afrique de suivre pas à pas sa courte et brillante carrière, un peu perdue dans des registres mal tenus, seul historique qu'il ait possédé jusqu'ici.

A côté des régiments de France, riches pour la plupart en titres et parchemins, le 3e Chasseurs d'Afrique arrive un peu en parvenu, mais en parvenu héroïque ayant gagné ses éperons à la pointe du sabre, devenu d'un élan l'égal des plus illustres, comme ces maréchaux de l'Empire chargés en dix ans d'une moisson de gloire qu'une famille vieille de dix siècles aurait avec orgueil héritée de ses aïeux.

Né en 1833, il a pris dès lors la part la plus active à la conquête de l'Algérie. Son étendard a flotté partout où les armées françaises ont combattu pour la grandeur ou la défense de la patrie. Il était en Crimée, en Italie, en Syrie, au Mexique. Sous les ordres d'un chef illustre qui a bien voulu ne jamais l'oublier, il a eu le suprême honneur de se sacrifier le jour où, la défaite étant inévitable, il ne s'agissait plus que de répandre du sang pour en effacer la honte; et il est sorti mutilé, captif, mais justement fier, de cette terrible journée qui vit anéantir une de nos armées. A peine reformé, il aidait à réprimer une des plus sérieuses insurrections qui aient troublé l'Algérie depuis la conquète. Il a pris part à l'expédition d'El Amri, à celle de l'Aurès, à celles qui nous ont donné la Tunisie. Enfin il a été représenté au Soudan, au Dahomey; et ses meilleurs soldats se disputaient récemment encore l'honneur d'aller se battre à Madagascar.

Si son historique est court, il n'en est pas une ligne qui ne lui appartienne en propre, qui ne soit écrite de ses sueurs et de son sang. Il n'a ni hérité de campagnes qu'il n'a pas faites, ni enrichi son livre d'or de hauts faits

accomplis par un homonyme, ni vu son bien passer aux mains d'autrui. Personne n'a collaboré à sa gloire. Elle est à lui, toute à lui. Il peut porter fièrement son numéro déjà illustré par cette admirable légion romaine, *Tertia Augusta*, dont il a tant de fois suivi les traces à travers la province de Constantine, conquise et gardée par lui comme elle le fut par elle, et dont le berceau, l'antique Théveste, est encore occupé par un de ses escadrons.

Tous les souvenirs du passé lui sont chers. Il leur a voué ce culte pieux et si respectable qui entretient l'admiration pour les hauts faits des anciens, l'ambition de les égaler, la volonté et la certitude de ne jamais déchoir. Les murs de la salle d'honneur, vraiment digne de ce titre, disparaissent sous des plaques commémoratives, à peine suffisantes pour contenir les noms de ceux qui se sont signalés par leur bravoure et qui ont payé de leur sang, voire même de leur vie, l'honneur de servir au 3e Chasseurs d'Afrique. Deux plaques spéciales perpétuent le souvenir de la prise d'un étendard arabe et d'un drapeau mexicain, et vouent au respect le nom des modestes héros qui ont accompli ces brillants faits d'armes.

C'est avec une curiosité émue que de nombreux étrangers visitent cette salle d'honneur où tout a pour objet de développer l'amour de la Patrie, du drapeau, du régiment ; d'exalter tous les sentiments qui élèvent le cœur d'un soldat et affermissent son bras.

Cher et beau régiment, où j'ai passé près de douze années, combien je te reste attaché ! Combien je suis fier

de compter parmi tes colonels, après les du Barail, les Margueritte, les Galliffet, sous les ordres desquels tu t'honores à juste titre d'avoir combattu! Si je n'ai pas eu comme eux l'inappréciable honneur d'ajouter personnellement quelque chose à ta gloire, j'ai fait au moins tous mes efforts pour te conserver digne d'eux, digne de ton passé, prêt pour l'avenir.

Marseille, le 21 août 1896.

Général H. de Forsanz.

Le 3e Régiment

DE

Chasseurs d'Afrique

CHAPITRE Ier

Création du régiment. — Le baptême du feu. — Combat des Karézas. — Combat du Lac. — Formation des 5e et 6e escadrons. — Le dépôt rentre en France. — Affaire des Merdès. — Arrivée du colonel Rigau. — Combat du 29 avril. — Le 1er escadron à Bougie. — Affaire du Findek. — Combat du 31 mars 1835. — Excellente discipline. — Combat des Beni-Salah. — Le colonel Rigau passe au 5e chasseurs. — Formation de six escadrons de guerre. — Rentrée du 1er escadron. — Arrivée du colonel Corréard.

La création du 3e chasseurs d'Afrique avait été décidée le 27 novembre 1832. Le 1er février suivant, un ordre du jour du maréchal de camp, vicomte d'Uzer, commandant supérieur à Bône, faisait connaître aux troupes sous ses ordres que les 7e et 8e escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, dissous, seraient le noyau du nouveau régiment. Cet ordre du jour se terminait ainsi :

Aimant à se rappeler que, pendant qu'une épidémie cruelle les décimait, ceux qu'elle laissait debout couraient aux armes dans toutes les occasions, appelant de leurs vœux de nouveaux dangers, le général tient à leur exprimer toute sa satisfaction.

Bien qu'il fût formé à quatre escadrons, le 3e chasseurs d'Afrique ne comptait au début que 17 officiers, 284 sous-officiers et chasseurs, 19 chevaux d'officier, 63 chevaux de troupe.

Le conseil d'administration, présidé par M. de Beaufort, chef d'escadrons, commandant provisoirement, comprenait comme membres : MM. d'Authier, de Septenville, capitaines commandants; Pigalle, lieutenant adjudant-major, faisant fonctions de major; Sedo, lieutenant adjudant-major, faisant fonctions d'officier d'habillement; Devaux, adjudant sous-officier, faisant fonctions de trésorier.

Un détachement débarqué de France, le 23 mars, augmenta de 5 officiers et 124 sous-officiers et chasseurs l'effectif du régiment qui reçut, à cette même date, le baptême du feu.

Combat des Karézas. — Un fort parti ennemi avait attaqué nos avant-postes et cherchait à enlever le parc aux bœufs. L'escadron auxiliaire turc commandé par le capitaine Yusuf le tenait en échec; mais, en présence du nombre toujours croissant des indigènes, la garnison prit les armes. Soixante chasseurs, les seuls montés, sautent à cheval, s'élancent au-devant de l'ennemi, le rencontrent au défilé des Karézas et l'attaquent avec une telle vigueur qu'ils le mettent bientôt en déroute.

L'ordre du jour relatif à cette affaire s'exprime en ces termes :

Le général commandant supérieur s'empresse de témoigner sa vive satisfaction à la garnison pour l'ardeur et l'empressement qu'elle a mis à marcher à l'ennemi. L'escadron auxiliaire, le 3e chasseurs d'Afrique, les otages et les spahis ont acquis la preuve que celui-ci ne pourra jamais leur résister. Mille cavaliers arabes ont été dispersés, mis en fuite et poursuivis pendant plus de trois heures.

Le général s'empresse de faire connaître au ministre de la guerre tout le dévouement de la garnison et l'intrépidité de la cavalerie qui n'a pas compté l'ennemi pour l'attaquer.

MM. Sabatier, lieutenant, et Goichot, sous-lieutenant, ont fait preuve d'une brillante valeur, et l'on doit particulièrement à M. Goichot que le parc aux bœufs n'ait pas été enlevé.

A la suite de ce combat, le commandant de Beaufort reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur; le capitaine de Bellejame et le brigadier Briavoine celle de chevalier.

Le 18 mars et le 9 avril, deux détachements venant de France

débarquèrent à Bône. Le premier comprenait 74 sous-officiers et chasseurs et 5 officiers : MM. d'Acher, chef d'escadrons; Morris, capitaine; Misson, lieutenant, officier d'habillement; Mandoul, sous-lieutenant; Guyon, sous-aide-major. Avec le 2e, qui ne comptait que 13 sous-officiers et chasseurs, se trouvait le lieutenant-colonel de Chabannes qui prit aussitôt le commandement du régiment.

Quatre-vingt-cinq chevaux, achetés à Tunis, furent versés au 3e chasseurs d'Afrique le 22 mars et le 15 avril. C'était à peine de quoi compléter un escadron monté. La formation du régiment était laborieuse, surtout en ce qui concernait les chevaux qu'on ne pouvait encore se procurer dans le pays. Mais, ainsi que l'avait dit le général d'Uzer, le 3e chasseurs d'Afrique s'inquiétait peu du nombre. Il allait en donner une nouvelle preuve.

Combat du Lac. — On avait eu connaissance à Bône de la présence aux environs du lac Fezzara d'un fort rassemblement d'indigènes. Le général avait décidé de le surprendre. Partis le 20 avril à minuit, tous les chasseurs montés disponibles arrivaient au lac à la pointe du jour, après une marche que l'obscurité et le défaut de connaissance des chemins rendaient fort difficile.

Montrer aux cavaliers les tentes ennemies, faire sonner la charge, s'y précipiter, enlever le camp et prendre un nombreux bétail, ne fut que l'affaire d'un instant. Les Arabes surpris abandonnèrent tout presque sans résistance.

On reprit la route de Bône, le commandant de Beaufort couvrant la retraite avec les deux premiers escadrons dont l'ensemble ne dépassait pas 50 à 60 chevaux. Vers sept heures du matin, les indigènes, remis de leur surprise et renforcés par ceux des tribus voisines, se montrèrent un peu de tous côtés et engagèrent une vive fusillade avec le corps auxiliaire turc qui, sous les ordres du capitaine Yusuf, y répondit avec vigueur.

On marchait en bon ordre et lentement, à cause des troupeaux qu'il fallait pousser devant soi. Mis en confiance par la faiblesse apparente de notre arrière-garde, les Arabes s'en rapprochaient

peu à peu quand le lieutenant-colonel de Chabannes, qui était venu la rejoindre, donna l'ordre de les charger. Ils ne purent résister à l'impétuosité de l'attaque, et s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leurs morts et leurs blessés et renonçant à reprendre le butin conquis. Leur désordre était si grand que quelques cavaliers se jetèrent dans le lac et s'y noyèrent.

L'ordre du jour du commandant supérieur, daté du 22 avril, appréciait comme il suit la conduite de la cavalerie :

L'expédition a eu le plus heureux succès. Les bonnes dispositions prises par le colonel baron de Perrégaux y ont puissamment contribué. La bravoure et l'intrépidité du 3e chasseurs d'Afrique, du corps auxiliaire turc et des otages ont fait le reste.

Des charges brillantes ont fondé la réputation de cette cavalerie. Le lieutenant-colonel de Chabannes, le chef d'escadrons de Beaufort et le capitaine Yusuf ont donné l'exemple. Ils ont montré à leurs soldats le chemin de l'honneur. Le premier a tué de sa main deux Arabes dans une charge.

A la suite de ce combat, le capitaine adjudant-major Houdaille reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et le maréchal des logis Barbier fut nommé sous-lieutenant. Les chasseurs d'Andlau et Tuchs, du 2e escadron, avaient été blessés grièvement. Le premier mourut de sa blessure, l'autre fut amputé.

Le 11 juin 1833, un ordre du maréchal ministre de la guerre prescrivait la formation de deux nouveaux escadrons pris sur l'ensemble du corps par voie de tiercement. Les 3e et 4e devinrent 5e et 6e, et laissèrent leur numéro aux escadrons nouvellement formés. Les trois derniers escadrons du régiment furent armés de la lance; les trois premiers du mousqueton.

Le dépôt, qui avait reçu, à la même époque, l'ordre de rentrer en France, fut embarqué le 22 juin. Il comprenait quatre officiers : MM. Le Bouvier, capitaine instructeur; Pigalle, lieutenant adjudant-major; Lanthier, trésorier, et Misson, officier d'habillement, avec 40 sous-officiers, maîtres-ouvriers et chasseurs.

Le 17 août, l'effectif du régiment s'accrut d'un détachement venu de France, fort de 180 sous-officiers et chasseurs avec six officiers : MM. de Belleau et Gallias, capitaines; de Ferrabouc,

Mouton, Ducret, Bussi, sous-lieutenants. Malgré ces renforts successifs, l'organisation du 3e chasseurs d'Afrique était encore bien incomplète. Il n'en était pas moins prêt à bien faire son devoir, et il en saisit l'occasion qui se présenta peu après.

Les chaleurs de l'été avaient naturellement ralenti les hostilités entre la garnison de Bône et les tribus du voisinage. Mais, dès les premiers jours de septembre, celles-ci avaient repris la lutte, en particulier celle des Merdès, couverte par de fortes positions qu'elle croyait inexpugnables. Ce fut précisément contre elle que le général d'Uzer résolut d'agir, afin de mieux frapper l'esprit des autres.

Affaire des Merdès. — Le 12 septembre, à 3 heures du matin, il fit sortir de Bône une colonne composée de 400 chevaux du 3e chasseurs d'Afrique, 210 chevaux du corps auxiliaire, 175 spahis, 4 bouches à feu et deux voitures d'ambulance avec un détachement de mulets de cacolets. La colonne remonta la Seybouse jusqu'au gué de Sidi-Denden, à 5 lieues de Bône, et se partagea en deux groupes, sous les ordres respectifs du général d'Uzer et du colonel de Perrégaux.

Des otages envoyés en avant, pour prévenir les Merdès et les engager à venir parlementer, furent reçus à coups de fusil. L'affaire s'engagea immédiatement par quelques coups de canon, dont les projectiles jetèrent un certain trouble parmi les indigènes. Pendant que les deux premiers escadrons du régiment se lançaient à leur poursuite, les deux autres recevaient l'ordre de tourner l'ennemi en cherchant à passer à gué l'oued Mafragne, cours d'eau rapide et très encaissé.

Le gué maladroitement défendu fut franchi, malgré une fusillade assez vive. Le succès fut dès lors certain et complet. Sabrés, culbutés, poursuivis à outrance, les Arabes prirent la fuite, abandonnant dix douars, avec les vieillards, les femmes et les enfants qui furent naturellement respectés. Nous fîmes sept prisonniers et nous enlevâmes plus de trois mille bœufs.

L'ordre du jour relatif à cette affaire signale comme s'étant par-

ticulièrement distingués : MM. de Chabannes, lieutenant-colonel; de Beaufort, chef d'escadrons ; Morris et Herbin-Dessaux, capitaines ; Peyronny, adjudant-major; Devaux, Barbier, sous-lieutenants. MM. Morris, Devaux et Barbier furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le brigadier Barrier, dont la conduite avait été brillante, eut son cheval tué d'un coup de feu au passage de l'oued Mafragne.

Le fourrier Collard, le maréchal des logis d'Alerme, le chasseur Buisson avaient eu leurs chevaux blessés. Celui du brigadier Waldner avait été tué au moment où son cavalier abordait l'ennemi.

Le brigadier Jouvenot et le musicien gagiste Dénault avaient été blessés, le premier à la jambe, le deuxième au bras.

Enfin l'ordre du jour citait avec éloges pour leur bravoure les militaires dont les noms suivent :

Okoski, adjudant.	Dalbaret, trompette.
Dupin, trompette-major.	Souhaité, id.
Morinot, maréchal des logis chef.	Harbot, chasseur.
Voyant, maréchal des logis.	Fabrelaville, id.
La Sourie, id.	Alessandri, id.
Guérout, id.	Vincent, id.
Roubaud, id.	Muller, id.
Fourrié, id.	Graindorge, id.
Broussier, brigadier.	Piquet, id.
Weiss, id.	Silhal, id.
De Lesparre, id.	

Le régiment reçut, le 5 octobre, son premier colonel, le baron Rigau. Il arrivait au moment de l'inspection générale passée par le général vicomte d'Uzer, qui commença ses opérations, le 8 novembre, par une revue d'ensemble, et les termina juste un mois après par sa revue d'honneur.

Des opérations militaires avaient lieu en Kabylie. La cavalerie y faisant défaut, le 1er escadron du régiment, 94 hommes et 110 chevaux, commandé par le capitaine Herbin-Dessaux, s'embarqua pour Bougie, le 14 février 1834. Il prit part, le

5 mars, à un engagement contre les Kabyles, à la suite duquel MM. Herbin-Dessaux et Morris, capitaines; de Ferrabouc, lieutenant; Rewbell et Barbier, sous-lieutenants, furent cités à l'ordre de l'armée.

Le maréchal des logis Durrieux, les chasseurs Alessandri et Vincent avaient été grièvement blessés.

Nouveau combat le 29 avril, auquel le 1er escadron prit encore une part glorieuse, fournissant plusieurs charges, tuant quarante Kabyles et faisant quatre prisonniers.

Le maréchal des logis Prignon, le brigadier Hummel et le chasseur Debune furent tués dans cette affaire, à la suite de laquelle l'effectif du 1er escadron fut porté, le 15 mai, à 140 hommes et 130 chevaux.

Le régiment avait reçu du dépôt, le 11 avril, un détachement comprenant 8 officiers et 174 chasseurs, sous les ordres du capitaine Marion. Un second renfort, de 95 hommes, amené par M. de Saint-Martin, lieutenant, arriva à Bône le 23 juillet.

A la même date, le 1er escadron livrait un nouveau combat à Bougie. Les Arabes ayant enlevé par surprise le troupeau de la garnison, il fut lancé à leur poursuite; mais, malgré l'ardeur de son attaque, il ne put reprendre à un ennemi trop nombreux le troupeau dérobé. L'affaire fut très chaude. Le capitaine Morris eut son cheval tué sous lui; les chasseurs Guiot, Birguy et Renaudin furent tués; trois autres, Weissrock, Jenny et Pruvost grièvement blessés. A la suite de ces divers engagements, la croix de la Légion d'honneur fut décernée à MM. de Ferrabouc, lieutenant; Rewbell, sous-lieutenant, et aux militaires dont les noms suivent : Vincent, maréchal des logis chef; Morinot et Durrieux, maréchaux des logis; Alessandri, brigadier; Vincent et Émonet, chasseurs.

Le 30 octobre, M. Pigalle, adjudant-major, amena du dépôt 3 officiers et 84 hommes. Quinze jours après, le 16 novembre, un ordre du ministre de la guerre réorganisait le régiment sur le pied de quatre escadrons de guerre et un dépôt. Les officiers et sous-officiers en excédent du nouvel effectif restaient à la suite au

6e escadron qui devait se fondre dans les autres par voie d'extinction.

Pendant que le 1er escadron se distinguait à Bougie, ceux de Bône, jaloux de faire parler d'eux à leur tour, s'empressèrent d'en saisir l'occasion.

Affaire du Findek. — Le général d'Uzer avait appris, le 19 novembre, que les troupes du bey de Constantine avaient attaqué et pillé la tribu des Eulmas qui s'était placée sous la protection de la France. Il fit prendre les armes, à onze heures du soir, et, par une marche rapide, se trouva le lendemain, à huit heures du matin, à douze lieues de Bône, en présence du corps ennemi qu'il attaqua sur-le-champ et mit en complète déroute. Son ordre du jour et l'ordre général du gouverneur font ressortir les détails du combat et la part qu'y prit le 3e chasseurs d'Afrique.

ORDRE DU JOUR DU 21 NOVEMBRE

.....C'est au courage des spahis réguliers et irréguliers, *c'est à l'ardeur et à l'impétuosité du 3e chasseurs d'Afrique* que nous devons un succès aussi décisif. Plus de 250 tués, un grand nombre de blessés, 15 prisonniers, des armes en quantité, des yatagans, des chevaux et des mules portant la marque du bey, des bagages considérables, tels sont les fruits de notre victoire. Plus de mille têtes de bétail reprises à l'ennemi ont été rendues en grande partie à la tribu des Eulmas.

Les troupes ennemies étaient commandées par Ben Aïssa, par l'agha de la cavalerie et par le khaliffa. Elles étaient au nombre de plus de 900 hommes, dont 500 zouaves à pied et 400 cavaliers parfaitement armés.

Les spahis réguliers et irréguliers, commandés par le brave chef d'escadrons Yusuf et par le capitaine del Cambe, soutenus par deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel de Chabannes, qui a de nouveau fait preuve de courage et d'intrépidité, ont attaqué et culbuté à eux seuls les troupes du bey de Constantine, bien qu'elles fussent deux fois plus nombreuses.

Le 3e chasseurs a pris l'offensive à son tour et fait un grand carnage de l'ennemi. Sa conduite *a été admirable* et a pleinement justifié ma confiance.

Le colonel Rigau a fait aussi preuve du plus grand dévouement. Malgré son ancienne blessure, il a voulu fournir la carrière jusqu'au bout et rejoindre l'ennemi.

Se sont particulièrement distingués :

MM.	MM.
de Chabannes, lieutenant-colonel.	Farimont, lieutenant.
Yusuf, chef d'escadrons.	Goichot, sous-lieutenant.
de Belleau, capitaine.	Bénard, id.
Gallias, id.	Besnard, id.
de Marseuil, id.	Péragallo, adjudant.
Houdaille, capitaine adjudant-major.	Champenois, chasseur (blessé).
Pigalle, lieutenant adjudant-major.	Masson, chasseur.

Je vais m'empresser de rendre compte à M. le Gouverneur général d'un fait d'armes aussi brillant, et je ne manquerai pas de faire ressortir auprès de lui la bonne discipline du 3e chasseurs d'Afrique, qui n'a porté ses coups que sur des ennemis armés, qui ne s'est approprié que leurs armes et a su se préserver de tous les excès du pillage.

Bône, le 21 novembre 1834.

Le Maréchal de camp, commandant supérieur,

Signé : Vicomte D'UZER.

ORDRE GÉNÉRAL DU 27 NOVEMBRE

Les troupes du corps d'occupation de Bône viennent d'obtenir un nouvel avantage sur celles du bey de Constantine, au nombre de 500 hommes à pied et 400 cavaliers, commandées par Ben Aïssa, par l'agha de la cavalerie et par le khaliffa d'Achmet bey.

Le 19 novembre, le général d'Uzer fut informé que ces chefs, après avoir rançonné plusieurs tribus, s'étaient jetés sur celle des Eulmas, à l'est du lac Fezzara, à dix lieues au sud-ouest de Bône.

Le général partit le soir de ce même jour avec une colonne composée ainsi qu'il suit :

Les 2e et 3e bataillons du 59e et le 6e bataillon de la légion étrangère, commandés par le colonel Petit d'Auterive ; une batterie d'artillerie, sous les ordres du chef d'escadron d'Armandy, et la 11e compagnie de sapeurs du 2e régiment du génie, capitaine Bancenet ; trois escadrons du 3e chasseurs d'Afrique sous les ordres du colonel Rigau qui, malgré les douleurs d'une ancienne blessure, a voulu suivre tous les mouvements de ses escadrons ; 200 spahis commandés par le chef d'escadrons Yusuf et le capitaine del Cambe ; enfin l'ambulance des équipages dirigée par le sous-intendant Saint-Léon.

Le lendemain, 20 novembre, on trouva l'ennemi posté très avantageusement sur des collines, en arrière d'un ravin profond.

Les spahis, soutenus immédiatement par deux escadrons du 3e chasseurs, franchirent le ravin et s'élancèrent sur la cavalerie arabe qui couvrait les hom-

mes à pied. Elle fut mise en fuite après une courte résistance, et cette malheureuse infanterie resta seule à notre merci. Tout ce qui ne put s'échapper dans le ravin fut sabré ou pris.

L'artillerie, l'infanterie et les troupes du génie tenues en réserve ont eu le regret de ne pouvoir prendre part à l'action.

Les pertes de l'ennemi ont été de 250 tués, 15 prisonniers, des chevaux et des mulets portant la marque du bey de Constantine, une quantité d'armes et de bagages. Plus de mille têtes de bétail ont été reprises et, en grande partie, rendues à la tribu des Eulmas, qui s'était jointe à nous.

Nous n'avons eu qu'un chasseur tué et six blessés. Quelques chevaux ont été tués. Ce nouvel acte de protection attache à notre cause toutes les tribus de la plaine et leur prouve l'intérêt que nous mettons à les garantir de toute agression.

Le gouverneur général rend compte au ministre de la guerre de ce combat honorable pour les troupes de Bône et pour tous leurs chefs. Il recueille les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués, et il appellera sur eux la bienveillante attention du roi.

Le Gouverneur général,
Signé : Comte d'Erlon.

Pour copie conforme :
Le Maréchal de camp, chef d'état-major général,
Signé : Trézel.

Une ordonnance royale du 10 janvier 1835 nomma chevaliers de la Légion d'honneur, en récompense de leur conduite au combat du 20 novembre : le capitaine de Belleau, le sous-lieutenant Goichot, l'adjudant Péragallo et le brigadier Masson.

Le 5e escadron dit de dépôt et les militaires de la classe 1826 libérables s'embarquèrent à Bône le 30 décembre 1834.

Le 13 mars suivant, 14 sous-officiers, brigadiers et chasseurs arrivèrent de France sous la conduite du maréchal des logis chef Sirugne.

Combat du 31 mars. — Oubliant la leçon sévère qui leur avait été infligée au Findek, les troupes du bey de Constantine menaçaient encore les tribus placées sous notre protection. La garnison de Bône dut intervenir de nouveau, le 31 mars, et le combat qu'elle livra donna lieu à l'ordre du jour ci-après.

ORDRE DU JOUR DU 1er AVRIL 1835

Le général commandant supérieur à Bône témoigne sa satisfaction à toutes les troupes qui ont pris part à la sortie du 31 mars au 1er avril, pour l'empressement qu'elles ont mis à exécuter ses ordres.

Tout le monde a fait preuve de bonne volonté. La cavalerie, arrivée la première, fut à même de donner de nouvelles preuves de sa valeur et de son humanité. Les hommes désarmés, les femmes et les enfants furent non seulement respectés, mais protégés contre les indigènes qui marchaient avec nous et que l'amour et l'habitude du pillage emportaient.

Gloire et honneur au 3e chasseurs d'Afrique ! Chefs, officiers, sous-officiers et chasseurs se sont fait remarquer par leur bonne discipline et leur valeur admirable. Leur conduite portera son fruit. Les Arabes connaissent déjà ce qui a été fait et surtout ce qu'ils ont à attendre de la générosité française.

Le colonel Rigau qui, malgré sa blessure et une longue course, a voulu fournir deux charges, mérite des éloges, ainsi que MM. d'Acher, chef d'escadrons, Gallias, de Marseuil, Gauthier de Rougemont, capitaines.

Le bey de Constantine poussait devant lui des tribus hostiles qui venaient s'établir dans la plaine qui nous avoisine, sans faire leur soumission. Leur présence inquiétait les tribus amies qui craignaient, avec juste raison, que le bey ne vînt s'établir au milieu des premières et ne leur facilitât les moyens d'enlever celles qui nous sont dévouées.

L'expédition avait un double but : intimider nos ennemis, en leur faisant connaître nos forces, et rassurer nos amis. Nous en éprouvons déjà le résultat. Plusieurs tribus sont venues se mettre sous notre protection, convaincues que nous avons les moyens et la volonté de les défendre.

Il sera rendu compte à M. le gouverneur général de tous les noms cités dans les rapports de MM. les chefs de corps.

Il est probable que la garnison ne tardera pas à trouver encore une occasion de se distinguer. Le bey de Constantine, qui perd journellement son influence par ses défaites, voudrait les réparer et engager les Arabes à se réunir à lui. Faisons des vœux pour qu'il persévère dans cette intention. Le commandant supérieur ne doute pas que la garnison ne lui donne encore une meilleure leçon que celle qu'il a déjà reçue. L'essentiel est qu'il arrive et ne s'arrête pas à moitié chemin.

Le Maréchal de camp, commandant supérieur,
Signé : Vicomte d'Uzer.

Une ordonnance royale du 30 avril suivant décerna la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Barbier, sous-lieutenant, pour sa brillante conduite aux combats livrés à Bougie. Le maréchal des logis Leleux reçut la même récompense, à la suite d'une proposition faite en sa faveur à l'inspection générale de 1834.

L'espoir exprimé par le général d'Uzer d'une nouvelle rencontre avec les troupes du bey de Constantine ne s'était pas réalisé ; mais la garnison de Bône ne restait pas inactive. Elle eut en particulier un heureux engagement le 5 octobre.

Combat des Beni-Salah. — La tribu pillarde des Beni-Salah attaquait fréquemment les caravanes venant de l'intérieur. Protégée par les difficultés du pays qu'elle habitait, elle n'avait jamais été réprimée par les troupes du bey. Son audace s'en était accrue. Il était temps d'y mettre un terme. Informé de nouvelles agressions contre des caravanes qui avaient été dépouillées et maltraitées, le général d'Uzer organisa une expédition qui fut couronnée d'un plein succès, ainsi qu'en témoigne l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR DU 6 OCTOBRE 1835

Le maréchal de camp, commandant supérieur à Bône, s'empresse d'exprimer à la garnison sa satisfaction pour l'expédition qu'elle a faite dans la tribu des Beni-Salah. Toutes les armes ont fait preuve d'un grand zèle et de dévouement dans la marche longue et pénible qu'elles ont eu à faire par des sentiers presque impraticables. C'est à la rapidité de cette marche, ainsi qu'à la précision des renseignements obtenus qu'a été due la surprise des douars qui avaient arrêté et pillé plusieurs caravanes venant de l'intérieur. Les chasseurs d'Afrique, avec les spahis et auxiliaires, sont parvenus sur un terrain où les soldats du bey de Constantine n'ont jamais osé pénétrer. Par là sera encore accrue notre influence sur les Arabes, qui ont eu de nouveau l'occasion d'admirer notre discipline et le désintéressement des troupes françaises, car elles ont non seulement respecté les vaincus, mais elles les ont autant que possible préservés du pillage de leurs coreligionnaires. La leçon donnée aux Beni-Salah, qui ont eu 14 hommes tués et 6 blessés, profitera aux autres tribus.

Le Maréchal de camp, commandant supérieur,
Signé : Vicomte D'UZER.

Le colonel Rigau et le lieutenant-colonel de Chabannes étaient rentrés en France. Celui-ci fut remplacé par le lieutenant-colonel Kœnig qui débarqua le 3 novembre et prit aussitôt le commandement provisoire du régiment.

Le 1er escadron, toujours détaché à Bougie, allait rejoindre peu

après la portion principale. Il eut encore avant son retour l'occasion de se distinguer d'une façon brillante, bien qu'il fût à cette époque cruellement éprouvé par la maladie et réduit à un effectif dérisoire.

La garnison de Bougie avait fait une sortie, dans les journées des 7 et 8 octobre, contre un fort parti kabyle soutenu par un groupe de cavaliers. Le combat fut très vif. L'ordre ci-après fait connaître la part d'honneur qui en revint au 1er escadron.

ORDRE DU 24 NOVEMBRE

Le lieutenant-colonel s'empresse de porter à la connaissance du régiment la brillante conduite du 1er escadron dans les journées des 7 et 8 courant. Cet escadron, fort seulement de 58 hommes, la plupart convalescents, s'est mesuré à diverses reprises contre 90 à 100 cavaliers arabes qui ont eu la hardiesse de croiser leurs yatagans avec nos sabres, soutenus qu'ils étaient par une nombreuse infanterie.

La conduite du 1er escadron dans cette circonstance a été des plus intrépides et je m'empresse de signaler les officiers, sous-officiers, brigadiers et chasseurs qui se sont particulièrement distingués et que M. le commandant supérieur de Bougie désigne nominativement :

MM. de Rougemont, capitaine commandant.
de Vernon, sous-lieutenant.
Capdepont, id.

Les maréchaux des logis Haummis, Morinot et Thiébaut ;
Les brigadiers Dumont, Boulet et Haberstock ;
Les chasseurs Clair, Patois et Crappier.

Ces derniers se sont fait remarquer en tuant deux Arabes, et le chasseur Crappier a reçu deux coups de feu. Le chasseur Memento a reçu un coup de yatagan.

L'occasion que vient de trouver le 1er escadron de se distinguer si brillamment devant Bougie ne peut qu'ajouter à la gloire du 3e chasseurs d'Afrique.

Le Lieutenant-Colonel,
commandant par intérim le régiment,
Signé : Kœnig.

Une ordonnance royale du 27 juillet 1835 modifiant de nouveau la constitution du régiment avait prescrit de le former à six escadrons de guerre. Elle reçut son exécution le 12 décembre seulement. Le 14, le capitaine Morris ramena de France un détache-

ment comprenant un sous-lieutenant, 218 sous-officiers, brigadiers et chasseurs, qui fut le même jour réparti dans le régiment. Le 31, M. Dupont-Delporte, lieutenant, amenait du dépôt un nouveau détachement composé de 43 sous-officiers, brigadiers et chasseurs.

Le 1er escadron reçut l'ordre de quitter Bougie pour rentrer à Bône. Son matériel y arriva, le 24 décembre, avec un brigadier et cinq chasseurs. Le gros de l'escadron, détaché depuis le 16 février 1834, ne rejoignit la portion principale que le 29 janvier 1836, laissant à Bougie 16 hommes et 12 chevaux. Le commandant supérieur de cette place, tenant à exprimer à cette vaillante troupe toute l'estime qu'elle s'était acquise pendant ce séjour de près de deux années, fit paraître à l'occasion de son départ l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR DU 31 JANVIER

L'embarquement précipité de l'escadron du 3e chasseurs d'Afrique détaché à Bougie ne m'ayant pas permis de lui exprimer par un ordre du jour, avant son départ, les regrets et les sentiments de ses frères d'armes de la garnison de Bougie, je m'empresse de les lui adresser avec nos vœux, car nous n'oublierons jamais la conduite en paix comme en guerre de ces braves chasseurs pendant leur séjour de 23 mois à Bougie. Nous nous rappellerons toujours avec admiration la manière brillante et solide dont ils remplirent leur tâche dans les journées des 7, 8, 9 et 10 novembre dernier. Nous penserons toujours, par leur exemple, aux ressources que sait se créer le vrai courage, le sentiment intime du devoir. Ils étaient presque tous accablés par les maladies ; la trompette sonne ; un poste brillant mais difficile leur est confié. Tous s'élancent dans la plaine, et l'ennemi, quoique bien supérieur en nombre, surpris de leur vigueur, est forcé de céder à leurs coups, à l'impétuosité de leurs charges, à la fermeté de leur contenance. Honneur aux braves chasseurs du 1er escadron ! Honneur à leurs brillants officiers ! Honneur à leur commandant, aussi prudent que brave et habile ! Je suis heureux d'être auprès d'eux l'organe de la garnison tout entière.

Bougie, le 31 janvier 1836.

Le Commandant supérieur,

Signé : Ch. Larochette.

Divers détachements venus du dépôt portèrent peu à peu le régiment au complet de son effectif. Du 1er février au 29 juillet, il

reçut ainsi 9 officiers et 327 sous-officiers, brigadiers, chasseurs et trompettes.

Le colonel Corréard avait remplacé le colonel Rigau nommé au 5e chasseurs.

Le 31 octobre, une grande revue fut passée par S. A. R. Mgr le duc de Nemours qui accorda à chaque sous-officier, brigadier et chasseur une gratification de 0 fr. 50 c., dont la moitié pour l'ordinaire.

CHAPITRE II

Première expédition de Constantine. — Échec et retraite. — Le colonel Corréard passe au 4e chasseurs. — Arrivée du colonel Laneau. — Combats du 24 mai, des 25 et 26 juin et du 16 juillet 1837. — Deuxième expédition de Constantine. — Prise de la ville. — Le choléra. — Colonne mobile de Stora. — Le fort de France pris sans combat.

Expédition de Constantine, 1836. — L'expédition de Constantine venait d'être résolue. Les préparatifs, poussés activement, furent terminés dans les premiers jours de novembre. Le 3e chasseurs d'Afrique marchait à l'avant-garde de la 1re brigade du corps d'armée chargé d'exécuter cette sérieuse opération.

Les deux premiers escadrons, sous les ordres du commandant d'Acher, quittèrent Bône, le 8 novembre, avec la première brigade et arrivèrent le 10 à Guelma.

Le colonel, le lieutenant-colonel, l'état-major et les quatre derniers escadrons ne se mirent en route que le 13, emportant 4 jours de vivres et de fourrages. Ils bivouaquèrent à Bou-Enfra. Le temps était mauvais. La pluie, qui tomba toute la nuit, avait grossi les cours d'eau. Le départ du 14 fut difficile; il fallut franchir un ruisseau devenu torrent qui passait devant le camp. Un cheval entraîné par le courant se noya. Le 6e escadron ne put effectuer le passage que deux heures après les autres et les rejoignit le soir à Guelma. Très éprouvé par cette journée pénible, le régiment passa au bivouac celle du 15, et l'on dut désigner pour rester à Guelma 28 hommes hors d'état de continuer la route, avec un certain nombre de chevaux indisponibles.

Il reprit la marche le 16 et bivouaqua à Medjez-Amar. Le 17, il s'établit sur les hauteurs de Raz-el-Arba. Le fourrage emporté au départ étant consommé, on acheta à une tribu voisine une distribution de paille pour les chevaux.

La colonne avançait avec peine dans des terres détrempées et gluantes. L'artillerie et les bagages, sans cesse arrêtés dans des passages presque impraticables, ralentissaient la marche. On dut faire une très courte étape et camper à Sidi-Tamtam.

Le départ retardé, le 19, par les distributions de vivres et d'orge, n'eut lieu qu'à onze heures du matin. A six kilomètres de Sidi-Tamtam, des conducteurs de chevaux de main qui s'étaient laissé distancer furent attaqués par une trentaine d'indigènes, qui leur tuèrent un cheval et en enlevèrent deux. L'arrière-garde arriva rapidement et mit en déroute les assaillants, en leur tuant un homme. Le reste de la marche se fit sans incident, jusqu'à Oued-Zenati, où le bois manqua complètement. Dans la soirée, la troupe reçut deux rations d'eau-de-vie et une de viande.

Le temps, qui s'était un peu rasséréné, redevint très mauvais dans la matinée du 20. Lorsqu'on se mit en route, à six heures du matin, on s'attendait à une attaque. Des groupes de Kabyles s'étaient montrés sur des hauteurs assez éloignées, d'où ils observaient la marche de la colonne. On les revit vers midi, en avant et sur la gauche. Ils nous suivirent jusqu'au soir, tirant de temps à autre des coups de fusil inoffensifs en raison de la distance. On bivouaqua à Es-Sōma.

La journée du 21 fut encore plus mauvaise. Le sol était si détrempé que les chevaux avaient peine à se tenir debout. Comme il était impossible de trouver du bois, la troupe ne reçut qu'une ration de biscuit et d'eau-de-vie. La viande était inutile, puisqu'on n'aurait pas pu la faire cuire. Les torrents de pluie et le passage très difficile d'une rivière rendirent la marche longue. On n'arriva qu'à deux heures de l'après-midi devant Constantine, où l'ennemi paraissait s'être enfermé. Les dispositions furent prises aussitôt pour l'investissement. Le régiment, dirigé vers l'ouest de la ville, passa non sans peine le Bou-Merzoug et le Rhumel, s'empara du cimetière du Coudiat-Aty et s'y établit. Dans son mouvement, il rencontra un parti arabe qui s'enfuit aussitôt et rentra dans la ville.

Le 22 au matin, l'ennemi fit une tentative pour reprendre le

cimetière et repoussa d'abord celles de nos troupes qui occupaient ce côté de la ville. Les chasseurs, lancés à la charge, culbutèrent l'assaillant et lui tuèrent quelques hommes. Le reste s'abrita derrière un ravin profond. Le régiment passa la journée à cheval et contint, sans pouvoir les joindre, de nombreux groupes de cavaliers qui se montraient sur les hauteurs voisines. Ceux-ci se retirèrent à la nuit, et nous reprîmes notre bivouac du Coudiat-Aty.

La nuit du 22 au 23 fut affreuse. La pluie et la neige ne cessèrent de tomber. Aussi beaucoup d'hommes étaient-ils malades au lever du jour. Les chevaux, qui manquaient de nourriture, s'affaiblissaient et suffisaient avec peine au service pénible que la cavalerie avait à fournir. Dans la journée, le capitaine de Belleau partit, avec une corvée de 15 hommes par escadron, pour aller chercher des vivres et des munitions au quartier général établi sur le plateau du Mansourah. Il lui fut impossible de traverser les deux rivières péniblement passées la veille; et, après y avoir perdu trois chevaux, il dut rétrograder sur le bivouac du Coudiat où nous passâmes une nuit aussi mauvaise que la précédente.

Néanmoins, le 24 au matin, le régiment reçut l'ordre de monter à cheval si l'on donnait l'assaut. Ce projet fut abandonné. Nous n'en restâmes pas moins toute la journée en selle, prêts à repousser les nombreux groupes de cavalerie qui couronnaient toutes les hauteurs. Ils se dispersaient à l'approche des tirailleurs d'infanterie, puis se reformaient. Enfin le feu de deux pièces de montagne les empêcha de se rallier, et ils disparurent à la tombée du jour. Nous rentrâmes au bivouac, mais non pour nous reposer, car l'assaut fut tenté dans la nuit. Il échoua d'ailleurs, et le maréchal commandant en chef dut reconnaître qu'un coup de main ne pouvait lui livrer une ville plantée comme Constantine sur un rocher entouré de ravins d'une profondeur énorme et tout à fait infranchissables.

Le 25, à quatre heures du matin, nous reçûmes l'ordre de quitter le Coudiat et de nous replier sur le Mansourah où nous arri-

vâmes à sept heures. Le corps d'armée avait déjà commencé sa retraite sur Guelma. Nous dûmes abandonner les chevaux blessés et ceux qui ne pouvaient suivre ainsi que leurs harnachements, faute de moyens de transport. Il en fut de même des effets des hommes morts, blessés ou malades. Pendant tout le séjour devant Constantine, nos malheureux chevaux n'avaient eu pour toute nourriture qu'un peu de paille prise aux écuries du bey nommées le Bardo, où campait la brigade d'avant-garde, et qui étaient situées entre la ville et le Coudiat. Quant aux hommes, à part la viande qui fut distribuée tous les jours, ils n'avaient reçu, et ne touchèrent jusqu'au camp de Dréan, qu'une ration d'eau-de-vie et un sixième de litre de riz.

Pendant la première marche en retraite, le régiment fut à l'arrière-garde pour appuyer les tirailleurs et contenir l'ennemi. Il bivouaqua à Es-Sõma, au centre de la colonne, sur l'emplacement d'un douar abandonné. On y trouva pour les chevaux de l'orge et de la paille.

Le 26, nous nous déployâmes plusieurs fois, pour repousser les Arabes qui serraient de trop près les tirailleurs de l'arrière-garde. A une heure de l'après-midi, la colonne dut s'arrêter et faire tête à l'ennemi. Elle reprit ensuite sa marche pour gagner du terrain, et ne s'arrêta qu'à huit heures du soir, à Allindau, où elle bivouaqua. Nous avions pu, tout en marchant, nous approvisionner d'orge dans des douars abandonnés.

Les indigènes continuèrent à nous harceler le lendemain, mais à distance et sans chercher à nous retarder par un combat. Le bivouac fut établi à Sidi-Tamtam, sur l'emplacement occupé par une tribu qui s'était enfuie. Nous y trouvâmes de l'orge et de la paille en abondance. Chaque homme reçut en outre quatre litres de blé.

Le 28, au départ, l'ennemi parut encore sur nos derrières. Comme il était entreprenant, on le fit charger par les 3e et 4e escadrons qui lui tuèrent une trentaine d'hommes et firent prisonnier un blessé. Celui-ci fut amené au maréchal qui l'interrogea. Dans la journée, la colonne fut scindée en deux groupes. Les

cavaliers qui nous harcelaient depuis quatre jours s'éclaircirent peu à peu, et disparurent après que nous eûmes traversé Raz-el-Arba. Mais les Kabyles à leur tour attaquèrent l'avant-garde. Chargés et dispersés par un escadron de spahis et le 2e escadron du régiment, ils laissèrent sur le terrain une vingtaine de morts. Nous couchâmes à Medjez-Amar, d'où nous ne partîmes le lendemain pour Guelma qu'après avoir protégé le passage de la Seybouse par l'artillerie et les bagages.

Le brouillard était si intense, le 30, que le départ de la colonne n'eut lieu qu'à six heures. L'intendant se rendit directement à Bône, où il arriva le soir escorté par le capitaine Gallias et cinquante chasseurs. Le 1er escadron fut détaché à l'arrière-garde. Le reste du régiment s'établit au camp de Dréan, où il passa la nuit. Nous arrivâmes à Bône le 1er décembre, à midi.

Cette courte mais malheureuse expédition nous avait coûté onze hommes tués, sept blessés, dix-huit disparus. M. Duron, sous-lieutenant au 4e escadron, avait été atteint, le 25 novembre, d'un coup de feu à la jambe gauche. L'ennemi nous avait tué quarante-cinq chevaux; cinq étaient morts noyés; huit avaient péri par suite de blessures ou de fatigue.

Le colonel Corréard, nommé au commandement du 4e chasseurs de France, quitta le régiment le 23 janvier 1837. Le lieutenant-colonel Kœnig exerça le commandement provisoire jusqu'au 6 mars, date de l'arrivée du colonel Laneau venant du 4e hussards.

En exécution d'une ordonnance royale du 30 janvier, les capitaines Gallias et Marion et le maréchal des logis Georges reçurent, le 31 mars, la croix de la Légion d'honneur.

Combat du 24 mai. — L'hostilité des tribus des environs de Guelma avait nécessité l'envoi dans cette place de deux de nos escadrons, le 2e et le 3e. Dans la journée du 24 mai, une attaque des indigènes donna lieu à un engagement très vif, à la suite duquel nos chasseurs poursuivirent l'ennemi avec la plus grande vigueur.

Dans son ordre du jour, le colonel Duvivier, commandant supérieur, cite comme s'étant particulièrement distingués :

MM. Gauthier de Rougemont, capitaine, commandant le 3e escadron.
de Saint-Martin, lieutenant, commandant le 2e escadron.
Lambert, lieutenant en second.
Péragallo, sous-lieutenant.
Le maréchal des logis Morinot, qui fut proposé pour sous-lieutenant.
Id. Lapeyrie.

Le brigadier Moullet, qui combattit avec un cheick, fut manqué par lui de deux coups de pistolet, mais tomba dans une fondrière en poursuivant son adversaire.

Le chasseur Lecouvreur, blessé d'un coup de feu et de plusieurs coups de yatagan à la tête, dans un douar où il s'était jeté pour secourir un de ses camarades démonté. Il avait lui-même blessé trois Arabes, dont un chef portant la coiffure en plumes d'autruche.

Le chasseur Champenois qui, déjà blessé le 30 novembre précédent, a été démonté et blessé de nouveau en se défendant courageusement.

Combats des 25 et 26 juin. — Ces deux mêmes escadrons prirent part, les 25 et 26 juin, à de nouveaux engagements dont l'ordre du jour du général Trézel, commandant la province, fait connaître le but et les péripéties.

ORDRE DU JOUR DU 10 JUILLET

Le 25 juin, à onze heures du soir, le colonel Duvivier est sorti du camp de Guelma avec 700 hommes, commandés respectivement par le chef de bataillon Patez, des tirailleurs d'Afrique, et le capitaine Auduin, du 11e de ligne ; 125 chasseurs du 3e régiment, et des spahis, sous les ordres de MM. Morris et Marion, capitaines, et du sous-lieutenant Mercier ; 50 sapeurs du génie, commandés par le capitaine Acquet ; et 2 pièces de montagne conduites par le lieutenant d'artillerie Gils.

Le but de ce mouvement était de punir les Achèches des hostilités auxquelles ils avaient pris part contre nous, le 24 mai dernier, et de leur refus d'obéir ou de reconnaître l'autorité du caïd qu'on leur avait donné.

Parvenu à huit heures au ruisseau de Chaled, le colonel partagea sa colonne en trois groupes échelonnés à grande distance. A huit heures et demie, les troupes furent en vue du premier douar des Achèches. Au lieu de la députation qu'elles en attendaient, elles furent assaillies par des coups de feu. Elles se jetèrent sur le douar qu'elles pillèrent. Le colonel, arrivant peu après avec sa cavalerie, se trouva arrêté par le ravin profond et escarpé de l'oued Bou-Tayeb, affluent de droite de l'oued Cherf. Il fallut attendre l'arrivée de l'infan-

terie qui avait reçu l'ordre d'y descendre et de s'emparer des nombreux troupeaux qui y étaient cachés.

L'escadron d'arrière-garde eut le tort de serrer au trot sur l'infanterie, et le dernier peloton de faire une charge trop longue sur un parti ennemi, car il fallut en envoyer un autre pour le soutenir et, au retour, il y eut quelques hommes et des chevaux blessés.

Les troupes rentrèrent au camp à minuit, ramenant 274 bœufs, 1765 moutons, 50 chevaux et mulets.

Nous avons perdu un tirailleur et un chasseur ; 21 blessés, dont 10 seulement sont entrés à l'hôpital ; 3 chevaux tués et deux blessés. L'ennemi a eu 22 morts et de nombreux blessés.

Dès le lendemain, la tribu des Achèches est entrée en négociations, après avoir donné l'assurance de sa soumission. On lui a rendu 200 bœufs, 1 200 moutons et les 50 chevaux ou mulets.

Le Maréchal de camp commandant la province,

Signé : Trézel.

Ces échecs n'avaient pas suffi pour calmer les tribus des environs de Guelma.

Combat du 16 juillet. — Le 16 juillet, elles menaçaient de nouveau le camp. La garnison prit les armes et marcha à leur rencontre ; mais elle dut battre en retraite devant des forces trop supérieures. Elle le fit dans le plus grand ordre, malgré des pertes sensibles, ainsi qu'en témoigne l'ordre du jour ci-après :

ORDRE DU JOUR DU 18 JUILLET 1837

Les troupes de Guelma, parmi lesquelles se trouvaient deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, viennent de livrer un nouveau combat. Il n'est pas moins honorable que ceux du 24 mai et du 25 juin.

Le 16 juillet, l'ennemi s'étant montré sur les hauteurs, à trois lieues au sud-est de Guelma, et se dirigeant sur le camp, le colonel Duvivier, selon sa coutume, marche au-devant du rassemblement à neuf heures du matin. On rencontre l'ennemi à deux lieues du camp ; mais, sa proportion numérique étant trop forte pour qu'il exposât sa petite troupe à un combat si inégal, le colonel ordonna la retraite. Elle s'est faite avec lenteur et dans un ordre admirable, l'ennemi nous entourant d'incendies.

Nous avons à regretter 4 hommes tués et 63 blessés, parmi lesquels le commandant Patez et le lieutenant d'artillerie Gils.

L'ennemi n'a pas remporté sur nous un seul trophée. Tout a été ramené au

camp. Ce fait d'armes est une nouvelle preuve de l'intrépidité des troupes, du sang-froid et de la grande expérience de leurs chefs.

Les retraites sont les actions les plus difficiles de la guerre. C'est la pierre de touche des troupes. Elles ne doivent être réputées excellentes qu'après en avoir subi l'épreuve avec gloire. Celles de Guelma ont maintenu leur réputation faite.

Le Maréchal de camp commandant la province,

Signé : Trézel.

Malgré le titre de fait d'armes donné à cette affaire par le général Trézel, elle fut évidemment pour nous un insuccès. La retraite ne fut pas seulement une mesure de prudence. Elle fut la solution imposée ; et les pertes subies dans un engagement où nous ne prîmes pas longtemps l'offensive prouvent que les Arabes nous attaquèrent avec la plus grande énergie, désireux de venger les échecs précédents, et confiants dans une supériorité numérique que ne compensait pas assez la valeur de nos troupes. Mais l'insuccès peut dans bien des cas être aussi honorable que la victoire et mériter d'aussi grands éloges. Les paroles flatteuses du général Trézel récompensaient justement le courage déployé par cette poignée d'hommes et l'admirable sang-froid avec lequel elle sut se retirer sans rien laisser derrière elle, entourée qu'elle était par l'ennemi et l'incendie.

L'insuccès de l'attaque de Constantine avait seulement retardé une opération indispensable; cette première tentative avait permis d'étudier les conditions nécessaires au succès. Une nouvelle expédition fut donc organisée dans le courant de septembre, et le 3e chasseurs d'Afrique eut encore l'honneur d'en faire partie.

2e Expédition de Constantine. — Sous le commandement du colonel Laneau, le régiment quitta Bône, le 26 septembre, à six heures du matin, servant d'escorte à Mgr le duc de Nemours. Le soir nous étions à Dréan, où nous passâmes la journée du 27. Partis le 28, à sept heures du matin, par une pluie battante, nous arrivâmes à onze heures à Nechmeya, et nous y séjournâmes le lendemain. Le 30, nous étions à Guelma, avec ordre

de nous mettre en route le 1er octobre, à quatre heures du matin, en emportant 4 jours de vivres et de fourrages. Mais les approvisionnements de la place n'étant pas suffisants, le colonel prit sur lui de repartir le jour même, à 3 heures de l'après-midi, et de pousser jusqu'à Medjez-Amar, où nous rejoignîmes le corps expéditionnaire. Le régiment fut attaché à la brigade d'avant-garde, avec laquelle il se mit en route le 1er octobre. Le temps, très beau au départ, se gâta bientôt; nous terminâmes l'étape sous des torrents de pluie. La nuit, passée à Raz-el-Arba, fut des plus mauvaises. Aussi ne reprit-on la marche, le 2 octobre, qu'à huit heures du matin. Rendus à une heure à Sidi-Tamtam, nous remontâmes à cheval dans la journée, pour aller chercher de la paille dans un douar voisin.

Le 3, nous poussâmes jusqu'à Back-Aara. Quelques Arabes se firent voir : un peloton du régiment les mit en fuite, mais ne put les empêcher d'incendier, avant de se disperser, les meules de paille et d'emporter l'orge. Cependant on put faire le fourrage des deux premières brigades.

Le 4, à dix heures, par un temps superbe, nous levâmes le camp. A notre arrivée à Bou-Mazreg, les indigènes mirent encore le feu aux meules. Mais nous trouvâmes de l'orge en abondance. On la distribua le lendemain, ainsi que deux jours de vivres, avant de partir pour Oued-Hamimin. Un peu au delà d'Es-Sōma, des Arabes vinrent tirailler avec nos flanqueurs. Quelques coups de canon les dispersèrent et nous ne les revîmes plus. Mais le temps devint fort mauvais dans la soirée; il plut toute la nuit. Nous partîmes néanmoins de bonne heure, le 6 novembre, pour franchir rapidement la distance qui nous séparait de Constantine.

Nous atteignîmes le plateau de Mansourah sans tirer un coup de fusil ni voir un Arabe. La 1re brigade prit position sur la crête, la 2e sur le revers. Dès que nos troupes furent en vue, les défenseurs de la ville leur envoyèrent des boulets et quelques bombes. Notre artillerie riposta; nos zouaves engagèrent le feu avec l'ennemi qui exécuta une sortie par la porte d'El-Kantara. Le 17e léger appuya le mouvement, mais rencontra une vive ré-

sistance. Le général en chef, qui avait reconnu la position, plaça nos pièces en batterie, et fit porter au 3e chasseurs d'Afrique l'ordre de se mettre en selle à une heure, pour déloger les Arabes qui occupaient le Coudiat-Aty. Malgré une pluie battante, ce mouvement se fit avec beaucoup d'entrain; et les indigènes cessèrent de nous inquiéter au dehors. Mais le feu de la place continuait toujours, dirigé surtout contre nos artilleurs qui construisaient des épaulements.

Le temps, affreux toute la nuit, ne changea pas pendant la journée du 8. L'artillerie dut interrompre ses travaux, sans pouvoir même établir ses pièces en batterie. Le feu de la place était toujours vif. Quelques boulets tombèrent dans notre bivouac du Coudiat. Nous reçûmes d'ailleurs, le 9 au matin, l'ordre de l'abandonner et d'aller occuper le plateau du Mansourah. Les travaux de l'artillerie, repris dès que la pluie avait cessé, furent terminés dans la matinée. A huit heures, toutes nos pièces ouvrirent le feu sur la ville, démolirent la casbah et réduisirent au silence l'artillerie ennemie. Dans l'après-midi, nous montâmes à cheval, pour aller dans la montagne chercher du fourrage vert. Mais notre récolte fut peu abondante.

Après avoir fait continuer le feu d'artillerie contre la place, le 10 octobre, jusqu'à dix heures du matin, le gouverneur, mécontent de l'emplacement des pièces, donna l'ordre de les transporter à l'ouest de la ville, sur le Coudiat-Aty. Cette manœuvre très pénible s'exécuta pendant la nuit, dans les conditions les plus déplorables, par une pluie torrentielle et sous le feu de l'ennemi; mais, à force d'énergie, on en vint à bout, et dès le matin du 11, on put ouvrir une brèche qui fut achevée à quatre heures du soir. Depuis le 8, nos chevaux n'avaient reçu aucune distribution d'orge et ne vivaient que de chaumes que nous allions arracher. Les Arabes du dehors étaient peu agressifs. Ils comptaient encore sur notre retraite, et ménageaient en conséquence leurs munitions et leurs montures.

La journée du 12 fut marquée par un événement tragique. A dix heures du matin, le général Damrémont fut tué par un boulet

en visitant la batterie de brèche placée sur le Coudiat, au point où s'élève aujourd'hui une pyramide commémorative. Le général de Perrégaux venait d'être blessé à ses côtés. Le général Valée prit aussitôt le commandement en chef. Il donna l'ordre de redoubler le feu d'artillerie. A quatre heures du soir, la brèche ouverte la veille était praticable. Néanmoins, les défenseurs résistaient courageusement. Ils avaient remis leurs pièces en batterie et ripostaient aux nôtres. Ils profitèrent en outre de la nuit pour obstruer la brèche avec des balles de laine et des sacs à terre. Aussi fut-il impossible de donner l'assaut le 13 au point du jour comme on l'avait projeté. L'artillerie dut déblayer la brèche qui ne fut de nouveau praticable qu'à sept heures du matin. A huit heures, les compagnies d'élite désignées se formèrent en trois colonnes commandées : la 1re par le lieutenant-colonel de Lamoricière ; la 2e par le colonel Combes; la 3e par le colonel Corbin.

La 1re colonne s'élança au pas de course et parvint jusqu'à la brèche: elle y fut arrêtée par l'explosion d'une mine qui lui causa de grosses pertes. Le lieutenant-colonel de Lamoricière fut très gravement brûlé. La 2e colonne s'avança aussitôt et enleva la position, mais en perdant son chef, le brave colonel Combes, qui expira deux heures après. Il ne suffisait pas d'avoir emporté la brèche. En arrière des murailles se dressaient les maisons, reliées les unes aux autres par leurs terrasses et groupées de façon à former un dédale de ruelles, où les obstacles avaient été multipliés. Il fallut pénétrer dans ces maisons, passer par les terrasses, et gagner ainsi du terrain en combattant. Néanmoins, deux heures après, la ville était à nous. Elle fut livrée au pillage. Le régiment n'y entra pas. Il avait mission de contenir les indigènes du dehors qui, d'ailleurs, se tinrent à distance.

Le pillage de Constantine continua encore le 14, mais le 3e chasseurs d'Afrique y resta étranger. Il fut maintenu à l'extérieur et transporta son bivouac à la pointe d'El-Kantara. Quelques autres régiments logèrent dans la ville où l'on trouva beaucoup de paille et d'orge. Nous employâmes la journée du 15 à faire des perquisitions dans les jardins pour y prendre les fourrages. La pluie,

qui nous avait épargnés depuis le 12, tombait à flots quand nous rentrâmes au bivouac. Les Arabes, frappés de terreur par la prise rapide de la ville, ne se montraient pas.

Après avoir reçu trois jours de vivres, nous montâmes à cheval, le 16, à trois heures de l'après-midi, pour aller à Es-Sõma, au-devant du prince de Joinville qui y était attendu, le 17, avec la brigade Bernelle. La nuit fut très froide. Le prince arriva à dix heures du matin ; nous l'escortâmes jusqu'à Constantine, où il fit son entrée à deux heures. Le duc de Nemours passa alors la revue des troupes qu'il félicita. Puis il se rendit avec son frère au palais du bey.

Le 18, les officiers de la garnison firent au prince de Joinville une visite de corps et assistèrent aux obsèques du général Damrémont. La troupe toucha des distributions de toute nature.

La tranquillité continuait à être parfaite. Les Arabes du dehors venaient même jusqu'aux portes de Constantine vendre des poules et des moutons. Nous fûmes autorisés à loger dans les écuries de la ville nos chevaux malades et blessés. Les distributions, sauf celles de sucre et de café, étaient régulières. Le beau temps permettait de mettre les armes et tous les effets en état parfait de propreté. Deux escadrons du régiment étaient partis pour Bône, le 20 octobre, avec le 17e léger, l'artillerie et un convoi de 400 blessés.

Le choléra s'était déclaré dans la ville. Campés au dehors, nous ne l'apprîmes que le 23 ; mais il était impossible de le cacher plus longtemps, car il sévissait sur les malades et les blessés, et la mortalité prit de suite des proportions alarmantes, malgré le dévouement des médecins qui se multipliaient en vain. Chaque jour voyait croître le nombre des victimes. Le général Caraman succomba le 26, et l'on commença à parler de départ. Le 5e escadron se mit en route le même jour pour escorter un convoi de blessés, avec une brigade commandée par le général Trézel. Le reste du régiment conserva son bivouac d'El-Kantara jusqu'au 29, date à laquelle, en raison de l'épidémie, on jugea nécessaire de réduire l'effectif des troupes chargées de garder Constantine à 2 500 hommes d'infanterie sous les ordres du colonel Bernelle, et un escadron du



D'après une aquarelle du Ministère de la guerre.

ASSAUT DE CONSTANTINE (13 OCTOBRE 1837)

3e chasseurs d'Afrique complété à 100 chevaux. Nous partîmes à sept heures et demie du matin, escortant de nouveau le prince de Joinville, et nous n'arrivâmes à Bou-Mazreg qu'à six heures du soir.

Le temps, très mauvais le lendemain, rendit longue et pénible notre marche sur Oued-Zenati où nous passâmes une nuit affreuse. Le 31, avant notre départ, les Arabes vinrent visiter le camp. La journée fut encore très pluvieuse. Nous couchâmes à Oued-el-Fidar. Le temps se leva pendant la nuit et se maintint beau jusqu'au soir, ce qui permit de faire toutes les distributions et de goûter à Medjez-Amar un repos dont tout le monde avait besoin. Nous reçûmes dans l'après-midi l'ordre général du gouverneur félicitant le corps expéditionnaire de sa bravoure et de son succès. Le 2 novembre, nous bivouaquâmes à Nechmeya. Le 3, avant le départ, le prince réunit les officiers et leur fit ses adieux. Nous nous mîmes en route à huit heures et, après une halte de trois heures à Dréan, pour faire manger les chevaux, nous arrivâmes à Bône dans la soirée.

Nos pertes pendant cette glorieuse expédition furent peu importantes. Un seul officier, M. Vivensang, avait été blessé, le 7 octobre, d'un coup de feu à la cuisse.

Le colonel Laneau partit pour la France, le 1er janvier 1838, avec un congé de convalescence. Il remit le commandement au lieutenant-colonel Kœnig dont la permutation avec M. Miltzen, lieutenant-colonel du 3e lanciers, avait été autorisée le 27 décembre, mais ne se fit en réalité que le 1er mars.

Colonne mobile de Stora. — Dès le commencement du printemps, on fit rayonner autour de Constantine des colonnes mobiles destinées à montrer nos troupes et à comprimer les tentatives de rébellion. C'est ainsi que, le 6 avril, 150 chasseurs, sous les ordres du capitaine Gallias, firent partie d'une colonne que le général de Négrier conduisit en reconnaissance vers Stora. Un ordre du jour, daté du 13 avril, félicitait les troupes de leur zèle et de leur bonne conduite pendant cette petite expédition. Le 7 avril, un détache-

ment commandé par le capitaine Marion avait livré un brillant combat aux Ouled-Abd-en-Nour, leur tuant 200 hommes. Le 27 du même mois, le général de Négrier quittait de nouveau Constantine, à la tête d'une colonne mobile comprenant 240 chasseurs. Le 29, on atteignait Aïn-el-Bordj, après de grandes fatigues et par un fort mauvais temps. On y séjourna le 30 ; et, le 1er mai, à Tamelouka, on célébra la fête du roi par une distribution extraordinaire de viande et d'eau-de-vie.

Un détachement supplémentaire de 160 chasseurs du régiment envoyé de Constantine, le 14 mai, rejoignit le général de Négrier au bivouac de Fesguia, près de la montagne du Nif-Enser. En raison de la mauvaise qualité de l'eau, une demi-ration d'eau-de-vie fut accordée aux hommes pour les journées des 19, 20 et 21 mai.

La marche de cette colonne se poursuivit sans donner lieu à aucune action de guerre; mais elle fut longue et des plus pénibles en raison de la température, puisqu'elle ne prit fin que le 30 juillet.

En se séparant des troupes qu'il avait dirigées, le général de Négrier leur adressa l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR DU 30 JUILLET 1838

Le général commandant supérieur de la province de Constantine ne veut pas quitter les troupes qui ont servi sous ses ordres sans leur donner les éloges qu'elles ont tant de fois mérités par leur bonne conduite et leur dévouement, et sans les remercier de la confiance qu'elles lui ont toujours témoignée. Au milieu des privations et des fatigues de la guerre, elles ont observé la plus stricte discipline, sans faire entendre une plainte ni un murmure. Les populations conquises ont été étonnées de la rapidité et de la longueur de nos marches. Partout où l'ennemi s'est montré pour menacer les tribus soumises, notre présence est venue déjouer ses projets. Les Arabes ont pris confiance en notre justice et notre probité, et ces résultats sont la plus noble récompense que les troupes puissent retirer de la constance apportée à leurs travaux.

Le Maréchal de camp, commandant supérieur des provinces de Bône et de Constantine,

Signé : DE NÉGRIER.

Expédition de Stora. — Le maréchal Valée décida peu après qu'une expédition serait dirigée sur Stora. Il marcha lui-même

avec la colonne placée sous les ordres du général baron Galbois, commandant supérieur de la province, et comprenant les escadrons du 3e chasseurs d'Afrique restés à Constantine. Un détachement de 60 chasseurs partit, le 9 octobre, avec l'avant-garde conduite par le lieutenant-colonel de Batsalle, du 61e de ligne, et s'établit sur la route du camp d'El-Arrouch où la colonne entière se réunit le lendemain. Les indigènes ne firent aucune résistance; et, le 16 octobre, la colonne rentrait à Constantine, laissant à Stora 50 chasseurs sous les ordres du commandant Vaillant. Le résultat obtenu sans effort n'en avait pas moins beaucoup d'importance, ainsi qu'en témoigne l'ordre du jour que fit paraître le gouverneur général au retour de l'expédition.

ORDRE DU JOUR DU 28 OCTOBRE 1838

Le maréchal de France gouverneur général s'empresse de faire connaître à l'armée les témoignages de satisfaction du roi pour les troupes qui ont pris part à l'expédition de Stora. L'armée d'Afrique trouvera dans la lettre de M. le ministre de la guerre les récompenses des services qu'elle a rendus et un nouveau motif de persévérer dans le système de force et de modération qu'elle a suivi depuis la prise de Constantine.

Extrait d'une dépêche de M. le Ministre de la guerre en date du 17 octobre 1838.

Le gouvernement du roi se félicite avec vous, Monsieur le Maréchal, que la prise de possession du fort de France ait été effectuée sans combat. En vous témoignant sa haute satisfaction, il se plaît à reconnaître que le résultat est dû à la sagesse de vos dispositions et au dévouement de l'armée que vous commandez. Les avantages ainsi obtenus valent bien aux yeux du pays reconnaissant les lauriers du champ de bataille, et les recompenses réservées au courage ne sont pas moins bien méritées.

Signé : Maréchal comte VALÉE.

Le colonel Laneau revint de congé de convalescence le 17 novembre. A la même époque, le commandant Berthier de Lasalle remplaça aux escadrons de guerre à Constantine le commandant Lacaze qui rejoignit le dépôt toujours à Bône.

Le 23 novembre, une colonne mobile, comprenant 208 chasseurs du régiment et commandée par le général Galbois, rentrait à Constantine, après avoir fait dans la direction de Sétif une marche qui ne donna lieu à aucun incident important.

Le colonel porta, le 29 novembre, à la connaissance du régiment un ordre du jour du 29 septembre précédent qui n'était pas parvenu à destination. Il concernait le peloton de M. Decroix, sous-lieutenant, et relatait comme il suit la belle conduite de cette petite troupe dans un engagement avec l'ennemi sur la route de Stora, au cours d'événements qui avaient déterminé l'expédition dont nous avons parlé plus haut.

... La charge de ce peloton a été si impétueuse que plus de 200 Arabes ont été dispersés, laissant sur place de nombreux morts. Tous les hommes composant ce peloton ont parfaitement fait leur devoir. Ceux qui se sont le plus distingués sont : le maréchal des logis Giraudon, les brigadiers Pascaux et Petit, les chasseurs Gaspard, Bergeron, Lassant et Rochart. Ce dernier est mort des suites d'un coup de feu.

CHAPITRE III

Expédition dans la Medjana. — Un capitaine du génie perdu et retrouvé. — Le courrier d'Alger. — Arrivée du duc d'Orléans. — Expédition des Portes de Fer. — Quatre-vingt-dix plats de couscouss. — Combat des Beni-Djad. — Combat d'Aïn-Sultan. — Entrée à Alger. — Combat d'Eddiss.

Expédition dans la Medjana. — Pour asseoir notre influence dans le pays conquis, nous avions dû mettre à la tête des tribus des chefs indigènes offrant les meilleures garanties de fidélité et choisis de manière à exercer sans peine et au mieux de nos intérêts l'autorité que nous leur déléguions. Ces chefs n'étaient pas toujours acceptés sans résistance par les Arabes et nous dûmes souvent les faire soutenir par des colonnes mobiles sur les territoires où naissaient des germes de rébellion. C'est ainsi qu'au printemps de 1839 plusieurs colonnes opérèrent aux environs de Sétif sous le commandement du général Galbois. Le 3e chasseurs d'Afrique prit part à l'une de ces expéditions dirigée le 17 mai sur Djemila, pour châtier des tribus qui avaient méconnu l'autorité du khaliffa nommé par nous dans la Medjana.

L'ordre du jour qui fut communiqué au retour donne sur cette marche et sur la conduite du régiment des détails qui nous dispensent d'en faire le récit plus circonstancié.

ORDRE DU JOUR DU 29 MAI 1839

Depuis l'ordre du jour en date du 17 courant, où le général a fait connaître aux troupes sous ses ordres le résultat de notre marche sur Djemila, les opérations militaires ont acquis une importance et un développement plus considérables.

Les travaux du camp et du fort de Djemila étant assez avancés pour que la garnison pût y être à couvert, le lieutenant général laissa les forces nécessaires à leur défense et partit, le 24, pour Sétif, avec le reste de la colonne ex-

péditionnaire. Il suivit pour s'y rendre la même route que lors de la première expédition, bien qu'il en existe une autre qui évite le défilé de Mons. Mais il voulut avant tout prouver aux Arabes qu'il ne craignait pas de se mesurer une seconde fois avec eux, s'ils tentaient de s'opposer à son passage. Le 17e léger, en gravissant le défilé où plusieurs de ses compagnies avaient eu un beau fait d'armes, fit battre la charge et sonner les clairons. C'était dignement annoncer sa présence et rendre hommage à un glorieux souvenir.

Dès que la tête de colonne fut sortie du défilé, le lieutenant général vit venir à sa rencontre les tribus qui, sous les ordres du cheik Messaoud, avaient combattu Abd el Salem. Ce sont les Eulmas et les Riras. Ils offraient une masse de 500 à 600 cavaliers qui flanquèrent la colonne jusqu'à Sétif, où l'on arriva sans brûler une amorce.

Ayant appris qu'Abd el Salem était rentré dans la Medjana, avec une petite colonne d'infanterie et de cavalerie, et qu'il s'était établi à Sidi-Embarek, le lieutenant général dirigea contre lui une colonne composée de : trois escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, un de spahis de Constantine, et environ mille cavaliers volontaires indigènes. M. le colonel Laneau, à qui le commandement de cette expédition fut confié, partit de Sétif le 25 au soir, marcha rapidement toute la nuit, et arriva à Sidi-Embarek au point du jour. Mais, à la nouvelle de l'arrivée de la colonne, Abd el Salem s'était sauvé en toute hâte, abandonnant une partie de ses troupeaux. Son infanterie s'était réfugiée dans la montagne, pendant que sa cavalerie tirait d'un autre côté. On ne put atteindre que son arrière-garde, après avoir galopé pendant plusieurs heures et dépassé Zamora.

Dans cette affaire, la troupe a montré la plus grande ardeur. Les Français n'ont perdu personne. Nos alliés ont eu deux hommes tués. La perte de l'ennemi est estimée à une trentaine de tués ou blessés. La colonne est rentrée tranquillement à Sétif, après avoir parcouru quarante lieues sans se reposer et être allée à huit ou dix lieues des Portes de Fer.

Cette courte et rapide expédition fait le plus grand honneur au 3e chasseurs d'Afrique. Elle sera d'un puissant effet moral pour la Medjana. Elle consolidera le pouvoir du brave khaliffa que nous avons élu et prouvera à nos ennemis que nous saurons toujours punir ceux qui essaieraient de se soustraire à son autorité.

Au quartier général à Sétif, le 29 mai 1839.

Signé : Baron GALBOIS.

On avait à ce moment de grandes inquiétudes sur le sort d'un officier du génie, M. Mélix, parti le 7 mai avec une petite escorte, pour se rendre au poste fortifié de Djemila. Sa troupe, dont il s'était écarté accompagné d'un seul homme, ne l'avait pas revu. On craignait qu'il n'eût été assassiné par quelque groupe d'indigènes. 35 chasseurs envoyés à sa recherche, le 9 juin, eurent la

bonne fortune de le rejoindre à peu de distance de Sétif, et l'y ramenèrent, le 10, fort heureux d'avoir échappé aux dangers qu'il avait courus, égaré au milieu d'un territoire où de mauvaises rencontres n'étaient pas rares, et où il avait pourtant erré pendant plus d'un mois sans mésaventure sérieuse.

Nous avons vu jusqu'ici que, dans toutes les colonnes avec lesquelles il avait marché, le 3e chasseurs d'Afrique s'était brillamment conduit. L'ordre du jour que nous produisons ci-après prouve que la bravoure était de tradition chez tous les militaires du régiment, qu'ils fussent encadrés par des troupes nombreuses ou livrés en petits groupes à leurs seules ressources.

ORDRE DU 7 JUIN 1839

Le 2 de ce mois, l'escorte du courrier d'Alger, composée d'un maréchal des logis, un brigadier et cinq chasseurs du 3e régiment, a été attaquée, près du camp d'Eddiss, par une centaine de cavaliers arabes embusqués dans les ravins qui bordent la route.

Sans se laisser intimider par l'immense supériorité du nombre, nos intrépides soldats ont opposé à l'ennemi une résistance héroïque. Trois chasseurs et un spahi ont perdu la vie en combattant vaillamment. Ce sont les nommés Piquili, Éloi et Fabre, chasseurs ; S'rir Bac Tach, spahi.

A la sortie du défilé, le maréchal des logis Palanzii, voyant sa petite troupe serrée de près et voulant donner un peu d'avance à la poste, s'est arrêté avec son brigadier, nommé Bastia, et tous deux, le sabre à la main, ont maintenu pendant quelques instants une vingtaine de cavaliers ennemis en les attaquant avec vigueur. Le maréchal des logis, blessé légèrement au bras, a tué un Arabe de sa main et ramené son cheval au camp.

Pendant cette lutte, le soldat du train Paul, quoique blessé de plusieurs coups de yatagan et sans défense, n'en a pas moins continué à conduire son mulet porteur des dépêches. Les spahis d'escorte ont combattu avec courage pour protéger la marche.

Le général s'empresse de faire connaître à la division sous ses ordres les noms des militaires qui se sont particulièrement distingués dans cette affaire.

Ce sont :

Palanzii, maréchal des logis au 3e chasseurs d'Afrique.
Bastia, brigadier id.
Paul, soldat du train, conducteur de la poste.
Mohammed ben Hassein, spahi.
Arbi ben Seri, id.

Sétif, le 7 juin 1839.

Signé : Baron GALBOIS.

Le 30 septembre, quatre escadrons, sous les ordres du colonel Laneau, reçurent l'ordre de quitter Constantine le lendemain, pour se rendre à Philippeville, où l'on attendait le débarquement de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Celui-ci s'était embarqué le 19 septembre, à Port-Vendres, sur le *Phare*. Arrivé le 23 à Oran, il avait repris la mer le 26, touché le 27 à Alger, où il séjourna jusqu'au 6 octobre, date à laquelle il s'embarqua, avec le maréchal Valée. Le 7, il visita Bougie et Djidjelli. Le 8 au matin, il arrivait à Stora, où il fut reçu par le général Galbois, accompagné par tous les grands chefs de la province de Constantine, au nombre desquels se faisaient remarquer : Bou Azis ben Ganah, chef du désert ; le caïd Ali, chef des Haractas ; Ben Hamelaoui, caïd du Ferdjiouah ; et Ben Aïssa, chef du Sahel, qui avait deux fois défendu Constantine contre nos troupes. Le prince reçut également l'hommage d'une nombreuse députation de la ville de Constantine, présentée par le caïd Si Hamouda, le même qui, après l'assaut, avait été reçu par le duc de Nemours. Il passa en revue les troupes de la garnison, dont faisaient partie le célèbre 2e léger et le 3e chasseurs d'Afrique désignés pour l'escorter jusqu'à Constantine.

Il quitta Philippeville le 13 octobre. Après avoir marché deux lieues en plaine, la colonne s'engagea dans les montagnes, déjeuna au camp d'Eddiss, où des Kabyles vinrent en grand nombre apporter du couscouss et des présents, et installa son bivouac à El-Arrouch. La chaleur avait rendu pénible cette étape de sept heures, parcourue sous un soleil ardent.

La colonne se remit en route, le 11, incessamment grossie par les chefs des tribus qui s'étendent de Djemila à Guelma. Elle fit sa grande halte au camp des Toumiet occupé par les zéphirs, franchit le col d'El-Kantour (aujourd'hui col des Oliviers), suivit pendant quelques kilomètres l'ancienne voie romaine et vint camper à Smendou.

Le 12, au son de la marche du 2e léger et de la fanfare du 3e chasseurs d'Afrique, elle gravit la pente abrupte qui, du gué du Rhumel (aujourd'hui pont d'Aumale), s'élève jusqu'à la brèche, en avant de laquelle la garnison et les troupes de la colonne for-

mèrent un carré dont le centre était marqué par le minaret sur lequel une inscription rendait hommage aux braves de l'armée française morts devant Constantine, en 1836 et 1837. Ce minaret a malheureusement disparu.

Le prince employa quelques jours à visiter la ville et ses environs, à prescrire les mesures destinées à améliorer le sort de la population et de la garnison, à recevoir les chefs influents sur lesquels sa présence produisait une impression profonde, à étudier les principaux besoins de la province et les détails de son administration. Puis, le 15 octobre, il tint conseil avec le maréchal Valée, et décida la formation d'une colonne d'exploration comprenant deux divisions, dont la première serait sous son commandement, et la seconde sous celui du général Galbois.

Expédition des Portes de Fer. — Un ordre daté du jour même fixa l'effectif et les points de concentration des deux divisions, savoir :

1re DIVISION A MILA.	2e DIVISION A DJEMILA ET MILA.
1 380 hommes du 2e léger.	1 100 hommes du 17e léger.
800 — du 23e de ligne.	175 — du bataillon turc.
170 — du 3e chasseurs d'Afrique.	150 — du 3e chasseurs d'Afrique.
90 spahis.	200 spahis auxiliaires.
90 soldats du génie.	50 soldats du génie.
70 artilleurs.	50 artilleurs.
Détachement du train.	Convoi de mulets indigènes.

Cent cavaliers du 1er chasseurs d'Afrique devaient rejoindre la 1re division à Sétif. Au total, le corps expéditionnaire comprenait 5 300 hommes.

Le duc d'Orléans arriva de sa personne à Mila, le 17 octobre. Les troupes reçurent l'ordre d'emporter les vivres du sac et les fourrages pour les journées des 18 et 19. Un troupeau de 200 bêtes suivrait pour assurer les distributions de viande fraîche.

Le vendredi 18 octobre, au réveil, les tribus voisines conduites par leurs caïds apportèrent processionnellement quatre-vingt-dix plats de couscouss, pesant chacun dix livres. Le prince les fit distribuer aux soldats qui, malgré le mauvais temps, y firent honneur avant de se mettre en marche. On campa le soir à Ma-Allah,

où les Romains avaient un établissement d'eaux thermales ferrugineuses.

Le 19, on atteignit Djemila, ville puissante pendant l'occupation romaine, connue alors sous le nom de *Cuiculum* et détruite par les Vandales.

La position fut reconnue avec soin le 20. La 2e division y resta pour hâter le départ des convois arabes dont les mulets n'avaient pu être rassemblés le matin. Elle devait rejoindre à Sétif la première division qui partit dans la journée et arriva le soir à l'Oued-Dahad. Elle en repartit, le 21 au matin, s'arrêta une heure à Kasbaïte, atteignit à onze heures le col de Mons et, après une halte près des ruines de l'ancienne ville romaine du même nom, s'engagea à travers le vaste plateau qui s'étend jusqu'à Sétif, où elle arriva dans l'après-midi, suivie de près par la 2e division.

La colonne y séjourna jusqu'au 25 octobre, pour grouper les convois indigènes et commencer les travaux de défense de la ville, qui n'était protégée que par une enceinte en ruines remontant probablement au temps de Bélisaire. La partie la plus moderne de cette enceinte reçut le nom de fort d'Orléans, et le maréchal donna des ordres pour qu'elle fût aménagée de manière à être occupée par le bataillon turc, excellente troupe, dans les rangs de laquelle se trouvait le canonnier, hélas! trop habile, qui avait pointé la pièce dont le boulet tua le général Damrémont.

Le 25 octobre, la garnison de la ville étant formée, la colonne se mit en marche par un épais brouillard. Elle passa les gorges de l'Oued-Khéroua, descendit dans la vallée de l'Oued-bou-Sellam et s'arrêta au confluent de cette rivière et du ruisseau d'Aïn-Turco.

Le 26, elle prit d'abord la route de Zamora, puis déboucha dans la plaine de la Medjana et vint camper au pied du fort turc de Bordj-bou-Arréridj, après avoir parcouru dix lieues en dix heures et demie, sans laisser en arrière un homme ni un mulet.

Le 27 octobre, à 9 heures du matin, les cavaliers d'El Mokrani qui battaient la plaine vinrent annoncer la présence, à peu de distance vers le sud, du camp de Ben Amar, khaliffa d'Abd el

Kader. Le lieutenant-colonel Miltzen reçut l'ordre de marcher contre ce chef, avec 200 chevaux de la 2e division. Malheureusement le soleil voilé jusque-là dissipa soudain le brouillard. Les gens de Ben Amar eurent le temps de sauter à cheval. Son infanterie disparut dans les ravins. Nos chasseurs s'emparèrent néanmoins du butin laissé au camp par les indigènes. Ceux-ci quittèrent la province. Les renseignements recueillis les jours suivants nous en donnèrent l'assurance.

La colonne laissa à gauche la voie romaine de Carthage à Césarée qui contourne les Biban [1], où les Romains ne pénétrèrent jamais. Elle franchit un ruisseau rocailleux bordé de lauriers-roses, gravit une pente abrupte et déboucha sur le plateau de Dra-el-Amar, où elle fit halte. Puis elle descendit vers les Biban dont les pointes rocheuses se profilaient sur un immense horizon dominé par les crêtes du Djurjura. Bien qu'il n'espérât pas les atteindre, le maréchal voulut forcer sa marche le plus possible. Le duc d'Orléans prit les devants, sur son ordre, accompagné seulement du 2e léger, de 150 chasseurs, de deux obusiers et du détachement du génie, laissant le reste de la colonne sous le commandement du colonel Gueswiller. On dut néanmoins s'arrêter, pour camper, sur le plateau de Sidi-Hassan. Le général Galbois n'y arriva qu'à neuf heures du soir, et la cavalerie de la 2e division, qui formait l'arrière-garde, à dix heures seulement.

Le pays, extraordinaire par sa beauté, son aspect sauvage, sa végétation riche et variée, n'avait encore jamais été foulé par le pied d'un voyageur. Mais, si les yeux en étaient étonnés et charmés, il offrait des difficultés extrêmes; et l'on cheminait souvent sur d'étroites arêtes bordées de rochers et de précipices. On y voyait pourtant de nombreux villages kabyles. Après une marche rendue pénible par mille obstacles, la colonne établit son camp au-dessus du confluent de l'Oued-Mellah et de l'Oued-Bouketon avec l'Oued-Biban. L'eau du ruisseau chargée de magnésie n'était pas buvable; mais les habitants indiquèrent quelques sources

---

1. Bab signifie Porte ; au pluriel Biban.

d'un faible débit qui permirent aux soldats d'étancher un peu leur soif. Soutenus par leur excellent moral, ils terminèrent cette journée laborieuse autour de feux de genévrier dont la fumée parfumait l'air et dont l'éclat guidait l'arrière-garde.

Les Kabyles vinrent en grand nombre faire leur soumission au prince. Ils apportaient des vivres, des raisins, de l'orge et de la paille qui furent bien accueillis. Le général Galbois reçut l'ordre de réunir les cheiks des Portes de Fer qui devaient nous servir de guides le lendemain.

Le matin, au réveil, le maréchal fit connaître que la 1re division seule traverserait les Portes pour marcher sur Alger. La 2e rentrerait dans la Medjana et poursuivrait les opérations ayant pour but de soumettre les tribus du sud. Par suite de ces ordres, le 17e léger passait à la 1re division. L'escadron du 1er chasseurs d'Afrique, un escadron du 3e et un escadron de spahis formaient un régiment mixte commandé par le lieutenant-colonel Miltzen et placé sous les ordres du prince. Les trois autres escadrons du régiment restaient avec le colonel Laneau à la division Galbois.

Les troupes de toutes armes reçurent des vivres pour dix jours; les chevaux, de l'orge pour quatre jours. Les mulets de l'administration portant deux jours de vivres et d'orge formèrent le convoi de la 1re division. Celui de la 2e fut constitué en mulets arabes, et se grossit de tous les indisponibles de la colonne. Les deux divisions se séparèrent à sept heures. Le prince adressa ses adieux aux officiers qui avaient le regret de ne pas l'accompagner.

La 1re division se mit en marche à dix heures, guidée par les cheiks des Beni-Abbas qui, de tout temps, avaient défendu contre les Turcs ces défilés impossibles à forcer. A travers des accidents de terrain, où les sapeurs durent souvent frayer un passage, la colonne s'engagea par un sentier à pic dans une gorge étroite bordée de roches verticales, dont les arêtes vives se profilaient sur le ciel à des hauteurs variant de 120 à 300 mètres. L'écartement de ces roches rougeâtres, s'ouvrant ou se fermant brusquement, formait un couloir large de 3 à 30 mètres, coupé par une série de murailles qui semblaient avoir été rompues pour ouvrir la

brèche, et laissaient entre elles des crevasses étroites et sombres. On distinguait en particulier quatre portes : la première large de moins de trois mètres; la seconde laissant à peine passer un mulet chargé; la troisième à peu près semblable, à 15 mètres plus loin; enfin la 4e, à 50 mètres au delà, s'ouvrait un peu plus largement. L'Oued-Biban coulait au fond du ravin. Son lit servait de route à la colonne. La moindre crue l'eût rendu impraticable. C'était pourtant l'unique point de passage, car il n'est pas possible de franchir autrement ces rochers immenses dénudés et coupés par de profonds abîmes.

Entre la 1re porte et la 2e, le prince fit graver par les sapeurs, sur le flanc du rocher, cette inscription qui subsiste encore : *Armée Française, 1839.*

La colonne fit halte à la sortie du défilé; mais la menace d'un orage l'obligea bientôt à se remettre en route. La tempête éclata avant qu'on pût atteindre Beni-Mansour, où le maréchal désirait camper le soir même. L'eau manqua complètement; on ne put faire ni soupe ni café.

Le 29 octobre, nous reprîmes la marche vers Beni-Mansour, à travers un terrain difficile, parsemé de broussailles et de pins d'Alep élevés et touffus. Après 2 heures de marche, nous vîmes soudain s'ouvrir devant nous deux belles vallées bien cultivées, couvertes d'épais bois d'oliviers et peuplées de villages perchés sur des mamelons qu'ils couronnaient entièrement. Quatre d'entre eux formaient le groupe nommé Beni-Mansour. En nous apercevant, les habitants, qui ignoraient notre approche, furent saisis de frayeur; mais craignant d'être atteints par nos cavaliers qui pouvaient se déployer sans peine, ils se rapprochèrent, et leurs cheiks, bien qu'ils fussent connus pour leur dévouement à Abd el Kader, firent au prince les plus vives protestations.

On les invita à pourvoir, contre un généreux paiement, aux besoins des soldats, et on leur promit de respecter leurs villages, en les prévenant toutefois que toute marque d'hostilité serait réprimée avec la dernière rigueur.

Nous passâmes ensuite la rivière à gué, et nous cheminions

dans la plaine, lorsque l'avant-garde se trouva soudain en présence de cinq Kabyles armés. Ces malheureux, stupéfaits, se laissèrent prendre sans résistance et nous apprirent que le camp d'Achmet ben Salem, bey de Sebaou et khaliffa d'Abd el Kader, était à peu de distance.

Le maréchal laissa le convoi sous la garde du 17e léger et du 23e de ligne avec le colonel Corbin, et partit lui-même avec le prince royal emmenant le 2e léger et la cavalerie. En battant la plaine, nous mîmes la main sur deux courriers d'Abd el Kader, porteurs de lettres aux habitants de Djidjelli par lesquelles l'émir excitait les tribus à un soulèvement général.

Ces incidents empêchèrent la colonne d'atteindre Hamsa avant la nuit. Elle franchit l'Oued-Redgala sur la rive droite duquel elle campa, à six heures du soir.

Le mercredi 30, le duc d'Orléans mit une partie de sa division en marche à quatre heures et demie du matin, pour empêcher le bey de Sebaou de s'établir avant nous sur le plateau de Hamsa et d'occuper le fort ou d'en vider les magasins. A huit heures, du haut d'un mamelon, il découvrit les troupes du bey qui, descendant de la montagne d'Ouennougah, se dirigeaient vers le fort. Le prince fit aussitôt marcher l'infanterie sur Hamsa et lança la cavalerie dans la vallée, sous les ordres du lieutenant-colonel Miltzen. Achmet ben Salem, qui ne nous savait pas si près de lui, renonça sur-le-champ à son projet et se mit en retraite dans la direction de Médéah. Notre cavalerie couronna sans retard les hauteurs abandonnées par l'ennemi.

Le prince fit de suite occuper le fort où le maréchal le rejoignit à midi, avec le reste de la division. Ils décidèrent de ne pas y laisser de garnison, l'ouvrage étant en mauvais état et mal placé pour la protection des routes.

Après deux heures de repos, la colonne reprit sa marche vers le nord, pour descendre dans le bassin de l'Ysser. Elle campa dans une jolie prairie, à l'entrée du pays des Beni-Djad.

Quelques coups de feu tirés pendant la nuit nous avaient renseignés sur les dispositions des tribus. Aussi, en se mettant en route

le 31, au point du jour, la colonne se fit éclairer avec soin dans toutes les directions. Le 17e léger marchait en tête, puis le 23e, l'artillerie et la cavalerie. Le 2e léger formait l'arrière-garde. A huit heures et demie, après avoir franchi par un froid vif le plateau de Dra-el-Bagahal, nous commencions à descendre vers l'Oued-Zitoun, lorsque nous vîmes venir à nous une soixantaine de cavaliers arabes et de nombreux Kabyles, tant à pied qu'à cheval. Quelques coups de fusil furent tirés sur le 2e léger, qui reçut l'ordre de ne pas riposter. Cependant, l'ennemi s'approchant, un voltigeur fut blessé, ainsi que le cheval du colonel Changarnier. Le prince fit alors faire volte-face à l'arrière-garde qui, se portant sur un bois d'oliviers où l'ennemi s'était embusqué, lui fit lâcher pied en lui tuant quelques hommes.

Nous reprîmes la marche sans être inquiétés; mais, à deux lieues plus loin, des groupes plus nombreux attaquèrent de nouveau l'arrière-garde. Une charge de 30 chasseurs, conduits par le lieutenant Malatrie et soutenus par les tirailleurs du 2e léger, dégagea le terrain et permit à notre long convoi de passer un défilé assez difficile. Mais bientôt les Arabes accoururent de toutes parts. On voyait parmi eux un certain nombre de réguliers du bey de Sebaou.

Le prince, jugeant qu'il était nécessaire d'engager un combat sérieux, donna ses ordres en conséquence. Pendant que le maréchal emmenait le convoi, sous l'escorte du 23e et du 17e léger, pour l'établir au bout de la vallée traversée par un ravin profond, il envoya au delà de ce ravin le 2e léger, moins 3 compagnies d'arrière-garde, embusqua une compagnie dans le ravin même, dispersa une ligne de tirailleurs sur la crête la plus rapprochée de la colonne, et plaça la cavalerie de façon qu'elle pût intervenir. Les Arabes, enhardis par la retraite des troupes emmenées par le maréchal, s'élancèrent en avant et passèrent le ravin à notre gauche. Le prince les fit aussitôt attaquer de front par 3 compagnies du 2e léger et divisa la cavalerie en trois groupes, pour charger les deux ailes et ramasser les retardataires. Le mouvement vivement exécuté réussit complètement. Surpris par ces attaques simulta-

nées, l'ennemi fut culbuté dans le ravin; les Kabyles poursuivis jusqu'au village le plus voisin y furent atteints et perdirent beaucoup de monde; la cavalerie eut un chasseur tué et 6 blessés. Deux officiers, MM. de Lestapis et Drouet, eurent la poitrine traversée par un coup de feu.

Malgré cet échec, l'ennemi se rallia derrière nous, mais en s'abritant avec plus de prudence. Le prince, le voyant groupé à découvert sur une position que nous venions de quitter, fit avancer un obusier. Deux projectiles suffirent pour arrêter toute nouvelle tentative. Notre marche, protégée par la cavalerie, se termina sans nouveaux incidents. A la nuit tombante, nous passâmes l'Ysser à gué, près du pont de Ben-Ini emporté depuis peu par une crue, et nous établîmes notre camp sur le plateau élevé qui domine la rive gauche.

Le 1er novembre, l'avant-garde, sous les ordres du duc d'Orléans, s'engagea, dès le début de la marche, dans un défilé, pour aller occuper à dix kilomètres au delà le col d'Aïn-Sultan. Le chemin était hérissé d'obstacles, de roches rondes ou aiguës, entremêlées de buissons épineux, tantôt encaissé au point qu'on avait peine à passer sous la voûte formée par les broussailles, tantôt courant en corniche étroite au-dessus de précipices effrayants. L'arrière-garde, composée du 17e léger, d'un escadron de chasseurs et de deux obusiers, était restée en position pour couvrir la marche du convoi protégé ainsi en tête et en queue.

Au moment où nous parvenions à Aïn-Sultan, le prince fut averti que l'arrière-garde était attaquée. Il reprit aussitôt le chemin que nous venions de suivre et rejoignit la ligne des tirailleurs à l'instant où un mouvement vigoureux de quelques compagnies venait d'infliger aux Arabes des pertes sérieuses. Mais, leur nombre augmentant, ils reprenaient courage et s'excitaient en poussant des cris de fureur. Le prince resserra aussitôt la ligne des tirailleurs sur les crêtes qui couvraient immédiatement le défilé, rassembla la colonne, envoya au convoi la cavalerie qui ne pouvait rendre aucun service sur ce terrain accidenté, et plaça deux obusiers de manière qu'ils pussent battre la ligne de retraite

de l'ennemi. Puis il lança brusquement à la charge deux compagnies du 17e léger, en faisant appuyer leur gauche par une troisième. Les Arabes, surpris par la vigueur de cette attaque, se débandèrent aussitôt. Deux coups d'obusier sur leurs masses en désordre achevèrent de les mettre en déroute.

On put alors commencer la retraite qui se fit dans le meilleur ordre, malgré un dernier effort de l'ennemi qui se brisa contre la résistance de deux compagnies du 17e léger. Après avoir franchi le col d'Aïn-Sultan, la colonne acheva de gravir la montagne et fit une courte halte avant de descendre sur l'oued Kaddara. Devant nos yeux se déroulait un splendide panorama, la Mitidja, la mer et Alger que nous saluâmes de nos acclamations.

En arrivant à l'oued Kaddara, nous rejoignîmes l'avant-garde de la division Rulhières, dont les sentinelles couvraient la rivière, et nous partageâmes avec elle le bivouac du Fondouk, heureux de raconter à nos camarades les fatigues et les dangers de cette marche si hardie à travers une région jusqu'alors inconnue.

Le lendemain, 2 novembre, à 6 heures et demie du matin, nous prîmes la route d'Alger. Avant d'arriver à Maison-Carrée, où devait se faire la grand'halte, le prince prenant la tête des troupes défila devant le maréchal qui, dans cette expédition difficile, avait montré tant de prudence, de résolution et d'habileté.

Avant le défilé, il massa sa colonne, réunit autour de lui tous les officiers et leur adressa cette émouvante allocution :

Messieurs,

En vous faisant mes adieux, au moment d'une séparation que je vois arriver à regret, je suis heureux de pouvoir vous remercier du concours que vous m'avez prêté et du dévouement que vous avez apporté à l'entreprise que l'habileté consommée du chef illustre qui nous commande et une réunion heureuse de circonstances favorables nous ont permis d'accomplir avec un si éclatant succès. L'honneur d'avoir marché à votre tête dans cette occasion mémorable sera toujours un des plus beaux souvenirs de ma vie. Votre campagne est finie aujourd'hui, Messieurs. Ma tâche à moi va commencer : c'est de faire connaître les titres que vous acquérez chaque jour à la reconnaissance de la patrie et aux récompenses du roi, dans ce difficile pays où tout s'use, excepté le cœur des hommes énergiques comme vous. En cessant d'être votre chef et

le compagnon de vos travaux, je resterai l'ardent défenseur de vos droits. La cause est bonne ; puissé-je la gagner ! Je dirai toutes les grandes choses que l'armée a faites en Afrique, toutes les épreuves qu'elle subit avec un dévouement d'autant plus admirable qu'il est souvent ignoré, quelquefois méconnu. Dans les pays inconnus que nous avons traversés ensemble, je ne me suis pas cru absent de la France, car la patrie est pour moi partout où il y a un camp français ; je ne me suis pas cru éloigné de ma famille, car j'en ai trouvé une au milieu de vous et parmi les soldats dont j'ai admiré la persévérance dans les fatigues, la résignation dans les souffrances, le courage dans le combat. La plupart d'entre vous ont déjà presque entièrement payé dans ce pays la dette que leur a imposée le service de la patrie ; et, si de nouvelles circonstances me rappelaient en Algérie, je n'y trouverais que de nouveaux régiments auxquels vous avez montré l'exemple ; mais, partout où le service de la France vous appellera, vous me verrez accourir au milieu de vous ; et, là où sera votre drapeau, là sera toujours ma pensée.

La colonne reprit sa marche après le déjeuner. Elle fit son entrée à Alger, au milieu d'un cortège immense formé par la population enthousiasmée et saisie d'admiration pour cette poignée d'hommes dont la tête fière, l'œil ardent, les vêtements en lambeaux faisaient à la fois ressortir les fatigues endurées et la mâle énergie qui les avait fait surmonter.

Pendant le cours de cette expédition, l'escadron détaché à Philippeville rentra à Constantine, afin d'y assurer le service de la correspondance et des escortes, concurremment avec les spahis laissés à cet effet.

Un de ces détachements de correspondance fournis par le régiment accomplit, le 1er décembre, un fait d'armes assez remarquable pour motiver l'ordre du jour suivant du général de division baron Galbois.

ORDRE DU JOUR DU 4 DÉCEMBRE 1839

Le 1er décembre, un convoi de 70 mulets arabes est parti de Philippeville pour Constantine, escorté par un détachement aux ordres de M. le capitaine de Franceschi. Ce détachement comprenait 10 hommes du 3e bataillon léger d'Afrique, qui rejoignaient leur corps aux Toumiet, et 11 chasseurs du 3e régiment, sous le commandement du maréchal des logis Ruez.

Le convoi s'était un peu allongé, vu la difficulté de faire marcher en ordre dans un mauvais terrain. Il a été attaqué dans le défilé d'Eddiss par une centaine de Kabyles, les uns à pied, les autres à cheval.

L'escorte répartie autour du convoi s'est ralliée promptement. Le maréchal

des logis Ruez, sans consu...
la tête de sept chasseurs et les ...
a tué deux de sa propre main, le ...
bataillon d'Afrique un quatrième. Les
côtés, sans pouvoir rien emmener dans le ...
qui s'étaient débarrassés de leur charge, les ...

Cette affaire fait honneur au capitaine de France... logis Ruez, ainsi qu'aux chasseurs, dont la conduite est digne ... du corps auquel ils appartiennent.

Constantine, le 4 décembre 1839.

Signé : Baron Galbois.

Enfin, cette année 1839, déjà si riche en faits d'armes, fut couronnée par un nouvel engagement tout à l'honneur du 3e chasseurs d'Afrique, à la suite duquel un ordre du jour du général Galbois adressa des éloges mérités au sous-lieutenant Thiébault, commandant un détachement du régiment, pour avoir contribué à châtier la tribu des Ouled-Nibolz qui avait reçu à coups de fusil celle des Amer-Cherabas à notre service. L'ordre du jour, daté du 26 décembre, signale le maréchal des logis Rollin comme s'étant distingué dans cette affaire.

---

le compagnon de vos travaux, je resterai l'ardent d
cause est bonne ; puissé-je la gagner ! Je dirai
l'armée a faites en Afrique, toutes les éprer
ment d'autant plus admirable qu'il est s
Dans les pays inconnus que nous av
cru absent de la France, car la p
français ; je ne me suis pas
au milieu de vous
les fatig

CHAPITRE IV

Les pillards d'El-Arrouch. — Combat des Beni-Saak. — Trente-deux lieues en deux jours. — Le régiment est réuni à Constantine. — Expédition des Haractas. — Mort du lieutenant-colonel Miltzen. — Le courrier de Philippeville. — Troubles dans la Medjana. — Affaires d'Aïn-Turco. — Mort de M. Seignemartin. — Combat du 19 mai 1840. — Combat de Raz-el-Oued. — Combat du 17 août. — Combat de Medjazerga. — Combat des Ouled-Brabam. — Le colonel Laneau passe dans la gendarmerie.

Nous avons déjà parlé des camps de surveillance établis entre Constantine et Philippeville. Il y en avait un aux Toumiet, un à El-Arrouch. Cette région, couverte de forêts épaisses et de plus très accidentée, servait d'asile à des bandes de pillards grâce auxquelles il n'y avait de sécurité ni pour les communications, ni pour les tribus paisibles. Les troupes qui occupaient les postes ne pouvaient étendre bien loin leur protection, et l'audace des malfaiteurs nécessitait un châtiment sévère. On décida en conséquence de faire marcher contre eux une colonne mobile. L'opération obtint un succès complet relaté dans l'ordre du jour ci-après.

Combat des Beni-Saak

ORDRE DU 5 FÉVRIER 1840

Depuis quelque temps, des vols et des brigandages étaient commis sur la route d'El-Arrouch à Philippeville. Une tribu soumise et alliée avait été pillée par des Kabyles, les Beni-Saak et les Beni-Ouellan. Le lieutenant-général, voulant faire cesser un pareil état de choses, donna l'ordre au colonel Lafontaine d'aller châtier les tribus coupables. En conséquence, une colonne composée d'un détachement de sapeurs du génie, de deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, d'un détachement du 3e bataillon d'Afrique, d'un bataillon du 61e et d'un autre du 62e, sortit, le 2 de ce mois, simultanément de Philippeville, d'El-Arrouch et des Toumiet, et se réunit le même jour au camp d'Eddiss. Plusieurs cheiks kabyles amis vinrent, le soir du même jour, avec leurs cavaliers,

se réunir à la colonne qui partit d'Eddiss au milieu de la nuit, dans le plus grand ordre, et arriva au point du jour sur le territoire occupé par les Beni-Saak et les Beni-Ouellan. Ces tribus furent attaquées aussitôt très vigoureusement par la cavalerie, au pas de course par des compagnies de voltigeurs. Les chasseurs ne pouvant pénétrer dans les douars avec leurs chevaux mirent pied à terre et tuèrent tout ce qui se présentait devant eux. Cette expédition a parfaitement réussi et a été bien dirigée par le colonel Lafontaine, qui se loue beaucoup de la conduite de toutes les troupes qui en ont fait partie. Il cite particulièrement MM. Marion et Lambert, capitaines au 3e chasseurs d'Afrique. Nous n'avons heureusement aucune perte à regretter dans cette affaire dont le résultat est si important pour la tranquillité de la route.

Le chasseur Millefleuds, du 3e régiment, a été blessé d'un coup de feu à la main gauche. Un voltigeur du 61e a reçu une balle dans la cuisse. Quelques chevaux ont été tués ou blessés. De leur côté, les Kabyles ennemis ont eu 67 hommes tués restés sur le terrain, sans compter ceux qui ont pu aller mourir plus loin. Cette sévère leçon portera ses fruits et fera voir aux ennemis de la France et du repos public ce qu'ils ont à attendre de nous. Nul doute que les tribus battues ne viennent bientôt demander l'aman et offrir leur soumission.

La colonne expéditionnaire est rentrée fort tranquillement dans ses garnisons, emmenant avec elle un superbe troupeau de bœufs et de moutons pris à l'ennemi.

Cette affaire fait honneur aux troupes qui y ont pris part. Le lieutenant-général n'attendait pas moins d'elles. Il est heureux d'avoir à les complimenter sur leur bonne conduite.

Constantine, le 5 février 1840.

Signé: Baron GALBOIS.

Peu de jours après, le 15 février, une division du régiment quittait Constantine le matin, avec une petite colonne expéditionnaire et rentrait le 16, après avoir parcouru trente-deux lieues en deux jours. Cette marche avait eu pour but de châtier une fraction de la tribu des Eulmas qui s'était déclarée en rébellion contre l'autorité française. Le général commandant la division, par un ordre du jour du 17, exprima aux troupes toute sa satisfaction pour leur élan et leur intrépidité.

Depuis sa formation, le 3e chasseurs d'Afrique avait son état-major à Bône et détachait à Constantine une partie de ses escadrons. A mesure que nous nous étions étendus dans la province, l'éloignement de la portion centrale avait présenté des inconvénients auxquels on remédia en groupant tous les escadrons à

Constantine. Le colonel Laneau y arriva avec le dépôt le 11 avril, et ce fut, depuis lors, la garnison du 3e chasseurs d'Afrique. Il occupait le quartier du Bardo, anciennes écuries du bey.

Expédition contre les Haractas. — A peine arrivé, le colonel eut l'heureuse chance de marcher à la tête de son régiment contre une tribu dont nous avions à tirer une vengeance personnelle, et avec laquelle nous devions souvent nous mesurer par la suite. Nous reproduisons l'ordre du jour qui résume les faits et rend un hommage particulier au 3e chasseurs d'Afrique.

ORDRE DU JOUR DU 29 AVRIL 1840

Les Haractas, excités par les émissaires d'Achmet-Bey, attaquaient et pillaient les tribus voisines qui nous étaient les plus dévouées. Ils avaient assassiné deux chasseurs du 3e régiment aux environs de Sidi-Tamtam. Le général commandant la division résolut de châtier cet acte criminel. A cet effet, les éléments d'une colonne expéditionnaire forte de 2 600 hommes de toutes armes reçurent l'ordre de partir à la fois de Guelma, de Sidi-Tamtam et de Constantine, pour se réunir, le 16 avril, à Aïn-Babouch. Le 3e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel Laneau, faisait partie de la colonne. Poursuivis pendant quatre jours, les Haractas furent atteints, le 21, sur les bords de l'Oued Meskiana. Cette rivière séparait les deux partis. Les spahis de Constantine la franchirent immédiatement, abordèrent l'ennemi avec la plus grande résolution et l'action devint des plus vives.

Le lieutenant Lepic, digne fils d'un des plus braves généraux de l'Empire, tomba frappé mortellement. M. de Prémonville fut atteint de deux coups de feu presque à bout portant. Plusieurs spahis furent tués à ses côtés. Des escadrons du 3e et du 4e chasseurs d'Afrique entamèrent alors la charge et culbutèrent l'ennemi qu'ils poursuivirent pendant plusieurs heures.

Le 22, la colonne se mit en marche pour se rapprocher de Constantine et ramener les nombreux troupeaux enlevés à l'ennemi. Quand le mouvement rétrograde fut bien déterminé, quelques centaines de cavaliers vinrent échanger des coups de feu avec l'arrière-garde. Deux escadrons du 3e soutinrent la retraite qui s'effectua tranquillement.

Le 15, le général rentra à Constantine avec la fraction de la colonne qui en était partie.

Dans les journées des 20 et 21, l'ennemi a eu plus de 150 tués et de nombreux blessés. On lui a enlevé d'immenses troupeaux, des tentes et des bagages. Nos pertes eussent été de peu d'importance sans celle à jamais regrettable de l'intrépide Lepic.

Deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, récemment formé, ont pris part

à cette affaire. Ils se sont montrés dignes de la belle réputation des corps de cette arme. Ceux du 3e ont été remarquables, comme à leur ordinaire.

Le colonel Laneau cite avec éloges les capitaines Marion et de Kersaint, le sous-lieutenant Durieux, blessé d'un coup de baïonnette ; les maréchaux des logis de la Haye et Acoquat ; les chasseurs Klinguet et Valée, tous deux blessés très grièvement.

Signé : Baron GALBOIS.

Au retour de cette expédition, nous reçûmes une triste nouvelle. Après avoir escorté jusqu'à Alger le duc d'Orléans, dans cette belle marche par les Portes de Fer dont nous avons fait connaître la hardiesse et le succès, le lieutenant-colonel Miltzen y était resté détaché et avait pris le commandement du 2e régiment de marche, à la tête duquel il trouva une mort glorieuse. Dans un engagement, il se jeta au milieu des Arabes pour sauver le maréchal des logis Riondet qu'ils entouraient. Criblé de blessures, il mourut peu de jours après, laissant au régiment le souvenir respecté d'un chef plein d'intelligence et de bravoure.

Après le combat du 5 février où nous avions châtié les Beni-Saak, une tranquillité apparente avait régné sur la route de Philippeville. Mais les bandits qui infestaient cette région n'avaient pas tardé à commettre de nouveaux actes de brigandage. Le courrier faisant le service de Philippeville à El-Arrouch fut surpris, le 11 mai, par une soixantaine de Kabyles embusqués dans les broussailles. L'escorte se composait d'un brigadier et de cinq chasseurs avec lesquels marchait le sous-lieutenant Cavayé. Comme toujours les chasseurs firent leur devoir dans cette lutte inégale. Bien qu'attaqués à l'improviste, ils sauvèrent les dépêches, emmenèrent leurs blessés et restèrent maîtres du terrain. Les résultats de ce combat font mieux comprendre que tout ce qu'on pourrait dire la valeur que déploya cette poignée d'hommes.

M. Cavayé fut criblé de coups, trois balles au bras gauche, deux au bras droit.

Le brigadier Reynaud et le chasseur Jouffroy furent atteints mortellement en montrant un courage héroïque. Défendus avec une admirable bravoure par leurs quatre camarades Rivière,

Amiard, Brugières et Guyon, ils durent au dévouement de ces braves gens de ne pas rester aux mains de l'ennemi. Leurs corps furent rapportés à Philippeville.

Cette année 1840 fut d'ailleurs féconde en faits de guerre. Avec cette persévérance à laquelle nous devons rendre hommage, malgré les sacrifices qu'elle nous a coûtés, les indigènes se montraient un peu partout rebelles à notre domination. De nouveaux troubles avaient éclaté dans la Medjana où nous avions déjà dû intervenir. Il fallut y envoyer une colonne dans les premiers jours de mai. Le général baron Galbois la commandait en personne. Il avait emmené le 3e chasseurs d'Afrique qui prit une part importante aux combats livrés aux environs de notre camp d'Aïn-Turco et à la suite desquels le général de division fit paraître un ordre du jour dont nous reproduisons un extrait.

Affaires d'Aïn-Turco

EXTRAIT DE L'ORDRE DE LA DIVISION DU 20 MAI 1840

.....Dans les journées des 4, 6 et 7 mai, les Kabyles se présentèrent en grand nombre et attaquèrent le camp d'Aïn-Turco. Ces diverses escarmouches n'étaient que le prélude d'une attaque générale réservée pour le 8. Dans cette journée, l'ennemi déploya des forces supérieures à celles qu'il avait engagées les jours précédents. Elles se composaient de sept à huit mille Kabyles appartenant en partie aux tribus des environs de Bougie. Un bataillon régulier portant deux drapeaux vint aussi prendre position en face d'Aïn-Turco. Le camp, commandé par le chef de bataillon Delpy de Lacipière, fut abordé avec une grande impétuosité. Au moment où l'action était des plus sérieuses, le colonel Lafontaine arriva de Sétif, amenant des renforts et des munitions. On prit immédiatement l'offensive, et l'ennemi chassé de ses positions fut mis en pleine déroute.

Le 9, les Kabyles reparurent encore, mais il suffit pour les disperser d'une vigoureuse charge exécutée par un escadron du 3e chasseurs d'Afrique qui les poursuivit l'épée dans les reins pendant plus d'une lieue, leur infligeant des pertes considérables.

Le 11, un millier de fantassins et 300 cavaliers vinrent attaquer vivement un mamelon occupé par une compagnie de tirailleurs de Constantine. Quarante-cinq chasseurs du 3e fournirent une charge brillante qui força l'ennemi à fuir à la hâte, laissant 150 morts sur le terrain.

Les Kabyles restèrent invisibles le 12 et le 13. Mais, apprenant qu'un rassemblement considérable manœuvrait dans la direction du camp, le colonel Lafontaine quitta Sétif, dans la nuit du 14, avec une partie des troupes de la garnison. Une reconnaissance qu'il fit, dans la matinée du 15, sur la route de Zamora, avec trois bataillons et un escadron du 3e chasseurs d'Afrique, lui révéla la présence de l'ennemi. Il le fit attaquer sur-le-champ par les tirailleurs de Constantine et le bataillon d'Afrique. D'habiles manœuvres lui permirent d'attirer l'ennemi sur un terrain favorable et de le faire charger par les chasseurs qui l'enfoncèrent, malgré une énergique résistance, et le dispersèrent dans toutes les directions, lui tuant une centaine d'hommes. Nos pertes depuis le commencement de cette expédition s'élèvent à 13 tués et 76 blessés, parmi lesquels trois officiers du 3e chasseurs d'Afrique, dont un, M. Seignemartin, sous-lieutenant, atteint très grièvement.

Le lieutenant-général, voulant rendre hommage à l'intrépidité que les hommes de toutes armes ont déployée dans cette circonstance, se fait un plaisir de citer les noms de ceux qui se sont le plus distingués. Ce sont, pour le 3e chasseurs d'Afrique :

MM.
de Richepanse, chef d'escadrons.
d'Ambry, capitaine, qui s'est fait remarquer dans toutes les affaires et a tué de sa main plusieurs Kabyles.
Lambert, capitaine, blessé.
Vérillon, lieutenant, a tué de sa main sept Arabes.
Seignemartin, sous-lieutenant, blessé très grièvement.
Duron, sous-lieutenant.
Lenoir, id.
de Montaigu, id.

MM.
Deschamps, maréchal des logis.
Blaizy, id.
Bonzomme, id.
Saccalez, id.
de La Chadenèdes, id.
Carles, brigadier.
Pichon, id.
Marie, id.
Duchennoy, chasseur.
Suaire, id.
Monneaux, id.
Wilhelm, trompette.

Signé : Baron Galbois.

M. Seignemartin mourut, le 23 juillet, des suites des blessures qu'il avait reçues au combat d'Aïn-Turco. Le régiment sentit vivement la perte de ce brave officier.

Combat du 19 mai. — Pendant que les faits que nous venons de raconter se passaient dans la région de Sétif, un détachement, sous les ordres du commandant Gallias, se distingua, le 19 mai, dans une rencontre avec Achmet-Chérif, et reçut, dans un ordre du jour du 23, les éloges mérités par sa brillante conduite. Le

sous-lieutenant Vincent, le maréchal des logis Pinel, le brigadier Guignard et le chasseur Delannoy y étaient l'objet d'une mention spéciale.

Le 13 juillet, le régiment fut heureux d'apprendre que, par décision royale du 21 juin, M. le chef d'escadrons Morris, du 1[er] chasseurs d'Afrique, remplaçait comme lieutenant-colonel M. Miltzen, tué à l'ennemi. C'était avec plaisir que le 3[e] chasseurs d'Afrique voyait revenir sous son drapeau un officier qui y avait en partie gagné, par sa bravoure, son rapide avancement. A côté de son nom plusieurs fois inscrit sur le tableau consacré, dans la salle d'honneur du 3[e] chasseurs d'Afrique, aux militaires du régiment cités pour leur belle conduite, figure celui d'un autre officier devenu comme lui général de division et que nous allons voir, deux fois en quinze jours, prendre une part brillante à des combats très honorables pour la troupe sous ses ordres. Nous voulons parler du capitaine Marion qui commandait le 5[e] escadron.

Combat de Raz-el-Oued. — Une colonne à laquelle cet escadron était attaché avait été envoyée de Sétif à Raz-el-Oued, pour opérer avec le caïd des Ammers contre des tribus hostiles établies sur de fortes positions dans les montagnes d'un abord très difficile. Le principal engagement eut lieu le 29 juillet. L'attaque fut vivement menée par le caïd. La première division du 5[e] escadron, commandée par le sous-lieutenant Lenoir, profitant d'un terrain favorable, s'élança à la charge et culbuta l'ennemi dans les ravins en lui tuant huit hommes. Pendant ce temps, le capitaine Marion faisait mettre pied à terre à la 2[e] division et, par un feu vif et bien dirigé, arrêtait une tentative faite par les Arabes pour tourner les deux pelotons de M. Lenoir.

Le général de Galbois prescrivit au colonel Laneau de porter à la connaissance du régiment la vaillante conduite du 5[e] escadron, et de signaler en particulier : MM. Lenoir et de Bruchard, sous-lieutenants ; le maréchal des logis Acoquat ; les brigadiers Beaulieu et Liori (celui-ci blessé) ; les chasseurs Boyer (blessé mortellement), Bretagne (blessé), Grossiort et Darosmann.

Combat du 17 août. — Le 17 août, quinze jours à peine après l'affaire de Raz-el-Oued, le capitaine Marion livrait un nouveau combat qui fut des plus glorieux pour son escadron, mais au prix de pertes sérieuses. Les détails en sont relatés dans un ordre du jour daté du 23 août conçu en ces termes :

ORDRE DU 23 AOUT 1840

Cent dix chasseurs des 3e, 4e et 5e escadrons, sous les ordres du capitaine Marion, sortis du camp de Sétif le 17 août, avaient pour mission d'appuyer une reconnaissance faite par le caïd Ben-Ouani. A une lieue du camp, ils se trouvèrent en présence de 1 200 cavaliers d'Abd el Kader.

Le capitaine Marion, ayant derrière lui un fossé très profond, essaya de le passer avant l'engagement. Mais l'ennemi, devinant la difficulté de ce mouvement, le chargea à outrance sur-le-champ et la mêlée devint complète. Pleins de confiance en eux, en leurs officiers et en leur intrépide capitaine, les chasseurs ne comptèrent pas leurs adversaires et firent pendant une demi-heure une admirable défense, en attendant que l'infanterie du camp les eût rejoints.

Le capitaine Marion, après avoir fait l'éloge de tous, cite en première ligne:

MM. les sous-lieutenants Peragallo et de Bruchard qui, blessés, le premier très grièvement, le second plus légèrement, ont continué à faire face à l'ennemi.

Le capitaine Legrand, commandant les pelotons des 3e et 4e escadrons.

Le maréchal des logis Acoquat.

Le brigadier Liori (blessé) et le brigadier Lauer, qui ont sauvé la vie à M. de Bruchard, démonté et ayant eu son sabre cassé.

Le brigadier Amiart, dont la conduite a été héroïque.

Ce combat, qui ajoute une belle page aux annales du régiment, nous laisse malheureusement des pertes à déplorer et aussi de graves blessures.

Voici les noms des tués, pris et blessés :

Billaud, brigadier tué.
Amiart, id.
Dreyfus, id.
Steib, fait prisonnier.
Michaud, id.
Peragallo, sous-lieutenant, grièvement blessé d'une balle au genou et d'une autre à la main.
De Bruchard, sous-lieutenant, légèrement blessé à la main.
Caugnard, chasseur, blessé grièvement.
Dubois, id. un bras cassé.
Liori, brigadier, quatre chevrotines à la cuisse gauche et une balle à la main.
Calames, chasseur, blessé grièvement.

Tombais, chasseur, grièvement atteint d'un coup de yatagan à la tête.

Gentil,	id.	id.
Shaldner,	id.	deux coups de yatagan.
Grossiort,	id.	une balle à la cuisse.
Moreau,	id.	une balle dans les reins.
Lœhman,	id.	un coup de yatagan.
Rousseau,	id.	id.
Amedieu,	id.	coup de feu.

Beaudemont, chasseur, coup de feu.

Jauzier,	id.	blessé légèrement.
Faurite,	id.	id.

Les pertes en chevaux sont de 6 tués, 7 pris et 9 blessés.

Le 26 août, le régiment apprit avec tristesse la mort du capitaine de Saint-Martin qui avait succombé aux suites d'une longue maladie causée par les fatigues de huit années d'honorables services en Afrique.

Combat de Medjazerga. — Les troupes de la garnison de Sétif jouissaient de peu de repos. L'ennemi qui les entourait était excité, entreprenant. Les insuccès ne le décourageaient pas. Il recrutait aisément cavaliers et fantassins et ne disparaissait que pour se reformer et revenir à la charge. Il était d'ailleurs fanatisé par la présence du frère d'Abd el Kader. Celui-ci s'étant approché à très petite distance de la ville, la garnison dut faire, le 1er septembre, une vigoureuse sortie dont nous ne pouvons mieux faire connaître le résultat qu'en reproduisant une partie de l'ordre du jour auquel elle donna lieu.

EXTRAIT DE L'ORDRE DE LA DIVISION DU 10 SEPTEMBRE 1840

Un brillant fait d'armes a eu lieu le 1er de ce mois à Medjazerga. Le lieutenant-général commandant la province est persuadé que la division en apprendra les détails avec d'autant plus de plaisir que cette affaire, des plus honorables pour les corps qui y ont pris part, ne peut que donner un nouveau relief à la réputation de la division de Constantine, dont les armes jusqu'à ce jour n'ont pas éprouvé d'échec.

L'ennemi, sous les ordres d'El-Hadj-Mustapha, frère d'Abd el Kader, étant venu établir son camp à quatre lieues de Sétif, le colonel Levasseur sortit de cette place pour aller l'attaquer avec une colonne composée de : un bataillon

du 22e, un du 61e, un détachement des tirailleurs de Constantine, une demi-batterie du 13e d'artillerie, quatre escadrons des 3e et 4e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel Bourzon, de ce dernier régiment, et les spahis de Sétif.

Après avoir marché pendant deux heures, cette colonne rencontra les nombreux cavaliers d'Abd el Kader, qui cherchèrent immédiatement à l'envelopper en la débordant sur les deux ailes. Le colonel Levasseur se borna à contenir par des tirailleurs cette masse de cavalerie, et continua son mouvement offensif jusqu'à Medjazerga, où il reconnut l'emplacement de l'ennemi.

Le camp, qui venait d'être levé, était protégé dans sa retraite par deux bataillons d'infanterie régulière, dont un, fort de 600 à 700 hommes, se faisait précéder par de nombreux tirailleurs. Dès qu'il fut découvert, notre cavalerie s'élança sur lui avec une rare impétuosité, sabra d'abord tous les tirailleurs et enfonça le carré ennemi qu'elle tailla en pièces. Ceux qui parvinrent à se sauver se jetèrent dans un ravin profond, où le sabre de nos chasseurs ne put les atteindre. Cependant beaucoup d'entre eux, grièvement blessés, y périrent. La cavalerie ennemie accourut alors au secours du bataillon régulier. Mais elle fut contenue par notre infanterie qui arrivait au pas de course. On se battit de part et d'autre avec une grande intrépidité. A la vue de cette scène de carnage, un autre bataillon d'Abd el Kader, qui était en position, s'empressa de gagner les hauteurs les plus reculées.

La charge a été vigoureusement enlevée par le colonel Bourzon, qui entra dans le carré à la tête des escadrons, en criant : « Au drapeau ! » Ce cri stimula encore l'ardeur des chasseurs. En un instant, le porte-drapeau fut tué et son drapeau enlevé par le maréchal des logis Tellier, du 4e régiment. Les deux chefs de bataillon et deux cents hommes environ restèrent sur le terrain, après une lutte remarquable à l'arme blanche. Dans cette belle affaire, nous avons eu malheureusement à déplorer la mort du brave chef d'escadrons de Lesparda, du 4e régiment, et de deux chasseurs tués en chargeant avec la plus grande intrépidité.

Après un repos de quelque durée, le colonel Levasseur, qui avait parfaitement conduit cette expédition, rallia toutes ses troupes et les ramena au camp de Sétif. L'ennemi se retira à Zamora, à deux journées de marche du champ de bataille qui lui avait été si funeste. Cette victoire a eu un grand retentissement dans le pays et a porté un coup mortel à l'influence que les troupes de l'émir cherchaient à se créer sur nos tribus. Celles qui s'étaient jointes à El-Hadj-Mustapha l'ont abandonné et ont demandé l'aman. Tous les corps ont, dans cette expédition, rivalisé de zèle et de courage. Chaque arme peut revendiquer une bonne part du succès. Chacun a fait son devoir ; mais plusieurs ont été assez heureux pour se faire remarquer et mériter d'être cités. Ce sont, pour le 3e chasseurs d'Afrique :

MM. Marion, capitaine, qui se fait distinguer dans toutes les affaires où il se trouve ;

Legrand, capitaine, blessé ;

D'Ambry, capitaine ;

De Bruchard, sous-lieutenant, blessé grièvement ;
Baradon, lieutenant ;
L'adjudant Boiteux ;
Les maréchaux des logis Haberstock, Billot, Saccalez ;
Les brigadiers Bain, Menassée ;
Les chasseurs Garchery, Georges et Soleil.

Aussitôt après la rentrée du colonel Levasseur, une colonne sous les ordres du colonel Joze fut lancée à la poursuite d'El Hadj Mustapha, pour compléter le succès remporté à Medjazerga. Elle arriva, le 12 septembre, à quinze lieues de Sétif, sur l'emplacement que venait d'évacuer le camp ennemi.

Combat des Ouled-Braham. — Le lendemain, un escadron de spahis et les cavaliers du Cheik-el-Arab envoyés en reconnaissance découvrirent la cavalerie de Mustapha, au pied du col des Ouled-Braham et à très petite distance. La situation était critique. Le terrain était impraticable pour la cavalerie, et les tirailleurs arabes se montraient de plus en plus nombreux et entreprenants. Nos braves spahis mirent pied à terre et marchèrent à l'ennemi baïonnette au canon. L'engagement devint des plus vifs. On se battit de très près, quelquefois corps à corps. Ce fut un fait d'armes des plus honorables pour les troupes qui y prirent part. Les escadrons du 3e chasseurs d'Afrique fournirent plusieurs charges brillantes, entre autres une commandée par le capitaine Marion. Nos pertes s'élevèrent à 3 tués, 2 spahis et 1 cavalier du Cheik-el-Arab, et 11 blessés.

A la fin de l'année, le 11 décembre, le colonel Laneau passa dans la gendarmerie. Son successeur nommé à la même date fut le colonel Noël qui ne rejoignit son poste que le 15 mars 1841. Il avait été précédé de peu de jours par le lieutenant-colonel Béranger nommé à la place du lieutenant-colonel Morris.

CHAPITRE V

Arrivée du colonel Noël. — Combat des Zerdaïa. — Un raid de trente-quatre lieues. — Expédition de M'silah. — Razzia des Aïssas. — Expédition de l'Aurès. — Combat de l'Oued Segnia. — Tébessa. — Combat d'Aïn-Chabro. — Combat du 7 juin 1842. — Le général Baraguey-d'Hilliers. — Colonne des Zardézas. — Combat du 2 mai 1843.

Dans les premiers mois de l'année 1841, des fractions du régiment effectuèrent les mouvements ci-après : le 2e escadron, capitaine de Champéron, partit pour Mila, et le 1er pour Guelma. Un détachement du 5e escadron releva au camp de Smendou le 3e, qui rentra à Constantine. Deux autres détachements furent envoyés en remonte à La Calle.

Affaire des Zerdaïa. — Une tribu des environs de Philippeville, les Zerdaïa, s'était rendue coupable d'actes d'hostilités. Le colonel d'Alphonse, du 62e, prit le commandement d'une petite colonne comprenant nos deux escadrons de Philippeville, et se mit en marche, le 1er avril, pour châtier les rebelles. La besogne fut vite et bien faite. Les Zerdaïa, razziés, perdirent 20 morts et un plus grand nombre de blessés. Le brigadier Rouzé, du régiment, fut tué dans cette affaire, à la suite de laquelle le lieutenant-général commandant la province exprima sa satisfaction dans un ordre du jour du 6 avril et cita, comme s'étant distingués :

Le chef d'escadrons Berthier de Lasalle ;
Le capitaine Vérillon ;
Les maréchaux des logis Suandeau et Baig ;
Les chasseurs Marie et Prime.

Peu de jours après, le 27 avril, le colonel Noël, ayant sous ses ordres les lieutenants-colonels de Froidefond et Béranger, reçut

le commandement d'une colonne dirigée contre les Smouts et comprenant, outre le régiment, un bataillon du 22e. Il quitta le Bardo à 7 heures du soir et marcha toute la nuit. Bien qu'il eût fait la plus grande diligence, l'ennemi, éventant notre approche, se replia en toute hâte et ne put être rejoint. La colonne rentra le 28 à Constantine, après avoir fait trente-quatre lieues presque sans repos.

Dès le 6 mai, le général de Négrier, commandant supérieur de la province, se mit à la tête d'une nouvelle colonne pour parcourir les territoires de la même tribu des Smouts et de ses voisines. Le colonel Noël commandait la cavalerie composée du régiment et des spahis de Constantine. Les tribus se soumirent aussitôt, payèrent l'impôt et reçurent l'aman. Le général put revenir sans brûler une amorce. Mais la colonne ne fut pas dissoute.

Expédition de M'silah. — Le 29 mai, elle se mit en marche de nouveau, à 6 heures du matin. Le colonel Noël avait sous ses ordres la cavalerie augmentée de l'artillerie. Il emmenait le lieutenant-colonel Béranger, les chefs d'escadrons de Lasalle et Gallias.

Après une marche d'environ huit lieues, nous bivouaquâmes dans les beaux jardins qui entourent Mila. Pendant la journée du 30, diverses tribus des environs vinrent faire leur soumission.

Le 31, à 6 heures du matin, nous partîmes pour Ma-Allah. Au moment où nous y arrivions, ayant parcouru près de dix lieues, un orage affreux accompagné de pluie et de grêle éclata avec une telle violence qu'il fut impossible d'établir le bivouac. Un ruisseau subitement grossi empêcha d'ailleurs une partie de l'infanterie d'atteindre le terrain du camp où nous ne pûmes nous installer que deux heures plus tard, quand la tourmente cessa. Nous allâmes de suite au vert.

Le lendemain au point du jour nous nous mîmes en route pour Djemilah, où nous n'arrivâmes qu'à 3 heures du soir. A peine étions-nous au bivouac établi près des ruines qu'une tempête semblable à celle de la veille se déchaîna sur nous. La pluie qui

tombait à torrents mit le terrain dans un tel état qu'hommes et chevaux eurent beaucoup à souffrir. Malgré la persistance du mauvais temps qui nous retint au bivouac pendant quatre jours, l'état sanitaire resta satisfaisant.

Le soleil reparut enfin le 5 au matin; et, après une marche de sept lieues, nous arrivâmes au col de Mons. Les cavaliers arabes sous les ordres de Ben Ouani vinrent y rendre hommage au commandant supérieur. Le lendemain nous étions à Sétif. Un renfort de 1 200 hommes du 61e commandés par le colonel Joze nous rejoignit au bivouac, au sud de la ville. Un jour de repos fut accordé à la colonne.

Nous reprîmes la marche le 8. A 2 heures de l'après-midi, nous atteignîmes Aïn-Turco, excellent bivouac où nous avions le vert sous la main.

L'étape du lendemain fut très longue. Partie à 3 heures du matin, la colonne ne s'arrêta qu'à 6 heures du soir à Bordj-Medjana, et nous dûmes avant de nous installer aller couper du fourrage vert.

Le départ se fit, le 10, par un très beau temps. Après deux heures de grande halte, nous entrâmes, au commencement de l'après-midi, dans un pays coupé, montagneux, d'un accès très difficile. Vers 3 heures, on vint annoncer au général que la garnison indigène de M'silah faisait une sortie et s'avançait à notre rencontre. Le régiment se porta de suite en avant en colonne de pelotons; mais il reconnut que c'était une fausse alerte, et la marche continua dans un défilé affreux. L'infanterie, obligée de passer cinq ou six fois un ruisseau difficile et profond, ne progressait que très lentement. La cavalerie prit les devants; mais, en dépit de sa diligence, elle n'arriva qu'à la nuit tombante à la sortie du défilé. Elle marcha encore une heure et s'arrêta à trois lieues de M'silah. L'infanterie et l'artillerie ne rejoignirent le bivouac qu'à minuit, harassées de fatigue, mais montrant par leur énergie ce dont nos soldats sont capables.

Bien que cette marche pénible nécessitât un bon repos, le camp fut levé, le 11, à 6 heures du matin. Nous nous attendions à un

engagement; mais l'ennemi ne se sentant pas en forces avait évacué M'silah la veille. Le général s'arrêta à une lieue de la ville et la fit reconnaître. Les notables vinrent faire leur soumission. Le drapeau blanc flottait sur les murs en signe de paix. La colonne se remit en mouvement, laissa M'silah à gauche, passa une petite rivière et dressa son bivouac à 200 mètres à l'ouest de la ville sur les remparts de laquelle le drapeau français fut arboré, à 11 heures du matin. Les habitants vinrent nous apporter des vivres de toutes sortes.

M'silah, qu'aucune troupe européenne n'avait encore occupée, ne comptait que 1 200 à 1 500 habitants. Son aspect curieux avait un cachet spécial tout nouveau pour nous. L'enceinte et les maisons étaient construites en terre battue. Une belle végétation due au ruisseau contrastait avec la nudité du Sahara qui développait devant nous ses plaines immenses et arides. Le 12 au matin, pendant que le régiment était au vert, un effet de mirage fit croire à l'approche de l'ennemi. Le général monta à cheval et fit prendre les armes à une partie de la colonne. Mais l'erreur fut vite reconnue et chacun rentra, riant de la méprise.

Nous passâmes à M'silah les journées des 12, 13 et 14 juin. La chaleur intense nous faisait beaucoup souffrir. La tranquillité aux environs était complète.

Le 15, nous prîmes la route du retour, en inclinant un peu vers l'ouest. Pendant près de trois heures, nous foulâmes un sol aussi sec et aussi nu que celui du désert, sans qu'aucun incident vînt égayer notre marche, sauf un troupeau d'une cinquantaine de gazelles qui suivait le flanc gauche de la colonne et ne semblait pas effarouché. Puis nous arrivâmes à la montagne où les difficultés du chemin rendirent la marche pénible. A 3 heures, le général fit bivouaquer à Delaa, village kabyle qui couronnait une hauteur. Il y avait aux environs des tribus insoumises à l'attaque desquelles on s'attendait un peu. Le colonel Béranger emmena la cavalerie au fourrage. Elle ne rentra qu'à 7 heures du soir. Le pays offrait peu de ressources; mais tout était tranquille et le temps superbe.

Après avoir continué la marche dans la montagne pendant une partie de la journée du 16, nous sortîmes des défilés vers 3 heures pour déboucher en plaine. Le bivouac fut dressé à trois lieues de Bordj-Medjana que nous ne pouvions atteindre avant la nuit, mais où nous arrivâmes le lendemain de bonne heure. Cette courte étape nous préparait à la journée pénible qui nous séparait d'Aïn-Turco. C'était une marche de dix lieues. Elle s'acheva assez tard dans l'après-midi du 18.

La colonne fit son entrée à Sétif, le 19, à 2 heures de l'après-midi. Les populations indigènes que nous rencontrâmes sur la route occupées à la moisson se pressaient sur notre passage. La journée du 20 fut consacrée au repos, et la colonne se disloqua en partie. Le 61ᵉ, les 3ᵉ et 4ᵉ escadrons avec le commandant Gallias restèrent à Sétif. Le reste prit le chemin des Abd-en-Nour, et bivouaqua du 21 au 23 à Mamra, près d'un joli ruisseau. Une partie des troupes employa la journée du 24 à faire une pointe contre les tentes du Seradj-Cadi des Ouled-Rebab et des Goumrian qui avaient mérité un châtiment. Cette mission fut confiée au lieutenant-colonel de Froidefond, du 22ᵉ, ayant sous ses ordres un bataillon et les deux escadrons du commandant de Lasalle. La petite colonne, partie de nuit, arriva, à 6 heures du matin, à la fontaine d'Aïn-Kerb. L'ennemi la reçut à coups de fusil ; mais les chasseurs s'élancèrent sur les douars à châtier et y entrèrent sans résistance sérieuse. Les récoltes furent brûlées. On ramena quelques moutons, sans chercher à pousser plus loin la leçon qui n'avait pour but que d'intimider les coupables. Nous revînmes coucher à Aïn-Kerb d'où nous partîmes, le lendemain, pour franchir les sept lieues qui nous séparaient du village d'Oued-Athmenia. Nous touchions à Constantine, et nous y fîmes notre entrée le 26 juin, à midi. Cette expédition très bien menée nous rapportait la soumission d'un territoire considérable éloigné de soixante-dix lieues, et vierge encore de toute occupation européenne. L'effet de cette marche heureuse et rapide fut considérable sur toutes les tribus de la province. Un ordre du jour adressa aux troupes les éloges qu'elles méritaient.

La tribu kabyle des Aïssas, dont le territoire se trouvait à l'est d'El-Arrouch, dans cette région montagneuse et boisée dont nous avons déjà parlé, s'était livrée à des actes de brigandage et de rébellion que le général de Négrier résolut de châtier. Il fit partir, le 28 septembre, à 7 heures du soir, du camp d'El-Arrouch, sous les ordres du lieutenant-colonel Buttafoco, une colonne composée du bataillon de tirailleurs de Constantine, de 250 hommes du 22e de ligne, et d'un escadron du 3e chasseurs d'Afrique commandé par le chef d'escadrons Tremblay. Le 29, au point du jour, la colonne arrivait sur le territoire des rebelles. Ceux-ci, prévenus de l'approche de nos troupes, avaient eu le temps de se mettre en défense. Mais une attaque vigoureuse qui leur coûta une soixantaine de morts eut raison de leur résistance. On leur enleva 30 tentes; leurs gourbis furent incendiés, et la colonne ramena au camp un troupeau de 400 têtes.

Presque aussitôt après, le général de Négrier organisa une expédition importante contre le bey Achmet. Depuis la prise de Constantine, le souverain détrôné avait erré dans la province, cherchant une occasion de prendre sa revanche, ne désespérant pas de rentrer en vainqueur dans la ville perdue. Accompagné de 500 saharis du désert, il venait d'établir son camp dans la plaine de Taya, au pied du Djebel-Mestaoua. Faisant appel à ses fidèles, il avait pu grouper autour de lui 1 000 cavaliers et quelques centaines de fantassins descendus des montagnes.

Expédition de l'Aurès. — Le général de Négrier forma une colonne de 3 000 hommes, comprenant le régiment et les spahis de Constantine réunis sous le commandement du lieutenant-colonel Béranger. Nous quittâmes Constantine le 2 octobre. Le surlendemain, nous campions au pied du Nif-Enser où l'on arrêta les dispositions suivantes. Le lieutenant-colonel Béranger s'efforcerait de surpendre le bey, par une marche rapide avec une petite colonne composée du régiment, d'un goum de 500 cavaliers de diverses tribus, d'une compagnie du génie et de 500 hommes pris dans les compagnies d'élite dont la moitié seraient montés sur

des mulets de réquisition. Partis le 5 au soir, nous fîmes quinze lieues dans la nuit. Mais, malgré cette rapidité, le bey avait été informé de notre approche ; lorsque nous arrivâmes en face de ses positions, il avait eu le temps de les évacuer. Au lever du jour nous aperçûmes ses dernières troupes qui se retiraient précipitamment. Le lieutenant-colonel Béranger les chargea aussitôt, à la tête des chasseurs, et sabra quelques fuyards. L'infanterie arrivant au pas de course fouilla les ravins où elle tua une quinzaine de retardataires. Nous ne perdîmes qu'un spahi, et nous rentrâmes au bivouac le 7 au matin, après avoir parcouru trente lieues en moins de deux jours.

Le 9, le général transporta son corps sur l'Oued-Segnia, au pied du Djebel-Guérioun et des montagnes habitées par la tribu des Segnia, à laquelle il fit porter l'ordre de venir payer l'impôt. La réponse fut d'une telle insolence qu'il fallut sur l'heure en tirer une vengeance éclatante.

Combat de l'Oued-Segnia. — Dans la nuit du 10 au 11, le général fit cerner par trois petites colonnes les douars les plus récalcitrants. Ceux-ci perdirent une centaine de morts, un plus grand nombre de blessés, 4 000 à 5 000 têtes de bétail, quelques chevaux et mulets, 100 ânes et une quantité considérable de tentes, de tapis et d'armes. Nos pertes furent de 9 morts, dont 7 du bataillon turc, et de 28 blessés, dont 3 officiers.

Le bey Achmet continua sa retraite jusqu'à plus de soixante lieues de Constantine, abandonné par les fractions de tribus qu'il avait gagnées à sa cause. Il lui restait à peine une suite de 50 cavaliers. Cet échec désorganisait son parti et rendait vaine toute nouvelle tentative.

Une partie de la colonne rentra, le 12, au matin, à Constantine, ramenant les troupeaux pris à l'ennemi. Le général arriva avec le reste dans l'après-midi du même jour, et fit paraître un ordre félicitant les troupes du résultat de leur rapide expédition.

Le calme régna pendant la fin de l'automne, et jusqu'au printemps de l'année suivante. Mais, dans les premiers jours de mai 1842,

il fallut organiser une expédition contre les Haractas, qui apportaient au paiement de l'impôt une lenteur voisine de l'insoumission. La colonne comprenait 3 000 hommes de toutes armes, dont la cavalerie, sous les ordres du colonel Noël, se composait du 3e chasseurs d'Afrique, avec le lieutenant-colonel Béranger et le commandant Tremblay, et des spahis de Constantine avec le chef d'escadrons Legrand. Elle fut réunie, le 3 mai, au bivouac du Coudiat-Aty; le 4, elle se mit en route et arriva, le 9, sans incident à Aïn-Babouch, dans le pays des Haractas. Le général commandant supérieur désigna aussitôt une commission présidée par le lieutenant-colonel Béranger et chargée de faire rentrer l'impôt. On procéda à cette besogne pendant les jours suivants.

Le 19, une députation de notables des Ouled-Yahia-ben-Thaleb et de la ville de Tébessa se présenta au camp. Ces gens venaient supplier le général de rétablir l'ordre dans leur pays. Ils juraient d'avance d'accepter les décisions qu'il prendrait au nom du sultan des Français. Ceux de Tébessa lui dirent en outre que des prières avaient été faites dans leurs mosquées pour le succès de nos armes. En dépit de ces protestations pacifiques, il était indispensable, avant de s'engager dans un pays inconnu, de s'assurer qu'une nouvelle attaque ne serait pas tentée pendant l'absence de nos troupes contre les camps du Sahel. Le rapport du général Levasseur parvenu le 23 ne contenant que de bonnes nouvelles, le général de Négrier résolut de faire l'expédition de Tébessa.

Expédition de Tébessa. — La colonne partit, le 17 au matin, emportant des vivres pour quinze jours. Elle bivouaqua dans la journée à Aïoun-el-Rhaa, sur l'Oued-Thourouch, au centre d'une fraction des Haractas qui venait de faire sa soumission et dont on recueillit les contributions le 28 et le 29.

Le 30 au matin, nous passâmes l'Oued-Tourouch, puis le Djebel-Hammama, et nous descendîmes dans le bassin de l'Oued-Meskiana, en suivant le cours du ruisseau Bou-Lakkad et laissant à droite les ruines de Chakras. Le soir, nous campâmes sur la rive

droite de l'Oued-Meskiana, limite du pays des Haractas et de celui des Ouled-Yahia-ben-Thaleb.

Le 31, au point du jour, nous nous mîmes en marche. La colonne franchit le col de Grechioun, entre le Djebel-Hallouf et le Djebel-Mzouia. Elle fit douze lieues dans la journée et entra à Tébessa à 7 heures du soir. Sept coups de canon tirés à l'avant-garde annoncèrent que le drapeau français flottait sur les murs élevés de la vieille forteresse. Nous avions reçu, à deux lieues de la ville, une députation composée des ulemas et des notables ayant à leur tête le caïd et le cadi. Ils demandaient l'aman et protestaient de leur soumission au gouvernement français. Puis, aux portes de Tébessa, ce furent les coulouglis qui se présentèrent avec leurs enfants, pour faire acte d'hommage et donner l'assurance de leur dévouement. Quelques-uns des habitants, des femmes et des enfants, s'étaient enfuis à notre approche ; mais, dans la soirée, tous rentrèrent dans leurs habitations. La crainte que leur avait d'abord causée l'apparition de nos soldats avait vite fait place à la curiosité et à la confiance. Chacun reprit dès le lendemain sa vie ordinaire, et les boutiques s'ouvrirent comme d'habitude.

Nous visitâmes avec intérêt cette ville antique, pleine de souvenirs de l'occupation romaine et des ruines de monuments témoins de sa splendeur déchue. L'enceinte continue qui l'enveloppe date de l'invasion des Vandales. Elle forme un carré de médiocre étendue, avec quatre portes dont la principale, celle du nord, est un arc de triomphe de forme élégante et donne passage au chemin qui conduit aux ruines imposantes de l'ancienne basilique. Près de cette porte, sur une petite place, se dresse un temple de Minerve, véritable bijou d'un style très pur rehaussé par les attributs de la déesse finement sculptés. Les murs de la ville, ceux des nombreux jardins qui l'entourent, sont faits de pierres énormes, de fûts de colonnes, restes des belles constructions d'autrefois, et même de sarcophages tirés des nombreuses nécropoles où furent ensevelis pendant plusieurs siècles les habitants de cette ville peuplée et prospère. Tébessa, bâtie dans la large vallée de l'Oued-Kebir, se trouvait au point de jonction des principales routes ve-

nant de la Tunisie par les cols de Tenoukla, de Beccaria et d'Haidra. Elle fut, avant Lambèse, la garnison de la célèbre légion Tertia Augusta, conquérante et gardienne de ces riches provinces où elle a laissé tant de traces de ses travaux. Les ruines innombrables dispersées dans la plaine prouvent que Tébessa fut le centre d'un pays peuplé, cultivé, fertile. Ce n'est pas sans tristesse que nous comparons à la prospérité passée l'abandon complet d'une région jadis heureuse et belle, susceptible sans doute de le devenir encore, bien qu'elle n'offre à perte de vue qu'un désert inculte où quelques troupeaux errent au milieu des touffes d'alfa, de ghetaf et de thym.

Mais c'est à nous, fils d'une grande et généreuse nation, qu'il appartient de relever ces ruines, de rendre au sol sa fertilité, de repeupler ces solitudes, d'arracher à la barbarie ces vastes provinces où la civilisation brilla du plus vif éclat. Nous saurons retrouver sous la poussière de quinze siècles les traces de l'œuvre admirable accomplie par les Romains. Pénétrés de la grandeur de notre mission, nous nous sentons pleins d'énergie pour l'entreprendre, pleins de confiance dans le succès de nos efforts.

Dans la journée du 1er juin, le général s'occupa d'organiser le pays et d'arrêter les mesures d'ordre nécessitées par les circonstances. Il réunit en sa présence les notables de Tébessa, des Ouled-Yahia-ben-Thaleb et des Némencha. Il maintint dans leurs fonctions le caïd et le cadi, et leur remit le burnous d'investiture.

Le 2, il fit faire la reconnaissance de Beccaria, petite localité voisine de la frontière de Tunisie et du col du même nom, par où passe une des routes qui conduisent à l'oasis de Gafsa par l'ancienne ville romaine de Feriana. Puis les troupes reçurent l'ordre de faire leurs préparatifs de départ, la colonne devant se mettre en route le lendemain pour revenir sur le territoire des Haractas.

Elle partit en effet le 3, au matin, prenant la direction de la Meskiana, et fit sans incident la première partie de cette longue étape. Mais, au passage de l'Oued-Chabro, une attaque d'un groupe de cavaliers assez nombreux donna lieu à un engagement de cavalerie, sorte de tournoi où nos chasseurs eurent l'honneur de se distin-

guer sous les yeux de leur général. Aucun récit ne prêterait à cet événement la vive couleur que lui donne le rapport adressé au ministre de la guerre par le général de Négrier.

Combat d'Aïn-Chabro

RAPPORT DE M. LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE NÉGRIER

A M. LE MARÉCHAL SOULT, MINISTRE DE LA GUERRE

A son retour de Tébessa.

Au bivouac d'El-Djedid, le 4 juin 1842.

Monsieur le Maréchal,

J'ai quitté Tébessa hier, à cinq heures du matin, pour me porter sur la Meskiana. Le chemin que j'ai suivi longe la rive droite de l'Oued-Chabro. Après avoir fait environ sept lieues dans cette direction, je voulus passer la rivière et établir mon bivouac sur la rive gauche, quand je vis, sur ma droite, descendre du Djebel-Kradid et déboucher des ravins qui avoisinent le bordj de Bachaoud-el-Kebir, 200 cavaliers arabes qui vinrent lestement s'échelonner à 300 ou 400 pas de ma colonne. Ces cavaliers, que je fis reconnaître, annonçaient qu'ils n'avaient pris les armes que pour se tenir sur leurs gardes, ne connaissant point, ajoutaient-ils, mes intentions à leur égard. Mais, peu d'instants après, et malgré les assurances que je leur avais données de mes dispositions pacifiques, ils tirèrent leur premier coup de fusil, et ce fut un signal qui fit sortir des montagnes, pour venir les appuyer, 300 fantassins qui engagèrent aussitôt le feu de la droite à la gauche de mon flanc droit. Des terrains marécageux et des fossés dont il est difficile d'apprécier la profondeur leur donnaient le moyen d'éviter nos coups.

Votre Excellence doit penser que je ne songeai guère à m'arrêter pour les combattre. Je continuai à marcher, en me contentant de leur opposer trois compagnies d'infanterie, formant à peine 200 hommes, et je recommandai encore de ménager beaucoup les cartouches, pensant qu'une simple démonstration suffirait pour tenir l'ennemi à distance.

Une partie de la colonne avait franchi le passage de l'Oued-Chabro pour aller prendre position au point que j'avais désigné pour le bivouac quand tout à coup l'ennemi, irrité sans doute de me voir dédaigner sa fusillade, se rapprocha de manière à me donner la possibilité de l'atteindre. Après avoir reconnu le point où l'on pouvait lancer la cavalerie sans rencontrer d'obstacles, je fis aussitôt rentrer la ligne de mes tirailleurs, afin d'augmenter, s'il était possible, l'audace de l'ennemi. Dès que les Arabes eurent aperçu le mouve-

ment de retraite, cavaliers et fantassins se précipitèrent sur les traces de nos soldats, comme pour les empêcher de passer la rivière. Lorsqu'ils furent assez rapprochés pour que j'eusse la certitude qu'ils ne pouvaient plus nous échapper, je les fis charger par trois pelotons du 3e chasseurs d'Afrique que j'avais embusqués dans le lit de la rivière. En un instant, ce fut une déroute complète chez les cavaliers ennemis. 75 chasseurs décidèrent la fuite de 200 cavaliers qu'ils avaient devant eux et qui, après avoir fait une décharge générale de leurs armes, tournèrent bride pour gagner la montagne. Mais les fantassins arabes, ne pouvant éviter la vitesse de nos chevaux, nous attendirent à bout portant et furent sabrés sur tous les points. Tous ceux qui se trouvaient en face des trois pelotons de chasseurs tombèrent atteints par le sabre de nos soldats. 75 cadavres restèrent sur le terrain et l'on fit un prisonnier. De notre côté, nous eûmes 5 hommes tués et 10 blessés dont un mortellement, plus 6 chevaux tués et 7 blessés. L'ennemi ne reparut dans la plaine que deux heures après pour relever ses morts. La nuit, nous vîmes ses feux allumés sur la montagne de Bou-Kadra. Il semblait nous annoncer ainsi qu'il n'avait pas tout à fait abandonné la partie.

Le combat du 3 juin ajoute à la belle réputation du 3e chasseurs d'Afrique dans la province de Constantine.

C'était, pour l'infanterie de ma colonne, dont les faisceaux étaient formés et le bivouac établi, un beau spectacle de voir 75 hommes de ce brave régiment se jeter, sans compter leur nombre, sur 500 Arabes, dont 200 cavaliers montés plus avantageusement qu'eux. M. Noël, le colonel du régiment, m'avait demandé de se mettre à leur tête et il les a conduits à la charge de la manière la plus brillante. Ce fut lui qui porta les premiers coups de sabre et, en un instant, il eut frappé de sa main 5 ou 6 Arabes.

J'adresse sous ce pli à Votre Excellence une copie du rapport que m'a fait le colonel Noël, pour me signaler ceux qui se sont distingués à ses côtés. Ce sont mon aide de camp, le capitaine Lebrun ; le capitaine d'état-major Dieu et M. le lieutenant Darricau, mon officier d'ordonnance, qui, en allant porter mes ordres, ont pris une part active au combat.

Je dois les plus grands éloges à la conduite du lieutenant-colonel Béranger, du chef d'escadrons Tremblay, de l'adjudant-major Decroix et du capitaine Desvaux qui, par leur élan et leur intrépidité, ont puissamment secondé le colonel Noël. L'adjudant Latouloubre et le brigadier Rozet, qui se trouvaient de planton auprès de lui, méritent une mention toute particulière, ainsi que le maréchal des logis trompette Richaud et le brigadier trompette Courtois. M. le capitaine Drouard, à la tête de ses 75 chasseurs, s'est fait remarquer par l'exemple qu'il leur a donné. Cet officier cite dans son escadron le maréchal des logis Augez, blessé d'un coup de yatagan ; les chasseurs Cuny, tué ; Wolf, mortellement blessé ; le brigadier Bergeret et les chasseurs David, Lhermann et Dumoulin, blessés ; le trompette Gardel, qui a eu son cheval tué sous lui ; les chasseurs Maërton, Noblet, Fenech, Maréchal, Delannoy et Delord. Ce dernier, blessé, a eu son cheval tué sous lui. Le gendarme maure Ali-Ali, qui a été tué d'un coup de feu, s'est conduit vaillamment.

J'ai su que les 500 Arabes qui m'ont attaqué hier appartiennent à une fraction des Ouled-Yahia-ben-Thaleb, celle des Allaouna, laquelle est rangée depuis longtemps sous l'autorité d'El Hassenaoui, cheik des Nemencha, et qui, pour cette raison, n'a pas voulu faire sa soumission avec le reste de la tribu. Les cavaliers étaient des Nemencha. Enfin, dans les rangs de l'ennemi se trouvaient aussi des gens de la tribu tunisienne des Ouled-ben-Ghouen, voisine des Ouled-Yahia-ben-Thaleb.

Le Lieutenant-général,
commandant supérieur de la province de Constantine,
Signé : DE NÉGRIER.

La colonne se dirigea, le 4 au matin, vers la Meskiana, en passant le col d'El-Mahla, laissant à sa droite le Djebel-Guelb, à sa gauche le Mzouia. Vers 2 heures de l'après-midi, elle passa la Meskiana au même point que dans la journée du 30 mai. Le parti ennemi qui nous avait attaqués la veille suivit quelque temps notre arrière-garde, mais n'osa pas s'engager dans la montagne. Il tourna le Djebel-Marrah et vint nous observer au passage de la Meskiana, se contentant de nous tirer quelques coups de feu auxquels nous ne répondîmes pas. Il prit ensuite la direction du Djebel-Guelb et ne se montra plus. Notre bivouac fut établi le soir à El-Djedid, à trois lieues environ de l'Oued-Meskiana.

Le 5, nous nous arrêtâmes à l'Oued-Thourouch, où nous prîmes un jour de repos pour faire rentrer les impôts des Haractas. Une cinquantaine de cavaliers parurent autour du camp, dans la soirée, et échangèrent quelques coups de feu avec nos Arabes auxiliaires. A deux lieues vers l'est, nous aperçûmes aussi un groupe évalué à 400 ou 500 cavaliers, qui se tint jusqu'à la chute du jour à la même distance du camp. Des émissaires nous apprirent qu'El Hassenaoui, cheik des Nemencha, était à la tête de ce rassemblement, et qu'il avait le dessein de nous attaquer le lendemain avec 1 000 cavaliers.

Combat du 7 juin. — Nous vîmes en effet cette cavalerie ennemie paraître sur notre droite, le 7 juin, vers 6 heures et demie du matin. Elle était plus nombreuse que la veille et se développait dans la plaine ; mais elle n'était soutenue par aucune infanterie.

Vers 7 heures, elle engagea le feu avec nos tirailleurs sans que le général fît ralentir la marche. Peu de temps après, confiant dans son nombre, l'ennemi s'approcha avec tant d'audace des flancs du convoi que les chasseurs reçurent l'ordre de le charger. A peine les 300 hommes que nous pouvions leur opposer se furent-ils lancés sur eux que les cavaliers d'El Hassenaoui prirent la fuite. Nous les poursuivîmes pendant trois kilomètres, l'épée dans les reins, et nous en sabrâmes plusieurs; mais la masse s'échappa en passant un ravin au delà duquel il eût été imprudent de nous engager. Nos chevaux étaient harassés et presque tous hors d'état de prolonger la course. Le colonel rallia les escadrons à une portée de pistolet des cavaliers indigènes postés de l'autre côté du ravin, et fit ouvrir sur eux un feu de mousqueterie qui leur blessa bon nombre d'hommes et de chevaux. Puis il ordonna la retraite. Une partie de la cavalerie ennemie abandonna le terrain pour ne plus reparaître. Le reste tirailla avec l'arrière-garde jusqu'à 11 heures et demie. Une compagnie du 31e chargée de contenir les plus audacieux en tua trois.

Le rapport du général de Négrier contient la phrase suivante :

« Dans le combat du 7 juin, très honorable pour le 3e chasseurs d'Afrique, le colonel Noël, qui s'était si vaillamment conduit dans la journée du 3, entraîna son régiment et conduisit toute l'action avec beaucoup d'intelligence et de vigueur. »

Ce rapport cite en outre, comme s'étant particulièrement distingués :

Le capitaine d'Ambry, qui, chargeant l'ennemi en flanc avec son escadron, pendant que le régiment le chargeait de front, se trouva vis-à-vis de 300 hommes qui l'entourèrent de toutes parts, blessèrent son cheval et ne purent cependant tenir contre l'élan qu'il donna à sa troupe;

Le lieutenant d'Argentolle, qui, ayant eu le bras droit traversé par un coup de baïonnette, et un coup de feu à la jambe, ne voulut point quitter le commandement de son peloton avant la fin du combat;

Le lieutenant-colonel Béranger;

Le chef d'escadrons Tremblay;

Le capitaine Ribaud;

Les maréchaux des logis Oubert, Bonzomme, de Cahors et Richaud;

Les brigadiers Vachouer, Ridet et Poret ;
Les chasseurs de Bourzac, Garnier et Bruguet ;
Les trompettes Basard et Gay.

La colonne bivouaqua le soir au bord de l'Oued-Mraa et poussa le lendemain jusqu'à l'Oued-Meheris, où elle prit position en attendant des vivres pour continuer ses opérations.

Le 12, à 6 heures du soir, le régiment et les spahis montèrent à cheval pour aller châtier les Zardezas qui s'étaient joints à El Hassenaoui. Nous marchâmes toute la nuit. Au lever du jour, nous arrivâmes sur le camp ennemi. Les premiers douars furent attaqués par les spahis dont nous appuyâmes le mouvement ; ils y mirent le feu et les pillèrent. L'ennemi se sauva dans toutes les directions. Nous le poursuivîmes pendant près de deux lieues. Le général, trouvant la leçon suffisante, fit alors sonner le ralliement. Après une demi-heure de repos, nous nous mîmes en marche et nous rejoignîmes la colonne, le 13 au soir, dans les plaines de Meheris. Pendant cette course de vingt-quatre heures presque sans interruption, nos hommes avaient fait preuve d'une endurance et d'une énergie vraiment remarquables. Le général nous accorda deux jours de repos ; et, à notre rentrée à Constantine, le 16, dans l'après-midi, il témoigna aux troupes toute sa satisfaction pour leur discipline et leur vigueur dignes des plus grands éloges.

Le général de Négrier fut remplacé, peu de temps après, dans ses fonctions de commandant supérieur de la province, par le général comte Baraguey-d'Hilliers, dont le nom nous rappelle une anecdote qu'aimait à raconter le maréchal Canrobert. Bien que fort intelligent, le général Baraguey-d'Hilliers n'était pas toujours très heureux dans le choix de ses dispositions, ni très clair dans sa façon de les exposer. Il avait un jour réuni, pour leur donner ses ordres de détail, les officiers supérieurs et généraux de la colonne parmi lesquels se trouvait le général Changarnier, esprit plus fin que discipliné. Quand il eut fini, le général se tourna vers ses auditeurs.

— « Eh bien ! dit-il. C'est entendu ? C'est compris ? »

— « Entendu, oui. Compris, non », répliqua Changarnier, de

cette petite voix de tête que se rappellent tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher.

Colonne des Zardezas. — Nous avons déjà parlé des Zardezas auxquels nous avions infligé une leçon au retour de l'expédition de Tébessa. Cette tribu n'avait pas tardé à se montrer de nouveau rebelle. Le général commandant supérieur forma une colonne mobile de 2 000 hommes qui comprenait un escadron du régiment sous les ordres du commandant Gallias. Elle avait pour mission de châtier les Zardézas et d'autres tribus à l'est de Constantine, et se mit en mouvement le 12 février 1843.

Elle opéra dans un grand secteur prolongé jusqu'au cap de Fer et livra quelques engagements sans rencontrer une résistance sérieuse. La terreur inspirée par nos armes amena partout des soumissions, mais la rigueur de la saison et la longueur des marches rendirent l'expédition pénible. Elle se termina le 9 mars. En rentrant à Constantine, le général Baraguey-d'Hilliers adressa ses remercîments à tous, et des éloges particuliers au commandant Gallias et au sous-lieutenant Chanabes qui avaient su trouver et saisir l'occasion de se distinguer.

Moins d'un mois après, le 6 avril, le général quitta de nouveau Constantine, à la tête d'une colonne de 2 400 hommes qui allait opérer en Kabylie, vers Collo. La cavalerie comprenait 150 chasseurs du régiment et 100 spahis réunis sous les ordres du colonel Noël qu'accompagnaient le lieutenant-colonel Béranger et le commandant de Lasalle. Le 6, on coucha à Smendou; le 7, à Djenan-Anneha. La journée avait été très calme; mais, vers le soir, les Kabyles descendirent en grand nombre des montagnes et dirigèrent sur le camp une vive fusillade qui nous tua 1 cheval, en blessa 2 et dura toute la nuit, malgré les dispositions prises par le commandant supérieur.

Nous levâmes le camp de bonne heure. Les montagnes autour de nous étaient couvertes de Kabyles. La cavalerie eut grand'peine à passer un défilé affreux. L'ennemi harcelait notre arrière-garde et s'y acharnait, bien qu'il fût toujours tenu en échec. La fusillade

dura toute la journée. Nous arrivâmes le soir à M'raia, et la nuit fut aussi agitée que la précédente.

Nous reprîmes la marche le 9, à 5 heures du matin. Les Kabyles renouvelèrent leurs attaques, en particulier sur l'arrière-garde qui dut faire face en arrière et les charger plusieurs fois pour réprimer leur audace. Le chemin présentait de nombreuses difficultés. Il faisait nuit lorsque nous atteignîmes Si-Ali-Chérif. A ce moment un peloton du régiment, posté en embuscade sous les ordres du lieutenant Cavayé, put tomber sur les Kabyles et en tua 9. Cet acte de vigueur nous permit d'installer le bivouac et de passer une nuit tranquille.

Le 10, nous atteignîmes Collo. Le camp fut dressé à 300 mètres à l'ouest de la ville, et rien ne troubla notre repos pendant les journées des 11, 12 et 13 avril. Le général avait constaté pendant la marche que, dans un pays si accidenté, la cavalerie gênait souvent et servait peu. Il comptait d'ailleurs sur la prompte soumission des tribus. Il renvoya donc à Constantine le colonel Noël et le lieutenant-colonel Béranger, avec les spahis et la moitié des chasseurs, n'en conservant que 75 sous les ordres du commandant de Lasalle.

Le retour se fit sans essuyer un coup de fusil. La cavalerie rentra le 16 à Constantine. Le général avait repris la veille ses opérations qu'il combina avec les mouvements de deux autres colonnes parties l'une de Bône, l'autre de Philippeville. L'ensemble des troupes en mouvement s'élevait à 6 000 hommes environ. Les hostilités reprirent sur tous les points. Chaque jour avait son engagement et nous causait des pertes sensibles, bien qu'elles ne fussent pas comparables à celles de l'ennemi.

Combat du 2 mai. — Nous arrivâmes ainsi au 2 mai, date glorieuse pour le 3e chasseurs d'Afrique. L'ennemi, fort de 2 000 hommes, s'était retranché sur un plateau imprenable en apparence d'où il dirigeait sur notre infanterie, qui en souffrait beaucoup, une fusillade des mieux nourries. Le général ayant découvert un passage où la cavalerie pouvait s'engager, donna

l'ordre au commandant de Lasalle de charger. Nos braves, au nombre de 60, n'écoutant que leur courage, se ruèrent sur cette masse avec un élan irrésistible. Ils furent reçus par une décharge à bout portant qui abattit le cheval du commandant de Lasalle. Mais les Kabyles n'en furent pas moins culbutés, sabrés, mis en désordre. 150 d'entre eux gisaient déjà sur le sol. Notre infanterie mettant à profit cette heureuse diversion avait gravi les pentes. Elle déboucha sur le plateau au pas de charge et acheva le succès.

Dans cette affaire si brillante pour le régiment, chacun avait largement fait son devoir; mais le général adressa des éloges particuliers au commandant de Lasalle, au capitaine Baradon, au lieutenant de Montaigu. L'adjudant Arnauld et le maréchal des logis de Bruchard, blessés dans des affaires précédentes, se signalèrent également par leur bravoure.

Nos troupes bivouaquèrent à El-Bia d'où elles partirent, le 5 mai, pour El-Beddaria. Les hostilités avaient pris fin le 2 au soir. L'ennemi se présenta pour demander l'aman. Les jours suivants, la colonne battit le pays en tous sens sans rencontrer de résistance, et rentra, le 14 mai, à Constantine. L'expédition offrait cette particularité remarquable qu'elle s'était faite dans une région inconnue, chez des peuplades que les beys de Constantine n'avaient jamais pu soumettre. Mais elle nous coûtait des pertes sérieuses, 40 tués, dont 5 officiers, et environ 200 blessés.

CHAPITRE VI

Expédition des Ouled-Dan. — Combat d'Aïn-Soudda. — Le duc d'Aumale. — Expédition de Biskra. — Combat de M'chounech. — Expédition des Ouled-Soltan. — Combat du 24 avril 1844. — Mort du commandant Gallias et du maréchal des logis trompette Richaud. — Colonne mobile des Haractas. — Expédition de l'Aurès. — Expédition des Madid.

Expédition dans l'est de la province. — Le général Baraguey-d'Hilliers ne prit qu'un court repos à Constantine. Il en partit dès le 20 mai, à la tête d'une colonne de 3 000 hommes de toutes armes, dont la cavalerie comprenait quatre escadrons du régiment et deux escadrons de spahis, sous les ordres du colonel Noël accompagné par le lieutenant-colonel Béranger et le commandant Gallias. Cette colonne agissait de concert avec celles de Philippeville et de Bône fortes de 1 200 et 1 800 hommes. Leur jonction devait se faire dans le pays des Ouled-Dan.

Nous campâmes, le 21, à El-Zenan ; le 22, à Aïn-Tihal ; le 23, à El-Malga, et, le 24, à Aïn-Souda, où nous restâmes jusqu'au 30.

Combat d'Aïn-Souda. — Pendant la journée du 25, le général, voulant châtier les Ouled-Dan qui ne s'étaient jamais soumis, quitta le camp d'Aïn-Souda, à 5 heures du matin, emmenant le régiment, les spahis et deux bataillons d'infanterie. Nous parcourûmes cinq lieues environ, sans aucune résistance, dans un pays montagneux et boisé, et nous nous trouvâmes, vers 10 heures, devant un cours d'eau très encaissé qu'il fallait franchir. A ce moment, la colonne reçut une salve de coups de fusil. Le général et le colonel Noël qui marchaient en tête des spahis se jetèrent dans la rivière pour courir à l'ennemi. Tandis qu'ils piquaient vers la droite, le lieutenant-colonel Béranger, à la tête des chasseurs, passait à son tour la rivière, rétablissait aussitôt l'ordre un

instant troublé et s'élançait sur les Kabyles déjà en retraite. Après un kilomètre de galop, il rallia le régiment sur une éminence et fit mettre pied à terre pour laisser souffler les chevaux.

Le colonel Noël avait couru les plus grands dangers dans cette embuscade. Le capitaine adjudant-major de Farémont s'était brillamment conduit, ainsi que le trompette Pif, dont le cheval avait été blessé. Le terrain très difficile avait favorisé l'ennemi qui perdit peu d'hommes en se dispersant.

Le général ordonna de repasser la rivière. Les Kabyles revenant à la charge attaquèrent l'arrière-garde ; mais le 3e escadron commandé par le capitaine de Rougemont s'élança sur eux, les mit en déroute et leur tua 9 hommes. Nous nous étions en outre emparés de 300 têtes de bétail que nous ramenâmes au camp.

La colonne quitta Aïn-Souda, le 31 mai, à 5 heures du matin, et atteignit Khemissa vers midi. Elle s'y installa jusqu'au 6 juin. Le 3, le général avait tenté une razzia sur la tribu des Haractas. L'ennemi prévenu nous échappa ; ce fut en vain que nous poussâmes jusqu'à trois lieues au delà de son campement pour le découvrir. Nous en fûmes pour une marche de nuit suivie d'une journée très pénible.

Le 6, à midi, nous arrivâmes à l'Oued-Medjda, et, le 7, à Coudiat-Zitoun où nous restâmes jusqu'au 10. Le 11, nous atteignîmes l'Oued-Ghanem. On y procéda, jusqu'au 16, à la perception de l'impôt. Puis nous bivouaquâmes successivement, le 16, à Mjez-el-Biggar ; le 17, à l'Oued-Daïmous ; et, le 18, à l'Oued-Meskiana.

Le général quitta ce camp, le 19, avec la cavalerie et un bataillon, pour aller razzier les Ouled-Siouan, fraction des Haractas qui refusait de payer l'impôt. Nous marchâmes toute la nuit, comptant trouver l'ennemi sur l'Oued-Chabro. Mais, averti de notre arrivée, il s'était mis à l'abri dans les montagnes situées à l'ouest de cette rivière. Nous le poursuivîmes avec la plus grande célérité et, vers 10 heures, nous tombâmes sur ses troupeaux, lui enlevant ainsi 22 000 moutons, 800 chameaux, 900 bœufs, des mulets, des ânes et un butin immense d'une valeur totale de près de 500 000 fr. Nous essuyâmes quelques coups de feu inoffensifs,

et l'ennemi laissa sur le terrain quelques morts. Le général ordonna de ramener toutes nos prises. Le 3e chasseurs forma l'arrière-garde et ne rentra qu'à 10 heures du soir.

La journée du lendemain fut consacrée à la répartition de la razzia, qui fut faite par la commission de l'Achoud sous la présidence du lieutenant-colonel Béranger.

La colonne se transporta le 21 juin à Aïn-Tonis et, le 22, à Arkel où elle resta jusqu'au 26. La soirée du 24 fut marquée par un orage terrible. Les grêlons, gros comme des œufs de poule, causèrent un désordre complet. Les chevaux, affolés de terreur et de souffrance, arrachèrent cordes et piquets et se sauvèrent, pour la plupart, dans toutes les directions. L'un d'eux fut tué sur place. Heureusement la durée de cette ondée fut très courte. On se mit à la recherche des chevaux, qui furent retrouvés, et nous n'eûmes à déplorer la perte d'aucun homme.

Nous partîmes, le 26, pour Tébessa; le 27, pour Aïn-el-Halloufa; le 28, pour l'Oued-Meskiana et, le 29, pour Aïn-Sedjerat où nous passâmes la journée du 30. La colonne reprit sa marche le 1er juillet et bivouaqua à Aïn-Kebira; le 2, à Aïn-Babouch; le 3, à Hammam-el-Ard; le 4, à Khomaïk et El-Zenan. Enfin elle rentra à Constantine, le 6 juillet, vers 11 heures du matin.

Cette expédition, d'une durée de quarante-sept jours, avait eu des résultats immenses. Partout, on avait recueilli l'impôt et reçu des soumissions, parmi lesquelles celle de la puissante tribu des Anencha. Le régiment, comme toujours, reçut sa part d'éloges mérités pour sa bonne conduite, l'élan et l'énergie dont il avait fait preuve.

Expédition de Biskra. — L'année 1843 se termina sans incidents qui méritent d'être cités. Mais le 3e chasseurs d'Afrique eut l'honneur de prendre part, dès le commencement de 1844, à l'expédition dirigée contre Biskra par Mgr le duc d'Aumale. Ce furent les 3e, 4e, 5e et 6e escadrons qui marchèrent sous les ordres du colonel Noël. Ils ne furent réunis que le 21 février, à Batna. Le 4e, parti le 12 février avec le bataillon turc, opéra, le 13, une

razzia sur la tribu des Segnia. Le 6e, arrivé à Batna le 21, dans la matinée, en repartit le même jour pour aller au-devant d'un convoi de chameaux attendu dans la place. Attaqué pendant sa marche de nuit, cet escadron se dégagea par une charge vigoureuse, chassa l'ennemi d'un défilé qu'il occupait et ramena le convoi à bon port à Batna.

Le même escadron, sous les ordres du capitaine Vérillon, fit partie, le 27, d'une petite colonne commandée par le lieutenant-colonel Bouscaren et chargée de razzier les Ouled-Kahdar.

La colonne, qui s'était formée sur les entrefaites à Batna, se mit en marche sur Biskra, où elle arriva sans obstacles, le 4 mars. Le 9, le capitaine Desvaux, avec 25 hommes de son escadron, partit de Sidi-Okba, pour remplir une mission secrète que lui avait confiée le duc d'Aumale, et revint le 12.

Combat de Mchounech. — Le 11, le commandant Tremblay, avec le 3e et le 4e escadron et 400 hommes d'infanterie, quittait Biskra, vers minuit, pour aller, dans les défilés de Mchounech, châtier la tribu des Beni-Ahmed. Cette colonne se heurta à une résistance très sérieuse. Elle se battit de 6 heures du matin à 2 heures de l'après-midi. Nos escadrons eurent l'occasion de se distinguer, notamment le 4e, qui chargea avec la plus grande vigueur. Le commandant Tremblay apporta dans l'accomplissement de sa mission beaucoup d'intelligence et d'énergie. Son rapport signala la conduite des capitaines d'Ambry et Gasselin, du sous-lieutenant Barrabin et du trompette-major Richaud, dont le nom nous est déjà connu.

Ces mêmes défilés de Mchounech furent le théâtre d'un brillant combat livré le 15 mars par la division commandée par le duc d'Aumale en personne. Le 3e chasseurs d'Afrique eut le regret de n'assister qu'en témoin à cette affaire, où il aurait été fier d'avoir l'occasion de se distinguer sous les yeux du prince.

Expédition des Ouled-Soltan. — Ce combat mit fin à l'expédition. Le 5e escadron resta détaché à Biskra. Les trois autres

rentrèrent à Constantine le 28 mars. Mais ils en repartirent trois semaines après, le 17 avril, sous les ordres du colonel Noël, avec la colonne expéditionnaire que le duc d'Aumale emmenait contre la tribu des Ouled-Soltan. Celle-ci occupait une région montagneuse dans laquelle la colonne pénétra le 24 avril. Les 1er, 2e et 3e escadrons du régiment flanquaient la gauche du convoi.

Combat du 24 avril. — On avait quitté N'gaouss à 7 heures et demie du matin, et l'ordre de marche se maintenait aussi bien que possible, en dépit du brouillard, lorsque, attaqué par les Kabyles et ne distinguant pas l'ennemi, le goum du Khaliffa qui marchait en tête fut refoulé sur la ligne des tirailleurs qu'il entraîna dans le désordre de ses nombreux cavaliers. L'ennemi se jeta sur notre convoi qui se trouvait découvert; mais le colonel lança à la charge le 3e escadron commandé par le capitaine Decroix. Les Kabyles furent arrêtés et dispersés. L'escadron eut un chasseur tué, six hommes et deux chevaux blessés.

Pendant ce temps, la tête de la colonne était arrêtée par une vive fusillade. Le prince demanda un escadron du régiment pour repousser les Arabes qui menaçaient de déborder nos tirailleurs. Le colonel Noël, suivi de son état-major, emmena aussitôt le 2e escadron et se porta vivement à hauteur de l'avant-garde. A son arrivée, le duc d'Aumale se mit lui-même en tête, et fit exécuter, dans un terrain boisé, une charge dont le succès fut complet. Plusieurs Kabyles tombèrent sous le sabre de nos chasseurs. Malheureusement, le trompette-major Richaud et le brigadier Delpech disparurent. Ce dernier fut retrouvé blessé de quatre coups de yatagan dont il mourut à Sétif. Nul n'a connu le sort du brave Richaud.

Repoussé à la tête de la colonne, l'ennemi renouvela son attaque sur le convoi. Le colonel Noël reçut l'ordre d'envoyer un de nos escadrons et un de spahis pour rétablir la liaison entre le gros de la colonne et l'arrière-garde. Le chef d'escadrons Gallias prit le commandement de ces deux escadrons. Une fusillade très vive s'engagea. En un instant, deux officiers, MM. Carles et Marmier,

sous-lieutenants, trois brigadiers et cinq chasseurs furent mis hors de combat. Quelques chasseurs avaient reçu l'ordre de mettre pied à terre pour tirailler; mais, dans ce terrain, les chances ne pouvaient être égales. Le commandant Gallias fit donc remonter à cheval, et ordonna la charge qu'il entama le premier. Cette attaque impétueuse fit reculer l'ennemi. Malheureusement, l'état de l'atmosphère ne permit pas à l'escadron de suivre la direction du commandant qui se jeta à droite et fut tué. Le trompette Berr, qui l'avait accompagné, fut blessé à ses côtés, ainsi que les chasseurs Cusac et Pelletier. Le chasseur Nicod se fit tuer en le défendant.

Le régiment fut très affecté de la mort de ce brave officier qui avait tant de fois fait preuve d'un éclatant courage.

La charge avait eu néanmoins pour résultat de rétablir la communication entre les deux groupes de la colonne. Le mouvement avait d'ailleurs été appuyé par le 1er escadron, capitaine Pouzet, qui était à l'arrière-garde et qui eut deux chasseurs blessés. Mais la colonne dut renoncer à pénétrer ce jour-là dans la montagne. Elle se replia en bon ordre.

Une nouvelle tentative fut encore faite sans succès le 1er mai. L'attaque de l'infanterie fut appuyée par le 2e et le 3e escadrons. Le 4e, capitaine d'Ambry, resta à la garde du convoi avec le colonel Noël. Nous eûmes deux chevaux blessés, dont un au capitaine adjudant-major Halna du Frétay.

Enfin, le 8 mai, pour la troisième fois, nous gravîmes la montagne des Ouled-Soltan. Vers 5 heures du soir, nos reconnaissances nous apprirent que l'ennemi fuyait vers la gauche. Le lieutenant-colonel Bouscaren reçut aussitôt l'ordre de s'attacher à sa poursuite avec notre 1er escadron. Dès que l'infanterie fut prête, le prince chargea le colonel Noël d'appuyer le mouvement avec le 4e escadron, un bataillon du 17e léger et une section d'artillerie de montagne. La nuit étant survenue, on fit cesser le feu, sonner le ralliement, et les troupes rentrèrent au bivouac.

La marche continua les jours suivants. Le 12, vers 3 heures du soir, après une étape pénible, les éclaireurs arabes annoncèrent que nous étions sur les traces d'une émigration générale. Le prince

prescrivit au colonel Noël de se jeter, avec un escadron du régiment, dans la vallée que suivaient les troupeaux, afin d'empêcher les Kabyles de les pousser dans la montagne.

Le colonel se fit éclairer par les spahis du capitaine Arbellot et, suivi des chasseurs, gagna promptement l'extrémité de la vallée qui se terminait par un défilé impraticable pour la cavalerie. Il fut accueilli par une vive fusillade qui démonta le capitaine Arbellot. Les difficultés du terrain ne permettant pas de lancer la cavalerie à la poursuite de l'ennemi, le colonel fit déployer en tirailleurs un peloton de chasseurs, en attendant l'arrivée de l'infanterie. Les Kabyles continuèrent leur retraite et la cavalerie resta en réserve.

L'expédition des Ouled-Soltan était terminée; elle coûtait au régiment un chef d'escadrons, le trompette-major et cinq chasseurs tués, trois officiers blessés, un sous-officier et un brigadier qui moururent de leurs blessures; dix-neuf blessés; huit chevaux tués; quatre pris et douze blessés.

Son Altesse royale, dans son rapport au ministre de la guerre, daté du 2 juin 1844, s'exprima en ces termes :

Le 3e chasseurs d'Afrique a soutenu sa vieille réputation. Lancés, le 24 avril, contre un ennemi invisible et sur un terrain presque impraticable, ses escadrons n'ont pas hésité un seul instant et ont ainsi ajouté une belle page à leur histoire déjà glorieuse.

Il citait ensuite comme s'étant distingués :

Le colonel Noël;
Les capitaines de Prémonville et Decroix;
Les sous-lieutenants Carles et Marmier, blessés;
Les maréchaux des logis Turnes, blessé, et Bonzomme;
Le brigadier Andrieux, blessé;
Le trompette Beer, blessé;
Les chasseurs Corbet et Guinder.

Le régiment rentra à Constantine le 3 juin, escortant le duc d'Aumale.

Colonne mobile des Haractas. — Après avoir laissé aux troupes trois semaines de repos, le prince donna l'ordre de former, sous le commandement du lieutenant-colonel Béranger, une colonne mobile destinée à opérer contre les Haractas. Elle comprenait un bataillon du 61e, un bataillon mixte des 2e et 31e, le bataillon de tirailleurs indigènes, une section d'artillerie de montagne, un escadron de spahis et notre 6e escadron sous les ordres du capitaine Vérillon.

La colonne partit le 26 juin et arriva, le 28, à Aïn-Beida où elle établit son camp, rayonnant de côté et d'autre pour appuyer la perception de l'impôt. La bonne contenance des troupes, leur excellente discipline et la conduite pleine de tact et de fermeté du lieutenant-colonel Béranger firent si bien, que sa mission fut toute de paix. Les populations continuèrent leurs moissons et payèrent entièrement l'impôt en espèces, ce qui n'était jamais arrivé. Dans ces circonstances pacifiques, qui n'en demandaient pas moins aux troupes une grande activité, le 6e escadron donna le meilleur exemple.

La colonne rentra, le 27 juillet, à Constantine accompagnée par les quatre cheiks des Haractas et seize notables qui venaient apporter à S. A. R. un nouvel hommage de leur soumission.

Expédition de l'Aurès. — Le reste de l'année et les premiers mois de 1845 se passèrent sans incidents qui méritent d'être rapportés. Mais, dès le commencement du printemps, on avait reconnu la nécessité d'une expédition dans les monts Aurès peuplés d'indigènes nommés Chaouias, de race et de mœurs analogues à celles des Kabyles, vivant comme ceux-ci dans leurs montagnes, et peu disposés à y laisser pénétrer les étrangers. Déjà, pendant l'occupation romaine, il avait fallu compter avec ces peuplades vaillantes et sauvages. Les Romains avaient contourné les pâtés montagneux de la Kabylie et de l'Aurès, établi de nombreux postes et fait des routes de ceinture ; mais ils ne s'y engagèrent pas volontiers. C'est au pied de l'Aurès qu'habitaient les Musulans pillards et rebelles, chez lesquels le Numide Tacfarinas, dé-

serteur des armées romaines, recruta les premières bandes dont il fit bientôt une armée. L'esprit de ces montagnards très différents des Arabes ne s'était pas modifié. Leur courage naturel trouvait un solide appui dans la configuration de leur pays, coupé par des vallées profondes séparées par des chaînes tourmentées, rocheuses et semées d'obstacles très sérieux.

Le lieutenant-général Bedeau donna l'ordre de former une colonne à Batna. Il quitta lui-même Constantine, le 16 avril, pour se rendre au point de concentration, emmenant notre 5ᵉ escadron. Le 4ᵉ était déjà à Batna. Ces deux escadrons du 3ᵉ chasseurs et deux de spahis composaient, sous les ordres du colonel Noël, la cavalerie de la colonne. Celle-ci se mit en route le 2 et bivouaqua à Aïn-Zabous, terrain de culture des Ouled-Zian.

Le 3 mai, nous apprîmes que l'ennemi s'était concentré pour défendre le passage qui mène à Tibikouine. La cavalerie mit au convoi les charges de ses chevaux et, un peu après 7 heures, le colonel Noël reçut l'ordre de se porter au-devant d'un parti de cavaliers assez nombreux, établi sur une crête commandant un passage nommé Fortassa. Il fit prendre le galop en colonne de pelotons, dans un terrain assez rocailleux ; mais le lieutenant-général lui prescrivit bientôt de s'arrêter. Les fantassins chaouias, postés dans un bois sur notre flanc gauche, avaient déjà blessé un officier, M. Lafond, un brigadier, trois chasseurs et trois chevaux du 5ᵉ escadron qui marchait en tête. Dès que l'infanterie se fut suffisamment rapprochée, nous reprîmes le mouvement. L'ennemi recula vers une crête plus éloignée. Il fut délogé par le peloton de M. de Bruchard ; mais les difficultés du terrain s'opposèrent à la poursuite.

Le rapport du colonel cite les noms de M. Lafond, sous-lieutenant, du brigadier Moreau, des chasseurs Chiffet, Kuntz et Bignon, tous blessés et appartenant au 5ᵉ escadron. Cet engagement où les troupes de toutes armes avaient montré beaucoup d'élan décida les Ouled-Abdi à se soumettre dès le soir même. Il eut aussi pour résultat d'assurer la liberté de nos communications avec le camp de Batna d'où la colonne devait tirer ses approvisionnements.

Nous arrivâmes à Médina le 4 mai. Le 5 et le 6, les troupes d'infanterie y élevèrent une redoute où les vivres furent déposés sous la garde de 400 hommes du 3e bataillon d'Afrique. La colonne se fractionna, le 7, en deux groupes. Le colonel Noël, avec nos deux escadrons, fut attaché à celui qui avait pour mission de contourner le revers sud-est du Djebel-Chélia. Il marchait sous les ordres du général Levasseur. En arrivant au bivouac de Malazou, chez les Beni-Oudjina, le 5e escadron appuya le mouvement du goum du cheik de l'Aurès qui pilla la dachera de Bou-Hammam.

Nous fîmes séjour, le 8 et le 9, à Malazou. Pendant la première journée, le peloton de M. de Bruchard fut mis à la disposition du colonel de Chasseloup-Laubat, qui lutta toute la matinée contre les Badchia. Ce fut une charge du peloton qui mit fin à l'engagement.

Le 10, le lieutenant-général fit sa jonction avec le général Levasseur. A 2 heures de l'après-midi, deux colonnes, fortes chacune de trois bataillons et d'un escadron de chasseurs, marchaient parallèlement vers les montagnes qui se dressent en arrière de Bou-Hammam. Le colonel Noël avec le 4e escadron eut l'honneur de culbuter sous les yeux du lieutenant-général l'ennemi rassemblé en forces et lui tua une vingtaine d'hommes. M. Thiébault, lieutenant en premier, frappé à la tête, fut renversé, son cheval passa à l'ennemi. Le brigadier Gignon fut tué; le maréchal des logis Compagnon et le chasseur Robin, blessés. Nous eûmes, en outre, deux chevaux tués et un blessé.

Pendant ce temps, la colonne de droite, qui marchait sous les ordres du général Levasseur, avait dû s'engager aussi pour sou-soutenir une compagnie très malmenée et compromise. Le chef d'escadrons de Signy, à la tête du 4e, fournit une charge heureuse où l'ennemi laissa 25 cadavres sur le terrain. Beaucoup de chasseurs combattaient corps à corps. M. de Bruchard tiré à bout portant eut la main légèrement brûlée. Les maréchaux des logis Bonzomme et Franchet d'Espéray, les chasseurs Bouthemart, de Frémicourt et Thomas reçurent de fortes contusions. Deux chevaux furent tués. L'ennemi avait fait appel à tous ses contingents

et comptait environ 1 500 hommes. Sa contenance fut bonne. Cette affaire se passa dans un terrain raviné, couvert de bois et de rochers, où la légèreté des chevaux d'Algérie et l'intrépidité des cavaliers décidèrent du succès de la journée.

Le général Bedeau, dans son rapport en date du 14 mai 1845 sur cet engagement, signale le colonel Noël comme ayant communiqué à la troupe qu'il commandait son élan habituel, et MM. de Signy, chef d'escadrons, Dambry et Desvaux, capitaines commandants, Bazoche, sous-lieutenant, l'adjudant Cazenave, le maréchal des logis Lavilla, le brigadier Leroy et le chasseur Marquet comme méritant d'être cités pour leur bravoure.

En quittant Malazou, le 11, la colonne traversa les montagnes où elle s'était battue la veille. Contre leur habitude, les Chaouias n'avaient pas encore enlevé leurs morts. On arriva sur le territoire des Beni-Imeloul, à l'entrée de la plaine de M'zara, au pied du Zaouak, haute muraille de montagnes dénudées qui sépare ce bassin de celui de Médina. Un ouragan de neige et de grêle commença dans la soirée et dura presque toute la nuit du 12 au 13. Il serait difficile de décrire les souffrances que les hommes et les chevaux eurent à endurer. Quelques chasseurs eurent les extrémités gelées. Toutes les troupes firent preuve d'une admirable résignation.

Le 13, on quitta ce triste bivouac pour aller à Médina. La colonne reprit sa marche le 15, se dirigeant vers l'Oued el-Abiod et vint coucher près de la dachera des Ouled-Moussa ben-Abdallah où elle passa la journée du 16. Obliquant un peu au sud, le lendemain, elle atteignit l'Oued el-Pacha. Les nouvelles reçues par le général le prévenaient que les Ouled-Abdi cédant aux excitations des marabouts voulaient tenter encore la chance des armes. C'était en vain qu'il avait essayé de ramener ces populations.

Il résolut, en conséquence, de marcher contre le rassemblement qu'il savait être en voie de formation à Haïdoussa. Sa colonne franchit, le 18 à une heure de l'après-midi, les crêtes de la ligne de partage des bassins de l'Oued el-Abiod et de l'Oued-Abdi et n'arriva qu'à la nuit à Tnitt-Zraoula.

La journée du lendemain fut consacrée à la reconnaissance des hauteurs qui bordent la rive gauche de l'Oued-Abdi et que suivit, le 20 mai à la pointe du jour, une colonne avec laquelle marchaient le commandant de Signy et le 4e escadron. Le colonel et le 5e restèrent avec le général Bedeau et passèrent par les crêtes de la rive droite. Les deux colonnes s'avancèrent ainsi parallèlement jusqu'à Haïdoussa qu'elles attaquèrent ensemble. La vallée de l'Oued-Abdi, très resserrée en cet endroit, coupée par des jardins entourés de murs ou de haies, n'offrait aucun terrain propice à la cavalerie. Elle tenta sans succès d'arrêter des groupes qui se dérobèrent aisément dans les ravins. L'ennemi ayant évacué le village, la colonne de gauche y mit le feu, tandis que celle du lieutenant-général incendiait les dacheras de Tnitt-el-Abed et de Fedj-el-Kadi.

La colonne fit séjour, le 21, à Haïdoussa et descendit, le 22, par des chemins impossibles, des hauteurs de la rive droite dans un bas-fond, au pied de Nahra et en vue de Menla, village où le bey Achmet s'était retiré après son expulsion des Ouled-Soltan. Il en était sorti la veille. Le général y reçut la soumission des Ouled-Abdi et des Beni-Férah.

Du 23 au 29, date de notre retour à Médina, la colonne remonta le cours de l'Oued-Abdi et s'arrêta à diverses reprises pour assurer la soumission des tribus. Le général lui donna quatre jours de repos, la remit en marche, le 2 juin, dans la vallée de l'Oued-el-Abiod, lui fit gravir les pentes presque à pic du Zaouak et descendit à Chenaoura par le Khanguet-el-Hamla, comparable au ravin de Constantine. Les Beni-bou-Sliman, habitants de ce village, avaient pris part au combat du 10 mai. Chenaoura fut livré aux flammes. On reconnut, le 4 et le 5 juin, les routes qui pénètrent dans la montagne vers le sud-ouest et le nord-est.

La colonne, descendant le cours de l'Oued-Chenaoura, brûla, le 6 juin, la dachera d'El-Ksour, traversa la partie nord-ouest du massif abrupt et stérile du Djebel-Amar-Khaddou, incendia Djaralla et descendit vers le sud du bassin de M'zara. Le 8, par des chemins encore plus mauvais que ceux de l'Amar-Khaddou, elle suivit les crêtes qui dominent le Sahara et campa à l'Oued-Cheurfa.

Le 9, elle s'arrêta sur le bord de l'Oued-el-Arab, à deux lieues de Khanga-Sidi-Nadji.

La journée du 10 fut encore plus pénible. Engagée dans le Djebel-Cherek dont les précipices et les pentes dépassent tout ce qu'on avait déjà vu jusque-là, la colonne arriva épuisée de fatigue à Djellal, chez les Beni-Amran. Le lendemain, elle campa au bord de l'Oued-Taourlen.

Le 12, on forma une petite colonne pour la protection du convoi. Le 5e escadron y fut détaché. Le colonel, avec le 4e, accompagna le lieutenant-général qui eut affaire dans la matinée aux Ouled-Soltan et rejoignit les bagages près de l'Oued-Fedjen. Après une courte halte, le général Bedeau réunit les troupes les mieux reposées, se fit accompagner par le 5e escadron et, revenant sur ses pas, enveloppa la dachera de Taberga. La population, mise dans l'impossibilité de s'enfuir, vint demander l'aman.

Le 13, on arriva à Aïn-Tamagra, chez les Ouled-Amourah, la plus puissante tribu de l'Aurès. Le pays avait complètement changé d'aspect. Aux montagnes âpres et désolées succédaient des plaines bien arrosées couvertes de moissons et de bois.

Le 14, après avoir doublé le Djebel-Khenchela, la colonne établit son bivouac près de l'Oued-Menzel qui arrose un vaste plateau au nord de l'Aurès. Le lieutenant-général y laissa les bagages et leur escorte et, accompagné par les chasseurs d'Afrique, rejoignit une colonne commandée par le colonel Herbillon qui se trouvait à Foum-el-Gueiss depuis la veille. Le 6e escadron, capitaine Vérillon, qui en faisait partie, fut aussitôt dirigé sur Batna pour y prendre un convoi de vivres. Le général Bedeau laissa le 5e à Foum-el-Gueiss et regagna dans la soirée son bivouac de l'Oued-Menzel avec le colonel et le 4e.

La 16, la colonne laissée à Foum-el-Gueiss vint s'établir à Monghiss, au pied du Djebel-Amamra, où furent livrés, sous les ordres de Solomon, les combats décrits par Procope. Apprenant, le 17, que le lieutenant-général campé de l'autre côté de la montagne opérait une razzia, le colonel Herbillon, qui avait reçu des offres de soumission des Ouled-Yacoub, pénétra dans le Djebel-

Amamra avec deux bataillons et le 5e escadron et, malgré les difficultés du terrain, atteignit, vers 3 heures, l'émigration poussée par la colonne du général Bedeau. Il s'empara d'un butin considérable et d'immenses troupeaux. Pendant cette marche, le peloton de M. Lafond, qui avait pris les devants pour couper la retraite aux émigrants, mit pied à terre et parvint à les arrêter jusqu'à l'arrivée de l'infanterie.

La colonne Herbillon établit son bivouac au bord de l'Oued-el-Gueiss. Elle y fut rejointe, le 19, par le 6e escadron qui y reprit sa place. Le 5e rallia le général Bedeau et rentra, le 21, à Batna. Il en repartit avec le 4e pour Constantine, le 25 juin. Le 6e fit partie, pendant le mois de juillet, des troupes chargées d'assurer la perception de l'impôt chez les Haractas.

Cette campagne de deux mois, où les occasions d'employer la cavalerie ne se présentèrent que rarement, démontra néanmoins qu'on peut faire usage de cette arme avec succès, même dans les montagnes. Elle fit ressortir les merveillleuses qualités du cheval d'Algérie. Dans les terrains les plus difficiles, souvent sur le flanc des colonnes, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de son adresse ou de son courage. Pesamment chargé, il supporte les plus longues marches et le galop prolongé sur de longues distances sans faiblir, sans jamais trahir la confiance de son cavalier. Et, pour se remettre d'une journée fatigante, il ne trouve souvent au bivouac qu'une ration insuffisante et la souffrance d'une mauvaise nuit.

Les chasseurs montrèrent aussi ce que deviennent les hommes rompus à la vie de campagne. Après deux mois de marche dans les terrains les plus accidentés, on ne comptait dans le rang qu'un très petit nombre de chevaux blessés. Nos deux escadrons avaient encore une fois fait tout leur devoir et mérité les éloges de leurs chefs.

Expédition des Madid. — Pendant que deux escadrons, puis un troisième, prenaient part à l'expédition de l'Aurès, il y en avait deux autres à la colonne du général d'Arbouville. C'étaient le 1er et

le 2e, capitaines Baradère et de Prémonville, réunis sous les ordres du commandant d'Espinay.

La colonne avait quitté Sétif le 6 juin. Elle bivouaqua le soir à El-Hammam; le 7, à Sdoud; le 8, à Aïn-Kahla, chez les Ouled-Sidi-Messaoud, marabouts connus. Quelques coups de feu furent tirés la nuit sur les avant-postes. Un carabinier du 22e léger fut légèrement atteint.

Le 9, une demi-heure après avoir quitté son bivouac, la colonne atteignit un passage étroit, difficile et dominé des deux côtés. Ce défilé, nommé Kharsel-Tahouira, était sur le territoire des Ouled-Chaïb, fraction insoumise des Madid. La compagnie turque et une compagnie du 19e léger reçurent l'ordre de flanquer la droite. On négligea la même précaution sur la gauche. L'infanterie et la longue colonne du convoi s'engagèrent dans le défilé. Les Arabes, qui avaient observé notre imprudence, s'étaient réunis sur les crêtes de gauche. Lorsque la tête de colonne se mit en marche, des coups de fusil éclatèrent sur les flancs. L'ennemi se montrant très audacieux et notre situation étant assez critique, le commandant d'Espinay fit mettre pied à terre à 30 ou 40 chasseurs de bonne volonté qui eurent vite fait d'obliger les Arabes à regagner les hauteurs. Dans cet engagement, le chasseur Poret, du 2e escadron, tua un indigène tout vêtu de rouge que nous sûmes plus tard être le frère d'un cheik.

La route ainsi dégagée, la colonne continua sa marche et bivouaqua, à la sortie du défilé, sur le territoire des Ouled-Madid. Nous n'avions fait qu'une lieue et demie, et l'on s'était mis en route à 4 heures du matin. Pourtant il était 11 heures quand l'arrière-garde arriva au bivouac.

Quelques coups de feu furent tirés pendant les deux nuits suivantes. Dans les journées du 10 et du 11, les Ouled-Adi, les Ouled-Khoulouf et les Aïad, conviés par nous, vinrent se partager les grains des Madid.

Le camp fut levé, le 12 juin, à 4 heures du matin. Nous eûmes encore à passer un défilé aussi long, mais moins difficile que le précédent, baigné dans toute son étendue par l'Oued-Ouled-Chaïeb,

qui prend, à sa sortie, le nom d'Oued-Selman. A une lieue au delà, la route passe au bord d'une fontaine nommée Aïn-Hadjera. Un soldat du 18e, resté en arrière, dans le lit du ruisseau, faillit être enlevé par des maraudeurs qui cherchaient à s'emparer de deux mulets du convoi. Quelques spahis le dégagèrent, leur tuant cinq hommes et faisant huit prisonniers. La colonne fit sa grand'halte à Aïn-Bouira pendant la forte chaleur; elle se remit en marche à 4 heures et vint établir son bivouac au bord de l'Oued-Ksob qui passe à M'sila.

Plusieurs courriers du général Marey, arrivés dans la journée, déterminèrent le général d'Arbouville à se joindre à lui pour l'aider dans ses opérations. Il donna en conséquence une nouvelle direction pour la marche du 13 qui se termina à Dahla, au pied du village de ce nom, à l'extrémité de la Medjana, sur les confins de l'Ouennougha. Le 14, la colonne coucha à Aïn-Ennouch, chez les Ouled-Djellal. Le 15, après une étape dans la montagne, elle atteignit Oued-Ksenna, sur le territoire de la tribu insoumise des Ksennas qui avait fui dans le Djurjura chez les Beni-Ala.

Les deux colonnes firent leur jonction, le 16, à Oued-Lakal, au-dessous d'Aïn-Hazem, en vue du Djurjura.

Après une journée de repos, la marche fut reprise, le 18, jusqu'à Bordj-Bouira, sur l'Oued-Hamza ou Oued-Sahel. Ce point, dont nous avons déjà parlé en racontant l'expédition des Portes de fer, était dominé par un vieux fort turc où nous trouvâmes onze pièces de canon en fer, enclouées pour la plupart.

Nous entrâmes, le 19, sur le territoire des Ouled-Aziz. Le camp fut installé de bonne heure. On y laissa les cantines, les chevaux de main et les bagages, sous la garde d'un bataillon du 33e et des avant-postes. Le reste des troupes se mit en marche, à 11 heures, pour aller châtier les Ouled-Aziz qui possédaient quatorze villages à proximité. Bien que les habitants se défendissent de leur mieux, tout fut incendié. La colonne perdit 6 tués, parmi lesquels le chef d'escadrons Pyat, commandant les spahis de Médéah. Elle eut en outre 13 blessés et 17 contusionnés. Le retour au camp se fit à 5 heures et demie, et les deux colonnes revinrent le lende-

main à Bordj-Bouira d'où l'on évacua, le 21 juin, les blessés et les malades sur Médéah, sous l'escorte de 400 cavaliers du goum de Mahiddin. La colonne arriva, le même jour, à Oued-Bordji, chez les Beni-Ala encore insoumis. Elle y resta deux jours. Dans l'après-midi du 23, la cavalerie, appuyée par un bataillon du 17e léger, reçut l'ordre d'incendier les moissons des rebelles. Mais les blés étaient encore verts, et le feu ne put se propager.

Les deux colonnes, parties ensemble le 24, se séparèrent après une demi-heure de marche. Celle du général d'Arbouville établit son bivouac à Oued-Kaf-Sebaa, chez les Sebkra, et poussa le lendemain jusqu'à Summa, village de soixante feux environ, sur l'Oued el-Hammam, à une lieue de Karbah, dont les habitants furent frappés d'une amende de 2 000 fr. pour avoir donné l'hospitalité à des gens insoumis de la province de Titteri.

En quittant son bivouac, le 27 au matin, la colonne gravit une pente très raide, passa en vue et à 300 mètres environ de Karbah, et quitta la montagne pour entrer dans la plaine du Hodna. Nous aperçûmes la marabout de Sidi-Aïssa, qui donne son nom à un ruisseau au bord duquel nous nous établîmes pour la nuit.

Le lendemain, nous bivouaquâmes à Aïn-Tarmoun, ancien poste romain occupé par les Ouled-Mosser-Madi, tribu du Hodna soumise au khaliffa Mokrani. Le gros de la colonne reçut l'ordre d'y faire séjour et de se diriger à petites journées sur M'sila. Le général d'Arbouville, son état-major, les spahis, nos deux escadrons, les deux obusiers de montagne, 25 hommes du 19e, 20 sapeurs du génie et la compagnie de tirailleurs indigènes partirent pour l'Oued-el-Ham et y passèrent la journée. Mohammed, caïd de Bou-Saâda, et fils du khaliffa Mokrani, vint avec son goum au devant de cette petite colonne qui se dirigea, le 30 juin, sur Bou-Saâda. Elle y passa la journée du 1er juillet, partit à 7 heures du soir, à cause de la grande chaleur, marcha toute la nuit et ne s'arrêta qu'à 7 heures du matin à Kteil-M'ta-Djenidi, sur l'Oued-Ksob et chez les Ouled-Abdi, tribu du Hodna. On apercevait du camp les mosquées de Sidi-Larbi et de Sidi-Hammer. La température s'étant beaucoup élevée, le général accorda un jour de repos.

Nous ne repartîmes que le 4 juillet pour M'sila, où nous trouvâmes l'infanterie dont nous nous étions séparés à Aïn-Tarmoun.

La colonne entière se transporta, le 5, à Aïn-Boughazi, chez les Ouled-el-Alia, fraction des Madid. Des sources belles et fraîches soulagèrent beaucoup les troupes éprouvées par une chaleur pénible. Nous fîmes séjour le lendemain dans ce bivouac que nous quittâmes, le 7, pour aller à Aïn-Thalem-Taga, chez les Aïlassas, fraction des Aïad. Ces gens amenèrent un cheval en signe de soumission. Le 8, nous fûmes rejoints par une petite colonne sous les ordres du colonel Régeau, du 31e de ligne, qui partagea notre bivouac où nous passâmes le 9 et le 10. Dans cette dernière journée, la compagnie de tirailleurs nous quitta pour retourner à Bordj-bou-Arréridj.

Le 11, nous poussâmes jusqu'à Aïn-Halmou, chez les Annech. L'eau y était abondante et d'excellente qualité. Le général décida d'y faire séjour. Le 12, dans l'après-midi, nous aperçûmes au loin une émigration qu'on supposa appartenir à la tribu des Annech, encore douteuse, et qui d'ailleurs n'avait pas payé l'impôt. Le 1er escadron et les spahis lancés à la poursuite des émigrants ramenèrent des troupeaux, des chevaux, des mulets, etc. Mais quelques-uns de ces gens vinrent jusqu'au général fournir la preuve qu'ils n'appartenaient pas aux Annech. Tout leur bien leur fut rendu. Cette erreur causa la mort de deux innocents. Au moment où les spahis s'emparaient des troupeaux, un coup de feu parti d'une tente et tiré par une femme arabe, tua le cheval d'un des cavaliers. Ceux-ci firent une décharge sur la tente, tuèrent une femme et en blessèrent une autre mortellement.

Le 13, plusieurs compagnies d'infanterie et nos deux escadrons envoyés en reconnaissance aux douars des Annech, y trouvèrent des silos pleins de tellis, de haïks, de burnous, de tapis, etc. Le tout fut emporté au camp où l'on amena aussi quelques prisonniers.

En quittant Aïn-Halmou, le 14, à 4 heures du matin, la colonne se partagea en deux groupes. L'un, commandé par le général d'Arbouville, et comprenant le 2e escadron, devait suivre la ligne des crêtes. L'autre, sous les ordres du colonel Régeau, marchait

dans la plaine, escortant le convoi et les bagages. Le 1er escadron en faisait partie. Il fallut d'abord passer deux défilés des plus difficiles, en laissant un bataillon à la garde du convoi. A deux kilomètres environ de notre bivouac du 9 juillet, chez les Ouled-Chaïeb, nous aperçûmes quelques troupeaux des Anuech dont la cavalerie se saisit aussitôt. Elle ramena 4000 moutons, des bœufs, des mulets, ainsi que des tapis et des tellis. A 10 heures, un bataillon du 19e, sans sacs, alla chercher le convoi pour lui faire passer le défilé de Kharsel-Tahouira, moins mauvais que ceux qui avaient été suivis par les colonnes.

Bien qu'on ne vît pas l'ennemi, sa présence se manifesta par la disparition de 4 hommes, 2 du 19e entrés dans des gourbis pour y faire du butin, un autre du même régiment qui, s'étant trouvé malade, disparut avec un de ses camarades laissé pour lui venir en aide. Ils furent vraisemblablement enlevés par des Arabes, cachés dans les ravins profonds qui sillonnent cette partie de la montagne.

Nous passâmes au bord de l'Oued-Selman les journées des 15 et 16 juillet. La température s'éleva à 39°,5. Il en fut de même le 17, à l'Oued-Magra; le 18 et le 19, à Raz-Oued-Sisli. Aussi le général ordonna-t-il de lever le camp à 2 heures du matin, le 20. La cavalerie prit les devants, arriva, à 7 heures et quart, à Aïn-Melloul, au pied du Djebel-Juruf; repartit à 10 heures et demie et rentra à Sétif à 1 heure avec l'état-major général. L'infanterie coucha à Aïn-Melloul et n'arriva à Sétif que le 21, dans la matinée.

CHAPITRE VII

Expédition de Kabylie. — Combat des Ouled-Aziz. — Le camp de la résurrection. — Pénible séparation. — Désastre du Bou-Thaleb. — Belle conduite des chasseurs d'Afrique. — Expédition du Hodna. — Expédition des Amoucha. — Prise du camp du chérif.

A la suite des deux expéditions de l'Aurès et des Madid, toutes les troupes furent renvoyées dans leurs camps ou garnisons. Nos escadrons se trouvèrent alors répartis comme il suit : 1er et 2e à Sétif, avec le commandant d'Espinay ; 3e, 4e, 5e à Constantine. Le 6e seul, avec le capitaine Vérillon, restait détaché à la colonne chargée de percevoir l'impôt des Haractas. Il rentra à son tour à Constantine, le 29 juillet. Le régiment y fut inspecté par le général baron Galbois, qui se rendit ensuite à Sétif, inspecta les escadrons du commandant d'Espinay, et, désireux de revoir encore une province qu'il avait longtemps commandée à une époque critique, revint par Milah, escorté par les 1er et 2e escadrons. Ce fut pour lui une marche triomphale. Toutes les populations s'empressèrent sur son passage. Le chef arabe Bou Akkas se porta au devant de lui avec ses nombreux cavaliers, pour lui renouveler l'assurance de son amitié personnelle et de son dévouement à la France.

Le 5e escadron, détaché à Batna le 1er septembre, y fut relevé le mois suivant par le 6e.

Expédition de Kabylie. — Le 4 octobre, trois pelotons furent envoyés à Sétif, pour en renforcer la garnison. La présence des chérifs dans le Hamza donnait en effet quelques inquiétudes ; et le général d'Arbouville allait partir avec une colonne mobile pour parcourir le pays. Par suite de la relève des détachements, c'étaient

les 3e et 4e qui étaient à Sétif. Ils prirent part à l'expédition avec une division du 1er escadron. Cette cavalerie était sous les ordres du commandant de Signy, dont nous reproduisons le rapport.

EXPÉDITION DIRIGÉE DE SÉTIF VERS LA PROVINCE D'ALGER

RAPPORT DU COMMANDANT DE SIGNY

Parti de Sétif le 4 novembre 1845, ayant sous mes ordres deux escadrons, forts chacun de 95 chevaux, et une division du 1er escadron, à l'effectif de 38 hommes montés, soit en tout 228 chevaux, nous avons été attachés à la colonne expéditionnaire du général d'Arbouville, comprenant 1 500 combattants. Cette colonne, après avoir traversé la Medjana et franchi les montagnes de l'Ouennougha, se trouva dans la plaine des Hamza (province d'Alger), le 9 novembre, au soir.

Le 11, au matin, la colonne du général d'Arbouville fit sa jonction avec celle du général Marey. Nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à partir à minuit, pour surprendre un chérif qui devait se trouver dans les montagnes des Ouled-Aziz, à environ quatre lieues du camp. L'infanterie était sans sacs et la cavalerie sans bagages.

Combat des Ouled-Aziz. — A la pointe du jour, nous étions sur le pays ennemi. La fusillade ne tarda pas à s'engager. Les positions furent enlevées assez facilement, sans que le terrain permît d'utiliser la cavalerie. Le chérif, instruit de notre approche, s'était enfui. Vers midi, l'ordre de la retraite fut donné. Il sembla que les Kabyles n'attendaient que cela pour nous attaquer. Ils débouchèrent aussitôt de tous côtés. Notre position était difficile. Nos adversaires tiraient fort bon parti de la leur, si bien que l'infanterie eut beaucoup d'hommes tués et blessés.

Le 4e escadron, commandé par le capitaine d'Ambry, fut rappelé de l'arrière-garde et lancé à la charge sur un terrain très défavorable. Cette attaque lui coûta 6 hommes blessés et 3 chevaux tués. M. d'Ambry se conduisit avec sa bravoure habituelle et fut parfaitement secondé par les officiers et les chasseurs de son escadron. Ce mouvement de la cavalerie protégea la retraite. D'ailleurs l'ennemi ne nous poursuivit pas dans la plaine et la fusillade cessa. Nous rentrâmes de nuit au camp.

Nous fîmes séjour le 13. Les deux colonnes se séparèrent le lendemain. Celle du général Marey partit pour le sud et la nôtre resta dans le Hamza, pour protéger le pays contre les invasions de Ben Salem, qui occupait les premières montagnes de la Kabylie, sur le territoire des Bou-Azaad.

Le 20 novembre, nous campâmes dans une gorge profonde, au milieu de populations qui nous montrèrent d'abord peu d'hostilité et vinrent communiquer avec nous pendant cette journée et celle du 21.

Le lendemain, au moment où nous levions le camp, les Kabyles prononcèrent une attaque générale, qui fit éprouver des pertes à l'infanterie. Le capitaine Decroix, laissé à l'arrière-garde avec une division de son escadron, eut un homme légèrement blessé. Le soir, le général prit une forte position sur laquelle la colonne passa la nuit et la matinée du 23. Les Kabyles, qui avaient reçu des renforts pendant la nuit, nous attaquèrent alors très vivement et nous firent subir des pertes. Mais ils en éprouvèrent encore davantage, en raison de la solidité de notre position, grâce à laquelle nos tirailleurs purent se retirer sans être inquiétés. Je reçus l'ordre d'embusquer ma cavalerie derrière un ravin ; mais l'ennemi remarqua le mouvement, abandonna la poursuite de l'infanterie et se porta sur nos flancs, sans se montrer d'ailleurs très acharné. Le soir nous campions en plaine chez nos alliés.

La colonne continua à manœuvrer dans le Hamza jusqu'au 12 décembre, date à laquelle elle opéra sa jonction avec celle du colonel Camou. Le lieutenant général Bedeau prit le commandement de l'ensemble.

Le 13, nous eûmes à franchir des montagnes très escarpées qui nous séparaient des Beni-Djaad, que le général voulait punir de leur trahison. Vers le soir, à peine établis au bivouac, nous eûmes un temps affreux. Notre camp n'était qu'une mare de boue. Pour chercher un meilleur terrain, le général nous fit rétrogader le lendemain, et nous retrouvâmes notre bivouac du 12 riche en bois et en ressources diverses. Aussi le baptisa-t-on *Camp de la résurrection*.

Le 15, nous reprîmes notre marche vers les montagnes qui nous séparaient des Beni-Djaad. Nous fûmes attaqués vers le soir sur notre droite, par un assez fort parti de Kabyles dirigés par le chérif en personne et Ben Salem réunis. Cette circonstance donna au capitaine Decroix, laissé à l'arrière-garde, l'occasion de fournir, avec une division de son escadron, une charge des mieux combinées et des plus heureuses. Il tua beaucoup de monde à l'ennemi et n'eut qu'un seul homme légèrement blessé et un cheval tué. La colonne passa la nuit sur une assez forte position.

Le 16, toutes les hauteurs étaient couronnées de Kabyles. Le lieutenant-général fit attaquer sur deux colonnes et confia au capitaine d'Ambry le commandement de la cavalerie de la colonne de droite composée de chasseurs de son escadron, tandis qu'il me donnait le commandement de la cavalerie de la colonne de gauche composée du 3e escadron, de la division du 1er et des spahis. L'ennemi lâcha pied et nous abandonna la position. Nous rentrâmes le soir au camp, où nous avions laissé tout ce qui pouvait nous encombrer, et nous y prîmes un jour de repos.

Une forte reconnaissance partit, le 18 au matin, sous le commandement du lieutenant-général qui m'avait ordonné de n'emmener que les 50 chevaux les plus valides de chaque escadron et 30 spahis du capitaine Resseyet. Le pays paraissait tranquille ; mais, après la grand'halte, au moment où l'on commençait le mouvement rétrograde, notre arrière-garde fut attaquée très vivement par les Kabyles, commandés par Ben Salem en personne. Le terrain ne permettant pas un retour offensif, le général fit continuer la retraite et, dès qu'il le put, il donna l'ordre à la cavalerie de se défiler derrière un mamelon et laissa approcher les Kabyles. Lorsqu'il les jugea assez engagés, il m'ordonna de les charger avec les 50 chevaux du capitaine d'Ambry et les spahis du capitaine Resseyet, gardant en réserve les 50 chevaux du capitaine Decroix. Surpris par notre attaque, l'ennemi se jeta dans des ravins profonds où nous ne pouvions le poursuivre. Je fis alors mettre pied à terre et commencer un feu qui dura une demi-heure et fut très meurtrier pour nos adversaires. Notre tir était en effet plongeant et le débouché du ravin était battu par le feu d'un bataillon du 19e, qui put s'approcher assez des Kabyles pour en tuer beaucoup à la baïonnette. Pendant ce temps, le lieutenant-général avait fait un mouvement en avant et sur la droite avec le reste de la cavalerie. Ben Salem fut obligé de se sauver dans le Djurjura.

Le lendemain, tous les chefs des Beni-Djaad vinrent faire leur soumission et furent dirigés sur Alger. Ils nous avouèrent avoir perdu plus de 100 hommes dans cette affaire, qui ne nous coûta qu'un chasseur blessé et un cheval tué.

Le lieutenant-général passa encore quelques jours chez les Beni-Djaad, pour organiser le pays. Le 25, nous rentrâmes dans la plaine du Hamza, nous dirigeant vers Médéah.

Les colonnes d'Arbouville et Camou se séparèrent le 23 décembre, celle-ci se dirigeant vers le sud ; l'autre continua de marcher avec le lieutenant-général vers Médéah, où nous arrivâmes le 21 décembre. Nous consacrâmes la journée du 1er janvier à nous ravitailler. Avisé le lendemain qu'Abd el Kader menaçait les Beni-Zoug-Zoug, le général donna l'ordre du départ et nous entrâmes dans les gorges du Chélif, où nous eûmes pendant la nuit un temps affreux avec neige et grêle. Le matin, la levée du camp fut très pénible. Tout était sous la neige ou dans la boue.

Le 3 au soir, nous arrivâmes chez les Djendela, en vue de Milianah. Le 4, nous entrions chez les Beni-Zoug-Zoug. Ceux-ci, rassurés par notre approche, nous apprirent qu'Abd el Kader était parti vers le sud. Notre séjour dans cette tribu se prolongea jusqu'au 10 janvier. Le 11, nous reprîmes la route de Médéah, où nous arrivâmes le 14 et où nous restâmes jusqu'au 20.

Le 21, l'ordre nous fut donné de choisir par escadron les soixante chevaux les plus valides et de nous joindre à une colonne mobile qui partait pour le sud. Les autres chevaux restèrent à Médéah, sous la surveillance de deux officiers.

Après quelques jours de marche au sud de Boghar, sans rencontrer l'ennemi, la colonne fit sa jonction, le 4 février, avec celle du général Marey. Le même jour, nous apprîmes qu'Abd el Kader venait de razzier une tribu et se

dirigeait vers la province de Constantine. Mais, le lendemain, le général reçut l'avis que l'émir, revenu sur ses pas, menaçait le Hamza. L'ordre du départ fut donné aussitôt. Une marche qui dura toute la nuit nous fit pénétrer dans le Hamza le 6, au soir. Nous apprîmes qu'en effet l'émir l'avait traversé, emmenant avec lui la tribu des Aribs et se dirigeant vers le Djurjura.

Le 7, après trois heures de marche, nous arrivâmes chez les Beni-Sliman, tribu qui nous était restée fidèle. La colonne y séjourna le 8, et apprit dans la journée l'arrivée de M. le maréchal gouverneur général.

Les deux colonnes opérèrent leur jonction le 9 février. Le lieutenant-général Bedeau présenta au maréchal les officiers de celle qui avait quitté Sétif le 4 novembre. Après une si longue expédition, il ne manquait dans les rangs que les chevaux tués à l'ennemi.

Le maréchal voulut bien témoigner toute sa satisfaction pour les services qu'avait rendus la cavalerie, pour la bonne tenue de ses escadrons et les soins qui avaient été donnés aux chevaux, éloges que je renvoie tout entiers à MM. les capitaines d'Ambry et Decroix, dont le zèle ne s'est pas démenti un seul instant pendant cette longue et pénible campagne.

Le même jour, les deux colonnes réunies se mirent en marche, et, comme le plus ancien officier supérieur, j'eus le commandement des quatre escadrons de cavalerie.

Du 10 au 17 février, nous traversâmes le pays des Beni-Djaad et des Ouled-Aziz, et nous manœuvrâmes chez les Flissa qui occupent les premiers contreforts de la Kabylie. Le 18, je reçus l'ordre de me joindre à la colonne du général Gentil, pour marcher sur Alger. Nous y arrivâmes le 20 au matin. Nos escadrons furent cantonnés à Mustapha, où je fus rejoint par les fractions de mes deux escadrons laissés à Médéah et qui, pendant cette séparation, avaient manœuvré dans la Mitidja, sous les ordres du général Yusuf.

Le 25 février, le général de Bar me transmit l'ordre de verser au 1er chasseurs d'Afrique tous nos chevaux de troupe et même ceux d'officiers appartenant à l'État. Cette mesure fut exécutée. 213 chevaux furent remis au 1er chasseurs d'Afrique, sans une blessure et en bon état, ce qui fut signalé par le général de Bar à son arrivée à Constantine.

Les officiers et les chasseurs, embarqués le 4 mars sur le *Caméléon*, avec les harnachements des chevaux dont ils venaient de se séparer à regret, débarquèrent à Philippeville le 6. Nous y fûmes retenus jusqu'au 27, pour faire le service de l'infanterie qui n'était pas en nombre suffisant.

Ainsi se termine le rapport du commandant de Signy.

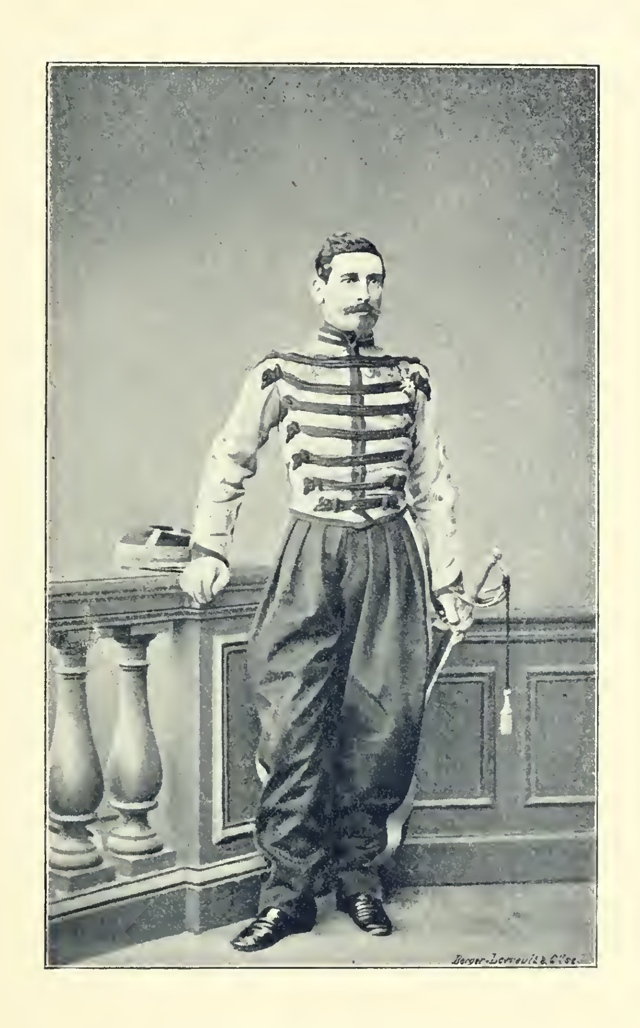
Il confirme, dans sa simplicité, la réputation si flatteuse que s'était acquise le 3e chasseurs d'Afrique. Nous sommes heureux des éloges mérités accordés aux officiers et à la troupe. Nous le serions plus encore d'enregistrer la récompense que de si justes louanges permettaient de pressentir, et qui aurait déjà dû être acquise à ces

braves capitaines d'Ambry et Decroix. Était-ce les traiter dignement que les rendre témoins de la désorganisation de leurs beaux escadrons, et les renvoyer brusquement séparés des chevaux auxquels une campagne d'hiver de quatre mois les avait attachés? Cette mesure produisit sur le régiment la plus pénible impression. Elle est de celles dont les cavaliers ne pourront jamais comprendre la nécessité.

Expédition du Bou-Thaleb. — Pendant que nous suivions avec intérêt les opérations auxquelles nos escadrons prenaient part dans la province d'Alger, nous nous estimions heureux du calme qui régnait dans celle de Constantine. Les démonstrations des Arabes à la fantasia du mois de novembre nous semblaient un gage certain de leurs dispositions pacifiques. Jamais il n'y en avait eu d'aussi brillante. Jamais non plus elle n'avait attiré des goums si éloignés. Tout le monde s'accordait à dire que Constantine n'avait pas encore vu d'aussi belle réunion d'indigènes.

Notre sécurité devait être pourtant de courte durée. Bientôt le général reçut la nouvelle que des chérifs, ces éternels agitateurs, se montraient dans le Belesma et dans le Hodna. Nos alliés inquiets demandaient du secours. Le général Levasseur se décida à partir avec une colonne de 2 000 hommes dont la cavalerie, sous les ordres du colonel Bouscaren, du 3e spahis, comprenait 250 chasseurs du 3e commandés par le chef d'escadrons Jolly. Les escadrons avaient à leur tête les capitaines de Prémonville, Vivensang, et le lieutenant Lepape, au 5e. Les officiers de l'état-major étaient le capitaine Fournier et le docteur Castex.

Nous n'avons sur cette expédition que le rapport très succinct du commandant Jolly, et nous le reproduisons tel qu'il nous est resté. D'ailleurs le fait saillant, la catastrophe du Bou-Thaleb, a été raconté dans ses détails navrants par un témoin oculaire dont nous mettrons la relation sous les yeux de nos lecteurs.



LE COLONEL DU BARAIL

RAPPORT DU COMMANDANT JOLLY

9 décembre 1845. — Départ de Constantine. Bivouac chez les Ouled-Arama, sur l'Oued-Rhumel.

10 décembre. — Arrivée à Aïn-Bechira.

11 décembre. — Bivouac à Aïn-Sultan, chez les Abd-en-Nour.

12 décembre. — Bivouac à Aïn-Chédly, chez les Bou-Aoun.

13 décembre. — Jonction avec la colonne Herbillon, dont faisait partie une division du 3e chasseurs, commandée par le capitaine de Prémonville, et qui fut jointe aux deux escadrons partis de Constantine.

14 décembre. — Séjour.

15 et 16 décembre. — Bivouac à Aïn-Rahabet, chez les Ouled-Selem.

17 décembre. — Razzia sur cette tribu.

18 décembre. — Séjour.

19 décembre. — Bivouac à Djériat, chez les Ouled-Ali-ben-Sabar.

20 décembre. — Séjour.

21 décembre. — Bivouac à Foum-el-Hamman.

22 décembre. — Séjour.

23 décembre. — Bivouac à Foum-bou-Thaleb.

24 décembre. — On brûle le village de Bou-Thaleb.

25 décembre. — Séjour.

26 décembre. — Bivouac à Aïn-Azel, chez les Rira.

27 décembre. — Bivouac à Aïn-Rhumel, chez les Rira.

28 décembre. — Arrivée à Raz-oued-Sisli. Prise du drapeau de Sidi-Saàd. Le chasseur Véry est blessé d'un coup de feu. Un sous-officier a son cheval blessé.

29 décembre. — On brûle les villages des Ouled-Teben.

30 et 31 décembre. — Séjour à Oued-Sisly.

1er janvier 1846. — On brûle les villages de Sidi-Saàd.

2 janvier. — La colonne se met en marche à 10 heures du matin pour aller pousser une pointe chez les Moussa. La chaleur est telle qu'il faut ôter les manteaux. Au moment où la colonne s'engage dans les montagnes, le temps se couvre de nuages et une pluie glaciale commence à tomber, pendant qu'un vent furieux nous empêche presque d'avancer. La pente est très rapide. On ne peut marcher que par un. A la tombée de la nuit, la neige succède à la pluie et couvre les chemins déjà très difficiles. Enfin, après bien des peines, nous arrivons à l'endroit choisi pour le bivouac. On s'y installe péniblement.

3 janvier. — Au point du jour, je reçois l'ordre de faire monter mes escadrons à cheval. Les hommes, les chevaux, les armes, les harnachements et les effets de toute nature sont tellement trempés qu'il nous faut près d'une heure pour nous mettre en état de partir. Encore devons-nous abandonner divers petits objets impossibles à retrouver dans la neige. Nous nous mettons en marche derrière les spahis. Les chemins sont affreux. A chaque instant quelqu'un tombe, et une grande partie de nos bagages roulent dans les ravins.

Nos guides nous égarent plusieurs fois. Enfin, après avoir passé et repassé par les mêmes chemins, nous sortons des montagnes à midi. Nous attendons l'infanterie jusqu'à 5 heures du soir. On la fait défiler devant nous. Quand elle a terminé, la nuit est complète. Nous restons alors à l'arrière-garde. Les chasseurs ramassent beaucoup de fantassins tombés de froid, de fatigue et d'inanition. On les met sur des chevaux et on les conduit jusqu'à leurs régiments, qui ont continué de marcher jusqu'à 11 heures du soir. Le général prescrit alors de s'arrêter. L'infanterie se réfugie sous les tentes des Arabes. Les chasseurs restent la bride au bras jusqu'au lendemain matin.

4 janvier. — A 7 heures, on se met en marche vers Sétif, la cavalerie en tête. En route, plusieurs hommes saisis par le froid sont contraints de s'arrêter dans des douars, où on les réchauffe et où on les met en état de nous rejoindre le lendemain. Je leur laisse des chevaux sur lesquels ils reviendront.

Dans cette journée et dans la nuit précédente, l'infanterie a éprouvé de grandes pertes. Les 240 chasseurs, qui sont restés quarante-huit heures sans repos et presque sans nourriture, arrivent à Sétif à peu près tous et en bon ordre, vers 4 heures du soir. Les officiers et les soldats s'empressent de quitter leurs bottes pour prendre un peu de repos. Presque tous ont les pieds gelés. Le lieutenant-colonel Dumontet met à ma disposition 80 hommes du 19e léger, qui font boire et manger nos chevaux et qui aident nos hommes à faire la soupe. Ce n'est que le 22 janvier que je pus réunir une centaine d'hommes que je ramenai à Constantine. Presque tous conduisaient un cheval de main. Je laissai à Sétif M. Lepape avec son escadron, d'après l'ordre du lieutenant-colonel Dumontet.

Dans cette expédition, j'ai eu beaucoup à me louer des trois commandants d'escadrons, MM. de Prémonville, Vivensang et Lepape.

Constantine, le 24 janvier 1846.

Signé : Jolly.

C'est ainsi que se termina bien tristement une expédition commencée sous les plus heureux auspices et par un beau temps. Nul ne peut prévoir les brusques et terribles changements de température dans les montagnes d'Algérie. D'autres catastrophes, survenues depuis celle du Bou-Thaleb, ont prouvé que, dans ce pays étrange, le soleil et le froid peuvent être des ennemis aussi redoutables.

Si tristement qu'elle ait fini, l'expédition du Bou-Thaleb montra néanmoins ce qu'on pouvait attendre de la discipline et de l'excellent esprit du 3e chasseurs d'Afrique. Oubliant leurs propres souffrances, ces hommes intrépides donnèrent leurs chevaux à leurs frères d'armes de l'infanterie trop faibles pour suivre ou trahis par

leur courage. La retraite de Constantine avait déjà mis en évidence dix ans plus tôt cet esprit de sacrifice et d'abnégation. Nous le verrons encore se manifester dans une circonstance bien cruelle, dont l'issue faillit être aussi tragique.

Sans abandonner un instant leurs rangs, ils arrivèrent compacts à Sétif où, fiers de leurs souffrances si dignement supportées, ils ne cédèrent qu'à l'épuisement complet de leurs forces. Cent hommes entrèrent à l'hôpital. Plusieurs y succombèrent. Beaucoup en sortirent après avoir perdu les premières phalanges des pieds et des mains.

Et quel fut le prix de cette vaillante conduite? L'injustice humaine, qui exalte le succès, oublie facilement le malheur. Si une disgrâce imméritée frappait le chef, fallait-il laisser aux soldats leur mutilation pour unique récompense? Il ne leur en fut accordé aucune autre.

Quand les débris de la colonne furent rentrés à Sétif, il restait à remplir une tâche bien pénible. Morts et mourants jalonnaient la route suivie par ces braves. Il fallait ensevelir les premiers, secourir les autres. Cette cruelle mais honorable mission fut confiée à M. de la Bigotière, officier aussi distingué que capable. Laissons-lui la parole, car nul ne peut rendre l'impression d'un sinistre tableau comme celui qui a vu et parle d'après ses yeux.

RAPPORT DE M. DE LA BIGOTIÈRE

Je reçois du général Levasseur, le 4 janvier, l'ordre de partir, avec 30 chasseurs, pour recueillir les débris de cette colonne, c'est-à-dire les hommes encore vivants et les morts. Le général me donne ses instructions verbales et je me dirige vers le Bou-Thaleb. La campagne était couverte de neige et il en tombait encore. Des voitures ramenaient à Sétif des cadavres d'hommes gelés. Je m'arrête à Aïn-Mellouk, à cinq lieues de Sétif, et je fais manger les chevaux. Puis je me remets en route. Peu après, je rencontre un officier du 3e bataillon d'Afrique, accablé de fatigue et mourant de faim. Je lui donne les secours qui sont en mon pouvoir. Je l'avais à peine quitté que je trouve M. Schmitt, officier d'état-major, qui souffrait des mêmes besoins. Après l'avoir secouru, je vais coucher chez le caïd Bel Abassi, comme me le prescrivaient mes instructions. J'avais trouvé ma route jonchée de cadavres et d'hommes presque gelés. Je fis monter ces derniers sur des chevaux de chasseurs et

de spahis, et je les dirigeai sur Sétif. Dans la tribu où j'ai passé la nuit, j'ai trouvé, sous une tente fournie par le caïd, des hommes entassés les uns sur les autres. Ces malheureux soldats mouraient de froid et de besoin. Ayant requis des mulets, je les fis conduire à Aïn-Mellouk, où un docteur, M. Ambos, devait leur donner les premiers soins et les diriger sur Sétif.

5 janvier 1846. — Je continue ma route, en avançant de plus en plus du côté du lieu du sinistre, qui avait eu pour théâtre la plaine des Thisgas. Même tableau de désolation que la veille. La neige tombait toujours. La route n'était possible à distinguer que par les cadavres qui se rencontraient de distance en distance. Je vais coucher dans le douar du cheik Messaoud, qui me fournit les mulets nécessaires pour transporter les cadavres, que je trouvais en grand nombre, presque tous appartenant aux corps d'infanterie. Je fus obligé d'en faire enterrer une assez grande quantité par les Arabes, qui se décidaient avec peine à me prêter les mulets pour les transporter.

6 janvier 1846. — M'étant assuré que je ne laissais plus d'hommes vivants dans les douars, je retourne à Aïn-Mellouk, poussant devant moi les convois de malades. Je retrouvai, dans le douar où j'avais couché la veille, plus de trente des nôtres mutilés. Ces malheureux, ayant appris mon arrivée, s'étaient réunis sur le pont. Je les fis monter sur les chevaux des chasseurs et des spahis, et je fus coucher à Aïn-Mellouk, où des secours les attendaient. J'arrivai à la nuit. On m'y remit un ordre du général Levasseur qui me prescrivait de retourner sur mes pas et de faire enterrer tous les cadavres que je pourrais trouver.

7 janvier 1846. — Je retourne sur le lieu du sinistre, accompagné de M. Niocel, employé des vivres, envoyé à la recherche des bœufs appartenant à l'administration, et laissant derrière moi le maréchal des logis Masqueray, de mon détachement, qui avait les pieds gelés et qui fut reconduit à Sétif sur une voiture. J'établis mon bivouac chez le cheik Messaoud. Je lui fis part des ordres que j'avais reçus ; et, une demi-heure après, je pris la direction du Bou-Thaleb. C'est alors que je découvris la plus grande quantité de morts. La plaine et la gorge par laquelle on pénètre dans la montagne en étaient couvertes. Je les fis remarquer au fils du cheik qui était avec moi, et j'exigeai qu'il les fît enterrer de suite.

Je m'avançai, en passant un défilé, jusqu'au marabout de Sidi-Khaliffat, où le général avait passé la nuit du 2 janvier et où avait commencé le désastre. Je trouvai là une quantité de cadavres qui avaient été dépouillés et que les fauves avaient commencé à dévorer. Je ne retournai au bivouac qu'après les avoir tous fait ensevelir.

8 janvier 1846. — Je parcourus moi-même tous les environs, et je fis envoyer par le cheik des Arabes dans toutes les directions, pour enterrer les morts qu'ils rencontreraient.

9 janvier 1846. — M'étant bien assuré qu'il ne restait rien à faire, je retournai à Aïn-Mellouk. En me rendant compte des morts auxquels j'avais fait donner la sépulture, je trouvai le chiffre de 170, et je suis convaincu que la neige en a caché beaucoup à nos recherches. Je trouvai à Aïn-Mellouk le médecin

que j'y avais laissé. Après avoir donné les premiers soins aux hommes que je lui avais envoyés, il les avait évacués sur Sétif par des voitures civiles et celles du génie, qui ne pouvaient aller plus loin.

10 janvier 1846. — Je rentre à Sétif et j'apprends que le général Levasseur est parti l'avant-veille pour Constantine, avec les débris de la colonne.

Ainsi se termine le rapport de M. de la Bigotière. Le général Levasseur s'est plu, à sa rentrée à Constantine, à rendre justice au zèle éclairé et à l'intelligence de cet officier.

Il n'est pas hors de propos de relater les sentiments d'humanité et d'extrême obligeance dont les colons de Sétif ont fait preuve dans cette triste circonstance. A peine la nouvelle du désastre leur fut-elle connue que tous, à cheval ou sur des voitures, volèrent au devant de nos malheureux soldats, portant des vivres et des liqueurs spiritueuses. Nous leur devons sans nul doute la conservation d'un grand nombre de nos braves. Là où ils ne pouvaient donner leurs soins personnels, des aliments avaient été préparés, et leurs foyers hospitaliers accueillirent nos soldats. On en comptait de dix à douze par maison. Ce secours nous était d'ailleurs indispensable, car Sétif manquait de tout et n'avait pas d'approvisionnements à l'arrivée de cette colonne. Honneur et reconnaissance à ces braves gens !

Il est difficile d'en finir avec le récit de ce désastre qui rappelle les douloureux épisodes de la retraite de Russie. Toute plume serait pourtant impuissante à dépeindre la rentrée du général Levasseur à Constantine, le désespoir de ce chef qui avait si largement payé de sa personne, car chacun savait qu'il s'était multiplié pour sauver sa colonne, qu'il avait quitté le dernier les mauvais passages, et qu'il était aussi rentré le dernier à Sétif. Comment décrire l'état de ces hommes dont une partie ne pouvaient mettre dans l'étrier leurs pieds enveloppés de lisières ou de bandes déchirées dans leur ceinture de laine, tandis que d'autres portaient suspendues à leur cou par des mouchoirs leurs pauvres mains gelées et pansées de la même manière. Et, malgré leurs souffrances, ces braves gens, vrais types de l'incomparable soldat français, avaient la gaieté sur les lèvres et souriaient à la vie après

avoir vu la mort de si près. De pareilles impressions se ressentent et ne se traduisent pas.

Ce fut le 11 janvier que le général Levasseur rentra à Constantine. Il n'avait quitté Sétif qu'après avoir pris toutes les mesures possibles pour assurer aux malades les soins que nécessitait leur cruelle situation. Il avait fait évacuer sur Constantine tous ceux qui étaient transportables. Prévoyant que la nouvelle de cette catastrophe rendrait les Arabes audacieux et que, bientôt peut-être, il faudrait reprendre les armes, il avait laissé à Sétif le lieutenant Lepape avec le 5e escadron qu'il commandait. Cet officier, très distingué par sa bravoure et sa capacité, conserva le commandement de son escadron pendant la campagne qui ne tarda pas à s'ouvrir, selon les prévisions du général. Il en a laissé le récit dans le rapport qu'il fournit au colonel au retour des deux expéditions auxquelles il prit part coup sur coup.

RAPPORT DU LIEUTENANT LEPAPE

COMMANDANT LE 5e ESCADRON

Expédition du Hodna. — Lors de la rentrée à Constantine de M. le général Levasseur, le 5e escadron du 3e chasseurs d'Afrique reçut l'ordre de rester à Sétif pour y tenir garnison.

Les nombreuses congélations partielles dont nos chasseurs avaient été atteints se trouvaient en partie guéries, et nous nous occupions activement à rétablir l'ordre dans notre matériel, quand le canon gronda tout à coup dans la Medjana.

Notre désastre avait eu sans doute du retentissement et l'imagination de nos ennemis s'était plue à entourer de détails mensongers l'événement qui avait coûté la vie à tant de braves soldats.

Je me trouvai, comme lieutenant, chef de toute la cavalerie disponible ; et, le 28 janvier, une colonne forte de 1 200 à 1 300 hommes quitta Sétif sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Dumontet, du 17e léger. La cavalerie présentait un effectif de 80 chevaux, dont moitié montés par des hommes appartenant au 1er escadron.

Il est peut-être bon de rappeler ici les différentes versions qui eurent cours au moment du départ de cette colonne, pour laquelle on fit prendre les armes à tout ce qu'il y avait de troupes disponibles, car la ville de Sétif ne conserva pour toute garnison que deux compagnies du 19e léger et la milice.

Abd el Kader, disait-on, vivement poursuivi dans l'ouest, s'était jeté avec 3 000 ou 4 000 cavaliers dans le sud de notre province. Toutes les tribus des

Ouled-Madid qui avoisinent M'sila s'étaient rendues à merci à l'émir et lui avaient envoyé des chevaux en gage de soumission. Le caïd de Bou-Saâda, ne se croyant pas à l'abri derrière ses murailles crénelées, était venu chercher un refuge près de nous. Nous partîmes donc, et, huit jours après, nous plantions nos tentes devant M'sila.

Notre présence rassura bientôt toutes les tribus nomades qui peuplent le large bassin du Hodna. Quelques jours après notre arrivée, nous étions entourés des riches et nombreuses tribus des Ouled-Madid et des Ouled-bou-Diaf. Le mal n'était pas si grand qu'on l'avait craint. Une fraction seulement de la première de ces tribus avait fait défection, craignant l'approche de l'émir et ne comptant pas sur l'efficacité de notre protection.

Nous ne tardâmes pas à être fixés sur la mission qui nous était réservée. Notre rôle devenait purement politique, et il ne s'agissait pour nous que de contenir par notre présence cette population nombreuse qui s'agitait autour de nous et dont les innombrables troupeaux couvraient au loin le vaste horizon. Nous passâmes entre M'sila et Bou-Saâda environ deux mois, remorquant après nous les tribus dont il a été parlé et changeant de bivouac tous les cinq ou six jours.

Plusieurs alertes nous furent données et l'on nous fit faire une marche de nuit, pour surprendre les prétendus bagages d'Abd el Kader. La cavalerie fut envoyée en avant, conduite par le khaliffa et soutenue par un fort goum de nos alliés. Mais c'était sans doute une mystification, car nous ne rencontrâmes personne. La seule circonstance militaire qui signala cette longue course fut une contribution de guerre imposée à la petite ville kabyle de Casbah, qui avait reçu en dépôt quelques objets appartenant à Abd el Kader et donné l'hospitalité à quelques-uns de ses cavaliers. La présence de notre colonne la contraignit à payer l'amende imposée, ce qu'elle exécuta d'assez mauvaise grâce.

Nous nous dirigeâmes sur Sétif vers la fin de mars, et nous nous croisâmes à Bordj-Medjana avec la colonne du général d'Arbouville, qui marchait contre les Ouled-Naÿl. Cette colonne comprenait deux escadrons du régiment sous les ordres du commandant d'Espinay.

Deux jours après, notre petite colonne rentrait, après une absence de deux mois, dépourvue de tout événement de guerre, mais fertile en privations et en fatigues, qui furent toujours supportées avec constance. Les deux tiers des soldats étaient à peine rétablis des suites de l'expédition du Bou-Thaleb et souffrirent beaucoup de la chaleur que nous trouvâmes du côté de Bou-Saâda.

Expédition des Amoucha. — Notre séjour à Sétif fut de courte durée. Un vent d'insurrection soufflait sur la province et nous étions allés chercher bien loin un ennemi qui était à nos portes. Les turbulents Kabyles Amoucha (sahel de Sétif) avaient levé l'étendard de la révolte, et le plus grand nombre s'étaient enrôlés sous la bannière du chérif Mohammed ben Abdalah, un de nos caïds, et le plus important sans doute de la subdivision.

Le brave Ben Ouani avait été victime de son dévouement à notre cause. Son beau-père Mahmoud était lâchement assassiné vingt jours après par les coureurs du chérif. Tous ces faits se passaient à quelques lieues de nos avant-postes et toutes les tribus accouraient effrayées se placer sous la protection du canon de la place. Nous partîmes donc de nouveau, tant pour rassurer nos alliés que pour observer les mouvements de l'ennemi.

Notre petite colonne rayonna quelque temps, sans laisser soupçonner un instant qu'elle eût l'intention de prendre l'offensive ; et, pendant cette inaction apparente, le bureau arabe obtenait des renseignements qui eurent pour résultat la belle affaire du 12 avril.

Prise du camp du chérif. — Nous étions campés depuis quelques jours à Ksour-Larbi quand, le 11 avril, à 8 heures et demie du soir, tout le camp étant plongé dans le sommeil, on vint nous prévenir qu'on partait à 10 heures. Nous marchâmes toute la nuit. Le lendemain matin, avant les premières lueurs de l'aurore, on massa la colonne derrière un pli de terrain, et chacun des chefs de corps reçut du lieutenant-colonel Dumontet les instructions les plus précises. Nous étions, nous dit-on, à une portée de canon du camp du chérif Mohammed ben Abdallah. Nous attendions avec la plus grande impatience l'arrivée du jour, ne pouvant croire à une bonne fortune si inespérée. Mais bientôt il ne fut plus permis de douter, car nous aperçûmes distinctement le camp, qui était formé de tentes en toile blanche, alignées comme celles de nos soldats. Au milieu, une tente noire en poil de chameau indiquait la demeure du chef. Des feux de bivouac donnaient à ce camp une physionomie tout européenne.

Ici commence l'action où l'escadron sous mes ordres soutint si glorieusement la réputatian de notre brave régiment. Chargé par le commandant de la colonne de faire un grand détour, pour couper la retraite aux fuyards pendant qu'un bataillon d'infanterie les attaquait de front, j'exécutai cet ordre aussi promptement que possible. Mais la configuration du terrain rendit ce mouvement des plus difficiles. Nous eûmes à franchir un ravin excessivement profond ; et à peine y étions-nous engagés que la fusillade commença. Nous reçûmes les premiers coups de fusil au moment où nous remontions la berge opposée, et nous commençâmes la charge pour balayer le plateau.

L'action était alors engagée sur toute la ligne et nous fûmes bientôt dans l'obligation de mettre pied à terre, pour disputer aux Arabes les troupeaux que nous venions de leur enlever, en attendant l'arrivée de l'infanterie, dont nous étions fort éloignés. Le combat dura de 4 heures et demie à 10 heures et demie du matin. Pendant ces six heures, l'escadron chargea quatre fois, et ce fut notre dernière charge qui eut raison de la résistance des Amoucha, d'autant plus acharnés que plus de 200 des leurs gisaient sur le terrain. Nous leurs avions pris 1 000 bœufs, environ 1 200 moutons, et tout le matériel du camp du chérif. Ce dernier n'eut que le temps de se sauver sur un mulet. Ses partisans, furieux d'avoir été surpris et si maltraités, voulaient se venger sur sa personne.

Notre petite colonne eut 67 tués ou blessés.

Le 3e chasseurs d'Afrique eut à regretter la mort du maréchal des logis Le Lan. Ce brave soldat, mortellement frappé d'un coup de feu à la poitrine au commencement de l'affaire, succomba le lendemain à l'hôpital de Sétif. Cinq chasseurs furent blessés et nous perdîmes une douzaine de chevaux.

Ce brillant combat, dont le résultat fut immense, amena la soumission d'une grande partie des Amoucha.

La colonne rentra à Sétif vers le 22, par suite des mauvais temps continuels qui menaçaient de compromettre sérieusement la santé des troupes.

Il convient d'ajouter à ce rapport qu'une citation à l'ordre de l'armée vint récompenser le lieutenant Lepape et le chasseur Jaglé, blessé.

En rentrant à Sétif, le 5e escadron y trouva le 6e, capitaine Pouzin, que le commandant d'Espinay y avait amené le 3 février. Cet officier supérieur fut nommé, le 23 mai, lieutenant-colonel au 5e hussards, qui venait d'arriver dans la province depuis deux mois, et qui avait deux escadrons à Sétif. M. d'Espinay fut remplacé par le chef d'escadrons de Noë, venant du 1er chasseurs d'Afrique. A la même époque, le lieutenant-colonel de Castellane quittait le régiment, par permutation avec M. de Cotte, du 9e chasseurs.

CHAPITRE VIII

Expédition des Amoucha. — Le lieutenant Lepape prend un drapeau arabe. — Le colonel Noël est nommé général. — Arrivée du colonel de Mirbeck. — Expédition contre Bou Maza. — Mort du capitaine Pouzin. — Expédition de l'Aurès. — Djeurf. — Expédition de Kabylie. — Colonne de Milah. — Expédition contre Bou Azedin. — Prise du bey Achmet. — Expédition de Kabylie. — Combat de l'Oued-Endja.

Deuxième expédition des Amoucha. — Le 3 juin 1846, on apprit à Sétif que les Amoucha, en dépit du découragement qu'avait produit chez eux la fuite de leur chérif Ben Abdallah, se ralliaient sous la bannière d'un autre chérif nommé Mouley ou Mohammed. Celui-ci prêchait la guerre sainte et groupait déjà autour de lui de nombreux rassemblements.

Une forte colonne d'infanterie quitta Sétif, le 6 juin, sous les ordres du colonel Eynard. On lui avait adjoint un escadron de spahis, deux du 5e hussards et deux du 3e chasseurs d'Afrique, ceux des capitaines Baradère et Pouzin.

Dès le premier jour, la colonne bivouaqua tout près de l'ennemi. Le 7, au point du jour, elle quitta le camp, y laissant sous une garde suffisante les sacs de l'infanterie, les charges de nos chevaux et tout le convoi. Il ne s'agissait que d'une reconnaissance qui, après deux heures de marche, aperçut un parti de cavaliers arabes. La cavalerie, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Espinay, du 5e hussards, prit le galop et leur donna la chasse jusqu'à l'entrée d'une gorge où elle s'arrêta et prit position en attendant des ordres. Elle fut un peu inquiétée par des tirailleurs à pied au milieu desquels on distinguait un porte-étendard.

Le lieutenant-colonel d'Espinay lança sur eux les chasseurs, qui les refoulèrent très vite en leur tuant pas mal de monde. On raconta que le chérif s'était montré à une certaine distance et avait été blessé d'une balle à la joue. Le porte-drapeau qui excitait cette

infanterie fut tué par le lieutenant Lepape, qui lui arracha son drapeau et fut, à cette occasion, cité pour la seconde fois à l'ordre de l'armée.

Quelques jours après ce combat, le 11 juin, les Amoucha, renforcés par de nombreux contingents venus du littoral, prirent position à l'entrée de cette gorge jusqu'à laquelle nous les avions poursuivis. Dès qu'on s'en aperçut, la colonne fut formée en bataille face à l'ennemi. Quatre escadrons, placés à l'extrême droite, reçurent la mission de couper un groupe important qu'on supposait appartenir aux contingents étrangers. A un signal convenu, l'infanterie aborda les Arabes au pas de course et à la baïonnette, pendant que la cavalerie les prenait de flanc. Ce fut un coup de théâtre. La déroute fut complète et les contingents du littoral ne tirèrent pas même un coup de fusil.

Le maréchal-ferrant Duguay fut blessé dans ce combat.

L'expédition dura quelque temps encore, mais sans le concours de la cavalerie qui, n'étant plus utilisable dans le pays où l'on s'engagea, fut renvoyée à ses garnisons.

Le duc d'Aumale, à la suite des expéditions de la province d'Oran, vint visiter celle de Constantine. Le colonel partit le 27 juin pour El-Arrouch, allant au devant du prince avec les 1er et 2e escadrons. Il l'escorta d'abord jusqu'à Constantine, où S. A. R. entra le 29 juin, et continua le même service jusqu'au 5 juillet.

Le capitaine Pouzin ramena, le 28 juillet, le 6e escadron de Sétif où il ne resta que le 5e hussards. Mais huit jours s'étaient à peine écoulés que, pour prévenir des troubles dans cette région, le commandant de Noë y retournait avec les 2e et 5e escadrons. Tout restant calme, ils n'y firent qu'un court séjour.

Le 20 août, le général Bedeau se mit à la tête d'une petite colonne avec laquelle il voulait châtier les meurtriers d'un caïd tué dans sa tribu, aux environs de Bône. Il emmena les 3e et 4e escadrons sous les ordres du capitaine d'Ambry. Cette expédition se fit très vite et sans incident digne d'intérêt.

Le colonel Noël fut nommé maréchal-de-camp le 3 septembre. C'était le premier de nos colonels qui obtenait cette distinction.

Pour lui témoigner son respect et sa reconnaissance, le corps d'officiers lui offrit une épée. Le général Noël ne quitta le régiment qu'à l'arrivée de son successeur, le colonel de Mirbeck, qu'il reconnut lui-même le 6 novembre. Mais ce ne fut pas lui qui présenta le 3e chasseurs d'Afrique à l'inspection générale passée dans les premiers jours de septembre par le général Randon, commandant supérieur de Bône, délégué par le général Létang chargé d'inspecter la cavalerie des provinces d'Alger et de Constantine. Le lieutenant-colonel de Cotte étant parti au mois de juillet avec une colonne mixte, pour recueillir l'impôt des Haractas, et n'étant pas encore rentré, ce fut le major de Champs qui présenta le régiment à son inspecteur.

Le commandant Jolly venait de passer au 7e hussards et d'être remplacé par le commandant Doucet.

Celui-ci quitta Constantine, le 8 novembre, avec ses deux escadrons, pour aller, sous les ordres du commandant Desvaux, chef de bureau arabe, exécuter une razzia chez des Haractas qui refusaient d'acquitter leurs contributions. Le départ se fit à 6 heures du soir. On marcha toute la nuit et, le 9, à la pointe du jour, la colonne avait fait quinze lieues. Nos escadrons n'en attaquèrent pas moins de suite deux douars qui furent surpris et razziés, sans avoir eu le temps de se reconnaître. On leur enleva beaucoup de butin, et l'on revint bivouaquer près de Sigus. Nous n'avions eu qu'un homme blessé. La colonne rentra le lendemain à Constantine.

Le lieutenant-colonel de Cotte, nommé colonel du 2e chasseurs, partit pour la France, le 24 novembre, et fut remplacé par M. de Forton venant des chefs d'escadrons du 1er chasseurs d'Afrique.

Une partie des tribus de l'Aurès s'étaient refusées à payer l'impôt. Le général Herbillon, commandant supérieur à Batna, se voyant dans la nécessité d'employer la force, demanda au général commandant la province de vouloir bien placer sous ses ordres trois escadrons de chasseurs d'Afrique et un de spahis.

Le colonel de Mirbeck fut mis à la tête de cette cavalerie, qui comprenait nos 1er, 3e et 5e escadrons, dont l'effectif ne dépassait

pas 320 chevaux. Il quitta Constantine, le 2 décembre, et rejoignit le général Herbillon. Mais cette expédition avorta. A peine se fut-on engagé dans la montagne, que le temps devint fort mauvais. Il fut impossible d'aller plus loin sans imprudence; le souvenir du Bou-Thaleb était encore trop cuisant pour qu'on se hasardât à en commettre. L'ordre du retour fut donc donné. Ce fut très heureux, car notre marche sur Constantine, où nous arrivâmes le 10, se fit dans les plus détestables conditions de température.

Un autre motif aurait d'ailleurs nécessité le renvoi de cette expédition de l'Aurès à un moment plus favorable. Le chérif Bou Maza, dont l'influence était considérable, soulevait les indigènes du sud et se créait de nombreux partisans. Il était indispensable de marcher de suite contre les rebelles avant que leur exemple entraînât les tribus qui hésitaient encore.

Expédition contre Bou Maza. — Le général Herbillon reçut en conséquence l'ordre de se mettre en marche avec une colonne dont la cavalerie comprenait les 2e et 6e escadrons, capitaines de Prémonville et Vérillon, sous le commandement du chef d'escadrons Doucet, et un escadron de spahis. Ils se mirent en route le 2 janvier 1847 et ne rentrèrent à Constantine que le 18 mars. Cette expédition fut surtout pénible pour les chevaux, qui souffrirent beaucoup du défaut de nourriture. Ils ne reçurent en effet, la plupart du temps, qu'une demi-ration d'orge. Nous citons en entier le rapport du commandant Doucet, qui résume clairement les opérations, au moins en ce qui concerne le groupe qui nous intéresse.

RAPPORT DU CHEF D'ESCADRONS DOUCET

COMMANDANT LES ESCADRONS DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE ATTACHÉS A LA COLONNE HERBILLON

2, 3 et 4 janvier 1847. — Nous quittons Constantine le 2 janvier. Nous bivouaquons ce jour-là à Aïn-Gourgi; le 3, à Aïn-Yagout; le 4 à Batna.

5, 6 et 7 janvier. — Le 5, nous couchons à Ksour; le 6, après une marche de dix heures, très pénible, nous arrivons à El-Kantara; le 7 à El-Outaïa.

8 janvier. — Nous marchons pendant onze heures et nous bivouaquons dans les sables, à Tolga, où nous sommes rejoints par les troupes venant de Biskra.

9 janvier. — Nous campons, à onze heures, près de l'Oued-Djedi.

10 janvier. — Après une marche de quatre lieues, nous nous établissons à 500 mètres de l'oasis des Ouled-Djellal, sur un petit plateau, séparé de l'oasis par l'Oued-Djedi, presque à sec et large de 300 mètres. Les Ouled-Djellal, fanatisés par Bou Maza, avaient organisé des moyens de défense énergiques. Après bien des pourparlers inutiles, le combat s'engage à 2 heures un quart et se prolonge jusqu'à 4 heures et demie. Malgré l'ardeur de nos troupes, il fallut battre en retraite.

Le brave commandant Billon ayant été tué, le capitaine Vérillon prend le commandement de la seconde colonne d'attaque et opère en bon ordre sa retraite sur le camp.

Le 2e escadron a perdu un brigadier et un chasseur tués. Un brigadier a été très grièvement blessé. Trois chevaux sont morts et quatre blessés.

Le 6e escadron a eu un cheval tué et un blessé.

L'adjudant-major Cousin et le maréchal des logis Dupuis faisant fonctions d'adjudant ont eu tous deux leurs chevaux blessés.

Dans ce combat, dont l'insuccès ne ternit pas la gloire, les militaires dont les noms suivent se sont particulièrement distingués :

Les capitaines Vérillon, de Prémonville, Cousin ;

L'aide-major Castex, qui a donné ses soins aux blessés sous le feu ;

Le lieutenant de Bruchard ;

Les sous-lieutenant Bourgeois et Le Forestier ;

Les maréchaux des logis Dupuis, Poidebard et Bruant. Celui-ci a eu son cheval tué sous lui.

Les brigadiers Dubroux, blessé mortellement ; Miachou, blessé grièvement, et dont le cheval a été tué sous lui ; Verlé, Humbert, Bellon.

Les chasseurs Guyon, Guinder, Hennequin, Vasseur.

24 janvier. — Nous campons à Sidi-Khaled, à trois heures de marche en remontant l'Oued-Djedi.

31 janvier. — Nous transportons le bivouac à huit heures de marche en arrière sur le même cours d'eau.

2 février. — Nous bivouaquons à Doucen ; six heures de marche.

4 février. — Nous entrons dans l'Atlas et nous campons à Sadoun, après huit heures de marche, dont quatre dans le lit presque impraticable d'un torrent.

5 février. — Nous arrivons à El-Gueri, après une marche de douze heures, dont les deux premières ont été bien pénibles.

6 février. — Bivouac à Raz-Oued el-Chaïr.

7 février. — Bivouac à Aïn-Melah, sept heures de marche. En y arrivant, le 2e escadron fait une razzia considérable sur les partisans de Bou Maza, dans les Ouled-Nayls.

8 février. — Après avoir marché toute la nuit et une partie de la journée, nous campons à Aïn-Rich, où nous faisons encore une belle razzia.

11 février. — Nous marchons pendant neuf heures pour arriver à l'Oued-Chaïr, où pendant cinq jours, nous souffrons d'un froid excessif.

16 février. — Marche de six heures qui nous ramène à Aïn-Melah.

20 février. — Nous repartons pour Raz-Oued-el-Chaïr ; sept heures de marche.

21 février. — Nous atteignons l'Oued-Mahla ; dix heures de marche.

26 février. — Nous bivouaquons à Raz-el-Chiz ; huit heures de marche.

27 février. — Bivouac à Sadouri ; six heures de marche.

28 février. — Bivouac à Doucen. Nous rentrons dans le désert.

1er mars. — Nous partons pendant la nuit. De 11 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, nous nous arrêtons à Sidi-Khaled, puis nous nous remettons en route jusqu'à 4 heures et demie. Nouvelle marche suivie d'un repos jusqu'à 9 heures du soir. Nous marchons ensuite toute la nuit, toute la journée du lendemain et nous atteignons, à 6 heures du soir, le fameux puits d'El-Mogoub, après avoir fait trente lieues en trente-huit heures, manqué d'eau pendant vingt lieues et supporté une chaleur étouffante.

4 mars. — Nous campons à Baschaâ où nous manquons d'eau : dix heures de marche.

5 mars. — Nous revenons à Sidi-Khaled ; dix heures et demie de marche.

6 mars. — Nous arrivons à Rabbah ; huit heures de marche.

7 mars. — Bivouac à M'lili ; dix heures de marche.

8 mars. — Bivouac à Lioua ; dix heures de marche.

9 mars. — Bivouac et séjour à Biskra ; huit heures de marche.

Puis nous suivons la même route qu'à l'aller et nous arrivons le 18 mars à Constantine, après avoir parcouru près de quatre cents lieues.

Constantine, 25 mars 1847.

Signé : Doucet.

Il n'est pas très documenté, le rapport du commandant Doucet, et la lecture en est quelque peu aride. Mais elle est loin d'être sans intérêt au point de vue de la résistance des troupes capables de fournir plusieurs jours de suite, par la chaleur suffocante de ces plaines du sud, avec de l'eau toujours mauvaise, quelquefois sans eau, sous un chargement pesant, des marches d'une durée de huit ou dix heures. Quels soldats que ceux qui ont pu, les 1er et 2 mars, faire trente lieues en trente-huit heures, allant chercher à vingt lieues le puits qui doit étancher la soif de toute une colonne, près duquel chacun attendra son tour ! Quels chevaux de guerre que ceux auxquels on a pu demander de porter leurs cavaliers pendant deux mois et demi dans de pareilles conditions, n'ayant

pour soutenir leurs forces et leur énergie qu'une demi-ration d'orge !

Nous pensons donc que le rapport si sec du commandant Doucet n'aura pas été sans intérêt pour le lecteur, bien qu'il y soit peu question de Bou Maza qui, d'ailleurs, devait encore faire parcourir à nos troupes bien des kilomètres.

Peu de jours avant la fin de cette expédition, nous avions appris avec chagrin la mort, à l'hôpital de Montpellier, du capitaine Pouzin. Cet officier laissait au régiment d'excellents souvenirs. Sa santé, très ébranlée par la rigueur de la vie de campagne, avait nécessité son départ pour la France, où il succomba au bout de peu de temps.

Nous eûmes, en revanche, le plaisir de fêter la nomination au grade de chef d'escadrons du capitaine d'Ambry. Ce brillant soldat, qui avait donné à son escadron de beaux exemples de bravoure, n'était pas perdu pour l'Algérie, car il était placé au 1er chasseurs, arrivé depuis peu dans la colonie. Il fut remplacé au 4e escadron par M. Gasselin.

Expédition de l'Aurès. — L'expédition de l'Aurès n'avait été que différée. Ce projet fut repris sur une base plus large. Trois colonnes y concoururent, partant de Batna, de Biskra et de Bône. La seconde était surtout une colonne d'observation destinée à barrer les routes du sud aux tribus qui tenteraient de s'échapper par le Sahara. Elle était accompagnée par le 5e escadron, capitaine Baradère. Le régiment ne fournit pas de cavalerie à la colonne de Bône ; mais le colonel de Mirbeck emmenait à la colonne de Batna trois de nos escadrons et un de spahis. Il quitta Constantine le 21 mars, arriva le 24 à Batna et en repartit le lendemain, marchant vers Khenchela par les versants nord de l'Aurès. La colonne atteignit Sidi-Abid le 30. On s'attendait à de la résistance et l'infanterie avait déposé ses sacs à 3 kilomètres du village. Mais celui-ci était abandonné. Les marabouts y revinrent cependant le 1er avril, et se présentèrent au camp, où l'on procéda à leur arrestation. En arrivant à l'Oued-Hallel, le 3 avril, nous fûmes rejoints par des

courriers des deux autres colonnes annonçant que les Nemencha étaient réunis à Raz-el-Arch. On procéda donc, le 4, à la reconnaissance de l'Oued-Hallel. Ce cours d'eau, qui coule vers le sud, est une des voies de communication les plus importantes entre les hauts plateaux et l'oasis de Négrine. Il suit un ravin profondément encaissé dont les berges rocheuses s'élèvent souvent à plus de 300 mètres de hauteur. Des éboulements gigantesques forment, par endroits, un véritable chaos que l'imagination ne saurait se figurer. Pendant la reconnaissance, quelques coups de feu, inoffensifs d'ailleurs, furent dirigés sur nous du sommet de ces escarpements. Le 5, au bivouac de l'Oued-Tlidjane, nous fûmes rejoints par la colonne de Bône qui suivit la même route que nous jusqu'au 7. L'ennemi restait invisible. Cependant quelques coups de feu furent tirés, le 11 et le 12, sur des chasseurs qui coupaient du fourrage vert. Nous continuâmes à battre la région avoisinante, poussant des reconnaissances vers l'Oued-Hallel, Sidi-Aghrab, l'Oued-Halleg et Sidi-Abid, où des marabouts vinrent faire leur soumission dans la journée du 17. Une de ces reconnaissances visita Djeurf, village étrange creusé dans une roche calcaire qui forme comme un immense champignon et paraît menacer d'écraser les gens qu'elle abrite. A petite distance de Djeurf, se trouve un ancien village troglodyte creusé dans une paroi verticale de roche assez tendre dans laquelle on voit les trous où s'engageaient les échelons qui permettaient l'accès de ces demeures des premiers âges. Pendant la reconnaissance de Djeurf nous essuyâmes quelques coups de feu qui nous tuèrent deux chevaux. Le 23 avril, on reconnut le Djebel-Dar. Puis la colonne prit la direction de Khenchela en s'arrêtant, le 26 et le 27, à l'Oued-Tamagra où l'on procéda à l'arrestation de quelques notables. Un escadron fut dirigé directement, le 1er mai, du bivouac de Tousian sur Constantine. La colonne rentra, le 2 mai, à Batna. Elle y fut disloquée.

A peine cette expédition était-elle terminée que le général Bedeau fit réunir à Sétif une nouvelle colonne, dont le colonel de Mirbeck commandait la cavalerie. Celle-ci comprenait deux escadrons du régiment.

Expédition de Kabylie. — Le 14 mai, nous quittâmes Sétif pour aller bivouaquer à Chil-Kan. Quelques coups de fusil furent échangés le lendemain aux avant-postes, autour du camp établi à Ma-Ouklan. Le 16, nous pénétrâmes dans la montagne des R'boulas où nous vîmes des partis assez nombreux dont l'attitude montrait nettement les dispositions hostiles. Le général Bedeau fit masser la colonne, laissa le convoi sous la garde de quatre bataillons et se porta, avec les cinq autres, la cavalerie et l'artillerie, au devant des indigènes qui abandonnèrent presque sans résistance les hauteurs qu'ils occupaient. Nous les poursuivîmes sur le plateau et nous mîmes le feu à trois villages des R'boulas. Quand nous reprîmes la direction du camp, les Arabes, comme toujours, attaquèrent l'arrière-garde. Mais la cavalerie, qui s'était embusquée dans un ravin, en sortit à propos, les chargea et les dispersa en leur sabrant quelques hommes. La colonne bivouaqua près de la crête du Djebel-Muadès. Elle poussa le lendemain jusqu'à l'Oued-Graïdj. Quelques coups de feu tirés sur ce bivouac tuèrent deux hommes d'infanterie.

Le 18, au sortir d'un défilé, nous aperçûmes, dans la direction de la marche, 1 000 à 1 200 Arabes formant un groupe qu'appuyait vers la gauche un autre parti de 400 à 500 hommes. Le général marcha au devant de la fraction la plus forte qui s'abritait derrière des haies. Deux compagnies d'infanterie enlevèrent cette position. Un officier de tirailleurs fut tué dans cette escarmouche. Nous bivouaquâmes au-dessus du Bou-Sellam. La colonne s'y reposa le 19 et coucha, le 20, près du village de Rekbaïla.

Le 21, en arrivant au bord de la Summam, nous donnâmes la main à une colonne partie d'Alger sous les ordres du maréchal gouverneur général avec laquelle nous marchâmes de concert le lendemain, dans la plaine qui s'étend de Bougie au Djebel-M'laïla. Après un repos de deux jours, le maréchal nous passa en revue et renforça notre colonne d'un bataillon de chasseurs d'Orléans. Puis il se sépara des troupes. La colonne d'Alger partit le 26, retournant sur ses pas. Celle de Sétif la suivit à deux heures de distance.

Toutes deux étaient sous le commandement du général Bedeau, mais marchaient séparément. Elles se quittèrent d'ailleurs le 27. Le général fit protéger ce jour-là, par la colonne de Sétif, le passage d'un défilé que celle d'Alger avait à franchir pour suivre son itinéraire.

Pendant la marche du 28, nous vîmes dans la montagne quelques rassemblements qui se dispersèrent à notre approche. Nous campâmes à Ghadou ; les trois jours suivants dans les prairies de Merdja-Beni-bou-Boukar.

Dans la journée du 31, un fort rassemblement se montra sur les crêtes. Le général laissa deux bataillons à la garde du camp, marcha droit à l'ennemi avec le gros de ses forces et le fit tourner par le 43e de ligne et la légion. L'attaque jeta le désordre parmi les Kabyles, qui se dispersèrent dans les ravins. Nous les poursuivîmes jusqu'au bord de la Rouslam, leur tuant quelques hommes et leur faisant 12 prisonniers. Nous n'eûmes que 2 spahis blessés.

Le 1er juin, la colonne bivouaqua à Tassouba. Le lendemain, elle quitta la route de Bougie pour se diriger vers les Beni-Yala, et s'arrêta sur le Djebel-Tezza. Une reconnaissance envoyée vers 4 heures du soir incendia un village appartenant à Sidi Sadès el Moussa.

Nous arrivâmes, le 3, à Beni-Yala. Dans la journée du 4, le général, accompagné par la cavalerie, bivouaqua à trois lieues en avant de l'infanterie. Au moment où nous passions un cours d'eau, un orage subit le changea en torrent. Un de nos chasseurs disparut entraîné par les eaux, et le maréchal des logis David, qui se porta à son secours, faillit aussi périr victime de son dévouement.

Nous rentrâmes à Sétif le 5 juin.

Colonne de Milah. — Douze jours plus tard, le général Bedeau formait à Milah une autre colonne, dont le colonel de Mirbeck commandait la cavalerie, comprenant les escadrons du commandant de Noë et une division de spahis. Cette cavalerie bivouaqua, le 17 juin, à M'zen-Aïssa et employa la journée du 18 à reconnaître la route d'Azouzaïn où nous passâmes le 19 et le 20. Divers indices

présageant une attaque de nuit, le général fit renforcer les avant-postes. En effet, vers 8 heures du soir, une vive fusillade éclata devant le front occupé par le 31e de ligne. A 10 heures, les Kabyles tentèrent d'enlever les grand'gardes. Celle du 19e léger les chargea à la baïonnette et les dispersa; mais nous perdîmes 2 officiers, 2 hommes, et nous eûmes 13 blessés.

Pendant la marche du 21, un groupe de 200 Kabyles se montra sur les hauteurs à notre gauche. La colonne poursuivit sa marche sans s'en inquiéter et bivouaqua sur l'Oued-Azouzaïn, près d'un bois qui fut occupé par le 31e. A 8 heures du soir, comme la veille, les Kabyles attaquèrent ce bois. La fusillade fut encore très vive : mais une compagnie de grenadiers s'empara d'un ravin où s'abritait l'ennemi. Celui-ci se retira.

Le 22, quelques Kabyles des Ouled-Aïdoum, bientôt renforcés par ceux des Beni-Toufout, attaquèrent notre arrière-garde. Le combat dura pendant toute la traversée du défilé de l'Oued-Hisgar. Le général fit alors embusquer deux compagnies de grenadiers qui choisirent leur belle pour faire un retour offensif et tuèrent à l'ennemi 15 hommes sans en perdre un seul. La colonne bivouaqua sur le Djebel-Sidi-Nenlouk.

Le 23, elle atteignit l'Oued-Beddaria et poursuivit sa route vers la mer. Elle y arriva, le 25, au pied de la montagne des Beni-Saïd. Le *Caméléon,* venant de Philippeville, débarqua cinq jours de vivres pour la colonne et repartit, le 27, emmenant nos malades.

Quatre jours après, l'expédition terminée, nous rentrions à Constantine.

Expédition contre Ben Azedin. — Quelques tribus étaient en retard pour le paiement de l'impôt. Une petite colonne partit, le 24 juillet, de Constantine, pour contraindre les récalcitrants à s'exécuter. Elle était sous les ordres du lieutenant-colonel de Forton et comprenait deux de nos escadrons. A part quelques escarmouches sans importance, il ne se produisit rien de saillant. Les caïds Bou Lakras et Ferrat ben Azedin, après bien des pourparlers, finirent par se soumettre à nos exigences légitimes. Outre

les contributions, on leur imposa une amende. La colonne rentra le 8 août. Quelques hommes atteints de variole avaient dû être évacués le 4.

Depuis plus de dix ans, le bey Achmet vivait dans la province de Constantine, intriguant en vain pour obtenir un soulèvement en sa faveur. Son administration n'avait pas laissé dans le cœur de ses anciens sujets une grande reconnaissance. Tant qu'il eut de l'argent, les asiles ne lui manquèrent pas. Puis ses ressources s'épuisèrent. Un reste de prestige lui permit pendant quelque temps d'exiger qu'on lui vînt en aide. Mais, au commencement de l'année 1848, il ne lui restait plus rien; et ce prince autrefois puissant et redouté habitait l'Aurès depuis trois ans, hôte misérable d'un pauvre village situé près d'El-Ksar, dont les habitants se souciaient peu de le garder plus longtemps à leur charge. Toutefois, la présence parmi les indigènes d'un homme ayant exercé une pareille autorité, n'était pas sans danger pour nous. Sa capture devait impressionner profondément les populations indigènes. Nous allons raconter comment elle s'opéra.

Prise du bey Achmet. — L'esprit indiscipliné des gens de l'Aurès nous créait souvent des difficultés. Au printemps de 1848, il devint nécessaire d'agir contre eux avec vigueur. Une colonne fut réunie à Batna sous les ordres du colonel Canrobert, du 2e régiment de la légion étrangère. Elle comprenait 230 hommes du 3e chasseurs d'Afrique, et se mit en marche le 10 mai, franchit l'Oued-Daya, l'Oued-Rengued et arriva, le 12, au Djebel-Raouch. Les tribus fuyaient devant elle. Le colonel Canrobert apprit néanmoins qu'elles s'étaient réfugiées chez les Beni-Smiloul, au village de Soufan-el-Ma. Décidé à les y atteindre, il emmena, le 13 à la pointe du jour, trois bataillons sans sacs, la cavalerie et la moitié de l'artillerie, laissant le camp sous la garde des avant-postes et d'un bataillon du 43e. A deux heures du village ennemi, il envoya en reconnaissance les spahis et le goum qui suivirent les traces de l'émigration et purent s'emparer des troupeaux et des tentes. On attendit alors l'arrivée de l'infanterie, et l'on se dirigea sur le vil-

lage qui venait d'être abanbonné, mais où tous les bagages des Beni-Adjama et des Batchia avaient été déposés le matin même. Tentes, tapis, tellis furent enlevés après trois quarts d'heure d'un pillage où nos alliés indigènes se montrèrent passés maîtres. A peine les malheureux dépouillés tirèrent-ils de loin quelques coups de feu. La dachera fut incendiée et nous rentrâmes au camp.

La colonne se transporta, le 14, sur l'Oued-Mellagou. Elle y fit séjour et employa la journée du 15 à détruire les moissons. Le 16, le colonel fit changer l'emplacement du camp et, pour être plus libre de ses mouvements, l'établit dans une position facile à défendre avec peu de monde. Le 20, il partit, avec deux bataillons et demi, une compagnie d'élite de la légion, une demi-batterie, cinq pelotons du 3e chasseurs et un peloton de spahis, pour le bivouac de l'Oued-Tamagra. Il y fut rejoint par 300 cavaliers des Ouled-Rechaich qu'il passa en revue le 21. La colonne légère se transporta le 22 à El-Hammam, y séjourna le 23 et revint le lendemain à l'Oued-Mellagou. Elle en repartit, le 26, pour Fellah, le 27, pour Thaoudan, où elle s'empara de douze des principaux meneurs, qui furent envoyés à Batna. Elle passa les journés du 29 et du 30 à l'Oued-Ferès, d'où l'on dirigea sur Batna les malades et de nouveaux otages. Le 31, elle pénétra dans le massif de l'Aurès et campa à l'Oued-Taya. Le 1er juin, elle atteignit El-Kella; le 2, Chess; et, le 3, Mennah.

Nous approchions de Kberiche, ce village des Ouled-Abderrhaman où vivait depuis trois ans le bey Achmet. Le colonel Canrobert, très bien renseigné, envoya au commandant du cercle de Biskra l'ordre de se porter avec son goum dans le Zab-Chergui, pour observer les débouchés du côté du Sahara et empêcher le bey de fuir par le sud. Toutes les dispositions étant prises, la colonne partit sans sacs ni bagages, emportant seulement des vivres pour six jours. Elle prit la direction du sud, passa les montagnes en arrière de Mennah et s'établit sur l'Oued-Abdallah. De nouveaux renseignements parvenus au colonel Canrobert lui donnèrent l'assurance que le plus sûr moyen de réussir dans son entreprise était de surprendre le bey à Kberiche. Il partit donc pendant

la nuit, n'emmenant que la cavalerie et quatre compagnies. Le passage des montagnes se fit par des chemins affreux. A 10 heures du matin, nous arrivâmes à l'Amar-Khaddou. Nous n'étions plus qu'à cinq heures de Kberiche. Un émissaire du bey se présenta au colonel, porteur d'une lettre par laquelle Achmet demandait l'aman et se déclarait prêt à se rendre à un officier français désigné pour recevoir sa soumission pour laquelle sa famille et lui refusaient l'entremise de chefs indigènes.

Mais, avant que le colonel Canrobert eût pu satisfaire à cette demande, le commandant supérieur de Biskra, informé de notre mouvement sur Kberiche, s'était engagé dans la montagne avec son goum et ce fut à lui que le bey se rendit.

Le reste de la colonne nous rejoignit à Abed-Dachera, sur l'Oued-el-Abiod. Le 6 juin, nous étions à Mchounech, et, le 7, à Biskra. Le bey y arriva le même jour, conduit par le commandant supérieur. Le 9, la cavalerie escortant Achmet Bey partit pour Batna.

Expédition de Kabylie. — Une colonne mobile formée sous les ordres du colonel Jamin, du 8e ligne, et comprenant notre 6e escadron, se mit en route le 3 août pour aller attaquer Ben Azedin et ses partisans. Les Kabyles défendirent l'accès du village de Sidi-Merrouan; mais ils furent culbutés par les chasseurs qui les forcèrent à passer l'Oued-Endja. Nous eûmes 2 chevaux blessés.

Le commandant de Noë, amenant le 5e escadron, rejoignit la colonne le 6 août. Au moment où il arrivait, il trouva le 6e escadron aux prises avec les Kabyles, qui l'avaient attaqué pendant qu'il faisait le fourrage. Le 5e ne prit que le temps de décharger ses chevaux et se jeta dans le combat. M. Frantz, à la tête de son peloton, s'élança sur les cavaliers ennemis et leur enleva 4 chevaux.

Nouvelle attaque, le 8, au moment du fourrage. Le commandant de Noë, avec ses deux escadrons et le bataillon indigène, repoussa les Kabyles de l'autre côté de la rivière. Le chasseur Laurent, du 6e escadron, et un cheval furent tués dans ce combat.

Le 14, le colonel Jamin avait emmené une partie de la colonne

couper du vert et laissé le camp sous la garde du commandant de Noë. Celui-ci fut attaqué par Ben Azedin. Le commandant Bourbaki, deux pelotons sous les ordres de M. Frantz et quelques compagnies du bataillon turc le chargèrent si vivement, le long de la rivière, qu'ils se laissèrent entraîner trop loin. Il fallut envoyer un soutien pour protéger leur retraite. Dès que le colonel Jamin fut prévenu, il fit jeter à terre les sacs de fourrage et donna l'ordre à cinq pelotons de chasseurs d'aller dégager le commandant Bourbaki. Le combat devint très vif et durait depuis une heure quand l'arrivée du colonel Jamin avec l'infanterie nous assura le succès. Avant de rentrer au camp, nous incendiâmes sur l'Oued-Endja tout ce que nous avions respecté jusque-là.

Le maréchal des logis Lyons, renversé par un Kabyle, avait perdu son cheval passé à l'ennemi. Deux chevaux avaient été tués, plusieurs blessés.

Le 31 août, les Kabyles attaquèrent notre camp pendant la nuit et blessèrent le brigadier fourrier Fischer, du 5e escadron. L'attaque se renouvela, le 2 septembre, sur les quatre faces du camp. Le combat dura quatre heures et demie. La cavalerie fut chargée de défendre une des faces et de relier le gros aux grand'gardes sur lesquelles un feu très vif était dirigé par les Kabyles postés sur les crêtes qui dominaient le bivouac du côté de Milah.

Le 7 septembre, le général Herbillon rejoignit la colonne ; il était accompagné par le colonel de Mirbeck qui amenait le 3e escadron.

Combat de l'Oued-Endja. — Dès le lendemain, le général opéra une reconnaissance sur le cours de l'Oued-Endja. L'infanterie, sous les ordres du chef de bataillon Bourbaki, était appuyée par 150 chasseurs commandés par le capitaine Baradère. Le général massa la colonne sur un plateau dominant la plaine. Les Kabyles s'étaient groupés en grand nombre vers le point où se trouve la sépulture de la famille Ben Azedin. On fit ouvrir le feu par les obusiers et les fusils de rempart. L'ennemi, qui recevait d'importants renforts, gagna les crêtes sur notre droite. Le général

prit alors l'offensive. Il ordonna au commandant Bourbaki d'attaquer de front avec le bataillon turc appuyé par deux de nos pelotons, mais lui interdit de passer la rivière. Le bataillon s'engagea dans un étroit couloir et s'y entassa. Nos pelotons gravirent les pentes sur la droite, pour chercher un passage, et délogèrent des Kabyles qui s'y étaient embusqués. Ils les chargèrent et leur tuèrent quelques hommes; mais, arrêtés brusquement par un précipice, ils durent mettre pied à terre pour se rapprocher de l'infanterie. Le général avait, pendant ce temps, passé le col et déployé ses forces à 200 mètres de la rivière. L'attaque était surtout très vive à notre droite. Deux compagnies turques étaient aux prises avec l'ennemi posté sur la rive gauche, et Ben Azedin, débouchant tout à coup au galop du village d'hiver à la tête de 100 cavaliers, rendait leur position critique. Mais, sans attendre des ordres, M. Frantz, enlevant ses deux pelotons et suivi par l'escorte du général, passa la rivière, se jeta sur les cavaliers arabes et les attaqua avec une telle énergie qu'il les mit en déroute. 60 hommes à pied qui s'étaient avancés sous la protection de Ben Azedin se trouvèrent ainsi abandonnés et furent tous sabrés.

Le colonel de Mirbeck nomma brigadier sur le terrain même du combat le chasseur Lacoste, en récompense de sa vaillante conduite. Nous rentrâmes au camp sans être suivis par l'ennemi. Le 9 septembre, le général fit gravir le Zouarah par sa colonne fractionnée en trois groupes. On mit le feu à toutes les propriétés de Ben Azedin. Cette vigoureuse répression eut pour résultat immédiat la soumission du pays. Nous rentrâmes à Constantine le 11 septembre.

CHAPITRE IX

Expédition dans le Hodna. — Expédition du Zouarah. — Combat du Zouarah. — Combat de Smendou. — Combat du 31 mai 1849. — Colonne de Sétif. — Combat de Seriana. — Le brigadier Frotey et le chasseur Donat prennent l'étendard d'Abd el Hafid. — Mort du commandant de Saint-Germain. — Expédition de Zaatcha. — Les zouaves de Canrobert. — Combat de Tolga. — Combat de Bou-Chagroun. — Attaque d'un convoi à El-Kantara. — Mort du maréchal des logis Guigemer du Breuil.

Expédition dans le Hodna. — Le 21 mars 1849, on organisa à Batna une colonne mobile destinée à opérer dans le Hodna sous les ordres du colonel Carbuccia. Le 1er escadron, capitaine du Fretay, partit de Constantine pour aller rejoindre le 4e détaché à Batna depuis six semaines. L'un et l'autre, ainsi que les spahis, étaient commandés par le chef d'escadrons de Chanaleilles.

La colonne se mit en marche le 25 mars, bivouaqua à Ksour, atteignit le lendemain Tasseygoun et, le 27, l'Oued-Barika. Elle y fut rejointe par le détachement du 3e chasseurs venant de Biskra, et partit, le 29, pour Melkaouak. Le 30, nos escadrons, sous les ordres du chef de bataillon de Saint-Germain, commandant supérieur de Biskra, exécutèrent une razzia et ramenèrent au camp 500 moutons, 800 chameaux, quelques chevaux et mulets. Cette opération, renouvelée le 1er avril par le 1er escadron et 40 spahis, nous rapporta 400 moutons et 200 chameaux.

Le 7, au bivouac de Magra, notre colonne fit sa jonction avec celle du colonel de Barral. Elles se portèrent ensemble, le 8, sur l'Oued-Baroum et, le 9, à Aïn-Kella où elles se séparèrent ; celle du colonel de Barral se dirigeant sur Bou-Saâda, pendant que la nôtre prenait la route de Batna. Elle repassa, le 12 avril, au bivouac de l'Oued-Barika et fut disloquée le lendemain à M'dougal.

Le 2e escadron faisait partie de la colonne de Barral qui avait

pour mission d'aller recueillir l'impôt à Bou-Saâda et rentra à Sétif, après vingt jours de marche, ramenant 70 chevaux de prise qui furent versés au régiment.

Le 4e escadron rentré, le 23 avril, à Constantine, en repartit, le 29, avec le 3e, pour prendre part à une petite expédition destinée à pacifier les environs d'El-Arrouch, où les prédications d'un chérif avaient fait naître une certaine agitation.

Ces deux escadrons, sous les ordres du lieutenant-colonel de Brancion, se mirent en marche à 7 heures du soir. Ils avaient l'ordre de ne faire qu'une courte halte à Smendou et d'y laisser une division, jusqu'à l'arrivée du général de Salles attendu, le 30, à la pointe du jour, avec l'infanterie et l'artillerie. Ce fut la deuxième division du 3e qui resta à Smendou. Le reste de la cavalerie atteignit El-Arrouch au point du jour, et passa la journée à faire des reconnaissances qui n'eurent aucun résultat. Le chérif et sa bande avaient disparu. Le général de Salles arriva le soir avec le gros de la colonne. Le 2 mai, il atteignit Robertville et entama des négociations avec les tribus voisines qui se soumirent au paiement de l'amende dont elles avaient été frappées. La colonne se replia vers Constantine; mais le 4e escadron resta à El-Arrouch, d'où nous ne tarderons pas à le voir partir sous les ordres du lieutenant-colonel de Tourville, chargé d'opérer en Kabylie de concert avec le général Herbillon. Celui-ci quitta Constantine le 17 mai, emmenant le colonel de Mirbeck avec nos 5e et 6e escadrons. Le soir on coucha au bord de l'Oued-Krotone et, le lendemain, à Milah.

Expédition du Zouarah. — Le 19 mai, la colonne établit son bivouac sur l'Oued-Endja, à très petite distance de la maison de Ben Azedin, que le général visita, le 20, suivi de son état-major et d'une division du 5e escadron.

Combat du Zouarah. — Le 21, nous gravîmes le Zouarah et nous campâmes au col de Beïnen. L'ennemi s'était retiré chez les Beni-Mimoun. Le général fit faire le café. Puis, apprenant qu'un assez gros rassemblement s'était formé dans le lit d'un ruisseau

très encaissé, à deux lieues du bivouac, il partit avec 1 200 hommes d'infanterie et la deuxième division du 6e escadron commandée par le capitaine Farcy. Des difficultés de terrain arrêtèrent bientôt la cavalerie qui marchait en tête. Au même instant, et de tous côtés, des coups de feu partirent des rochers et des ravins. Deux bataillons, sous les ordres des commandants Bourbaki et de Saint-Germain, s'élancèrent aussitôt sur l'ennemi qui fut chassé de toutes ses positions, perdant beaucoup de monde, et laissant entre nos mains un butin considérable, des troupeaux et de très beaux chevaux appartenant à la famille de Ben Azedin.

Cet engagement nous coûta trois morts et quelques blessés. La colonne rentra au camp à 6 heures du soir. Le mauvais temps nous contraignit à y rester inactifs jusqu'au 25 mai, date à laquelle nous passâmes sur la rive gauche de l'Oued-Endja. Nous y fîmes séjour le 26.

Combat de Smendou. — Le même jour, un peloton du 4e escadron détaché du camp d'El-Arrouch à Smendou, sous les ordres du sous-lieutenant Lamothe, partit avec le goum du caïd Ibrahim, pour attaquer un chérif qui avait groupé autour de lui de nombreux indigènes et inquiétait la route de Philippeville. Ces gens, connaissant le faible effectif du détachement de Smendou, venaient de s'installer dans le voisinage. Lorsque la troupe de M. Lamothe fut en vue de l'ennemi, le caïd Ibrahim se montra fort hésitant et tout prêt à tourner bride. Mais M. Lamothe, le menaçant de son pistolet, lui déclara qu'il allait lui brûler la cervelle si lui et les siens n'attaquaient aussitôt. Cette attitude réveilla le courage du caïd. Les gens du chérif furent mis en déroute. Lui-même, atteint de plusieurs balles, roula à terre. Ibrahim lui coupa la tête et l'apporta à Constantine où elle fut exposée.

Revenons à la colonne Herbillon que nous avons laissée sur la limite du Zouarah, où elle avait reçu des ravitaillements le 28 mai. Elle se mit en marche le 29 et gravit les hauteurs qui dominent le pays des Beni-Mimoun. Ceux-ci, malgré des promesses réitérées, n'avaient pas acquitté l'impôt. Leur attitude à notre arrivée ne

nous laissa aucun doute sur leurs intentions. En effet, dès le lendemain, à 7 heures du soir, ils ouvrirent le feu sur nos grand'gardes. La première division du 5e escadron sauta lestement en selle et se porta en avant; mais elle n'eut pas à intervenir. Les Kabyles, repoussés par les tirailleurs, s'étaient dérobés dans les ravins. La nuit empêcha de les y poursuivre. Cette attaque audacieuse décida le général Herbillon à leur infliger sans plus tarder la leçon qu'ils méritaient.

Combat du 31 mai. — Laissant le camp à la garde du colonel de Mirbeck, il se mit en marche, le 31 mai, contre les Beni-Mimoun. L'avant-garde engagea l'action au bout de deux heures, enleva à l'ennemi toutes ses positions, franchit la rivière et brûla les villages de la rive gauche. Les spahis, commandés par le capitaine Legrand, et appuyés par le peloton de M. de Bruchard, du 5e escadron, suivaient le bataillon de la légion qui manœuvrait sur la droite. Mais la cavalerie déjà fatiguée ne put atteindre l'ennemi dans les ravins profonds où il se jeta. Le commandant Bourbaki ordonna en conséquence au peloton de chasseurs de rester à l'arrière-garde, et de soutenir la retraite qui se ferait après un repos d'une heure nécessaire à l'infanterie harassée par une course de deux lieues à travers bois et rochers. Pendant cette halte, l'ennemi passa avec ses troupeaux sur le territoire des Beni-Amas.

Nous traversâmes en nous retirant des villages incendiés dont les ruines fumaient encore. Un coup de feu parti d'une énorme touffe de broussailles tua le cheval du chasseur Kostenholtz. Quatre cavaliers fouillèrent immédiatement les alentours; mais ils ne purent découvrir le coupable.

La colonne revint, le 1er juin, à Sidi-Merrouan. L'expédition du Zouarah était terminée; toutefois, il restait encore à châtier quelques tribus aux environs de Smendou, d'El-Arrouch et de Collo. On commença par celle des Beni-Ouellan qui avait donné l'hospitalité au chérif Ben Yamina et fait cause commune avec les Ouled-el-Hadji. Ceux-ci furent razziés le 6 juin, et leurs biens saccagés. La colonne vint ensuite bivouaquer sur l'Oued-Guelli. Elle y fut

rejointe par le lieutenant-colonel de Tourville avec lequel se trouvait notre 4e escadron commandé par le capitaine de la Haye.

Les troupes s'avancèrent sur deux colonnes et, pendant trois jours, brûlèrent les moissons sur leur passage.

Colonne de Sétif. — Pendant la marche de la colonne Herbillon aux environs de Milah, une autre expédition partait de Sétif, sous les ordres du général de Salles, pour opérer entre cette ville et Bougie. Le 2e escadron, capitaine Barrabin, y était détaché.

On campa, le 19 mai, à Maïssen ; le 20, à Mérouti-el-Amar, où quelques coups de feu furent échangés. La colonne se mit en route, le 21, à 4 heures du matin, et passa, non sans peine, un col étroit par lequel on accède au plateau du Sebt, territoire des Beni-Sliman. En y arrivant, à 9 heures, on entendit le fusil et le canon de la colonne de Saint-Arnaud qui venait de Bougie. Le général de Salles prit les devants. Ses troupes continuèrent leur marche. Vers 11 heures, le convoi fut attaqué. L'arrière-garde et les flanqueurs ripostèrent. Le colonel Bouscaren fit embusquer derrière un pli de terrain le capitaine Forey, des spahis, avec un de ses pelotons et un des nôtres sous les ordres de M. Chaboud. Lorsque l'arrière-garde se fut suffisamment repliée, cette petite troupe se démasqua et fournit une charge brillante qui valut à M. Chaboud l'honneur d'une citation. La colonne, continuant alors librement sa marche, établit son bivouac chez les Beni-Abbès (fraction des Beni-Sliman) et fit sa jonction avec celle du général de Saint-Arnaud qui avait beaucoup souffert. Ce combat nous coûta 7 morts et 26 blessés.

Pendant les journées des 22 et 23, on détruisit, dans la zone qui entourait le camp, les maisons, les moissons et les arbres fruitiers. La cavalerie s'étendit sur un rayon de six kilomètres. Les avant-postes ne cessèrent de tirailler nuit et jour.

La marche fut reprise le 24 par des chemins affreux. L'ennemi attaqua simultanément la tête et la queue de la colonne. L'éclatement des obus se mêlait au bruit de la fusillade. La lutte était des plus chaudes. Nous devions passer un col dominé par un mamelon sur lequel les Kabyles avaient pris position et d'où ils dirigeaient

sur nous un feu très-nourri. La hauteur fut enlevée par quatre bataillons sans sacs soutenus par les spahis. Le bivouac put être établi à 4 heures. Les troupes incendièrent les moissons et saccagèrent tous les alentours. Cette œuvre de destruction, unique moyen de réduire les Kabyles à la soumission, fut continuée le lendemain pendant la marche. Une heure avant notre arrivée au bivouac, l'ennemi tenta, comme la veille, de nous barrer le passage. Il fut repoussé, mais tira sur le camp pendant toute la nuit.

Le 27, la cavalerie prit les devants, escortant les blessés et le général de Crény. Elle installa son bivouac sous les murs de Bougie. Les obsèques des officiers tués s'y firent le même jour. Le 28, elle escorta un convoi de vivres jusqu'aux Beni-Mimoun et rentra le soir. Le 29, elle alla au-devant d'un convoi de 31 blessés, dont 4 officiers parmi lesquels le capitaine Digard, du régiment, blessé la veille. Elle fournit ensuite, jusqu'au 7 juin, des détachements reliant la ville de Bougie aux colonnes expéditionnaires qui opéraient en Kabylie.

Le 8 juin, la colonne se mit en marche en deux groupes qui se réunirent au bivouac de Beni-Abd-el-Djelbar. Elle arriva, le 9, au Klil, où elle passa les deux jours suivants, et se sépara, le 11, de la colonne de Saint-Arnaud qui rentra à Bougie. Puis, suivant une ligne parallèle à la mer, elle s'empara des meules de foin chez les Beni-Djelil, détruisit des champs de blé et s'arrêta, le 13 et le 14, au-dessous de Trono ; le 15, à Beni-Chebaya.

La marche du 16 fut très courte ; mais la cavalerie exécuta dans la journée une razzia chez les Beni-Brahim, auxquels elle brûla quatre villages.

Le retour à Sétif se fit, le 24 juin, sans autre incident.

Dans le courant du mois d'août, le régiment reçut une partie des chevaux du 5e chasseurs qui rentrait en France. Ce détachement fut ramené d'Alger par le capitaine Lepape, parti, le 12, de Constantine avec 120 hommes.

Le 23 du même mois, 25 chasseurs, sous les ordres de M. Moura, sous-lieutenant, furent envoyés à Bougie pour y tenir garnison.

Combat de Seriana. — Peu de jours après, le 5e escadron et une division du 1er partirent pour Biskra. Le commandant de Saint-Germain, commandant supérieur des cercles de Batna et de Biskra, n'attendait que leur arrivée pour dissiper des rassemblements qui se formaient vers l'est. Apprenant, le 17 septembre, que quelques tribus groupées sous l'étendard d'Abd el Hafid, marabout de Khanga, projetaient une attaque sur Biskra, il se porta à leur rencontre avec 300 fantassins, 100 cavaliers du 3e chasseurs et 50 spahis.

Arrivé à peu de distance de Seriana, il aperçut, posté sur une éminence, le marabout entouré de 1 200 hommes, au milieu desquels flottait son étendard. Un ravin le séparait de cette position. La situation était critique. Reculer, bien que l'ennemi fût très supérieur en nombre, c'était s'exposer à sa poursuite et, même en y échappant, accepter un échec moral qui aurait pour conséquence la concentration et le soulèvement immédiat de toutes les tribus voisines. Le commandant de Saint-Germain prit résolument son parti.

Laissant l'infanterie sur la rive droite du ravin, il le franchit avec la cavalerie et, malgré la fusillade, s'élança à la charge avec une telle impétuosité qu'en un instant les indigènes furent culbutés, sabrés et mis en déroute, sans qu'il leur fût possible de se rallier, tant la rapidité et l'ardeur de cette attaque les avaient saisis d'épouvante.

Le brigadier Frotey et le chasseur Donat, qui avaient couru droit à l'étendard du marabout, s'en emparèrent et apportèrent à Biskra ce beau trophée.

Malheureusement le commandant de Saint-Germain paya de sa vie cet acte d'audace. Frappé d'une balle à la tête, il tomba raide mort. Le brigadier Richard fut blessé d'une balle à la cuisse. Un chasseur et quatre chevaux furent tués.

La petite colonne rentra à Biskra sans que l'ennemi osât la poursuivre. Elle rapportait le corps du brave commandant de Saint-Germain dont le nom a été donné, en souvenir de cet événement, à l'un des ouvrages qui protègent la place.

Expédition de Zaatcha. — Avant la fin de cette année 1849, le 3e chasseurs d'Afrique fut assez heureux pour prendre part à l'expédition de Zaatcha, qui devait achever de mettre en évidence le nom déjà illustre en Algérie du jeune et vaillant colonel Canrobert.

La colonne expéditionnaire que commandait le général Herbillon et qui avait pour mission de soumettre les tribus du sud de la province se réunit, le 25 septembre, à Aïn-el-Bey, à douze kilomètres environ de Constantine. Le colonel de Mirbeck, avec 161 chasseurs montés, escortait le général. Il avait sous ses ordres MM. Le Myre de Vilers, chef d'escadrons ; Barabin et du Fretay, capitaines ; Pichon, lieutenant ; Arnaud, Andrieu et du Tillet, sous-lieutenants.

La colonne bivouaqua le 26, à Aïn-Fourchy ; le 27, à Aïn-Yagout ; le 28, à Batna, où elle séjourna, le 29 et le 30, et laissa M. Pichon avec 35 hommes. Le 1er octobre, elle partit pour El-Ksour ; le 2, pour El-Kantara ; le 3, pour El-Outaïa ; le 4, pour Biskra. Elle y passa la journée du lendemain. La cavalerie reçut comme renfort l'escadron du capitaine Baradère et un peloton du 1er escadron commandé par M. Beaulieu.

Le 6, on partit pour l'Oued-Metlili. Le 7, la colonne arriva devant Zaatcha, grande oasis très peuplée, entourée et divisée par des murs en terre, excellent abri pour ses défenseurs. La cavalerie campa en face de la prise d'eau et de la zaouia. Le feu fut ouvert, à 8 heures du matin, par les obusiers et quatre pièces de campagne. Mais leur tir fut de courte durée. On s'aperçut de suite qu'il était peu efficace. Les projectiles passaient à travers les murs de terre sans les ébranler. La zaouia fut néanmoins enlevée en très peu de temps par le génie et l'infanterie. Le colonel et le commandant de Vilers, avec une division de chacun des 1er et 5e escadrons, reconnurent les abords de l'oasis. Le capitaine Marmier du régiment y fut grièvement blessé.

Le 8, la cavalerie poursuivit ses reconnaissances. Le 1er escadron escorta jusqu'à Biskra les blessés de la veille et revint au camp le 9. Pendant cette seconde journée, le maréchal des logis

Roussillon fut blessé très grièvement au cours d'une reconnaissance. Une division du 5ᵉ fut envoyée à Biskra, pour en ramener un convoi de munitions.

Le 10, le 11 et le 12, nous continuâmes à surveiller les abords de l'oasis, pour l'isoler de ses voisines. La colonne de Barral, qui venait de Bou-Saâda, arriva au camp le 12, vers 3 heures du soir. Elle amenait avec elle le 6ᵉ escadron, capitaine Lafond, et l'escadron de spahis de Sétif.

Les reconnaissances continuèrent les jours suivants et furent complétées, le 16, par un service de patrouilles montées qui fonctionna très activement. Toute la cavalerie réunie, le 18, sous les ordres du colonel de Mirbeck, fut chargée de couper les communications entre les indigènes de Zaatcha et ceux de Lichana. Ceux-ci ne quittèrent pas l'abri que leur offrait la lisière de l'oasis et tiraillèrent contre nous sans vouloir accepter un combat plus sérieux.

Le 20, à 6 heures du matin, nous montâmes à cheval de nouveau, pour nous opposer au passage des gens de Tolga qui voulaient se réunir à ceux de Farfar. Une partie de la cavalerie rentra au camp à 11 heures; le reste continua à surveiller les oasis et à empêcher leurs habitants de communiquer entre eux. On tenta sans succès, dans la journée, l'assaut de Zaatcha.

Les escarmouches quotidiennes coûtaient toujours à la colonne quelques blessés. Le camp n'étant pas organisé commodément pour leur donner des soins, on en forma un convoi qui fut escorté jusqu'à Biskra par un peloton du 1ᵉʳ escadron commandé par M. Beaulieu. Une division du 3ᵉ escadron nous rejoignit au camp, le 23 octobre. Elle escortait le prince Pierre Bonaparte.

Le colonel de Mirbeck, appelé au commandement du cercle de Biskra, quitta Zaatcha, le 24, avec le 5ᵉ escadron, la division du 3ᵉ et les spahis de Constantine. Cette cavalerie devait escorter les convois venant par la route de Batna. Il ne resta à la colonne que le 1ᵉʳ escadron, le 6ᵉ et deux fractions des spahis de Sétif et de Batna, le tout sous les ordres du commandant Le Myre de Vilers.

Le 1ᵉʳ escadron, commandé par le capitaine du Fretay, monta à

cheval, le 25, à 5 heures du matin, pour attirer l'attention des indigènes de Lichana, pendant que l'infanterie coupait leurs palmiers en face du camp. Les Arabes sortirent de l'oasis et tiraillèrent avec nos chasseurs qui attaquaient vivement la pointe de Lichana, sans parvenir cependant à prendre à revers les défenseurs protégés par un profond ravin. Mais cette diversion permit à l'infanterie d'abattre les palmiers. La fusillade étant assez vive, le commandant Le Myre de Vilers fit monter à cheval ce qui lui restait d'hommes disponibles. Tout le monde rentra à midi.

Le lendemain, le 1er escadron escorta, jusqu'à Biskra, un convoi de blessés et en ramena des vivres. La cavalerie fournissait d'ailleurs toutes les escortes que nécessitait le transport des courriers, des approvisionnements de toute nature et des blessés.

Combat de Tolga. — Le 30, M. Andrieu quitta le camp, avec son peloton et 20 hommes du goum, et descendit entre Farfar et Tolga, pour couper les communications entre ces deux oasis. Un combat s'engagea au cours duquel le chasseur Oswald fut blessé. Ce détachement fut relevé, à midi, par le peloton de M. Nadaud et 20 cavaliers du goum. Une attaque très vive des Arabes les força à se replier sur le camp. Le commandant de Vilers fit aussitôt monter à cheval et partit avec le colonel Borel de Brétizel, chef d'état-major. On dégagea le peloton de M. Nadaud qui était aux prises avec une nuée de fantassins arabes répandus dans la plaine qui sépare Tolga de Farfar. Plus loin on voyait se masser de nombreux cavaliers. Le commandant de Vilers lança deux fois de suite en fourrageurs le peloton de M. Andrieu et fit ensuite charger le reste de la cavalerie pour déblayer la plaine. Mais il était déjà tard ; la nuit interrompit le combat et nous rentrâmes au camp à 7 heures. Le chasseur David avait été tué ; le brigadier Hennequin avait reçu trois coups de feu. Nous avions en outre 1 cheval tué et 12 blessés.

Toute la cavalerie disponible était de nouveau à cheval le lendemain avant le jour. Lorsqu'elle fut en vue de Tolga, une tren-

taine de cavaliers sortirent de l'oasis. Le commandant de Vilers les fit aussitôt charger par le peloton de M. Andrieu. C'était un piège tendu par l'ennemi. Plusieurs centaines d'indigènes surgirent en un instant de l'oasis qui les cachait et enveloppèrent notre peloton. Trois fois celui-ci les traversa, trois fois ils se refermèrent sur lui. Le reste de la cavalerie s'élança à la charge deux fois de suite sur les Arabes qui étaient au nombre de 800 à 900 et que notre attaque, si vive qu'elle fût, ne parvint pas à repousser. Le commandant de Vilers fit alors rallier les escadrons et les forma en bataille sous le marabout de Tolga. M. Andrieu avait pu se dégager avec son peloton; il rapportait le corps des chasseurs Hesse, du 6ᵉ, et Tattier, du 1ᵉʳ, tués pendant la charge. M. Frantz et son cheval avaient été blessés. L'artillerie du camp s'était avancée pour protéger notre retraite. Ses obusiers durent tirer 160 projectiles pour tenir l'ennemi en respect. Il était midi et demi lorsque nous rentrâmes.

Cet engagement, le plus chaud qui eût été livré depuis notre arrivée à Zaatcha, nous coûtait 2 chasseurs et 4 chevaux tués, 1 officier, 6 chasseurs et 22 chevaux blessés.

Une colonne de renfort arriva d'Aumale le 1ᵉʳ novembre; elle comprenait un escadron du 1ᵉʳ chasseurs d'Afrique et un du 1ᵉʳ spahis.

Nous ne quittâmes le camp, jusqu'au 10 novembre, que pour escorter des convois et ramasser du fourrage vert.

Le colonel de Mirbeck, revenu de Biskra le 11, prit le commandement de toute la cavalerie qui était constituée comme il suit: 1ᵉʳ, 5ᵉ, 6ᵉ escadrons du régiment en entier; une division du 2ᵉ et une du 3ᵉ; un escadron du 1ᵉʳ chasseurs d'Afrique; 70 hommes du 1ᵉʳ spahis et 140 du 3ᵉ.

Combat de Bou-Chagroun. — Toute la cavalerie allait chaque jour chercher du fourrage vert. Le 12, cette corvée donna lieu à une rencontre sérieuse bien que très courte qui fut une bonne revanche de la précédente. Le colonel de Mirbeck en rendit compte dans le rapport ci-après.

RAPPORT DU COLONEL DE MIRBECK AU GÉNÉRAL HERBILLON

Sur la journée du 12 novembre 1849

Parti à 11 heures, pour faire une corvée de vert, avec toute la cavalerie, cinq compagnies de tirailleurs indigènes de Constantine et une pièce de montagne, je dirigeai ma colonne entre les ruisseaux de Bou-Chagroun et de M'lili. Plusieurs centaines de cavaliers occupaient le rideau qui s'étend de Bou-Chagroun à la montagne contre laquelle nous passions. De nombreux fantassins garnissaient la lisière de l'oasis de Bou-Chagroun. La manœuvre des cavaliers ennemis tendait à nous attirer vers cette oasis. Le goum du caïd de Biskra, qui nous accompagnait, eut sur notre droite un engagement où il montra beaucoup de vigueur et qui acheva de me dévoiler le but de nos adversaires. Nous commençâmes la corvée de vert et des coups de fusil furent tirés aussitôt sur les tirailleurs indigènes qui nous protégeaient et surtout sur la cavalerie. A peine eûmes-nous terminé, que de nombreux cavaliers, nous voyant reprendre la route du camp, nous tournèrent avec assez d'audace du côté de la montagne, pendant que tous les fantassins de Bou-Chagroun, poussant de grands cris, sortaient de l'oasis et s'élançaient dans la plaine.

Le ruisseau de Bou-Chagroun forme, avec le pied de la montagne où il prend sa source, un défilé d'une trentaine de mètres de largeur. Prévoyant que nous aurions bientôt l'occasion de faire repentir l'ennemi de son audace, j'envoyai au commandant Bourbaki l'ordre de battre en retraite, en simulant la crainte, et de passer le ruisseau de Bou-Chagroun, en se rapprochant le plus possible du défilé que je dépassai moi-même à une allure assez vive, après avoir eu soin de faire rompre ma cavalerie par la gauche en colonne de pelotons. Quand le défilé fut passé, les cavaliers qui avaient tourné la montagne, enhardis par ce qu'ils croyaient être une fuite, cherchèrent à nous couper la retraite. Je fis arrêter ma colonne et exécuter un demi-tour à gauche par peloton, après avoir fait jeter à terre les sacs de fourrage. Je donnai l'ordre à l'escadron de gauche, commandé par le capitaine Vivensang, de charger vigoureusement les cavaliers indigènes, au nombre de 250 à 300 ; et je prescrivis en même temps au capitaine des spahis d'Alger, qui se trouvait en tête de colonne, de partir au galop et de leur couper la retraite. Avec le reste de la cavalerie, je repassai le défilé au galop et, par un mouvement de pelotons à droite, je fis face à toutes ces populations groupées sans beaucoup d'ordre. Nous les chargeâmes à l'instant. Elles furent mises dans une déroute complète et laissèrent en fuyant sur le terrain 60 cadavres et beaucoup de blessés. Nous les poursuivîmes jusqu'aux palmiers de Bou-Chagroun. De son côté, le capitaine Vivensang exécuta très bien son mouvement. Les cavaliers arabes qui ne s'attendaient pas à son attaque tournèrent bride avec empressement et perdirent néanmoins 5 ou 6 des leurs. L'escadron des spahis d'Alger arriva un peu tard pour jouer son rôle.

Cette action, dans laquelle tout le monde a fait preuve de beaucoup de vigueur, n'a pas duré plus de dix minutes, et toute cette immense plaine qui fourmillait d'Arabes en fut débarrassée comme par enchantement.

Le Colonel du 3e chasseurs d'Afrique,
Signé : DE MIRBECK.

Le colonel, dans son rapport, ne rend pas compte d'un fait qui lui était personnel. Comme il chargeait en tête de sa cavalerie, il s'élança, suivi du capitaine adjudant-major Barrabin, sur un groupe d'indigènes et plongea son sabre dans la poitrine d'un chef que distinguaient sa haute taille et son riche costume. Celui-ci, se sentant blessé mortellement, saisit à deux mains la lame du sabre du colonel qui, ne voulant pas lâcher son arme, fut entraîné à terre. Il dut, pour dégager son sabre, mettre le pied sur la poitrine de l'indigène. Remontant aussitôt à cheval, le colonel continua la charge jusque sous l'oasis de Bou-Chagroun, fit sonner le ralliement et donna l'ordre au commandant de Vilers de réunir les escadrons, ce qui fut d'autant plus facile qu'on n'entendait plus un coup de fusil et qu'on ne vit plus un Arabe de la journée.

Cette affaire, conduite avec beaucoup de vigueur et d'habileté, produisit le meilleur effet sur tous ceux qui en avaient été témoins. Elle eut d'ailleurs, peu de jours après, un pendant qui fit encore le plus grand honneur aux troupes engagées. Nous ne pourrions mieux la raconter que ne l'a fait le colonel de Mirbeck dans son rapport que nous reproduisons en entier.

RAPPORT SUR LA JOURNÉE DU 16 NOVEMBRE

Mon Général,

Ce matin, lorsque vous me fîtes donner l'ordre de partir avec la cavalerie en reconnaissance sur votre gauche, nous trouvâmes quelques difficultés de terrain qui m'obligèrent à diminuer mon front. Bientôt ma tête de colonne s'engagea dans un labyrinthe formé par des buttes en pain de sucre variant de quatre à six mètres de hauteur. Le jour paraissait à peine. Nous arrivâmes ainsi, sans nous en apercevoir, au milieu d'un douar. Toutes les tentes étaient debout. Notre position était mauvaise. Je dus sortir au plus tôt de ce guêpier

Notre mouvement nous servit d'ailleurs. Les hommes qui occupaient encore le douar prirent la fuite et l'on en tua plusieurs. Je me trouvai bientôt sur les bords de l'Oued-M'lili, juste en face de son meilleur gué, que nous pouvions passer en colonne serrée. De là j'aperçus cette immense réunion de tentes qui s'étendait sur un kilomètre de long et cinq ou six cents mètres de large, parfois même davantage. Des fantassins et des cavaliers en grand nombre bordaient l'Oued-M'lili ainsi qu'un autre ravin parallèle et défendaient les approches de cette ville de tentes. Pendant que les femmes, les enfants et les serviteurs cherchaient à amasser tous les objets précieux et à chasser les troupeaux dans les oasis, je passai l'oued en colonne serrée et je donnai l'ordre aux deux escadrons de tête de prendre en flanc cette multitude, de la pousser le plus loin possible et de se rabattre ensuite sur les tentes. Au boute-charge, les deux escadrons partirent en fourrageurs. Un instant après, je donnai l'ordre aux deux escadrons de spahis de MM. Marulaz et Leroux, forts ensemble de 120 chevaux, de prendre par la gauche, en passant par le terrain que mes escadrons venaient de déblayer, d'aller jusqu'aux tentes, de les traverser dans toute la longueur qu'elles occupaient, et d'étonner les défenseurs que nous avions en face de nous. Je dois dire que ce qui me détermina surtout à faire ce mouvement, c'est que je voyais les zouaves passer la rivière au pas de course, sur notre gauche, juste en face du commencement des tentes.

Les deux escadrons lancés sur la droite (1er escadron du 1er régiment et 1er du 3e, sous les ordres du commandant Le Myre de Vilers) exécutèrent leur mouvement difficile avec la plus grande énergie.

Le 1er escadron du 1er régiment, arrêté un instant par une difficulté de terrain, se trouva un moment devant une quantité prodigieuse d'ennemis. Je lançai mon 3e escadron, capitaine Vivensang, qui tourna la difficulté et poussa une charge aussi loin qu'il était désirable, puis fit tête de colonne à gauche ; et alors ces trois escadrons revinrent sur le douar en formant le croissant, pendant qu'avec ce qui me restait j'entrais paisiblement dans le centre de cette immense population.

Tous ces mouvements ont été exécutés avec beaucoup d'intelligence. MM. Marulaz et Leroux, comprenant toute l'importance de leur mission, s'en acquittèrent avec une grande énergie et s'emparèrent du passage entre les deux oasis. Aussitôt qu'ils virent la cavalerie arriver au centre de la peuplade, ils s'emparèrent des murs qu'ils défendirent jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui d'ailleurs était toujours sur nos talons.

Pendant que nous traversions le douar, plusieurs coups de feu partirent des tentes. L'une de celle-ci, d'où deux coups de fusil avaient été tirés ne renfermait que des femmes, au nombre de huit, si complètement affolées que deux d'entre elles avaient été blessées en tirant au hasard. Je fis conduire ces huit femmes par un homme du goum sous les murs de l'oasis, où on les laissa libres.

Nos pertes en hommes et en chevaux dans cette affaire sont détaillées dans le tableau suivant :

		HOMMES		CHEVAUX	
		MORTS.	BLESSÉS.	MORTS.	BLESSÉS.
1er chasseurs d'Afrique		2	3	5	»
3e chasseurs d'Afrique	1er escadron	1	»	3	2
	3e escadron	2	8	2	8
1er spahis		»	»	»	»
3e spahis		»	4	2	2
Totaux		5	15	12	12

Tout le monde a fait son devoir ; néanmoins, je citerai plus particulièrement M. Le Myre de Vilers qui, tout en conduisant ses deux escadrons, a pu dégager un chasseur dont le cheval était tué, qui lui-même avait reçu une balle dont il est mort depuis, et qui était entouré par trois cavaliers contre lesquels il se défendait vaillamment avec son sabre.

MM. les capitaines Barrabin, adjudant-major, homme de grand allant et d'entrain ; Lichtlin, du Fretay, Vivensang, Marulaz, Leroux ;

Le sous-lieutenant Andrieu ;

Le maréchal des logis Étienne ;

Le chasseur Weittmann, du 2e escadron.

M. le capitaine commandant l'escadron du 1er chasseurs d'Afrique cite le maréchal des logis Bourdinot ; le brigadier Ulrich ; les chasseurs Bath, Théry et Schmitt.

M. Marulaz cite aux spahis les maréchaux des logis Parassols et Amar ben Mohammed, qui a été blessé assez grièvement et qui s'est déjà distingué dans la défense du convoi ; les spahis Délianne, Chelbi ben Amor et Caprery, tous blessés.

M. le capitaine Vivensang m'a répondu qu'il ne pouvait citer personne particulièrement, parce que tout son monde s'est également bien conduit. Je dois à la vérité, citer cet escadron tout entier comme ayant fait une charge d'une vigueur remarquable et qui n'a pas peu contribué au prompt succès.

La retraite s'est faite jusqu'au bivouac sans que nous ayons essuyé un coup de fusil.

En terminant ce rapport, je dois réparer un oubli ; c'est d'avoir omis de citer l'activité et le zèle de tous les instants de l'aide-major Pouziet, du 3e chasseurs, qui a pu donner ses soins entendus à tous nos blessés, dont aucun n'a quitté la place où il était tombé sans avoir été pansé par lui.

Sous Zaatcha, le 16 novembre 1849.

Le Colonel du 3e chasseurs d'Afrique,

Signé : DE MIRBECK.

Jusqu'au 26 novembre, nous n'avons à signaler qu'un incident survenu pendant la marche d'un convoi venant de Batna. Ce convoi chargé de munitions fut attaqué au passage du défilé d El-Kantara. Il voyageait sous une escorte composée d'infanterie et d'un peloton du 3e escadron commandé par M. Caniot. Celui-ci fut blessé de sept coups de yatagan. Le maréchal des logis Guigemer du Breuil et un chasseur furent tués. L'ennemi s'empara du cheval de ce sous-officier et de celui de M. Caniot atteint d'une balle. L'infanterie dégagea le peloton et le convoi.

La journée du 26 novembre vit enfin tomber Zaatcha, qui avait résisté pendant un mois et demi et dont la prise, chacun le sait, est due en grande partie à l'admirable bravoure de Canrobert et de ses zouaves. Toutes les troupes avaient pris les armes au point du jour. On les forma en trois colonnes. Les tambours et clairons sonnèrent et battirent le charge pendant deux heures, au bout desquelles Zaatcha fut emportée. La cavalerie, qui ne pouvait concourir directement à l'assaut, eut pour mission de garder le camp et d'interdire aux Arabes de Tolga de se porter au secours de ceux de Zaatcha, de Farfar et de Lichana. Afin d'empêcher que cette grande oasis pût devenir de nouveau le centre d'une aussi sérieuse résistance, on procéda à sa destruction.

La part prise par le 3e chasseurs d'Afrique aux opérations commencées dans le Sud depuis le 17 septembre se trouve résumée très clairement dans le rapport sommaire ci-après, qui fut demandé au colonel de Mirbeck par le général Herbillon dès le lendemain de la prise de Zaatcha :

RAPPORT SOMMAIRE A M. LE GÉNÉRAL HERBILLON

COMMANDANT LA PROVINCE DE CONSTANTINE

Sur les événements survenus du 17 septembre 1849
jusqu'à ce jour 27 novembre

Mon Général,

Le 17 septembre dernier, le marabout Si Abd el Hafid s'avançait avec une colonne de quelques centaines de cavaliers et de 1 200 fantassins, pour attaquer Biskra. M. le chef de bataillon de Saint-Germain alla au-devant de lui,

pour le combattre, avec la faible garnison dans laquelle figuraient 72 hommes de mon régiment, sous le commandement de MM. de Bruchard et Beaulieu, qui exécutèrent une charge dans ces masses, leur tuèrent une trentaine d'hommes, prirent le drapeau de Si Abd el Hafid et ne rentrèrent que lorsque tout fut en fuite.

Méritent d'être cités pour cette action :

M. le sous-lieutenant de Bruchard (nommé lieutenant depuis) ;

M. le sous-lieutenant Beaulieu, qui s'élança sur une masse entourant le drapeau ennemi, suivi seulement d'un brigadier et de six chasseurs et s'en rendit maître avec leur aide ;

Les maréchaux des logis Bonzomme, blessé, et Dufour de Montlouis ;

Les brigadiers Frotey et Guyot. Le premier ramassa le drapeau après que le chasseur Donat eut tué celui qui le portait ;

Les chasseurs Richard, Leclerc et Benoît.

Un convoi parti de Batna, le 2 novembre, sous la conduite de M. le lieutenant Derriey, fut attaqué entre El-Kantara et El-Ksour par des forces extrêmement supérieures. M. Derriey mérite d'être cité d'une façon toute particulière pour la conduite qu'il a tenue dans cette circonstance, l'énergie qu'il a déployée et qu'il a su communiquer à son faible détachement.

Je cite comme s'étant distingués, M. le sous-lieutenant Lermina et le maréchal des logis Chartrou.

Le 31 octobre, de nombreux contingents, réunis entre Tolga et Farfar, eurent des engagements avec nos chasseurs. Se sont particulièrement distingués :

MM. les sous-lieutenants Beaulieu, Andrieu, Nadaud et Frantz (celui-ci blessé) ;

Le brigadier Hennequin, blessé de trois coups de feu, qui, après en avoir reçu deux, combattit encore jusqu'à ce que le troisième l'eût mis dans l'impuissance de continuer ;

Le brigadier Gentil, blessé d'un coup de lance ;

Les chasseurs Formann et Janin.

Le 12 novembre, ayant été faire un fourrage, je fus attaqué par des forces hors de proportion avec les miennes et qui cherchèrent d'abord à m'attirer dans une embuscade. Voyant la corvée rentrer, l'ennemi se fiant sur son nombre vint m'attaquer avec acharnement. Dans une remise de main exécutée avec tous les chasseurs et les spahis, nous fîmes chèrement payer leur audace aux Arabes qui laissèrent 80 à 90 cadavres sur le terrain. Pas un coup de fusil ne fut tiré par les chasseurs. Toute la besogne se fit au sabre.

Se sont fait remarquer dans cette affaire :

MM. du Frétay et Vivensang, capitaines ;

Beaulieu, Andrieu, Chabout, sous-lieutenants ;

l'adjudant Besson ;

le maréchal des logis chef Melnotte.

Le 16 novembre, une colonne partit pour surprendre les nomades à quatre ou cinq lieues du camp. Les 1er, 3e et 6e escadrons du 3e chasseurs, ayant

avec eux des fractions d'autres escadrons pour les compléter, faisaient partie de la cavalerie. Ils s'y sont comportés de manière à ne rien laisser à désirer.

Méritent d'être cités pour cette affaire :

MM. le commandant Le Myre de Vilers ;

les capitaines Barabin, adjudant-major ; du Frétay (1er escadron), Vivensang (3e escadron) ;

le lieutenant Le Forestier ;

les sous-lieutenants Chabout, Andrieu, Beaulieu, Frantz ;

l'aide-major Pouziet ;

le maréchal des logis Étienne ;

le trompette-major Usse ;

le chasseur Weittmann.

Le 18 novembre, un convoi venant de Batna et qui, dans son escorte, avait un peloton de chasseurs commandé par M. le sous-lieutenant Caniot, fut attaqué par une multitude qui, vu son nombre, devait se croire sûre du succès.

Méritent d'être cités d'une manière toute particulière :

M. Caniot, commandant de ce peloton qui, après avoir eu son cheval tué, reçut sept blessures :

Le maréchal des logis Guigemer du Breuil, tué à ses côtés.

Sous Zaatcha, le 27 novembre 1849.

Le Colonel du 3e chasseurs d'Afrique,

Signé : DE MIRBECK.

La colonne quitta Zaatcha le 28 novembre. A son passage à Biskra, nous laissâmes dans cette place deux pelotons commandés par MM. de Bruchard et Delaubier. Le 5 et le 6 décembre, le général profita d'un séjour à El-Ksour pour faire vider les silos de paille et d'orge des Lakdars qui avaient participé aux attaques dirigées contre nos convois.

Les éléments de la colonne se disloquèrent dans la journée du 6 pour se grouper de nouveau comme il suit : le 6e escadron, un peloton du 2e, l'escadron du 1er chasseurs d'Afrique et celui des spahis de Sétif. Le 4e et le 5e escadron et les spahis de Batna, commandés par le chef d'escadrons Le Myre de Vilers, se joignirent à une colonne que le colonel Canrobert emmenait dans l'Aurès. Le colonel, le 1er et le 3e escadron et quelques spahis de Constantine rentraient à notre garnison. Ce dernier groupe quitta Batna le 11 décembre, et arriva, le 13, à Constantine.

CHAPITRE X

Expédition de l'Aurès. — Prise de Nahra. — Colonne Eynard. — Colonne de Barral. — Mort du général de Barral. — Combat de l'Oued-Berg. — Colonne Eynard. — Combat du 24 mai 1850. — Mort du maréchal des logis Espagne. — Combat d'Azlef. — Combat d'Erel-Boubless. — Colonne Saint-Arnaud. — Combat de Fedj-Menazel. — Combat de Dar-Guidjaly. — Combats d'El-Outha-M'ta-Seïnou, de l'Oued-Dréouat et de Collo. — Combat de Bougie. — Expédition de Kabylie. — Ouragan de neige. — Dévouement des chasseurs d'Afrique.

Expédition de l'Aurès. — La colonne Canrobert, partie, le 7 décembre, d'El-Ksour, bivouaqua le même jour sur l'Oued-Kbériche. Elle passa les journées du 8 et du 9 à Aïn-bou-Hoggar, celles du 10 au 14 inclus à Medjana, et se transporta, le 15, sur l'Oued-Barika, où elle resta jusqu'au 20, détachant, le 18 et le 19, la cavalerie en reconnaissance. Le 20, elle se porta sur Aïn-Igoun. Les Lakdars vinrent nous y ramener les chevaux de M. Caniot et du maréchal des logis Guigemer du Breuil, le premier grièvement atteint d'une balle.

La colonne reprit, le 21, son bivouac de l'Oued-Barika, passa le lendemain à l'Oued-Kbériche et rentra, le 23, à Batna. Elle en repartit, le 25, pour aller bivouaquer près des ruines de Lambesse. Puis elle se transporta, le 26, aux Ouled-Azour; le 27, à Haïdoussa; le 28, à Halaoua et s'y établit jusqu'au 31. Dans la journée du 30, le colonel Canrobert, escorté par un peloton du 4e escadron, reconnut le village de Nahra. Au moment où il rentrait, quelques coups de fusil furent tirés sur le groupe.

Le 31, la colonne partagée en deux fractions qui marchaient à deux heures de distance arriva sous Nahra et s'entoura d'une série de petits postes placés sur des crêtes, dans des positions très fortes. On mit en outre en état de défense une maison et un block-

haus que le colonel fit occuper. Quelques coups de feu étaient de temps à autre tirés sur le camp. Une balle atteignit le cheval d'un chasseur qui escortait le colonel. Nos avant-postes ripostèrent.

Pendant la journée du 1er janvier 1850, on tenta de négocier avec les habitants de Nahra et de leur démontrer l'inutilité de la résistance. Ils ne voulurent rien entendre et continuèrent les hostilités. En allant avec le commandant de Vilers à hauteur de la maison crénelée, le capitaine Baradère reçut une balle qui pénétra dans le mollet gauche. Le lendemain, nos parlementaires furent accueillis à coups de fusil.

Le 3 janvier, le colonel Canrobert fit transporter le bivouac à une lieue à l'ouest du précédent. Comme il s'attendait à être attaqué pendant ce mouvement, il laissa à l'arrière-garde le capitaine Baradère avec une division du 5e. Les zouaves et les chasseurs à pied s'emparèrent des positions qui dominaient le nouveau camp, et nos avant-postes s'y établirent. La journée du lendemain fut employée à la construction d'une redoute fermée par un mur d'appui d'une hauteur d'un mètre, pour abriter le convoi, les non-valeurs de la colonne et la fraction chargée de veiller à leur sûreté. Le colonel comptait donner l'assaut le 5 janvier.

Prise de Nahra. — Les troupes furent en effet massées avant le jour en trois colonnes. Celle de gauche se mit en mouvement à trois heures et prit position sur les hauteurs qui dominent Nahra vers l'est. Les deux autres partirent alors. La route qu'elles suivaient n'étant pas trop accidentée, on adjoignit à celle du centre deux pelotons du régiment, sous les ordres du capitaine Baradère; à celle de gauche, deux autres pelotons conduits par le capitaine Claine. Le reste de la cavalerie et les troupes d'infanterie non employées s'enfermèrent avec le commandant Carrière dans la redoute construite la veille. La concentration des trois colonnes sous les murs de Nahra se fit à huit heures du matin. Le combat s'engagea par une fusillade très nourrie, après laquelle la charge fut battue et l'assaut donné avec succès. Une partie des habitants essayèrent de s'enfuir par les jardins. Aperçus par le capitaine Claine qui sut

profiter d'un couloir étroit pour faire passer sa division, ils furent chargés et refoulés dans les jardins.

On mit aussitôt en œuvre la pioche et la mine pour détruire l'enceinte de la ville. Tout fut terminé de bonne heure dans la journée, et nous retournâmes au camp où la colonne séjourna jusqu'au 10. A cette date, elle fit un simple changement de bivouac, et partit le lendemain pour Batna où elle entra le 14. Après une journée de repos, elle reprit la route de Constantine. Le colonel procéda dès sa rentrée à la relève des détachements. Le 5e escadron, revenu de Batna le 8 février, partit, le 13 mars, pour Sétif, sous les ordres du capitaine Baradère, pour se mettre avec le 4e à la disposition du général de Barral.

Le 24 du même mois, le 1er et le 6e, commandés par le chef d'escadrons de Chanaleilles, quittèrent Constantine avec une colonne mobile chargée de faire rentrer l'impôt des Haractas. Le colonel Bouscaren, du 3e spahis, ramena cette colonne, le 10 avril, après avoir accompli sa mission sans coup férir. Le 5e escadron rentra de Sétif peu de jours après.

Colonne Eynard. — Le 20 avril, le 6e escadron, capitaine Digard, fort de 120 hommes, fut dirigé sur Bône, où il rejoignit une colonne expéditionnaire chargée, sous les ordres du colonel Eynard, d'opérer contre les Nemencha, de concert avec une autre colonne conduite par le général de Saint-Arnaud. Le colonel de Mirbeck, désigné pour aller rejoindre la première, quitta Constantine, le 28, avec le 2e escadron et deux escadrons de spahis, prit en passant à Batna le 3e escadron et opéra sa jonction avec le colonel Eynard, à Khenchela, le 6 mai. Toute la cavalerie fut placée sous ses ordres et forma deux groupes : l'un, comprenant nos trois escadrons, sous le lieutenant-colonel de Brancion ; l'autre, comprenant les deux escadrons de spahis, sous le commandant de Belle-Isle.

Les troupes se mirent en marche, le 9 mai, et couchèrent à Aïn-el-Zoui. Le lendemain elles établirent leur camp à Aïn-Gabeur. Le colonel de Mirbeck, détaché le 12 au matin avec une colonne volante, arriva à Aïn-Abid, s'empara de 45 notables des Ouled-Re-

chaich, fraction des Nemencha, en garantie du paiement de l'impôt, et les ramena au camp le 14.

La colonne repartit le 15 pour Tlidgen, s'arrêta, le 16, à Aïn-Chabro, et à Tébessa du 17 au 20, date à laquelle elle se transporta à Youks, où elle resta jusqu'au 22, pendant que la cavalerie partait avec le colonel de Mirbeck, pour aller razzier les Allaounas qui émigraient afin de se soustraire au paiement de l'impôt. Nous leur enlevâmes 15000 moutons et 400 chameaux, en leur tuant une vingtaine d'hommes dont un de leurs cheiks. Quelques chasseurs furent contusionnés et un cheval de spahis tué. Nous remîmes cet immense bétail à la colonne venue à notre rencontre, et nous nous portâmes aussitôt contre une autre fraction de la même tribu. Mais elle avait abandonné son campement et poussé ses troupeaux dans la montagne. La fatigue des chevaux après cette journée ne nous permit pas de la poursuivre, et nous rentrâmes au camp à 4 heures du soir, ayant fait en treize heures un raid de vingt-trois lieues, en partie aux allures vives.

La colonne se transporta, le 22, à la Meskiana ; le 23, à Aïn-M'toussa ; le 24, à Khenchela, où elle se reposa le 25 et le 26. Nous y apprîmes la mort du général de Barral, tué dans un engagement près de Sétif, et son remplacement à la tête de sa colonne par le colonel de Lourmel. Nous reviendrons bientôt sur cette affaire, après avoir dit quelques mots du 6e escadron parti de Khenchela pour opérer dans l'Aurès avec le général de Saint-Arnaud. Aucun incident ne signala cette expédition qui dura du 27 mai au 23 juin. Nos 2e et 3e escadrons, ainsi que les spahis de Constantine, restèrent à Khenchela jusqu'au 30 mai. Les Nemencha n'ayant pas encore acquitté leurs impôts, le colonel de Mirbeck marcha contre eux et leur prit des otages qui furent envoyés à Constantine, en passant par Foum-Méliana et Sigus, sous l'escorte du 3e escadron et des spahis. Le 2e escadron laissa 60 chevaux à Khenchela ; le reste rentra à Batna.

Colonne de Barral. — Pendant que la plus grande partie de nos escadrons prenaient part à cette expédition dans l'Aurès, le

1er quittait Sétif, le 11 mai, avec la colonne du général de Barral et bivouaquait à Mahla ; le 12, à l'Oued-M'guerba ; le 13, à Arrara où quelques coups de feu furent tirés pendant la nuit sur le camp. Un zouave fut blessé.

Le 14 et le 15, on s'occupa de percevoir l'impôt. Le 16, on arriva à Yris, chez les Ouled-Sadik ; le 17, à Djenan-el-Beylick, où le mauvais temps contraignit à séjourner jusqu'au 21. Dans la matinée de ce jour, les Beni-Immel qui n'avaient pas encore payé l'impôt firent savoir qu'ils consentaient à s'acquitter, mais qu'ils s'opposaient à l'entrée de nos troupes sur leur territoire. Cette condition étant inacceptable, le camp fut levé à midi. Une heure après, la colonne se trouvait en présence de gros rassemblements d'indigènes. Quelques sections de zouaves furent désignées pour balayer les premières crêtes. Le général de Barral suivi de son escorte se porta en avant, pour reconnaître les forces et les positions de l'ennemi. Aux premiers coups de feu dirigés sur ce groupe, il fut atteint d'une balle en pleine poitrine. Le colonel de Lourmel prit aussitôt le commandement, massa la colonne à l'abri d'une crête qu'il fit garnir par des hommes armés de grosses carabines, et forma deux colonnes d'attaque. L'escadron de chasseurs fut placé à celle de droite, les spahis à l'autre. Il fut convenu en outre que quatre coups d'obusier donneraient le signal de l'attaque. Les Arabes, trompés par la lenteur de notre feu, rapprochèrent leurs lignes de nos tirailleurs. Aussitôt le canon tonne ; les tambours, clairons et trompettes sonnent la charge. L'ennemi ainsi abordé perd la tête et se met en déroute, laissant sur le terrain 200 morts, dont 90 y étaient encore deux jours après. Plus de 500 fusils tombèrent entre nos mains et nous n'eûmes que quelques blessés.

La colonne fit sa jonction, le 22, à Tabouda, avec celle de Bougie, à laquelle était attaché un peloton du 1er escadron commandé par M. Mourra.

Pendant la journée du 23, on détruisit les villages et les moissons des Beni-Immel.

Le général de Barral, dont l'état était des plus graves, fut évacué

sur Bougie, le 24. Il tint à faire ses adieux aux chefs de corps dont la mort allait bientôt le séparer.

La colonne continua, le 25, à incendier les moissons et partit, le 26, pour Enser-Baïnoun, où elle reçut la triste nouvelle de la mort du général de Barral. Le commandant Robert accompagné par M. de Bruchard et son peloton partit de suite pour Bougie, afin de préparer les obsèques. La colonne poursuivit son œuvre de destruction malheureusement nécessaire, jusqu'au 28 inclus, et partit, le 29, pour Sebt, sur le cours inférieur de la Soumam. Elle arriva, le 30, à Bougie.

Les obsèques du général de Barral furent célébrées le 31 mai. La population de Bougie, s'associant au deuil de l'armée, y assistait presque en entier. La cérémonie fut des plus imposantes.

La colonne se remit en marche, le 2 juin, et bivouaqua à Tad-dert-el-Arba, où elle commença les travaux de la route de Sétif. Le lendemain elle atteignit Taouria et y passa quatre jours malgré la rareté de l'eau. Le 7, elle arriva à Aïn-Tisarouin et y séjourna jusqu'au 11. Puis elle se transporta à Dra-el-Arba sous une pluie torrentielle. Des coups de feu tirés sur le bivouac pendant la nuit atteignirent mortellement un soldat du bataillon d'Afrique. Les travaux de la route furent poussés activement jusqu'au 15.

Le 16, on partit pour Aïn-ben-Ali où l'on passa trois jours, bien que l'eau fût rare, que les abreuvoirs fussent difficiles et les fourrages verts peu abondants.

Du 19 au 21 inclus, on séjourna à El-Anasser, chez les Beni-Ourouan.

En arrivant à Mahla, le 22, nous fûmes rejoints par le 4e et le 5e escadron, capitaines de la Haye et Baradère, partis le 15 de Constantine.

Combat de l'Oued-Berg. — La colonne atteignit Aïn-Rouah le 23. Elle y passa la journée du 24. L'infanterie se mit en marche à 8 heures du soir, la cavalerie à 10 heures seulement avec 1 200 hommes du goum. Elle reçut l'ordre de prendre au galop la tête de la colonne. A 5 heures du matin, elle mit à terre les

charges des chevaux et, appuyée par un bataillon de zouaves, elle entama immédiatement le combat contre les Beni-Merak et les Djermouna, sur les deux rives de l'Oued-Berg. Sur la rive droite, le capitaine de la Haye, avec son escadron et une partie du goum, fit des prisonniers et s'empara de quelques têtes de bétail. Il aida les zouaves à prendre et à incendier les villages. Sur la rive gauche, le 1er escadron, les spahis et le reste du goum, sous les ordres du capitaine Baradère, soutinrent un combat à pied contre les Djermouna. A 10 heures, le colonel de Lourmel, après avoir fait passer la rivière par 200 zouaves, courut porter son appui au commandant de Lavarande sérieusement attaqué dans des ravins profonds à proximité de villages. La retraite s'opéra et le bivouac fut établi sur la rive droite.

Le 26, le 3e escadron et les spahis prirent position en face des Djermouna, tandis que le 1er escadron et deux bataillons allaient au-devant d'un convoi. Pendant ce temps, le reste de la colonne détruisait les villages des Beni-Mérak. On procéda à la même besogne le 27 et le 28. Puis le bivouac fut transporté à Djermouna pendant trois jours qui furent employés à recueillir des fourrages.

Le 3 juillet, la colonne prit les armes précédée par la cavalerie qui, partie à 4 heures du matin avec le goum, exécuta un fourrage près des lieux habités. Dans la journée, les Djermouna se présentèrent au camp, pour faire leur soumission et payer l'impôt.

Ce fut le tour des Amoucha, le lendemain, à part quelques fractions voisines d'El-Arba dont on détruisit les propriétés. Le colonel de Lourmel exprima aux escadrons du 3e chasseurs sa satisfaction pour les services qu'ils avaient rendus à la colonne. Le 5e partit, le 5 juillet, pour Constantine. Le reste de la cavalerie rentra, le 7, à Sétif.

Colonne Eynard. — 60 chasseurs de chacun des 3e et 6e escadrons, commandés par les capitaines Acoquat et Digard, avaient quitté Constantine, le 26 juin, avec le colonel Eynard, pour opérer contre les Ouled-Ali. Après avoir battu pendant trente-

trois jours la région de Bône et de La Calle, ces escadrons rentrèrent à Constantine.

Les quatre premiers escadrons, sous les ordres du commandant de Chanaleilles, firent partie, du 28 octobre au 13 novembre, d'une colonne dirigée par le général de Luzy. Leur rentrée fut suivie de divers mouvements ayant pour objet de relever les détachements. Au mois de mars 1851, le régiment se trouvait réparti comme il suit : 1er escadron, à Batna ; 2e, à Sétif ; 3e, 4e, 5e, 6e, à Constantine.

Le 23 mars, le 6e escadron partit pour Milah, escortant le général de Saint-Arnaud. Le 24, le colonel de Mirbeck reçut l'ordre de rallier à Sétif, avec un escadron et demi, le général Bosquet qui allait opérer dans les Biban. Rappelé de l'Oued-Athménia et rentré le 25, remis en route, le 26, pour la même destination, le colonel arriva, le 27, à Bordj-M'Amra et le 28 à Sétif, où il devait, en vertu de ses instructions, stationner jusqu'au 10 avril.

Il se mit en marche à cette date, bivouaqua à Aïn-Yacoub, à Bordj-bou-Arréridj, à Mansourah et rejoignit, le 13, devant les Biban, le général Bosquet. Le colonel prit le commandement de la cavalerie qui comprenait un escadron de spahis, les 2e et 3e escadrons du régiment et la moitié du 4e.

La colonne franchit, le 14, le défilé des Portes-de-Fer. La cavalerie passa par les petites portes que nous avons déjà décrites en parlant de l'expédition dirigée par le duc d'Orléans. L'infanterie passa par les grandes, un peu plus au sud. La colonne bivouaqua sur l'Oued-Sidi-Brahim et y resta jusqu'au 25 avril. Le 26, le colonel de Mirbeck reçut l'ordre de rentrer à Constantine avec la division du 4e escadron et la moitié du 3e. Le reste de la cavalerie fut maintenu sous le commandement du général Bosquet qui se mit en marche le même jour et, après être entrée dans les Biban, revint le 27 à l'Oued-Sidi-Brahim. Le 2e escadron en partit, le 29, avec une colonne détachée sous les ordres du général Camou qui se transporta à Bou-Bekker, sur l'Oued-Méhir, territoire des Ouled-Sidi-Brahim, y resta jusqu'au 10 mai, se dirigea, à cette

date, sur Karouba, le 11 sur Roumila, où il séjourna jusqu'au 18, puis sur Bordj-Medjana, Aïn-Kellila, Aïn-Rouah et Aïn-Melha.

Le général ayant appris, le 23 dans la matinée, que le chérif Bou-Barghla se proposait d'attaquer le camp, prescrivit de le déplacer. Quand nous arrivâmes à El-Ma-Ouaklam, une nuée de Kabyles occupaient toutes les positions. Le général donna l'ordre au capitaine Chanabas de faire décharger les chevaux et de balayer le terrain, ce qui fut exécuté en un instant.

Combat du 24 mai. — La colonne occupa ce nouveau bivouac jusqu'au 31 mai. Le 24, huit compagnies de zouaves et un bataillon du 8e léger furent chargés d'aller incendier des villages en deçà du Bou-Sellam. Cette petite colonne, éclairée par un peloton du régiment commandé par le maréchal des logis Espagne, fut accueillie par des coups de feu. Elle attaqua l'ennemi. Dans une charge fournie par le peloton, le maréchal des logis Espagne tomba mortellement frappé.

Le combat devenant très sérieux, le général, informé, envoya du camp la moitié des troupes au secours de celles qui étaient engagées. Les Kabyles n'attendirent pas l'arrivée de ce renfort. La retraite s'opéra sans incident. A 8 heures du soir tout le monde rentrait au camp.

Le 25, le 2e escadron et une partie de l'infanterie incendièrent des villages sur la route de Bougie.

Combat d'Azlef. — Après avoir rallié la colonne, le 31 mai, le général Bosquet se mit en route le lendemain pour Azlef. La position était occupée par les Kabyles. Elle fut enlevée par les zouaves, avec le concours du 2e escadron qui fournit une charge très brillante dans laquelle le cheval de M. Monphous fut blessé. L'ennemi perdit 250 morts et 300 fusils; la colonne n'eut que 2 tués et 8 blessés.

Le général ne quitta Azlef que le 4 juin, pour aller à Beni-Allah. Il y resta jusqu'au 7 et fit brûler les villages des environs. Il passa les journées du 7 et du 8 à Aïn-Trona, et se porta, le 9, à Souk-

el-Arba où il s'établit jusqu'au 11 et fit détruire par le feu de nouveaux villages.

Combat d'Erel-Boubless. — La colonne bivouaqua, le 10 et le 11, à Barbacha; le 13 et le 14, à Oued-Temacin et incendia les villages des Fenaïa. Le 15, elle arriva à Tiogrin, près de Bougie. Elle en repartit, le 17, pour Tabouda, mit le feu aux villages des Beni-Immel et ne reprit sa marche que le 25, pour Azzi-bou-Saf-Saf. Elle y arriva de très bonne heure. A 9 heures du matin, le général donna l'ordre d'attaquer les Beni-Aouzellaguem chez lesquels le chérif s'était réfugié. Le 2e escadron et le goum passèrent par la montagne d'Erel-Boubless. Après une heure de marche en colonne par un dans des sentiers très difficiles, le goum échangea des coups de fusil avec les cavaliers du chérif et lâcha pied, soit par peur, soit par trahison. Le capitaine Chanabas lança aussitôt deux pelotons à la charge ; mais, le terrain ne leur permettant pas de se déployer, ils durent pousser jusqu'à un village qui couronnait un piton inaccessible à la cavalerie. Les chasseurs mirent pied à terre et délogèrent l'ennemi des positions successives où il s'accrochait. La fusillade était des plus vives. Les Kabyles, tirant avantage de leur connaissance du terrain, cherchèrent à nous tourner pour enlever les chevaux haut le pied. Ils furent contenus par la 2e division. L'infanterie restée en arrière eut le temps d'arriver et nous fûmes maîtres de la position.

Dans cette affaire, le chasseur Touzet fut tué. Le maréchal des logis Ahreiner reçut un coup de feu qui lui fracassa le bras et fut amputé sur-le-champ. Le maréchal des logis Dermond, les chasseurs Schop, Philippe, Pérugier et Pommier furent blessés. Deux chevaux furent tués et trois blessés.

La colonne conserva son bivouac jusqu'au 28. Le 26, elle incendia les récoltes aux environs et se porta de nouveau, le 28, chez les Beni-Aouzellaguem, pour détruire leurs biens. La résistance de ces Kabyles fut si vive qu'il fallut employer le canon. Mais le but de l'opération n'en fut pas moins atteint.

Le 29 et le 30, nous bivouaquâmes à Akbou ; et, du 1er au 4

juillet, chez les Beni-Aïdel, dont les villages furent incendiés. Puis on recommença, du 5 au 9, chez les Beni-Maraboutin. Enfin, après un séjour à Gallah-Tenzida, la colonne reprit la route de Sétif, où elle rentra le 15, en passant par Sidi-Embarek.

Colonne Saint-Arnaud. — Pendant que le général Bosquet opérait dans la région ouest de la Kabylie, le général de Saint-Arnaud dirigeait une autre expédition contre les tribus situées au nord-ouest de Constantine. Cette colonne, partie le 7 mai et arrivée le même jour à Milah, comprenait deux de nos escadrons, le 3e, capitaine Vivensang, et le 6e, capitaine Digard.

Après un séjour de vingt-quatre heures pour compléter son organisation, elle partit, le 9 mai, pour gagner l'Oued-Endja et bivouaqua à Tobbel.

Combat de Fedj-Menazel. — En arrivant, le 10, à Fedj-Beïnen, elle commença à incendier les récoltes. Le 11, elle descendit dans la vallée de l'Oued-Endja et mit le feu au village de Kasen appartenant aux Ouled-Asker. L'avant-garde atteignit le col de Fedj-Menazel couronné d'énormes rochers, derrière lesquels les Kabyles s'abritaient. Il était d'un accès très difficile. La pente était rapide et hérissée d'obstacles. Une nuée d'indigènes bien embusqués garnissaient les crêtes. Il y en avait autant sur le versant qui nous faisait face. Ce fut le point que l'infanterie reçut l'ordre d'attaquer. Son élan se heurta à une résistance des plus sérieuses. Mais la cavalerie put intervenir, et son action vivement conduite nous rendit maîtres du terrain. Malgré les difficultés du sol, chasseurs et spahis gravirent la montagne au galop. En arrivant au sommet, ils furent accueillis par une décharge terrible qui tua deux sous-officiers et un cavalier du 3e spahis, blessa cinq ou six hommes et autant de chevaux. La position n'en fut pas moins enlevée. Les Kabyles mis en fuite furent poursuivis par l'infanterie qui leur tua beaucoup de monde, non sans subir elle-même des pertes sérieuses, parmi lesquelles le commandant Valicon, du 20e de ligne, tué, et plusieurs officiers blessés.

Nous bivouaquâmes à El-Aroussa, chez les Beni-Ftah. La colonne y passa la journée du 12 mai, pendant laquelle elle mit le feu aux villages des Ouled-Asker et des Beni-Mimoun. Le 13, elle arriva à El-Heursa, chez les Taïlmen et incendia plusieurs villages. L'infanterie livra quelques petits combats auxquels la nature du terrain empêcha nos escadrons de prendre part.

Le 14, nous nous portâmes à El-Outha-M'ta-Ledjena. La cavalerie, apercevant de nombreux Kabyles en fuite vers l'extrémité de la plaine, se mit à leur poursuite; mais, au moment de les atteindre, brusquement arrêtée par une rivière profondément encaissée dissimulée par les récoltes, elle dut battre en retraite. Un chasseur et un cheval furent blessés.

La colonne bivouaqua, le 15 mai, à El-Outha-M'ta-Seïnou, chez les Beni-Maâmer. Aussitôt arrivée, la cavalerie déposa ses charges et se mit à la poursuite de quelques Kabyles groupés dans la plaine. Mais ils parvinrent à gagner les bois. Le 6e escadron incendia des villages. Nous rentrâmes au camp sous une pluie battante qui dura plusieurs jours. Dans la matinée du 16, nous arrivâmes sous les murs de Djidjelli. La cavalerie se dispersa dans la plaine pour incendier les gourbis.

Combat de Dar-Guidjaly. — Après deux jours de repos, la colonne transporta son bivouac à Dar-Guidjaly, où se trouvait le général de Luzy en ce moment aux prises avec l'ennemi. On lui envoya le 4e peloton du 6e escadron qui chargea dans la plaine pour couper la retraite aux fuyards. Un ravin très profond lui barra la route. Pendant qu'il cherchait un passage, un grand nombre de Kabyles se mirent hors de son atteinte; mais ils tombèrent sous les coups de la cavalerie du général de Saint-Arnaud qui s'était empressée de prendre part à l'action. Les deux colonnes restèrent maîtresses du champ de bataille après avoir infligé de grandes pertes à l'ennemi.

Combat du 20 mai. — Dans la matinée du 20, les Kabyles établis sur une crête boisée furent attaqués par l'infanterie qui avait

de la peine à les en déloger. La cavalerie reçut l'ordre de suivre la vallée, de dissimuler sa marche en longeant la montagne et de se lancer à la charge dès qu'un signal convenu serait fait par le général. Pendant qu'elle opérait ce mouvement, l'infanterie avait enlevé les crêtes et rejeté les Kabyles dans la vallée. Au coup de canon, signal convenu, les chasseurs se déployèrent en fourrageurs et leur coupèrent la retraite. L'ennemi, rejeté vers la droite, s'engagea dans un ravin, où un bataillon embusqué en fit une vraie boucherie. Les chasseurs mirent pied à terre, se postèrent sur un mamelon qui dominait le ravin et fusillèrent à bout portant les Kabyles, qui ne sortirent de cette impasse qu'en laissant le terrain jonché de cadavres. Nos pertes furent insignifiantes.

Pendant la journée du 21, le général reçut la soumission des tribus. Le lendemain, la colonne entra sur le territoire des Missia et s'arrêta à El-Outha-M'ta-Clemsia, au bord de l'Oued-Mina. Elle arriva, le 13, à Tibaïren. Le 6e escadron, qui était à l'arrière-garde, incendia ce village. La marche du 26 fut poussée jusqu'à El-Outha-Ameur. La colonne y resta le 27 et se transporta, le 28, à Andjouara, chez les Ouled-Tahar; le 29, sur l'Oued-Djenjen; le 30, à M'Kita, sur l'Oued-Ameur; le 31, sur l'Oued-Dekkara; le 1er juin, à Agadi, près de l'Oued-Douchaïd, au bord de la mer; enfin, le 2, à Djidjelli, où elle fit séjour le 3 et le 4. Elle dut revenir le 5 sur l'Oued-Douchaïd et y passer deux jours, pour châtier des tribus qui avaient manqué à leur promesse de soumission. Le 8, elle se rendit à El-Aouana; le 9, à El-Outha-Tara, où les villages furent incendiés par la cavalerie; le 10, à l'Oued-el-Hamma; le 12, à Ziamma, dont les villages furent aussi livrés aux flammes.

Combat d'El-Outha-M'ta-Seïnou. — Dans la marche du 24 sur Tebana, il y eut un engagement entre les Kabyles et un peloton du 6e escadron. La colonne y séjourna le 25 et se porta, le lendemain, à El-Outha-M'ta-Seïnou. Attaquée par des Kabyles très nombreux, elle livra un violent combat qui nous coûta de grosses pertes, et reprit sa marche, le 28 juin, jusqu'à l'Oued-Bou-Yousef. Puis elle bivouaqua, le 29, à El-Outha-M'ta-Ledjena; le

30, au bord de l'Oued el-Kebir; le 1er juillet, près de l'Oued-Illou. Pendant les journées du 2 et du 3, la cavalerie battit les environs et incendia les villages.

Combats de l'Oued-Dréouat et de Collo. — Nous passâmes le 4 et le 5 à Sera-M'ta-Djebella; le 6, au bord de l'Oued-el-Herbi; le 7, à El-Milia, où nous restâmes jusqu'au 12. Le 8, le 6e escadron se porta au-devant d'un convoi venant de Milah. Les autres jours furent consacrés à la destruction de tous les villages environnants. Repartie, le 12, pour l'Oued-Achaïch, le 13, pour l'Oued-Dréouat, la colonne y eut avec les Kabyles un engagement auquel le 2e peloton du 6e escadron prit une part très efficace. Elle poursuivit sa marche, le 14, jusqu'à l'Oued-Guebli et arriva, le 15, sous les murs de Collo, où elle fit séjour le 16 et le 17. Pendant cette dernière journée, les chasseurs livrèrent un brillant combat aux Kabyles, dont ils tuèrent un grand nombre. Le 18, on atteignit Souk-el-Kremis et, le 19, Philippeville.

L'expédition étant terminée, nos escadrons rentrèrent à Constantine le 24 juillet.

Pour compléter le récit des faits de guerre auxquels le 3e chasseurs d'Afrique prit part pendant le printemps de 1851, nous devons revenir sur nos pas et donner divers extraits du rapport fourni par le lieutenant-colonel de Wengy, commandant supérieur de Bougie, à la suite d'un combat livré, le 10 mai, sous les murs de cette ville.

Combat de Bougie.

RAPPORT DU LIEUTENANT-COLONEL COMMANDANT SUPÉRIEUR DE BOUGIE

..... Vers 11 heures du matin, les cavaliers ennemis débouchèrent dans la plaine par le défilé de Bir-Slam. Bou Barghla, entouré de drapeaux, était au milieu d'eux. Ils étaient en outre suivis d'une masse de fantassins qui défilaient par groupes nombreux et vinrent se déployer dans la plaine, couvrant en foule compacte les petites collines au pied des montagnes. On peut évaluer l'effectif total à 6,000 hommes. Bou Barghla et ses cavaliers s'arrêtèrent sur le plateau d'Ighil-Arzoug.....

L'ennemi fit un mouvement sur sa gauche, se prolongeant vers la ligne du blockhaus de l'ouest.

Attendu le petit nombre de troupes que j'avais à ma disposition (de 800 à 900 baïonnettes, dont la moitié de disciplinaires peu aguerris, une poignée de cavaliers et deux pièces de montagne), il était de la plus haute importance pour moi, avant de me porter à l'ennemi, de le laisser bien dessiner ses intentions. Toutefois, pendant qu'il s'étendait sur ma droite, je déployai rapidement l'infanterie en ligne de bataille, le 3e bataillon du 8e de ligne à gauche, les 8e et 9e compagnies de discipline à droite, appuyées au blockhaus du fossé.

L'ennemi s'étant approché autant que je le désirais, je marchai droit à lui, précédé par une ligne de tirailleurs. Je m'étais placé au centre de la ligne, ayant sous ma main les deux pièces de montagne et la cavalerie composée d'un peloton du 3e chasseurs d'Afrique, des cavaliers des Djibabbia, des M'zala et de quelques caïds réfugiés, au total 75 chevaux.

En face de moi, un groupe de cavaliers attirait mon attention. Là était Bou Barghla, là aussi par conséquent la force morale de l'ennemi qu'il fallait frapper avant tout. Je lançai sur ce groupe, composé de 150 à 160 chevaux, la cavalerie commandée par le sous-lieutenant Gillet. Celui-ci chargea avec vigueur et pénétra au milieu des cavaliers ennemis. Il y eut une mêlée qui dura peu mais qui fut glorieuse. Je reviendrai plus tard sur les détails de cette charge. Je dirai seulement ici que cette cavalerie arabe fut promptement enfoncée, laissant plus de 50 cadavres sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, l'infanterie avançait à grands pas, les tirailleurs faisant feu en marchant.....

A la vue de sa cavalerie en fuite, l'infanterie ennemie fut saisie de terreur. Elle s'arrêta d'abord puis commença à reculer. La masse monta en désordre sur les collines au fond de la plaine ; mais elle y trouva un accueil que je lui avais préparé et auquel elle ne s'attendait probablement pas. C'étaient les M'zaïa qui, faisant bon usage des cartouches que je leur avais données la veille à l'Oued-Ghir, dirigeaient sur elle un feu meurtrier.

Alors la panique s'empara de cette foule désordonnée. Éperdue, tourbillonnant sur elle-même, jetant ses armes, elle courut à gauche sur le village de Kennena ; mais elle m'y trouva avec de l'infanterie, tous les cavaliers et l'artillerie augmentée d'un obusier de campagne qui venait de me rejoindre. Ce ne fut plus qu'une boucherie. Les fuyards se sauvèrent dans toutes les directions, jusque sur les hauteurs de Sidi-bou-Draham, où nos cavaliers les atteignirent. D'autres se précipitèrent vers le col de Bou-Guennoun, poursuivis avec acharnement par les M'zaïa qui, pour épargner la poudre, les massacraient à coups de flissa. Les plus heureux furent ceux qui purent se sauver par le col de Tizi. Bou Barghla fut de ce nombre. A 1 heure, l'ennemi avait complètement disparu.....

..... La victoire fut principalement due à la cavalerie et à l'artillerie. Les M'zaïa l'ont rendue complète.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la charge de cavalerie a été intrépidement conduite par le sous-lieutenant Gillet, qui a eu les honneurs de la journée. Cet

officier a tué trois cavaliers de sa main. Entouré un moment, il venait de blesser un de ses nombreux adversaires, lorsqu'un second lui porta sur la main droite un coup de yatagan qui le força à lâcher son sabre. Il eût infailliblement succombé si le maréchal des logis Legendre, le brigadier Testard et le chasseur Donat ne se fussent précipités à son secours et ne l'eussent dégagé. Pendant qu'à droite le maréchal des logis Legendre perçait le cavalier qui venait de blesser son officier, le brigadier Testard et le chasseur Donat tuaient ceux qui serraient de plus près M. Gillet à sa gauche.

Déjà ces trois braves soldats avaient tué chacun un ennemi avant cette action d'éclat. Le chasseur Donat est bien connu à son régiment. Dans plusieurs circonstances et notamment à Seriana, où il a pris un drapeau, il s'est fait remarquer par son intrépidité.

Le cavalier qui a blessé M. Gillet et qui a été tué par le maréchal des logis Legendre, était l'ancien chérif Moula Ibrahim, qui nous a tant occupés depuis un an.

Chasseurs et cavaliers kabyles ont abordé l'ennemi ensemble. Les chasseurs du 3e régiment ont leur réputation faite depuis longtemps et l'ont soutenue dans cette circonstance.....

Dans cette charge brillante, deux chasseurs ont été tués et trois blessés. Le cheval d'un chasseur tué a suivi l'ennemi. Trois chevaux ont été blessés.

Le Lieutenant-colonel d'état-major,
commandant supérieur du cercle de Bougie,

Signé : A. DE WENGY.

Le 16 août, une colonne comprenant le 3e et le 4e escadron, un bataillon du 20e de ligne, un bataillon de tirailleurs indigènes et une section d'artillerie, partit de Constantine, sous les ordres du chef d'escadrons de Chanaleilles, pour aller à La Calle. Elle avait pour mission de repousser les troupes du Bey de Tunis envoyées pour s'emparer des mines d'Oum-Teboul. A son approche, les Tunisiens se replièrent derrière la frontière, où il ne fut pas possible de les poursuivre.

La colonne resta jusqu'au 7 septembre à Bône et rentra, le 12, à Constantine.

Expédition en Kabylie. — Dans les premiers jours de l'année 1852, le général Bosquet, qui avait résolu d'aller opérer dans la Djemmaâ-el-Taouine, organisa une colonne comprenant un bataillon du 8e de ligne, trois compagnies du 3e bataillon d'Afrique,

une section d'artillerie et le 4e escadron du régiment, renforcé d'un peloton de spahis.

Cette colonne quitta Sétif le 18 janvier et bivouaqua à Aïn-Sfa. Elle arriva, le 19, à El-Harouba ; le 20, sur l'Oued-Smazin ; le 21, sur l'Oued-Berhy. Dans la nuit, la cavalerie reçut l'ordre de partir avec le colonel de Wengy pour aller faire une reconnaissance chez les Fenaïa. Elle rentra au bivouac avant le jour.

Dans la journée du 22, le général Bosquet fit sa jonction avec une petite colonne venant de Bougie et comprenant un bataillon du 8e de ligne, un du 8e léger, une section d'artillerie et un peloton du 5e escadron. Il prit le commandement de l'ensemble et se porta à Ksar, où il fit séjour jusqu'au 24. Pendant cette journée, le colonel de Wengy emmena la cavalerie en reconnaissance dans la direction d'El-Tenin-M'ta-Fenaïa pour rassurer les populations des villages des Fenaïa, qu'avait ébranlées la présence de Bou Barghla.

Le 25, le général donna l'ordre de réunir et d'armer environ 6000 Kabyles soumis placés sous le commandement de leurs caïds pour aller châtier les Beni-Mansour, qui avaient donné l'hospitalité à Bou Barghla. La cavalerie, conduite par le colonel de Wengy, devait appuyer le mouvement et au besoin sabrer nos alliés, s'ils faisaient mine de rétrograder. Trente-deux villages furent pillés et brûlés. La résistance fut insignifiante. Vers 3 heures de l'après-midi, la cavalerie commença à se replier. Après deux heures de marche, elle rencontra le général Bosquet qui s'était porté en avant avec une partie de l'infanterie pour soutenir la retraite en cas de besoin. La colonne rentra au bivouac et y séjourna jusqu'au 1er février. La veille au soir, le général avait donné l'ordre de se porter à Talla-N'zerma, à cinq lieues au delà. Il se mit à la tête des troupes qui partirent par une pluie battante, grâce à laquelle les chemins devinrent impraticables. Aussi dut-on rester au bivouac jusqu'au 4 février.

Malgré la continuation du mauvais temps, le général, qui tenait à se mettre au centre de ses opérations, se dirigea sur Djemmaâ-el-Taouine. Le voisinage des fourrages et la facilité de se ravitailler

par Bougie permirent d'établir la colonne dans de bonnes conditions. Elle y resta jusqu'au 21. L'infanterie mit ce temps à profit pour ouvrir une route de Bougie sur Dellys et la poussa jusqu'au pied de la montagne des Zouaves. La cavalerie protégea les travailleurs contre les populations qui auraient pu se montrer hostiles.

Dans la nuit du 19 au 20 février, un ouragan bientôt suivi d'une neige épaisse, se déchaîna sur le camp avec une furie extraordinaire. Quand il fit jour, le général, voyant que, loin de diminuer, la neige ne faisait qu'augmenter, réunit sous sa tente tous les chefs de corps, leur exposa les difficultés de la situation et donna ses ordres pour le départ. Il prescrivit au commandant de l'avant-garde de s'arrêter sous le village de Torcha, où un convoi de vivres était bloqué par le mauvais temps.

La colonne se mit en route le 22. M. de Wengy, qui mieux que personne connaissait le pays, commandait l'avant-garde que précédait comme extrême pointe un peloton du 5e escadron commandé par M. Compagnon. Le gros de la colonne comprenait le bataillon du 20e de ligne, le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le bataillon du 8e de ligne, l'artillerie, le convoi. Le général Jamin, avec cinq compagnies d'élite, formait l'arrière-garde suivie par le 4e escadron du régiment. Enfin, le général Bosquet marchait à la queue de cette colonne avec un peloton de chasseurs et un de spahis.

Arrivée sous Torcha, l'avant-garde, au lieu de s'y arrêter, pilla le convoi et continua sur Bougie où elle arriva, partie dans la nuit, partie dans la journée et la soirée du lendemain.

Pendant la marche entre le bivouac et Torcha, plusieurs hommes enlevés par la violence de l'ouragan furent précipités dans des ravins. D'autres périrent de froid. Quelques-uns enfin, au passage d'une rivière, se noyèrent en cherchant à sauver leurs camarades ou leurs chevaux.

L'escadron arriva le 23 février à Bougie, où 12 chasseurs atteints de congélation entrèrent à l'hôpital.

Cette marche terrible, qui faillit être le pendant du désastre du Bou-Thaleb, mérite d'être connue dans ses détails; aussi reprodui-

sons-nous en grande partie le rapport établi par le colonel de Wengy.

Avant que la cavalerie disposée suivant les prescriptions de l'ordre de départ se mît en marche, il avait été recommandé aux hommes de marcher toujours groupés sans perdre de vue leurs officiers ; aux officiers de tenir toujours leurs hommes sous la main, et rappelé à tous que, dans les marches difficiles, la cavalerie doit redoubler de zèle et de dévouement. Les chevaux devaient être conduits en main sur la neige glacée. Cette marche à pied, outre qu'elle était plus sûre pour les hommes, les empêchait de se refroidir et leur permettait de transporter sur leurs chevaux les soldats des autres corps que le froid ou la fatigue empêcherait d'avancer.

Les cavaliers se mirent avec beaucoup de zèle à ramasser les premiers hommes qu'ils trouvèrent gisant sur les crêtes glacées ; mais leurs mains engourdies servaient mal leur volonté. Plusieurs de ceux qu'ils chargeaient sur leurs chevaux comme des masses inertes retombaient, et il fallait recommencer. On dut se résigner à les abandonner.

Ce travail sans cesse renouvelé, qui obligeait les chasseurs à s'arrêter sur le côté de la route, mit nécessairement le désordre dans les pelotons. Bientôt spahis et chasseurs se trouvèrent mêlés dans la marche, mais sans se séparer et sans perdre de vue leurs officiers. Les quatre cinquièmes de l'effectif arrivèrent ainsi groupés vers 5 heures du soir, au bord de l'Oued-Tehériken, qui coule au pied de Torcha.

Le 8e de ligne s'y trouvait encore. La cavalerie s'occupa de suite de faire passer les fantassins en croupe ou accrochés à la queue des chevaux. Chaque homme fit ainsi plusieurs voyages, ne s'arrêtant sur la rive gauche que lorsque l'arrivée de nouveaux cavaliers sur la rive droite ne lui permettait plus d'y revenir sans encombrer le gué ou les bords de la rivière.

Après le passage, les fantassins continuaient à marcher, cherchant à gagner le point indiqué pour le bivouac. Une vingtaine de chasseurs et quelques spahis, définitivement passés sur la rive gauche, suivirent machinalement ce mouvement au lieu de s'arrêter, comme on le leur avait dit, à quelque distance. Le commandant de la cavalerie, occupé à diriger le passage des hommes à pied, ordonna alors au capitaine de Mirbeck de le remplacer à ce poste, de laisser, lorsqu'il le quitterait, quelques hommes pour assurer l'indication du gué et aider les retardataires ; puis, de sa personne, il se porta en avant pour rallier les hommes déjà partis, qu'il rejoignit à la tombée de la nuit, avant le passage de l'Oued-Tichan.

Le capitaine de Mirbeck resta jusqu'à la nuit à l'Oued-Tehériken et y laissa en partant un officier et son peloton, avec ordre de ne pas quitter ce poste avant 8 heures du soir, moment probable de l'arrivée du peloton d'arrière-garde. Un officier de spahis, qui marchait à la queue de la cavalerie, arriva avant le départ du peloton de chasseurs, continua à remplir la même mission et bivouaqua sur la rive droite avec ses chevaux et ses cavaliers harassés. Pendant ce temps, le capitaine de Mirbeck, qui s'était mis en marche, atteignit

l'Oued-Tichan, avec ses hommes et ses chevaux, fatigués de leurs nombreux passages dans l'eau. Il tenta néanmoins de franchir le gué. Mais, après avoir perdu deux chasseurs et un brigadier qui se noyèrent, il se décida à renoncer à l'entreprise, défendit que personne entrât dans la rivière, fit allumer des feux autour desquels se groupèrent environ 250 hommes de toutes armes, et tous passèrent ainsi la nuit.

A son arrivée à l'Oued-Tichan, le commandant de la cavalerie trouva les bords de cette rivière profonde encombrés par des groupes d'infanterie. Plusieurs chevaux gisaient sur le sable vaseux et mouvant de la rive gauche. Il fit faire aux cavaliers qu'il avait ralliés plusieurs voyages pour passer les fantassins, laissa à la nuit close un sous-officier et quelques hommes pour indiquer le gué et donner tous les secours possibles en attendant le reste de la cavalerie ; puis, voyant en avant de lui la plaine inondée que traversaient, à peu près sans direction, beaucoup d'hommes d'infanterie accablés de fatigue et de froid, il pensa qu'il devait y diriger des secours. Il continua donc sa marche, ordonna à ses cavaliers de se disperser à petite distance, pour ramasser et relever les hommes qui se couchaient, les prendre en croupe ou leur faire saisir la queue de leurs chevaux, de s'appeler fréquemment les uns les autres, pour ne pas se désunir dans l'obscurité.

Dès qu'un feu fut aperçu sur la route, les cavaliers allèrent de tous côtés avertir les hommes à pied de la présence et de la direction de ce feu et ainsi de suite à mesure qu'il s'en alluma d'autres.

Le commandant de la cavalerie arriva ainsi à l'Oued-Ghir, où beaucoup d'hommes étaient groupés autour d'un grand feu ; mais apprenant qu'un grand nombre de fantassins avaient dépassé cette rivière, et que le capitaine de Mirbeck s'était arrêté, avec la plus grande partie de la cavalerie, en arrière de l'Oued-Tichan, il continua sa route pour aider par le même système de secours les hommes qui continuaient à voyager dans la plaine, où accouraient à leur aide la garnison et la population de Bougie.

Le lendemain au jour, il s'occupa de rallier les cavaliers, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, car la besogne de la nuit avait dispersé une partie de ceux qui le suivaient. Vers 7 heures du matin, quarante hommes, chasseurs ou spahis, étaient réunis et installés au parc aux bœufs. Il remonta à cheval, avec dix d'entre eux pris parmi les premiers arrivés, les plus valides et tous de bonne volonté, et parcourut la plaine jusqu'à l'Oued-Ghir, pour seconder les secours partis de Bougie.

Ainsi, pendant toute la marche, la cavalerie s'est trouvée répartie, autant que possible, sur toute la ligne du parcours, pour porter son aide un peu partout.

Parmi les hommes qui ont fait plus particulièrement preuve de zèle et de dévouement, je ne parlerai pas de MM. les officiers, qui ont tous été à hauteur de leur devoir. M. le capitaine de Mirbeck cite au 3e chasseurs d'Afrique :

Le maréchal des logis Polliart ;

Les brigadiers Compagnon, Leuzy ;

Les chasseurs Bruneau, Grébeau et Thorin,

comme ayant sauvé plusieurs hommes et fait passer la rivière à plus de deux cents ;

Les chasseurs Rochet, Baudoin, Hayé, Picheret, Desbleds, Marce, Nadal, Caullery, Donnarier et Joseph,

comme s'étant exposés le plus souvent pour les mêmes actes, et pour leur infatigable énergie.

Le capitaine fait en outre l'éloge de M. l'aide-vétérinaire Piétrement, qui a été infatigable pour les soins à donner aux chevaux et qui souvent s'est exposé pour sauver plusieurs d'entre eux.

Les pertes éprouvées dans cette malheureuse journée sont les suivantes :

Bader, brigadier, noyé en voulant sauver son cheval ;

Amaury, chasseur, noyé en voulant sauver le brigadier Bader ;

Talaud, id. id.

Adam, chasseur mort de froid pendant la route ou noyé ;

Léon, id. id.

Marquelly, id. id.

Combiens, maréchal des logis, noyé au passage d'une rivière ;

Chauderond, chasseur, id.

Cinq chevaux sont morts noyés ou de chutes dans les ravins.

Le Colonel d'état-major, commandant de l'avant-garde,

Signé : DE WENGY.

Le général Bosquet rendit un juste hommage au dévouement dont la cavalerie avait fait preuve, en écrivant au colonel de Mirbeck une lettre dont l'extrait qu'on va lire devait trouver place dans l'historique du régiment.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE GÉNÉRAL BOSQUET AU COLONEL DE MIRBECK

12 mars 1852.

. . . .

. . . . . Ils prouvent aussi que j'avais affaire à de vieilles et excellentes troupes, parmi lesquelles j'ai trouvé, pour me seconder, des cœurs bien trempés, bien dévoués.

La cavalerie m'en a fourni beaucoup et les chasseurs méritent tous mes éloges. Je suis heureux, mon cher Colonel, de leur rendre cette justice qu'ils ont fait tout ce qu'on pouvait attendre d'une troupe d'élite.

Plusieurs se sont noyés en essayant d'aider leurs camarades de l'infanterie à passer des torrents débordés, ou ont péri de fatigue, victimes de ce dévouement militaire, le plus noble sentiment que je connaisse. Officiers et cavaliers ont tous bien fait; mais je me plais à vous signaler l'activité ingénieuse et infatigable de M. de Mirbeck, qui commandait l'escadron. Il m'a aidé à sauver et à réchauffer bien des pauvres soldats transis au passage de l'Oued-Ghir, le 23 au matin.....

La colonne, arrivée à Bougie dans la journée du 23, y séjourna jusqu'au 2 mars inclus. Réorganisée, elle se remit en marche le 3, et alla bivouaquer à l'Oued-Ghir. Le 4, le général fit arrêter sous le village de Torcha, où le camp fut établi jusqu'au 17. L'infanterie reprit et termina les travaux de la route. La cavalerie fit deux reconnaissances vers Djemmaâ-el-Taouine.

La colonne partit le 18 pour Bougie, et s'arrêta à Tisi-el-Nara, à une lieue et demie de la ville. C'est là qu'elle fut dissoute le 19 mars. Celle de Sétif alla bivouaquer chez les Beni-bou-M'za-ouïn ; puis, le 20, à l'Oued-Barbacha ; le 21, à l'Oued-Latra ; le 22, à l'Oued-Bac-Bac ; le 23, à l'Oued-Chilkam, et le 24 à Sétif.

CHAPITRE XI

Expédition dans la Kabylie orientale. — Combat des Ouled-Chatt. — Combat des Beni-Attia. — Le prince Murat. — Affaire de M'lili. — Colonne expéditionnaire de l'Est. — Combat de l'Oued-Boussora. — Bravoure et modestie du lieutenant-colonel Ameil. — Le régiment reçoit son nouvel étendard. — Le général de Mac-Mahon. — Combat de Calaà. — Le colonel de Mirbeck est nommé général de brigade. — Arrivée du colonel prince de la Moskowa. — Razzia des Ouled-Mahboub.

Expédition de la Kabylie orientale. — Une nouvelle expédition ne devait pas tarder à être organisée pour parcourir la Kabylie. Le 7 mai, le 5e escadron recevait l'ordre de partir pour Sétif avec le commandant Burand. Le 9, le 6e escadron quittait Constantine avec une colonne que le général de division dirigeait sur la partie orientale de la Kabylie. Cette colonne bivouaqua le même jour à l'Oued-Krotone. Elle arriva le 10 à Milah, et y fit séjour le lendemain. Le 12, elle se porta chez les Mouïa, au bord de l'Oued-Bou-R'nam. Le 13, elle atteignit l'Oued-Bou-Sefra, et le 14 l'Oued-Milia, territoire des Aichaïch.

Le 15 mai, la colonne marcha contre la tribu des Ouled-Aïdoum dont elle obtint la soumission après avoir incendié gourbis et moissons. On bivouaqua sur le territoire de cette tribu, qui avait promis le paiement immédiat d'une amende. Cette promesse n'ayant pas été tenue, une colonne légère sortit du camp, et mit le feu aux récoltes et aux maisons qu'elle rencontra. Elle rentra ensuite rapportant quelque butin, et poursuivie par des coups de fusil qui ne lui firent aucun mal. Mais à 8 heures du soir, les indigènes attaquèrent le bivouac et blessèrent quelques hommes d'infanterie.

Cette résistance nécessitait une répression. L'incendie des récoltes et des habitations, pendant la journée du 16, donna lieu à plusieurs engagements et à une attaque de nuit qui nous coûta 7 hommes mis hors de combat.

La colonne dut en conséquence recommencer, le 17, la destruction des biens appartenant à la tribu insurgée.

Le 18, elle bivouaqua sur les bords de l'Oued-Kébir, y passa les journées du 19 et du 20, et continua à détruire villages et moissons. Partie, le 21, à 4 heures et quart du matin, elle enleva plusieurs villages des Ouled-Aouet, qui se défendirent avec énergie. Néanmoins, mis en déroute, les Kabyles s'enfuirent poursuivis par nos troupes, qui leur tuèrent une centaine d'hommes. Les villages furent rasés, les arbres fruitiers coupés. La colonne rentra au bivouac et y fit séjour le lendemain.

Elle se mit en marche, le 23, pour aller châtier les Ouled-Ameur, qui avaient refusé de se soumettre. Un combat d'infanterie s'engagea. Décimés par le feu, les Kabyles prirent la fuite, et la colonne campa sur le territoire envahi. Plusieurs tribus vinrent faire leur soumission dans la journée du 24 mai.

Combat des Ouled-Chatt. — La marche fut reprise, le 27, jusqu'à Aïn-Milia, où l'on séjourna sans incident jusqu'au 31. A cette date, une colonne légère comprenant six bataillons d'infanterie, une section d'artillerie et la cavalerie, quitta le camp, à 5 heures du matin, pour infliger une leçon aux Ouled-Chatt insoumis. Elle arriva en vue de l'ennemi à 7 heures, et la fusillade s'engagea de suite. Après avoir abandonné leurs positions, les Kabyles firent un retour offensif et déployèrent la plus grande énergie. Dans cette lutte acharnée, corps à corps sur beaucoup de points, plusieurs des nôtres furent enlevés. Mais des charges vigoureuses nous les rendirent, et l'ennemi fut culbuté malgré le courage extraordinaire dont il fit preuve. Les Kabyles venaient frapper nos soldats et se faire tuer sur la ligne même des tirailleurs. Enfin, après quatre heures de combat, ils abandonnèrent le champ de bataille. Parmi leurs morts se trouvait le caïd des Beni-Erguem.

Le 1er juin, la colonne arriva à Sidi-Mohammed, où elle passa les deux jours suivants. Du 4 au 5, elle bivouaqua chez les Beni-Touffout.

Le 7, en arrivant à Aïn-Sefra, nos avant-postes furent attaqués.

Les chasseurs et les spahis, sous les ordres du commandant Le Myre de Vilers et du capitaine Vivensang, chargèrent l'ennemi et le rabattirent sur l'infanterie, qui arrivait au pas de course. Les Kabyles, voyant le danger, se jetèrent dans des terrains inabordables pour la cavalerie et cessèrent le combat.

La colonne fit séjour jusqu'au 11. Une division de chasseurs s'en sépara à cette date pour rentrer à Constantine.

Le 12, à 9 heures du matin, on arriva à Collo. Après une journée de repos, on marcha contre les Beni-Itta, qui se soumirent après l'incendie de leurs moissons.

Combat des Beni-Attia. — Le 17, la colonne s'occupa de châtier les Beni-Attia révoltés. Ils occupaient des positions réputées par eux inexpugnables. Six bataillons reçurent l'ordre de les enlever. Dès qu'ils arrivèrent au pied des mamelons, la fusillade s'engagea. Mais, à la sonnerie de la charge, nos soldats s'élancèrent avec leur fougue habituelle et s'emparèrent des hauteurs. L'ennemi fut d'autant plus frappé de stupeur que sa confiance était plus grande. Cependant, après un moment de désordre, il se rallia. Le combat reprit de plus belle et se termina par la prise du marabout qui couronne le Djebel-Gouffi.

La colonne prit un jour de repos, et quitta son bivouac, le 19 juin, à 4 heures et demie du matin. Attaquées presque aussitôt de tous côtés, nos troupes rivalisant d'ardeur repoussèrent les Kabyles et reprirent leur marche jusqu'au bord de la mer, près de l'embouchure de l'Oued-Zar. Elles y trouvèrent des ravitaillements débarqués par le vapeur *le Titan*.

Le lendemain, au départ, l'arrière-garde fut un peu inquiétée; mais les assaillants n'opposèrent qu'une courte résistance. Les Beni-Attia firent leur soumission. La colonne bivouaqua, le 20 et le 21, au bord de l'Oued-Zar. Le 22, elle entra sur le territoire des Beni-Ferguen, qui se soumirent sans combat, et elle atteignit, le 23, l'embouchure de l'Oued-Kébir. La cavalerie, sous les ordres du commandant de Vilers, reçut dans la journée l'ordre de monter à cheval et d'enlever les troupeaux d'une fraction encore insou-

mise des Beni-Slem. Deux lieues furent franchies au galop et la razzia vivement exécutée après un échange de quelques coups de fusil. Elle rapporta 200 têtes de bétail et quelques chevaux et mulets. Ce coup de main suffit pour plier immédiatement à l'obéissance la fraction rebelle. Le jeune fils du prince Murat, qui faisait ses premières armes, se fit remarquer par son élan et son sang-froid.

La colonne fit séjour et se ravitailla, le 24. Elle bivouaqua le lendemain chez les M'Chatt. Sommés de se soumettre, ils s'y refusèrent. Le feu fut aussitôt mis à leurs moissons, qu'ils tentèrent en vain de protéger. La destruction de leurs récoltes fut achevée le 27 au soir. Le 28, la marche sur Aïn-Milia fut contrariée par une attaque très vive. Repoussés avec de grandes pertes, les Kabyles lâchèrent pied. Ce fut le dernier engagement. Deux jours plus tard, nos troupes rentraient à Constantine.

Affaire de M'lili. — Pendant l'expédition dont nous venons d'achever le récit, une petite colonne engagée dans le Sud y livrait un brillant combat. Bien que le 3e chasseurs d'Afrique n'y fût représenté que par une fraction peu importante, la conduite valeureuse de cette petite troupe mérite d'être citée dans l'historique du régiment.

Le 21 mai 1852, le 2e escadron, alors à Biskra, reçut l'ordre de faire monter une division à cheval à 6 heures du soir. Les pelotons désignés furent ceux de MM. Andrieu, lieutenant, et Monphous, sous-lieutenant, à l'effectif total de 54 hommes. Le chef de bataillon Collineau, commandant supérieur de Biskra, y joignit un peloton de spahis commandé par le sous-lieutenant Rivoire. M. Andrieu prit le commandement du groupe. Quatre-vingts cavaliers de la Deïra du cheik El Arab et quarante autres d'El-Outaïa sous les ordres du cheik Dinah complétèrent la force militaire à la disposition du commandant Collineau.

La petite colonne toucha à Aïn-Oumache, à 9 heures du soir, espérant y avoir quelques renseignements sur le chérif Mohammed ben Abdallah Tlemsani, dont on annonçait l'arrivée dans les

Ziban. Les indications recueillies étant insignifiantes, la colonne reprit sa marche, passa devant M'lili, atteignit Ourbal, à 2 heures du matin, y fit reposer hommes et chevaux, repartit à 6 heures et s'arrêta à 8 heures à Ben-Tious. Elle y trouva 500 cavaliers nomades auxiliaires qui reçurent l'ordre d'éclairer le pays et de pousser des reconnaissances vers tout le sud du Zab-Guebli et de Saâda. Ces gens n'allèrent qu'à une très petite distance et revinrent sans avoir rien vu.

Tout à coup, à 11 heures et demie, on vint annoncer que le chérif approchait de l'oasis de M'lili et que quelques-uns de ses gens y avaient déjà pénétré. Tout le monde sauta en selle et prit la direction de M'lili, par la rive gauche de l'Oued-Djedi. Bientôt on aperçut, à 600 mètres environ de la rive droite, une ligne de bataille immense formée par une masse compacte de 1 600 à 1 800 chameaux montés et de fantassins. Au milieu se dressait la tente du chérif. 400 cavaliers divisés en trois groupes formaient le centre et l'aile gauche de cette ligne qui s'étendait obliquement par rapport à l'Oued-Djedi. L'infanterie paraissait forte d'environ 2 500 hommes. Un groupe de 200 à 300 cavaliers, placé derrière elle, avait à la fois pour objet de la pousser en avant et de servir de réserve.

Le moment était solennel. Plein d'ardeur au départ, le goum s'était refroidi. Le cheik El Arab subissait l'influence d'une situation qui semblait critique. Seuls, les cavaliers de la Deïra et de Dinah faisaient bonne contenance et marchaient franchement avec nous. Poussé par le sentiment du danger, comprenant en outre l'importance politique d'une retraite d'ailleurs presque impossible, le commandant Collineau résolut d'attaquer.

La cavalerie passa l'Oued-Djedi. M. Andrieu en forma quatre pelotons, savoir : 1er peloton, 27 chasseurs ; 2e, 32 spahis ; 3e, 27 chasseurs ; 4e, 40 cavaliers du cheik Dinah. Il fit former l'escadron et exécuta un *à-droite* pour attaquer en ligne l'aile droite ennemie et la rejeter sur l'aile gauche menacée par le goum dont l'allure se ralentissait de plus en plus.

Le commandement : *Chargez!* fait par M. Andrieu fut répété

par les officiers de peloton sur la ligne desquels avaient pris place le commandant Collineau et le lieutenant Séroka. L'infanterie ennemie attendait sans tirer. La charge fut poussée avec une ardeur sans égale. Le premier choc enfonça la ligne, et la vigueur de l'impulsion était telle que le chérif attaqué corps à corps par un brigadier de chasseurs reçut deux coups de sabre et ne dut son salut qu'au dévouement de quelques-uns de ses cavaliers. Pendant quelque temps la mêlée fut complète mais pleine de dangers, car les chameaux formaient un rempart vivant derrière lequel leurs conducteurs combattaient avec avantage contre nos hommes montés.

L'infanterie culbutée et le carré des chameaux traversé, l'escadron arriva la pointe en avant sur les cavaliers qui formaient le centre de la ligne du chérif. Ils se débandèrent et firent feu en fuyant. M. Andrieu, faisant converser à gauche les deux pelotons de chasseurs, poursuivit les fuyards à toute bride, le sabre dans les reins. La course fut rapide et longue. Les chevaux étaient haletants. Néanmoins, pour achever la déroute, M. Andrieu fit encore reprendre en tête les chameliers et l'infanterie déjà en grand désordre. Enfin il arrêta la charge, fit sonner le ralliement et l'on s'occupa des blessés. Puis on commença la retraite. La réserve du chérif tenta un retour offensif. Les deux pelotons de chasseurs firent face en tête et dispersèrent la cavalerie ennemie. La plaine restait libre. Quatre pelotons avaient mis en fuite cette multitude, mais au prix de cruels sacrifices. Nos chasseurs relevèrent 11 des leurs tués et en ramenèrent 6 grièvement blessés, dont 2 emmenés par les cavaliers ennemis leur avaient été repris. Le régiment perdait en outre 13 chevaux tués, 7, dont celui de M. Andrieu, avaient été blessés de plusieurs coups de feu.

On enterra dans le cimetière arabe de M'lili :

Guichet,	brigadier ;	Villemin,	chasseur ;
Chamond,	id.	Vernhet,	id.
Simon,	chasseur ;	Barthélemy,	id.
Béduneau,	id.	Jaco,	id.
Gallois,	id.	Sauterey,	id.
Claudel,	id.		

Les 6 chasseurs blessés se nommaient : Weidmann, Secrétant, Pasquier, Humbert, Vaché et Monteil. Ils furent conduits le soir même à Biskra sous l'escorte de 3 chasseurs et de quelques hommes de la Deïra.

L'ennemi avait perdu plus de 200 hommes. 200 chameaux et 600 fusils restèrent entre nos mains.

La petite colonne passa la nuit dans l'oasis de M'lili, sous la garde des fantassins et des cavaliers arabes qui l'avaient si mal secondée le matin. Elle rentra, le 23, à Biskra, acclamée par la population.

M. le gouverneur général de l'Algérie, dans son rapport officiel, s'exprime comme il suit :

..... Ce succès fait le plus grand honneur au commandant Collineau, ainsi qu'à la poignée de soldats avec laquelle il osa la tenter. Il signale MM. Andrieu et Monphous, comme ayant pris une part brillante à ce combat, où chaque homme se montra d'une valeur digne d'être citée.

Plusieurs militaires du 3e chasseurs d'Afrique ont plus particulièrement mérité par leur courage, leur abnégation et leur dévouement au-dessus de tout éloge, l'honneur d'avoir leur nom inscrit à l'historique de leur régiment. Ce sont :

Constantin, maréchal des logis ;
Chamond, brigadier, nommé maréchal des logis ;
Dufreyne, brigadier ;
Curet, id.
Vaché, chasseur, nommé brigadier ;
Secrétant, id.
Bernard, chasseur de 1re classe ;
Werner id.
Raux, id.
Viart, chasseur de 1re classe ;
Pasquier, id.
Humbert, id.
Pommier, id.
Céleste, chasseur de 2e classe ;
Duchesne, id.
Chrétien, id.
Lecornez, id.
Monteil, trompette.

Colonne expéditionnaire de l'Est. — Le 4 juin, le lieutenant-colonel Ameil reçut le commandement d'une colonne composée de 400 zouaves, sous les ordres du chef de bataillon de Saint-André, et de 90 chasseurs du 4e escadron, capitaine de Mirbeck. Il était accompagné des capitaines adjudants-majors de Bruchard (Édouard) et de Percin-Northumberland.

Le général de division avait formé cette colonne pour couper toute communication entre les contingents révoltés des environs de Guelma et les Haractas qui paraissaient prêts à s'insurger. Elle partit de Constantine le 4 juin, et bivouaqua à El-Méhéris. Le lendemain, elle atteignit l'Oued-Cherf.

Le 6 juin, le lieutenant-colonel Ameil reçut l'ordre de rallier immédiatement sous Guelma le colonel Dumareix, qui avait un commandement égal au sien. Il se mit en route à midi et fit arrêter le soir à El-Guerfa, près du bordj du caïd des Beni-Mered.

Les deux colonnes firent leur jonction, le 7, au bord de l'Oued-Boussora, point de rendez-vous assigné par le colonel Dumareix. Celui-ci avait été attaqué. Le bruit de la fusillade parvenant jusqu'à la colonne Ameil pendant qu'elle était en marche, sa cavalerie prit aussitôt les devants, laissant l'infanterie à la garde du convoi et suivant aussi vite que le lui permettait cette mission. L'arrivée de ce renfort et une charge heureuse des spahis commandés par le capitaine Leroux firent cesser le combat.

Vers 2 heures de l'après-midi, le camp des deux colonnes réunies subit une nouvelle attaque qui se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit. Les troupes se contentèrent de tenir l'ennemi à distance.

Combat de l'Oued-Boussora. — La fusillade reprit le lendemain dès le lever du jour et devint très vive vers 9 heures. Comme la veille, nos troupes se contentèrent d'abord de riposter. Une balle vint frapper à la tête le docteur Prieur, du régiment, qui se trouvait sur le front de bandière dans un groupe d'officiers. Les coups de fusil continuant et les Kabyles s'avançant résolument contre la face est du camp occupée par le 10e de ligne, le lieutenant-colonel Ameil reçut l'ordre de punir leur audace en les tournant par la droite et en les rejetant sur les baïonnettes de nos fantassins.

50 chasseurs et un nombre égal de spahis gravirent vivement le mamelon boisé situé entre la plaine de Guelma et la position de l'ennemi, se ménageant ainsi à la sortie du bois un terrain de

charge sur lequel le moindre succès qu'ils eussent à attendre était de dégager le camp, en rejetant l'ennemi dans la vallée de l'Oued-Halia dont il occupait les deux versants.

Arrivé devant le terrain qu'il avait choisi, le lieutenant-colonel Ameil fit mettre le sabre à la main et sonner la charge qui s'exécuta parallèlement à la face menacée du camp. La cavalerie couronna la crête boisée de la hauteur qui longe l'Oued-Halia et pénétra jusqu'aux broussailles rocheuses qui servaient de retraite à l'ennemi. Mais, en la voyant arriver, les tirailleurs kabyles s'étaient repliés en toute hâte à travers les blés, dans des ravins où nos chevaux ne pouvaient les suivre. Les chasseurs échangèrent néanmoins avec eux de nombreux coups de feu. Dans un pareil terrain la position pouvait devenir critique. M. Ameil fit exécuter un à-droite à toute la ligne, balaya le sommet du plateau et rallia sa troupe derrière un pli de terrain d'où il était aisé de reprendre l'offensive, si les Kabyles nous y forçaient. Mais ils ne nous inquiétèrent pas. La cavalerie rentra donc au camp à midi, n'ayant que 2 chevaux blessés. L'ennemi avait perdu une dizaine d'hommes.

Le lieutenant-colonel Ameil adressa des éloges à ses chasseurs, en particulier au maréchal des logis Frotey, qui avait essuyé presque à bout portant le feu de plusieurs Kabyles embusqués dans des rochers.

La vigueur déployée par la cavalerie avait refroidi l'audace des indigènes. Ils se tinrent à distance pendant l'après-midi, se contentant de tirailler avec notre infanterie qui leur infligea, malgré leur éloignement, des pertes assez sérieuses. Néanmoins, à 7 heures et demie du soir, ils se glissèrent à travers les broussailles pour dominer une des grand'gardes postées sur le revers sud du mamelon que nous avions gravi le matin. Il fallait assurer la tranquillité de la nuit qui venait à grands pas. La cavalerie sauta en selle. A la tête de 40 chasseurs et 25 spahis, le colonel Ameil prit d'écharpe au grand trot, malgré les difficultés du terrain, le versant où l'ennemi s'était embusqué; puis, conversant à droite, il enveloppa les Kabyles sans s'inquiéter de leur fusillade très vive. Ceux-ci, atteints dans leur refuge, tombèrent sous le sabre de nos chasseurs

auxquels on avait recommandé de ne faire aucun quartier à ces misérables qui, avant de succomber, protestaient de la fidélité dont ils venaient de nous donner la mesure. 40 à 50 de leurs cadavres gisaient sur le terrain.

Les voltigeurs du 10e de ligne, sortis fort à propos, complétèrent le résultat de cet engagement en fouillant à coups de baïonnettes jusqu'à la nuit close les broussailles que nos sabres ne pouvaient pénétrer. Alors on sonna le ralliement qui se fit au milieu d'un enthousiasme difficile à décrire. Nos chasseurs rapportaient comme gages du succès qui leur était dû des yatagans et des fusils dont un fut reconnu comme ayant été la propriété d'un cheik qui avait dû trouver la mort dans le combat.

La rentrée au camp fut pour nos chasseurs un vrai triomphe. Leur vaillante conduite assurait aux troupes le repos dont elles avaient besoin après cette journée pénible. Nous n'avions eu que deux chevaux blessés.

Le lieutenant-colonel dans son rapport cita comme s'étant distingués par leur vigueur : MM. de Bruchard, de Percin, de Mirbeck, capitaines ; Venturini, sous-lieutenant ; l'adjudant Masqueray ; le maréchal des logis Cocrelle ; les brigadiers Agisson et Baurin ; les chasseurs Jehannin, Peruggia, Prousteau, Marce et Farabac.

La nuit fut tranquille. Le lendemain matin, on vit l'ennemi chercher au milieu des blés les cadavres des gens tués dans la charge. La rude leçon qui venait de lui être infligée permettait de compter sur une journée calme. La matinée le fut en effet ; mais une fusillade, entamée vers 2 heures de l'après-midi et assez insignifiante au début, ne tarda pas à prendre un caractère d'autant plus sérieux que les Kabyles s'avançaient en nombre et fort audacieusement vers nos avant-postes.

Le lieutenant-colonel Ameil sortit aussitôt du camp avec la cavalerie pour prendre de flanc les tirailleurs ennemis qui s'approchaient en rampant dans les blés. Après avoir franchi un ravin qui les séparait de nos troupes avancées, on gravit la pente au galop de charge. Les Kabyles eurent toutefois le temps de se re-

plier vers le ravin de l'Oued-Halia. Leurs cavaliers s'étaient embusqués à gauche pour appuyer le mouvement de l'infanterie contre notre camp. Leurs chevaux étaient frais, les nôtres hors d'haleine et à bout de forces. Il était d'ailleurs évident que ces indigènes cherchaient à nous attirer dans un piège préparé à l'abri du ravin. Le lieutenant-colonel jugea qu'aller au-devant des coups de feu de l'ennemi et risquer de compromettre notre succès de la veille serait une imprudence que ne compenserait pas la prise de quelques cavaliers. Il fit donc sonner le ralliement. La sonnerie ne fut pas tout d'abord entendue à notre droite où les chasseurs échangeaient des coups de fusil avec les Kabyles. Mais peu après tout le monde se rallia et nous revînmes au camp avec deux blessés.

Le brigadier Grébaux, qui s'était déjà bravement conduit la veille, se fit encore remarquer par son entrain.

Dans le compte rendu très simple qu'il fit de l'emploi de la cavalerie, le lieutenant-colonel Ameil rendit justice à tout le monde, sans dire un mot de sa propre conduite. Elle n'en fut pas moins signalée comme elle le méritait, lorsque le colonel de Mirbeck connut le détail des événements. Il écrivit alors au lieutenant-colonel la lettre suivante, belle et juste récompense d'un courage aussi brillant que modeste.

Constantine, le 28 juin 1852.

Mon cher Colonel,

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez adressé sur les belles affaires que vous avez eues, les 8 et 9 juin, près de l'Oued-Boussora, contre les Ouled-Dhan.....

Il est bien, Colonel, de rendre justice à tout le monde ; mais la modestie doit avoir des bornes. Vous auriez pu, je dirai même vous auriez *dû* mentionner dans votre rapport que l'initiative de tous ces mouvements vous était due.

Comme ces différentes affaires doivent être inscrites dans l'historique du régiment, il est nécessaire qu'il y soit dit que le lieutenant-colonel Ameil a enlevé ces trois charges brillantes, qu'il était toujours en tête de sa troupe, et que les trois Kabyles qui les premiers ont payé leur audace de leur vie ont été tués de sa main.

Après avoir relaté dans l'historique du régiment l'extrait et l'esprit de votre rapport, vous y copierez la présente lettre, afin de le compléter comme il convient.

Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de mes sentiments affectueux.

Le Colonel,

Signé : DE MIRBECK.

La journée du 10 se passa sans incident. On dirigea sur Guelma les blessés des deux jours précédents. Mais l'ennemi faisait ses préparatifs pour nous attaquer sur les quatre faces du camp. A 11 heures et demie du soir, en effet, il se présenta sur tous les points en poussant des cris épouvantables. Toutes les grand'gardes avaient été retranchées derrière des murs en pierres sèches élevés à la hâte. L'attaque bruyante des indigènes fut accueillie de notre côté par un silence complet. Ce calme leur fit craindre quelque embûche ; malgré leur nombre, ils cessèrent le feu, après une fusillade de trois quarts d'heure, et se retirèrent dans les ravins. Le reste de la nuit ne fut pas troublé.

L'escorte qui avait conduit les blessés à Guelma rentra le 11, ramenant un convoi de munitions et suivie de près par le colonel de Tourville qui amenait un bataillon de chasseurs à pied, commandant Decamps ; six compagnies d'élite du 12e de ligne, commandant de Sorbier, et deux obusiers de montagne. Le camp fut étendu pour donner place à ce renfort. L'attaque du 11 au soir fut le dernier effort de l'ennemi. Le 12, il avait disparu dans les montagnes des Ouled-Dhan. Le colonel de Tourville passa en revue les troupes dont son ancienneté lui donnait le commandement, et fit tout préparer pour le départ du lendemain.

On se mit en route, à 4 heures du matin, en trois groupes. La cavalerie formait le centre. La fraction de gauche qui servait d'arrière-garde fut vivement attaquée dans les ravins de l'Oued-Halia. Les chasseurs à pied eurent 1 homme tué et 4 blessés. Le camp fut établi à Aïn-Soudda, près du bordj en construction, aux environs duquel s'étaient passés les premiers actes de la rébellion que la colonne avait pour mission de réprimer. Le 14 au matin, on y

laissa les zouaves et les chasseurs d'Afrique. Toutes les autres troupes, sous les ordres du colonel de Tourville, partirent à 4 heures, pour aller châtier les contingents révoltés qui s'étaient réfugiés sur le piton rocheux d'accès difficile nommé Raz-el-Kef. L'entreprise réussit à souhait. La colonne rentra le soir, à 6 heures, ramenant un butin considérable et de nombreux troupeaux. Elle avait eu 1 homme tué et 4 blessés. Les pertes des Kabyles s'élevaient à 70 ou 80 morts. Les spahis contribuèrent beaucoup au succès de cette opération.

Le 16 au matin, après une journée de repos, le colonel de Tourville, à la tête des zouaves et des chasseurs d'Afrique, razzia complètement une tribu complice de l'attentat d'Aïn-Soudda au début de l'insurrection. On retrouva de nombreux effets ayant appartenu aux malheureux égorgés près du bordj. Le même jour, M. Laville, chargé d'escorter jusqu'à Guelma un convoi de blessés, profita de son retour pour razzier une fraction des Ouled-Dhan rentrée sur son territoire aussitôt après notre départ de l'Oued-Boussora.

La colonne se rendit, le 18, à Arb-el-Douara ; le 19, à l'Oued-Cham ; le 20, à l'Oued-Mézia ; le 21, à Kous-fet-el-Saboun ; le 22, à Medjez-Sfa, où elle resta jusqu'au 24.

Elle en repartit, le 25, pour Fedj-Makta ; le 26, pour Souk-el-Raz ; le 27, pour M'daourouch. En arrivant, le 28, à l'Oued-Mellègue, elle rencontra la colonne que le général d'Autemarre amenait d'Aïn-Beïda pour opérer dans la même région et tourner du côté du nord, par Héra, l'ennemi que divers avis nous signalaient dans cette direction.

La cavalerie commandée par le lieutenant-colonel Ameil exécuta le même jour une razzia sur la tribu des Matla, auxquels nous enlevâmes 300 bœufs, 2 000 moutons, des chameaux, des chevaux, des tentes, etc. Nous rentrâmes au camp à 2 heures de l'après-midi.

Le 29 juin, la colonne suivant l'Oued-Mellègue bivouaqua à Chaïchin, sur la frontière de Tunisie. Le 30, elle revint sur ses pas jusqu'au Djebel-Khreloua. Quelques coups de feu furent échangés, le 1er juillet, au passage d'un défilé qui mène à Aïn-Tamatmat. Du

3 au 7 nous bivouaquâmes à Souk-el-Raz. Le général d'Autemarre prit le commandement des deux colonnes et partit en avant, le 8, avec la cavalerie. Il fit bivouaquer à Aïn-Tiffech. Nous y fûmes rejoints, le lendemain, par le général de Mac-Mahon et par le colonel de Mirbeck qui apportait au régiment son nouvel étendard. Les colonnes d'Autemarre et de Mac-Mahon se réunirent. La cavalerie de la première passa sous les ordres du colonel de Mirbeck qui commanda ainsi les 1er, 3e et 4e escadrons du régiment, une division du 6e et quelques hommes du 2e, plus les 1er et 4e escadrons du 3e spahis amenés par le lieutenant-colonel Guérin de Waldersbach. Tous ces escadrons formèrent une brigade. Le lieutenant-colonel Ameil était à la tête de la fraction qui appartenait au régiment. Il avait près de lui les chefs d'escadrons Pouget et Burand.

Dans le récit qui précède il n'est question que d'un escadron, le 4e. Nous allons expliquer la présence de ceux qui venaient de le rejoindre avec la colonne du général de Mac-Mahon.

Le 1er et le 5e partis, le 15 mai, de Sétif sous les ordres du commandant Burand, avec une colonne conduite par le général Maissiat, étaient arrivés, le 17, à Dra-el-Arba et y avaient séjourné jusqu'au 30. Le commandant Burand ramena le 1er escadron à Sétif le 31 mai. Ce même escadron rappelé, le 9 juin, à Constantine, reçut un contre-ordre à sa seconde étape et se dirigea sur Aïn-Beïda où il arriva, le 12, pour renforcer la colonne d'Autemarre.

Le même jour, le 3e escadron, parti, le 30 mai, pour Biskra, puis rappelé à Batna, quitta cette ville, sous les ordres du chef d'escadrons Pouget, avec une colonne conduite par le colonel Desvaux, commandant de la subdivision de Batna, et arriva le soir à l'Oued-Chemora. Le 10 juin; cette colonne établit son bivouac à Foum-el-Gueiss; mais elle le quitta le soir, marcha toute la nuit et arriva, le 11 au matin, à Aïn-Beïda. Elle y trouva le 1er escadron et un détachement de diverses fractions du régiment parti de Constantine, le 7 juin, sous les ordres du major Rigau.

Le 3e escadron et ces fractions passèrent, à partir du 18, à la

D'après une gouache communiquée par Mme la générale B^onne Ameil.

REMISE DE L'ÉTENDARD DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE (10 JUILLET 1852)

colonne d'Autemarre qui se porta, le 21, à Raz-Oued-Rouch. Le 22, elle gagna Aïn-el-Beïda-M'ta-el-Zaga ; le 23, M'daourouch, où elle passa deux jours ; le 25, Aïn-Tamatmat. Elle quitta ce bivouac, le 27, à 6 heures du soir, marcha toute la nuit et s'arrêta sur l'Oued-ou-Rihir, à 8 heures du matin, très éprouvée par les difficultés de la route. La cavalerie, qui avait pris les devants, fut obligée de retourner sur ses pas avec une provision d'eau dont l'infanterie avait grand besoin. Elle mit en outre ses chevaux à la disposition des hommes fort nombreux que la fatigue avait épuisés.

La colonne partit néanmoins, le 29, pour Enchir-el-Adid ; le 30, pour Aïn-Zerga-ed-Dir. Elle y séjourna le 1er juillet, bivouaqua, le 2 et le 3, à Raz-el-Aïoun ; le 4, à Enchir-el-Adid ; le 5, à l'Oued-Mellègue ; le 6, à Aïn-Tamatmat, et, le 7, dans la plaine de Tiffech. C'est là qu'elle opéra, comme nous l'avons dit, sa jonction avec la colonne de Tourville.

Sur les entrefaites, le 4 juillet, le général de division de Mac-Mahon avait quitté Constantine. Le colonel l'accompagnait, apportant au régiment le nouvel étendard, sous l'escorte de 95 chasseurs du 5e escadron et de quelques hommes du 4e. Le soir, au bivouac de l'Oued-el-Fenteria, le colonel reçut l'ordre de diriger, le lendemain matin, le 5e escadron sur Batna. Il resta donc seul avec l'étendard et douze hommes d'escorte à la colonne Mac-Mahon qui arriva, le 9, dans la plaine de Tiffech par la route de Temlouka.

Le 10, le régiment monta à cheval pour recevoir son aigle. Le colonel prononça devant le front des escadrons quelques paroles chaleureuses qui produisirent une profonde impression. Le soir, la colonne d'Autemarre prit les devants et s'installa à Tamatmat. Les autres troupes y arrivèrent le lendemain, et toute la colonne se mit en marche, le 12, à 4 heures du soir, se dirigeant vers la plaine de Faëlta.

Des avis parvenus la veille au général lui avaient annoncé le rassemblement sur ce point des Ouled-Khriar, des Beni-Berber et d'autres fractions moins importantes des Anencha. Après une marche de nuit des plus pénibles, par des chemins hérissés d'obs-

tacles, la cavalerie atteignit, vers 3 heures du matin, le bord de l'Oued-ou-Rihir et se forma en colonne sur la rive droite. Nous n'aperçûmes aucun mouvement dans la plaine jusqu'au marabout des Ouled-Sidi-Yahia-ben-Taleb.

Combat de Calaâ. — Nous prîmes alors la direction du Djebel-Calaâ. Du sommet d'une éminence qui en est à près de trois lieues, nous vîmes distinctement la poussière soulevée par une émigration qui marchait vers l'est. La cavalerie prit le trot pendant une demi-heure et aperçut alors une masse de 1 000 à 1 200 tentes couvrant la plaine et le mamelon au sommet duquel s'élève la ville de Calaâ. Elle se dresse sur un vrai pâté de rochers dont les murailles à pic de tous les côtés ont au moins 100 mètres de hauteur. On n'y peut accéder que par une rampe en corniche aboutissant à l'unique porte percée dans un rentrant qui la cache aux vues du dehors. Cet énorme pâté a pour base un mamelon assez étendu, isolé dans la plaine, coupé de ravins rocheux qui s'enchevêtrent dans tous les sens et dont plusieurs sont infranchissables pour la cavalerie.

Quand nous approchâmes du mamelon, nous vîmes toutes les populations se précipiter vers la rampe qui conduit à la ville. Il fallait à tout prix leur couper la retraite. Le général ordonna en conséquence au lieutenant-colonel Guérin de Waldersbach de se porter avec ses spahis vers la gauche, pour déborder les douars, et de rabattre gens et troupeaux dans la plaine, vers le centre. Il devait autant que possible atteindre la tête de colonne des émigrants.

Le premier douar qu'il rencontra fut celui des Ouled-bou-Ghanem. Ceux-ci, qui n'avaient pas quitté leurs tentes, lui apprirent que les tribus que nous recherchions étaient plus à l'ouest. Le lieutenant-colonel donna l'ordre de respecter ces gens et appuya vers sa droite.

Le général de Mac-Mahon suivit ce mouvement pendant une demi-lieue et, confiant cinq pelotons de chasseurs au lieutenant-colonel Ameil, lui donna pour mission de piquer droit sur Calaâ,

pour s'emparer des populations et des troupeaux. Enfin, avec les sept pelotons de chasseurs qui lui restaient, le général étendit vers la droite son mouvement tournant. Tous les douars se trouvaient ainsi enveloppés. Il détacha dans la plaine, à notre gauche, une division commandée par le capitaine Barrabin et suivit, avec les cinq pelotons qu'il conserva, un contrefort aboutissant droit à Calaâ, sur la tête de colonne des émigrants. Tous les troupeaux de la plaine et ceux qui n'avaient pas dépassé les premières pentes étaient déjà entre nos mains; mais la masse de la population, effrayée de se voir prise à la fois en tête et sur les deux flancs, se jeta dans un ravin profond qui n'avait de débouché que vers la plaine.

Les spahis avaient rencontré une certaine résistance. Pour s'emparer des troupeaux qui se trouvaient dans leur direction, ils durent charger les Arabes auxquels ils tuèrent une cinquantaine d'hommes.

En face du général de Mac-Mahon, une foule compacte de 4 000 à 5 000 personnes s'était entassée dans le ravin. 1 500 indigènes armés ne faisaient encore aucun usage de leurs fusils. Il leur fit dire qu'il les épargnerait s'ils se rendaient à discrétion. Ils parurent un instant près d'accepter; mais l'absence de leurs chefs qui, grâce à leurs chevaux, avaient pu fuir plus vite, et les cris étourdissants des femmes, des enfants et des troupeaux les empêchèrent de prendre une décision.

Dans sa course rapide, le général avait encore dû laisser en arrière le peloton de M. Venturini, chargé d'arrêter le bétail en désordre et d'escorter quelques paires de cacolets. Des quatre pelotons qui lui restaient deux s'installèrent sur le plateau qui commande la tête du ravin; les deux autres se portèrent à droite et à gauche, sur des contreforts qui le dominent à une distance d'environ cinquante pas.

La poussière qu'avait soulevée notre mouvement commençait à se dissiper. Du plateau de Calaâ, d'où l'on découvre toute la plaine, quelques-uns des chefs insurgés criaient aux leurs que nous n'étions qu'une poignée d'hommes facile à mettre en fuite et

qu'ils allaient descendre avec tous leurs cavaliers pour nous prendre à revers.

Aussitôt ils ouvrirent le feu. Les deux pelotons des flancs les empêchaient de remonter les pentes des contreforts; mais, pour chasser toute cette masse dans la plaine, il fallait un sérieux effort. La division qui gardait la tête du ravin fut bientôt engagée de tous côtés et dut faire face autour d'elle, car il lui était impossible de se dégager par une charge sur ce terrain pierreux. Un tiers de l'effectif resta à cheval; quelques chasseurs tinrent les chevaux de ceux qui avaient mis pied à terre pour refouler l'ennemi vers le débouché.

Les pelotons de droite et de gauche, dont les hommes avaient aussi presque tous mis pied à terre, ouvrirent un feu des plus vifs qui fit reculer les Arabes les plus rapprochés. Mais la masse résistait, soit qu'elle fût arrêtée par un obstacle, soit qu'elle ne voulût pas se résigner à la retraite devant un ennemi si peu nombreux. Le général fit alors sonner le ralliement à l'étendard autour duquel il ne restait plus guère qu'une douzaine d'hommes à cheval obligés eux-mêmes de faire feu. La sonnerie fut entendue; et bientôt le peloton laissé en arrière arriva au galop sur le contrefort de gauche, pendant que l'escadron du lieutenant-colonel Ameil garnissait celui de droite.

Le général, laissant une division sur chacun des contreforts, fit faire face en arrière à celle qui gardait la tête du ravin et la renforça de trois autres pelotons pied à terre. A un signal donné, ces trois pelotons et la moitié du groupe de chacun des flancs s'élancèrent sur cette multitude qui opposait plus de résistance par sa masse que par son feu. Ils déchargèrent leurs armes à moins de cinquante mètres et tuèrent même beaucoup d'hommes à coups de sabre sans parvenir à ébranler cette agglomération humaine.

Cependant, nos cartouches s'épuisaient; à peine en restait-il deux par homme. Selon l'expression arabe, nous avions *versé* le reste sur l'ennemi. Le colonel de Mirbeck, qui commandait sur le contrefort de gauche, se mit lui-même à la tête de ses hommes et fit une dernière tentative. Lorsqu'il revint sur la crête, il fut pour-

suivi; mais, dans un vigoureux retour offensif, il tua aux Arabes une vingtaine d'hommes. Nos chasseurs se dispersèrent de nouveau en tirailleurs. Pendant ce temps, du côté des hauteurs, le nombre de nos assaillants augmentait à vue d'œil. Après une charge brillamment conduite par le lieutenant-colonel Ameil, on dirigea vers l'ouest un mouvement qui fut exécuté avec la vigueur et le bon ordre qu'on devait attendre de vieilles troupes comme les chasseurs d'Afrique.

La division d'extrême arrière-garde, relevée à mesure qu'elle épuisait ses cartouches, occupa successivement toutes les positions que nous dûmes tenir pour donner le temps de laisser filer les troupeaux. Trois fois l'ennemi sorti du ravin y fut rejeté, perdant des hommes que nous lui tuions à coups de sabre, car il ne nous restait plus que bien peu de munitions. Enfin nous parvînmes à grouper et à emmener tous les troupeaux pris dans la plaine.

A une lieue des dernières pentes de Calaà, le général rencontra l'infanterie qui arrivait à grande allure; mais nous étions déjà à plus de trois lieues du ravin où nous avions laissé les populations émigrantes. Nos chevaux étaient hors d'état d'exécuter un mouvement rapide, épuisés qu'ils étaient par une marche de dix-neuf lieues, dont trois au trot et au galop dans un terrain affreusement tourmenté. L'infanterie, qui avait fait quatorze lieues, n'ayant trouvé d'eau que sur deux points dans cette plaine nue, brûlée par le soleil, n'aurait pu atteindre les émigrants avant que les derniers d'entre eux fussent sortis du ravin. Le général prescrivit en conséquence de continuer le mouvement sur le marabout des Ouled-Sidi-Yahia-ben-Taleb, où l'on devait trouver de l'eau. Les dernières troupes n'arrivèrent au camp qu'à trois heures du soir, après vingt-trois heures de marche continue.

Le bataillon de tirailleurs indigènes et deux compagnies de zouaves sous les ordres du capitaine Frèche formèrent l'arrière-garde du troupeau. Deux pelotons de chasseurs marchaient en pointe d'arrière-garde. Une centaine de cavaliers indigènes faisaient la fantasia derrière eux et s'en rapprochaient parfois

jusqu'à 100 mètres, enhardis par la modération que la fatigue imposait à nos retours offensifs. Le capitaine Frèche reçut l'ordre de ne tirer sur eux que par salves de trente à quarante coups. Dès la première décharge la fantasia prit fin et l'ennemi se tint prudemment à une distance de 700 à 800 mètres. Bientôt même, voyant qu'il n'était pas encore tout à fait hors d'atteinte, il jugea prudent de cesser toute poursuite.

Les pertes des Arabes ne peuvent être évaluées à moins de 400 hommes, 16 000 moutons, 850 bœufs et une centaine de chameaux. Tous ces animaux furent amenés au camp. Nous fîmes en outre, en revenant dans la plaine, un butin considérable dans les nombreuses tentes qui y étaient restées tendues. Nous y trouvâmes des armes, des capotes et d'autres effets d'habillement ayant appartenu aux hommes du 10e de ligne assassinés par les Ouled-Dhan à Aïn-Soudda.

Les pertes furent les suivantes, pour le régiment : le brigadier Bauchière, tué ; cinq sous-officiers ou brigadiers blessés ; quatre chevaux tués, deux blessés.

Le rapport du général de Mac-Mahon cite comme s'étant fait particulièrement remarquer par leur bravoure :

MM. Lepape, capitaine ;
Barrabin, id.
Gandolf, lieutenant ;
de Bouard, sous-lieutenant ;

Les adjudants Pouet et Masqueray ;

Les maréchaux des logis Dufour de Montlouis, Fischer, Heurtaux, Achet (blessé), Monteilh ;

Les brigadiers Vasseur, Grébaux, Leuzy, Parassols, Murat ;

Les chasseurs Bordin, Palasine, Victorion, Brieux, Masson, Glamond, Frichou.

La colonne goûta, le 14 juillet, un repos bien mérité. Elle se remit en marche le lendemain et bivouaqua à l'Oued-Mellègue ; le 16, près de l'Oued-Zerga, où elle fit séjour. Le 3e escadron partit pour Aïn-Beïda, momentanément détaché de la colonne d'Autemarre.

On passa le 18 et le 19 à Aïn-Sidi-Yousef; les 3 jours suivants à Aïn-Ksika; le 23 près de l'Oued-Medjerda, chez les Beni-Salah qui furent razziés le lendemain. Puis on gagna l'Oued-Rhlaïa. La colonne d'Autemarre se sépara des autres troupes emmenant une division du 6e escadron.

Le 26, on atteignit l'Oued-Schabt-M'Sara; le 27, El-Hammam; le 28, Souk-el-Raz, où le 4e escadron resta détaché; le 29, Aïn-Checkoua; le 30, Tiffech. Nous y fûmes rejoints par un des pelotons du 6e escadron partis le 25. Le colonel de Mirbeck y reçut sa nomination au grade de général de brigade.

Lorsque la colonne reprit sa marche, le 1er août, la cavalerie s'en détacha et se porta pour son compte jusqu'à l'Oued-Cherf. Elle y fut rejointe par le dernier peloton du 6e laissé à l'Oued-Rhlaïa. Le 2, elle bivouaqua au bordj des Amis et rentra, le 3, à Constantine.

Nous avons laissé, le 17 juillet, le 3e escadron à l'Oued-Zerga, avec la colonne du général d'Autemarre. Il arriva, le 19, à Aïn-Beïda et y resta jusqu'au 29 septembre. Sa 1re division, commandée par le lieutenant Beaulieu, partit, le 29 juillet à 11 heures du soir, pour enlever les troupeaux et les tentes d'une fraction des Haractas campée à quelques lieues en arrière du Djebel-Sidi-Rheis. Elle rentra le lendemain, après avoir fourni une course de près de vingt-huit lieues et ramena, sans avoir brûlé une amorce, des chameaux, des mulets, des chevaux et des bœufs. Le même jour, la 2e division, sous les ordres du capitaine Barrabin, exécuta la même opération contre une autre fraction des Haractas. Elle devait, en outre, saisir et exécuter deux chefs de l'insurrection. Cette division rentra aussi, le 30, à Aïn-Beïda, après s'être emparée de 11 tentes et d'un nombreux troupeau de moutons, de bœufs, de chevaux et de mulets. Les deux chefs indigènes, surpris par un spahi qui accompagnait la division, avaient été décapités par lui.

Concurremment avec quelques spahis et le 5e venu le 27 juillet de Batna où il était détaché depuis trois semaines, le 3e escadron exécuta, le 29 septembre, une razzia sur les Ouled-Mahboub, frac-

tion des Segnia. L'opération fut dirigée par le capitaine Bonvalet, chef du bureau arabe d'Aïn-Beïda. On revint le soir au bivouac. Le 5e rentra, le 6 octobre à Constantine. Il y avait été précédé, le 20 septembre, par le 4e, laissé, le 22 juillet, à Souk-el-Raz. Le 6e escadron était parti pour Sétif le 9 septembre.

Razzia des Ouled-Mahboub. — Le prince de la Moskowa, successeur du colonel de Mirbeck, fit partie le 19 septembre, avec nos 1er et 4e escadrons et un escadron de spahis, d'une colonne chargée, sous les ordres du général d'Autemarre, de châtier une fraction des Segnia. On atteignit, le 30, le territoire de la tribu. Le général ordonna au colonel de la Moskowa de se porter avec sa cavalerie vers la gauche d'une crête que l'on voyait à l'horizon, tandis que lui-même, avec l'infanterie, prendrait à droite.

La cavalerie, prenant le trot, obliqua fortement à gauche, pour dépasser la montagne, se rabattre sur le versant sud et tourner complètement la position. Au dire de nos éclaireurs, c'était là que se trouvaient les douars des Ouled-Mahboub contre lesquels était dirigée la répression. En arrivant sur la crête, on s'aperçut que les douars s'étaient déplacés. Les renseignements recueillis par de nouveaux éclaireurs donnèrent l'assurance que l'ennemi campait au pied du Djebel-Guérioun. On s'orienta vers ce point. L'avant-garde surprit une des vedettes des insurgés et l'obligea à nous conduire sur les douars. Ce malheureux parvint à s'échapper, mais fut tué quelques pas plus loin.

Le jour qui commençait à poindre nous permit bientôt de distinguer au fond de la vallée le camp des Ouled-Mahboub. Leurs cavaliers étaient à cheval. A notre approche, ils prirent la fuite vers la montagne que gravissaient déjà de nombreux troupeaux. Une vive fusillade nous accueillit lorsque nous atteignîmes le pied des escarpements. Quelques chasseurs parvinrent néanmoins à escalader ces roches presque inaccessibles. Ils sabrèrent des fuyards et ramenèrent les troupeaux. On mit ensuite le feu aux douars abandonnés dans la plaine.

A ce moment, débouchait au galop la colonne Bonvalet dont

nous avons parlé plus haut. Elle comprenait nos 3e et 5e escadrons en marche depuis vingt-six heures. Ils se lancèrent néanmoins à la poursuite des cavaliers ennemis ; mais l'avance que ceux-ci avaient prise et la fatigue des chevaux ne permirent pas de les atteindre. Cette expédition eut pour résultat la prise de 30 chameaux, de 6000 moutons, d'environ 100 bœufs, et d'une grande quantité de chevaux, de juments, de mulets et d'ânes. 152 tentes avaient été brûlées.

Les pertes de l'ennemi s'élevaient à 30 morts ; nous avions eu 2 hommes et 2 chevaux légèrement blessés.

Le colonel prince de la Moskowa cita comme méritant des éloges : MM. le Myre de Vilers, chef d'escadrons ; Lepape et de Percin, capitaines ; Laville, lieutenant ; Cimetière, sous-lieutenant ; les maréchaux des logis Decooz, Cocrelle, Contal, Lhez, Carbé, Dufour de Montlouis, Cavalier, Jabin, et le chasseur Bordin. Les 2 blessés étaient le brigadier Agisson et le chasseur Ferdonnais. Il signalait d'une manière particulière, parce qu'il avait été mieux à même de remarquer leur vigoureuse conduite, l'adjudant Bolifraud, le maréchal des logis Dufour de Montlouis et le brigadier Parassols.

CHAPITRE XII

Prise de Laghouat. — Expédition du Sahara. — Pas d'eau, pas de fourrage. — Expédition des Babors. — Combat de Roum el-Souk. — Le colonel de la Moskowa est nommé général de brigade. — Arrivée du colonel de Mézange de Saint-André. — Expédition du Djurjura. — Expédition des Némencha. — Combat de Chéria. — Incendie des meules à fourrage. — Expédition de Tuggurth. — Le désert. — Rude étape.

Prise de Laghouat. — Nous avons dit que le 6e escadron était parti, le 9 septembre, pour Sétif. Le général commandant la subdivision mit en route, le 17 novembre, pour Bou-Saâda, la 2e division avec le capitaine Digard, les lieutenants Gandolf et Gourq, et conserva à Sétif la 1re division sous les ordres de M. Aubin.

Arrivés, le 22, à Bou-Saâda, nos deux pelotons en partirent, le 24, sous les ordres du commandant Peïn, et rejoignirent, le 29, à El-Saffia la colonne du général Yusuf qui vint camper, le 1er décembre, sous les murs de Laghouat. Le général Pélissier y arriva le lendemain. Il fit reconnaître, dans la journée du 3, les abords de la ville, fut rejoint par le général Bouscaren et fit achever, à 9 heures du soir, par la cavalerie, l'investissement de Laghouat. L'assaut fut donné le 4 avec un plein succès. La cavalerie reprit sa position de la veille et la conserva sans incident jusqu'au 11. Le 12, le général Pélissier passa la revue des troupes et proclama l'avènement de l'Empire. Le 13, les colonnes se séparèrent. Celle à laquelle appartenait le détachement du 3e chasseurs d'Afrique alla bivouaquer à El-Saffia, puis s'arrêta, le 14, près de l'Oued-Enlila, et, le 15, à Demmed-ou-Saoud.

Le 16, elle razzia les Ouled-Saad-ben-Salem auxquels on tua une trentaine d'hommes. On leur prit en outre 500 chameaux et 3 000 moutons. Puis on alla bivouaquer à Tesseda. Le lendemain,

la colonne atteignit Demmed-Saad; le 18, Medji-el-Méhéris; le 19, Sedji-Botma et, le 20, Aïn-Rich où l'on passa 5 jours.

Le bivouac fut ensuite établi au bord de l'Oued-Chaïr jusqu'au 5 janvier 1853. Le 6, la colonne opéra, chez les Ouled-Sidi-Zian, une razzia de 1 000 moutons. Elle bivouaqua, le 7, à Aïn-Gorrat; le 8 et le 9, au bord de l'Oued-Chaïr; le 10, à Aïn-Hadja-Meghrenia; le 11, près de l'Oued-Roumana; le 12, à Bou-Saâda, d'où elle partit, le 14, pour Aïn-Khremouaïs. En arrivant le lendemain à Ced-Edjis, le commandant Peïn reçut l'ordre de revenir à Bou-Saâda. Le camp y fut installé jusqu'au 5 mars. Le 6, on reprit la marche jusqu'à Aïn-Okrab; le 7, on atteignit Aïn-Rich et l'on y séjourna jusqu'au 17.

Après avoir passé la journée du 18 à Abd-el-Madji, celles du 19 et du 20 à Tréfia, la colonne se porta, le 21, à Bir-Mangoub, pour appuyer une reconnaissance que le colonel Desvaux dirigeait sur Tuggurth. Elle reprit ensuite, jusqu'au 26, son bivouac de Tréfia. Puis elle revint s'installer à Bou-Saâda jusqu'au 8 avril, date à laquelle elle prit la route de Constantine par M'sila et Sétif. Elle rentra et fut dissoute, le 17 avril.

Expédition du Sahara. — Pendant que cette marche s'exécutait au sud-ouest de la province, une autre colonne expéditionnaire était envoyée dans le sud, pour étendre notre influence et nous assurer la possession de points importants.

Le 2e et le 4e escadron du régiment, avec un escadron de spahis, quittèrent Constantine, le 4 mai, sous les ordres du lieutenant-colonel Ameil, pour aller à Batna. L'escadron de spahis en garnison dans cette ville se joignit à eux. Ils partirent pour Biskra, où le colonel Desvaux organisait une colonne comprenant :

5 compagnies d'élite du 2e régiment de la légion étrangère ;
1 section d'artillerie ;
1 détachement du génie et du train ;
1 ambulance ;
3 escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, y compris celui de Biskra ;
1 escadron et demi du 3e spahis.

L'infanterie était sous les ordres du chef de bataillon Collineau. Le lieutenant-colonel Ameil avait le commandement de la cavalerie.

La colonne partit le 11 mars et s'arrêta, après une marche de quatre heures, au bord de l'Oued-Djedi. Cette rivière passe à peu de distance de l'oasis d'Oumache, que nous laissâmes à droite. L'eau était abondante, mais saumâtre. Le désert apparaissait dans toute sa nudité. Les plantes propres à l'alimentation des chevaux étaient rares. Il n'y avait guère que du ghtaf dont ils sont très friands, mais dont la quantité était insuffisante. On trouvait aussi sur les berges une espèce d'ajonc que les chevaux mangent assez volontiers.

Le lendemain, après douze heures de marche, nous atteignîmes l'Oued-Ittel, rivière souterraine. Le bivouac fut établi sur le lit sablonneux qui la recouvre. On avait creusé des puits donnant une eau abondante et assez bonne, mais les terrains environnants n'offraient aucune ressource pour l'alimentation des chevaux. Les goums du cheik El Arab Ben Ganah qui rejoignirent la colonne apportaient du diss et de l'alfa, dont ils nous donnèrent une partie. Nous passâmes encore à ce bivouac la journée du 13 et celle du 14, pendant laquelle la cavalerie battit la plaine pour trouver du fourrage vert, mais ne rapporta que fort peu de chose.

Le 15, nous nous arrêtâmes à El-Ksar. Les puits ne contenaient qu'une très petite quantité d'une eau noire et fétide. Il fut difficile d'abreuver les chevaux, qui ne reçurent qu'une gamelle de ce liquide fangeux.

Une marche de sept heures nous conduisit, le 16, à El-Ouar. Le terrain choisi pour le bivouac était aride, pierreux, d'un aspect désolé. Son nom arabe signifie : lieu difficile. Nous n'y arrivâmes qu'après avoir franchi bien des ravins et des passages dangereux. Dans un de ces ravins, à petite distance, nous trouvâmes des puits assez pauvres, mais en revanche du fourrage vert et du ghtaf en abondance. On avait fait la grand'halte près d'un caravansérail en ruines, dont le puits fournit aux hommes un peu d'eau. Les chevaux ne burent pas.

Nous passâmes le 17 et le 18 à ce triste bivouac. Le premier jour, le 2e escadron monta à cheval pour conduire les chameaux du convoi à une fontaine éloignée de quelques lieues. Il rentra le soir. On avait eu la plus grande peine à abreuver les autres chevaux. Le 18, on laissa à la garde du camp trois compagnies d'infanterie, l'ambulance, l'artillerie et le 2e escadron. Les deux autres et deux compagnies montées à chameau allèrent bivouaquer à Ben-D'Sour. L'eau manquait. Les chevaux en avaient bu chacun une gamelle à la grand'halte. Nous avions marché pendant près de douze heures contre un vent d'une violence extrême qui soulevait des tourbillons de sable aveuglants. Ce temps affreux dura toute la nuit.

Le 19, vers 2 heures de l'après-midi, nous arrivâmes au pied du village presque entièrement détruit nommé Zaouia-Djioua. Quelques palmiers rabougris, à demi ensevelis dans le sable, végétaient péniblement. L'eau était portant abondante, mais le village était presque inhabité. Le colonel Desvaux en prit possession et fit planter son fanion sur les murs en ruines.

Nous y passâmes vingt-quatre heures et nous reprîmes la route d'El-Ouar, en passant, le 21, par El-Zemi, où la rareté de l'eau réduisit encore les chevaux à une ration d'une gamelle. Le 22, nous rentrâmes au camp. La colonne reconstituée partit, le 24, pour Bou-el-Arimek qui possédait deux puits abondants. En revanche, le 25, à El-Kraba, l'eau manqua complètement. On vécut sur la réserve du convoi.

La colonne bivouaqua, le 26, au bord de l'Oued-Doucen, au pied de la zaouia du même nom. Elle y séjourna le 27, coucha à Tolga le 28, et rentra le lendemain à Biskra. Le 4e escadron, capitaine de Percin, y resta détaché. Le 2e et le 5e prirent, le 31, la route du Hodna et s'arrêtèrent à Sba-M'gata. Ils arrivèrent, le 1er avril, à Barika; le 2, à N'gaous; le 3, à Aïn-Mérouana; le 4, à Batna. L'infanterie, venue par la route directe, y arriva le même jour.

Nos escadrons se reposèrent jusqu'au 7 et rentrèrent, le 9, à Constantine.

Expédition des Babors. — Le gouverneur général réunit à Sétif, dans les premiers jours de mai, une forte colonne destinée à opérer en Kabylie sous son commandement. Les troupes furent réparties en deux divisions sous les ordres des généraux de Mac-Mahon et Bosquet. La cavalerie comprenait : 1° à la 1re division (Mac-Mahon), deux pelotons du 1er chasseurs d'Afrique de l'escadron du capitaine d'Argis; un peloton du 3e chasseurs d'Afrique commandé par M. Usse et un peloton du 3e spahis; 2° à la 2e division (Bosquet), les trois derniers pelotons de notre 5e escadron et un peloton de spahis. Le premier de ces groupes était sous les ordres du lieutenant-colonel Guérin de Waldersbach; le deuxième avait pour chef le prince de la Moskowa.

Les deux autres pelotons de l'escadron du capitaine d'Argis et une division de notre 3e escadron furent détachés à Bougie.

Toutes les troupes quittèrent Sétif le 18 mai.

Pour la clarté du récit, nous suivrons séparément chacune de ces divisions.

1re Division (Général de Mac-Mahon). — La 1re division bivouaqua, le 18, à Teniet-Tin; le 19, sur l'Oued-Bed; le 20, à Aïn-Sidi-Tellout. Elle y passa la journée du 21, pendant laquelle quatre bataillons d'infanterie, 60 sapeurs du génie porteurs de leurs outils, 20 mulets de cacolet et le peloton de M. Usse, allèrent châtier les Beni-Meraï. Après une assez vive fusillade, leurs gourbis et leurs récoltes furent incendiés. M. Castan, lieutenant au 1er zouaves, fut blessé; 1 homme de ce régiment fut tué. Les Beni-Mzala et les Beni-Draren, qui faisaient cause commune avec nous, eurent 12 blessés.

Un caporal du 1er zouaves nommé de Guempt se signala particulièrement dans ce combat. Un zouave tombé aux mains de l'ennemi avait été tué. Le caporal, bien qu'il eût déjà trois doigts enlevés, une blessure à la cuisse et une balle dans ses vêtements, n'abandonna pas le corps de son camarade, qui fut enlevé aux Arabes. Après s'être fait panser, de Guempt rejoignit son bataillon.

La colonne conserva son bivouac jusqu'au 28. Le 22, elle incendia les villages de Kerrata, passa l'Oued-Agrioun, entra sur le ter-

ritoire des Beni-Mehenna et fit subir le même sort à Takitount, Ouader et Aïn-el-Azis. On fit d'ailleurs chaque jour des sorties qui donnèrent lieu à des échanges de coups de fusil. Grâce à leurs rochers escarpés, les Kabyles échappaient à notre poursuite. Néanmoins, on leur tua ou blessa beaucoup de monde et l'on détruisit leurs habitations et leurs récoltes. La cavalerie ne joua dans ces exécutions qu'un rôle à peu près passif. Le terrain ne lui permettait pas d'intervenir; mais elle eut le mérite de passer partout, sans se laisser arrêter par aucune difficulté.

Ces mesures rigoureuses amenèrent la soumission rapide du pays. La colonne put donc se mettre en route, le 29 mai. Elle passa cette journée et celle du 30 à M'dernis; le 31, à Tacknak-el-Haàd; le 1er et le 2 juin, à Khanguet-Ali; le 3, à Sidi-Ali; le 4, à Melbou, sur la rive droite de l'Oued-Agrioun, en face de Souk-el-Tenin, où se trouvait, depuis le 2, la division Bosquet, avec laquelle le Gouverneur avait marché jusque-là.

2e Division (Général Bosquet). — La 2e division se porta, le 18 mai, à Chirlan, sur la route de Bougie; le 19, sur l'Oued-Dréouat. A 2 heures de l'après-midi, une partie des troupes quitta le bivouac et brûla plusieurs villages aux Djermouna, qui opposèrent quelque résistance. La cavalerie, que le terrain ne permettait pas d'utiliser, fit une corvée de vert. Quelques hommes d'infanterie et un maréchal des logis de spahis furent blessés.

Le 20, la 1re brigade d'infanterie incendia des villages aux Beni-Tisi et n'eut que 2 blessés. La division pénétra le lendemain par des chemins très difficiles sur le territoire de cette tribu. Au point dit Tisi-ou-Sakka, l'avant-garde fut attaquée par les Kabyles, qui furent repoussés avec des pertes importantes. On leur brûla plusieurs villages. Puis on dressa le bivouac, bien que l'ennemi continuât toujours à tirailler. Au bout de deux heures, il entra en pourparlers. Nous avions 6 blessés dans la colonne.

Le 22, la division incendia les villages de Chercha et de Tanarin. Elle eut 6 morts et 6 blessés. Le 23, elle continua la destruction des villages. Le soir, les Beni-Tisi vinrent demander l'aman, qui

leur fut accordé. Du 24 au 28, le Gouverneur reçut la soumission des autres tribus des environs.

La 2e division repartit le 29, arriva à Aïn-Taïssiout, près du village de Lafa, et y passa la journée du 30. Le lendemain elle franchit le Kef-Rida, par le col de Tacherout, et s'établit à Djermana, après avoir surmonté d'incroyables difficultés de terrain. Plusieurs mulets et un cheval du régiment s'étaient tués en tombant dans des ravins.

Le bivouac du 1er juin fut établi au bord de la mer, à Sidi-Rehan, au fond du golfe de Bougie. Le 2, la colonne atteignit Souk-el-Tenin, sur la rive gauche de l'Oued-Agrioun. Pendant son séjour qui dura jusqu'au 5, le général conféra l'investiture aux cheiks des tribus soumises.

Les deux divisions s'étant réunies, comme nous venons de l'expliquer, se mirent en route, le 6 juin, pour Ziama, à quatre heures d'intervalle. Le général Bosquet, parti le premier, put arriver au bivouac. Un orage très violent qui changea les ravins en torrents arrêta la marche du général de Mac-Mahon, qui atteignit Ziama dans la matinée du 7. Le gouverneur général passa, le lendemain, à la 1re division, dont la cavalerie fut mise sous les ordres du colonel prince de la Moskowa. Les deux divisions se séparèrent le 9. Nous allons de nouveau suivre successivement la marche de chacune d'elles.

1re Division (Général de Mac-Mahon). — La 1re division pénétra, le 9, sur le territoire des Beni-Fourhal et bivouaqua à Dar-el-Oued. Le 10, elle atteignit El-Aouana ; le 11, Rechamou. Passant alors chez les Beni-Siar, fraction des Beni-Amran, elle arriva, le 12, à Bordj-Aman, et y resta quatre jours ; le 16, à Ksiba, d'où elle ne partit que le 20 à 5 heures du matin.

Le 3e peloton du 5e escadron, un bataillon indigène, le 11e léger, une section d'artillerie, une section du génie et un détachement du train, se séparèrent de la division pour former une petite colonne sous les ordres du colonel Thomas, du 11e léger. Elle se dirigea sur Zouitnia et y resta jusqu'au 25, date à laquelle elle rejoignit, à Merkaz, la division qui y était arrivée le 30, après

avoir, pendant son séjour à Ksiba, travaillé à la route de Djidjelli à Bougie.

L'autre division en avait fait autant de son côté. La route, ainsi entamée dans les deux sens, était presque achevée le 1er juillet. Le corps expéditionnaire fut alors disloqué. La division Mac-Mahon laissa à Merkaz une partie de ses troupes. Le reste, comprenant le 3e peloton du 5e escadron, partit sous les ordres du général, pour parcourir le territoire des Beni-Hidjer et regagner Constantine, où l'on rentra le 12 juillet.

Du 10 au 30 juin, la division Bosquet se porta de Zamia à Fedj-el-Arba, en travaillant à la route de Djidjelli à Milah. Le général, escorté par un peloton du 5e escadron, partit, le 30, pour Sétif, où il allait procéder à l'installation de colons genevois nouvellement arrivés. Les troupes de la 1re division qui n'avaient pas été emmenées par le général de Mac-Mahon se joignirent à celles de la 2e. Le Gouverneur était parti, le 29, pour s'embarquer le lendemain à Djidjelli. La colonne quitta Fedj-el-Arba le 1er juillet et arriva le 3 à Constantine.

Le 22 juillet, les 2e et 5e escadrons partirent pour Sétif avec le commandant Le Myre de Vilers. Le 5e y relevait le 3e. Le 2e détacha un peloton à Bougie et deux à Bou-Saâda.

Combat de Roum-el-Souk. — En même temps qu'on organisait l'expédition des Babors, une colonne d'observation était réunie sur la frontière de Tunisie, à Roum-el-Souk, près de La Calle. Le 1er escadron du régiment en faisait partie.

Le 5 mai, dans la journée, des contingents, dont les nombreux accidents de terrain ne permettaient pas d'évaluer la force, débouchèrent du Kef-Hammam et prirent position, en face du camp, sur la crête d'une colline. L'infanterie devait partir pour Guelma dans la matinée du 6. Un très mauvais temps la retint au camp pendant plusieurs heures que la cavalerie mit à profit pour aller couper du fourrage vert. Le capitaine Lepape, qui commandait le 1er escadron, voyant les dispositions hostiles des indigènes, ne mit pas en doute que le départ de l'infanterie ne les décidât à attaquer.

Il fit observer au chef de bataillon Portalis, du 68e, qui la commandait, qu'il allait rester seul avec son escadron, 75 spahis, 80 tirailleurs indigènes sans officiers et une vingtaine de cavaliers arabes, et que sa situation au camp serait peut-être fort difficile.

Le chef de bataillon n'en persista pas moins à se mettre en route dès que le temps le lui permettrait. Il était même parti lorsque la cavalerie rentra du fourrage, laissant le camp sous la garde provisoire d'une compagnie qui le quitta aussitôt après notre retour.

L'ennemi, qui avait vu ce qui se passait, descendit alors lentement les collines, envoyant des éclaireurs sur l'Oued-M'lila, rivière alors très basse et d'un abord difficile qui coulait à 800 mètres du camp. Lorsqu'ils eurent constaté qu'elle n'était pas gardée et que la cavalerie était bien seule, les Tunisiens s'y embusquèrent et quelques cavaliers, passant le gué, vinrent décharger leurs armes sur le camp. Malgré cette agression que rien n'avait motivée de notre part, le capitaine Lepape se contenta de jeter sur un mamelon boisé qui dominait le bivouac la moitié des tirailleurs indigènes, en leur défendant de brûler une amorce. Il fit en outre donner au caïd qui était à la tête de nos cavaliers auxiliaires l'ordre d'embusquer ceux-ci dans le lit de la rivière, en lui interdisant de la manière la plus formelle de les engager, bien que ce chef le lui eût demandé plusieurs fois les larmes aux yeux.

Encouragés par notre inaction apparente, les cavaliers ennemis arrivèrent en plus grand nombre et leur feu devint plus vif. Le capitaine Lepape fit alors monter les spahis à cheval, les fit soutenir par le peloton de M. Rampillon, et les plaça à 100 mètres du bivouac, parallèlement à la rivière. Il leur défendit de bouger avant le signal de l'attaque.

L'ennemi avait escaladé le Mekman-Merdis pour tourner notre gauche. Ce mouvement le mit en face des tirailleurs et une vive fusillade s'engagea sur ce point. Malgré leur grande infériorité numérique, nos hommes firent bonne contenance et l'affaire prit de la gravité. Voyant que nous commencions à perdre du terrain et que les fantassins tunisiens devenaient nombreux dans la plaine, le capitaine Lepape fit sonner la charge. En un instant tout

le terrain fut déblayé jusqu'à la rivière. L'ennemi, indécis, se mit à l'abri dans le lit du cours d'eau. Nos tirailleurs en profitèrent pour charger à leur tour à la baïonnette ceux qu'ils avaient devant eux et pour reprendre solidement pied sur la position.

Ce succès n'eut qu'un effet passager. Remis de leur première émotion, les contingents tunisiens revinrent plus nombreux. Nos munitions s'épuisaient. Le capitaine Lepape dépêcha un courrier au chef de bataillon du 68e et fit en même temps demander des cartouches au commandant du détachement des mines. Il était une heure. La cavalerie, moins un peloton de soutien, était dispersée en tirailleurs et très engagée. Nous contenions encore l'ennemi et, pour nous donner l'avantage en l'attirant dans la plaine, nous esquissions de temps à autre un mouvement de retraite ; mais il ne s'y laissait pas prendre. Toujours embusqué dans le lit de la rivière, il gardait deux des trois gués que nous connaissions. La cavalerie tunisienne s'avançait parfois vers nous, mais chargée aussitôt elle lâchait pied.

De son côté, le caïd, dirigé par le lieutenant Hugonnet, chef du bureau arabe, tenait tête à ceux de nos adversaires qui attaquaient notre droite. Une charge heureuse des spahis nous rendit maîtres d'un des gués. Nous pûmes alors passer la rivière, et notre situation s'améliora beaucoup. Le feu de la cavalerie, bien dirigé, éloigna l'ennemi en lui tuant quelques hommes. Ce mouvement rétrograde ne fit que s'accentuer. A 3 h. 30, tous les contingents s'étaient repliés sur leurs positions de la veille. A 4 heures, le feu avait cessé complètement.

Ce fut à ce moment qu'on annonça l'arrivée de l'infanterie du commandant Portalis. Elle débouchait au pas de course, trop tard pour prendre part au combat, mais bienvenue néanmoins, car sa présence mettait à l'abri d'un retour offensif nos hommes très fatigués. Deux compagnies d'élite fouillèrent le lit de la rivière et s'assurèrent qu'il n'y était resté personne. Nous apprîmes que les Tunisiens avaient 1 500 hommes à pied et 200 cavaliers. Ils perdirent une trentaine de morts.

L'escadron de chasseurs avait eu 2 blessés, le chasseur Huart

et le brigadier Chevalier qui fut amputé. Les tirailleurs indigènes avaient eu 1 tué et 3 blessés.

Le capitaine Lepape cita avec les plus grands éloges dans son rapport le lieutenant Andrieu, le sous-lieutenant Rampillon, le maréchal des logis Dufour de Montlouis, le brigadier Chevalier, les chasseurs Huart et Bordin.

Les galons de maréchal des logis récompensèrent de suite le brigadier Chevalier. Il reçut, le 10 août suivant, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Le même décret conféra la médaille militaire au chasseur Huart, et au brigadier Brodelet qui s'était distingué pendant l'expédition des Babors.

Le prince de la Moskowa, nommé général de brigade le 19 août, passa le commandement du régiment au lieutenant-colonel Ameil, jusqu'à l'arrivée de son successeur, M. de Mézange de Saint-André venant du 4e dragons. Celui-ci ne rejoignit son poste que le 24 novembre, date à laquelle le lieutenant-colonel Ameil, nommé colonel du 7e dragons, fut remplacé par M. Decroix, chef d'escadrons au 4e chasseurs d'Afrique.

Les capitaines Marmier et de Bruchard quittèrent le régiment, à peu près à la même époque, le premier pour rejoindre le 1er chasseurs d'Afrique, où il était nommé chef d'escadrons ; le second pour passer dans la gendarmerie. Ces deux vacances de capitaines furent données à MM. Caniot et Frantz, remplacés eux-mêmes par MM. Aubin et Monphous. L'adjudant Masqueray et le prince Murat, maréchal des logis, furent nommés sous-lieutenants. Enfin, le commandant Pouget, mis en non-activité pour infirmités temporaires, fut remplacé, le 23 octobre, par M. de Pierre de Bernis, chef d'escadrons au 6e lanciers.

Le 14 mars 1854, à la suite d'une expédition chez les Ouled-Nayls, le capitaine de Tinseau fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et le chasseur Lafarge, du 5e escadron, reçut la médaille militaire. Elle fut accordée par le même décret au chasseur Pasquier, du 2e, récompense un peu tardive mais bien méritée de la bravoure dont il avait fait preuve au combat de M'lili, où il avait reçu deux blessures graves. M. Andrieu, qui avait été pro-

posé pour le grade de capitaine pour sa magnifique conduite au même combat, fut promu, le 19 mars, en remplacement de M. Mourra, passé au service de l'habillement. MM. les capitaines de Tinseau et Lepape furent nommés chefs d'escadrons le 19 mai, le premier au 5e chasseurs, le second au 9e hussards.

La guerre d'Orient et le départ de nombreuses troupes d'Algérie pour Gallipoli et Varna offraient aux chérifs et aux autres fanatiques une occasion dont ils crurent devoir profiter pour soulever une insurrection. Bou Barghla, en Kabylie, Mohammed ben Abdallah, au sud, chez les Némencha, prêchaient la guerre sainte.

La grande Kabylie fut bientôt en pleine révolte. Le général Randon, gouverneur général, décida qu'une expédition serait faite dans le Djurjura. Il prit lui-même le commandement des troupes qui comprenaient une division de la province d'Alger, sous les ordres du général Camou, et une de la province de Constantine ayant à sa tête le général de Mac-Mahon. Celle-ci emmenait comme cavalerie deux pelotons du 3e spahis et deux autres du 3e escadron, capitaine Barabin. Le chef d'escadrons Burand en prit le commandement.

Avant de quitter Constantine, le général de Mac-Mahon avait fait partir pour Aïn-Beïda le chef d'escadrons de Bernis avec le 1er escadron, pour surveiller diverses tribus du sud et réprimer toute tentative de soulèvement.

Expédition du Djurjura. — La colonne commandée par le gouverneur général se rassembla à Bougie. Elle se mit en route, le 31 mai, passa à Torcha, à Ksar-Kebouch, où elle construisit une redoute, se porta chez les Beni-Hidjer et y eut, par un épais brouillard, un engagement pendant lequel plusieurs hommes du goum furent blessés. Changeant ensuite de direction, elle traversa les montagnes du littoral habitées par des tribus kabyles toujours insoumises et atteignit, le 3 juin, Tisi-Tekdempt. Le 4, elle se porta à Souk-el-Haâd, chez les Beni-Amer, territoire au delà duquel nos troupes n'avaient pas encore pénétré. Aussi y trouva-t-elle de nombreux contingents ennemis groupés sur les crêtes et

manifestant des dispositions hostiles. Ces Kabyles attaqués aussitôt furent mis en pleine déroute et le bivouac fut installé à 6 heures du soir.

Pendant les trois jours suivants, la colonne campa chez les Beni-Hoccin qui vinrent faire leur soumission. Du 8 au 11 juin, elle s'établit au bord de la mer, entre Dellys et Bougie, au point dit Souk-Ahmed-ben-Yousef. Du 12 au 14, elle se tint sur le territoire des Beni-Djennad et fit sa jonction, à Souk-el-Tenin, avec la division Mac-Mahon. Toutes les troupes réunies se mirent en route, le 15, pour se rapprocher du Djurjura, et campèrent chez les Beni-bou-Chaïb, sur la rive droite de l'Oued-bou-Bechir. On y éleva une redoute. Elles passèrent le 16 chez les Beni-Yaya, et se séparèrent le lendemain. La division de Constantine, aux abords du Djurjura, fut sérieusement attaquée par les Kabyles embusqués dans des gorges, derrière les rochers et les arbres, et dans les blés. L'affaire fut très chaude. L'ennemi céda sur toute la ligne; mais le combat dura jusqu'à la nuit. Un cheval du régiment avait été tué, un autre blessé. Nous restâmes sur ce point jusqu'au 26. A la suite d'un nouvel engagement qui eut lieu le 20, un convoi de blessés fut escorté jusqu'à Dellys par un de nos pelotons.

Pendant la marche du 26, sur Djemaâ-Metmès-Gaïda, les Kabyles ne cessèrent de tirailler. Leur feu recommença le 27 au matin, par un épais brouillard qui empêcha les troupes de sortir du camp.

La colonne se remit en route le 28, bivouaqua près de l'Oued-bou-Bechir, et y passa la journée du 29. Pendant les trois jours suivants, les Beni-Hidjer ne nous laissèrent pas un instant de repos et nous blessèrent plusieurs chevaux. Ils se décidèrent cependant à faire leur soumission qui mit fin aux hostilités. Les fractions du régiment regagnèrent leurs garnisons.

Expédition des Némencha. — Parti, le 25 mai, de Constantine, avec le 1er escadron commandé par le capitaine de Bruchard, le commandant de Bernis se rendit d'abord à Aïn-Beïda. Ses or-

dres lui laissaient une grande initiative. Si les circonstances l'obligeaient à entrer en lutte avec les tribus, il devait ajouter à l'escadron placé sous ses ordres un escadron du 3e spahis et au besoin les troupes occupant la région où il allait opérer.

Recevant, peu après son arrivée à Aïn-Beïda, la nouvelle que les émissaires du chérif Mohammed ben Abdallah s'étaient rapprochés de Tébessa, il se mit en route pour cette ville, le 7 mai, et y arriva le 9. Les cheiks des Allaouna et des Brarcha, fractions des Némencha, refusaient de payer l'impôt. La population était en pleine révolte et prête à prendre l'offensive. Le commandant de Bernis ne lui en laissa pas le temps. A la tête d'une petite colonne comprenant notre 1er escadron, deux pelotons de spahis, une compagnie de tirailleurs, quelques spahis des deïras et un goum important, il quitta Tébessa, le 22 juin, à 10 heures du soir, et rencontra l'ennemi le lendemain matin, au lever du jour, à quatre lieues au sud-ouest de la route d'Aïn-Beïda, vers le plateau de Tasbent.

Combat de Chéria. — Le commandant fit attaquer, à droite, les Allaouna par les spahis et le goum, à gauche, les Brarcha, par une division du 1er escadron. Les deux autres pelotons et la compagnie d'infanterie formant la réserve sous les ordres de M. de Bruchard, furent postés sur une élévation de terrain qui dominait la plaine. Cette réserve avait pour mission de renforcer au besoin les fractions d'attaque et d'empêcher les indigènes d'aller occuper derrière nous le défilé d'Aïn-Lamba que nous avions à passer pour regagner Tébessa. Une pointe rapide fut en outre dirigée sur le douar de l'Oued-Chéria occupé par les gens du chérif et les troupeaux.

Après deux heures de combat, nous vînmes à bout de la résistance de l'ennemi qui battit en retraite, perdant beaucoup de monde et nous abandonnant de nombreux animaux qu'il s'agissait de ramener au camp. Le défilé d'Aïn-Lamba est très resserré. Le terrain rocheux, boisé, très mouvementé, ne permit pas de s'étendre en dehors du sentier tracé. On ne put donc y engager

le troupeau qu'avec une extrême lenteur, et l'arrière-garde se trouva trop faible pour tenir longtemps contre un retour offensif de nos adversaires. Le commandant de Bernis fit mettre pied à terre aux chasseurs du 1er escadron. Ils parvinrent à contenir les indigènes ; nous n'en fûmes pas moins obligés d'abandonner la queue du troupeau qu'il ne fut pas possible de pousser dans le défilé déjà encombré. La retraite continua en très bon ordre, et, malgré le sacrifice d'une partie de nos prises, nous ramenâmes encore au camp 12 000 têtes de bétail et un butin considérable.

Le 1er escadron s'était aussi bien conduit à l'attaque que pendant la retraite et avait fait aussi bon usage de ses fusils que de ses sabres. 1 brigadier et 3 chasseurs avaient été blessés dont un, nommé Lucas, grièvement.

Dans son rapport sur cette affaire qui lui valut les éloges du général de Mac-Mahon, le commandant de Bernis cita pour leur brillante conduite, soit pendant la razzia, soit dans la défense du défilé : MM. Roques et Cimetière, lieutenants ; l'adjudant Cazaux ; les maréchaux des logis Cavalier et Bauchier ; le brigadier Vasseur, blessé ; les chasseurs Lucas, Palasine et Leverday, blessés. Ce dernier mourut peu de jours après. Lucas eut la cuisse amputée et montra pendant l'opération une énergie et une noblesse de sentiments remarquables. Il reçut la pension de 600 fr. que l'empereur avait décidé de faire payer sur sa cassette aux militaires amputés pendant l'expédition de Kabylie. Lucas vivait encore il y a fort peu de temps. Père de famille, décoré de la médaille militaire, il était receveur-buraliste à Livry (Seine-et-Oise).

Ce combat eut pour résultat de rétablir le calme dans toute la région. Le chérif gagna les oasis de l'Oued-R'hir et de Tuggurth. Le général de Mac-Mahon, voulant perpétuer le souvenir de ce succès, donna l'ordre de placer dans le salon d'honneur du palais de Constantine un trophée destiné à le rappeler. Parmi les armes dont il se composait, il y avait une très belle paire de pistolets ornés de filigranes d'argent qui avait été prise à l'un des cheiks. Lors d'un voyage qu'il fit à Constantine comme inspecteur général, en 1879, le général de Bernis remarqua avec étonnement que ces

armes de luxe avaient été remplacées par une paire de pistolets des plus vulgaires.

Le 1er escadron rentra à Constantine le 6 août. Peu de jours avant, le 29 juillet, les chasseurs Jurie et Lamarque avaient reçu la médaille militaire en récompense de leur conduite pendant l'expédition du Djurjura.

Le 29 octobre, à Constantine, pendant un orage très violent, la foudre tomba sur les meules à fourrages et y mit le feu. Les chasseurs du régiment envoyés pour combattre l'incendie s'y firent remarquer par leur dévouement et leur courage qui excitèrent l'admiration des témoins de ce sinistre. Un ordre du jour les félicita de leur belle conduite.

L'incendie ayant consommé les approvisionnements de la place, on dut envoyer un escadron à Batna et un à Sétif.

Avant de passer au récit de l'expédition de Tuggurth, nous devons mentionner quelques petites opérations auxquelles prirent part des fractions du régiment détachées dans le sud de la province.

La 1re division du 6e escadron, sous les ordres du capitaine Caniot, était partie de Constantine le 21 janvier et arrivée le 24, à Batna. Elle y fut rejointe, le 10 février, par la 2e division amenée par le lieutenant Gandolf. Le 1er peloton fut détaché à l'Oued-Doucen ; les trois autres se mirent en route pour Biskra, où ils entrèrent le 18.

Le 10 avril, le peloton de M. Delaremanichère partit de Biskra avec la colonne du colonel Desvaux. Les autres, y compris le 1er, revenu de l'Oued-Doucen, quittèrent à leur tour Biskra, le 18, sous les ordres du lieutenant-colonel Liébert. Ils arrivèrent le même jour à Saâda ; le 19, à El-Aouch ; le 20, à El-Feidh ; le 21, à Zeribet ; le 22, à Sidi-Okba et rentrèrent à Biskra le 23.

Le peloton détaché à la colonne Desvaux ne rejoignit Biskra que le 1er juin. Le 6, l'escadron fut dirigé sur Oumache avec une colonne d'observation commandée par le capitaine Lalande, du 2e régiment étranger, et rentra, le 9, à Biskra.

Le 26 août, le commandant supérieur emmena le 6e escadron à

Sidi-Okba, où il allait rechercher quelques indigènes de la tribu des Lakdar soupçonnés d'avoir fait disparaître un Biskri et tenté d'assassiner un spahi. A 3 heures de l'après-midi, n'ayant rien pu découvrir, le commandant prenait la route du camp en emmenant des otages, lorsqu'on le prévint que le goum était attaqué. Il fit aussitôt faire demi-tour à la cavalerie. Les révoltés la reçurent à coups de fusil. L'escadron chargea immédiatement à travers l'oasis, mit sur le carreau une dizaine d'indigènes et fit en outre une razzia de 800 chameaux, 3 000 moutons, 50 à 60 bœufs qu'il ramena le soir à Biskra.

Relevé, le 2 novembre, par le 4e escadron, le 6e rentra à Constantine.

Expédition de Tuggurth. — Nous avons dit qu'à la suite de l'incendie des meules à fourrages, le 1er escadron avait été envoyé à Sétif où il fut conduit par le commandant de Bernis. Cet escadron fut désigné pour faire partie d'une colonne qui se formait à Bou-Saâda pour opérer dans le sud, sous les ordres du colonel Desvaux, de concert avec deux autres colonnes partant de Biskra et de Laghouat. Le but de cette marche concentrique était, disait-on, de protéger nos alliés sahariens, qui rentraient dans leurs cantonnements d'hiver, contre leurs ennemis excités par le chérif Mohammed ben Abdallah.

En réalité, l'expédition avait une autre cause. L'occupation de Biskra par le duc d'Aumale, en 1844, avait inquiété le sultan de Tuggurth, jusque-là indifférent en apparence à notre présence en Algérie. Il pensa toutefois que son intérêt lui commandait d'être en bons rapports avec nous. Aussi envoya-t-il à Constantine un cheval de Gada avec sa soumission ; et sa conduite à notre égard resta toujours empreinte de franchise et de loyauté.

Ce sultan, nommé Abd er Rhaman bou Lifa, avait un frère plus jeune que lui qu'il n'avait pas fait étrangler, contrairement à l'usage, et qui le récompensait de sa clémence en qualifiant de lâche sa conduite envers la France et professant publiquement sa haine et son mépris pour les chrétiens. Cet homme, qui s'appelait Sel-

man, était violent, voleur et capable des pires actions. Son frère, après avoir en vain tenté de le ramener à d'autres sentiments, craignant à la fois pour ses relations avec la France et pour sa sécurité personnelle, lui donna l'ordre de quitter Tuggurth et de n'y plus reparaître s'il tenait à conserver sa tête sur les épaules.

Selman partit, la haine au cœur, prêt à saisir la première occasion de se venger, qui ne devait pas tarder à s'offrir à lui.

Abd er Rhaman mourut en effet en 1851, laissant trois enfants mâles et une fille à la mamelle. Avant de mourir, il désigna pour son successeur Ali Srir, l'aîné de ses fils, et demanda la protection de la France pour sa veuve et ses enfants. Le Gouvernement reconnut le jeune sultan Ali Srir comme chef de Tuggurth et adressa à sa mère des lettres de condoléance ; mais on ne prit aucune mesure pour donner satisfaction à la dernière prière de notre allié.

Selman, informé de la mort de son frère, arriva aussitôt à Tuggurth suivi de quelques cavaliers, traversa la ville à grand bruit, se rendit à la kasbah, saisit un de ses neveux par les jambes et lui brisa la tête contre un mur, puis égorgea les deux autres. Il fit ensuite étrangler les gens qu'il savait dévoués à son frère, clouer à la porte de la kasbah la tête du cheik M'bark, des Ouled-Moulet, son conseiller et son ami, et, sous l'empire de la terreur, se fit reconnaître pour sultan des oasis de l'Oued-R'hir, où le chérif Mohammed ben Abdallah devint libre d'exercer sa puissante influence.

Tenter de réprimer de suite par la force ces actes criminels eût été une folle témérité. Deux cent vingt kilomètres séparent Biskra de Tuggurth. Jusqu'à M'rayer, première oasis de l'Oued-R'hir, s'étend un désert large de cent dix kilomètres sans eau, et les villages qui s'échelonnent de M'rayer à Tuggurth sont environnés de palmiers, défendus par un mur d'enceinte et un fossé plein d'eau. Chacun d'eux aurait opposé une résistance difficile à briser.

Il fallut donc prendre patience et préparer les événements avec intelligence et fermeté. Cette tâche délicate fut accomplie de la façon la plus remarquable par le général de Mac-Mahon et le colo-

nel Desvaux, commandant, le premier, la division de Constantine, le deuxième, la subdivision de Batna.

Selman, assassin de ses trois neveux, devenu, probablement de force, l'époux de la veuve d'Abd er Rhaman, vit dans notre inaction volontaire une preuve de faiblesse et d'impuissance et crut pouvoir prendre à notre égard une fière attitude, mais les choses changèrent bientôt d'aspect.

Les régions sahariennes n'ont pas d'autre récolte que les dattes. L'orge, le blé, leur sont fournis par les gens du Tell. Ce trafic, libre et favorisé du vivant d'Abd er Rhaman, avait été formellement interdit, sous peine de razzia de toute caravane qui, contrevenant à cet ordre, ferait ainsi preuve d'accord avec nos ennemis. L'Oued-R'hir se trouva donc réduit aux dattes ; le blé et l'orge manquèrent absolument aux hommes et aux chevaux. Il était probable que la fidélité des indigènes envers leur nouveau sultan ne résisterait pas longtemps aux privations qu'ils allaient subir.

Selman comprit rapidement les conséquences de cette mesure. Faisant taire son orgueil, il entama des pourparlers avec nous, en vint à nous faire des avances et promit son dévouement à la France, si elle consentait à le reconnaître comme souverain de Tuggurth.

C'était le moment qu'attendait notre diplomatie en se préparant à en profiter. Le colonel Desvaux obtint dans les premiers jours de novembre l'autorisation de pénétrer dans l'Oued-R'hir avec des colonnes. Mais il avait l'ordre de marcher avec une extrême prudence, de ne pas s'engager témérairement et surtout de ne pas nous mettre dans l'obligation de faire le siège de Tuggurth.

Ce fut, nous l'avons dit, à Bou-Saâda que le 1er escadron reçut l'ordre de se rendre. On le renforça d'un peloton du 5e escadron et de deux du 3e spahis. Le commandant de Bernis, qui n'avait pas été désigné, réclama l'honneur d'être mis à la tête de cette cavalerie. Le général Maissiat refusa d'abord, prétextant l'obligation où il se trouverait de lui donner aussi, en sa qualité de plus ancien, la direction d'une colonne dont le chef de bataillon Peïn,

commandant supérieur de Bou-Saâda, avait étudié l'organisation et préparé la marche.

Le commandant de Bernis se déclara prêt à se mettre sous les ordres de son camarade, ne demandant que la satisfaction de marcher avec un de ses escadrons. Il obtint ainsi gain de cause, comme il le méritait, et se mit en route, le 10 novembre, dans la direction de Bou-Saâda. Le lendemain, en quittant le bivouac d'Aïn-Tagrout, la colonne fut assaillie par des giboulées qui ne tardèrent pas à dégénérer en une tempête de neige sous laquelle disparurent bientôt le sentier et les points de direction. Il fallut, pour attendre la fin de la tourmente, se grouper autour du marabout de Sidi-Embarek. Au bout de quelques heures, une éclaircie permit de reprendre la marche et d'atteindre Bordj-bou-Arréridj ; mais le lieutenant-colonel d'Argent qui commandait ce poste ne crut pas prudent de diriger la colonne par M'Sila, à travers le chott du Hodna, dont il craignait que le niveau ne se fût beaucoup élevé par suite du débordement des cours d'eau. Il fit prendre une route qui coupait les torrents près de leur source. On arriva, le 16, à Bou-Saâda sans autre incident.

La colonne qui s'y formait comprenait le 3e bataillon d'Afrique, une compagnie de tirailleurs et le goum de Bou-Saâda. La cavalerie comptait en tout 170 sabres.

Le départ eut lieu le 17, avec un nombreux convoi de mulets chargés de vivres et un équipage d'eau porté par des chameaux.

La colonne passa à Aïn-Rich, entra dans le Djebel-Boukhaïl par le défilé de Chegga, qu'elle suivit pendant quelques heures, et pénétra dans un ravin profond, étroit et difficile, se dirigeant vers le sud-est. C'est l'origine de l'Oued-Lasfor, qui, plus loin, sous le nom d'Oued-Rirana, se jette dans l'Oued-Djedi.

Après onze jours de marche en pays presque désert, on arriva à Hassi-el-Mengoub, mais on n'y trouva ni eau ni fourrage ; il fallut pousser jusqu'à l'Oued-Ittel. La colonne venait de traverser une région étrange sans chemin ni sentier. Elle réglait sa direction sur des mouvements de terrain servant de points de repère. C'était, à gauche, une montagne aux flancs taillés à pic, base de deux

massifs isolés d'un aspect saisissant : le Rokaïm-Latrech et le Rokama-Latrech. Celui-ci, le plus au sud, est particulièrement remarquable par son élévation et ses formes élancées. Plus loin, c'était le Ragouba-Si-Hamet-ben-Tamer, dont le sommet s'élevant en pointe à une grande hauteur se découvre de très loin et sert de phare aussi bien aux gens qui viennent du Sahara qu'à ceux qui arrivent du nord.

Après le passage de l'Oued-Djedi et de l'Oued-Tréfia, on s'était élevé sur le plateau d'El-Djouf par un immense gradin dont les flancs sont creusés de cavernes profondes, et dont la crête est jalonnée de loin en loin par des pyramides de pierres sèches qui guident depuis des siècles la marche des caravanes. Chacune d'elles en passant y ajoute sa pierre, précaution indispensable dans un pays d'une aridité absolue, où l'horizon devient si uniforme qu'il serait impossible d'y découvrir un point de direction.

La colonne trouva à la source de l'Oued-Ittel des redirs pleins d'eau, de l'herbe pour les chevaux, des lauriers-roses et quelques arbustes pour les feux.

Le 1er décembre, un indigène se présenta au camp, porteur d'une lettre du colonel Desvaux annonçant que le sultan de Tuggurth avait attaqué le commandant Marmier, qui s'était porté à Mégarin avec une avant-garde composée de goums appuyés par une compagnie de tirailleurs et un escadron du 3e spahis. Si Selman, complètement battu, avait perdu 500 des siens. Le colonel Desvaux prescrivait au commandant Peïn de venir de suite le rejoindre à M'rayer.

La colonne partit aussitôt. Elle avait à fournir une marche forcée de trente-deux lieues dans une région très difficile, à travers des chotts fangeux et des sables arides, sans une goutte d'eau potable pendant tout le parcours, et sans aucune autre ressource que celles qu'elle emportait au convoi. Malgré les difficultés de ce mouvement, elle atteignit M'rayer le 3 décembre, dans l'après-midi, sans avoir laissé en arrière un homme ni un cheval, et sans que le moral de la troupe fût ébranlé par la fatigue d'une pareille marche.

Elle apprit en arrivant que le sultan, terrifié par son échec de Mégarin, s'était enfui, que le chérif avait disparu, et que les contingents du Souf avaient regagné leurs ksours, laissant Tuggurth en notre pouvoir.

La colonne, après un jour de repos, se mit en marche le 5. Elle traversa les oasis de l'Oued-R'hir : Sidi-Khelil, El-Berd, Fenedla, Ourlana, Djema, Tamerna-Khedissa, Tamerna-Djebida, Sidi-Rached, R'hamra, toutes entourées de murs ou de fossés pleins d'eau.

Les cavaliers trouvaient à chaque étape du vert plus ou moins mauvais pour les chevaux et du bois pour faire cuire les aliments. Mais l'eau des oasis, qui sort de vrais puits artésiens creusés à de grandes profondeurs, est tiède, saumâtre, exécrable et laxative. Hommes et chevaux s'en trouvaient fort mal. La chaleur était très forte et augmentait les inconvénients de cette boisson nauséabonde.

Le 8 décembre, la colonne arriva devant Tuggurth, ville mystérieuse, enfermée dans une enceinte flanquée de tours et protégée par un large fossé plein d'eau. Cinq ksours aménagés pour la défense formaient une sorte de banlieue. 400 000 palmiers l'entouraient d'une véritable forêt. La colonne de Biskra, sous les ordres du colonel Guérin de Waldersbach, y était arrivée la veille; celle de Laghouat, commandée par le chef d'escadrons du Barail, y arriva le lendemain. Les 2e et 4e escadrons du régiment, conduits par le commandant Burand, faisaient partie de la colonne de Biskra.

La température était des plus pénibles. Suffocante pendant la journée, elle s'abaissait la nuit jusqu'a 0°. Il n'y avait absolument rien pour nourrir les chevaux. On dut aller jusqu'à plus de trois lieues de l'oasis arracher de maigres touffes de chiendent, corvée très pénible à travers des marais et des sables sans consistance. Cette misère eut pour conséquence quelques cas de morve. Les chevaux atteints furent abattus.

La confédération de l'Oued-Souf avait fourni au sultan de Tuggurth un contingent de 1 500 fusils et un convoi de chameaux

portant des vivres et des munitions. Le colonel Desvaux estima qu'il était nécessaire de diriger contre elle une expédition. Il laissa à Tuggurth une garnison et partit, le 11 décembre, avec une forte colonne dont nos escadrons faisaient partie.

Après trois jours d'une marche des plus pénibles, à travers des dunes de sables mouvants, où nous vîmes souvent de surprenants effets de mirage, nous entrâmes dans le pays des Souafas, qui se croyaient bien à l'abri et que notre arrivée frappa de terreur. Le cheik, accompagné des principaux chefs des ksours, vint au-devant de la colonne demander l'aman et se rendre à merci. Le colonel Desvaux les frappa d'une forte amende, qu'ils payèrent dans les vingt-quatre heures.

La colonne employa six jours à visiter les différents ksours de cette confédération riche et étrange, composée de sept villes ou villages. Le point principal est El-Oued, puis, par ordre d'importance, Guemar, Kouinin, Farzoude, Zgoum, Debila, Sidi-Aoun.

Après avoir affirmé notre autorité et nous être assurés que la soumission était sincère, nous partîmes, le 20, pour regagner Tuggurth, en suivant la route de Mégarin au lieu de celle de Taïbet par laquelle nous étions venus.

Dans ce dernier trajet, il se passa un fait qui nous causa une vive surprise. Nous ne connaissions aucun puits entre le Souf et Mégarin. Néanmoins, en nous donnant des guides, le cheik nous assura que nous trouverions en abondance de l'eau de bonne qualité. En effet, après une marche longue et fatigante à travers une région de dunes élevées, au milieu de ces sables amoncelés où nul d'entre nous n'eût eu l'espoir de trouver de l'eau, ni même la pensée d'en chercher, des Souafas envoyés la veille avaient creusé facilement un grand nombre de puits d'environ deux mètres de profondeur, où l'on put puiser de l'eau excellente en quantité plus que suffisante pour tous les besoins de la colonne.

Cette expédition, aussi bien combinée que terminée, nous rendait maîtres de tout le pays jusqu'au Sahara. Elle nous mettait en

relations avec les Chambaâ, et les Touâreg eux-mêmes nous regardaient d'un œil moins farouche.

La colonne resta jusqu'au 24 janvier 1855 à Tuggurth. Elle partit à cette date pour Biskra et y rentra le 31. Le régiment, que ces expéditions incessantes en Algérie tenaient si bien en haleine, n'allait pas tarder à faire pour la première fois ses preuves en Europe.

CHAPITRE XIII

Guerre de Crimée. — Bataille de Traktir. — Prise de Sébastopol. — Retour en Algérie. — Événements d'Algérie pendant la guerre d'Orient. — Expédition dans le sud. — Expédition des Babors. — Combat de l'Oued-Berd. — Expédition de l'est. — Colonne mobile du Sahara. — Ouargla. — Retour par le Souf. — Expédition en Kabylie.

Guerre de Crimée. — Un ordre du ministre de la guerre arrivé dans les premiers jours de mars prescrivit de former quatre escadrons de guerre pour être envoyés à l'armée d'Orient. Chacun d'eux, à mesure qu'il fut prêt, s'embarqua à Bône d'après les indications du tableau suivant :

ESCADRONS.	DATES.				NAVIRES.
	DÉPART de Constantine.	ARRIVÉE à Bône.	DÉPART de Bône.	ARRIVÉE à Kamiesch.	
État-major.	30 mars.	3 avril.	29 juin.	20 juillet.	*Lady-Jocelyn.*
1er escadron.	9 avril.	13 avril.	1er juin. 24 juin. 29 juin.	13 juin. 9 juillet. 19 juillet.	*La France* et *la Normandie.* *Le Tubalcaïn.* *Lady-Jocelyn.*
2e escadron.	27 mars.	31 mars.	1er juin. 24 juin. 29 juin.	15 juin. 9 juillet. 19 juillet.	*La France.* *La Normandie.* *Le Gantlett* et *Lady-Jocelyn.*
3e escadron.	30 mars.	3 avril.	29 juin. 30 juin.	21 juillet.	*L'Alganeau.*
4e escadron.	14 avril.	18 avril.	29, 30 juin. 3 juillet.	18, 21 juill.	*Le Wittowen* et *l'Alganeau.* *Le Zouave.*

A leur débarquement, ces divers détachements, après avoir bivouaqué vingt-quatre heures sur la plage de Kamiesch (extrémité de la baie), au-dessus de Kasach, se dirigèrent vers Traktir, sur la Tchernaïa, et y rejoignaient la division Morris, formée des quatre régiments de chasseurs d'Afrique.

On organisa aussitôt un service de reconnaissances de nuit fournies à tour de rôle par chaque escadron sur le cours de la Tchernaïa, devant les positions occupées par les Russes au nord de Traktir et de Tchorgoune.

Bataille de Traktir. — Pour obéir aux ordres venus de Pétersbourg, le prince Gortschakoff réunit, le 9 août, un conseil de guerre auquel il soumit la question de l'opportunité d'une offensive immédiate. La réponse du conseil fut affirmative, et, malgré l'avis contraire du général de Todleben, il fut décidé que l'armée russe nous attaquerait du côté de la Tchernaïa. Dès le 12 août, les armées alliées furent informées de cette décision. Elles occupaient les positions suivantes : A l'extrême droite, face à Tchorgoune, les Piémontais couronnaient les hauteurs Hasfort; leurs avant-postes étaient établis sur la rive droite et gardaient le mamelon du Télégraphe. Leur flanc droit était protégé par la division d'Allonville qui bivouaquait dans la vallée de Baïdar avec un fort soutien d'infanterie. Derrière les Piémontais, sur les hauteurs à l'est de Balaclava, les 10 000 Turcs d'Osman-Pacha surveillaient la Tchernaïa, entre Alsou et Varnoutka.

18 000 Français, environ, occupaient les monts Fédioukines, formant le centre et la gauche de la ligne. En arrière de leur droite, la division Morris gardait la plaine de Balaclava, entre les hauteurs Hasfort et Fédioukines, prête à tomber sur les colonnes russes qui y déboucheraient. Elle fut rejointe, le 16 août au matin, par la cavalerie anglaise du général Scarlett venue de Kadikoï et par les chevau-légers piémontais. Les alliés disposaient en tout de 36 000 hommes et 154 bouches à feu, mais ils étaient maîtres des trois massifs de hauteurs Hasfort, Fédioukines, Sapoune et des vallées qu'ils commandent. Des travaux défensifs augmentaient la valeur naturelle de cette position.

Les Russes mirent en mouvement pour s'en emparer 58 000 hommes et 272 bouches à feu. Ils commencèrent, dans l'après-midi du 15, leur mouvement vers la Tchernaïa et, le lendemain, à 4 heures du matin, par un épais brouillard, ils engagèrent la ba-

taille par une violente canonnade. Bien que les mouvements de l'ennemi eussent été signalés par le général d'Allonville, les alliés furent surpris, mais l'ordre se rétablit bientôt. Ils prirent à leur tour une vigoureuse offensive, infligèrent aux Russes des pertes énormes et restèrent maîtres du terrain, après une lutte de cinq heures, acharnée sur plusieurs points, notamment sur le pont de Traktir, enlevé à la baïonnette par le 95e de ligne. Le général russe Read et son chef d'état-major y trouvèrent la mort.

La cavalerie ne prit pas part au combat. Elle ne fit qu'une démonstration sur la ligne de retraite de la division Vesselitski.

Dès le lendemain de la bataille de Traktir, on commença le cinquième bombardement, qui causa des dommages importants aux fortifications de la place, notamment au bastion Malakoff. On acheva la sixième parallèle. La guerre souterraine prenait chaque jour plus d'extension. Dans ces engagements quotidiens, les Russes, malgré leur remarquable énergie, eurent toujours le dessous.

Dans la nuit du 28 au 29 août, 7000 kilogrammes de poudre contenus dans un magasin du Mamelon-Vert firent explosion et bouleversèrent l'ouvrage, tuant ou blessant 140 hommes. Les Russes tentèrent de profiter de cette circonstance pour faire une sortie. Mais elle fut repoussée par nos troupes, qui, poussant leurs travaux d'approche avec un redoublement d'activité, ouvrirent, le 1er septembre, la septième parallèle, à 25 mètres de Malakoff.

Une conférence réunie, le 3 septembre, à la demande des géraux en chef Pélissier et Simpson, décida qu'un nouveau bombardement serait entamé le 5 et l'assaut donné le 8.

Notre division monta à cheval le 5, à 4 heures du matin, et se forma en arrière du pont de Traktir, à gauche de la batterie Bizot. Le sixième et dernier bombardement commença, à 5 heures, par 635 bouches à feu françaises et 179 aux Anglais. Un feu terrible, interrompu, repris, ne laissant aucun repos aux assiégés, fut continué nuit et jour, bouleversant les fortifications, incendiant les vaisseaux dans la rade, détruisant ce qui restait encore debout à Sébastopol. Dès le 7 au soir, la défense de Malakoff et du Petit-Redan était complètement désorganisée.

Le 8 au matin, l'artillerie ouvrit un feu violent et le continua jusqu'à 9 heures. Puis elle l'interrompit, après avoir infligé à la garnison une perte de 2 000 hommes, et le reprit quelques instants avant midi, heure à laquelle il était convenu que les alliés s'élanceraient à l'assaut. Les Russes ne s'attendaient pas à une attaque en plein jour. Malakoff fut enlevé immédiatement. Les autres assauts échouèrent ; mais nous tenions la clef de la partie sud de la place. Pendant la nuit suivante, à la faveur d'incendies allumés sur tous les points, les Russes évacuèrent Sébastopol ne laissant derrière eux que des ruines.

La division Morris, déployée sur le front de bandière, avait assisté à l'attaque de la ville. Elle rentra au camp à 5 heures du soir.

Le 11, elle monta à cheval, pour soutenir les avant-postes attaqués au point du jour par les Cosaques. Une reconnaissance poussée jusqu'au village de Chouliou, puis devant les hauteurs occupées par les Russes au-dessus de la vallée du même nom, revint par la rive gauche et les plateaux boisés qui la dominent.

Le 20 septembre, le 3e chasseurs d'Afrique releva le 2e dans la vallée de Baïdar. Il y passa quatre jours, pendant lesquels il fournit le service des grand'gardes et celui des postes ou des escortes détachées près des généraux dans leurs reconnaissances. Il fut remplacé, le 24, par le 4e chasseurs d'Afrique, rentra au camp de Traktir, et le quitta de nouveau, le 6 octobre, pour retourner dans la vallée de Baïdar. La veille, le petit dépôt avait été constitué à Kamiesch. En quittant Traktir, nous n'y laissâmes que quelques sous-officiers et quelques hommes pour garder les tentes.

En arrivant dans la vallée, nous établîmes notre bivouac en avant de la Tchernaïa, à droite de la route d'Orkousta. Le même jour, à 5 heures du soir, le chef d'état-major nous prescrivit d'aller jusqu'à ce village. En exécution d'un ordre reçu dans la nuit, nous montâmes à cheval, le 7, à 5 heures du matin, pour nous rendre au col de Kardonne-Bell et exécuter dans la vallée de la Balbeck, avec la brigade Niolle, un fourrage au sec aux villages de Kokloz et de Jangu. Après cette opération, nous revînmes à

Orkousta, où le reste de la division nous rejoignit le lendemain. Le 9, elle passa le col de Kardonne-Bell, descendit dans la vallée de la Balbeck et installa son bivouac sur les pentes qui dominent cette rivière entre Markour et Yénissaala. Le 10, elle reconnut en la remontant la rive gauche de la Balbeck, passa sur la rive droite, exécuta un fourrage au sec et rentra au camp à 9 heures du matin, en y ramenant les denrées recueillies. Un nouveau fourrage fut exécuté dans l'après-midi au village de Footz-Saala et, le lendemain, à Gavi et Mekeldaïr.

Le 12, la division, agissant de concert avec les troupes d'infanterie campées sur les hauteurs de la rive droite de la Balbeck, reconnut le village de Kokloz, y fit un fourrage et rentra au camp en suivant la rive droite et passant le gué, un peu au-dessous de la redoute abandonnée.

Le lendemain, à 3 heures du matin, la division reprit son bivouac en arrière d'Orkousta. Elle revint, le 14 octobre, à Traktir, d'où le régiment partit, le 21, pour reconnaître la vallée de Vernoutka. Il releva, le 25, dans la vallée de Baïdar, le 2e chasseurs d'Afrique, rentra, le 29, à Traktir et rejoignit dès le lendemain la division à Kamiesch, où elle prenait ses quartiers d'hiver. Dans le courant de novembre, la garde impériale et une division d'infanterie quittèrent la Crimée. Elles firent, le 29 décembre, à Paris, une entrée triomphale.

L'hiver de 1855-1856 fut exceptionnel par la rigueur du froid qui régna en Crimée. Le thermomètre descendit souvent à 28° au-dessous de zéro et la neige tomba en grande quantité. Les cas de congélation furent nombreux. Le scorbut et le typhus exercèrent d'énormes ravages parmi nos soldats entassés dans des tentes hermétiquement closes.

Le 8 février, le régiment retourna dans la vallée de Baïdar, pour relever le 2e chasseurs d'Afrique. Le 1er escadron, détaché à Skélia, fournit le service de la division d'Autemarre, qui occupait Morwinoff. Le 2e et le 3e étaient à Baïdar; le 4e, à Baga et Orkousta, à la disposition du lieutenant-colonel de Lacretelle, commandant des avant-postes. Nous étions constamment sur le

qui-vive. Le 13 et le 21 février, nous montâmes à cheval par alerte; mais l'infanterie russe et les Cosaques qui s'avançaient vers nous ne purent sortir des terrains fangeux où ils s'étaient engagés. Nos francs-tireurs suffirent pour arrêter leur mouvement.

Nos trois premiers escadrons rentrèrent, le 9 mars, au camp de Kamiesch. Le 4e occupa, jusqu'au 4 avril, les cantonnements de Miskoumia, Baga et Orkousta. Il fut alors remplacé par un escadron du 1er chasseurs d'Afrique et rejoignit le régiment le jour même où arrivait au camp la nouvelle de la naissance du prince impérial.

Le 18 avril, nous reçûmes 393 médailles commémoratives de la reine d'Angleterre, qui furent réparties entre les chasseurs appartenant à l'armée de Crimée et ayant assisté au siège de Sébastopol.

Peu de jours après, le régiment participait à la formation des chasseurs de la garde impériale, auxquels il fournit 7 officiers, 158 sous-officiers, brigadiers et soldats, 7 chevaux d'officier et 158 chevaux de troupe. Les officiers qui quittèrent ainsi le 3e chasseurs d'Afrique furent :

MM. Choury de la Vigerie, chef d'escadrons.
de Bruchard, capitaine.
Andrieu, id.
de Molènes, id.
Maigret, sous-lieutenant porte-étendard.
Jude, sous-lieutenant.
Fischer, id.

Le 10 mai, à la suite du licenciement du 4e chasseurs d'Afrique et du passage aux autres régiments de même arme de son personnel, hommes et chevaux, nous reçûmes : 6 officiers, dont 3 absents; 6 sous-officiers, dont 1 absent; 14 brigadiers, dont 2 abents; 212 chasseurs, dont 11 absents; 16 chevaux d'officier; 142 chevaux de troupe et 1 mulet.

A la même date, les escadrons du 3e chasseurs d'Afrique s'embarquèrent pour Philippeville, sauf une fraction commandée par le sous-lieutenant Roux et qui comprenait 2 sous-officiers, 10 brigadiers, 63 chasseurs, 9 chevaux d'officier et 69 chevaux de

troupe, et un détachement composé de 3 officiers, 2 sous-officiers, 6 brigadiers, 115 hommes, 17 chevaux d'officier et 94 chevaux de troupe venant du 4e chasseurs d'Afrique. Le premier de ces détachements s'embarqua pour Philippeville, le 12, sur l'*Émilia*, et le deuxième, le 16, sur l'*Océan*. Le colonel prit, le 16, à Kamiesch, le courrier de Marseille et rentra, le 11 juin, à Constantine.

Les escadrons laissés en Algérie pendant la guerre de Crimée n'étaient pas restés inactifs. Un décret impérial du 1er août 1855 avait porté le régiment à huit escadrons, par dédoublement des 5e et 6e et renforcement de l'effectif des unités nouvelles.

Expédition dans le Sud. — Le 25 novembre 1855, une colonne mobile destinée à opérer dans le Sud se réunissait à Biskra sous les ordres du général Desvaux. Sa cavalerie comprenait le 7e escadron du régiment et le 4e du 5e hussards ayant à leur tête le chef d'escadrons Oudinot de Reggio.

La colonne partit, le 27 novembre, pour l'Oued-Riza, arriva, le 28, à Sidi-Salah ; le 29, à El-Feidh, où elle fit séjour ; le 1er décembre, à Bir-el-Baâdja ; le 2, à Mouiat-Tadjer ; le 3, à Chaïez. La cavalerie seule alla bivouaquer le lendemain au puits de Barteneuf. Reprenant sa marche, le 5, la colonne se porta à Debila et y fit sa jonction avec d'autres troupes venant de Sidi-Aïoun. Elle se reposa le 6 ; passa à Guemar les trois jours suivants, employés à régler diverses difficultés avec les populations, et parvint, le 10, à l'Oued-Souf. Elle en repartit, le 12, pour Sidi-Sultan ; atteignit, le 13, Hassi-el-Ouibed et, le 14, Mégarin, où elle rencontra la colonne amenée de Bou-Saâda par le commandant Peïn. Elles se dirigèrent ensemble, le lendemain, sur Tuggurth et s'y reposèrent pendant trois jours. Le général Desvaux les passa en revue, le 19, et chargea le commandant Oudinot de Reggio de féliciter le 7e escadron pour sa bonne tenue.

Le 21, les deux colonnes se séparèrent. Celle du général Desvaux remonta vers le nord et, jusqu'au 27, bivouaqua successivement à Ramra, Tamerna, Zaouiet-Rhia, Sidi-Khelil, M'rayer et Bordj-el-Baâdj. Le 28, elle s'arrêta en plaine dans un endroit où

l'eau manquait absolument. Le 29, elle atteignit l'Oued-Djedi ; le 30, Doucen ; le 31, Zaatcha et, le 1er janvier, Biskra.

Après deux jours de repos, la cavalerie partit pour son compte et arriva, le 5, à El-Outaya. Elle fit, le lendemain, une pointe dans la plaine, afin d'en chasser les Biskris qui avaient sans autorisation quitté l'Oued-Bitan, puis bivouaqua aux Sept-Gués. Le 8, elle regagna Biskra, où la colonne venait d'être dissoute, sa mission étant terminée.

Expédition des Babors. — Un corps expéditionnaire comprenant deux brigades placées sous les ordres des colonels Desmarets et de Tugny fut organisé à la fin de mai, pour aller dans les Babors, où les Kabyles se montraient fort remuants. La cavalerie se composait de six escadrons, commandés par le colonel Raguet de Brancion, savoir : trois du 5e hussards, avec le lieutenant-colonel des Ondes ; un autre du même régiment, un de spahis et notre 7e escadron, conduits par le commandant de Noë. Le général de division se mit lui-même à la tête du corps expéditionnaire. Il quitta Constantine, le 26 mai, avec le 7e escadron, capitaine Pitoux, et le 1er escadron du 3e spahis. Le 30, il arriva au camp d'Aïn-Fortas.

Combat de l'Oued-Berd. — Dès le lendemain, à 11 heures du matin, il sortit du camp avec six bataillons, une section de montagne et quatre escadrons qui gardaient la colonne sur ses flancs et ses derrières. En arrivant à l'Oued-Berd, à midi, les goums qui marchaient à l'avant-garde échangèrent des coups de fusil avec des Kabyles postés sur les deux rives du cours d'eau. Le 71e de ligne, colonel de Margadel, qui était tête de colonne, attaqua aussitôt les hauteurs de la rive gauche, pendant que les tirailleurs indigènes cherchaient à déloger les Kabyles qui tenaient, sur la rive droite, un plateau d'accès difficile, nommé « le Bois sacré ». L'artillerie braqua son obusier sur ce point et la cavalerie vint se masser en face, sur un autre plateau, au pied des hauteurs dont le 71e se rendit maître vers 2 heures de l'après-midi. Le Bois sacré ré-

sista néanmoins fort longtemps. Les tirailleurs ne l'enlevèrent qu'à 6 heures.

La journée avait été pénible. Cela détermina le général à faire camper sur les positions bravement conquises. Cette décision dérouta les Kabyles qui comptaient profiter, comme d'habitude, de notre retour au camp pour faire un mouvement offensif et se donner l'illusion de la victoire. Ils continuèrent à tirailler jusqu'à la nuit.

La nature du terrain ne permit pas à la cavalerie de prendre part au combat. Elle ne resta pourtant pas inactive et son concours ne fut exempt ni de fatigues ni de dangers. Le 7e escadron, en particulier, escorta jusqu'au camp deux convois de malades et de blessés. Il faisait nuit close lorsqu'il revint de son second voyage, escortant 200 mulets chargés de munitions dans des chemins où l'obscurité cachait les difficultés sans les amoindrir.

Le lendemain, chaque corps envoya au camp d'Aïn-Fortas un petit détachement pour y prendre les tentes, les cordes et les cantines. Le corps expéditionnaire se groupa tout entier sur le plateau d'Aïoun-Sultan. Le général emmena dans la journée la cavalerie en reconnaissance aux environs du nouveau camp.

Le colonel Desmarets, parti le 2 juin avec sa brigade et les escadrons, incendia les villages et détruisit les jardins des Ouled-Aïssa. A sa rentrée au camp, l'ennemi, qui l'avait suivi, attaqua les grand'gardes et ne cessa le feu qu'à l'obscurité.

Ces deux journées coûtaient à nos troupes 7 morts et 65 blessés. Les pertes des Kabyles étaient très importantes.

Le 3 et le 4 furent consacrés à faire des fourrages chez les Khralfallas et chez les Ouled-Aïssa. Le 5, le général emmena la cavalerie au-devant du 18e bataillon de chasseurs à pied et reconnut la position de Teniet-el-Haâd, qui domine en grande partie le pays des Amoucha. Puis il fit procéder pendant trois jours à la destruction des gourbis et des récoltes aux environs du camp. Le 9, on bivouaqua à Mouchar.

La cavalerie se sépara, le lendemain, de la colonne et s'établit jusqu'au 1er juillet à Dra-el-Caïd. Pendant ces trois semaines, elle n'eut pour rôle que d'escorter les convois et de fourrager les

moissons. Nos corvées échangèrent à grande distance des coups de feu avec les Kabyles postés sur la rive droite de l'Oued-Berd, au point où ce cours d'eau prend le nom d'Oued-Agrioun, c'est-à-dire presque à l'entrée du ravin si curieux du Chaâbet-el-Akra.

Le 2 juillet, notre escadron et les spahis reçurent l'ordre de laisser le reste de la cavalerie à Dra-el-Caïd et de rejoindre la colonne à Bou-M'dernis. Nous la suivîmes, le 3, à El-Quetran ; du 4 au 7 inclus, à Tachouda ; le 8, à Oued-el-Halib ; le 9, à Taffert-Zatz. L'infanterie commença les travaux de la route de Djidjelli.

Le général quitta la colonne, le 18, avec notre 7e escadron et les spahis. Il s'arrêta à la smala de Bou-Akkas. Le lendemain, il arriva à l'Oued-Redjas ; le 20, à Ouedjel. Le 21, il rentra à Constantine.

Un décret du 23 mai 1856 supprima les 7e et 8e escadrons et les emplois d'officiers et de sous-officiers qui s'y rattachaient. La guerre de Crimée venait de finir. Le retour des troupes était prochain. Ces formations, devenues inutiles, devaient disparaître. L'opération, surveillée administrativement par le sous-intendant militaire Lebrun, se fit à la date du 21 juin. Les chevaux du 7e escadron furent versés aux trois premiers ; ceux du 8e aux trois derniers. Les officiers qui ne trouvaient pas place dans les cadres, ainsi que les sous-officiers, brigadiers, chasseurs de 1re classe et trompettes, furent mis à la suite en attendant leur répartition dans les autres régiments de cavalerie.

Expédition de l'Est. — Pendant que le général de division dirigeait en personne l'expédition des Babors, il avait donné l'ordre de faire partir de Constantine pour Aïn-Beïda le chef d'escadrons Michel avec les 5e et 6e escadrons. Il avait pour mission de rayonner dans le pays des Haracta pour les mettre à l'abri de la malveillance des Nemencha pendant la récolte de leurs grains.

Le départ de nos escadrons eut lieu le 17 mai et l'arrivée à Aïn-Beïda le 19. Le 23, ils se rendirent à Aïn-M'Toussa; le 26, à Oulmen. Rentrés à Aïn-Beïda le 27, ils en partirent, le 10 juin, pour la Meskiana, où ils passèrent la journée du 11 et furent re-

joints par deux pelotons de spahis, avec lesquels ils poussèrent une reconnaissance sur Raz-Dalah. Le pays paraissant calme, la cavalerie revint à la Meskiana, se porta, du 13 au 18, à Raz-Zebar, puis à Tafrine. Le 19, elle atteignit Aïn-Thouila et, le 22, Aïn-Fack, où elle s'établit jusqu'au 16 juillet.

Le 17, à 9 heures du soir, les escadrons quittèrent ce bivouac pour aller razzier les Nemencha insoumis campés dans la plaine que domine le Tafreint et qui s'étend jusqu'au Djebel-Mahmed. Ils atteignirent, le 18 à la pointe du jour, les fractions des Ouled-Achour et des Ouled-Sélim. L'action fut engagée par le 6ᵉ escadron et les spahis ; le 5ᵉ formant la réserve appuya vigoureusement la première ligne. Le succès de la razzia fut complet. Toutes les tentes, tous les troupeaux des révoltés tombèrent entre nos mains ; ils avaient en outre perdu 60 morts. De notre côté, ce fut le 6ᵉ escadron seul qui subit les pertes s'élevant à 7 chasseurs blessés, dont un, du nom de Baudry, fut amputé de trois doigts de la main droite ; 3 chevaux tués et 2 blessés.

Le commandant Michel fit un compte rendu élogieux de l'intelligence et de la vigueur avec lesquelles les capitaines Bourgeois et Leporquier de Vaux avaient conduit leurs escadrons. Il cita d'une façon toute particulière M. Masqueray, lieutenant du régiment auquel on avait confié le commandement des deux pelotons de spahis. Cet officier fut proposé pour la croix de chevalier et le chasseur Baudry pour la médaille militaire.

La cavalerie se porta, le 18, à Khenchela ; le 20, à Aïn-Fack, et rentra, le 22, à Aïn-Beïda, où elle séjourna jusqu'au 21 août. Elle partit à cette date pour la Meskiana ; le 22, pour Aïn-Chabro ; le 23, pour Tébessa, revint, le 26 et le 27, à Khenchela, par Aïn-Tagrout et Raz-Dalah ; se transporta, le 28, à Foum-el-Gueiss ; le 29, à Aïn-el-Abessi ; le 30, à Chemora ; le 31, à Aïn-Morniad ; le 1ᵉʳ septembre, à Aïn-el-Bey ; et rentra le 2 à Constantine, après cent neuf jours d'absence.

Le commandant Michel fit le plus grand éloge des escadrons placés sous ses ordres. Leur discipline et leur énergie n'avaient rien laissé à désirer pendant ces marches incessantes exécutées par

les grandes chaleurs. Dans le cours de cette longue expédition, ils n'avaient laissé derrière eux que les 3 chevaux tués à l'ennemi. L'état de ceux qui rentraient faisait honneur à leurs cavaliers. Le commandant Michel, qui avait été l'objet d'une proposition pour le grade de lieutenant-colonel, fut promu, le 2 octobre, au 2e spahis, en récompense des services qu'il venait de rendre. Le même décret conféra la croix de la Légion d'honneur à M. Masqueray, la médaille militaire au chasseur Baudry, et nomma chefs d'escadrons : au régiment, le commandant Chaussée ; au 6e lanciers, le capitaine Lafond qui fut remplacé au 4e escadron par M. de Percin-Northumberland.

Colonne mobile du Sahara. — Afin d'assurer notre domination dans le Sud en y montrant nos troupes, une colonne mobile partit de Biskra, au mois de décembre 1856, sous les ordres du général Desvaux, pour faire une expédition dans le Sahara. Le journal de marche des escadrons du 3e chasseurs d'Afrique qui y prirent part résume d'une façon très complète cette marche qui dura près de trois mois.

JOURNAL DE LA COLONNE MOBILE DU SAHARA

Décembre 1856-janvier et février 1857

Trois escadrons du régiment, les 1er, 2e et 3e, sont désignés pour faire partie de la colonne expéditionnaire du Sud. Le 1er est déjà à Biskra ; les deux autres sont à Batna.

Le colonel de Mézange de Saint-André quitte Constantine le 4 décembre 1856, en même temps que le 5e escadron qui va remplacer le 1er à Biskra. Il couche, le 4, à Aïn-Mlila ; le 5, à Aïn-Yagout ; le 6, à Batna, où il fait séjour le 7 et le 8.

Le 9 décembre, les 2e, 3e et 5e escadrons quittent ensemble Batna, sous les ordres du colonel de Mézange et du commandant Chaussée. Le même jour, on bivouaque à El-Ksour ; le 10, à El-Kantara ; le 11, à El-Outaya, et l'on arrive, le 12, à Biskra.

Le 14, M. le général Desvaux, commandant la subdivision de Batna, annonce par un ordre du jour la formation et la composition de la colonne mobile du Sahara, dont il prend le commandement. Le colonel de Mézange a sous ses ordres la cavalerie, qui comprend les 1er, 2e et 3e escadrons du régiment et

deux fractions des 1er et 6e escadrons du 3e spahis, au total, 500 chevaux environ. Le 5e escadron restera à Biskra, pour servir de réserve, jusqu'à ce qu'un ordre du général l'appelle à marcher. Une section d'artillerie de montagne et 500 hommes d'infanterie, tant du 99e de ligne que du 3e tirailleurs, complètent les forces combattantes de la colonne expéditionnaire.

Le 15 décembre au matin, la colonne quitte Biskra, se dirigeant vers le sud. Elle fait une grand'halte près de l'oasis d'Oumache, traverse l'Oued-Djedi et prend son bivouac sur la rive droite de cette rivière, à Seddid-Ensara. Le 16, on va bivouaquer à Coudiat-el-Miadh, dans un pays désert et sans eau. Le 17, après avoir traversé le lit desséché de l'Oued-Sahama, on campe à Bordj-el-Baâdj, sur l'Oued-Ittel. La colonne y séjourne le 18. Le 19, laissant sur la gauche, à peu de distance, le Chott-Melrir, elle va bivouaquer à M'rayer, l'oasis la plus septentrionale de l'Oued-R'ir. Le 20, elle atteint l'oasis de Sidi-Khelil; le 21, elle est à El-Berd; le 22, à Tamerna, après avoir longé les oasis de Zaouiet-Riah, de Mazer et d'Ourlana. Elle fait séjour le 23. Le 24, elle atteint Tala, non loin de M'garin, après avoir vu les oasis de Sidi-Rached et de Ramra. Le 25 décembre, enfin, elle campe devant Tuggurth, capitale de l'Oued-R'ir, qu'elle traverse dans sa longueur et dont elle visite les principales oasis.

Après avoir passé à Tuggurth la journée du 26, la colonne prend, le 27, la direction d'Ouargla, obliquant ainsi vers le sud-ouest. Le 27 décembre, elle passe près de Temacin et s'arrête à Bled-el-Amar, la dernière oasis de l'Oued-R'ir vers le sud. Tous les pays qu'elle a traversés jusqu'à ce jour sont habités par des populations parfaitement soumises à l'autorité française. A partir de Bled-el-Amar, on entre dans une région que nos colonnes n'ont pas encore visitée.

Le départ a lieu, le 28, à midi. La colonne bivouaque à Areg-el-Demm, où l'eau fait entièrement défaut. Elle passe, le 29, près du lac de Bahrdad et des restes de l'oasis du même nom, et s'arrête à El-Hadjira, habitée par une fraction des Ouled-Sidi-Cheik, tribu puissante qui occupe une partie du sud de la province d'Oran. La colonne fait sa jonction avec celle de Bou-Saâda, commandée par le lieutenant-colonel Peïn et arrivée la veille. Elles vont marcher de concert jusqu'à Ouargla.

Le 30 décembre, on campe en plein désert, au point dépourvu d'eau nommé Hassi-el-Arifidji. Le 31, on rejoint à N'goussa, oasis dépendant d'Ouargla, une colonne amenée de Laghouat par le chef d'escadrons Margueritte. N'goussa est sur le territoire de la province d'Oran. Les trois colonnes se mettent en route, le 1er janvier 1857, et campent le soir même sous les murs d'Ouargla. Le goum de Géryville, commandé par le chef de bureau arabe de cette localité, y arrive dans la journée.

C'est la première fois qu'une troupe française pénètre jusqu'à cette vaste oasis qui marque l'extrême sud de nos possessions d'Algérie et au delà de laquelle s'étend le vide immense du grand désert. Les populations déjà placées sous les ordres de cheiks nommés par la France, ne font aucune résistance. L'expédition conserve son caractère purement pacifique.

Les trois colonnes séjournent à Ouargla les 2 et 3 janvier. Le général Des-

vaux en passe la revue générale. Le 4, elles se séparent et quittent Ouargla. Celle de Biskra prend la direction de N'goussa ; celle de Bou-Saâda marche à travers le désert, à droite de la précédente, vers Temacin. La première arrive le soir à N'goussa ; le 5, elle est à Hassi-el-Arifidji ; le 6, à El-Hadjira, qu'elle quitte, le 7 à midi, pour aller bivouaquer à Coudiat-el-Kesdir, point tout à fait aride, assez voisin de la Sebka de Bahrdad. Le 8, elle passe près d'Areg-el-Demm et s'arrête à M'Kteuf, où l'eau manque encore. Le 9, elle quitte la route suivie à l'aller, laisse à gauche Bled-el-Amar et bivouaque le soir sous les murs de la zaouia de Temacin, où elle retrouve la colonne de Bou-Saâda, arrivée la veille.

Le 10 janvier, les deux colonnes campent ensemble devant Tuggurth, où les attend un convoi de vivres venu de Biskra. Ils y séjournent le 11 et le 12, et ravitaillent la petite garnison. Pendant cette seconde journée, les malades et les chevaux indisponibles qui ne peuvent continuer la route sont dirigés par la voie la plus courte sur Biskra. Ce convoi ne comprend que quelques hommes et 7 à 8 chevaux du régiment.

Le 13 janvier, à midi, les deux colonnes quittent Tuggurth et marchent de concert vers le Souf où elles doivent par leur présence affermir la domination française. La colonne de Bou-Saâda tient la gauche de celle de Biskra et la rejoint à des points arrêtés d'avance. Celle-ci arrive, le 13 au soir, à Raz-Oued-Chaïl, au milieu de dunes de sable entièrement privées d'eau. Le 14, elle atteint l'oasis peu importante de Taïeb-el-Gueblia ; le 15, Bir-Demirini ; le 16, Oued-Alenda, région de dunes sans eau. Le 17, elle campe sous les murs d'El-Oued, capitale du Souf. Elle en repart le 18, fait sa grand'halte près de l'oasis de Kouinine et bivouaque entre Tarzoude et Guemar. Elle y a été précédée de vingt-quatre heures par la colonne de Bou-Saâda.

Après avoir fait séjour le 19, les deux colonnes se séparent de nouveau. Celle de Biskra va bivouaquer, le 20, près de Debila, laissant à droite les oasis de Bihima et de Zgoum. Le 21, elle est à Hassi-Khalifa, petite oasis qui limite le Souf de ce côté.

La région du Souf avait déjà été, comme l'Oued-R'ir, parcourue par des colonnes françaises ; mais, à partir de Hassi-Khalifa, en marchant vers le nord le long de la frontière de Tunisie, nous entrions dans une zone déserte, fréquentée seulement par la tribu insoumise des Nemencha. Nos troupes ne l'avaient jamais visitée. Un escadron fut détaché chaque jour à l'escorte du convoi.

Le 22 janvier, la colonne s'établit à Bir-el-Atol ; le 23, à Bir-el-Birs ; le 24, à Bir-bou-Nab, près de la frontière tunisienne. Elle se remit en marche le 26, fit sa grand'halte à Bir-Djedid pour abreuver les chevaux, et campa le soir à Lella-Louana, point dépourvu d'eau ; le 27, à Bir-el-Aloudj ; le 28 et le 29, à Bir-Rabou. Pendant ce séjour, une centaine de chasseurs du régiment et de spahis firent une reconnaissance dans la direction de Nefta. Le 30, la colonne et celle de Bou-Saâda se réunirent à Essoued. Il n'y avait pas une goutte d'eau. Elles marchèrent ensemble le 31 janvier et s'arrêtèrent sur l'Oued-Resran, près de Négrine. Cette oasis était habitée par une fraction des Nemencha, qui se hâta de faire ou plutôt de renouveler sa soumission toujours incertaine. Depuis notre départ de



Le Général MARGUERITTE

Hassi-Khaliffa, nous avons constamment trouvé les traces du passage de cette tribu ; mais elle ne s'est pas hasardée à paraître en vue de la colonne.

Pendant le séjour que nous fîmes à Négrine, le 1er février, le 5e escadron, parti de Biskra, le 23 janvier, nous amena un convoi de vivres et prit rang dans la colonne. Celle-ci, dans sa marche du 2 février, longea de l'est à l'ouest les contreforts de l'Aurès, fit sa grand'halte à Ferkane, oasis dépendant des Nemencha, passa l'Oued-Ferkane desséché, traversa à gué l'Oued-Djeurf et bivouaqua sur la rive droite.

Le 3 février, notre colonne se sépare de celle de Bou-Saàda et bivouaque sur les bords de l'Oued-Ouazern, tout à fait dépourvu d'eau. Le 4, elle arrive à Zeribet-Ahmed et passe l'Oued-el-Amar, limite du pays des Nemencha. Le 5, elle atteint Zeribet-el-Oued, traverse l'Oued-el-Arab, bivouaque sur la rive gauche, y séjourne le 6, s'arrête, le 7, à Dhibia, le 8, à Sidi-Okba, et rentre, le 9, à Biskra, son point de départ.

Un ordre du général Desvaux annonce la dislocation de la colonne et félicite de leur bonne tenue et de leur patience à supporter la fatigue les différents corps qui ont participé à l'expédition : « Si le 3e chasseurs n'a pas rencontré l'ennemi, ce qui eût comblé ses vœux, il a prouvé une fois de plus, par une marche de deux cent cinquante lieues à travers le désert, tout ce qu'on peut attendre de l'énergie de ses hommes et de la vigueur de ses chevaux. N'ayant pour toute boisson qu'une eau bourbeuse et saumâtre, les hommes ont montré un moral à toute épreuve. Buvant à peine et n'ayant pour tout fourrage que de mauvaises plantes ramassées dans le désert par leurs cavaliers, les chevaux ont résisté à toutes les fatigues, à toutes les privations, et prouvé la valeur du cheval arabe. » Mais tout n'est pas encore fini pour le régiment. Deux cents des meilleurs chevaux pris dans les trois premiers escadrons (le 5e devant rester à Biskra) partent de nouveau, le 13 février, sous les ordres du général Desvaux et du colonel de Mézange, pour aller dans le Hodna, montrer aux habitants de cette région l'uniforme du régiment comme gage de sécurité et de protection.

Le 13, à 5 heures du matin, le 2e escadron se met en route pour son compte à destination de Batna. Le 1er et le 3e font leur grand'halte à El-Outaya ; puis ils appuient à gauche et arrivent à 3 heures et demie à Aïn-Guettar.

Le 14, ils s'arrêtent à M'Doukal. Surpris pendant la nuit par une pluie torrentielle, ils font séjour le 15. Le général Desvaux prend les devants et donne rendez-vous au colonel pour le lendemain à l'Oued-Barika. Le 18, ils campent à Segana, et, le 19, à Aïn-Touta, smala qui appartient au 3e spahis. Le 20, ils rejoignent le 2e escadron à Batna et s'y reposent deux jours.

Les trois escadrons prennent ensemble la route de Constantine, le 23 février. Ils croisent, à Aïn-Yagout, le 4e et le 6e qui vont à Batna, et rentrent à leur garnison le 25, après avoir, depuis le 9 décembre, parcouru tout le sud et une grande partie du Hodna.

Deux de ces escadrons, le 1er et le 2e, ne firent pas un long séjour à Constantine. Sous les ordres du commandant de La

Rochefoucauld, ils furent compris dans l'effectif d'une colonne expéditionnaire qui commença, vers le 15 mai, ses opérations en Kabylie. La part qu'ils y prirent est indiquée dans leur journal de marche que nous nous contentons de reproduire.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE KABYLIE

Mai-juin et juillet 1857

Deux escadrons du régiment, le 1er et le 2e, sous les ordres du commandant de La Rochefoucauld, avec un escadron du 3e spahis, quittent Constantine, le 17 mai, à midi. Le groupe est commandé par le colonel du 3e spahis. Il se dirige sur Milah, où il doit rejoindre le général Maissiat, parti d'avance pour y réunir les éléments de sa colonne.

Les escadrons arrivent le 17, à 4 heures et demie du soir, à l'Oued-Bagra, où ils bivouaquent.

Partis le 18, à 7 heures du matin, ils font leur grand'halte à l'Oued-Krotone et arrivent, à 2 heures, à Milah.

La colonne quitte Milah le 19, à 5 heures du matin, et atteint Foudoulis à 5 heures du soir.

Le 20, elle arrive à l'Oued-Missa, où elle a été précédée par les compagnies du 3e bataillon d'Afrique. Elle se repose le 21, part le 22, à 6 heures du matin, fait sa grand'halte à l'Oued-Tisiman et s'établit, à 2 heures et demie, au camp de Merdjouelben. Le 23, elle s'arrête à Aïn-Raba et, le 24, au camp de Merdj-el-Aroun, après avoir rallié les zouaves pendant cette marche.

Le 25, elle arrive à Sétif et s'y complète. La cavalerie comprend nos deux escadrons ; les 5e et 6e du 5e hussards, commandant Gosse ; deux escadrons de spahis, commandant Dalmont. Ceux-ci sont détachés avec l'infanterie. Les quatre autres, sous les ordres du colonel Guérin de Waldersbach, ne quittent Sétif que le 29 juin, pour aller à Aïn-Mergouny, en passant par Aïn-Rouah. Ils partent le 30, à 4 heures du matin, font leur grand'halte à Dra-el-Arba, s'arrêtent dans la soirée au jardin du Beylik, en repartent à minuit et s'installent, le 1er juillet au matin, à Akbou.

Jusqu'au 16 juillet, ces quatre escadrons ont pour mission d'aller prendre ou conduire des convois au col de Chellata, où le général Maissiat a pris position avec son infanterie. Eux-mêmes campent au-dessous du bordj d'Akbou, qui appartient à Ben Ali Chérif et sert de dépôt de munitions pour la division. Celle-ci s'est divisée en quatre colonnes qui opèrent sur le territoire des Illouba. Lorsque la tâche de l'infanterie fut achevée, c'est-à-dire le 16 juillet, le général descendit avec elle au-dessous du col d'Akfadou. La cavalerie vint l'y rejoindre.

Le 17, elle forme l'arrière-garde et ne part qu'à midi. La journée est des

plus pénibles. Nos chasseurs, fidèles à leurs traditions de dévouement, cèdent leurs chevaux à leurs camarades de l'infanterie, épuisés par la chaleur accablante. On rentre le soir, à 6 heures et demie, au bivouac d'Akfadou, où le général Maissiat maintient sa colonne jusqu'au 21, date à laquelle elle est rejointe par la brigade Périgot, détachée de la division Mac-Mahon. Les dernières tribus viennent faire leur soumission et acquitter l'impôt.

Le 21, la colonne se transporte à l'Oued-Roumia et, le 22, à l'Oued-Amizour. La cavalerie quitte ce dernier point pour son compte le 23, et bivouaque à l'Oued-Alia. Le 24, elle arrive à Aïn-Rouah et, le 25, à Sétif.

Nos escadrons rentrent à Constantine le 4 août.

Le 13 août, le lieutenant-colonel Fénis de Lacombe, nommé colonel du 7e hussards, quitta le régiment, où il fut remplacé par M. Francq, venant du 1er spahis.

CHAPITRE XIV

Colonne du Sahara. — L'enlèvement des Sabines. — Colonne de Khenchela. — Expédition de l'Oued-Kébir. — Colonne de l'Aurès. — Prise de Si-Saddok. — Guerre d'Italie. — Solférino. — Mort de MM. Bernada et Guichon. — Récompenses. — Événements en Algérie pendant la guerre d'Italie. — Colonne de Fedj-Beïnen. — Colonne de l'Est. — Le colonel de Mézange est nommé général de brigade. — Arrivée du colonel du Barail.

Colonne du Sahara. — Les premières semaines de l'année 1858 allaient encore nous ramener dans l'Oued-Souf. Dès le 13 février, le commandant Oudinot de Reggio quittait Constantine pour aller prendre à Batna les 4e, 5e et 6e escadrons, destinés à faire partie d'une colonne que le général Desvaux emmenait dans le Sud.

COLONNE DU SAHARA

JOURNAL DE MARCHE DE LA CAVALERIE

Le 27 février, une colonne, dans la composition de laquelle se trouvent les 4e, 5e et 6e escadrons du régiment, avec le 6e escadron du 3e spahis, placés sous les ordres du commandant Oudinot de Reggio, quitte Biskra pour opérer dans le sud, sous la haute direction du général Desvaux.

Elle arrive, le 27, à Fahir-Rashou ; le 28, à Chegga ; le 1er mars, à M'Guebra, où elle passe la journée du 2 ; le 3, à Stah-Hammeraia ; le 4, à Sif-el-Menadi ; le 5, à Bir-bou-Chama ; le 6, à Bir-Salem ; le 7, à Guemar, où elle séjourne le 8.

Le 9 mars, la colonne bivouaque à El-Oued. Elle prend, en y arrivant, des dispositions contre le mauvais accueil possible des populations qui ont été extraordinairement imposées. L'infanterie couronne les hauteurs. La cavalerie reste dans la plaine, prête à agir. Mais les conditions dictées par le général sont acceptées sans lutte, et la colonne quitte, le 11 mars, la capitale du Souf, emmenant quatorze prisonniers qui doivent être internés à Batna. Elle arrive à Kouinine. Le 12, la cavalerie se porte seule à El-Ouibed, où l'infanterie la rejoint le 13. Le 14, on arrive à Sidi-Sliman et, le 15, à Tuggurth.

Après un jour de repos, la colonne part, le 17, pour Sidi-Amra ; le 18, pour Sidi-Rached ; le 19, pour Tamerna ; le 20, pour R'Sian ; le 21, pour Sidi-Khelil ; le 22, pour M'rayer ; le 23, pour Oum-el-Thiour, où elle séjourne le 24.

Elle reprend sa marche le 25 et arrive à El-Baâdj ; le 26, à Fedji-Obessa ; le 27, à Ourbal ; le 28, à Aïn-Mlili. Le 29, elle rentre à Biskra et y est aussitôt disloquée.

Dans le courant du mois d'août, la tribu des Beni-Sliman, après avoir tué quelques hommes aux Beni-Oudjéma et enlevé leurs femmes, s'était réfugiée dans l'Aurès. Une colonne, organisée sous les ordres du général Desvaux, se mit en marche pour châtier les agresseurs et en obtenir raison.

Colonne de Khenchela. — Le 20 septembre, les 1er et 2e escadrons du régiment et le 6e du 3e spahis, réunis sous le commandement du chef d'escadrons Chaussée, quittaient Batna, se dirigeant vers Khenchela, et bivouaquaient à l'Oued-Soutels. Le 21, ils campaient à l'Oued-Touzzian, où le général Desvaux et le reste de la colonne les rejoignaient le lendemain.

En arrivant à Foum-el-Gueiss, le 23, le général trouva les députations des Beni-Sliman venues pour implorer sa clémence. Il leur donna rendez-vous à Khenchela où il parvint le 24. Le bivouac fut établi dans les meilleures conditions de sûreté. Il y avait lieu en effet de se défier des tribus voisines que leurs querelles et les événements récents de Djeddah mettaient en pleine fermentation.

Le général reçut, le 25, les Beni-Sliman qui lui livrèrent 18 otages, dont 2 cheiks, et consentirent à payer l'amende qui leur était infligée. La colonne reprit, le 26, la route de Batna et y rentra le 30.

Expédition de l'Oued-Kébir. — A la suite d'incendies qui avaient occasionné d'importants dégâts, des tribus kabyles de la vallée de l'Oued-el-Kébir avaient été condamnées à payer une amende. Elles versèrent d'abord une partie de la somme exigée, puis se révoltèrent contre leur caïd, Bou Roussan, et pillèrent sa demeure. Une colonne fut aussitôt organisée à El-Ma-el-Abiod,

sous les ordres du général Gastu, pour ramener les rebelles à l'obéissance.

Le 1er escadron, désigné pour prendre part à l'expédition, quitta Constantine, le 21 novembre, avec le 1er escadron du 3e spahis. Ils arrivèrent, le 22, à El-Ma-el-Abiod.

Le général organisa la colonne, la passa en revue le 23, et la mit en route, le 24, en trois groupes qui reçurent l'ordre de se masser, pour diminuer la profondeur, toutes les fois que le terrain le permettrait.

Le 1er escadron couvrait le flanc droit. La colonne s'avança difficilement jusqu'à Tliton, à travers la montagne, sans chemin ni sentier. La marche du 25 se fit dans les mêmes conditions. Les Kabyles se présentaient en grand nombre au général pour faire appel à sa générosité. On bivouaqua à Naïm, dans une plaine vaste, fertile et plantée de superbes oliviers.

La colonne arriva, le 26, à El-Milia. Elle se trouvait au centre du pays théâtre des faits qu'elle venait réprimer. Son séjour dura jusqu'au 2 décembre. Le général reçut les Djemaâs des Kabyles, régla divers différends et décida la création d'un bordj. Il ne rencontra aucune hostilité et reprit, le 3 décembre, la direction de Constantine où il arriva, le 8, en passant par Collo et Smendou.

Colonne de l'Aurès. — Si Saddok, marabout des montagnes de l'Aurès, après avoir refusé de payer l'impôt, prêchait la guerre sainte et gagnait à sa cause la plupart des tribus de l'Amar-Khaddou. Déjà de nombreux contingents se groupaient autour de lui, et l'insurrection menaçait de prendre des proportions sérieuses.

Le général Desvaux demanda aussitôt la formation d'une colonne pour arrêter le mouvement. Il se porta de sa personne à Biskra, emmenant de Batna le commandant de La Rochefoucauld avec les 4e et 5e escadrons, et y rallia le 6e avec quatre compagnies d'infanterie. Pour tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des troupes qui devaient composer sa colonne, il alla s'établir en observation d'abord à Gartah, puis à Chetma.

Le lieutenant-colonel Francq, qui commandait provisoirement le régiment, reçut l'ordre de se mettre à la tête de nos escadrons, et d'emmener le 2e, capitaine Pitoux, qu'il laisserait en réserve à Batna. Il partit de Constantine, le 16 décembre, avec le commandant Chaussée, arriva, le 23, à Biskra, et reçut du général le commandement de la cavalerie qui comprenait :

Le 4e escadron : capitaine de Percin (commandant Chaussée);

Le 5e escadron : capitaine Rampillon ; le 6e escadron : capitaine Ducrest (commandant de La Rochefoucauld).

Au total : 25 officiers, 359 hommes et 395 chevaux du 3e chasseurs d'Afrique, plus un peloton de 30 spahis du 3e régiment.

Pendant la nuit du 25 décembre, les Arabes vinrent attaquer l'oasis de Branis, à douze kilomètres au nord de Chetma. Prévenu seulement à 8 heures du soir, le général partit de suite avec la cavalerie, pour couper la retraite à l'ennemi. Celui-ci réussit malheureusement à gagner la montagne où nous ne pouvions penser à le poursuivre. Nous rentrâmes au camp à 4 heures du matin.

Le 5 janvier 1859, la colonne fit une marche militaire jusqu'à l'oasis de Drauh, s'y arrêta quelques heures et rentra à Chetma. La cavalerie flanqua l'infanterie à l'aller et escorta les bagages au retour.

Le 8, nouvelle marche militaire jusqu'à Sidi-Khelil et retour par Drauh, la cavalerie formant l'avant-garde.

Le 10, le général divisa la colonne en trois brigades, dont une de réserve comprenant nos 5e et 6e escadrons et 350 hommes du 3e tirailleurs placés sous les ordres du lieutenant-colonel Francq, avec mission d'occuper Chetma et d'assurer les communications de la colonne avec Biskra. Le général quitta Chetma le jour même, emmenant les deux autres brigades, le commandant Chaussée avec le 4e escadron, et alla camper à Gartah. Il se porta le lendemain à Sidi-Agab, et s'engagea, le 12, dans les premiers contreforts de l'Amar-Khaddou jusqu'à Tiboudjéri.

La colonne poursuivit sa marche, le 13, dans cette région insoumise. Les Arabes, qui occupaient des hauteurs où ils avaient élevé quelques retranchements en pierres, tentèrent de lui barrer le

passage. Un bataillon du 3e zouaves enleva leurs positions. Le commandant Chaussée se lança à leur poursuite avec deux pelotons du 4e escadron; mais le terrain était si accidenté, qu'il ne put les atteindre.

Le 14, la brigade de réserve rejoignit à Sidi-Khelil un convoi de ravitaillement parti de Biskra pour la colonne expéditionnaire et l'escorta jusqu'à Gartah. Le même jour, le général Desvaux arrivait à l'oasis d'El-Ksar où se trouvaient la zaouia de Si Saddok et une partie de ses approvisionnements que les Arabes abandonnèrent sans résistance.

La brigade de réserve se porta, le 15, à Sidi-Agab. Elle y fut rejointe dans la soirée par le 4e escadron qui amenait d'El-Ksar 7 hommes d'infanterie blessés à l'affaire du 13. Le lieutenant-colonel Francq décida que cet escadron serait relevé à la colonne par le 5e. Il remit donc le convoi au commandant de La Rochefoucauld qui le conduisit à El-Ksar, le 16, et repartit avec la brigade de réserve pour Chetma.

La colonne expéditionnaire continuant ses opérations s'empara, le 19, de Si Saddok et de 85 indigènes de sa suite. Conduits par un bataillon du 99e à Sidi-Khelil, ils furent remis à la brigade de réserve qui s'y trouvait avec un convoi destiné à la colonne. Le lieutenant-colonel du 99e reçut le convoi. Les prisonniers furent escortés jusqu'à Biskra par la brigade de réserve qui s'établit en arrière du fort Saint-Germain et détacha, le 30, le 6e escadron pour emmener à Constantine Si Saddok et 25 des siens.

La prise de ce marabout eut pour résultat la soumission des tribus révoltées. Le général Desvaux ramena en conséquence, le 11 février, sa colonne à Biskra, d'où ses divers éléments furent dirigés sur leurs garnisons respectives.

Guerre d'Italie. — Les événements graves qui se passaient en Europe faisaient prévoir une mobilisation prochaine du régiment. La guerre était près d'éclater entre la France et l'Autriche, et l'armée d'Afrique avait acquis trop de titres à la confiance du pays

pour n'être pas appelée à jouer un rôle dans cette grande lutte.

Des ordres furent donnés pour concentrer les escadrons un peu épars du régiment. Le 5e et le 6e, rappelés de Philippeville, le 8 avril, s'établirent au camp déjà formé à Sidi-Mabrouk. Le colonel de Mézange, qui était en congé, rentra le 18. Le 2e escadron était arrivé de Sétif le 13. Enfin, le 26 avril, le général Gastu, commandant la division de Constantine, prescrivit de mobiliser les 1er, 2e, 5e et 6e escadrons.

L'organisation des escadrons de guerre et du dépôt donna lieu à l'établissement du procès-verbal ci-après :

L'an 1859, le 29 du mois d'avril, nous G. Bosq, sous-intendant militaire employé à Constantine : Vu la dépêche de M. le général de division commandant supérieur des forces de terre et de mer en Algérie, en date du... portant que le 3e chasseurs d'Afrique sera immédiatement organisé à quatre escadrons de guerre et deux de dépôt ; vu la dépêche de M. l'intendant militaire de la division, en date du même jour, qui notifie les dispositions précitées et nous délègue pour les opérations administratives qu'elles nécessitent, avons constaté ainsi qu'il suit la formation des escadrons actifs et du dépôt spécialement arrêtée par M. le général de division Gastu, commandant la division de Constantine, en conformité des instructions de M. le général commandant supérieur des forces de terre et de mer en Algérie. Les mutations définitives reconnues nécessaires pour donner aux escadrons de guerre la composition prescrite ont été opérées. MM. les officiers ont été aussitôt classés en notre présence, et nous avons constaté l'effectif des diverses fractions du corps.

Les résultats en ont été indiqués ci-après pour l'exécution complète de l'organisation des quatre escadrons de guerre et la formation du dépôt :

ESCADRONS DE GUERRE

Noms et grades de MM. les Officiers.

ÉTAT-MAJOR

MM.
De Mézange, colonel.
De la Rochefoucauld, chef d'escadrons.
Oudinot de Reggio, idem.
De Crény, capitaine d'état-major.
Yung, idem.
De Roubins, capitaine adjudant-major.
Bossaut, idem.

MM.
Roux, sous-lieutenant porte-étendard.
Lapierre, officier payeur.
Prieur, médecin-major.
Aronsohn, aide-major.
Chambras, vétérinaire.
Piétrement, aide-vétérinaire.

1er ESCADRON.

MM.
Escande, capitaine commandant.
Bazénaul, capitaine en 2e.
Gardère, lieutenant en 1er.
Duvallon, lieutenant en 2e.

MM.
Rinaldini, sous-lieutenant.
De Virville, idem.
Mesureur, idem.
Bernada, idem.

2e ESCADRON.

MM.
Poissonnier, capitaine commandant.
Guichon, capitaine en 2e.
Charton, lieutenant en 1er.
Cavalier, lieutenant en 2e.

MM.
Compagny, sous-lieutenant.
Bonnet, idem.
Duval, idem.
Ben Daoud, idem.

5e ESCADRON.

MM.
Rampillon, capitaine commandant.
Gauchou, capitaine en 2e.
Vidot, lieutenant en 1er.
Pailhès, lieutenant en 2e.

MM.
Reys, sous-lieutenant.
Rolland, idem.
Plessis, idem.
Hacot, idem.

6e ESCADRON.

MM.
Ducrest, capitaine commandant.
Nadaud, capitaine en 2e.
De Bouard, lieutenant en 1er.
Simonot, lieutenant en 2e.

MM.
Adam, sous-lieutenant.
Lelong, idem.
Carnause, idem.
De Préval, idem.

DÉPOT

Noms et grades de MM. les Officiers.

ÉTAT-MAJOR ET PELOTON HORS RANG

MM.
Francq, lieutenant-colonel.
Chaussée, chef d'escadrons.
De la Porte, major.
Pitoux, capitaine instructeur.
De Buhorel, capitaine adjudant-major.

MM.
Mellier, capitaine trésorier.
Moura, capitaine d'habillement.
Reuille, médecin aide-major.
Laguarrigue, aide-vétérinaire.
Bisch, chef de musique.

3e ESCADRON.

MM.
Caniot, capitaine commandant.
De Vaux, capitaine en 2e.
Gelez, lieutenant en 1er.
Usse, lieutenant en 2e.

MM.
Lemarchand, sous-lieutenant.
Lemonnier, idem.
Brice, idem.
Verlé, idem.

4e ESCADRON.

MM.
De Percin, capitaine commandant.
Compagnon, capitaine en 2e.
Melnotte, lieutenant en 1er.
Cazaux, lieutenant en 2e.

MM.
Havas du Taillis, sous-lieutenant.
Leclerc, idem.
Capdeville, idem.
Chailley, idem.

Toutes les opérations relatives à la nouvelle organisation du corps étant terminées, nous nous sommes rendu au quartier du Bardo, à l'effet de procéder, conformément aux prescriptions des articles 9 et 10 de l'ordonnance du 10 mai 1844, à la formation du conseil éventuel des escadrons de guerre et du conseil

central du dépôt, lesquels, suivant les dispositions des articles 16 et 17 de ladite ordonnance, ont été constituées et installées comme il suit :

CONSEIL D'ADMINISTRATION ÉVENTUEL :

MM.
De Mézange de Saint-André, colonel, président.
De la Rochefoucauld, chef d'escadr., membre.
Escande, capitaine commandant, idem.
Lapierre, officier payeur, idem.
Roux, porte-étendard, idem.

CONSEIL D'ADMINISTRATION CENTRAL :

MM.
Francq, lieutenant-colonel, président.
De la Porte, major, membre.
De Percin, capitaine commandant, idem.
Mellier, capitaine trésorier, idem.
Moura, capitaine d'habillement.

Les conseils, après délibération, ont arrêté séance tenante et en notre présence :

1° Qu'à dater du jour de l'embarquement, la coupure des comptes aurait lieu conformément à l'article 535 de l'ordonnance du 25 décembre 1837 ;

2° Que le conseil éventuel serait autorisé, conformément aux prescriptions de la circulaire ministérielle du 17 mars 1856, à percevoir le montant de la prime d'entretien et de la masse individuelle pour le troisième mois de chaque trimestre, laissant le soin au conseil central de recevoir directement les deux autres mois ;

3° Que les masses générales d'entretien seraient perçues de la manière suivante :

Par le conseil central :	Masse générale d'entretien :	1re portion	3000 fr.	9000 fr.
		2e portion.	6000	
	Masse d'entretien, de harnachement et f rrage.			»
Par le conseil éventuel :	Masse générale d'entretien :	1re portion		»
		2e portion.		»
	Masse d'entretien, de harnachement et ferrage.			»
	TOTAL égal aux allocations.			9000 fr.

La perception des allocations ci-contre sera faite mensuellement et par douzième sur les états de solde des officiers ;

4° Que le conseil central conserverait le restant en caisse de la masse individuelle ;

5° Que ledit conseil remettrait au conseil éventuel les effets de petit équipement ainsi que les pièces d'armes nécessaires pour les besoins des escadrons de guerre. Le nombre et la valeur de ces objets seront stipulés dans une facture en double expédition, signée des membres des deux conseils ;

6° Qu'il serait confié au conseil éventuel, qui en donnera quittance, la somme de 2 000 fr., d'terminée d'après les besoins du service courant, laquelle somme formera le premier article de recette de ce dernier conseil;

7° Que l'officier payeur et l'officier délégué pour l'habillement et l'armement seraient immédiatement pourvus des imprimés et registres nécessaires pour l'administration des escadrons de guerre.

Ces registres qui nous ont été présentés et que nous avons cotés et para-

phés consistent, suivant les dispositions de l'article 7 de l'ordonnance du 10 mai 1844, savoir :

Pour l'officier payeur : un registre de délibérations, d'effectif, journal des recettes et dépenses, des distributions ;

Pour l'officier d'habillement : un registre des consommations du service de l'habillement, des comptes ouverts avec les maîtres-ouvriers, des comptes ouverts avec les escadrons ; un carnet pour la caisse du conseil éventuel ; un livret de solde.

En conséquence, et d'après ce qui précède, nous constatons que les quatre escadrons de guerre et le dépôt du 3e chasseurs d'Afrique sont, à la date de ce jour, organisés conformément aux prescriptions réglementaires et aux ordres spéciaux de M. le général commandant supérieur des forces de terre et de mer en Algérie ; que toutes les mesures administratives ont été régulièrement prises pour assurer complètement les divers services, et qu'enfin chaque conseil a reçu les instructions qui doivent servir de base à son administration.

De tout quoi...., etc., etc.

Ont signé les membres des conseils d'administration central et éventuel.

Le Sous-Intendant militaire,

Signé : Bosq.

Approuvé par le général commandant la subdivision délégué,

Signé : Lefebvre

L'effectif des escadrons de guerre était fixé à 150 chevaux et 200 hommes.

Le régiment quitta Constantine, le 30 avril, et bivouaqua à Smendou. Le 1er mai, il arriva à El-Arrouch ; le 2, à Philippeville. L'embarquement ne commença que le 14. Il s'opéra dans l'ordre suivant :

14 mai, fraction du peloton hors rang, 1re division du 1er escadron, avec le colonel de Mézange.

16 mai, 2e division du 1er escadron et 1re du 2e.

17 mai, 2e division du 2e escadron et 1re du 5e.

21 mai, 2e division du 5e escadron et 6e escadron, avec le commandant Oudinot de Reggio.

La 1re fraction débarqua à Gênes le 17 mai ; la 2e, le 19, la 3e, le 21, et la 4e, le 23. Le 1er escadron, sous les ordres du commandant de La Rochefoucauld, quitta Gênes le 18 mai, arriva, le 19, à Ronco ; le 20, à Seravalle ; le 21, à Voghera ; le 22, à Montebello.

Le colonel, l'état-major, le 2e escadron et la fraction du 5e, débarqués le 20, partirent, le 22, pour Bussala; le 23, pour Novi; le 24, pour Voghera; le 25, pour Montebello.

Le corps fut avisé, le 26 mai, des nominations suivantes, qui modifiaient l'état nominatif des officiers établi au moment du départ :

MM. Gardère, de Bouard et Pailhès étaient nommés capitaines, en remplacement de MM. de Vaux, Pichon et Compagnon, mis à la suite.

MM. Capdeville, Adam et Rinaldini étaient nommés lieutenants.

L'adjudant Rey et le maréchal des logis Jabin étaient nommés sous-lieutenants.

M. Ben Daoud passait au 2e chasseurs d'Afrique, par permutation avec M. Lucet.

La fraction du régiment qui se trouvait à Montebello partit, le 27, avec le colonel, pour Voghera, et, le lendemain, pour Tortone, où elle fut rejointe par la 2e division du 5e escadron et par le 6e, commandés par le chef d'escadrons Oudinot de Reggio.

Le régiment se trouvant alors au complet se rendit, le 29, à Alexandrie; le 30, à Verceil, et le 31, à Casale. Il appartenait à la division Desvaux, brigade de Forton.

Le 1er juin, il marcha sur Novare. Lancé à la poursuite d'un corps ennemi, il ne parvint pas à l'atteindre et rentra à son bivouac, où il passa les deux jours suivants.

Le 4, à 9 heures du soir, il partit pour Trécate. Après s'y être reposé, il monta à cheval à 3 heures du matin, fit une reconnaissance vers Gievano et coucha le soir du 5 à San Martino.

Le 6, après avoir reconnu Vigevano, le régiment établit son bivouac à Magenta. A peine était-il installé qu'il reçut l'ordre de monter à cheval et de poursuivre le corps d'Urban. Il marcha jusqu'à une heure avancée de la nuit et s'arrêta à Rho. Le 7 au matin, il reprit la poursuite, la continua jusqu'à 2 heures de l'après-midi et se dirigea sur Milan, où il passa la journée du 8. Le 9, il atteignit San Giuliano.

Le 10, pendant la marche, il reçut l'ordre de dépasser le 1er corps à Melegnano et d'aller camper en avant de Cerro.

Nous passâmes la journée du 11 à Linate, celle du 12 à Tuccazzano, celles du 13 et du 14 à Calvenzano, celle du 15 à Sola. Le 16, nous étions à Commezzano; le 17, à Bagnolo, d'où nous partîmes, le 18, d'abord pour Ghevi, puis pour Montivone. Nous ne quittâmes ce bivouac que le 21 pour aller à Carpenedolo, où nous restâmes jusqu'au 23, en faisant, le 22, une reconnaissance sur Assola.

Nous étions en face de l'ennemi, à la veille d'une journée glorieuse pour la France et pour le 3e chasseurs d'Afrique.

Bataille de Solférino. — Les troupes se mirent en mouvement dès 3 heures du matin. Le 1er corps formait la gauche de notre ligne.

Pendant que le régiment marchait vers le point de rassemblement de la division, le 2e escadron, laissé en arrière à la garde des bagages, rencontra un escadron hongrois. Bien que l'ordre vînt de lui être donné de rallier de suite la division, le capitaine Poissonnier enleva son escadron à la charge, culbuta l'ennemi et se mit à sa poursuite. Voyant un autre escadron qui s'avançait au secours du premier, il se jeta sur lui, l'obligea à lâcher pied et ne quitta le terrain dont il venait de se rendre maître qu'en apprenant l'arrivée de deux nouveaux escadrons, mais non sans avoir, dans un dernier mouvement offensif, fait enlever à l'ennemi, par le peloton de M. Cavalier, 3 chevaux tombés entre ses mains. Il rejoignit alors la division, ramenant 7 chevaux et 8 prisonniers. M. Charton, lieutenant en 1er, 13 sous-officiers, brigadiers et chasseurs, avaient été blessés dans ces charges.

La division Desvaux et celle du général de Partouneaux relièrent pendant une partie de la journée, vers Medole, le corps du maréchal de Mac-Mahon au IVe. Cette ligne de cavalerie était prolongée vers le sud par une batterie de 42 pièces, dont le général Niel avait fait diriger le tir sur Campo di Medole. Nos régiments, calmes sous le feu des canons ennemis, appelaient de tous leurs vœux le moment d'intervenir activement dans la lutte.

Vers 3 heures de l'après-midi, l'empereur François-Joseph ayant ordonné au feldzeugmeister Wimpffen de prendre l'offensive contre la droite de l'armée française, la lutte se concentra acharnée autour de Rebecco et de la Casa-Nuova. Le général Desvaux reçut l'ordre de soutenir les divisions du IVe corps qui subissaient des pertes importantes. La cavalerie s'avança en échelons. La première ligne ne parvint pas à entamer les Autrichiens. Le régiment se déploya à son tour contre des carrés retranchés dans un bois et encore intacts. La première charge n'ayant pas réussi, nos escadrons se rallièrent rapidement et s'élancèrent de nouveau avec une telle ardeur que l'ennemi lâcha pied, abandonnant trois pièces de canon dont le capitaine Escande s'empara.

Le succès n'avait pas été obtenu sans des pertes sérieuses.

Le commandant de La Rochefoucauld, atteint de plusieurs blessures, avait eu son cheval tué sous lui et fut fait prisonnier.

M. Bernada, sous-lieutenant, avait été mortellement atteint de plusieurs balles.

M. Guichon, capitaine adjudant-major, succomba le lendemain à ses blessures.

M. Simonot et M. Plessis, du 6e escadron, avaient été blessés d'une balle, le premier à la gorge, le second à la tête.

M. Reys, sous-lieutenant, atteint de deux coups de feu, avait été fait prisonnier.

Nous avions perdu 24 hommes tués ou disparus. Nos blessés étaient au nombre de 40, parmi lesquels nous devons citer :

1er ESCADRON

Grados, brigadier, coup de feu à la jambe ;
Blanc, id. id. au bras gauche ;
Khun, sapeur, deux coups de feu à la poitrine ;
Lesseure, chasseur de 1re classe, coup de feu à l'abdomen.

2e ESCADRON

Lemoine, chasseur, coup de feu à la poitrine.

5e ESCADRON

Gerdolle, maréchal des logis fourrier, une balle à la cuisse droite ;
Remoussin, maréchal des logis, coup de baïonnette à la poitrine ;

Zimmer, maréchal des logis, coup de baïonnette à la tête ;
Delattre, brigadier, grièvement blessé d'une balle au bras gauche et mort plus tard des suites de cette blessure ;
Colonge, chasseur, coup de feu à la poitrine.

Nous avions eu 70 chevaux tués et 20 blessés.

La conduite du 3e chasseurs d'Afrique à Solférino a été récompensée par l'inscription sur son étendard du nom de cette victoire.

Le 25 juin, nous nous portâmes à Guidizzolo, en faisant une reconnaissance sur Cerlongo, et nous y apprîmes que la croix de chevalier de la Légion d'honneur était accordée au capitaine d'état-major Yung, aux lieutenants Simonot et Cavalier, et au maréchal des logis Testard.

Nous ne quittâmes Guidizzolo que le 28, pour nous rendre à San Giacomo. Le lendemain, nous nous portâmes en arrière de Goïto, où nous restâmes jusqu'au 6 juillet. A cette date, la division s'établit sur la rive droite du Mincio, en vue de Borghetto. Pendant le séjour que nous y fîmes jusqu'au 10 juillet, nous reçûmes la nouvelle des nominations suivantes :

Au grade de capitaine, M. Vidot.

Au grade de lieutenant, M. Hacot.

Au grade de sous-lieutenant, le maréchal des logis chef Courrech du Pont et le maréchal des logis Brossier de Buros, du régiment; le maréchal des logis Larrey de Torrebren, du 2e chasseurs.

La division se porta, le 10, à Ceresara; le 11, à Aquafredda. Elle y fut dispersée jusqu'au 15 dans des cantonnements. Nous occupions Casalpoglio. Le 16, la division entière campa à Monticelli. Elle partit, le 17, pour Crémone; le 18, pour Plaisance; le 20, pour Castel San Giovanni; le 21, pour Santa Giuletta ; le 22, pour Voghera ; le 23, pour Tortone, où elle reçut le 14 août l'ordre prononçant sa dislocation. A la même date, nous fûmes informés des récompenses que l'empereur accordait au 3e chasseurs d'Afrique.

Le colonel de Mézange était promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Les capitaines Ducrest, Poissonnier, Pailhès, et le sous-lieutenant Lelong, étaient nommés chevaliers.

Le maréchal des logis chef Nomel, les maréchaux des logis Battu, Remoussin, Zimmer, les brigadiers Wiéber et Delattre, les chasseurs Aymard, Laeng, Lesseure, Broeard et Khun recevaient la médaille militaire.

M. de Virville était nommé lieutenant ;

Le maréchal des logis de Béarn était nommé sous-lieutenant.

Le régiment passa encore quelques jours à Tortone, partit, le 19 août, pour Novi ; le 20, pour Ronco ; le 21, pour San Quirico et, le 22, pour Gênes, où il s'embarqua le même jour comme il suit :

Le 6e escadron, 8 officiers, 201 hommes, 162 chevaux, sur le *Descartes ;*

L'état-major et une fraction du 1er escadron, 9 officiers, 135 hommes et 136 chevaux, sur la frégate *Mogador ;*

Le reste du 1er escadron, le 2e et le 5e, 19 officiers, 394 hommes, 323 chevaux, sur l'*Entreprenante.*

Le débarquement eut lieu, le 26 août, à Philippeville.

Le régiment y reçut, de même qu'à Constantine, l'accueil enthousiaste que la population algérienne réservait aux troupes revenant d'Italie.

Peu de jours après son retour, il fut inspecté par le général Desvaux, sous les ordres duquel il venait de faire la campagne. Nous détachons quelques extraits de l'ordre d'inspection qu'il laissa au 3e chasseurs d'Afrique :

Les escadrons de guerre du 3e chasseurs d'Afrique ont dû se présenter à l'inspection générale peu de jours après leur débarquement. Ils avaient déjà réparé les fatigues de la campagne. Il est difficile de voir une plus belle troupe, mieux montée, et animée d'un meilleur esprit.

..... Le 3e régiment de chasseurs d'Afrique qui, depuis sa création, a toujours su mériter les éloges des généraux inspecteurs et des officiers généraux qui l'ont eu sous leurs ordres, a soutenu sa belle réputation pendant la campagne d'Italie. Personne n'oubliera avec quelle vigueur il a attaqué les carrés, autrichiens à Solférino, avec quelle fermeté il s'est reformé sous le feu de l'ennemi, pour recommencer une nouvelle charge qui a forcé ces carrés à la retraite. En cette circonstance, le colonel de Mézange a su communiquer à tous son élan et son sang-froid.

Le 31 octobre, MM. de La Rochefoucauld et Oudinot de Reggio furent nommés lieutenants-colonels, le premier au 1[er] cuirassiers, le deuxième au 10[e] chasseurs. Ils furent remplacés par MM. de Tucé et de Gressot, venant du 7[e] lanciers et du régiment des guides. M. de Percin-Northumberland, nommé par le même décret chef d'escadrons au 8[e] chasseurs, passa le commandement du 4[e] escadron à M. de Roubins.

Nous avons dû relater sans interruption tous les événements de la campagne d'Italie et les diverses nominations qui en furent la conséquence. Il ne s'était d'ailleurs rien passé d'important en Algérie pendant cette période. Toutefois, nous ne saurions oublier les escadrons que le regret de n'avoir pas fait cette campagne n'empêchait pas d'être fiers de la gloire qu'elle rapportait à la France et à l'étendard du régiment.

Colonne de Fedj-Beïnen. — Le 28 juin, 106 chasseurs montés des 3[e] et 4[e] escadrons commandés par MM. Chaussée, chef d'escadrons; Caniot, capitaine; Le Marchand et Rey, sous-lieutenants, faisaient partie de la colonne de Fedj-Beïnen, dont le but et les opérations sont exposés dans le rapport du commandant Chaussée.

RAPPORT DU CHEF D'ESCADRONS COMMANDANT LA CAVALERIE

de la colonne de Fedj-Beïnen (Petite-Kabylie)

Une querelle suivie de rixe étant survenue entre les gens du caïd Ben Assedin et les Ouled-Asker, joints à d'autres tribus kabyles, au sujet du paiement de l'impôt qui devait se faire en présence du capitaine Lucas, chef du bureau arabe de Constantine, le général de division Gastu donna l'ordre de faire partir en toute hâte, le 28 juin, un escadron du 3[e] chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Caniot, et 70 spahis de l'escadron du capitaine Forey, pour aller au secours du capitaine Lucas, qui avait dû quitter Fedj-el-Arba et se replier sur Fedj-Beïnen. Le chef d'escadrons Chaussée prit le commandement de ce groupe de cavalerie, partit à 10 heures du matin et alla coucher à Milah.

Le lendemain, à 11 heures du matin, il arriva à Fedj-Beïnen et y rencontra le capitaine Lucas qui avait réuni 60 à 70 cavaliers du goum du caïd Ben Assedin.

Le 30, le général Lefèvre atteignit le même point avec une colonne d'infanterie et un escadron du 8[e] chasseurs, qui fut aussitôt placé sous les ordres du

commandant Chaussée. Le 2 juillet, arrivaient de Sétif un bataillon du 22e de ligne et le goum de Bou-Akkas.

Dès que ces forces furent réunies, le général Lefèvre convoqua les tribus pour le paiement de l'impôt. En présence des dispositions prises, elles s'exécutèrent sans résistance, et le général régla le différend qui s'était élevé entre Ben Assedin et les Kabyles. Cette besogne dura jusqu'au 5 juillet. Toutes les tribus paraissant désireuses de rester en paix avec la France, le général donna l'ordre au commandant Chaussée de partir le 6 pour Constantine, où il rentra dans la journée du 7.

Constantine, le 10 juillet 1859.

Le Chef d'escadrons,

Signé : CHAUSSÉE.

Colonne de l'Est. — La frontière de Tunisie était infestée de maraudeurs, en particulier aux environs des mines d'Oum-Teboul. Les gens de la Régence franchissaient constamment les limites, d'ailleurs mal définies, et commettaient sur notre territoire des actes de violence et des déprédations. Le général de division décida de former, à Bône, une colonne qui, sous les ordres du général Périgot, suivrait la frontière et y rétablirait la sécurité.

Les 3e et 4e escadrons commandés par le chef d'escadrons Chaussée furent désignés pour prendre part à cette expédition. Ils quittèrent Constantine le 17 septembre, arrivèrent le même jour à Smendou; le 18, à El-Arrouch; le 19, à Jemmapes; le 20, à Oued-Radjeta; le 21, à Aïn-Mokra, et, le 22, à Bône. Le 4e escadron s'installa dans le quartier, le 3e hors de la ville, dans des gourbis adossés aux murs. Ils y restèrent jusqu'au 3 octobre. La veille, deux bataillons du 78e, un bataillon de tirailleurs, l'ambulance, le génie et le train, avaient passé la Seybouse et s'étaient établis sur la rive droite.

Le 3, à 6 heures du matin, les deux escadrons pourvus d'un guide passèrent à leur tour la rivière au gué des Moutons et rejoignirent la colonne à l'Oukar-Mezza, où elle bivouaquait. On leur assigna d'une manière définitive la 3e face du camp. Le général décida en outre que la cavalerie avec ses bagages romprait tous les jours avant l'infanterie et prendrait la tête de la colonne.

Le 4 octobre, on prit la direction de La Calle jusqu'à Dahar-el-

Mohallah ; le 5, on bivouaqua à l'Oued-bou-Lathan; le 6, à Medjez-Hadja. La colonne y fut rejointe par le 4e escadron du 3e spahis et une fraction du 5e. Le commandant Chaussée en prit le commandement. On arriva, le 8, à La Calle et, le 9, aux mines d'Oum-Teboul, où l'on exploite du plomb argentifère.

La colonne prenant ensuite la direction du sud-ouest arriva, le 10, à El-Aïoun; le 11, à Roum-el-Souk; le 12, à Mexend; le 13, à Aïn-Kébir; le 14, à Medjez-Dehahi, et, le 15, à Bou-Hadjar, smala du 5e escadron du 3e spahis. Elle avait parcouru depuis Oum-Teboul une région ravinée, accidentée, difficile. La route à peine tracée serpentait dans les broussailles, sur la crête qui forme la frontière de la Tunisie. Aux approches de Souk-Ahras, elle disparaissait et il ne restait plus que des sentiers au milieu des bois. Quand la marche était courte, et pendant les séjours, l'infanterie travaillait à cette voie de communication.

La colonne passa le 16 et le 17 à l'Oued-Klaïr. Elle atteignit, le 18, El-ma-el-Amès; le 19, Si-Ali-el-Amissi et y séjourna le 20; le 21, Aïn-Ksiba, d'où elle partit, le 23, pour Aïn-Sidi-Youssef, et, le 24, pour l'Oued-Zerga. Prenant alors la direction du nord-ouest, elle arriva, le 25, à Medjez-Sfa, où se fit la dislocation. La cavalerie arriva à Bône en deux jours, en passant par Barral.

Bien que cette marche se fût faite sans tirer un coup de fusil, elle avait ramené la confiance dans toute la région parcourue. Les fièvres avaient sérieusement éprouvé les hommes de toutes armes.

Le 25 janvier 1860, le colonel de Mézange de Saint-André fut promu au grade de général de brigade et remplacé par le colonel du Barail, dont les brillants services étaient connus de toute la cavalerie d'Algérie.

CHAPITRE XV

Colonne du Sud-Est. — Expédition de Syrie. — L'empereur à Alger. — Le prince Napoléon et le maréchal Pélissier à Constantine. — Colonne du Sud. — Camp de manœuvres de Sidi-Mabrouk. — Guerre du Mexique. — Rude traversée. — Escale à la Martinique. — La Vera-Cruz. — Orizaba. — Marche sur Puebla. — Affaire de Tampico. — Affaires de Téhuacan, de Santa Maria, de Palo-Verde. — Formation du 2e régiment de marche. — Combats de Cholula et d'Atlixco. — Mort du capitaine Petit. — Combat de San Lorenzo. — Prise de Puebla. — Entrée à Mexico.

Colonne du Sud-Est. — Les nombreuses expéditions faites en Kabylie n'avaient pas soumis définitivement ses populations indépendantes et guerrières. La révolte y était sans cesse à l'état latent. Le général Desvaux, commandant la division de Constantine, résolut de pénétrer de nouveau dans les montagnes avec une forte colonne de toutes armes. Mais, comme il importait que les tribus de la plaine, croyant toutes nos troupes occupées, n'en profitassent pas pour se soulever à leur tour, le général prescrivit qu'une colonne de cavalerie parcourrait la région comprise entre Tifech, Aïn-Beïda, Khenchela, Batna, Aïn-Azel et Sétif, montrant ainsi que, malgré l'importance de l'expédition de Kabylie, nous disposions encore de forces suffisantes pour tenir en respect le reste de la province.

Cette colonne de cavalerie, placée sous les ordres du colonel de Vignolles, du 8e chasseurs, se forma à Constantine, sur le plateau de Sidi-Mabrouk.

Le 22 mai, le général Desvaux, qui devait partir le lendemain pour Milah, passa la revue des escadrons, à 9 heures du matin, et en remit le commandement au colonel de Vignolles.

La colonne était composée comme il suit :

ÉTAT-MAJOR

MM. de Vignolles, colonel du 8e chasseurs ;
Billot, capitaine d'état-major, faisant fonctions de chef d'état-major.

PERSONNEL ADMINISTRATIF ET DE SANTÉ

MM. de Pignerolles, capitaine en second au 8e chasseurs, faisant fonctions de sous-intendant ;
Bart, adjudant en 1er des subsistances militaires, chargé des vivres et de la surveillance de l'ambulance légère.
Woirhage, médecin-major de 1re classe au 8e chasseurs, chef de l'ambulance.

CAVALERIE

4 escadrons du 8e chasseurs, sous les ordres du commandant de Montigny.
id. du 3e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel du Barail.
1 id. du 3e spahis, sous les ordres du colonel Guérin de Waldersbach.

INFANTERIE

75 hommes du 3e tirailleurs, commandés par le lieutenant Corréard.

ARTILLERIE

Un détachement du 8e d'artillerie transportant la réserve de cartouches.

SERVICES ADMINISTRATIFS

Un détachement du 1er escadron du train des équipages.
Un détachement d'infirmiers.

CONVOI ARABE

250 mulets de réquisition pour le transport de la réserve de subsistances.

TROUPEAU

Un troupeau de bœufs appartenant à l'entrepreneur de l'administration et formant une réserve de 10 jours de viande sur pied.

La colonne portait deux jours de vivres de toute nature. Les bureaux arabes devaient en outre réunir à tous les bivouacs l'orge, le bois et le fourrage vert dont le prix, déterminé d'avance, était remis aux indigènes par l'officier comptable.

Des approvisionnements de vivres étaient préparés à Aïn-Beïda et à Tébessa.

Chaque cavalier avait sur lui 20 cartouches. Les tirailleurs n'en avaient que 6 ; mais l'artillerie transportait une réserve de 40 cartouches par homme à pied et de 10 par cavalier.

La colonne partit, le 25 mai, pour Sigus, où elle bivouaqua près de la maison du caïd. Le 26, à Aïn-el-Bordj, pendant la halte, elle rencontra Abdallah ben Brahim, caïd des Omar-Cheraga, venu avec les cheiks offrir au commandant des troupes l'expression du dévouement à la France des populations placées sous leur direction. Elle reprit sa marche vers le nord-ouest, passa le col peu élevé de Fedj-Hamra et bivouaqua à Méhariès.

Le 27, elle franchit le ruisseau d'Aïn-Biar-el-Hal dont la source très belle a été aménagée par le génie. Puis elle traversa, non sans peine, des fondrières, suivit un étroit sentier entre des parois rocheuses, passa deux défilés formés par des masses granitiques et déboucha dans la magnifique plaine de Temlouka. Le bivouac fut installé près de la source. Le cheik Sidi Bou Lakras ben Mohammed, de la tribu des Zenatia, vint s'entretenir avec le colonel de Vignolles et lui donna des renseignements très satisfaisants sur la situation politique du pays.

Le 28, la colonne passa le ruisseau d'Aïn-Fadhal, un peu plus loin l'Oued-M'guesba, puis l'Oued-Cherf, dans les berges escarpées desquels il fallut tailler des rampes. Elle bivouaqua au bord de l'Oued-Kil, s'engagea le lendemain, au départ, dans un sentier pierreux à pente très raide où, ne pouvant marcher que par deux, elle s'allongea beaucoup, et s'arrêta aux sources de l'Oued-Flichi, affluent de l'Oued-Tifech. On y séjourna le 30.

La colonne passa, le 31, à Tifech et bivouaqua à l'Oued-Trouch. Le lendemain, elle traversa les vastes plaines arides des Krareb, limitées au sud-est par le Kef-el-Amor et le Djebel-Guelâa, et passa deux jours au sud d'Aïn-Beïda. Des renseignements venus du bureau arabe et confirmés par une reconnaissance de M. Plessis ayant fait savoir que l'eau manquait à Aïn-Kesseia, où l'on devait s'arrêter le 4, il fut décidé qu'on dépasserait ce point et qu'on pousserait jusqu'à l'Oued-M'toussa.

Le 4 juin, la colonne passa les collines arrondies qui s'élèvent

au sud d'Aïn-Beïda, s'engagea dans la plaine des Ouled-Saïd, traversa celle des Amamra et s'arrêta à la seguia de l'Oued-M'toussa. Elle arriva, le 5 juin, à Khenchela et s'établit dans une prairie près du bordj de Si Ahmed bel Hadj, caïd des Amamra. Après avoir suivi le lendemain les traces d'une ancienne voie romaine, la colonne passa le ruisseau du moulin de Khenchela, puis l'Oued-el-Hamma et l'Oued-Foum-el-Gueiss sur la rive gauche duquel elle dressa son bivouac.

Un violent orage accompagné de torrents de pluie rendit longue et pénible l'étape du 7. Son influence se fit encore sentir le 8. On passa difficilement l'Oued-bou-el-Freiss et un autre ravin. Aussi n'atteignit-on El-Anasseur qu'assez tard dans l'après-midi. La soirée fut très mauvaise, et la tempête prit tant de violence pendant la nuit qu'une bonne partie des tentes furent arrachées. Au réveil, les hommes étaient trempés. Les chevaux avançaient avec peine sur un sol gluant. La pluie avait heureusement cessé. Le vent assez fort et le soleil séchèrent peu à peu les vêtements et, l'étape étant courte, la colonne arriva de bonne heure à Batna. Elle y resta jusqu'au 12, passa le col de Djerma et bivouaqua sur le petit plateau du même nom. Le 13, elle atteignit Aïn-Beïda ; le 14, elle passa près du vieux puits romain de Timerzakin, longea le Chott-el-Beïda et s'arrêta à midi et demi à Aïn-Taouzou. Elle arriva, le 15, à Aïn-Azel ; le 16, à Aïn-Mellous et, le 17, à Sétif où elle fut disloquée.

Cette longue marche avait occupé les tribus des hauts plateaux et permis au général Desvaux de poursuivre sans inquiétude en Kabylie la grande démonstration rendue nécessaire par Bou Akkas, le grand chef féodal du Ferdjiouah, qui ne cessait de nous causer des embarras.

Les escadrons du 3e chasseurs d'Afrique rentrèrent à Constantine le 24 juin. Pendant qu'ils faisaient cette expédition, le 2e escadron, capitaine Poissonnier, accompagnait la colonne qui parcourait la Kabylie sous les ordres du général Desvaux et rentrait à Constantine, le 19 août, ramené par le lieutenant de Virville. Son capitaine commandant était en effet passé au 3e escadron, désigné

pour faire partie du corps expéditionnaire de Syrie, sous les ordres du général de Beaufort d'Hautpoul.

Expédition de Syrie. — Ce détachement quitta Constantine le 3 août, arriva le 11 à Bône et y attendit son embarquement jusqu'au 15 septembre. Il était composé comme il suit :

ÉTAT-MAJOR

MM. de Tucé, chef d'escadrons.
Reuille, médecin aide-major.
Piétrement, vétérinaire en second.

TROUPE

MM. Poissonnier, capitaine-commandant.
Gardère, capitaine en second.
Duvallon, lieutenant.
Adam, id.
Lemarchand, sous-lieutenant.
Compagny, id.
Muller, id.

180 hommes de troupe; 22 chevaux d'officiers; 150 chevaux de troupe; 5 mulets de bât.

Le climat malsain et la chaleur excessive de l'été éprouvèrent sérieusement nos hommes pendant leur séjour à Bône. Plusieurs d'entre eux entrèrent à l'hôpital et durent être remplacés.

L'embarquement, commencé le 15, ne se termina que le 16 dans l'après-midi. Le 17, au matin, le transport *l'Aude* leva l'ancre. Il relâcha quelques heures à Malte et termina, le 26, devant Beyrouth, sa traversée favorisée par un temps superbe. Bien que la houle fût assez forte, l'escadron débarqua dans la journée et passa la nuit sur la plage. Il rejoignit le lendemain, au camp des Pins, à six kilomètres de Beyrouth, les trois autres escadrons qui composaient avec lui le régiment de marche placé sous les ordres du lieutenant-colonel du Preuil.

Les chevaux fatigués par la traversée auraient eu besoin de quelques jours de repos. Mais la cavalerie reçut l'ordre de se met-

tre en route dès le 28. Le 3e escadron dut laisser à Beyrouth 31 hommes souffrant de fièvres contractées à Bône et 10 chevaux atteints d'affections typhoïdes qui s'étaient manifestées à bord.

De Beyrouth à Aïn-Safour, où fut établi le bivouac du 28, la distance n'est guère que de vingt-trois kilomètres; mais la raideur des pentes qu'il faut gravir sans cesse, le mauvais état de la route et l'affaiblissement des chevaux rendirent l'étape très pénible.

Le 29, après quatre heures de marche dans de vrais sentiers de chèvres, la colonne atteignit Kab-Elias, à l'entrée de la vaste plaine de Beguaà. Toute la partie de la chaîne du Liban qui venait d'être traversée offre une grande ressemblance avec les montagnes de l'Aurès. Ce sont les mêmes roches nues et escarpées, les mêmes précipices, le même aspect sauvage. La végétation est chétive et rabougrie. Peu ou point de culture. L'orge et le blé poussent misérablement au milieu des cailloux. Une seule essence d'arbre, le pin maritime. De temps à autre, on aperçoit, au fond d'une gorge, un village entouré d'un mince rideau de verdure.

Kab-Elias est bâti sur le dernier versant du Liban, au pied d'un vieux château qu'on dit remonter aux croisades. Un superbe ruisseau coule sous le village. La population est moitié maronite, moitié musulmane; mais, pendant les derniers massacres, tout le quartier chrétien avait été détruit. C'est à peine s'il commençait à relever ses ruines.

La plaine de Beguaà, l'une des plus fertiles de la Syrie, sépare les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban. Le Litany l'arrose dans toute sa longueur et se grossit de nombreux affluents. Après un repos de quelques heures à Kab-Elias, les escadrons partirent pour Djob-Djennin, sur le Litany, et n'y rejoignirent que fort tard dans la soirée la colonne d'infanterie commandée par le général de Beaufort d'Hautpoul. Le corps expéditionnaire vint s'installer en entier, le 2 octobre, à Kab-Elias. Le lieutenant-colonel du Preuil se rendit à Kef-Raya avec le 1er hussards et l'escadron du 1er chasseurs d'Afrique qui y fut relevé, le 13, par celui du 3e. Ce poste, distant de Kab-Elias de vingt kilomètres, couvre le débouché

d'un des chemins les plus fréquentés du Liban. Son occupation par la cavalerie coïncidait avec un mouvement de l'infanterie dans la montagne, du côté de Deïr-el-Kammar, et avait pour but d'empêcher les Druses de passer dans l'Anti-Liban.

Rentré à Kab-Elias le 17 octobre, le 3e escadron fut désigné, le 22, pour faire partie du camp permanent où il passa tout l'hiver. Le lieutenant-colonel du Preuil l'emmena, le 21 mars 1861, à Djob-Djennin. Il en partit, le 22, pour Er-el-Amar; le 23, pour Kraoukaba, sur les bords du Nasr-Hasneby, nom arabe du Jourdain, au fond d'une petite vallée très fertile, plantée de beaux oliviers et dominée par des hauteurs assez boisées. Le Jourdain y prend sa source et court entre des peupliers, des trembles et des platanes.

Le cavalerie reprit sa marche le 25, et arriva à Gisr-el-Ghajar, à vingt kilomètres de Kraoukaba, à l'entrée de la plaine de Lehoulé, où le Jourdain, jusque-là tortueux et très encaissé, s'élargit, reçoit de nombreux affluents et devient un vrai fleuve. Elle se porta, le 27, sur Djedeïdek, rentrant dans la montagne où les routes disparaissent et font place à de mauvais sentiers coupés par des ravins profonds et dangereux. Au passage de l'un des plus difficiles, un cheval de bât perdit l'équilibre, fut précipité dans le vide et se tua.

Les escadrons rentrèrent, le 29, à Djob-Djennin, et, le 30, à Kab-Elias.

L'expédition, pendant laquelle nous n'avions pas une fois mis le sabre à la main, était terminée. Bien qu'au point de vue militaire elle n'eût offert aucun intérêt, l'escadron qui y avait pris part n'en fut pas moins très heureux d'ajouter cette campagne à celles que le 3e chasseurs d'Afrique avait déjà faites. Il s'embarqua à Beyrouth en deux groupes, l'un, le 2 juin, à bord de l'*Ariège,* l'autre, le 4, à bord du *Canada*. L'escadron complet fut ramené, le 20, à Constantine par le commandant de Tucé.

L'événement considérable de cette année 1860 fut le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Alger. L'armée d'Afrique fut représentée par un détachement de chaque corps de troupes. Les

régiments de cavalerie envoyèrent un escadron complet avec le colonel et l'étendard. Le 3e chasseurs fournit 131 hommes montés qui prirent la route de terre. Le colonel, l'étendard et son escorte d'honneur s'embarquèrent à Philippeville sur le *Christophe-Colomb* qui emmenait le général Desvaux et le préfet de Constantine. L'empereur, entouré d'un brillant état-major où figurait le bey de Tunis, passa au terrain de manœuvre de Mustapha la revue de l'armée d'Afrique, représentée par ses détachements. Il assista ensuite à une merveilleuse fête arabe organisée à la Maison-Carrée par le général Yusuf. Les chasseurs d'Afrique l'escortèrent depuis la porte Bab-Azoun. Notre escadron rentra, le 14 octobre, à Constantine.

Nous reçûmes, au printemps de 1861, la visite du prince Napoléon qui se rendait de Tunis à Lisbonne avec la princesse Clotilde et faillit faire naufrage en vue de Philippeville. Peu de temps après, le maréchal Pélissier vint à son tour à Constantine et le corps d'officiers lui fut présenté, heureux de voir ce grand homme de guerre sous les ordres duquel le régiment avait servi en Crimée, mais fort ému de paraître devant un chef dont les brusqueries de langage étaient légendaires.

Colonne du Sud. — Afin de montrer nos troupes aux tribus éloignées du Sud, une colonne fut organisée à Biskra, au commencement de décembre, sous les ordres du colonel Peïn, commandant la subdivision de Batna. Elle comprenait nos 2e et 5e escadrons, avec le chef d'escadrons de Gressot, et se mit en route, le 15 décembre, pour Sidi-Okba.

Le 16, elle arriva à Sidi-Salah ; le 17, à El-Feidh, en passant par Aïn-Naga et suivant un chemin très accidenté coupé de crevasses pleines d'eau. Elle y fit séjour le 18 et en profita pour évacuer sur Biskra les malades et les éclopés.

Le 19, la colonne atteignit Bir-el-Baâdja. Le 20, traversant, puis longeant le Chott-Sellem, elle arriva à Mouiat-Tadjer. L'eau se faisant rare, le colonel Peïn fit doubler par la cavalerie l'étape du lendemain. Nos escadrons partirent donc pour leur compte,

s'arrêtèrent, le 21, à Bir-el-Arbi et furent rejoints, le 22, par la colonne à Sidi-Aoun, où l'on passa deux jours.

Le 24, on campa entre Guémar et Tarzoude, villes du Souf importantes par leur commerce avec la Tunisie. La colonne passa à Guémar les journées du 25 et du 26 et arriva, le 27, à Kouinine, où le colonel Peïn conféra l'investiture à quelques cheiks. Elle atteignit El-Oued le 28 et y séjourna jusqu'au 2 janvier 1862. Elle repartit, le 3, pour El-Amiche, y passa les journées du 4 et du 5; se porta, le 6, à Bir-Alenda; le 7, à Bir-Demirini; le 8, à Taïbet; le 9, à M'tasi-ben-Caïd, et s'arrêta jusqu'au 12 inclus à Temacin.

Reprenant sa marche, le 13, la colonne arriva à Dra-el-Beghel; le 14, à Bahrdad; le 15, à El-Hadjira; le 16, à Bir-Mouilah; le 17, à Bled-el-Amar; le 18, à Tuggurth, où elle se reposa deux jours; le 21, à R'hamra; le 22, à Tamerna; le 23, à Fenedla; le 24, à M'rayer. Elle y séjourna le 25 et repartit, le 26, pour Oum-el-Thiour; le 27, pour Bled-Djeddi-el-Gassem; le 28, pour R'chimat; le 29, pour Doucen.

Le 1er février, la colonne prit la direction de Batna, où elle arriva le 11, en passant par El-Bordj, Oued-Salou, M'Doukal, Barika, N'gaous, Ségana et Ksour-Azelma.

Cette longue marche, dans un pays sans ressources et souvent très difficile, avait donné à chacun l'occasion de faire preuve de zèle et d'endurance et mis en valeur les qualités militaires de soldats déjà éprouvés. Nos escadrons rentrèrent à Constantine le 22 février.

Au commencement de mai, le général Desvaux forma à Sidi-Mabrouk un camp d'instruction, où il réunit au 3e chasseurs d'Afrique le 3e spahis, le 3e chasseurs de France et une batterie d'artillerie. Il fit exécuter, du 5 au 12, à ce groupe important de cavalerie, des manœuvres de guerre dont il se déclara très satisfait.

Guerre du Mexique. — L'année 1861 avait vu naître, aux États-Unis, la guerre de Sécession qui eut pour contre-coup l'expédition du Mexique. L'échec politique de l'amiral Jurien de la Gravière,

désavoué après la convention de la Soledad, l'échec militaire du général de Lorencez devant Puebla avaient engagé l'honneur du drapeau français. L'empereur décida l'envoi d'un corps d'armée, sous les ordres du général Forey, comprenant deux divisions d'infanterie commandées par les généraux Bazaine et Douay et une brigade de cavalerie formée de deux régiments de marche ayant à leur tête le général de Mirandol. Il était naturel de désigner pour en faire partie la cavalerie d'Afrique, mieux préparée qu'aucune autre à faire la guerre à des troupes irrégulières, sous un climat très chaud.

Le régiment reçut en conséquence l'ordre de fournir deux escadrons, le 4e et le 5e. Ils se réunirent à Sétif, sous les ordres du commandant de Tucé et arrivèrent, le 28 juillet, au camp de Blidah, où ils trouvèrent deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, appelés comme eux à l'honneur de faire cette campagne lointaine.

Le détachement du 3e chasseurs d'Afrique devait, en arrivant au Mexique, former avec deux escadrons du 12e chasseurs le 2e régiment de marche, placé sous les ordres du colonel du Barail. Il était composé comme il suit :

ÉTAT-MAJOR

MM.	MM.
du Barail, colonel.	Béraud, chirurgien-major.
de Tucé, chef d'escadrons.	Huthœfer, vétérinaire en 1er.
Bossant, adjudant-major.	Darras, lieutenant d'état-major.

4e ESCADRON

MM.	MM.
Petit, capitaine, commandant.	de Torrebren, sous-lieutenant.
Perrin, capitaine en 2e.	de Kératry, id.
Rœderer, lieutenant en 1er.	Leclerc id.
Laurent, lieutenant en 2e.	

5e ESCADRON

MM.	MM.
Aubert, capitaine, commandant.	Compagny, sous-lieutenant.
Duvallon, capitaine en 2e.	Godinet, id.
Adam, lieutenant en 1er.	Jeantet, id.
Roux, lieutenant en 2e.	

342 hommes de troupe ; 45 chevaux d'officiers ; 299 chevaux de troupe.

Ces escadrons quittèrent Blidah le 19 août, arrivèrent à Alger le 20 et campèrent à Mustapha. Le 7 septembre, on les embarqua sur le transport *l'Aube*, dans des conditions qui laissaient beaucoup à désirer. Les chevaux étaient trop serrés. L'aération était insuffisante. On circulait avec peine dans les batteries encombrées. L'embarquement lui-même avait été difficile. Pour amener les chevaux à bord, on les enlevait au moyen d'un palan et de deux sangles placées sous le ventre. Au moment où le premier cheval allait être descendu, les sangles se rompirent. Il tomba et se brisa les reins. L'*Aube* était un transport mixte peu maniable, manquant de stabilité, très mal aménagé. Les officiers occupaient pour la plupart un carré séparé des chevaux par une toile et n'avaient pas tous un hamac pour se coucher.

L'obligation de charger du matériel fit remettre au 9 le départ fixé d'abord au 8. Ce retard permit de constater combien, dès la première journée, les chevaux souffraient de l'entassement et du manque d'air. Enfin l'*Aube* leva l'ancre à 10 heures du matin. Le 10 et le 11, nous étions en vue des côtes d'Espagne. Le 12, nous franchîmes le détroit de Gibraltar et, dans la matinée du 16, le navire mouilla à Sainte-Croix-de-Ténériffe.

Le 18, on appareilla et nous quittâmes le mouillage. Le lendemain, bien que l'atmosphère fût calme, la mer devint houleuse. On ferma les sabords et les chevaux commencèrent à souffrir beaucoup du défaut d'air et du roulis. Les grains se succédèrent les jours suivants avec une violence croissante. Il fallut tout fermer. Privés d'air, les chevaux tombaient asphyxiés.

Pendant la nuit du 2 au 3 octobre, à quarante lieues de la Martinique, nous fûmes assaillis par un tel coup de vent que, dans la matinée du 3, le navire renonçant à faire route se mit à la cape. En prévision des mouvements violents que cette situation devait amener, le colonel prit des mesures propres à assurer la sécurité des chevaux. Tous les officiers et les gradés se rendirent à leur poste. Les chevaux bridonnés furent tenus en main chacun par un cavalier. Les stalles furent consolidées au moyen de cordages et l'on suspendit les chevaux les moins vigoureux. Vers 11 heures

du matin, la violence du vent devint extrême. Des voies d'eau se déclarèrent. Les chevaux de la batterie basse se trouvèrent submergés. 40 d'entre eux brisant leurs stalles roulèrent au milieu des chevaux du côté opposé qu'ils entraînèrent dans leur chute. Ceux des étages supérieurs tombèrent à travers les panneaux sur ceux de la batterie basse qu'ils écrasèrent en se tuant eux-mêmes.

Cette affreuse journée nous coûta 109 chevaux, dont 9 noyés, 7 atteints de fractures, 23 asphyxiés jetés à la mer et 70 plus ou moins blessés parmi lesquels 6 succombèrent.

Le vent redoublant de fureur, l'*Aube* se trouva, le 4, dans l'impossibilité de tenir la cape. Le commandant le fit courir vent arrière sur le groupe des Antilles. Un épais brouillard gênant les observations, nous fûmes entraînés à 60 milles au nord. Enfin, dans la nuit du 5 au 6 octobre, nous atteignîmes Fort-de-France. L'obligation de réparer les avaries nécessitant un arrêt de quelques jours, les hommes débarquèrent et on établit le camp dans la soirée sur un terrain fangeux appelé « la Savane ». Le 18, à notre départ de la Martinique, l'effectif de nos chevaux se trouvait réduit à 288. Leur santé était assez satisfaisante ; mais deux officiers étaient atteints de fièvres miasmatiques dites « fièvres de bord ».

Nous naviguâmes jusqu'au 28 dans la mer des Antilles. Le 2 novembre, l'*Aube* mouilla dans la rade de Sacrificios. Un chasseur atteint de la fièvre jaune mourut dans la journée. Le débarquement s'opéra, le 4, dans de bonnes conditions. Le camp fut établi en dehors de la Vera-Cruz.

Le colonel partit, le 10 novembre, avec les 2 escadrons et 400 hommes d'infanterie, pour escorter à Puente-Nacional un convoi d'ambulance destiné à un bataillon du 81e de ligne envahi par la fièvre jaune. On arriva à Santa-Fé à la nuit noire, et l'on en partit, le 11, avant le jour. Mais la chaleur devint vite écrasante. Le sol était brûlant. Les buissons touffus qui bordaient la route ne laissaient pas passer un souffle d'air. Les chasseurs vinrent en aide à leurs camarades de l'infanterie, portant leurs sacs, cédant leurs chevaux aux plus fatigués, relevant leur moral par des plaisante-

ries et par l'exemple de leur propre énergie. Après une grand'-halte de 11 à 3 heures, le colonel fit reprendre la marche ; mais il jugea prudent de ne pas chercher à atteindre Puente-Nacional et de bivouaquer à Paso de los Ovegar, au bord d'un ruisseau. L'infanterie était épuisée ; 55 hommes arrivèrent au bivouac montés sur nos chevaux. Comme la viande manquait, on tua à coups de fusil 2 bœufs à demi sauvages et la distribution fut abondante.

Le lendemain matin, le colonel, laissant l'infanterie au bivouac, ne prit que nos escadrons pour escorter le convoi, le remit au bataillon du 81ᵉ qui manquait de tout et repartit de suite pour Paso. Le 13, nous rentrâmes à Santa-Fé, puis à la Vera-Cruz.

Le 4ᵉ escadron reçut l'ordre de partir le 17 pour Orizaba. Il comprenait 108 chevaux et 111 hommes. Le capitaine Petit momentanément absent était remplacé par le capitaine en second. L'escadron marchait isolément et s'arrêta à la Téjerria. Le 18, il se porta à la Soledad ; le 19, sur Palo-Verde ; le 20, sur le Chiquihite ; le 21, sur Cordova ; le 22, sur Escaméla, près d'Orizaba. Après une courte halte, il fut dirigé sur Ingénio, en avant de cette dernière ville.

Le 5ᵉ escadron prit la même route, vingt-quatre heures plus tard, en deux groupes. La 1ʳᵉ division, comprenant 62 chevaux et 67 hommes, 4 officiers et 13 hommes à pied du 4ᵉ, escortait les bagages des généraux, des officiers supérieurs de l'état-major et deux fourgons du trésor contenant les fonds et le courrier. La 2ᵉ division, à l'effectif de 3 officiers, 49 chasseurs et 55 chevaux escortait le lieutenant-colonel Manèque, sous-chef d'état-major. Leur route se fit sans incident. Ils s'arrêtèrent à Escaméla.

Les deux escadrons partirent ensemble, le 1ᵉʳ décembre, pour Sierra-de-Agua, avec la colonne du général Douay dont ils faisaient partie.

Le 2, nous nous dirigeâmes vers Alcucengo, au pied des Cumbrès. Le 5ᵉ détaché à l'avant-garde rencontra, près du gîte d'étape, les guérillas qui attaquèrent à coups de fusil les pelotons de MM. Adam et Compagny. Ceux-ci les chargèrent et les poursuivirent au delà d'Alcucengo. Le chasseur Hipp démonté perdit son

cheval et son paquetage. Le chasseur Félix prit un cheval aux guérillas. Le 4e escadron appuya le mouvement au trot et au galop. Après un échange de coups de feu qui dura une demi-heure, les deux escadrons vinrent s'établir au bivouac.

Le lendemain, au sortir d'Alcucengo, nous commençâmes l'ascension pénible des Cumbrès. La colonne fit halte à Puente-Colorado. M. Rœderer reconnut avec son peloton la route de la Cañada où nous le rejoignîmes, laissant à Puente-Colorado 4 chasseurs avec le 99e de ligne.

Le 4 décembre au matin, M. Adam fit une reconnaissance. M. Rœderer partit à midi, avec son peloton, pour donner la main au convoi venant des Cumbrès. Le reste de nos escadrons prit la route de San-Agostino del Palmar, le 5e éclairant la colonne. Nous fûmes rejoints par M. Rœderer dont la mission était terminée. M. Compagny, détaché avec son peloton en avant de Palmar occupé par les guérillas, fit tourner le village par les tirailleurs du 4e escadron. L'ennemi se retira aussitôt, et nous entrâmes dans le cantonnement qui resta couvert par les pelotons de MM. Laurent, Leclerc et de Torrebren jusqu'à ce que les grand'gardes d'infanterie eussent pris position.

Le 5, le général Douay fit, avec le 4e escadron, une reconnaissance sur San-Andrès d'où il ramena le soir quelques prisonniers. Pendant ce temps, le 5e allait reconnaître San-Miguel, sur la route de Puebla. Le service de sûreté de nuit sur les différentes routes fut confié à 12 chasseurs de bonne volonté.

Le 8, le capitaine Duvallon se rendit avec trois pelotons à Puente-Colorado pour y prendre un convoi de farine. M. Plessis alla chercher le courrier à Orizaba. MM. Laurent et Leclerc poussèrent jusqu'au moulin de la Speranza d'où ils ramenèrent 150 bœufs. Le 10, M. Adam partit pour la Cañada. Le 11, M. de Kératry, chargé de conduire et de recevoir un convoi à Cuesta-Bianca, fit quelques prisonniers qu'il ramena au camp. M. Plessis exécuta, le même jour, avec son peloton une reconnaissance à Pueblo-Dolorès.

L'état-major et les deux escadrons quittèrent Palmar, le 14 dé-

cembre, pour aller cantonner à l'hacienda San-Pietro, à 2 kilomètres de San-Agostino del Palmar. M. Rœderer reconnut la route de Puebla et M. de Torrebren la direction de la montagne. Ce service de découverte fut continué le lendemain par MM. Roux et Godinet.

Le 16, le peloton de M. de Kératry, soutenu par une compagnie de chasseurs à pied, explora les abords de la route de la Cañada. Sa rentrée au camp donna lieu à une fausse alerte qui occasionna une prise d'armes générale.

Affaire de Tampico. — 20 chasseurs du régiment envoyés à Tampico, sous les ordres de M. Jeantet, pour prendre un détachement de chevaux de remonte, rencontrèrent un parti de cavaliers mexicains commandé par un chef redouté nommé Chino Gonzalès, et l'attaquèrent avec une telle vigueur que l'ennemi tourna bride aussitôt. Poursuivi à toute vitesse, il fut rejoint après une course de quatre kilomètres. Un combat corps à corps s'engagea. Nos sabres y firent de bonne besogne. Un grand nombre de Mexicains furent frappés mortellement, et Chino Gonzalès grièvement blessé resta entre nos mains.

L'entrain et l'intrépidité de cette petite troupe si bien enlevée furent récompensés par les citations suivantes à l'ordre de l'armée :

M. Jeantet, sous-lieutenant, qui, devançant de beaucoup son peloton, se jeta avec une extrême bravoure sur les cavaliers ennemis ;

Michel, brigadier, a fait prisonnier Chino Gonzalès au moment où celui-ci, quoique blessé, le menaçait de son revolver ;

De Nolent, chasseur, a tué de sa main 2 cavaliers, dont l'un tirait sur M. le sous-lieutenant Jeantet ;

Mignot, maréchal des logis.

M. Jeantet reçut la croix de la Légion d'honneur. Le brigadier Michel et le chasseur de Nolent furent décorés de la médaille militaire. Ce combat reçut le nom d'affaire de Tampico.

MM. Laurent et de Torrebren furent envoyés, le 19, avec leurs pelotons à la Cañada. Le lendemain, le 5e escadron complet, l'état-

major et le commandant de Tucé, se rendirent à Téhuacan, ne laissant au camp que les éclaireurs de nuit. Ils accompagnaient deux bataillons du 95e et une batterie chargés sous les ordres du colonel Jollivet de l'escorte d'un convoi de fonds. En arrivant à Téhuacan, on se trouva en présence des libéraux qui firent mine de barrer le passage. Ils furent chargés, sabrés et culbutés par le capitaine Aubert qui leur prit une quantité de lances. MM. Laurent et de Torrebren, dont la mission était terminée, rentrèrent à San-Pietro. Le même jour, M. Leclerc, exécutant avec un peloton du 4e une reconnaissance sur Ladera, rencontra un escadron de lanciers rouges qui l'accueillit à coups de fusil. Il l'attaqua vigoureusement; mais l'ennemi se déroba au choc, nous laissant un prisonnier.

Une nouvelle reconnaissance fut faite, le 21, sur Ladera, par M. de Kératry avec 16 chasseurs du 4e. Il était soutenu par une compagnie de chasseurs à pied. Se trouvant en présence d'un escadron de lanciers bleus, il se replia, comme il en avait reçu l'ordre, vers l'infanterie bien postée. L'escadron ennemi bientôt suivi par un autre se lança à sa poursuite et vint donner sur nos chasseurs à pied qui firent feu presque à bout portant. Mais leur tir assez mal dirigé ne jeta à terre que 3 Mexicains qui furent relevés et emportés par les leurs. M. Rœderer appuya le mouvement de M. de Kératry. L'ennemi battit en retraite.

Le 22, M. Rœderer, qui escortait avec son peloton un convoi sur San-Antonio de Limon, ramena au camp quelques prisonniers. Nous fûmes rejoints le même jour par les hommes à pied que nous avions laissés à Orizaba. Le capitaine Petit sorti de l'hôpital reprit le lendemain le commandement de son escadron.

Dans les reconnaissances faites pendant les journées suivantes, nous rencontrâmes souvent l'ennemi. Mais il n'accepta jamais le combat et se tint toujours à des distances invraisemblables d'où il tiraillait sans risque ni profit. Le 5e escadron rentra, le 27 décembre, de Téhuacan. Il avait aussi vu plusieurs fois les guérillas, sans avoir jamais pu les atteindre depuis sa première rencontre avec eux.

La colonne Douay se mit en mouvement le 1er janvier 1863 et

porta son quartier général à Guetchetolac, à quatre lieues en avant de Palmar. Des reconnaissances furent dirigées sans résultat sur Técamachalpo, Santa-Lucia, Santa-Margaretta et San-Simon. L'ennemi restait toujours insaisissable. Cependant, le 16 janvier, le capitaine Petit, qui marchait avec la moitié de son escadron et de l'infanterie vers Santa-Lucia, entendit une vive fusillade du côté de Santa-Maria. Courant aussitôt dans cette direction, il arriva à temps pour seconder le 2e chasseurs d'Afrique aux prises avec des lanciers mexicains. Ceux-ci furent culbutés et rejetés jusque sur les hauteurs de Los Reyes, laissant sur le terrain 8 hommes et 2 chevaux. Nous eûmes malheureusement à regretter la mort du chasseur Martin qui, s'étant trop hardiment engagé, fut saisi et massacré.

Affaire de Palo-Verde. — Les guérilleros s'étaient multipliés. On ne faisait plus un pas sans les rencontrer ; aussi fallait-il escorter tous les détachements. Un de nos convois de voitures et de mulets gardé par 41 tirailleurs, 28 chasseurs du régiment, 22 artilleurs et quelques isolés qui rejoignaient leurs corps, avait quitté la Soledad, le 28 janvier, à 8 heures du matin, sous les ordres de M. Jeantet. A six kilomètres environ de Palo-Verde, dans un site agreste d'accès difficile, l'avant-garde fut arrêtée par une vive fusillade et chargée par 150 cavaliers ennemis. Les 6 chasseurs de pointe, soutenus par 17 tirailleurs que leur officier amena en toute hâte, s'élancèrent sur l'ennemi sans le compter. Pendant ce temps, un gros de Mexicains tournait le convoi et attaquait l'arrière-garde. M. Jeantet s'y porta rapidement avec les 20 chasseurs qui lui restaient et une fraction de tirailleurs. Dès qu'il aperçut les cavaliers ennemis, il les chargea avec une telle intrépidité qu'en un instant il les dispersa, malgré leur supériorité numérique écrasante en apparence.

Le convoi débarrassé de ses assaillants continua sa route, essuyant quelques coups de fusil tirés par des fantassins embusqués dans la broussaille. Mais, à deux kilomètres plus loin, une forte troupe de Mexicains occupait les hauteurs qui dominent la route

et menaçait de couper le convoi. M. Jeantet les chargea de nouveau en se faisant appuyer par les tirailleurs, les délogea de leur position et s'en empara. Toutefois, craignant avec raison une série d'attaques que la nature du terrain et la fatigue de ses hommes ne lui permettraient pas toujours de repousser avec le même succès, il envoya demander du renfort à la Soledad et, en l'attendant, fit parquer le convoi sur un point assez élevé pour être à l'abri d'une surprise. La vigueur et le sang-froid dont il fit preuve dans cette affaire lui firent le plus grand honneur. Il cita pour leur conduite :

Le maréchal des logis Mignot, déjà cité à l'affaire de Tampico, qui combattit avec son courage habituel, bien que fortement contusionné, et contribua beaucoup au succès ;

Le brigadier Michel, cité aussi à l'affaire de Tampico, et blessé d'un coup de lance à la poitrine ;

Le trompette Legru ;

Les chasseurs Pierrodon, Fayat et Marie.

Deux hommes du convoi avaient été tués et trois blessés. Les pertes de l'ennemi, bien qu'importantes, ne purent être exactement appréciées, parce qu'il enleva ses morts et ses blessés.

Le maréchal des logis Mignot, proposé pour la médaille militaire à la suite de cette affaire, la reçut peu de jours après.

Du 24 janvier au 5 février, nous continuâmes à fournir le service des reconnaissances et des escortes sans avoir une seule occasion de livrer combat. Les bandes de guérilleros que nous apercevions s'enfuyaient au moindre simulacre de charge, et disparaissaient dans les fourrés après avoir déchargé leurs armes dans notre direction. Cette longue inaction était énervante, mais nous apprîmes que le matériel destiné au siège de Puebla arrivait à Orizaba et commençait même à atteindre le plateau de l'Anahuac. On prit des mesures pour une meilleure répartition de la cavalerie. Le 1er régiment de marche resta à la division Douay, le 2e passa sous les ordres du général Bazaine, qui avait déjà près de lui le lieutenant-colonel Margueritte et l'un des escadrons du 12e chasseurs. L'autre était à Orizaba avec le commandant Carrelet, mais il ne tarda pas à nous rejoindre et le régiment se trouva constitué.

Cette nouvelle organisation eut pour conséquence notre retour à Palmar, puis à San-Andrès, pour rejoindre la division Bazaine, en marche de Perrotte sur Nopaluca. Nous quittâmes San-Andrès, le 10 février, par un froid très vif, et nous rejoignîmes à l'hacienda de don José d'Orlando le général Bazaine, assez inquiet du sort d'un convoi de bagages qu'il avait laissé derrière lui. Il nous dirigea, le 11, avec un bataillon du 3e zouaves et une demi-batterie, sur la route de Perrotte vers San-Ildefonse. Nous laissâmes, pour nous alléger, nos bagages à l'hacienda d'El Ojo de Agua, où nous revînmes le soir fort tard sans avoir rien vu. Dès le lendemain matin, nous repartîmes. En arrivant à Vento de Soto, le convoi nous fut signalé dans le lointain et le bruit d'une fusillade nous apprit qu'il était attaqué. Le général de Mirandol, laissant les zouaves et l'artillerie à San-Ildefonse, fit prendre le grand trot à la cavalerie et lança en avant les deux escadrons de chasseurs d'Afrique. Après avoir ainsi parcouru quatre lieues, nous rencontrâmes, au delà de Tepayamalco, deux régiments de cavalerie mexicaine du corps du général Auréliano aux prises avec le bataillon du 51e de ligne qui escortait les voitures. A notre approche, les Mexicains lâchèrent le convoi ; mais, comme la poussière soulevée par notre marche empêchait de distinguer notre uniforme, l'infanterie dirigea son feu sur nos escadrons, heureusement sans les atteindre. L'erreur fut vite reconnue, et nous poursuivîmes l'ennemi qui commit l'imprudence de s'arrêter pour décharger sur nous ses carabines. Le résultat de cette faute ne se fit pas attendre. Chargés à toute bride, les cavaliers mexicains furent en un instant mis en pleine déroute et se sauvèrent vers la montagne, laissant sur le terrain 12 hommes, 15 chevaux et une quantité d'armes. Le soir, à 10 heures, nous rentrâmes à Ojo de Agua, ayant fait vingt lieues dans la journée. Cette marche nous coûta 6 chevaux, dont 4 fourbus et 2 morts de fatigue.

A la suite de cette affaire, le général en chef accorda la croix de la Légion d'honneur à M. Lapierre, sous-lieutenant, et la médaille militaire au brigadier-trompette Baumann et au chasseur Blondel.

Après un jour de repos bien gagné, nous rejoignîmes, le 14, le

général Bazaine à Nopaluca. Nos escadrons furent cantonnés à l'hacienda de San-Juan-Bautista, ceux du 12e chasseurs à San-Antonio de Tamaris avec le général de Mirandol. Nous y passâmes près d'un mois, sans autre distraction que des reconnaissances dans la direction de Puebla. Puis nous nous mîmes en marche vers cette place par Acajete, Amozoc, Chachapa, San-Bartholo, Mayorasco et enfin San-Balthazar, où nous campâmes, le 19 mars, près de la lagune du même nom, à une portée de canon de Puebla. Notre division complétait l'investissement de la ville et se reliait à la division Douay par le Cerro San-Juan.

Le 21 mars, nous montâmes à cheval pour aller protéger les routes de Totimehuacan, que l'infanterie mettait en état.

Combat de Cholula. — Le 22, le général de Mirandol emmena nos escadrons et un de ceux du 12e chasseurs en reconnaissance dans la plaine pour rassurer les populations des villages. Nous passâmes à San-Bernardino et à Ixtingo-Tchichaña, où les Indiens nous firent bon accueil. Puis nous gagnâmes Cholula, ancienne ville sainte des Aztèques, où s'était réfugiée une partie de la population de Puebla. L'animation était grande en raison du marché. Le général nous forma en bataille sur la place et autorisa quelques hommes à mettre pied à terre pour acheter des provisions. Soudain des coups de feu partent d'une petite éminence qui domine la ville. Nous sautons à cheval et nous partons au galop sur ce mamelon, où nous ne trouvons personne.

Le colonel envoya en tirailleurs les pelotons de MM. Compagny et Plessis, et nous entendîmes presque aussitôt le bruit des coups de feu qu'ils échangeaient avec l'ennemi. Le général s'engagea et nous ordonna de le suivre dans un chemin creux qui nous dissimulait, mais dont les berges élevées nous empêchaient de voir. A peine y étions-nous, que nos deux pelotons revenaient au galop, poursuivis par le régiment de lanciers de Durango. Instinctivement, chacun faisant faire un *à-droite* à son cheval et l'enlevant d'un bond au sommet du talus, nous nous trouvâmes en face de l'ennemi, qui s'avançait sur trois lignes et s'arrêta surpris par notre

apparition soudaine. Malgré le désordre où nous avait mis le mouvement, nous chargeâmes aussitôt à fond la première ligne, qui fit demi-tour, jeta le désordre dans la seconde qu'elle entraîna, et, dans la poursuite, nous pûmes même atteindre des cavaliers de la troisième ligne, bien qu'elle se fût repliée sans nous attendre.

Lorsque nous nous ralliâmes, après avoir chassé devant nous les Mexicains pendant six kilomètres, nous pûmes nous rendre compte de l'importance du succès. La cavalerie ennemie, qui appartenait au corps de Comonfort, se composait de trois régiments; en première ligne, les lanciers de Durango ; en deuxième et en troisième, un régiment de carabiniers. Le sol était jonché de cadavres et de blessés, parmi lesquels se trouvait le colonel des lanciers rouges. Nous avions fait de nombreux prisonniers, et nous ramenions un grand nombre de chevaux harnachés, avec des armes de toutes espèces.

Ce combat, glorieux pour nous, se passa sous les yeux de la population de la ville, de deux bataillons de zouaves et de deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, qui arrivaient par hasard à Cholula. Nos pertes étaient les suivantes :

Le capitaine Petit, mortellement atteint d'une balle à la poitrine ;
Le maréchal des logis Gaillard, tué ;
Les chasseurs Lutenbaker et Dréard, tués ;
Le trompette Ronzo, tué ;
Le capitaine adjudant-major Bossant, grièvement blessé d'un coup de lance à l'épaule droite ;
Le lieutenant Adam, légèrement blessé d'un coup de lance au visage ;
Le brigadier Maneïni, atteint d'une balle à la jambe ;
Le maréchal des logis Feuillat, grièvement blessé ;

Les chasseurs	Feltz,	id.
	Mariller,	id.
	Édoux,	id.
	Bouthier,	id.
	Fenhauff,	id.
	Lozès,	id.
	Lebel,	id.
	Canete,	id.
	Humbert,	id.
	Rougiès,	id.
	Poussard,	id.

Le général en chef fit paraître, à la suite de ce combat, l'ordre du jour ci-après :

ORDRE GÉNÉRAL

COMBAT DE CHOLULA

M. le général de Mirandol ayant été envoyé en reconnaissance du côté de Cholula, à la tête de trois escadrons du 2e régiment de marche commandés par le colonel du Barail, a rencontré un fort parti de cavalerie ennemie estimé par le général à 2 000 hommes environ.

Sans hésiter, et bien qu'il n'eût sous ses ordres que 400 chevaux, dont 109 appartenant au 1er de marche, il aborda l'ennemi, qui lui opposa d'abord une vive résistance, retranché dans une baranca d'un accès difficile et d'où il dirigeait sur les escadrons une feu violent et meurtrier. Les pelotons, ayant franchi cette baranca, furent chargés à trois reprises par la cavalerie ennemie qui, ne pouvant cependant résister à l'élan de la nôtre, fut mise en complète déroute, après une mêlée sanglante, et laissa sur le terrain 200 hommes tués, un grand nombre de blessés, beaucoup de chevaux, d'armes, ainsi que des prisonniers.

Nos pertes ont été de 3 tués et de 19 blessés.

Dans ce brillant combat de cavalerie, chacun a fait vaillamment son devoir, et le choix des officiers, sous-officiers et soldats à citer comme s'étant particulièrement distingués est difficile.

Cependant M. le général de Mirandol, qui mérite une mention toute spéciale pour la vigueur et l'intelligence qu'il a déployées dans cette circonstance, signale dans le 2e régiment de marche :

Le colonel du Barail, qui a imprimé à ses escadrons un élan irrésistible ;

Le chef d'escadrons de Tucé ;

Le capitaine Petit, blessé très grièvement ;

Le capitaine Aubert ;

Les lieutenant Plessis et Compagny ;

Les adjudants Gerdolle et Castagné ;

Le maréchal des logis Gaillard, mort de ses blessures ;

Le maréchal des logis fourrier Feuillat, blessé très grièvement ;

Les maréchaux des logis Leenhouder et de Lassalle ;

Les brigadier Rees, Mancïni et Betous ;

Les chasseurs Feltz, Lallier et Barrère.

Le général en chef est heureux d'avoir cette nouvelle occasion de signaler au corps expéditionnaire l'irrésistible élan avec lequel la cavalerie aborde l'ennemi, en quelque nombre qu'il se présente.

Au quartier général devant Puebla, le 26 mars 1863.

Le Général en chef,

Signé : Forey.

Outre cet ordre du jour qui fit battre d'un légitime orgueil le cœur de nos braves chasseurs, le général en chef voulut accorder des récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués. Il fit paraître peu de jours après le nouvel ordre suivant :

ORDRE GÉNÉRAL

Le général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, en vertu des pouvoirs qui lui ont été dévolus par le décret impérial du 21 juillet 1862, a provisoirement conféré, à la suite du combat de cavalerie de Chulola :

1° La croix d'officier de la Légion d'honneur à
M. de Tucé, chef d'escadrons au 3e chasseurs d'Afrique ;

2° La croix de chevalier à
MM. Petit et Perrin, capitaines au 3e chasseurs d'Afrique ;
Compagny, sous-lieutenant, id.

3° La médaille militaire à
Feuillat, maréchal des logis fourrier au 3e chasseurs d'Afrique ;
Leenhouder, maréchal des logis id.
Feltz, chasseur id.

Le Général commandant en chef,
Signé : Forey.

Le combat de Cholula eut pour résultat de rendre très prudentes toutes les populations des environs de Puebla et aussi les troupes ennemies, que nous ne revîmes plus jusqu'au 12 avril. A cette date, nos deux escadrons, commandés par le chef d'escadrons de Tucé, partirent, à 5 heures du matin, pour Cholula, où ils rejoignirent le colonel Brincourt, du 1er zouaves, chargé de s'emparer de la petite ville d'Atlixco avec une colonne composée d'un bataillon du 1er zouaves, un escadron du 1er chasseurs d'Afrique, un bataillon du général mexicain Marquez, 150 chevaux du colonel de la Peña et 2 obusiers de marine.

Quelques guérillas inquiétèrent la tête de colonne, mais le 4e escadron leur donna vigoureusement la chasse, et nous entrâmes à Atlixco le 13 au soir. La ville venait d'être évacuée par le détachement du corps de Comonfort qui l'occupait.

Combat d'Atlixco. — Le 14 au matin, une brigade de cavalerie mexicaine et un régiment tentèrent un retour offensif. Nous

apprîmes qu'ils se proposaient d'enlever un convoi qui venait de partir dans la direction de Matamoros.

A 9 heures du soir, le colonel Brincourt donna l'ordre au commandant de Tucé d'emmener ses escadrons et les 150 chevaux de la Peña pour barrer le passage à la cavalerie mexicaine qu'on voyait se dérouler dans la plaine. Le mouvement était difficile, parce qu'il fallait, avant de joindre l'ennemi, passer une rivière étroite mais encaissée, et que le seul point de passage qu'on put trouver nous obligeait à rompre en colonne par un. Mais le succès de Cholula avait augmenté notre audace et rendu l'ennemi défiant. L'escadron du capitaine Aubert passa le premier. Dès qu'il fut reformé, il s'élança sur la brigade ennemie, suivi d'aussi près que possible par le 4e, puis par les cavaliers de la Peña. Ces trois échelons attaquèrent avec tant de vigueur la cavalerie mexicaine, qu'ils l'enfoncèrent et la mirent en déroute. Elle tenta vainement de se rallier à deux kilomètres plus loin. Chargée de nouveau, elle se replia dans un désordre augmenté par le feu bien dirigé de nos deux obusiers, qui s'étaient portés en avant. Cette brigade était composée des dragons d'Iturbide et de ces mêmes lanciers rouges que nous avions si malmenés à Cholula. Ils ne s'arrêtèrent dans leur fuite qu'à Cuesta San-Miguel, dont les crêtes étaient couronnées par de l'infanterie et de l'artillerie mexicaines.

L'ennemi laissa sur le terrain 250 morts tués à coups de sabre, 70 lances dont 2 fanions, des casques, des armes de toutes sortes, et des chevaux qui servirent à rapporter les blessés mexicains et les morts de l'escadron du colonel de la Peña. Parmi les cadavres restés sur le champ de bataille se trouvaient le général commandant cette brigade et le colonel des dragons d'Iturbide.

Nos pertes furent les suivantes :

Les chasseurs Mansard et Dupont, tués ;

M. Lapierre, sous-lieutenant adjoint au trésorier, coup de lance à la hanche ;

M. Yarka, officier moldo-valaque à la suite du régiment, légèrement blessé à la tête par une balle tirée à bout portant ;

Bruneau, brigadier, blessé ;

Delonca, chasseur, id.

Roux, chasseur, blessé.
Gensous, id. id.
Samson, id. id.
Chanaux, id. id.
Roussey, id. id.

Le général en chef adressa dans un ordre du jour tous ses éloges au régiment, qui « venait, en peu de jours, d'ajouter deux nou- « velles victoires à celles que comptait déjà son étendard ». Il cita en outre, à l'ordre de l'armée, comme s'étant particulièrement distingués :

MM. le commandant de Tucé, comme ayant eu les honneurs de la journée;

Le capitaine Aubert, qui a enlevé son escadron avec un élan admirable ;

Le capitaine Duvallon, faisant fonctions d'adjudant-major, qui, entouré plusieurs fois par des cavaliers ennemis en portant des ordres, a fait preuve d'une grande bravoure et d'un grand sang-froid ;

Le sous-lieutenant Plessis, qui s'était déjà fait remarquer à Cholula ;

Le lieutenant Roux, qui a abordé le premier la cavalerie mexicaine et a particulièrement contribué à la rompre ;

Le lieutenant Adam, qui a montré un élan et un entrain remarquables ;

Le sous-lieutenant Lapierre, officier payeur, qui, blessé d'un coup de lance au commencement de l'affaire, a continué à combattre jusqu'à la fin avec la plus grande bravoure ;

Le docteur Béraud, médecin-major, qui a pansé les blessés sous le feu de l'ennemi avec le plus grand dévouement ;

M. Yarka, officier moldo-valaque, attaché au 3e chasseurs d'Afrique, qui a soutenu plusieurs luttes corps à corps et a été blessé à la tête ;

Le chasseur Chanaux, qui a reçu cinq blessures graves ;

Le maréchal des logis chef Belloteau ;

Le maréchal des logis Peugnet ;

Le brigadier Nicolas ;

Les chasseurs Colmant, Dérognat, Ollier, Ruffet, Samson, Coussit et Schœffer.

L'escadron auxiliaire du colonel de la Peña s'était fort bien comporté. Il eut 17 cavaliers tués et 30 blessés.

La température était devenue désagréable, très chaude le jour et froide la nuit. Les travaux d'approche de la place commençaient à avancer. Le périmètre de l'investissement se trouvant ainsi diminué, la cavalerie n'était plus utile, tandis que l'infanterie était

indispensable. On rappela en conséquence le bataillon de zouaves de Cholula, et nous le remplaçâmes dans ce cantonnement. Nous rayonnions chaque jour aux environs pour chercher l'ennemi ou pour nous procurer des vivres dans les haciendas de la plaine. Nous trouvions parfois les deux à la fois. Ce fut ce qui nous arriva, le 22 avril, à l'hacienda de Chahuhac, d'où nous ramenâmes 60 voitures de blé, sans que les Mexicains osassent inquiéter notre retour, bien qu'ils fussent pourvus de quatre pièces rayées.

Combat de San-Lorenzo. — Le 8 mai, à 1 heure du matin, nous partîmes avec le général Bazaine, et nous arrivâmes à la pointe du jour devant les retranchements de San-Lorenzo, occupés par le corps de Comonfort. Le général fit déployer aussitôt ses troupes. Nous marchions à la gauche de la ligne, en bataille, notre aile gauche protégée par quelques flanqueurs. A 100 mètres du village, que l'infanterie attaquait de front, nous nous détachâmes au grand trot pour le tourner, couper la retraite aux fuyards et les jeter dans l'Atoyac, dont nous occupions le seul gué.

Après ce brillant combat, dont le 3e zouaves fête tous les ans avec éclat l'anniversaire, le général Bazaine retourna à Puebla, mais nous restâmes à San-Domingo, avec le général Neigre qui, rappelé lui-même à Puebla peu de temps après, laissa le commandement de sa colonne au colonel du Barail. Nous ne tardâmes guère d'ailleurs à nous rapprocher de l'armée et à reprendre notre cantonnement de Cholula.

Puebla se rendit le 17 mai. L'armée française y fit son entrée solennelle le 19. La division Bazaine prit ensuite la route de Mexico et s'établit à San-Martino. Nos escadrons occupaient l'hacienda de San-Cristobal. Le 2 juin, nous traversâmes le plateau du Rio Frio, d'où l'on découvrait un horizon immense. Le 3, nous fîmes une reconnaissance jusqu'au Peñon, à quelques kilomètres de Mexico, dont on distinguait les clochers. Les journées du 4, du 5 et du 6 furent employées à échelonner la division, qui fit son entrée le 7 dans la capitale du Mexique. Nos escadrons marchaient à l'avant-garde. Nous occupâmes pendant deux jours l'hacienda del Ateja,



Le Général de Galliffet

puis nous nous installâmes à Tacubaya, charmante ville où se trouvaient les maisons de plaisance de la société de Mexico. Le général Forey fit, le 10 juin, son entrée solennelle à la tête de la division Douay, les troupes du général Bazaine formant la haie sur son passage. Après cette imposante cérémonie, nous reprîmes notre cantonnement à Tacubaya, où nous passâmes le reste de l'été, sans autre incident que l'enlèvement par surprise, à San-Angel, d'une bande d'aventuriers dont le chef, nommé Buitron, avait été arrêté par ordre du général en chef.

CHAPITRE XVI

Le colonel du Barail est nommé général de brigade et remplacé par le colonel Margueritte. — Combats de Téocaltiche et de Cuisillo. — Le colonel Margueritte passe au 1[er] chasseurs d'Afrique. — Il est remplacé par le colonel de Montarby. — Combat de Guadalupe. — Prise de l'étendard des lanciers de Zacatécas par le brigadier Pierre. — Pourquoi l'étendard du 3e chasseurs d'Afrique n'est-il pas décoré? — Expédition de la Sonora. — Combat de la Pasion. — Mort de M. de Torrebren. — Combat de San-Carlos. — Mort de M. Godinet. — Combats d'El-Presidio, de Callejou-el-Baron, de Palos-Prietos, de Tenguencha, de Frias. — Fin de la campagne. — Retour à Constantine. — Mort de MM. Adam et Duvallon.

Le courrier de France apporta, le 20 août, la nouvelle de la nomination au grade de général de brigade du colonel du Barail.

Le lieutenant-colonel Margueritte, du 12e chasseurs, était nommé colonel du 3e chasseurs d'Afrique et remplacé par le commandant de Tucé.

Le général Forey, élevé à la dignité de maréchal de France, remettait le commandement du corps expéditionnaire au général Bazaine, très populaire alors dans l'armée du Mexique.

Le 1[er] octobre, nos deux escadrons se séparèrent. Le 4e, avec le commandant Vata, entra dans la composition d'une brigade légère forte de six escadrons confiée au général du Barail. Le 5e, attaché à la 2e division d'infanterie, la rejoignit à Mexico et resta sous les ordres immédiats du colonel Margueritte. Il quitta Mexico, le 9 novembre, avec le général Douay, pour s'enfoncer dans le pays, passa par Cuantillan, Tépéjé del Rio, San-Francisco, Arroyo-Zarco, la Soledad, San-Juan del Rio et, réuni, le 16, aux deux autres escadrons du 2e régiment de marche, forma une colonne d'avant-garde à la tête de laquelle le colonel Margueritte fit de nombreuses reconnaissances.

Après avoir traversé Quérétaro, la Caléra, Celaya, San-Miguel,

la Sanceda, Guanajato, Santa-Rosa, la Cañada, Frias, Ciéniguitta et la Piédad, cette colonne surprit à Zamora une arrière-garde ennemie. Vivement attaqués, les Mexicains furent repoussés, perdant 20 morts et laissant entre nos mains 60 prisonniers, avec un grand nombre de chevaux et d'armes. Cette affaire valut au colonel Margueritte une citation à l'ordre de l'armée avec cette mention :

Ce combat fait le plus grand honneur au colonel Margueritte qui ne cesse, dans toutes les circonstances, de donner de nouvelles preuves de son intelligence militaire et de sa bravoure.

Le capitaine Adam et le trompette Hetch, légèrement blessé d'un coup de lance, furent également cités à l'ordre de l'armée.

La colonne continua sa marche jusqu'à Lagos, où elle prit quelques jours de repos nécessités par le service très pénible qu'elle avait fourni depuis son départ.

Combat de Téocaltiche. — Le 28 janvier 1864, le général Douay, accompagné par la cavalerie et le 18e bataillon de chasseurs, se porta sur Téocaltiche, petite ville fortifiée défendue par un millier d'hommes. Il fut accueilli par un feu violent partant des terrasses. Nos trois escadrons cernèrent la ville au galop et en gardèrent les issues. Le général reconnut la position et lança l'infanterie à l'assaut. Les barricades furent enlevées au pas de charge. Un combat d'une demi-heure nous rendit maîtres de Téocaltiche. Cette défaite coûta à l'ennemi plus de 100 tués, autant de prisonniers, 217 chevaux harnachés, des armes et des munitions en abondance.

Le colonel Margueritte fut l'objet d'une nouvelle citation à l'ordre de l'armée « pour son élan irrésistible », ainsi que le capitaine Adam et l'adjudant Battu « pour la brillante énergie dont ils firent preuve pendant le combat ».

Combat de Cuisillo. — La marche se poursuivit sans nouvelle rencontre jusqu'au 14 mars. A cette date, la division se dirigeant vers Téquila, l'avant-garde, composée du 5e escadron, d'un batail-

lon du 51ᵉ et d'une batterie de montagne sous les ordres du colonel Garnier, rencontra à Cuisillo un fort parti de cavalerie ennemie. Notre escadron le chargea avec sa vigueur habituelle, le défit complètement, lui tua 100 hommes et s'empara de 300 chevaux et d'un canon. Nous le poursuivîmes jusqu'à l'épuisement complet de nos montures.

Ce combat mérita une troisième citation au colonel Margueritte, commandant de la cavalerie, « pour sa hardiesse et son habileté ». Le général en chef accorda la même récompense :

Au capitaine Adam, « brillant officier de cavalerie, digne des plus grands éloges, qui a tenu la tête de la charge pendant 20 kilomètres, sabrant et culbutant l'ennemi avec la plus grande vigueur » ;

A M. O'Kelly, sous-lieutenant, « qui s'est fait remarquer par sa vigueur et son entrain » ;

A M. Béraud, médecin-major, « pour son brillant courage ».

Le 5ᵉ escadron se transporta, le 16 mai, à Quérétaro, et continua, jusqu'au 1ᵉʳ juillet, à faire de nombreuses reconnaissances aux environs de Guadalajara.

Le 4ᵉ escadron, que nous avons laissé, le 1ᵉʳ octobre précédent, avec le général du Barail, occupa jusqu'au 15 Tacubaya et en partit à cette date pour battre le pays. Le 13 novembre, il arriva à San-Felipe, et fut cantonné jusqu'au 20 à la Venta del Aire, avec la division du général de Berthier. L'armée, déployée sur une grande ligne dont la division Castagny formait la gauche et la division Douay la droite, poussait devant elle les débris des troupes libérales.

Le 22, comme nous approchions de Maravatio, le peloton d'avant-garde, commandé par M. Rœderer, rencontra aux portes de la ville deux escadrons de lanciers mexicains. Il n'hésita pas à les attaquer et les mit en fuite, leur tuant 12 hommes et leur enlevant un grand nombre de chevaux et d'armes. Le compte rendu de cette affaire signale MM. Rœderer et Laurent, les chasseurs Vogt, Jorès et Humbert, comme ayant fait preuve du plus brillant courage.

Nous rejoignîmes, le 6 décembre, la brigade légère du général du Barail. Elle marchait avec le général en chef et fournissait, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, des pointes très hardies et souvent très longues, sans pouvoir rencontrer l'ennemi, qui se dérobait sans cesse. Cette brigade légère, avec quatre bataillons et trois batteries, sans sacs ni bagages, partit, le 18 décembre, de très bonne heure, parcourut dix lieues et se remit en route, le 19 à 1 heure du matin, pour tacher de surprendre Doblado, dont la présence était signalée à Aguas Calientes, ville importante de la province de Zacatecas. Malgré la rapidité de cette marche, notre approche fut éventée. Il n'y avait plus personne à Aguas Calientes lorsque nous y arrivâmes. La colonne se replia sur Lagos, non sans faire encore bien des courses fatigantes de jour et de nuit à la poursuite de Doblado, toujours insaisissable.

La brigade légère, grossie de deux bataillons, accompagna le général Bazaine de Lagos à Guadalajara, où il passa quelques jours, puis à Mexico, d'où le général du Barail partit pour la France.

L'escadron continua son service de reconnaissances. Le 25 avril, le peloton de M. Rœderer, avec quatre compagnies du 20e bataillon de chasseurs, marcha sur Malpaso, que le guérillero Chavèz avait attaqué le matin. Instruit de notre mouvement, Chavèz se replia sur Xérès. La petite colonne s'y porta par une marche de nuit et surprit les guérilleros, qui perdirent 100 hommes, 50 prisonniers et 2 pièces de canon. Chavèz et 20 de ses officiers étaient au nombre des captifs. Nous retournâmes à Malpaso. Chavèz et ses officiers furent conduits par le peloton de M. Laurent à Zacatecas, pour y être traduits devant une cour martiale.

Le peloton de M. de Torrebren exécuta, de concert avec des compagnies du 2e zouaves, des reconnaissances sur Trujillo et Mesquitte. L'une de ces opérations eut un succès complet. Les zouaves s'étaient cachés dans des voitures que M. de Torrebren escortait au trot. Une guérilla, trompée par la faiblesse apparente de la troupe, se jeta sur le prétendu convoi pour s'en emparer et fut prise presque en entier. Au cours d'une autre reconnaissance sur Trujillo, le peloton de M. de Torrebren rencontra deux esca-

drons ennemis qu'il chargea et culbuta, leur tuant plusieurs cavaliers, et leur faisant des prisonniers, parmi lesquels le chef de la troupe, qui fut fusillé le jour même.

Très fatigué par ces marches incessantes, le 4e escadron fut relevé par un escadron du 12e chasseurs et rentra, le 9 juin, à Querétaro, où il concourut avec le 5e au service d'escorte des courriers. Le 29 septembre, ils furent dirigés sur Zacatecas et placés sous les ordres du lieutenant-colonel Sautereau du Parc, du 5e hussards, avec lequel ils partirent, le 3 octobre, pour Durango, où ils arrivèrent le 19. Après avoir pris part isolément à diverses opérations, il se réunirent à Indé. Le colonel Margueritte avait été appelé, le 12 août, au commandement du 1er chasseurs d'Afrique. Son successeur, le colonel de Montarby, rejoignit le régiment en Algérie.

Combat de Guadalupe. — Le 19 novembre, nous fûmes attachés à une colonne d'infanterie envoyée à l'hacienda de Canutillo, où l'on signalait la présence d'un parti de 300 cavaliers dissidents commandés par le chef juariste Quesada. En arrivant le soir à Canutillo, nous apprîmes que l'ennemi s'était replié sur l'hacienda de Guadalupe, éloignée d'environ dix lieues. Laissant à Canutillo les charges des chevaux et les bagages sous la garde de l'infanterie, le colonel du Parc nous donna l'ordre d'être en selle à minuit. Le lendemain matin, à 6 heures, nous étions à Guadalupe. Le combat qui y fut livré étant un des plus honorables de cette campagne pour le 3e chasseurs d'Afrique, nous reproduisons en entier les pièces officielles qui en font connaître les détails :

1re DIVISION

—

COLONNE EXPÉDITIONNAIRE

DU

Lieutenant-colonel du Parc

—

Sestin, le 27 novembre 1864.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport sur la marche de ma colonne, du 20 au 21, et sur l'affaire de Guadalupe. Dans la nuit du 19 au 20, je reçois votre dépêche no 893. Je prends immédiatement les dispositions suivantes.

Ma troupe est divisée en deux colonnes : la première, commandée par le capitaine Méric, du 18e bataillon de chasseurs à pied, composée de 50 chasseurs, de l'infanterie et d'une partie de la cavalerie mexicaines, avec mes gros bagages, se dirigeait sur El Oro et, de là, sur Sestin : 1° pour empêcher les bandes, au cas où elles m'échapperaient, de se jeter dans la Sierra ; 2° parce que Sestin était le point de départ de mon mouvement de retraite sur Durango, en passant par Guanacevis et Papasquiaro. Le chemin d'El Oro à Guanacevis est à peu près impraticable, ou au moins très difficile.

Une heure après le départ de cette première colonne, je me mettais en marche avec mes deux escadrons, le 1er circulo de la cavalerie mexicaine et 15 chasseurs à pied, pour escorter et garder au besoin mes petits bagages, et je me dirigeai sur Canutillo où, d'après les renseignements que j'avais recueillis pendant mon séjour à Indé, je pouvais espérer surprendre l'ennemi, sinon au Torréon. J'avais 17 lieues à faire pour arriver au premier point et 20 pour atteindre le deuxième. Mon intention était de bivouaquer dans un endroit retiré et, par une marche de nuit, de surprendre l'ennemi au point du jour. Chemin faisant, des déserteurs m'apprirent que Seinz Pardo avait occupé le matin même les points indiqués, qu'au Torréon il avait levé de fortes contributions en nature et qu'il se retirait du côté de Rio Florido, à 16 ou 17 lieues de Canutillo. J'avais appris en outre qu'il avait envoyé le matin des espions jusqu'à 4 lieues d'Indé et qu'il n'avait pu obtenir aucun renseignement sur nos projets. Après un repos de deux heures à 8 lieues d'Indé, je poursuivis ma route sur Canutillo, de manière à y arriver à la nuit. Mon guide me fit faire fausse route et me fit perdre une heure et demie ; temps qui m'était précieux pour faire reposer mes chevaux.

A Canutillo, j'eus la certitude que mes renseignements étaient exacts. Seinz Pardo était parti de ce point, vers 3 heures, pour Guadalupe, hacienda située à quatre lieues en deçà de Rio Florido. Je donnai l'ordre de décharger complètement les chevaux ; les hommes ne devaient emporter que deux jours de biscuit, de sucre et de café et un repas de grain ; les officiers sans tentes ni bagages. Je laissai dans l'hacienda les bagages gardés par les chasseurs à pied et les muletiers, sous le commandement d'un officier. A minuit, mes deux escadrons se mirent en marche. D'après les renseignements que j'avais sur la distance à parcourir, je devais arriver avant le jour. Ces indications étaient inexactes. Cependant, après une marche aussi rapide que possible, tout en ménageant mes chevaux, j'arrivai à 3 kilomètres de Guadalupe. L'avant-garde aperçoit les petits postes ennemis. Un peloton commandé par le maréchal des logis chef Feuillat est envoyé pour les enlever ; mais des barrancas cachées par des broussailles les protègent. L'éveil est donné au camp ennemi. Le peloton se dirige promptement vers l'hacienda, soutenu par le reste du 5e escadron, le 4e suivant de près. La résistance n'a pas été longue. Après une décharge de mousqueterie de la cavalerie mexicaine, qui nous a attendus assez près derrière une barranca qui a été bientôt tournée, l'hacienda est envahie. Ouverte de tous côtés, elle est aussi favorable à la fuite qu'à l'attaque. Par suite d'une circonstance regrettable pour notre réussite complète, la cavalerie mexicaine

avait reçu l'ordre de se tenir prête à partir. Les chevaux étaient sellés et le départ n'avait été différé que par suite de la confiance qu'inspirait à Quesada notre éloignement de la veille.

Précédée de ses chefs, la cavalerie ennemie prit donc bientôt la fuite. La poursuite se fit avec vigueur sur un terrain planté de maïs, coupé par des fossés pleins d'eau et par une petite rivière assez profonde, qui coule au pied de hauteurs peu escarpées, il est vrai, mais couvertes de broussailles et sillonnées de ravins. Les escadrons franchirent la rivière avec un élan irrésistible. Le capitaine Adam à ma gauche, le sous-lieutenant Martin à ma droite, sabrent les cavaliers mexicains dont plusieurs furent noyés sous les pieds de nos chevaux. Malgré tous ces obtacles, qui n'en sont pas pour les chasseurs d'Afrique, la poursuite continue pendant deux lieues. Le capitaine Adam, bien secondé par le sous-lieutenant de Torrebren, poursuit d'un côté et atteint Seinz Pardo et Florenzo Cortasar, chef d'état-major de Quesada. De l'autre côté, Quesada lui-même, serré de près par le capitaine Aubert, ne doit son salut qu'à la rapidité de son cheval.

L'ennemi compte 27 hommes tués, parmi lesquels se trouvent Seinz Pardo, Florenzo Cortasar et un nommé Pariano Florès, que l'on dit être un sous-officier d'artillerie déserteur. 11 blessés, dont un officier, sont restés entre nos mains. Nous avons fait 20 prisonniers, parmi lesquels se trouve, avec ses deux fils, officiers, Sotero de la Tore, ancien secrétaire d'Ortega, nommé récemment secrétaire général du gouvernement et attaché à Quesada. Comme la dispersion a été complète et la poursuite très longue, il y a certainement un plus grand nombre de morts et de blessés ; mais je n'en connais pas le chiffre exact. Des Indiens des environs ont déclaré avoir trouvé, à deux lieues, 12 cadavres et 23 blessés. L'étendard du corps des lanciers de Zacatécas a été pris par le brigadier Pierre, en sabrant celui qui le portait.

Après cette poursuite, qui ne pouvait se prolonger davantage sans exténuer nos chevaux sans grand profit, j'ai rallié mes escadrons. Je laissai un peloton à Guadalupe pour ramasser les blessés, enterrer les morts, recueillir le butin et fouiller les cases. Je me dirigeai ensuite sur Rio Florido ; mais la nouvelle de la déroute m'y avait devancé. Il n'y avait d'ailleurs qu'une centaine de fantassins, qui ont déserté en grande partie.

La correspondance de Quesada et un butin considérable sont restés entre nos mains, y compris 150 chevaux, 22 mulets, 60 fusils, 3 fusils de rempart, 108 lances, 2 caisses de cartouches, 12 gibernes, 10 sabres, 8 trompettes, 2 tambours, des bâts, des cartouchières, des shakos, des chaussures, 60 bœufs, 2 voitures de laine.

Je n'ai, mon Général, que quelques blessures légères à signaler et un cheval tué.

Le sous-lieutenant Torel, blessé légèrement d'un coup de lance à la joue droite et d'un autre très léger au côté droit de la poitrine.

Verdier, maréchal des logis, blessé légèrement d'un coup de lance à la cuisse.

Pierre, brigadier, blessé légèrement d'un coup de lance à la main.

Roche, chasseur, blessé très légèrement d'un coup de lance à chaque main.

Je n'ai que des éloges à donner à tous. Chacun a largement payé de sa personne. Cependant, mon général, permettez-moi d'appeler votre bienveillante attention sur ceux qui se sont plus particulièrement fait remarquer :

Le capitaine Aubert, a dirigé et entraîné son escadron à la poursuite de Quesada avec la vigueur et l'intelligence qui caractérisent cet officier. A tué de sa main plusieurs cavaliers qui couvraient Quesada. Je le propose pour chef d'escadrons.

Le capitaine Adam, a entraîné son escadron à la charge avec beaucoup d'énergie. A pris de sa main le chef de bande Seinz Pardo, la terreur du pays, et le nommé Florenzo Cortasar, chef d'état-major de Quesada. Je le propose pour officier de la Légion d'honneur.

Le sous-lieutenant de Torrebren, a vigoureusement poursuivi Seinz Pardo et a contribué à sa prise. A fait preuve d'énergie et d'intelligence à la tête de son peloton. Je le propose pour lieutenant.

Le sous-lieutenant Martin, officier payeur du 1er chasseurs d'Afrique ; quoique n'ayant pas de troupe à lancer à la charge, s'y est précipité avec beaucoup d'ardeur. Officier très énergique. Je le propose pour chevalier de la Légion d'honneur.

Le sous-lieutenant Torel, blessé légèrement de deux coups de lance, mérite une citation.

Le maréchal des logis chef Feuillat, a dirigé et entraîné son peloton d'avant-garde avec beaucoup de vigueur pour entrer dans l'hacienda de Guadalupe. Je le propose pour sous-lieutenant.

Le maréchal des logis Duval, sous-officier très intelligent et très instruit, qui s'est fait remarquer en tête de la charge, culbutant et sabrant l'ennemi. Je le propose pour sous-lieutenant.

Le brigadier Pierre, jeune soldat remarquable par son courage et son audace. A enlevé l'étendard des lanciers de Zacatécas en tuant celui qui le portait. Je le propose pour la médaille militaire.

Le maréchal des logis Verdier, a tué un cavalier mexicain et en a blessé plusieurs autres. Je le propose pour la médaille militaire.

Le brigadier Duval, beau et brave soldat. Vigoureux cavalier. Est resté constamment au premier rang pendant la charge. Je le propose pour la médaille militaire.

Le maréchal des logis Rouillès, a tenu la tête de la charge à la poursuite de Quesada. En présence du capitaine, a tué ou blessé 8 ou 10 cavaliers. Je le propose pour la médaille militaire.

Le maréchal des logis Boquet, sous-officier intelligent et brave. Est resté toujours en tête de la charge. Je le propose pour la médaille militaire.

Le maréchal des logis Degroote, très bon sous-officier, actif et dévoué. A tenu constamment la tête de la charge. Je le propose pour la médaille militaire.

Les brigadiers Baumelin et Chabert, les chasseurs Roche et Lazet méritent d'être cités.

En résumé, j'étais, le 20, à 6 heures du matin, à Indé ; le 21, à la même heure, après après avoir franchi trente-deux lieues, je me trouvais en face de l'ennemi ; et, après une poursuite de deux lieues, j'étais à Rio Florido à 11 heures. En trente heures, j'avais fait près de quarante lieues, détruit une bande redoutée dans le pays, dispersé une force qui était le seul espoir du parti juariste, échec qui, au dire de Quesada lui-même, prend les proportions d'un désastre pour ce parti.

Je vous adresse ci-joint, mon Général, les pièces à l'appui des mémoires de proposition que j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation.

Signé : du Parc,
Lieutenant-colonel commandant la colonne.

Le général de Castagny, auquel ce rapport était adressé, fit connaître aux troupes de sa division le résultat du combat de Guadalupe dans l'ordre du jour ci-après :

1re DIVISION
d'infanterie
—
Mois de décembre 1864.

ORDRE GÉNÉRAL

———

La colonne mobile, commandée par M. le lieutenant-colonel du Parc, a fait, le 21 novembre dernier, un brillant coup de main, que le général de division est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres.

Parti d'Indé le 20, à 6 heures du matin, avec deux escadrons, le lieutenant-colonel du Parc, après une marche de vingt-quatre heures, arrivait à la pointe du jour, le 21, devant l'hacienda de Guadalupe, où la cavalerie de Quesada était cantonnée. Le colonel du Parc fait sonner immédiatement la charge. L'ennemi, protégé par une barranca profonde, essaie de résister. Il ouvre un feu bien nourri. Mais, abordé résolument par nos cavaliers, qui ont tourné l'obstacle, il est bientôt mis en pleine déroute et poursuivi l'espace de deux lieues l'épée dans les reins.

La troupe de Quesada a subi des pertes sensibles dans cette rencontre. 2 colonels et 27 hommes ont été tués sur place. Nous avons fait 31 prisonniers. L'étendard des lanciers de Zacatécas a été enlevé pendant l'action et un bagage considérable est resté entre nos mains.

Outre le lieutenant-colonel du Parc, qui a conduit toute l'expédition avec une intelligence et un entrain remarquables, les officiers, sous-officiers, brigadiers et cavaliers dont les noms suivent se sont particulièrement distingués pendant l'action :

(Suivent les citations mentionnées dans le rapport du lieutenant-colonel du Parc.)

A Durango, le 4 décembre 1864.

Le général commandant la division,
Signé : de Castagny.

Le général de Castagny adressa en même temps au maréchal Bazaine, commandant en chef, les propositions et le rapport du colonel du Parc, en les accompagnant de la lettre suivante :

CORPS EXPÉDITIONNAIRE
DU MEXIQUE
—
1re DIVISION
D'INFANTERIE
—

A Durango, le 11 décembre 1864.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de transmettre ci-joint à Votre Excellence la copie du rapport de M. le lieutenant-colonel du Parc sur son affaire de Guadalupe, du 21 novembre.

Je vous ai adressé dernièrement des mémoires de proposition en faveur des militaires qui ont acquis dans ce combat des titres à des récompenses.

Je vous prie de vouloir bien accorder la citation à l'ordre de l'armée à M. Torel, sous-lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique, blessé légèrement de deux coups de lance, et au nommé Pierre, brigadier au même régiment, qui a enlevé l'étendard des lanciers de Zacatécas, en tuant celui qui le portait.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le général commandant la division,

Signé : DE CASTAGNY.

Le rapport, résumé dans un télégramme, était déjà parvenu au maréchal Bazaine. Le 11 décembre, il en accusa réception au général de Castagny, par une lettre dont les termes sont bons à méditer pour ceux au cœur desquels l'éloge est plus doux que la simple satisfaction du devoir accompli. Depuis les qualificatifs employés jusqu'à l'incertitude évidemment voulue sur le lieu et la date du combat, jusqu'au blâme qui s'élève au-dessus de la louange, jusqu'à la phrase de bienveillante consolation qui termine la lettre, tout est étudié, sans le moindre doute. Le plus grand tort des héros de Guadalupe fut, cela est certain, de remporter loin du général en chef un succès dont aucun éclat ne pouvait rejaillir sur sa propre personne.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE
DU MEXIQUE

Mexico, le 11 décembre 1864.

Général,

J'ai reçu par le télégraphe le récit du *petit* combat qui a eu lieu le 22 novembre *du côté de* Rio Florido. Le résultat obtenu est très *satisfaisant,* et je vous prie d'adresser mes *félicitations* au lieutenant-colonel du Parc, ainsi qu'aux officiers et soldats qui ont pris part à cette affaire.

Je remarque toutefois que cette petite colonne est allée bien loin pour atteindre l'ennemi, et il ne faudrait pas habituer nos officiers momentanément investis d'un commandement à se laisser entraîner par leur ardeur. Il importe, de temps en temps, de les rappeler aux règles de la prudence et de leur faire comprendre quels seraient les effets désastreux d'un échec lorsqu'on est à une aussi grande distance des points occupés par nous, et surtout lorsqu'on n'a avec soi que de la cavalerie.

Je ne veux pas, en vous disant ce qui précède, amoindrir le mérite du beau coup de main qui vient de s'exécuter à Guadalupe ; mais c'est un avertissement pour ceux de nos officiers qui sont disposés à aller plus loin que le but qui leur est indiqué.

Le maréchal commandant en chef,

Signé : BAZAINE.

Au reçu de cette dépêche, le général de Castagny fit paraître un ordre, où il semble qu'on sent percer quelque chose de l'impression produite sur nous par le témoignage de la petite *satisfaction* éprouvée par le maréchal Bazaine. Voici le texte de cet ordre :

ORDRE N° 149

Par dépêche en date du 11 de ce mois, Son Excellence le maréchal commandant en chef me charge de féliciter le colonel du Parc et les troupes sous ses ordres du résultat *satisfaisant* qu'ils ont obtenu au combat de Guadalupe.

Je ne crois pas pouvoir mieux remplir les intentions de Son Excellence qu'en mettant à l'ordre de la division le témoignage de *satisfaction* qu'Elle accorde aux troupes qui ont *assisté* à l'engagement du 21 novembre.

A Durango, le 24 décembre 1864.

Le général commandant la division,

Signé : DE CASTAGNY.

Dans ce combat traité si légèrement, il s'était passé un fait que le 3e chasseurs d'Afrique considère à juste titre comme un des plus glorieux de son histoire. Un jeune brigadier avait attaqué, poursuivi, sabré le porte-étendard d'un régiment ennemi et lui avait arraché son drapeau. De pareilles actions d'éclat s'inscrivent en lettres d'or dans les salles d'honneur, se transmettent avec fierté de génération en génération, et rendent impérissable le nom de leur auteur.

Le 3e chasseurs d'Afrique a rendu au brigadier Pierre l'hommage qu'il méritait. En gravant son nom sur une plaque de marbre qui rappelle et perpétue le souvenir de la gloire qu'il s'est acquise, nous avons voulu lui offrir une compensation à l'indifférence que lui témoigna le chef de l'armée du Mexique.

Pas un mot de la lettre du maréchal Bazaine pour louer la belle action de ce jeune et vaillant soldat ! La citation demandée pour lui par son général mentionne sa bravoure, mais ne dit rien de l'étendard ! Que pouvait valoir un drapeau mexicain pour celui qui, six ans plus tard, livrait tous ceux de son armée ?

Si la longue chevauchée du lieutenant-colonel du Parc pouvait être qualifiée d'imprudente, lui seul était à blâmer. Sa troupe n'avait qu'à le suivre et à faire son devoir. Elle le fit, et au delà. Le succès couronna son effort, rien ne récompensa le succès. La prudence est certainement le devoir du chef ; mais, tout en reconnaissant que le lieutenant-colonel du Parc en avait manqué, nous ne pouvons nous empêcher de dire que sa témérité tourna à notre gloire, et qu'en 1870 on aurait applaudi une folie héroïque, à laquelle le maréchal Bazaine préféra, pour notre malheur, la *prudence* de ses combinaisons.

Aux termes d'un décret impérial qui remettait en vigueur les ordres de Napoléon Ier, l'étendard de tout régiment qui s'emparait d'un drapeau ennemi devait être décoré. Pourquoi cette distinction si belle, si enviée, si justement méritée, ne fut-elle pas accordée au 3e chasseurs d'Afrique ? Est-ce à cause des circonstances dans lesquelles fut livré le combat de Guadalupe ? La réponse est bien simple. Un an plus tôt, à San-Pablo del Monte, un cavalier du

1[er] chasseurs d'Afrique enleva l'étendard des lanciers de Durango, exactement dans les conditions où le brigadier Pierre s'empara de l'étendard des lanciers de Zacatécas. Ce fait d'armes valut la croix d'honneur à l'aigle du 1[er] chasseurs d'Afrique. On ne rechercha pas si la charge, où le commandant de Foucaud trouva d'ailleurs une mort glorieuse, avait été bien combinée, prudente ou opportune. On n'en vit que le résultat, et l'on récompensa l'acte de bravoure qui honorait le régiment. Mais l'escadron du chasseur Bordes appartenait au 1[er] régiment de marche. Le 1[er] régiment de marche était sous les ordres immédiats du général Bazaine; et le général Bazaine ne dédaignait aucun des faits qui pouvaient l'aider à conquérir son bâton de maréchal de France.

Il semble d'ailleurs qu'un mauvais sort particulier se soit attaché à cet étendard des lanciers de Zacatécas. En 1893, l'auteur de cet historique, alors colonel du 3[e] chasseurs d'Afrique, animé du légitime désir de faire rendre à son régiment une justice tardive, avait réuni toutes les pièces établissant les faits et les droits à la récompense. Le dossier ne fit qu'une courte étape et revint avec cette réponse : « Où est l'étendard ? » Où est-il, en effet, ce glorieux trophée que Pierre eut l'honneur mérité de porter jusqu'au jour où il fut remis d'abord au général Castagny, puis au maréchal Bazaine ? En vain nous l'avons fait chercher au Musée d'artillerie, aux Invalides; en vain nous avons fait appel au souvenir des officiers encore vivants parmi ceux qui l'ont vu. Nous avons son signalement. Il était aux couleurs mexicaines, bordé d'une frange de soie rouge et portait ces mots brodés en soie de même couleur : « Régiment de lanciers de Zacatécas. » Ce n'était pas un fanion ! D'ailleurs il était porté par un officier. Celui-ci, mal monté comme la plupart des Mexicains, cherchait à s'échapper. Aperçu par Pierre, il fut atteint en quelques bonds et tué d'un terrible coup de sabre en plein visage. Pierre sauta à terre, lui arracha son étendard, se débarrassa de quelques cavaliers que le souci de leur sûreté rendait d'ailleurs peu agressifs, et remontant à cheval, rapporta le trophée si vaillamment conquis. Voilà les détails du fait. Nous savons encore que l'étendard fut confié au brigadier Pierre,

et bien gardé par lui, on peut le croire, jusqu'au retour de la colonne du Parc à Durango. Puis plus rien !

Les drapeaux pris aux Mexicains furent envoyés en France en trois lots successifs, et l'honneur de les présenter à l'Empereur appartint aux généraux de Galliffet, Magnan et Hubert-Castex. De ces trois lots, le dernier seul fut accompagné d'une nomenclature détaillée ; au moins, n'en a-t-il pas été conservé d'autre au ministère de la guerre, et, comme les pièces ne s'égarent pas aisément aux Archives, il est probable que seule elle a existé. Elle est postérieure à l'envoi dans lequel aurait dû être compris l'étendard qui nous intéresse à si juste titre. Parmi ceux qui ont été déposés aux Invalides, il s'en trouve un dont l'origine est inconnue. L'étoffe, entièrement lacérée, n'a laissé à la hampe que quelques lambeaux ; l'aigle intact permet cependant d'affirmer qu'il est mexicain. Peut-être est-ce le nôtre ?

Mais en quoi l'incertitude sur le sort de ce trophée peut-elle amoindrir le droit du 3e chasseurs d'Afrique à une récompense déterminée par un décret, légale et non arbitraire ? La prise de l'étendard des lanciers de Zacatécas n'est pas douteuse, pas plus que son envoi au commandant en chef de l'armée du Mexique. Qu'il ait ensuite disparu par négligence, oubli, accident ou toute autre cause, qu'importe ? En avions-nous la garde, et pouvons-nous être rendus responsables de sa perte ? Assurément non. Le décret du 13 juin 1859 n'a pas été abrogé. Il en a même été fait application au 57e de ligne qui, pendant la guerre de 1870, avait pris un drapeau prussien. Des villes qui se sont illustrées par l'énergie de leur défense ont vu, récemment encore, décorer leur écusson, par extension évidente du même décret. Enfin, la conduite du 3e chasseurs d'Afrique pendant la dernière période de la guerre du Mexique et son héroïsme à la bataille de Sedan ne l'ont-ils pas rendu plus digne encore de l'honneur que nous avons voulu réclamer pour lui ?

Nous le disons bien haut : il y a un droit incontestable. Il n'existe pas de prescription pour les actions d'éclat comme pour les crimes. Le temps n'enlève rien à leur beauté, à leur mérite. Elles

peuvent même, on le voit, sans risquer d'être oubliées, se passer de la consécration d'une récompense. Patrimoine du régiment et de la nation, leur souvenir demeure impérissable. Le brigadier Pierre, aujourd'hui employé à la Compagnie algérienne, habite la province de Constantine, bien près de son ancien régiment. Nous espérons qu'il ira revoir le 3e chasseurs d'Afrique et qu'accueilli comme il le mérite, il sentira battre son cœur en voyant que son nom, connu de tous, y reste toujours honoré.

La colonne du Parc rentra le 15 décembre à Durango.

Le 4 janvier 1865, le 4e escadron, sous les ordres du capitaine Adam, quitta cette ville pour faire partie d'une colonne commandée par le lieutenant-colonel Cotteret, du 62e de ligne, et comprenant un bataillon de ce régiment avec une section d'artillerie. Cette colonne, arrivée le 30 janvier à Mazatlan, opéra sans relâche dans la partie la plus habitée du Sinaloa. Au village de Halpia, elle surprit la guérilla de Pacheco, forte de 100 cavaliers; mais celle-ci parvint à s'échapper, ne perdant qu'un homme.

Le 1er peloton du 4e escadron, détaché à San Sebastiano, en Sinaloa, rentra le 14 mai à Mazatlan, et s'embarqua le 17, sur l'Océan Pacifique pour Guaymas, en Sonora, où les pelotons de MM. de Torrebren et d'Archambault avaient touché terre deux ou trois jours plus tôt.

Combat de la Pasion. — Le 21 mai, à minuit, toutes les fractions débarquées du 4e escadron montèrent à cheval, pour faire partie, sous les ordres du colonel Garnier, du 51e, d'une colonne comprenant neuf compagnies de ce régiment et deux obusiers de montagne, qui avait pour mission de s'emparer, à huit lieues de Guaymas, de l'autre côté d'une plaine large de sept lieues, d'un défilé occupé par Pesquiera, ancien gouverneur de la Sonora. L'effectif des Mexicains était de 2500 hommes selon les uns, de 3500 selon les autres. On savait que leur infanterie était soutenue par 6 ou 8 pièces de canon.

Bien qu'il fît nuit, la chaleur était étouffante. On avait à peine fait une lieue que deux coups de feu se firent entendre à la tête

de la colonne. Notre marche était éventée. Au point du jour, nous avions fait cinq lieues. L'escadron qui, pendant la nuit, avait couvert le flanc gauche passa à l'avant-garde. A ce moment, un léger nuage de poussière signala la fuite d'une troupe de cavalerie. Le commandant du Ferron reçut l'ordre de la poursuivre. Il franchit trois lieues en plaine au trot et au galop, puis s'engagea en colonne par un dans un sentier étroit et pierreux bordé de broussailles, et parvint à l'entrée d'un défilé en pente douce qui allait se rétrécissant vers le fond d'une gorge gardée par les Mexicains. Deux pièces étaient braquées à droite et à gauche sur le sentier que nous suivions. Sans perdre une seconde, le commandant du Ferron commanda la charge. L'escadron se précipita sur le camp ennemi, le traversa dans sa longueur, culbutant et sabrant tout ce qui se trouvait sur son passage, et atteignit ainsi le défilé lui-même. Il n'était ni possible ni utile de nous y engager. Revenus de leur surprise, les Mexicains gravissaient les flancs du passage, et dirigeaient sur nous un feu très vif, sous lequel nous nous ralliâmes en bon ordre à 600 mètres en arrière. On constata alors l'absence de M. de Torrebren, du brigadier Bourgain et des chasseurs Nominé et Le Hémonit. Leurs cadavres furent retrouvés lorsque l'infanterie de la colonne nous rejoignit et eut délogé les Mexicains. Le capitaine Adam avait reçu une balle de revolver au pied droit. Cette affaire eut pour résultat la dispersion des dissidents. La colonne Garnier était la première qui pénétrait dans la Sonora.

Le général de Castagny fit paraître l'ordre du jour ci-après :

ORDRE DE LA DIVISION

La garnison de Guaymas vient de s'illustrer par un nouveau fait d'armes. Le 22 de ce mois, elle a surpris et dispersé, au Rancho de la Pasion, les forces de Pesquiera et de Moralès, fiers de leurs 2 500 hommes et de leurs 10 pièces de canon.

En peu de temps, ces bandes ont été mises en fuite, perdant leurs vivres, leurs effets, 40 000 cartouches, 65 charges de canon, 200 fusils, 130 lances, 50 selles, des chevaux et des mulets. L'importance de ce succès est encore plus grande au point de vue politique que sous le rapport militaire.

Honneur aux braves qui l'ont obtenu !

Le 4e escadron du 3e chasseurs d'Afrique vient d'ajouter à l'histoire de ce beau régiment une de ses plus belles pages.

Je cite comme s'étant particulièrement distingués :

MM. le commandant du Ferron, qui a conduit ses cavaliers avec la plus grande valeur et la plus audacieuse énergie ;

Le capitaine Adam, blessé au pied droit, officier déjà connu pour sa brillante valeur et qui, dans cette circonstance, a été remarquable par son audace et son entrain ;

Le lieutenant Rœderer, officier d'une bravoure à toute épreuve ;

Le vétérinaire Huthœfer, qui, pendant toute l'action, a été avec les officiers à la tête des pelotons ;

Le sous-lieutenant de Torrebren, officier plein d'entrain, tué dans cette rencontre ;

Le maréchal des logis chef Degroote, très brave soldat ;
Le maréchal des logis Chabert, id.
id. Boquet, id.
Le brigadier-fourrier Sabot, id.
Le brigadier Galtier, id.
Le chasseur Laget, id.
id. Dauvergne, id.
id. Baumann, blessé ;
Le brigadier Bourgain, tué ;
Le chasseur Nominé, id.
id. Le Hémonit, id.

Mazatlan, le 30 mai 1865.

Le général commandant la division,
Signé : DE CASTAGNY.

Le 23 juillet, le 4e escadron partit, avec quelques compagnies du 51e de ligne et deux pièces de montagne, pour Hermosilla, à trente-huit lieues dans l'intérieur, et à huit lieues de Los Urès, capitale de la Sonora. Le 5 octobre, il rentra à Guaymas. Le 12, la première division du même escadron, avec MM. Rœderer et O'Kelly, s'embarqua pour Mazatlan, où elle arriva le 19. La deuxième division, commandée par le capitaine Adam, ayant sous ses ordres MM. Boquet et d'Archambault, resta à Guaymas.

A son arrivée à Mazatlan, M. Rœderer reçut sa nomination de capitaine. M. O'Kelly prit le commandement de la 1re division avec laquelle il s'empara, le 6 novembre, dans une marche de

nuit, d'un courrier très important appartenant aux dissidents de Sinaloa. En rentrant à San-Sebastiano, le lendemain matin à 6 heures, il enleva un détachement de cavalerie mexicaine. Le trompette Vomeson abattit d'un coup de sabre le poignet droit du lieutenant qui commandait cette troupe et le fit prisonnier.

Informé, le 29 novembre, qu'un poste de 40 à 50 cavaliers était établi un peu en avant de Palos Prietos, M. O'Kelly sortit de Mazatlan, le lendemain matin à 5 heures et demie, avec 26 chevaux de sa division. Une heure après, il tombait à l'improviste sur ce poste, dont le commandant, 1 officier et 5 hommes restèrent sur le terrain. La division ramena à Mazatlan un enfant de 13 à 14 ans fait prisonnier, six chevaux et une vingtaine d'armes diverses.

Revenons maintenant au 5e escadron. Après le combat de Guadalupe, un séjour à Rio Florido, puis à Durango, il était parti pour Nazas, où il fit partie de la colonne Aymard, jusqu'au 15 janvier 1865. Puis il fut détaché dans le nord, fit plusieurs pointes hardies et revint à Nazas. Le 15 avril, il rentra à Durango, opéra avec la brigade Aymard diverses reconnaissances aux environs, et vint avec elle à Mazatlan où il retrouva, le 11 mai, le 4e arrivé six mois plus tôt dans cette place.

Le 20 octobre, il repartit avec la brigade Aymard et rentra le 7 novembre à Durango.

Combat de San Carlos. — Dans les premiers jours de décembre, une petite colonne composée de trois compagnies du 18e bataillon de chasseurs et d'un peloton du 5e, commandé par M. Godinet, quitta Durango, se dirigeant vers Napini où des bandes avaient été signalées. Une commission de remonte, dont faisaient partie MM. Jeantet, sous-lieutenant, et Huthœfer, vétérinaire, marchait avec la colonne qui rétrogradait vers Durango, lorsqu'elle apprit qu'elle était suivie par une bande considérable sortie de Parras.

La colonne revint sur ses pas, éclairée par le peloton de M. Godinet. Celui-ci, à la sortie du village de San Carlos, se trouva subitement en face de 400 à 500 cavaliers ennemis. Comme il était de

tradition d'attaquer toujours, il n'hésita pas à les charger avec ses 25 chasseurs et resta maître du terrain; mais ce brave officier paya son succès de sa vie. Il fut tué d'un coup de lance dans la mêlée. M. Jeantet rallia le peloton et chargea de nouveau. Quand l'infanterie arriva, tout était terminé. Malheureusement notre vaillante petite troupe avait été très éprouvée. Cette affaire lui coûtait plusieurs morts :

MM. Godinet sous-lieutenant ;

Huthœfer, vétérinaire en second, qui avait chargé avec lui ;

Les chasseurs Roches, Mariller, Donat, Samson, Moreau et Connestable. M. Jeantet fut atteint d'une balle à l'épaule. 3 chasseurs furent légèrement blessés.

50 cadavres de Mexicains jonchaient le terrain du combat.

L'escadron entier battit le pays pendant un certain temps, à la poursuite de bandes qu'il ne put atteindre. Il incendia quelques villages et rentra à Durango.

Combat d'El-Présidio. — Dans les premiers jours de l'année 1866, une division du 4e escadron, commandée par M. O'Kelly, fut attachée à une colonne franco-mexicaine de 700 hommes, placée sous les ordres du chef de bataillon de Locmaria. Cette colonne se trouvant à El-Présidio, village voisin de Mazatlan, fut attaquée et enveloppée, le 19 mars, par toutes les forces de Corona, formant un total de près de 5 000 hommes. Après une lutte acharnée qui dura de 1 heure et demie à 5 heures du soir, elle se jeta en avant avec un tel élan, pour faire une trouée, que, malgré son écrasante supériorité numérique, l'ennemi recula en désordre, abandonnant ses blessés, deux pièces d'artillerie et une grande quantité d'armes et de munitions. La colonne, libre de ses mouvements, put regagner Mazatlan.

Le maréchal Bazaine cita à l'ordre de l'armée :

M. O'Kelly, sous-lieutenant, pour avoir chargé avec une grande bravoure à la tête de ses hommes ;

Le chasseur Didelot, pour avoir sabré les servants d'une pièce qui fut enlevée.

Combat de Callejou-el-Baron. — Le 3 mai, la colonne du commandant de Locmaria sortit de Mazatlan, pour aller au devant de Corona, qui descendait de Culiacan, à la tête de renforts recrutés dans la Sonora. La colonne comprenait 500 hommes du 62e de ligne, 52 chasseurs de l'escadron du capitaine Adam, 3 obusiers de montagne et des contingents mexicains. Elle fut attaquée avec une véritable furie, le 6 mai, à 9 heures du matin, au bivouac de Callejou-el-Baron, sur le Rio de Mazatlan, par Corona en personne, à la tête de 1 800 hommes des trois armes.

Le commandant de Locmaria lança aussitôt 300 hommes au pas de course à la baïonnette. Leur élan fit plier les troupes de Corona, auxquelles M. Santelli, sous-lieutenant au 62e, à la tête de sa section, enleva une pièce de canon. Une charge de nos chasseurs et des Mexicains acheva de mettre l'ennemi en déroute. Nous lui enlevâmes une seconde pièce. C'était un canon rayé que nous avions perdu au combat de San Pietro. La poursuite fut poussée pendant deux lieues. Corona abandonna sur le terrain 80 morts, 130 blessés, beaucoup d'armes et de munitions.

Notre colonne eut 7 tués, dont le sous-lieutenant Hubert, du 62e, et 17 blessés.

Le maréchal accorda, à l'occasion de ce combat, l'honneur d'une citation à l'ordre de l'armée aux militaires du régiment dont les noms suivent :

MM. Adam, capitaine, officier de cavalerie consommé, qui a montré la plus grande énergie et la plus grande intelligence;

O'Kelly, sous-lieutenant, officier vigoureux et brave, qui s'est fait remarquer dans toutes les circonstances ;

D'Archambault, sous-lieutenant, a conduit son peloton avec vigueur et intelligence ;

Le maréchal des logis Chabert, excellent sujet, vigoureux et brave ;
id. Lorioz, remarquable par sa bravoure ;
id. Galtier, id.

Le brigadier Breuilh, blessé au premier rang ;
id. Dauvergne, toujours au premier rang de la charge ;

Le chasseur Cranner, id.
id. Romanin, id.
id. Lafauge, id.

Le trompette Gérard, toujours au premier rang de la charge ;
Le chasseur Delasseau, brave soldat très méritant, blessé ;
id. Fayat, blessé mortellement d'une balle à la poitrine ;
Le trompette Vomeson, qui a toujours donné l'exemple du plus grand courage.

Combat de Palos Prietos. — Dans la nuit du 11 au 12 septembre, vers 2 heures du matin, le village de Palos Prietos, poste avancé de Mazatlan, fut enveloppé par des forces considérables évaluées à 4 000 cavaliers et fantassins, qui s'attendaient à faire bon marché de la poignée d'hommes chargés de la défense. Ce corps mexicain était commandé par Corona, qui voulait tenter un effort décisif sur Mazatlan.

Le capitaine de la Taste occupait Palos Prietos avec deux compagnies du 62e, une compagnie du 7e bataillon de Cazadores et deux pièces de canon. Ce brave officier soutint vaillamment le choc de l'ennemi. Une lutte à outrance, corps à corps, s'engagea de part et d'autre. Les Mexicains parvinrent à franchir les premières barricades et entourèrent une de nos pièces, que nous parvînmes à leur arracher au prix des plus grands efforts. 70 d'entre eux furent tués sur place.

Le colonel Roig, commandant de Mazatlan, instruit de ce qui se passait, fit immédiatement partir pour Palos Prietos le commandant Robillard à la tête de trois compagnies du 62e, du reste du bataillon de Cazadores et de toute la cavalerie disponible. Il resta de sa personne à Mazatlan, en prévision d'une attaque sur ce point un peu dégarni.

Les renforts atteignirent Palos Prietos à 4 heures. La cavalerie ne comptait que 55 sabres, officiers compris, sous les ordres du capitaine Adam. Notre arrivée mit fin au combat. A 6 heures, le capitaine Adam fut envoyé, avec ses chasseurs et une cinquantaine de cavaliers mexicains, dans la direction de Casa Blanca, pour s'assurer que l'ennemi ne préparait pas un retour offensif. Il y trouva la cavalerie de Corona, qu'il fit attaquer de suite, bien que le terrain fût défavorable, par les pelotons mexicains. Ceux-ci furent ramenés par un groupe de 200 cavaliers. Le capitaine Adam

lança aussitôt à leur secours les pelotons de MM. Boquet et O'Kelly, auxquels se joignit M. d'Archambault, bien qu'il n'eût avec lui que deux ou trois hommes.

L'élan de cette petite troupe fut, comme toujours, admirable. Elle culbuta l'ennemi en lui tuant plusieurs hommes ; mais le choc avait aussi été meurtrier pour le 1er peloton. M. Boquet était grièvement blessé. 14 chasseurs étaient morts ou sérieusement atteints. Le reste de l'escadron n'en continua pas moins la charge, qui passa comme un ouragan, jetant l'ennemi en pleine déroute et le poursuivant à toute bride, jusqu'au moment où, pêle-mêle, vainqueurs et vaincus vinrent donner dans une embuscade de 700 à 800 fantassins et de 500 à 600 cavaliers. Ceux-ci furent tellement épouvantés par la trombe qui s'abattait sur eux, qu'ils firent une décharge générale au hasard et prirent la fuite.

Les nôtres s'étaient arrêtés et ralliés au plus vite. A peine l'escadron reformé eut-il commencé son mouvement rétrograde, que la cavalerie ennemie, revenue de sa panique, arriva sur nous à plein galop, suivie par l'infanterie qui se déployait. Recommencer la lutte dans ces conditions eût été une folie inutile. Nous continuâmes la retraite sans nous laisser entamer, jusqu'au moment où les tirailleurs de Palos Prietos, qui s'étaient avancés, purent nous recueillir.

Le 4e escadron avait eu dans cette rencontre 12 chasseurs tués. Le sous-lieutenant Boquet et le brigadier-fourrier Paradis étaient grièvement blessés. Nous avions en outre perdu 9 chevaux tués ou disparus.

Le combat de Palos Prietos donna lieu à l'ordre du jour ci-après du maréchal commandant en chef :

ORDRE GÉNÉRAL

Le maréchal commandant en chef se fait un devoir de citer les noms de ceux qui, le 12 septembre dernier, à la journée de Palos Prietos, se sont le plus distingués :

Au 4e escadron du 3e chasseurs d'Afrique :

MM. Adam, capitaine. Officier de la plus haute valeur. A abordé cinq fois l'ennemi avec la plus grande intrépidité ;

Boquet, sous-lieutenant. A conduit son peloton avec la plus grande vigueur. Blessé d'une balle qui lui a fracassé le bras droit ;

D'Archambault, sous-lieutenant. S'est distingué par son intelligence et sa bravoure ;

O'Kelly, sous-lieutenant. S'est distingué par son intelligence et sa bravoure ;

Les maréchaux des logis Lorioz, blessé ;
Manceïni ;
Weinshmer ;
Chabert ;
Canuet ;
Le brigadier fourrier Paradis, blessé grièvement ;
Le brigadier Dauvergne ;
Le chasseur Romanin, blessé grièvement ;
Le trompette Gérard.

} Ont donné l'exemple de la plus grande bravoure.

Mexico, le 30 octobre 1866.

Le maréchal commandant en chef,

Signé : BAZAINE.

Combat de Tenguencha. — Le 5e escadron avait quitté Durango, le 2 février 1866, pour rejoindre la brigade Aymard à Léon, où il arriva le 6 mars. Il l'accompagna dans ses expéditions contre le corps de Régulès, dont le camp fut surpris, le 18 mars, aux environs de Tenguencha. Attaquées avec un élan superbe, les troupes dissidentes, forte d'environ 2000 hommes, furent mises en complète déroute. Elles laissèrent entre nos mains 1 drapeau, 2 étendards, 735 chevaux, 45 mulets, 420 fusils, 260 lances, 90 sabres et 4000 cartouches.

Combat de Frias. — Le 15 mai, à la suite de marches habilement combinées, le général Aymard se trouva en présence de 450 cavaliers des bandes de Sedesma, Quesada, Ravera, commandés par Domenzaïn et établis au rancho de Frias. Il brusqua l'attaque. L'escadron du capitaine Aubert coupa à l'ennemi toute retraite par les bois, pendant que deux compagnies du 7e bataillon de chasseurs et les voltigeurs du 51e, conduits par le général en personne, abordaient directement le rancho.

Domenzaïn, se voyant dans une situation critique, forma rapidement ses escadrons et, après une décharge générale, les lança sur le nôtre, qui lui fit payer cher son audace. Imitant avec beaucoup de calme le mouvement de l'ennemi, le commandant du Ferron déploya le 5e escadron en bataille et, chargeant à fond avec un ensemble remarquable, culbuta tout ce qu'il avait devant lui, dispersa la cavalerie de Domenzaïn en lui infligeant de grosses pertes, et la poursuivit pendant deux lieues.

L'escorte du général, conduite par son officier d'ordonnance, M. de Lauzun, chargea aussi quelques groupes. D'autres, croyant échapper à nos sabres, tombèrent sous les balles des chasseurs à pied.

L'ennemi perdit 60 tués, 80 blessés, 100 armes diverses et 170 chevaux. Dans ce combat, l'honneur revint surtout à la cavalerie, entraînée par le commandant du Ferron et le capitaine Aubert avec une vigueur et une intelligence de premier ordre. Il ne nous coûta que 5 hommes et 3 chevaux blessés.

Le maréchal cita à l'ordre du corps expéditionnaire :

MM. le commandant du Ferron, qui a conduit sa troupe avec une grande habileté ;

Le capitaine Aubert, officier des plus intrépides, toujours en tête de la charge ;

Le capitaine en second Rapp [1], qui a tué quatre ennemis de sa main ;

Le brigadier-fourrier Morphy, le brigadier Baumelin, qui ont abordé l'ennemi les premiers.

Après des marches nombreuses et pénibles à la poursuite des bandes qui infestaient le pays, la brigade Aymard fut rappelée à Mexico. Elle y arriva le 24 août.

Le 2 octobre, le maréchal prit le commandement d'une colonne comprenant le 5e escadron, et rentra, le 10, après avoir parcouru 76 lieues en 7 jours. A son retour à Mexico, l'escadron fut dirigé sur Puebla, où il arriva le 20 octobre. Il fut chargé de la surveillance de la route entre Perrotte, San Andrès et Téhuacan. Puis il

1. Aujourd'hui général de division commandant la 1re division de cavalerie.

se sépara de la brigade Aymard et atteignit, le 18 décembre, Orizaba, après avoir parcouru, dans cette année 1866, 916 lieues. Pendant son séjour à Orizaba, il escorta les convois qui transportaient à la Vera Cruz le matériel de l'armée et les malades. L'évacuation du Mexique était en effet commencée.

Le 16 février 1867, nos deux escadrons, séparés depuis longtemps, se réunirent à l'hacienda de Taverasman, à 4 lieues d'Orizaba, premier point de concentration du corps expéditionnaire avant son embarquement. Le 4e escadron arrivait de Mazatlan, qu'il n'avait pas quitté depuis le combat de Palos Prietos.

Chaque jour, des régiments, des escadrons partaient pour Paso del Macho, où ils prenaient le chemin de fer de la Vera Cruz. C'est là que furent vendus à vil prix tous les animaux appartenant à l'armée française. Arrivés à notre tour à Paso del Macho, nous y vendîmes pendant cinq jours chevaux et harnachements. Le 28 février, nous reçûmes l'ordre de partir pour la Vera Cruz, où nous arrivâmes, le 1er mars, à 1 heure du matin. A 8 heures, nous commencions notre embarquement sur le transport l'*Eure*, qui leva l'ancre à 11 heures.

Le 30 mars, après une magnifique traversée, nous étions en vue de Gibraltar; le 1er avril, nous touchions à Oran; le 3, à Alger; le 9, à Philippeville.

Le colonel de Montarby, avec l'étendard et le 1er escadron, capitaine Cazaux, conduisant en main les chevaux du 2e, vint au devant de nous jusqu'au port de débarquement. Nous partîmes pour Constantine avec deux compagnies de tirailleurs arrivant comme nous du Mexique, et nous fûmes reçus au Pont d'Aumale par le général Perrégaux, commandant la province, accompagné de tous les officiers sans troupe de la garnison. Précédés par lui, nous fîmes, à 10 heures du matin, notre entrée à Constantine.

L'effectif des deux escadrons n'était que de 193 hommes. Le tableau de la page suivante donnera une idée des mutations qu'avait subies le corps d'officiers depuis notre départ.

PERSONNEL DES OFFICIERS ARRIVANT DU MEXIQUE A LEUR ARRIVÉE A CONSTANTINE

ÉTAT-MAJOR

MM. Aubert, chef d'escadrons ;
Rapp, capitaine adjudant-major.

4e ESCADRON

MM. Jacquin, capitaine commandant ;
Cibot, lieutenant en 1er ;
d'Archambault, sous-lieutenant ;
O'Kelly, id.
Batut, id.
Leclerc, id.
Boquet, id.

5e ESCADRON

MM. Bischoff, capitaine commandant ;
Bonn, capitaine en second ;
Lapierre, lieutenant ;
Jeantet, sous-lieutenant ;
Torel, id.
Badenhuyer, id.
Feuillat, id.
de Pierre, id.

L'effectif en hommes et en chevaux du régiment était très affaibli. Les escadrons du Mexique, partis à 350 hommes et 300 chevaux, rentraient démontés avec 193 hommes.

Deux mois plus tôt, le 3e chasseurs d'Afrique avait fourni 200 hommes et 100 chevaux pour concourir à la réorganisation du 4e. Ce détachement avait été conduit par M. de Boisayrault, sous-lieutenant, qui, se trouvant à la suite, passait aussi au 4e chasseurs d'Afrique, en formation à Mostaganem.

Une décision ministérielle prononça peu après la réduction des quatre régiments de chasseurs d'Afrique à l'effectif de 1 000 hommes et 750 chevaux, tout à fait insuffisant pour le service que ces corps avaient à fournir.

Peu de semaines après notre retour, nous eûmes la douleur

d'apprendre la mort du capitaine Adam. Ce brave officier, qui se rendait en France pour jouir d'un congé de convalescence, succomba pendant la traversée. Cette perte fut cruelle pour le régiment, qui s'honorait de compter dans ses rangs un officier plein de valeur, apte à remplir avec distinction toutes les missions qu'on pouvait lui confier.

Un autre officier, jeune et brillant entre tous, avait aussi trouvé la mort vers la fin de cette longue campagne. C'était M. Duvallon. Détaché comme officier d'ordonnance près du général du Barail jusqu'à sa rentrée en France, il fut ensuite employé dans les Terres-Chaudes comme second du colonel Dupin. Frappé de trois balles dans un combat maladroitement engagé par ce chef de contre-guérilla, il mourut sur le bateau qui le ramenait en France.

CHAPITRE XVII

Evénements en Algérie pendant la guerre du Mexique. — Colonne Séroka. — Colonne de Lacroix. — Colonne Périgot. — Colonne de Sétif. — Combat de Takitount. — Le maréchal des logis chef Bergasse. — Bertrand et Ralon. — Colonne du Sud. — Misère, choléra, famine. — Le colonel de Montarby, passé aux chasseurs de la garde, est remplacé par le colonel de Galliffet. — Guerre contre la Prusse. — Armée du Rhin. — Le régiment escorte l'empereur et passe à l'armée de Châlons. — Bataille de Sedan. — Capitulation. — Armée de la Loire. — Combats de Villeneuve-Indret, de Tavers et de Josnes. — Retraite sur le Mans. — Combats de Loué et de Saint-Melaine. — Armistice. — Retour en Algérie. — Licenciement du 1er chasseurs d'Afrique de marche. — Le colonel Flogny prend le commandement du régiment. — Retour à Constantine.

Le récit de la campagne du Mexique, sur laquelle s'est naturellement concentré l'intérêt pendant sa durée, nous a conduits bien loin des escadrons d'Algérie. Résumons les événements de moins d'importance auxquels ils ont pris part. Ils sont encore dans leur ensemble dignes d'être inscrits à l'historique du régiment, et font partie du long et patient travail auquel la France doit une superbe colonie prête aujourd'hui, grâce à l'armée qui l'a conquise, pacifiée et organisée, à indemniser la Métropole des sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle lui a coûtés.

Le 13 novembre 1862, le 2e escadron, alors détaché à Bône, fut dirigé sur Souk Ahras, pour surveiller la frontière de Tunisie. Ce fut une simple marche militaire de trois semaines suivie d'un séjour à La Calle. L'escadron rentra, le 2 janvier 1863, à Constantine.

Dans les premiers jours de l'année suivante, en prévision d'un envoi de renforts au Mexique, le 6e escadron, désigné pour les fournir, fut démonté, sauf les officiers, rappelé de Biskra à Constantine et porté à l'effectif de 8 officiers et 150 hommes de troupe. Cet escadron ne partit pas, mais il resta sans chevaux pendant plusieurs mois.

Colonne Séroka. — Un chérif qui parcourait les Mouïas, à quelques lieues de Constantine, cherchait à soulever les populations de ces montagnes. Le 1er escadron partit, le 27 mars, enleva le perturbateur et le ramena à Constantine. Ce même escadron fut dirigé, le 12 avril, sur Biskra, pour faire partie d'une colonne volante qui, sous les ordres du colonel Séroka, parcourut la région du sud, séjourna jusqu'à la fin de juin à Tuggurth et revint par le Hodna. L'escadron rentra, le 15 juillet, à Constantine.

Le 2e escadron en était parti, le 20 mai, pour Tébessa. Il y fut rejoint, le 17 juin, par le 3e. L'un et l'autre entraient dans la composition d'une colonne mobile formée pour opérer sur la frontière de Tunisie, sous la direction du général d'Exéa. Le lieutenant-colonel de la Jaille prit le commandement de la cavalerie, qui comprenait en outre un escadron du 3e chasseurs de France et un du 3e spahis.

Le 3e escadron quitta la colonne à la fin de juillet et rentra à Tébessa. Le 2e continua l'expédition qui finit, le 12 août, à La Calle.

Le 6e escadron, monté sur des chevaux pris sur l'ensemble du régiment, quitta Constantine, le 5 juillet à 10 heures du soir, et marcha toute la nuit jusqu'à Milah, d'où il fut dirigé le lendemain sur Zeraïa, pour faire partie d'une colonne commandée par le colonel Ferrabouc. Le 1er escadron rentré, comme nous l'avons dit, de Tuggurth, le 15 juillet, fut mis en route pour Zeraïa, le 16, à 3 heures du matin et y arriva dans la journée. Le chef d'escadrons Allavène commandait ce groupe de cavalerie. La colonne n'eut à jouer qu'un rôle d'observation. Le 6e escadron en fut détaché trois semaines plus tard et envoyé à Biskra, où il fut rejoint par le 2e, compris comme lui dans la formation d'une colonne qui devait opérer dans le sud, sous les ordres du colonel Séroka. Deux escadrons et demi du 3e chasseurs de France et un escadron de spahis complétaient la cavalerie commandée par le lieutenant-colonel de la Jaille.

Colonne de Lacroix. — Le 6e escadron, les chasseurs de France et les spahis arrivèrent à El-Baâdj le 24 août. Le 2e escadron les

rejoignit, le 29, et la colonne y stationna jusqu'au 4 septembre, date à laquelle, au lieu de continuer sa route vers le sud, elle reçut l'ordre de se porter dans le Hodna, où une insurrection venait d'éclater. Arrivée à M'silah, le 17 septembre, elle y fit sa jonction avec celle du colonel de Lacroix. Celui-ci se mit en marche vers Bou-Saâda, qu'il atteignit le 20.

Le 30, le lieutenant-colonel de la Jaille fut envoyé en toute hâte avec la cavalerie à Teniet-el-Rih, pour soutenir le goum du bach-aga attaqué par les insurgés et vivement ramené par eux. Il arriva à 5 heures sur le lieu de l'action. Les chasseurs de France, qui étaient en tête, entamèrent la charge contre de l'infanterie cachée dans des broussailles, sur un terrain très difficile. Ils furent suivis par les spahis. Nos escadrons se dispersèrent ensuite en tirailleurs, débordèrent les ailes de l'ennemi et achevèrent sa défaite. Ils protégèrent les derrières de la colonne pendant son retour à Bou-Saâda, où elle rentra à 8 heures du soir.

Le 2 octobre, les Arabes attaquèrent notre camp. Ils furent repoussés par l'infanterie et l'artillerie, sans que la cavalerie eût à intervenir. Le colonel de Lacroix se porta le lendemain sur l'Oued-Mendjedel. L'insurrection se calmant, le colonel Séroka reprit, le 8 octobre, sa direction primitive, traversa le Hodna, les Zibans et atteignit Ouargla, où il prit position.

Colonne Périgot. — Le 1er escadron, resté à Zeraïa, passa à la colonne du général Périgot, avec laquelle il partit le 12 septembre. Après avoir parcouru la Kabylie, il fut renvoyé à Bordj-bou-Arréridj, où il séjourna jusqu'à la fin de novembre, époque à laquelle il rentra à Constantine, venant de passer huit mois sous la tente.

Le lieutenant-colonel de la Jaille, nommé colonel au 1er hussards, et remplacé par M. Bonvoust, passa, le 24 décembre, le commandement de la cavalerie de la colonne Séroka au colonel de Montarby. Cette colonne quitta Ouargla, le 1er janvier 1865, rentra à Biskra par Tuggurth et y resta organisée en colonne d'observation.

Colonne de Sétif. — Après un séjour de six semaines à Constantine, le 1er escadron se remit en route, le 12 janvier, pour rejoindre à Sétif le colonel Zentz, du 63e, chargé de diriger des opérations dans cette région. Cette colonne passa près de deux mois aux environs de Takitount et livra, le 11 avril, un combat auquel notre escadron prit une part active jusqu'au moment où l'ennemi se retira dans la montagne. Le 26 avril, il fut envoyé au bordj de Takitount, sous les ordres du colonel Hainglaise, du 3e chasseurs, à la suite d'une affaire malheureuse, dont nous devons dire quelques mots. Dans la matinée, les Kabyles avaient dirigé sur le bordj une attaque couronnée de succès. Un lieutenant du 66e, 5 hommes du même corps et un du 3e chasseurs de France avaient été tués. L'ennemi enleva une partie du matériel du bordj, dont la garnison se laissa démoraliser. Le 1er escadron reçut l'ordre d'aller la renforcer.

Dans la nuit du 28 au 29, des coups de feu partis de toutes les crêtes environnantes tinrent les défenseurs du bordj sous les armes. Une balle atteignit légèrement un de nos chevaux.

Combat de Takitount. — Le 1er mai, à 9 heures du matin, les insurgés prononcèrent une nouvelle attaque. Notre escadron sauta en selle. La 1re division, commandée par le capitaine Cazaux, se porta sur la ligne des tirailleurs d'infanterie, s'y déploya rapidement et força les Kabyles à se retirer sur le plateau du bordj. Ils continuèrent toutefois à tirailler de loin pendant trois heures. Le colonel Hainglaise donna l'ordre de se replier vers le bordj, et fit commencer le mouvement par l'infanterie, qui alla prendre position en arrière pendant que la cavalerie contenait l'ennemi. Lorsque la seconde position fut occupée, le capitaine Cazaux se mit en retraite à son tour; mais, sans attendre qu'elle fût rejointe, l'infanterie abandonna le mamelon qu'elle couronnait, et notre division sans soutien aurait couru de gros risques si la vigueur que déploya le maréchal des logis chef Bergasse n'avait permis de réparer la faute commise. A peine l'infanterie eut-elle abandonné sa position, que celle-ci fut en un instant couverte de Kabyles qui nous barraient

le passage. Le capitaine Cazaux, qui était encore à 300 mètres de là, dirigeant ses tirailleurs, s'aperçut vite du danger. D'un geste énergique, il désigna le mamelon à ses hommes, en criant : « En avant! » Cet ordre fut entendu par Bergasse, qui commandait un groupe de 12 chasseurs laissés avec les troupes à pied. Rassemblant aussitôt ses hommes et leur donnant l'exemple du plus intrépide élan, il se précipite vers le mamelon, où il arriva le premier, précédant ses chasseurs de plus de 50 pas. Les Kabyles, stupéfaits d'une pareille audace et voyant nos cavaliers arriver sur eux à toute bride, se replièrent en désordre, quoi qu'ils fussent plus de 150.

Cet acte de bravoure n'obtint pas la récompense qu'il méritait. La citation qui lui était due se trompa d'adresse et fut accordée à un officier du 63e, M. Moinot, celui-là même qui commandait le peloton d'infanterie chargé de la garde du mamelon et qui eut, il est vrai, le courage de revenir sur ses pas, seul, pour se mêler aux chasseurs déjà maîtres de la position. Les chasseurs d'Afrique, dont l'attitude énergique avait un peu relevé le moral d'une troupe péniblement atteinte par l'échec du 26, reçurent quelques mots d'éloges donnés de vive voix. La bravoure du maréchal des logis chef Bergasse fut laissée dans l'ombre, et la récompense qui lui était due revint à un autre. Il n'est que juste de lui rendre ici l'hommage qu'il mérite.

Le 1er escadron rentra, le 7 juillet, à Constantine. Il en repartit, le 7 novembre, pour aller relever à Biskra le 3e, désigné pour faire partie d'une colonne qui allait opérer dans le Sud.

Colonne du Sud. — Cette colonne, formée à Biskra, sous les ordres du colonel Arnaudeau, commandant la subdivision de Batna, avait la composition suivante :

Un bataillon et deux compagnies d'élite du 66e ;
Une compagnie du 3e zouaves ;
Deux compagnies du 3e tirailleurs ;
Une section d'artillerie ;

Un escadron du 6e chasseurs de France ; Un escadron du 3e chasseurs d'Afrique ; Une division du 3e spahis. } commandés par le chef d'escadrons de Gressot.

Elle quitta Biskra, le 13 décembre, se dirigeant sur El-Hadjira, où elle arriva le 31, en passant par Ben-Tious, Lioua, El-Rabbat, Ouled-Djellal, Sidi-Khaled, Oued-bou-el-Arimek, Aïn-el-Foouar, El-Feiser, Raz-Nebih, ligne de partage des eaux, Dzioud, Ouled-Zid, Chegga.

Comme dans toutes les expéditions vers le sud, l'eau, le bois, le drinn firent souvent défaut.

Le 31, pour gagner El-Hadjira, on marcha dans les dunes une partie de la journée. Le camp fut dressé au pied du village. L'eau y était abondante mais saumâtre. Le bois et le drinn étaient rares. On commença, le 1er janvier 1866, la construction d'une redoute qui fut terminée le 6. Le colonel Arnaudeau y laissa les compagnies du centre, les hommes et les chevaux fatigués, et fit partir sa colonne ainsi allégée pour Ouargla, où elle arriva le 8. Nous y trouvâmes beaucoup d'eau, ni bois, ni drinn. Les indigènes nous en procurèrent un peu. Le temps était très froid. La pluie tombait à torrents. Beaucoup de chevaux qui, privés d'eau pendant la marche, en avaient fait abus en arrivant, furent pris de coliques.

La colonne quitta Ouargla le 21 janvier, rentra le 25 à El-Hadjira, y séjourna jusqu'au 26 mars, partit à cette date pour Kebib, Ben Guessa, N'goussa, Raz-Mendil et revint, le 3 avril, à El-Hadjira. Le lendemain, une effroyable tempête s'abattit sur le camp. Le vent avait une telle violence, qu'on dut renoncer à partir le 5. La colonne se mit en route, le 6, et arriva, le 9, à Tuggurth, en passant par El-Mouilah, Bled-el-Amar et la zaouïa de Temacin. Elle rentra, le 21 avril, à Biskra. Notre escadron continua sa marche jusqu'à Batna, où il put refaire ses hommes et ses chevaux épuisés par ce long séjour dans le sud.

Une cérémonie imposante eut lieu, le 28 octobre, à Constantine : ce fut l'inauguration solennelle de la statue élevée sur

la place de la Brèche au maréchal Valée. Toute la garnison y assista.

A la rentrée des escadrons du Mexique qui eut lieu, comme nous l'avons dit, vers le 15 avril, le régiment fut en entier réuni à Constantine, en prévision des complications que faisait craindre l'issue de la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche. Vers la fin de mai, quelques détachements furent envoyés à Oum-el-Aber et Aïn-Beïda. La mauvaise qualité et l'insuffisance des récoltes avaient causé dans la population indigène une grande misère qui eut pour conséquence des vols et des assassinats. Ce service de surveillance dura jusqu'aux premiers jours d'août. La pauvreté et les privations avaient aussi fait naître, ou au moins favorisé, une épidémie de choléra qui éprouva surtout les indigènes. A Biskra, en particulier, la population entière quitta l'oasis pour aller camper au dehors. Nos escadrons évacuèrent par prudence leur quartier malsain du Bardo et s'installèrent sur le plateau de Sidi-Mabrouk.

Le 30 décembre, une colonne réunie sous les ordres du colonel Arnaudeau et comprenant un peloton de chacun des 1er et 3e escadrons, quitta Biskra pour se rendre à Ouargla, en suivant le même itinéraire que celle de l'année précédente, et rentra le 14 février 1868.

A la fin du même mois, le colonel de Montarby fut appelé au commandement des chasseurs de la garde et remplacé par le colonel de Galliffet.

L'hiver avait encore augmenté la misère résultant de la disette et de l'épidémie dont nous avons parlé. Les indigènes mouraient littéralement de faim. Aussi fallut-il prendre des mesures pour protéger les récoltes pillées par les malheureux affamés. Du 18 mai à la fin de juillet, le 5e et le 6e escadrons fournirent des détachements de police aux Ouled-Rhamoun, à El-Aria et à Oued-Athménia.

L'année 1869 se passa sans aucun événement important. Nous signalerons seulement le remplacement de nos fusils par la carabine modèle 1866 modifié ; et le séjour à Jemmapes, du 26 juillet

à la fin de l'été, d'un peloton détaché pour la garde des forêts, à la suite d'incendies attribués à la malveillance. Ce peloton fut très éprouvé par les fièvres. Presque tous les hommes en furent atteints, plusieurs très gravement.

Guerre contre la Prusse. — La guerre de 1866 n'avait pas résolu au gré de la Prusse la question de l'unité allemande. Une sourde hostilité existait entre cette puissance et la France. Déjà, en 1867, la guerre avait été près d'éclater; elle était inévitable et à la merci d'un incident. Ce fut la candidature Hohenzollern qui mit le feu aux poudres. En quelques jours, ce prétexte en réalité futile, prit les proportions d'un gros événement, et la situation devint dès lors si grave que, le 12 juillet, trois jours avant la déclaration de guerre, le régiment reçut l'ordre de mobiliser quatre escadrons, et, le 18, celui de les diriger sur l'armée du Rhin.

Nos 1er, 2e, 3e et 6e escadrons quittèrent précipitamment Constantine, surpris par l'ordre de départ en pleins préparatifs. Ils arrivèrent à Philippeville le 19 et profitèrent du temps dont ils disposaient, avant l'entrée en rade des transports sur lesquels ils devaient s'embarquer, pour compléter leur organisation qui n'était qu'ébauchée.

Nous donnons ci-après la composition du cadre de l'état-major et des escadrons qui furent formés à l'effectif de 140 hommes et 120 chevaux :

ÉTAT-MAJOR

MM.
de Galliffet, colonel ;
de Liniers, lieutenant-colonel ;
Demangeon, chef d'escadrons ;
Laigneau, id.
Roux, capitaine adjudant-major ;
Jeantet, id.
Lorrain, lieutenant d'état-major ;
Quéneau, sous-lieutenant officier-payeur ;
Pfeiffer, id. porte-étendard ;
Thomas, médecin-major ;
Vilain, vétérinaire en 1er ;
Geffroy, aide-vétérinaire.

1er ESCADRON

MM.

de Linage, capitaine-commandant ;
de la Tour, capitaine en 2e ;
de Bergevin, lieutenant en 1er ;
de Pierre, lieutenant en 2e ;
Jardel, sous-lieutenant ;
de Kergariou, id.
de Boisguehenneuc, id.
Paillet, id.
Bailloud, sous-lieutenant d'état-major.

2e ESCADRON

MM.

de Varaigne du Bourg, capitaine commandant ;
Leclerc, capitaine en 2e ;
Leclerc, lieutenant en 1er ;
Renault, lieutenant en 2e ;
Zwenger, sous-lieutenant ;
Badenhuyer, id.
Petit, id.
Arney, id.

3e ESCADRON

MM.

Rapp, capitaine commandant ;
Carnause, capitaine en 2e ;
de la Moussaye, lieutenant en 1er ;
Burthez, lieutenant en 2e ;
Daustel, sous-lieutenant ;
de Vergennes, id.
de Cours, id.

6e ESCADRON

MM.

Gelez, capitaine commandant ;
de Boisaubin, capitaine en 2e ;
Bleichner, lieutenant en 1er ;
Triboulet, lieutenant en 2e ;
de Ganay, sous-lieutenant ;
de Fitz-James, id.
Gros, id.
Friédel, id.

Armée du Rhin. — Le colonel, une partie de l'état-major et le 6e escadron s'embarquèrent le 28 juillet et furent, en arrivant en France, dirigés sur Lunéville, où ils rejoignirent les 1er et 2e chasseurs d'Afrique.

Les trois autres escadrons s'embarquèrent, le 3 août, sur l'*Intrépide*, débarquèrent le 5 à Toulon, et partirent, le 6, en chemin de fer pour Commercy et Saint-Mihiel. Ce fut dans cette dernière ville que le régiment se réunit le 9 août. Le 1er et le 2e chasseurs d'Afrique y étaient depuis la veille, ainsi que notre 6e escadron. La division, qui avait à sa tête le général du Barail, campa au bord de la Meuse, à un kilomètre de la ville. Les 1er et 3e chasseurs d'Afrique étaient sous les ordres du général Margueritte, leur ancien colonel ; les 2e et 4e (celui-ci pas encore arrivé) composaient la brigade de la Jaille. Le soir même, à 8 heures, la division partit pour Metz, où elle arriva le lendemain, à 1 heure et demie de l'après-midi, après une marche de 63 kilomètres. Elle s'établit au bivouac au Ban-Saint-Martin.

Le 11 août, chacun de nos escadrons fournit 60 cavaliers de choix pour opérer une reconnaissance sur la rive droite de la Moselle. Une pluie battante tomba toute la journée. Nous fîmes 80 kilomètres aux allures vives, en passant par Borny et Nomeny, sans aucun résultat. Les chevaux, qu'on n'avait pas encore eu le temps de ferrer du derrière, rentrèrent exténués.

Le 12, à midi, la brigade Margueritte fut envoyée à Pont-à-Mousson, où des uhlans avaient été signalés. Le 1er chasseurs d'Afrique eut avec eux un engagement et ramena quelques prisonniers. Le retour fut pénible. Nous ne rentrâmes au Ban-Saint-Martin qu'assez avant dans la nuit. Un repos indispensable nous fut accordé, le 13, pour nous remettre de ces trois premières journées. Ce fut aussi le 13 qu'on décida le mouvement de retraite sur Verdun, que les Prussiens réussirent à retarder en nous forçant à accepter la bataille de Borny. Le 3e chasseurs d'Afrique était déjà sur la rive gauche de la Moselle et marchait vers Gravelotte, où il arriva sans que ses éclaireurs lui eussent rien signalé.

La retraite par la route de Verdun continua le 15. Des uhlans se montrèrent sur notre gauche, mais ne se laissèrent pas rejoindre. A 9 heures, la division de Forton, qui s'était heurtée vers Mars-la-Tour à la 5e division de cavalerie prussienne, fit demander au général du Barail de l'appuyer. Il déploya ses régiments en échelons dans la plaine de Mars-la-Tour; mais, l'affaire n'ayant pas eu de suite, nous nous rabattîmes sur Jarny où nous fîmes la grand'halte. Puis le convoi et les bagages rétrogradèrent sur Doncourt, et nos deux premiers escadrons restèrent à l'arrière-garde. Au moment où ils allaient rompre à leur tour, un escadron de uhlans se présenta devant eux. Bien qu'il tentât de se dérober, on le chargea, lui tuant quelques hommes et lui faisant 5 prisonniers. Nous rejoignîmes ensuite la division à Doncourt.

Armée de Châlons. — Le 16, la brigade Margueritte reçut l'ordre d'escorter l'empereur, qui avait remis le commandement de l'armée au maréchal Bazaine et qui, après avoir couché, le 15, à Gravelotte, prit le matin de bonne heure la route d'Étain. Cette

brigade, à la suite de la bataille livrée le jour même sur les positions s'étendant de Rezonville à Doncourt, se trouva séparée de l'armée de Metz. Après une halte à Étain, nous arrivâmes à Verdun, à 3 heures de l'après-midi. Nous y passâmes la journée du 17, ignorant encore la bataille livrée la veille et notre séparation définitive de la division du Barail. Un certain nombre d'hommes et de chevaux, ainsi que quelques officiers laissés le 16 avec les bagages, ne nous rejoignirent pas. Placés sous les ordres du colonel du 2e chasseurs d'Afrique, ils suivirent la fortune de ce régiment, qui resta enfermé sous Metz jusqu'à la capitulation. Le 17 au soir, la brigade Margueritte prit la direction de Sainte-Menehould. Elle y arriva le 18, à 4 heures du matin, et y trouva la brigade Tillard (6e chasseurs et 1er hussards) qui n'avait pu rejoindre le corps Canrobert auquel elle appartenait. Ces deux brigades furent groupées en une division, dont le général Margueritte reçut le commandement.

Nous passâmes à Sainte-Menehould trois jours pendant lesquels nous fournîmes des reconnaissances et des escortes de convoi. Le 22, à 5 heures du soir, nous nous mîmes en route pour Béruilheux d'où nous partîmes le lendemain par une pluie battante pour Monthois. La division y passa la journée du 24 et reçut l'ordre de marcher à l'avant-garde de l'armée de Châlons, qui devait se diriger vers le nord-est. Elle formait la réserve de cavalerie du maréchal de Mac-Mahon.

Partis le 25, à 5 heures du matin, nous traversâmes Vouziers et nous bivouaquâmes entre Voncq et Semuy. Le lendemain, par un fort mauvais temps, nous poussâmes jusqu'à Taunay et Oches, éclairant l'armée dans la direction de Beaumont.

Le 27, après avoir dépassé Stone, les Grandes-Armoises et Beaumont, nous arrivâmes à Sommault, où nous apprîmes qu'un corps prussien était signalé entre Buzancy et Stenay. Nous passâmes la nuit, la bride au bras, sans tentes ni feux, entre Oches et Saint-Pierre-Mont, dans un terrain labouré, détrempé par la pluie qui ne fit d'ailleurs qu'augmenter. Nous montâmes à cheval, le 28, à 6 heures du matin, pour revenir sur nos pas. Pendant la

halte que nous fîmes à Stone, nous vîmes passer le 5e et le 7e corps qui marchaient sur Stenay. Puis nous prîmes la route de Rethel à Mouzon et nous bivouaquâmes à la Berlière, près d'un ruisseau, dans une prairie marécageuse.

Le 29, après avoir traversé Beaumont et passé la Meuse à Mouzon, nous arrivâmes à Vaux. Nous entendions le canon dans la direction de Buzancy. Depuis quelques jours, nous avions beaucoup à nous plaindre des distributions qui se faisaient très mal.

Bien que la bataille de Beaumont fût engagée, nous ne montâmes à cheval, le 30, qu'à 2 heures de l'après-midi. Nous marchâmes d'abord vers Mouzon ; mais un contre-ordre nous fit bientôt rétrograder et, pendant qu'à la nuit tombante, une violente canonnade se faisait entendre derrière nous, nous allâmes bivouaquer à Blagny, sur la route de Montmédy. Ignorant le résultat de la bataille livrée à Beaumont, nous nous attendions, dans la matinée du 31, à continuer notre marche sur Montmédy. Mais la journée se passa sans nouvelles instructions. Ce ne fut qu'à minuit que nous reçûmes l'ordre de monter à cheval sans bruit, de passer la Chiers et de rétrograder sur Sedan. Nous changions donc de rôle et nous passions à l'arrière-garde. Nous côtoyâmes la frontière, traversant Carignan, Cucheval. Pendant cette marche, nous entendions une forte canonnade vers Remilly. Notre bivouac fut établi entre Illy et la Chapelle. Éloignés des événements, nous étions sans nouvelles. Le bruit du canon ne nous permettait pas d'ignorer qu'on se battait ; mais les détails de la lutte et ses résultats nous étaient encore inconnus. Nous pensions néanmoins que les bonnes nouvelles vont vite et que l'absence de renseignements précis ne présageait rien d'heureux.

Bataille de Sedan. — Pendant la nuit, nous eûmes une alerte. Aussi, le 1er septembre dès le point du jour, des pelotons partirent en reconnaissance dans toutes les directions. Tous nous signalèrent la présence de l'ennemi. La division monta à cheval de fort bonne heure et se massa en colonne de régiments sur le plateau d'Illy, adossée au bois, le 3e chasseurs d'Afrique en tête et

en ordre inverse. Il devint bientôt évident que l'armée était cernée. Des batteries prussiennes s'établirent sur les hauteurs en face de nous, sous la protection de tirailleurs dissimulés dans des plis du sol à gauche d'Illy. Nous reçûmes l'ordre de les charger. Comme le terrain ne se prêtait pas à un mouvement d'ensemble, chaque escadron se lança pour son compte sur le groupe le plus à sa portée. Nos chasseurs firent preuve d'un entrain admirable et pénétrèrent plusieurs fois dans les lignes ennemies. Les escadrons se rallièrent ensuite vers leur point de départ, sous la protection de nos batteries. Dans cette première charge, ils avaient déjà perdu, les uns le tiers, les autres la moitié de leur effectif. MM. Leclerc, Renault, de Vergennes, Jardel étaient morts; M. Zwenger mortellement blessé; MM. de La Moussaye, de Cours, de Ganay, blessés. Ce qui restait du régiment n'en faisait pas moins bonne contenance sous le feu dont le cercle se resserrait peu à peu et nous étreignait.

Bientôt nous dûmes quitter la place, que les obus rendaient intenable. Le régiment traversa le bois auquel il était adossé, poursuivi par les projectiles qui atteignirent encore plusieurs hommes. M. Triboulet reçut une blessure à laquelle il succomba quelques jours plus tard. A notre sortie du bois, le feu de l'ennemi redoubla d'intensité. Nous changeâmes de direction à droite et nous traversâmes une partie du champ de bataille, rencontrant sur notre passage des régiments en désordre et déjà démoralisés. Après deux heures de marche un peu au hasard, sous cette pluie d'obus qui éclaircissait nos escadrons, le général nous déploya en bataille, en avant du plateau de Floing, derrière une ligne d'infanterie couchée à plat ventre, sourde à la voix de ses chefs, aux exhortations de nos chasseurs, et qui ne se releva que pour se retirer à travers nos rangs, sans qu'il fût possible de la porter en avant. Nous nous trouvions alors de pied ferme sous le feu de l'infanterie ennemie qui, grossissant de minute en minute, gravissait les pentes du plateau et venait de fermer notre dernière issue.

C'est à ce moment qu'arriva l'ordre du général Ducrot prescrivant à la division Margueritte de tenter un suprême effort pour

livrer un passage à l'armée. M. de Varaigne venait d'être mortellement frappé et M. Bailloud, lieutenant d'état-major, blessé grièvement. Le 1er chasseurs d'Afrique, lancé le premier, fut ramené avec des pertes cruelles. Le général Margueritte se porta en avant pour reconnaître les positions de l'ennemi. Il tomba blessé à mort. L'escadron du capitaine de Linage s'élança alors à toute bride sur l'infanterie allemande, traversa les tirailleurs, mais vint se briser sur la deuxième ligne, compacte et renforcée à ses ailes par des carrés. Son capitaine eut la mâchoire fracassée, et la bravoure de ses soldats resta impuissante contre un ennemi trop nombreux. Quand les débris du 1er escadron se rallièrent, 22 hommes seulement répondirent à l'appel. Le 2e escadron, qui avait suivi le mouvement du 1er, éprouva les mêmes pertes. M. Petit reçut une blessure grave. Le 3e et le 6e chargèrent à leur tour, entraînés par le lieutenant-colonel et le général de Galliffet, promu à ce grade le 29 août. Comme les précédents, ils durent, malgré leur courage, se replier en perdant beaucoup de monde. Le lieutenant-colonel de Liniers, blessé dans cette charge et transporté à l'ambulance, y expira quelques minutes après, frappé mortellement de nouveau par un éclat d'obus. L'honneur des armes exigeait ce sacrifice. Il fut fait noblement, et cette troupe malheureuse mérita le cri d'admiration échappé au roi de Prusse, témoin de ses charges héroïques.

En présence de l'inutilité évidente d'un nouvel effort, que le petit nombre de nos soldats rendait d'ailleurs difficile, les débris du régiment se rallièrent et, suivant le mouvement général, se dirigèrent vers Sedan. Il était 2 heures. Hommes et chevaux s'entassèrent pêle-mêle dans les fossés, puis bientôt dans la ville où régnait un désordre inexprimable. La nuit se passa ainsi, affreuse, dans de mortelles inquiétudes.

La capitulation fut signée le 2 septembre. L'armée était prisonnière ! Le régiment fut parqué à Glaire jusqu'au jour de son départ pour l'Allemagne, qui eut lieu le 9 septembre. Les officiers furent, pour la plupart, internés à Erfurth ; les hommes à Darmstadt, puis à Geissen.

Pendant ces heures si cruelles, où la souffrance, le décourage-

Collection d'estampes militaires de la Maison A. Levasseur et Cie, éditeurs, 33, rue de Fleurus, Paris

CHARGE DE FLOING (1er SEPTEMBRE 1870), par JAMES WALKER

ment auraient pu, jusqu'à un certain point, excuser le relâchement de la discipline, le régiment ne cessa pas d'être fidèle à ses traditions d'honneur. Nos hommes restèrent soumis, respectueux, dévoués à leurs chefs et pleins de confiance en eux. Les officiers prouvèrent aussi que l'effroyable catastrophe qui venait d'anéantir une armée française n'avait pu émousser leurs sentiments de devoir et d'honneur. Dignes dans l'infortune, s'occupant d'adoucir les misères de leurs subordonnés, aucun d'eux n'accepta le profit de cette clause déplorable insérée dans la capitulation de Sedan. Tous voulurent partager le sort de leurs soldats captifs, estimant qu'ils n'avaient pas le droit d'acheter leur liberté personnelle en s'engageant à ne pas servir contre l'Allemagne. Cette conduite fut celle des officiers des quatre régiments de chasseurs d'Afrique. Les détracteurs de l'armée d'Algérie la représentaient depuis quelque temps comme un foyer d'indiscipline. Pouvait-elle mieux répondre à cette calomnie ?

La capitulation de Sedan n'était que la première douleur que nous réservait la guerre, mais elle n'y mettait pas fin. Le 4 septembre, la République fut proclamée. Le Gouvernement et la masse de la nation reportaient toutes leurs espérances sur l'armée de Metz. Lorsqu'elle disparut à son tour, ils voulurent encore défendre l'honneur de la patrie contre les armées allemandes qui l'envahissaient et se dirigeaient sur Paris, objet de leurs convoitises. Des armées nouvelles s'organisèrent à la hâte sous ce souffle patriotique, animées de sentiments généreux, mais composées d'éléments hétérogènes, sans cadres solides, riches encore en hommes, mais pauvres en soldats. Elles devaient forcément succomber ; mais l'effort suprême qu'elles tentèrent n'en resta pas moins grandiose, digne de la reconnaissance de tous les Français et de l'admiration de tous les peuples. Cette dernière phase de la guerre a été la lutte de la nation défendant l'intégrité de son territoire et l'honneur de son drapeau.

Armée de la Loire. — Ce qui restait des chasseurs d'Afrique concourut à la formation de régiments dits de marche. Le 4[e] et le

5e escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, restés au dépôt, furent envoyés en France, pour se réunir à deux escadrons du 1er régiment de même arme et constituer le 1er régiment de chasseurs d'Afrique de marche. Ces deux derniers escadrons ne purent rejoindre qu'à Laval, le 18 janvier 1871, et les nôtres opérèrent seuls pendant presque toute la campagne. Ils s'embarquèrent à Bône, le 23 novembre 1870, sous les ordres du commandant de la Bigne et débarquèrent à Marseille le 27. Chacun d'eux comptait 150 hommes et 120 chevaux. Ils prirent le chemin de fer le lendemain et arrivèrent, le 30, à Tours, d'où ils repartirent, le 2 décembre, pour Orléans. Ils rejoignirent l'armée de la Loire le 3, assistèrent à une partie du combat de Cercottes et se mirent en route le 4, pour rejoindre le 16e corps engagé aux environs de Patay. Un goum de 100 éclaireurs arabes les accompagnait.

Combat de Villeneuve-Indret. — Pendant cette marche, ils se heurtèrent, au village de Villeneuve-Indret, à quatre escadrons de hussards de Poméranie qui se dirigeaient sur Orléans. Un combat à l'arme blanche s'engagea aussitôt, mais n'eut pas de résultat décisif. Après une mêlée sanglante, les deux troupes se retirèrent, chacune vers son point de départ. La présence de ces hussards nous indiquait d'ailleurs d'une façon certaine que l'ennemi était maître de Patay. Nous revînmes donc à Orléans et nous bivouaquâmes à Cléry. Ce combat nous avait coûté des pertes sérieuses. MM. de la Bigne et Picory, chefs d'escadrons, avaient reçu, le premier cinq coups de sabre, le deuxième deux. MM. Rogerol et Gacher, capitaines, Geslin de Bourgogne, lieutenant, avaient été blessés et faits prisonniers, ainsi que M. Malmanche, dont le cheval avait été tué sous lui. MM. Legendre et Bey, sous-lieutenants, étaient aussi blessés. Nous avions en outre perdu 5 chasseurs tués et 33 blessés, dont 21 restèrent sur le terrain.

Combats de Tavers et de Josnes. — Le 5 décembre, nous nous portâmes à Jouy-le-Pothier; le 6, à la Ferté-Béarnais; le 7 et

le 8, à Blois. Le 9, nos escadrons rejoignirent le 16ᵉ corps pendant le combat de Tavers.

Le 5ᵉ escadron fut désigné, le lendemain, pour servir d'escorte à l'amiral Jauréguiberry, et le 4ᵉ opéra des reconnaissances spéciales. Ils prirent part l'un et l'autre à la bataille de Josnes et bivouaquèrent le soir au château de Cerqueux. Ils suivirent le 16ᵉ corps dans sa retraite sur Vendôme. M. Picory en avait pris le commandement, après le combat de Villeneuve-Indret et l'entrée à l'ambulance de M. de la Bigne, qui mourut au Mans, le 25 décembre, des suites de ses blessures.

Après la bataille de Vendôme, dans la soirée, le 4ᵉ escadron, envoyé en grand'garde sur la route de Blois, fut refoulé par l'ennemi qui occupait un bois à peu de distance. La retraite vers le Mans commença le 16 décembre. Le 16ᵉ corps y arriva le 20 et y resta jusqu'au 8 janvier 1871. C'est de là et à cette date que le commandant Picory partit en chemin de fer avec le 5ᵉ escadron, pour rejoindre à Château-du-Loir l'amiral Jauréguiberry, qui avait pris le commandement des brigades de Curten, de Jouffroy et Barry. Le 4ᵉ suivit la route de terre, se dirigea sur Écomoy et reçut l'ordre de se replier sur le Mans. Le 5ᵉ prit la même direction trois jours plus tard. Il arriva à Changé assez à temps pour participer à la bataille du Mans, et fut ensuite envoyé, d'abord à Pontlieu, puis sur la route de Tours, livrée à l'ennemi par l'abandon des positions de la Tuilerie et du Tertre-Rouge. Le 12, dès 5 heures du matin, on battit en retraite sur Chauffour et, le 13, sur Joué-en-Charny.

Combat de Loué. — Dans la journée du 14, nos deux escadrons furent postés à Loué, pour observer la route de Chassillé et retarder la marche des Allemands, qui cherchaient à gagner celle de Laval. A 8 heures et demie du soir, l'infanterie ennemie attaqua le village dont elle s'était approchée à la faveur de l'obscurité, en se rasant derrière les haies et dans les fossés. Après une résistance d'une heure, nos escadrons battirent en retraite vers Saint-Jean-sur-Erve, où ils retrouvèrent l'amiral. Ils avaient perdu 3 blessés

et 5 tués ou disparus. Poursuivis par l'ennemi, ils évacuèrent Saint-Jean-sur-Erve dans la journée du 15, après un nouveau combat qui leur coûta 2 hommes, et se replièrent sur Sougé.

Combat de Saint-Melaine. — Le 16, ils atteignirent Laval, prirent part, le 18, au combat de Saint-Melaine et fournirent des reconnaissances jusqu'à Argentré et Sougé. Ce fut ce jour-là seulement que le régiment de marche fut constitué, grâce à l'arrivée des deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique. Mais les nôtres continuèrent, jusqu'au 13 février, leur service près de l'amiral. Ils passèrent alors sous les ordres du général Bourdillon, commandant la cavalerie de réserve du 16e corps, qui fut dirigée sur Poitiers, puis sur Auxance, dernière étape de la campagne.

Le 1er chasseurs d'Afrique de marche, sous les ordres du lieutenant-colonel Gérard, se mit en route pour Toulon, par voie de terre, le 12 mars. Il y arriva le 10 avril, s'embarqua le 19, pour Alger et y fut licencié le 22, date de son débarquement. Les escadrons du 1er chasseurs d'Afrique furent dirigés de suite sur Blidah. Les nôtres s'embarquèrent, le 28 avril, pour Bône, sous les ordres du lieutenant-colonel Gaume, nouvellement nommé au régiment, dont il exerça le commandement jusqu'à l'arrivée du colonel Flogny, successeur du général de Galliffet.

Le 4e et le 5e escadrons, qui n'avaient plus que 200 hommes montés, partirent de Bône le 11 mai et firent, en revenant à Constantine, une démonstration militaire aux environs de Souk-Ahras, où des insurgés arabes et des maraudeurs tunisiens faisaient de temps à autre d'inquiétantes apparitions. On leur avait adjoint 120 spahis et un goum de 400 cavaliers, le tout sous les ordres du commandant Picory. Cette cavalerie rencontra à Souk-Ahras le 3e escadron du régiment, revint avec lui à Duvivier, puis à Guelma, où ses éléments se séparèrent. Les spahis regagnèrent leur smala, le goum fut licencié, le 3e escadron envoyé à Bône. Le 4e et le 5e rentrèrent à Constantine le 20 mai.

CHAPITRE XVIII

Evénements d'Algérie au commencement de 1871. — Insurrection. — Colonne de Souk-Ahras. — Combat de Youks. — Colonne Saussier. — Combats du 12, du 14 et du 16 avril. — Combats de Raz-el-Ma, d'Aïn-Rouach, de Takitount, d'Aïn-Aria, de Dra-el-Arba. — Colonne de Lacroix.

Les évènements qui venaient de se passer en Europe avaient absorbé l'attention du monde entier. La lutte terrible qui s'y livrait, le départ de presque toutes les troupes d'Algérie, les tristes nouvelles de nos revers avaient inspiré aux indigènes la croyance que l'heure était venue de chasser les chrétiens et de reprendre le pays dont ils n'avaient jamais cru la conquête définitive.

Après la capitulation de Sedan, qui condamnait à la captivité quatre de nos escadrons, on avait reçu, le 24 septembre, l'ordre d'en former quatre nouveaux. De nombreuses nominations avaient été faites pour compléter les cadres. Les deux derniers escadrons, partis le 22 octobre pour la France, le 4e et le 5e, emmenaient les meilleurs chevaux et tout ce qui restait d'anciens soldats. Les nouveaux escadrons n'étaient donc composés que de recrues dont on poussa l'instruction avec la plus grande activité, pour être prêt à former, comme le bruit en courait, un autre régiment de marche.

Le 20 janvier 1871, le 6e escadron quitta Constantine et se rendit à Bône pour s'y embarquer et entrer dans la composition du 3e chasseurs d'Afrique de marche. Ce fut précisément alors qu'en dépit de l'influence de l'émir Abd el Kader, les indigènes donnèrent les premiers signes de révolte dans des circonstances particulièrement tristes, puisque les coupables servaient dans nos rangs. 80 spahis de l'escadron d'Aïn-Guettar, qu'on devait incor-

porer dans un régiment de marche, désertèrent en masse et passèrent en Tunisie avec armes et bagages. On dit bien que ce fait déplorable devait être imputé surtout à l'officier qui les commandait. Toujours est-il qu'il exerça la plus grande influence sur les populations voisines de Souk-Ahras. Comme elles s'apprêtaient à attaquer la ville, on dirigea sur le point menacé le 6e escadron, qui attendait à Bône l'arrivée d'un transport, puis le 1er, qui partit de Constantine et forma avec lui la cavalerie d'une petite colonne placée sous les ordres du général Pouget, commandant la subdivision de Bône.

Colonne de Souk-Ahras. — Cette colonne arriva, le 1er février, à Souk-Ahras. La cavalerie fit des reconnaissances autour de la ville et occupa le bordj d'Aïn-Guettar. Le 6e escadron n'y resta que jusqu'au 2 mars. Rappelé à Constantine, il fut dirigé, le 13, sur Sétif et rejoignit peu après une colonne commandée par le général Saussier. L'insurrection s'était en effet propagée sur le territoire entier de la division. Il fallait y faire face de tous les côtés.

La colonne Pouget se mit en marche, le 18 mars, sur Tébessa, où l'on avait appris qu'un chérif soulevait les populations. Atteint le 25, à Youks, avec ses contingents, il fut chargé très vivement, gagna la montagne où nos cavaliers ne purent le suivre, et continua à diriger un feu bien nourri sur l'escadron reformé en bataille. Le capitaine Jeantet le déploya sur un rang et commanda le feu à volonté. L'infanterie de la colonne entrant à son tour en action, les insurgés nous abandonnèrent le terrain. Nous avions eu deux chevaux tués et deux blessés.

La colonne rentrée à Tébessa, fut licenciée le 1er avril ; mais le 1er escadron y resta jusqu'au 20 juillet.

Colonne Saussier. — En passant à Constantine, le 6e escadron s'était réuni au 2e. Ils furent d'abord envoyés l'un et l'autre à la colonne Bonvalet, chargée de débloquer Bordj-bou-Arréridj, enveloppée depuis le 14 mars par les insurgés. A l'approche de nos troupes, la garnison fit une sortie et repoussa les indigènes,

après une action assez vive qui dura trois heures. Les défenseurs, trop peu nombreux pour l'étendue de l'enceinte, avaient dû pendant le blocus en abandonner une partie, ainsi que le fort turc, et s'enfermer dans la casbah. Les insurgés en avaient profité pour incendier un grand nombre de maisons dont les habitants se trouvaient sans abri. Nos escadrons les escortèrent, le 29, jusqu'à Sétif, repoussèrent pendant cette marche une attaque des Arabes et passèrent, à leur arrivée à Sétif, sous les ordres du général Saussier.

Celui-ci se mit en route, le 6 avril, pour attaquer le gros des insurgés groupés au bordj de la Medjana, sous l'étendard du bach-aga Mokrani. Violemment attaqué à trois kilomètres du bordj, le général dut faire donner toute l'artillerie et toute l'infanterie pour repousser l'ennemi, que nos escadrons chargèrent deux fois. Le 8 et le 10, la colonne eut deux engagements et fit 22 prisonniers.

Le 12, après trois heures de combat, le colonel de Dancourt, qui commandait la cavalerie, donna l'ordre au 2e escadron d'attaquer en ligne le goum de Mokrani, pendant que le 6e se dispersait en tirailleurs. Au moment où nous allions aborder l'ennemi, nous entendîmes crier que c'étaient les gens du caïd Ben Zidan, notre allié. Le 2e escadron s'arrêta net. Le goum en profita pour faire une décharge générale et s'enfuir. Cette fâcheuse méprise nous coûta 3 chasseurs tués, 4 blessés et 3 chevaux.

Nous fûmes attaqués le 14, aussitôt après l'installation du camp. Le général Saussier feignit de battre en retraite pour gagner une bonne position. Dès qu'il y arriva, il prit l'offensive et tua plus de 700 hommes à l'ennemi, sans perdre un seul des nôtres.

Le 16, le 2e escadron, qui escortait un convoi, fut assailli avec une telle impétuosité, que la cavalerie de la colonne dut intervenir tout entière pour le dégager.

Nous fîmes à Aïn-Messaoud, le 23 avril, une razzia très importante sans rencontrer une sérieuse résistance. Mais, le 7 mai, un violent combat livré à Raz-el-Ma nous coûta quelques blessés, parmi lesquels M. Rativet, sous-lieutenant au 2e escadron. Le succès nous resta néanmoins, et les Arabes perdirent 200 hommes.

Nous rentrâmes le lendemain à Aïn-Messaoud, et nous en repartîmes deux jours après pour Aïn-Rouah. Les insurgés couronnaient les hauteurs environnantes ; nous ne pûmes les leur enlever qu'après six heures d'une lutte très sérieuse. La colonne eut 12 tués et 20 blessés. L'ennemi subit des pertes très importantes.

Le 15 mai, Takitount fut le théâtre d'un combat acharné qui dura de midi à 10 heures du soir. Les Arabes perdirent près de 1 500 hommes. Nous eûmes de notre côté 22 tués et 56 blessés. Le même soir, une grand'garde du 78e de ligne se laissa surprendre. Presque tous les hommes qui la composaient furent tués ou grièvement blessés.

Le 20, les insurgés réunis en grand nombre attaquèrent la colonne pendant sa marche sur Aïn-Aria. Ils fermaient tous les passages. Une charge heureuse du 6e escadron dégagea la colonne, qui reprit sa marche. Le surlendemain, la cavalerie était allée à Sétif prendre un convoi à destination de Bordj-bou-Arréridj. Les Arabes l'inquiétèrent, mais ne prononcèrent pas une véritable attaque.

Le 30, la colonne étant campée à El-Ouricia, la cavalerie et les tirailleurs partirent à 9 heures du soir, pour aller razzier une tribu éloignée de 22 kilomètres. Après une résistance qui se prolongea pendant près de deux heures, l'opération fut exécutée. Un sous-officier de spahis fut tué, nos chasseurs et les tirailleurs eurent quelques blessés. Le 2e escadron fut dirigé le lendemain sur Constantine. Après quelques jours d'accalmie, la colonne, arrivée le 18 juin à Takitount, fut attaquée trois fois dans la même nuit. La cavalerie, les zouaves, les tirailleurs et deux pièces d'artillerie eurent à soutenir, le 23, un combat contre les indigènes du Châbet-el-Akra. Nous eûmes 2 hommes tués et 7 blessés.

Du 25 juin au 3 juillet, la colonne sortit tous les jours pour incendier les villages Kabyles et les récoltes. Ce châtiment sévère détermina la soumission des tribus les plus importantes.

Le 6 juillet, nous étions à Dra-el-Arba. La moitié de la colonne sortit du camp pour repousser une attaque des insurgés. L'affaire fut très chaude. 2 officiers de francs-tireurs et 10 hommes

furent tués. Nous eûmes en outre 15 blessés, dont M. de Lauriston, lieutenant au régiment, atteint d'une balle au genou, blessure dont il mourut sept mois plus tard.

Pendant quelques jours, nous rayonnâmes autour de Bougie. Le 19 juillet, au camp de l'Oued-bou-Sellam, le goum de Mokrani vint nous attaquer. Il fut repoussé, perdit son étendard et subit un échec si sérieux, que les Kabyles vinrent le lendemain faire leur soumission. Nous reprîmes peu après la route de la Medjana. En y arrivant, nous eûmes la tristesse de trouver les sépultures de nos soldats violées et les cadavres brûlés. Leurs ossements calcinés gisaient épars sur le sol.

Pendant le mois d'août, nos grand'gardes eurent à repousser des attaques incessantes. Plusieurs sentinelles furent enlevées et massacrées. Les Kabyles leur coupaient la tête et promenaient dans les tribus ces hideux trophées.

Revenus au Mesloug, le 1er septembre, en passant par Bordj, nous y fûmes rejoints par le 5e escadron, capitaine Rogerol, venant de la colonne Bonvalet. Nous quittâmes le Mesloug, le 9 septembre, pour aller à la Mestaoua. Lorsque la colonne y arriva, le 16, le colonel Flogny, qui l'avait précédée de vingt-quatre heures, avait reçu à discrétion la soumission des insurgés, assez peu nombreux d'ailleurs, qui s'étaient réfugiés sur ce plateau. Nous continuâmes notre marche sur Batna, où nous arrivâmes le 18. La colonne s'y reposa jusqu'au 23, et fut renforcée le lendemain par le 3e escadron, capitaine Rapp. Elle poursuivit sa route sans incident jusqu'au 8 octobre, date à laquelle, en quittant l'Oued-bou-Amadou, elle rencontra l'ennemi en forces et le mit en déroute en lui enlevant 2 000 chameaux qui furent ramenés chargés de butin.

Arrivée, le 10 octobre à M'silah, la colonne y séjourna jusqu'au 1er novembre et fut licenciée. Le 6e escadron, capitaine Torel, versa ses hommes et ses chevaux valides aux 3e et 5e. Le reste rentra à Constantine. Les deux escadrons, reconstitués à 105 sabres, passèrent à la colonne du général de Lacroix, dont faisaient dejà partie un escadron et deux divisions du 1er hussards. Cette cavalerie fut placée sous les ordres de M. de Montaut, chef d'es-

cadrons au régiment, qui avait remplacé à la colonne Saussier le colonel de Dancourt, du 3e spahis. Le commandant Robert d'Orléans, duc de Chartres, qui était à la tête des 3e et 5e escadrons à la colonne Saussier, conserva son commandement.

Colonne de Lacroix. — La colonne de Lacroix campa, le 3 et le 4 novembre, à Sidi-Hamsa. Des razzias opérées par les goums sur les troupeaux des douars établis au nord de M'silah, furent soutenues, le 5 et le 6, par les chasseurs d'Afrique. Deux pelotons du 3e escadron, sous les ordres du capitaine Rapp, firent, du 6 au 16, de nouvelles razzias avec les goums que dirigeait le chef de bataillon Rose.

Du 10 novembre au 7 décembre, la colonne parcourut le pays compris entre M'silah et Biskra, en passant par Bou-Saâda et Zaatcha. Elle ne quitta Biskra que le 14 décembre. Le lieutenant-colonel Gaume y prit le commandement de la cavalerie à la place de M. de Montaut, qui rentra à Constantine. Le général de Galliffet remplaça également le général Bonnet.

De Biskra, la colonne se dirigea sur Tuggurth. Arrivée le 27, elle y passa deux jours et marcha sur Ouargla, qu'elle atteignit le 5 janvier 1872. Les Ouled-Mokran et les principaux insurgés de la province s'y étaient réfugiés. Dès que notre marche fut connue, ils se retirèrent dans le désert, où aucune troupe française n'avait encore pénétré. Comme il n'était pas possible d'engager toute la colonne à leur poursuite, le général de Lacroix détacha sur leurs traces le commandant Rose, avec 450 hommes du goum, et les fit suivre par nos deux escadrons, un escadron du 1er hussards et 240 tirailleurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Gaume. Celui-ci rejoignit, le 12 janvier, à Hassi-Kaddour, le commandant Rose, qui avait atteint la queue du convoi des insurgés. Malheureusement, le goum, préoccupé surtout du pillage, s'était borné à faire une razzia, dans laquelle un de ses officiers, M. de Bazignan, fut tué.

On se mit, le 13, à la poursuite de l'ennemi. Le goum, qui marchait en tête, rencontra, le lendemain, l'arrière-garde des Ouled-

Mokran. Leur chef, Bou Mezrag, se trouva séparé des siens, qui avaient 15 kilomètres d'avance. Le goum, l'escadron du 1er hussards et le 3e du régiment, sous les ordres du duc de Chartres, continuèrent la poursuite, marchèrent toute la nuit et se trouvèrent au jour à 20 kilomètres d'Aïn-Taïba, dont on ignorait la situation exacte. Les chevaux, qui n'avaient pas bu, étaient harrassés. Aïn-Taïba était le seul point d'eau de la région. La colonne avait épuisé l'approvisionnement porté par les chameaux. Le goum et la cavalerie durent se replier sur le convoi et la retraite paraissait nécessaire. Cependant, on voulut tenter un dernier effort. Le 5e escadron, commandé par le lieutenant Bleichner, fit boire à ses chevaux ce qui restait dans les tonnelets et partit avec le goum à la recherche du puits d'Aïn-Taïba, dont les Chambâ avaient toujours caché l'existence, même aux Arabes. Le commandant Rose, qui s'était emparé de trois Chambâ, en fit fusiller deux. Pour éviter le même sort, le troisième fournit les renseignements qu'on exigeait de lui. Le commandant arriva, le 17, à Aïn-Taïba et y razzia un parti de 150 Chambâ qui se croyaient à l'abri de toute atteinte. Le soir, à 7 heures, ces indigènes, qui n'avaient vu que les cavaliers du goum, vinrent attaquer le camp. Nos chasseurs s'élancèrent sur les dunes qu'ils occupaient et en eurent vite raison. Les Chambâ s'enfuirent laissant 12 des leurs sur le terrain, sans qu'aucun des nôtres eût été blessé.

Le goum et le 5e escadron rejoignirent le lendemain la petite colonne à Tamesguida. L'eau y était en si faible quantité, qu'il fallut deux jours pour abreuver les hommes et les animaux.

En partant de M'Guerba, le 22 janvier, la colonne se partagea en trois groupes, qui marchèrent en éventail pour explorer le mieux possible ce pays inconnu. Le 25, jour fixé par le général de Lacroix, nous rentrâmes à Ouargla, après avoir parcouru plus de 60 lieues dans le grand désert, reconnu l'emplacement de plusieurs puits et prouvé aux Arabes qu'il n'existait pas pour eux d'abri sûr, même dans ces régions désolées. En arrivant à Ouargla, nous apprîmes la triste nouvelle de la mort du capitaine Rogerol, qui venait d'y succomber à la variole.

La colonne de Lacroix quitta Ouargla, le 1er février, arriva, le 12, à Tuggurth, en repartit, le 17, pour le Souf et campa, le 22, entre Tarzoude et Guémar. Le 25 et le 26, le général de Galliffet, escorté par quatre pelotons du régiment, fit une tournée dans les oasis de l'Oued-Souf. La colonne arriva, le 27, à Kouinine, le 28, à El-Oued et s'y installa pour un séjour.

Le 7 mars, le général de Galliffet, avec le goum, deux compagnies de tirailleurs et nos escadrons, sous les ordres du lieutenant-colonel Gaume, se mit à la poursuite des Trouds, qui avaient abandonné leurs villages et cherchaient à émigrer en Tunisie. Cette petite colonnne passa par Sidi-Aïoun, Bir-bou-Kaccia et Bir-bou-Nab. Le soir de l'arrivée à ce dernier point, le lieutenant-colonel Gaume partit avec six pelotons et le goum pour Bir-Djedid et s'avança au nord-est jusqu'à Sebâa-Biar, en Tunisie. Il revint, le 10 mars, à Oglat-el-Kadra, sans avoir rencontré l'ennemi et se porta, le 11, à Bir-Rabou. Le général de Galliffet emmena le lendemain sa colonne à Négrine et rentra, le 13, à Bir-Rabou.

Le 17, le goum et la cavalerie se lancèrent à travers les dunes à la recherche des Trouds, poussèrent jusqu'au Souf et revinrent, le 20, à Raz-Smia. Bien que dans ces divers points on n'eût pas atteint le gros des fuyards, on leur avait enlevé quelques tentes. Le total de ces razzias successives s'élevait à 150 tentes, 1 000 chameaux, 7000 chèvres et moutons. Le général réunit toutes ces prises en un convoi, qu'il fit conduire, le 22 mars, à Saâda, par la cavalerie. Nous y arrivâmes après cinq jours de marches pénibles, et le convoi fut confié à la garde du goum du caïd.

Ces dernières courses avaient achevé nos chevaux, déjà fatigués par la colonne du mois de janvier. Depuis longtemps, ils ne touchaient même plus la ration d'orge réglementaire. Trois d'entre eux étaient morts de fatigue et d'épuisement avant d'arriver à Saâda. Il n'était plus possible de tirer utilement parti du reste. Nous reçûmes en conséquence l'ordre de ramener nos escadrons à Constantine. Le 5e y arriva le 11 avril et le 3e le 12. Ils étaient en colonne, celui-ci depuis 13 mois, l'autre depuis 9 mois.

CHAPITRE XIX

Colonne Bonvalet. — Colonne de Bougie. — Colonne Flogny. — Manœuvres de brigade. — Insurrection d'El-Amri. — Prise de l'oasis. — Expédition de l'Aurès. — Combat de R'baâ. — Combat de Coudiat-el-M'çad. — Fin de l'insurrection. — Morts de soif. — Le colonel Gaume, nommé général de brigade, est remplacé par le colonel d'Alincourt.

Colonne Bonvalet. — Nous avons dit que les escadrons venant de France après la campagne de l'armée de la Loire étaient rentrés à Constantine le 20 mai 1871. Ils en partirent, dès le 28, pour escorter à Sétif un convoi de 300 000 francs et de 30 000 cartouches.

Après avoir accompli cette mission, ils rejoignirent, le 3 juin, sous les ordres du commandant Picory, la colonne Bonvalet, chargée de protéger les caïds restés fidèles et de garder, dans un rayon de 50 kilomètres, les quelques fermes qui avaient échappé à l'incendie. Elle opéra pendant huit jours autour de Sétif sans rencontrer l'ennemi. Mais, le 10 juin, le convoi qu'elle conduisait à Bordj fut attaqué à Sidi-Embarek. Nos deux escadrons, qui marchaient en tête, déployèrent chacun deux pelotons en tirailleurs. L'arrivée de l'infanterie acheva la dispersion des Kabyles qui, d'ailleurs, se montrèrent peu audacieux. Ils reparurent cependant en plus grand nombre le lendemain matin, et furent appuyés vers 10 heures par Achmed Bey et ses cavaliers. Nos deux escadrons leur tinrent tête pendant cinq heures. A l'arrivée de l'infanterie, les insurgés s'enfuirent, laissant libre la route de Bordj. Nous rentrâmes le 15 à Sétif.

Le 19, la colonne se porta sur Ksar-Tir, où l'on avait signalé la présence d'Achmed Bey, et soutint, le 21, un combat contre les caïds Achmed Bey, Bel Haroussi et Bel Hadj, dont les forces réunies formaient un ensemble de 2 000 fantassins et 400 cavaliers.

Ceux-ci cherchèrent à prendre à revers notre infanterie engagée dans la montagne. Nos escadrons, placés à l'aile gauche, firent avorter ce mouvement. Nous n'eûmes qu'un chasseur blessé. Les caïds avouèrent des pertes considérables. Bel Haroussi et Bel Hadj firent leur soumission le 22. Le général refusa d'accepter celle d'Achmed Bey.

Le 24, la colonne se porta à Mahouan, qu'on disait menacé. Le 27, nos escadrons firent une reconnaissance à Aïn-Anam. Après avoir marché quelques jours, le général Bonvalet revint, le 2 juillet, à Ksar-Tir. Achmed Bey s'y présenta le lendemain et offrit le combat. Il était suivi de 1 200 fantassins et 400 cavaliers. Nous sortîmes du camp; un escadron couvrit chacune des ailes. Les goums, appuyés par le 4e, entamèrent l'action et culbutèrent les cavaliers ennemis. L'infanterie au centre, avec quelques pièces de canon, eut assez vite raison des fantassins arabes. Les contingents d'Achmed Bey furent ainsi dispersés une fois de plus. Le gros de la colonne rentra au camp. Le reste, avec le 4e escadron, alla incendier le bordj d'Achmed.

Le 16 juillet, nous escortâmes à Sétif un convoi de ravitaillement. Pendant quatre jours, les Kabyles ne cessèrent de tirailler, même la nuit, mais sans aucun résultat. L'un d'eux s'approcha pourtant si près, que le maréchal des logis Raucoux lui brûla la cervelle. La colonne, escortant un convoi de prisonniers et d'otages envoyés à Sétif, fut attaquée très vivement, le 1er août, à son départ de Bordj, et suivie jusqu'à Melila par les Kabyles, qui voulaient lui enlever les captifs.

Elle eut encore à escorter d'autres convois, du 3 août au 1er septembre, mais elle ne fut pas inquiétée. Les Kabyles étaient tenus en respect par la présence au nord de Bordj des colonnes Saussier, Thibaudin et Flogny. Le 5e escadron passa, le 1er septembre, à la colonne Saussier. Celle du général Bonvalet continua son rôle de protection dans la région située entre Bordj et Sétif. Elle ne fut attaquée qu'une fois, le 25 septembre, à Sidi-Embarek. Une charge du 4e escadron et d'un peloton de spahis suffit pour repousser les assaillants.

En passant, le 6 octobre, à Teniet el-Ateub, nous eûmes avec les gens d'Achmed Bey un petit engagement où 4 fantassins furent blessés. Le lendemain, nous attaquâmes les positions du Djebel-Gueddil, avec quatre compagnies du 81e, notre 4e escadron et un peloton de spahis. La razzia qui suivit ce combat produisit 11 000 francs.

Le camp fut attaqué dans la nuit du 8 au 9, à Aïn-Tranna. Des balles percèrent plusieurs tentes, mais personne ne fut atteint. Nous partîmes le lendemain matin pour le Hodna. Les insurgés tiraillèrent avec l'arrière-garde, tuèrent un soldat d'infanterie et en blessèrent deux.

En traversant, le 11, le plateau de l'Afghan, nous rencontrâmes la colonne Flogny. Le général Bonvalet établit son camp à Annouel, jusqu'au 24 octobre. De cette date au 24 décembre, jour où nous revînmes à Sétif, nous ne cessâmes de rayonner autour de cette ville, pour concourir au désarmement des tribus. Tout étant rentré dans l'ordre, la colonne fut dissoute. Le 4e escadron, parti de Constantine depuis sept mois, y arriva le 1er janvier 1872.

Colonne de Bougie. — Le 2e escadron, capitaine Leclerc, avait quitté la colonne Saussier, le 31 mai 1871, pour rentrer à Constantine. Il y fut rapidement réorganisé, puis dirigé sur Philippeville, où il s'embarqua, le 29 juin, pour Bougie, que les Kabyles bloquaient depuis plusieurs semaines du côté de la terre. Dès le lendemain de son arrivée, les troupes de la garnison, disposées en trois colonnes, attaquèrent le col de Tizi, pendant que les canons de la place et ceux d'une frégate embossée dans la rade tiraient sur les retranchements des insurgés. L'escadron, placé sur la route d'Aumale, tourna la position, poursuivit l'ennemi pendant quinze kilomètres et l'obligea à chercher un refuge dans la montagne.

Le 3 juillet, la garnison fit une nouvelle sortie. Le 2e escadron fut partagé de manière à fournir des éclaireurs aux colonnes d'attaque. Le peloton qui était à l'aile gauche engagea, vers 10 heures, une vive fusillade avec les insurgés, qui ne tardèrent pas à se replier. Les colonnes se groupèrent le soir au bivouac de Touab

et revinrent, le 4, à Bougie, couvertes par le 2e escadron. Les troupes qui défendaient la place battirent, du 6 au 18, les environs de Bougie. Notre escadron ramena le cheik Adad, un des instigateurs de la révolte, puis rejoignit la colonne à Tiklat, où elle resta jusqu'au 4 août, et, soit avec elle, soit isolé, concourut à la soumission du pays entre Bougie et Bordj-bou-Arréridj. Le 1er octobre, il enleva les mulets et le chargement d'un convoi ennemi escorté par une centaine de Kabyles dont moitié à cheval. Le 7, il s'empara d'un troupeau à Zamora. Le 11 et le 12, il battit la plaine pour couper la retraite aux insurgés pris entre les colonnes Bonvalet et Thibaudin. Il se porta, le 13, à Bordj, d'où il rejoignit, le 18, la colonne Thibaudin à Bordj-Reder. Du 20 au 30, il escorta des convois dirigés sur Bou-Saâda. Puis il se sépara de la colonne Thibaudin, rentra à Sétif et fut dirigé, le 10 novembre, sur Constantine, escortant 120 prisonniers.

Colonne Flogny. — Le 1er escadron, parti de Constantine le 7 août 1871, pour aller tenir garnison à Batna, reçut, le 11 septembre, l'ordre d'aller avec le 3e rejoindre la colonne Flogny, qui comprenait en outre quatre bataillons d'infanterie, un escadron du 1er hussards, trois sections d'artillerie, une pièce de 12 et une mitrailleuse. Pendant que cette colonne complétait ses approvisionnements, la cavalerie exécuta des reconnaissances dans la plaine de Tahna et dans la direction du Djebel-Mestaoua, vers les ruines de Seriana.

Le 14 septembre, la colonne campa à Oued-el-Ma, près du plateau de la Mestaoua. Les insurgés firent leur soumission le lendemain. Le 20, elle se porta à petites journées vers le Bou-Thaleb, pour recevoir les premières contributions des Ouled-Soltan. Le 3e escadron s'en détacha le 25, pour aller rejoindre la colonne Saussier, qui opérait sur le revers sud du Djebel-Soltan, pendant que la colonne Flogny tenait le revers nord. Elles convergeaient l'une et l'autre vers le Bou-Thaleb, refuge des Ouled-Mokran, que poursuivaient également les colonnes de Lacroix et Bonvalet.

Le 20 septembre, le 2e peloton du 1er escadron, soutenu par une

compagnie de tirailleurs, enleva 5 000 chèvres, des chevaux, etc., à une tribu qui refusait de payer l'impôt.

Le 11 octobre, la colonne Flogny, pénétrant par le sud dans les gorges du Bou-Thaleb, y donna la main à celles des généraux de Lacroix et Bonvalet. Un bataillon de zouaves s'était dirigé à marches forcées vers M'sila et le chott Hodna, pour couper la retraite aux fuyards. Ceux-ci, obligés de se jeter à droite, tombèrent quelques jours plus tard sur la colonne Saussier, qui les razzia, les dispersa et rejeta leurs débris dans le Sud.

La colonne Flogny revint, le 13 octobre, à Batna, en brûlant sur son passage les villages du Bou-Thaleb et du Djebel-Soltan. Elle partit, le 21, pour Négrine, en passant à Sidi-Abid, village des Ouled-Chechar, foyer d'insurrection. Une zaouïa importante y fut razziée et les murs détruits à coups de canon. La colonne arriva le 15 novembre à Négrine. Elle y avait été précédée d'un jour par la cavalerie, qui fit une marche de nuit et cerna l'oasis. Mais les habitants avaient déjà pris la fuite. Leur village fut pillé et démoli de fond en comble. Après y avoir passé quinze jours, la colonne remonta au nord jusqu'à Chéria, d'où elle envoya, le 7 décembre, à Tébessa, les troupes dépendant de la garnison de cette place et une division du 1er escadron. Elle poursuivit sa marche vers Khenchela et, malgré la saison avancée, se dirigea vers le massif de l'Aurès, en prenant le Chélia comme point de direction. Mais à peine s'était-elle engagée dans la montagne, que la neige l'obligea à regagner Batna. Elle y arriva péniblement, au prix de grandes souffrances et fut licenciée le 23 décembre, lendemain de son arrivée. La division du 1er escadron fut dirigée, le 25, sur Biskra. Elle en repartit le 18 avril 1872, avec la colonne de Lacroix, arrivée le 11, dépourvue de cavalerie.

Laissant à gauche l'Amar-Khaddou, le général prit la route de Sidi-Salah, Zeribet-el-Oued, et atteignit Khanga-Sidi-Nadji le 25 avril. Peu de jours après, il licencia sa colonne et renvoya la division de chasseurs d'Afrique à Biskra, d'où elle partit le 10 juin, pour rentrer le 20 à Constantine.

Les deux autres pelotons du même escadron restés à Tébessa,

y avaient été rejoints, le 12 décembre 1871, par une division du 2e, commandée par M. de la Tour, capitaine en second. Ces fractions passèrent, le 19 mars 1872, sous les ordres du capitaine Leclerc et partirent, le 8 avril, avec une petite colonne dirigée par le lieutenant-colonel Lucas, commandant supérieur, et comprenant en outre quatre compagnies d'infanterie, trente spahis et les cavaliers du goum. Elle battit le pays qui s'étend de Tébessa à Ferkane et séjourna, du 17 avril au 6 mai, au bord de l'Oued-bou-Doukhan, faisant chaque jour des reconnaissances sans intérêt. De retour à Ferkane, le 7 mai, elle entra le 9 à Négrine. Le général de division y arriva lui-même le 15, avec l'escadron mobile de spahis, et fit rentrer la colonne à Tébessa. La 2e division du 2e escadron vint y relever, le 1er juin, les pelotons du 1er escadron détachés depuis le 7 décembre de l'année précédente. Ceux-ci rentrèrent à Constantine avec la division venue de Biskra.

Le 2e escadron occupa Tébessa et El-Meridj jusqu'au 29 octobre et rentra à Constantine. Le 4e et le 6e, dirigés le 18 juin sur Batna, y restèrent ensemble jusqu'au 19 octobre, date à laquelle le 6e fut détaché à Biskra.

Le 4 novembre, le 3e escadron, commandé par M. le lieutenant Petit, reçut l'ordre de partir pour Ferdjioua et d'y arriver le lendemain, pour assurer les réquisitions nécessitées par le transport de tribus déplacées pour des raisons politiques. Il rentra le 20 novembre, après avoir rempli sa mission.

Le colonel Flogny, nommé général de brigade le 4 novembre 1874, fut remplacé le 31 décembre par le colonel Gaume.

Des renseignements fournis par les agents consulaires français près le gouvernement du bey de Tunis firent connaître, dans les premiers jours d'avril 1874, qu'une colonne de troupes de la Régence se dirigeait vers notre frontière, pour réclamer l'impôt aux tribus limitrophes. Afin d'éviter que celles-ci prissent le parti de se réfugier sur notre territoire, le chef d'escadrons Colbert partit de Constantine le 25 avril, avec le 1er escadron, rallia le 6e à Tébessa et surveilla la frontière jusqu'au 27 mai. Aucun incident ne s'étant produit, il revint à Tébessa, y laissa le 1er escadron et

ramena le 6e à Constantine. Ce fut à peu près à la même date que le 3e chasseurs d'Afrique cessa de fournir le détachement de Batna, où il fut remplacé par un escadron du 1er chasseurs de France. La portion centrale réunit alors à Constantine quatre escadrons.

Trois d'entre eux et celui de Tébessa formèrent, à l'automne de 1875, avec le 3e hussards venu de Sétif et l'escadron de spahis de Batna, une brigade qui manœuvra, du 5 au 14 octobre, dans la région comprise entre Oum-el-Bouaghi et les Lacs. C'était la première fois que le régiment exécutait des manœuvres d'ensemble depuis l'époque où il y avait été exercé à Sidi-Mabrouk par le général Desvaux.

Le 25 février 1876, le peloton de M. Dubalen escorta M. le général Carteret-Trécourt, d'abord à Biskra, puis à Tuggurth, en passant par l'Oued-R'rir, dans le Souf jusqu'à El-Oued, à Négrine et à Tébessa. Ce peloton rentra, le 5 avril, à Constantine, ayant parcouru 265 lieues en quarante jours.

Au printemps de la même année, l'escadron du régiment détaché à Bône fut relevé par le 3e hussards, et le gouverneur général décida que le 3e chasseurs d'Afrique fournirait à l'avenir les détachements de Guelma et de Tébessa, conservant quatre escadrons à Constantine.

Insurrection d'El-Amri. — Les mouvements nécessités par l'exécution de ces ordres venaient à peine de se terminer, lorsqu'on apprit qu'une insurrection éclatait chez les Bou-Azid, habitants de l'oasis d'El-Amri, fanatisés par un marabout de bas étage nommé Ben Ayech. Le colonel Gaume reçut, le 13 avril, l'ordre de tenir deux escadrons du régiment prêts à partir au premier signal, en emportant trois jours de vivres pour les hommes et un jour d'orge pour les chevaux.

Les escadrons désignés, 1er et 2e, s'apprêtèrent aussitôt et se joignirent le 14, à 10 heures et demie du matin, sur le terrain de manœuvres de Sidi-Mabrouk, à une colonne dirigée sur Batna, sous les ordres du colonel Barrué, du 3e tirailleurs.

La composition de ce demi-régiment était la suivante :

ÉTAT-MAJOR

MM.
Colbert, chef d'escadrons ;
Mercier, lieutenant d'état-major stagiaire ;
Blanc, médecin aide-major ;
Rancoule, aide-vétérinaire.

1er ESCADRON	2e ESCADRON
MM.	MM.
Bey, lieutenant, commandant l'escadron ;	Girod, capitaine commandant ;
Laribe, sous-lieutenant ;	Doyat, sous-lieutenant ;
Malhomé, id.	Vachon, id.
	Strub, id.

Au total 11 officiers, 226 hommes de troupe, 240 chevaux.

La cavalerie fut détachée à l'avant-garde. La colonne, qui devait se compléter en route, comprenait au départ six compagnies de tirailleurs, une section d'artillerie et une section du génie.

Elle arriva dans l'après-midi aux Ouled-Rahmoun. Le 15, elle atteignit Aïn-M'lila ; le 16, Aïn-Yagout et, le 17, Batna, où le colonel Barrué reçut l'ordre de se mettre en marche, pour rejoindre à l'oasis d'El-Amri les troupes que le général Carteret-Trécourt y avaient amenées et qui n'étaient pas en nombre suffisant pour réduire les Bou-Azid. Deux combats livrés, le 11 et le 14, n'avaient pu déterminer la soumission des insurgés.

La colonne se porta en conséquence, le 18, à El-Ksour ; le 19, à El-Kantara ; le 20, à El-Outaya. Dans la journée, la cavalerie reçut l'ordre de partir le 21, et de franchir en une seule étape les cinquante kilomètres qui la séparaient d'El-Amri. L'infanterie couperait ce trajet en deux étapes.

Nos escadrons partirent donc à 4 heures du matin, sous la conduite d'un guide. Ils avaient parcouru ving-deux kilomètres lorsqu'ils rencontrèrent un peloton de spahis envoyé au-devant d'eux par le général Carteret, pour les arrêter à Labrach, point bien pourvu d'eau, désigné pour leur grande halte et pour le bivouac de l'infanterie.

A cinq kilomètres plus loin, un courrier du général remit au commandant Colbert l'ordre de retourner sur ses pas, s'il n'était pas trop loin de Labrach, et d'y camper avec l'infanterie, parce qu'un vent violent soulevant des flots de sable rendait très difficile l'établissement d'un bivouac devant El-Amri.

La cavalerie rétrograda sur Labrach et campa le long du cours d'eau. L'infanterie occupa les principales positions environnantes. Un peloton de chasseurs placé en grand'garde assura pour la nuit la garde des escadrons.

Le 22, la colonne reprit sa marche, couverte par la cavalerie, qui fut aussi chargée de la protection du convoi. A 10 heures et demie, au sortir d'un col long d'environ quatre kilomètres, elle déboucha dans la plaine d'El-Amri et fit sa grande halte après laquelle l'ordre de marche reçut les modifications suivantes : 20 chasseurs furent détachés à un kilomètre sur le flanc gauche, et le reste de la cavalerie, à hauteur du centre, à moitié chemin des flanqueurs et de la colonne. En arrivant à El-Amri, la colonne s'établit sur le prolongement du camp déjà occupé par le bataillon du 3e zouaves et les deux escadrons du 3e spahis, amenés par le général Carteret. Mais, le lendemain, le colonel Barrué reçut l'ordre de s'avancer à quatre kilomètres au delà et de prendre position sur la face est de l'oásis, vis-à-vis de la zaouïa. Sa colonne, qui s'était complétée en route, comprenait un bataillon du 3e tirailleurs, trois compagnies du bataillon d'Afrique, les sections d'artillerie et du génie et notre 1er escadron. Le 2e, conservé par le général Carteret, monta à cheval pour protéger l'abreuvoir, puis fut chargé d'assurer pendant la nuit la garde de la tranchée ouverte en avant du front de bandière.

Le 23, à midi, le général fit reconnaître la face ouest de l'oasis. La cavalerie détacha des flanqueurs pour couvrir l'infanterie. On échangea quelques coups de fusil. Le gros de nos escadrons resta à 600 mètres de l'oasis, hors de la portée efficace des feux de l'ennemi. Les troupes rentrèrent au camp à 3 heures.

Il n'y eut aucun mouvement le 25 ; mais la colonne expéditionnaire reçut les renforts que le général de Roquebrune amenait de

la province d'Alger. Le lendemain, le lieutenant-colonel Bruneau, du 3e spahis, prit le commandement de toutes les troupes à cheval réunies autour d'El-Amri.

Elles se composaient de :

Un escadron du 1er chasseurs d'Afrique ;

Deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique ;

Deux escadrons du 3e spahis ;

Deux escadrons du 1er spahis.

Soit au total sept escadrons.

Il quitta le camp à 3 heures de l'après-midi, pour aller s'établir à Aïn-Zerga, sur la face sud-est de l'oasis, avec nos deux escadrons et un de chacun des 1er et 3e spahis.

Le bombardement d'El-Amri commença le 27. Les escadrons montèrent à cheval à 4 heures du matin et prirent position à quatre kilomètres de la face sud-est, pour prévenir toute tentative de sortie. Nous ne rentrâmes au camp qu'à 8 heures et demie du soir, ayant passé la journée la bride au bras. Le commandant Colbert, avec le 2e escadron du 1er spahis et le goum de Barika, avait été détaché à 6 heures et demie sur la face sud-ouest.

A 9 heures et demie du soir, les vedettes nous amenèrent deux indigènes se disant parlementaires et porteurs de deux lettres destinées au général de division et au caïd. Ces hommes, qui prétendaient avoir passé la journée à El-Amri et qui probablement jouaient un double rôle, furent envoyés sous escorte au quartier général.

Des patrouilles, qui passaient à 11 heures à une centaine de mètres de l'oasis, remarquèrent et signalèrent une grande agitation. Les cris poussés par les chameaux semblaient indiquer qu'on les chargeait et que les insurgés se préparaient au départ. A minuit, en effet, les patrouilles prévinrent que les troupeaux sortaient. Le 4e peloton du 2e escadron ouvrit aussitôt le feu dans leur direction. Les coups de fusil et l'obscurité de la nuit mirent le désordre parmi les animaux et firent hésiter leurs conducteurs. Tout rentra dans l'oasis.

Quand le service de sûreté se fut assuré que rien ne bougeait

plus, la cavalerie mit pied à terre et passa le reste de la nuit à la tête des chevaux.

Le 28, à 5 heures du matin, on aperçut sur la droite un groupe de fantassins et 3 cavaliers. Un peloton de spahis les chargea en fourrageurs, les sabra et en tua trois. A 6 heures et demie, notre 1er escadron, un escadron de spahis et un nouveau goum relevèrent le détachement du commandant Colbert, qui rentra à Aïn-Zerga.

La canonnade fut reprise à 7 heures, plus forte que la veille. Elle cessa à 10 heures, recommença à midi et dura jusqu'à 3 heures du soir. Notre 1er escadron et celui du 3e spahis, placés en grand'garde pour la nuit, échangèrent quelques coups de feu avec des fuyards isolés. A 7 heures, les habitants d'El-Amri envoyèrent des parlementaires qui furent aussitôt conduits près du général Carteret.

Dès le matin du 29, l'ennemi arbora des drapeaux blancs sur toutes les faces de l'oasis. Les principaux chefs et le marabout Ben Ayech se rendirent au quartier général. Le 1er escadron, relevé par une division du 2e, rentra à Aïn-Zerga. Ce même escadron, renforcé par l'autre division du 2e, retourna à 3 heures de l'après-midi sur la face sud-ouest, pour y reprendre le service de garde. Le général prescrivit de ne pas répondre aux coups de feu que les insurgés pourraient tirer, mais de le prévenir, parce que la vie des otages qu'il s'était fait livrer répondait du calme de toute la population de l'oasis.

Le 30, à 6 heures du matin, nos deux escadrons, emmenant les tentes et les bagages laissés à Aïn-Zerga, établirent un nouveau camp au sud d'El-Amri, à un kilomètre des puits situés à la pointe. Deux pelotons destinés à escorter un convoi de matériel d'artillerie dirigé sur Biskra, se rendirent dans la soirée au quartier général.

La 1re division du 1er escadron releva, le 1er mai au matin, les spahis qui venaient de passer la nuit en grand'garde sur la face ouest de l'oasis dont la pacification était d'ailleurs assurée. Il n'y avait plus à exécuter aucune opération de guerre, et les grand'-gardes n'avaient pour consigne que d'empêcher les indigènes de

rôder dans la plaine. Un peloton du 2e escadron se rendit dans la soirée au camp du général de division, pour escorter jusqu'à Batna, avec une compagnie de zouaves, les chefs de l'insurrection.

La cavalerie passa une partie de la journée du 5 à l'oasis de Foukala où elle coupa des branches de palmiers pour construire des gourbis. Le lendemain matin, elle marcha vers l'ouest, dans la direction de Bou-Saâda, pour chercher du fourrage vert. Mais elle ne trouva que du drinn et dut s'en contenter. Le temps devint pénible dans la journée. Le sirocco souffla violemment. Il prit encore plus de force le 6, et presque toutes nos tentes furent enlevées dans la nuit. L'ouragan ne se calma que le 7, vers 3 heures de l'après-midi.

Toutes les troupes se réunirent en un seul camp, dans la journée du 8, à dix kilomètres au nord-est d'El-Amri, au point nommé Djellala, voisin des oasis de Tolga, de Farfar et de Zaatcha. C'est là que s'installaient les Turcs lorsqu'ils venaient percevoir l'impôt dans cette région. La nuit fut affreuse. Un violent orage accompagné de pluie et de grêle nous empêcha de prendre aucun repos.

La colonne expéditionnaire se transporta, le 12, à l'ouest de Bou-Chagroun. Les fractions qui la composaient se reconstituèrent. Celle du colonel Barrué reçut l'ordre de se préparer au départ qui eut lieu le 16 au matin. Nous couchâmes à Aïn-Oumache; le 17, à Biskra; le 18, à El-Outaïa, où nous fûmes assaillis par un orage tel, qu'il fallut lever en toute hâte le camp inondé et le transporter sur un terrain plus solide.

Nous rentrâmes à Constantine le 28 mai, après avoir rallié, le 22, à Batna, le peloton d'escorte des prisonniers.

Expédition de l'Aurès. — Après l'expédition d'El-Amri, le calme régna dans la province jusqu'au printemps de 1879. On n'ignorait pas que les indigènes entretenaient toujours au fond du cœur l'espoir de reconquérir leur indépendance; mais l'occasion de le manifester par des actes ne s'était pas présentée, et quelques marches militaires exécutées dans le pays avaient suffi pour y maintenir l'ordre. Il n'y en avait pas moins, dans certaines régions,

un ferment de révolte que l'incident le plus futile devait développer. Mieux que tout autre point, les sauvages montagnes de l'Aurès offraient un sûr asile aux mécontents. Ils s'y faisaient volontiers écouter par ces populations ignorantes et jalouses de leur liberté, que cinq siècles d'occupation romaine n'avaient pu asservir.

En 1879, une sorte de marabout, se disant descendant du prophète, tira parti en charlatan d'un talent naturel de ventriloque pour frapper l'imagination des chaouias exaltés et crédules. Quelques-uns d'entre eux, fanatisés, se réunirent, assassinèrent aux environs de Batna un caïd qui nous était resté fidèle, et la révolte éclata. Dès que la nouvelle en parvint à Constantine, le 1er juin, un bataillon du 3e tirailleurs, commandant de Lauzun, et le 3e escadron du régiment reçurent l'ordre de partir pour Batna le lendemain matin.

L'escadron fut aussitôt formé à l'effectif de 6 officiers, 130 hommes de troupe et 137 chevaux.

Les officiers étaient :

MM. de Landemont, capitaine commandant ;
Bléthener, capitaine en 2e ;
Dubalen, lieutenant en 1er ;
Versigny, lieutenant en 2e ;
Courty, sous-lieutenant ;
Lavoye, id.

On fit étape, le 2 juin, aux Ouled-Rahmoun ; le 3, à Aïn-M'lila. Le colonel Barrué, du 3e tirailleurs, y arriva le même jour, avec deux bataillons et une section d'artillerie, et prit le commandement de la colonne. Celle-ci bivouaqua, le 4, à Aïn-Yagout ; le 5, à Batna, point fixé pour la concentration. Le 3e escadron partit le soir même, à 10 heures, pour El-R'baâ, avec trois compagnies du 17e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du commandant de Monard.

Cette petite colonne atteignit El-R'baâ, le 6, à 5 heures du matin, et s'y installa. Elle fut rejointe le lendemain par une compagnie de tirailleurs et un escadron du 3e spahis amené par le

commandant Lenoble de ce dernier régiment, qui prit le commandement. Notre escadron occupait la face nord-est du camp et fournissait, concurremment avec les spahis, des petits postes jusqu'à quinze cents mètres des faces est, sud et ouest. La face nord, couverte par le bordj, était la moins exposée.

Combat de R'baâ. — Ces postes signalèrent l'approche de l'ennemi dans la nuit du 8 au 9. A 2 heures du matin, les insurgés attaquèrent la face occupée par les tirailleurs dont la grand'garde, postée sur un point important, ne put résister au nombre et dut se replier. La position fut reprise à la baïonnette. Après une heure et demie d'un combat très vif, les indigènes furent repoussés et vigoureusement poursuivis par les spahis, le goum et une division du 3e escadron.

Les trois journées suivantes se passèrent sans incident. Le 13, le général Logerot arriva avec les troupes qui complétaient la colonne. Il envoya le lendemain, le 3e escadron et le 15e bataillon de chasseurs, commandant Prax, reconnaître la route d'El-Hammam et l'emplacement d'un camp. La colonne se mit en route, le 15, pour Thouba. L'ennemi occupait le col qui précède cette localité, mais il n'opposa qu'une courte résistance. Le 16, nous atteignîmes Médina. Une partie des troupes fut envoyée au village d'El-Hammam qu'elle détruisit.

Cette opération fut couverte par le 3e escadron, qui rentra au camp le soir et s'établit en seconde ligne derrière les chasseurs à pied.

Le 17, le général Logerot, escorté par deux pelotons, se rendit à Tisougarin, pour se mettre en communication avec la colonne de Khenchela. Au retour, il laissa entre les deux colonnes un peloton qui servit de poste de correspondance jusqu'au 30 juin.

Le 21, le commandant Lenoble, accompagné par un de nos pelotons et un de spahis, fut envoyé à El-Adjed, pour désarmer et emmener des fractions qui venaient de se soumettre.

Le 30, le 3e escadron fut dirigé sur Tisougarin, où il rejoignit la colonne de Khenchela formée, le 9 juin, sous les ordres du

colonel Gaume, et comprenant nos 4e et 5e escadrons, chacun à l'effectif de 130 hommes et 137 chevaux. Les officiers étaient :

A L'ÉTAT-MAJOR

MM.
Gaume, colonel ;
Tiret, chef d'escadrons ;
Verdun, id.
Gillain, capitaine instructeur ;
Kopff, médecin-major ;
Pelletier, vétérinaire en 1er.

4e ESCADRON

MM.
Lefébure, capitaine commandant ;
de Givré, capitaine en 2e ;
Dietrich, sous-lieutenant ;
Lucas, id.
Guy, id.

5e ESCADRON

MM.
Vergne, capitaine commandant ;
de Saint-Didier, capitaine en 2e ;
de Baglion, sous-lieutenant ;
de Cornulier, id.
Brée, id.

Cette colonne, dont les opération se combinaient avec celles du général Logerot, pénétra dans l'Aurès, le 13 juin, par la vallée de l'Oued-el-Arab, et campa à Tamagra, où le service de sûreté fut assuré par le 5e escadron sur la face du camp occupée par la cavalerie. Le 14, elle se porta à Taguerzount, d'où elle envoya, le 15 et le 16, des reconnaissances au nord-ouest du défilé de Tisougarin, au col de Tamza et dans la plaine de Mellagou.

Combat de Coudiat-el-M'çad. — Elle reprit sa marche, le 17, franchit le défilé de Tisougarin et arriva de bonne heure à Coudiat-el-M'çad. Vers midi, la présence des insurgés fut signalée sur l'oued Bou-Ghissen, dans des terrains boisés et très accidentés. La colonne les attaqua aussitôt. Le 1er peloton du 4e escadron, sous les ordres du maréchal des logis Arragon, intervint dès le début du combat et fut soutenu peu après par celui de M. Lucas. 10 chasseurs du 1er peloton mirent pied à terre, pour débusquer des indigènes cachés derrière une crête boisée. L'un d'eux, nommé

Debroise, fut blessé à la cuisse et à la main gauches. Il subit l'amputation du petit doigt.

Repoussés sur tous les points, les insurgés se dispersèrent dans des terrains inaccessibles à la cavalerie.

Ces deux combats suffirent pour avoir raison de l'insurrection. Elle n'avait été ni sérieusement préparée, ni dirigée par un chef ayant quelque valeur. Les mesures de répression prises immédiatement l'empêchèrent de se propager. Elle n'en coûta pas moins la vie à un assez grand nombre d'indigènes. Ceux-ci, fuyant leurs montagnes vers le sud, s'écartèrent de la ligne des puits gardés par les postes. Deux cents d'entre eux environ, périrent de soif. Leurs cadavres, desséchés par le soleil, furent retrouvés peu de temps après.

Le colonel Gaume, proposé pour le grade de général à la suite de cette expédition, fut nommé le 19 février 1880 et remplacé par le colonel d'Alincourt, qui ne rejoignit le régiment que deux mois plus tard et n'y passa que fort peu de temps.

CHAPITRE XX

Première expédition de Tunisie. — Le colonel d'Alincourt est mis à la retraite sur sa demande. — Marche sur El-Kef. — Combat de Souk-el-Khemis. — Reconnaissance sur Ben-Metir. — Colonne Logerot. — Combat d'El-Fedj. — Marches et contre-marches. — Les 1er et 3e escadrons rentrent à Constantine.

Première expédition de Tunisie. — Dans les premiers jours d'avril 1881, les populations tunisiennes voisines de notre frontière se livrèrent, sans aucune provocation, à des actes d'hostilité contre nous. Des revendications de mauvaise foi, elles passèrent aux insolences, puis aux attaques à main armée. Enfin, le pavillon français fut insulté à Tabarca, où l'un de nos navires fut accueilli à coups de fusil.

Ces faits nécessitaient une répression immédiate et sévère. Le gouvernement tunisien se montrant impuissant à l'exercer, un corps expéditionnaire fut rassemblé sur la frontière. Trois escadrons du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Dubuquoy, remplaçant le colonel d'Alincourt qui venait d'être retraité, furent désignés pour faire partie de la seconde colonne qui se concentra à Souk-Ahras sous le commandement du général Logerot.

Les deux premiers quittèrent Constantine, le 4 avril, par voie de terre. L'état-major et le 3e, voyageant en chemin de fer, s'embarquèrent, le 18 avril, à 10 heures du matin. Au Kroubs, le train fut scindé en deux fractions, qui arrivèrent à Duvivier le soir, à 7 heures et demie.

Faute de matériel, le débarquement y dura quatre heures. Aussi, le départ ne put-il se faire, le 19, qu'à 8 heures du matin. Après une grand'halte à la Verdure, l'escadron atteignit Souk-Ahras à 3 heures de l'après-midi. Il s'établit au camp déjà occupé depuis

l'avant-veille par le 1er et le 2e, au nord-est de la ville, près du 7e chasseurs.

COMPOSITION ET EFFECTIF DU RÉGIMENT

ÉTAT-MAJOR

MM. Dubuquoy, lieutenant-colonel, commandant par intérim ;
Verdun, chef d'escadrons ;
Cartairade, id.
Gillain, capitaine instructeur ;
Dietrich, porte-étendard ;
Mouton, médecin-major de 2e classe ;
Louis, médecin aide-major ;
Cazimir, aide-vétérinaire ;
2 adjudants, 15 chasseurs, 19 chevaux.

1er ESCADRON

MM. Maëder, capitaine-commandant ;
Capan, lieutenant en 1er ;
Maurer, lieutenant en 2e ;
d'Arnoux de Maison-Rouge, sous-lieutenant ;
121 hommes de troupe ;
127 chevaux.

2e ESCADRON

MM. Girod, capitaine commandant ;
de Saint-Didier, capitaine en 2e ;
Montprofit, lieutenant en 1er ;
Chéronnet, lieutenant en 2e ;
Luce de Trémont, sous-lieutenant ;
Pailler, id.
118 hommes de troupe ;
128 chevaux.

3e ESCADRON

MM. de Landemont, capitaine commandant ;
Mantrand, capitaine en 2e ;
Dubalen, lieutenant en 1er ;
Versigny, lieutenant en 2e ;
Le Roy de Boiseaumarié, sous-lieutenant ;
124 hommes de troupe ;
122 chevaux.

Un ordre du 20 avril plaça ces escadrons dans la brigade du général Gaume, qui comprenait en outre les détachements des 7e et 13e chasseurs et du 11e hussards.

Le 21, la cavalerie se dirigea sur Sidi-Youssef. Elle y séjourna le 22 et le 23, date à laquelle on lut aux troupes l'ordre général suivant du général commandant le 19e corps d'armée.

ORDRE

Soldats,

Des populations hostiles, échappant à l'action du gouvernement tunisien, sont venues violer notre territoire, attaquer nos tribus, et ont fait couler le sang de nos soldats sur la frontière des Kroumirs. A Sidi-es-Soman, à Sidi-Youssef, à Beccaria, des revendications, des injonctions nous ont été adressées par des tribus tunisiennes. A Tabarca, un navire français a été reçu à coups de fusil.

Le Gouvernement de la République nous a confié le soin de venger ces insultes. Il faut que partout nos droits soient affirmés, notre autorité respectée.

Vous le voyez, soldats, la mission qui vous est confiée est digne de votre valeur. J'aurais voulu moi-même marcher à votre tête ; mais le ministre a pensé que ma présence au chef-lieu du commandement était indispensable pour la sûreté de la colonie ; et j'ai dû, non sans de vifs regrets, me soumettre à cette décision.

Vous allez donc franchir la frontière !

En avant, et vive la République !

Le général commandant le 19e corps d'armée,

Signé : SAUSSIER.

En vertu de l'ordre n° 9, du 23 avril, le 2e escadron du régiment, capitaine Girod, fut détaché pour former l'extrême avant-garde de la colonne, avec les goums commandés par le capitaine Heymann, des affaires indigènes.

Le commandant Cartairade reçut le commandement de ce groupe, dont l'effectif total était le suivant :

TABLEAU.

NUMÉROS DES ESCADRONS et noms des tribus.	OFFICIERS ET CHEFS DE GOUMS.	EFFECTIF			
		OFFICIERS.	S.-OFF. et soldats.	CHEVAUX.	MULETS.
	3e chasseurs d'Afrique				
2e escadron.	Girod, capitaine commandant. Montprofit, lieutenant. Chéronnet, id. De Trémont, sous-lieutenant. Pailler, id.	5	119	127	7
	Goums				
	Heymann, capitaine.	1	»	2	3
Mahatla.	Caïd Mohammed-ben-Hasmocana.	»	85	85	45
Ouled Khiar.	Cheik Mesbah-ben-Taieb.	»	120	120	62
Ouillen.	Cheik Mourib-Rabah.	»	70	70	45
Haracta.	Cheik Mohammed-Salah-ben-Ali.	»	280	280	100
Guelma.	Cheik Djebari-ben-el-Hassi.	»	82	82	32
	EFFECTIF TOTAL	6	756	764	294

L'extrême avant-garde quitta le camp de Sidi-Youssef, le 24 avril, à 5 heures et demie du matin, et franchit la frontière à 6 heures. Elle prit la direction de l'Oued-Mellègue, éclairant la marche de la brigade de cavalerie en avant et sur les flancs. Le 2e escadron servait de soutien aux goums.

A 10 h. 20, on fit une grand'halte sur la rive gauche de l'Oued-Mellègue, en faisant occuper par les éclaireurs des goums les hauteurs de la rive droite. A 11 heures et demie, l'avant-garde passa la rivière et, continuant à suivre la route du Kef, atteignit Oglet-ech-Cheren, où elle s'établit, couvrant par des postes la cavalerie campée à un kilomètre en arrière, avec les deux bataillons de zouaves de la colonne Logerot.

Le 2e escadron et les goums reprirent leur marche le 25, à 7 heures, et franchirent, à 9 heures et demie, l'Oued-Reinel, que la colonne passa peu de temps après. Les autres escadrons du régiment se portèrent alors en avant, pour appuyer la marche de l'avant-garde dans la vaste plaine qui entoure le Kef. Toute la colonne campa sur les pentes sud du Djebel-Soltan.

A 2 heures, le goum s'établit aux ruines voisines du marabout

de Sidi-Abdallah, à droite de la route du Kef. Le 2e escadron forma la réserve d'avant-postes à gauche de la route. Le service de sûreté s'échelonna du nord au sud, entre les hauteurs et l'Oued-Reinel. Une soixantaine de cavaliers tunisiens se montrèrent au-dessus des jardins du Kef et poussèrent leurs vedettes sur la route jusqu'au marabout de Sidi-Abdallah. Ils se replièrent à la nuit.

On sut dans la journée que le Kef serait attaqué le lendemain matin. Le 2e escadron devait éclairer la colonne Hervé (1er zouaves). Le reste de la cavalerie ferait le même service à la colonne O'Neill (2e tirailleurs). Conformément à ces dispositions, le 2e escadron couvrit la marche de la colonne Hervé, le 26 au matin, dans la vallée de l'Oued-Djaàd, et s'arrêta à 600 mètres de la porte principale conduisant à la Casbah, couvert par un peloton dispersé en éclaireurs sur les crêtes peu élevées qui s'étendent parallèlement au mur d'enceinte. Une partie du goum, plus en arrière, occupait une autre ligne de crêtes, de Dour-Senad à Fedj-el-Kharroub. L'infanterie se formait en colonne d'assaut, mais la ville ouvrit ses portes sans résistance. L'escadron et les goums établirent leur camp au sud-ouest, à Djenan-Mennous, sur la lisière du bois d'oliviers.

Le reste de la cavalerie, après avoir éclairé la brigade O'Neill pendant sa marche dans la plaine vers la porte d'El-Aïn, se mit au bivouac sur le Coudiat-Kiner.

La colonne reprit sa marche le lendemain, dans la direction de l'Oued-Mellègue. L'avant-garde, partie à 4 heures et demie, arriva à Nebeur à 10 heures, fit sa grand'halte un peu au delà, passa l'Oued-Mellègue à 2 heures et s'installa sur la rive gauche. Le gros de la colonne dressa son camp sur la rive droite, à un kilomètre en arrière.

L'avant-garde rompit, le 28, à 6 heures, traversa Souk-el-Arba, franchit la Medjerda et campa sur la rive gauche, en avant de la colonne qui s'établit entre la gare et la rivière. A 9 heures et demie, 100 indigènes du goum allèrent reconnaître un groupe de cavaliers qu'on apercevait à 5 kilomètres vers le nord, débouchant d'un col. C'était l'avant-garde des contingents tunisiens d'Ali-Bey, qui

avaient soutenu les Kroumirs. Le chef de cette troupe fut conduit au général. Vers 11 heures, Ali-Bey défila avec le reste de ses contingents. Il suivait la direction de Ben-Béchir, en longeant le pied des montagnes, et paraissait désireux de se dérober à notre vue. Le goum et le 2e escadron restèrent en position pour observer cette marche.

Le lendemain, Ali-Bey sollicita et obtint une entrevue du général Logerot.

Le 30, le colonel Hervé, à la tête de deux bataillons de zouaves, du 2e escadron et des goums, se porta à Souk-el-Khemis, pour rassurer les populations. Celles-ci, auxquelles on allait porter des paroles de paix, accueillirent à coups de fusil le capitaine Heymann. Informé du fait, le général Logerot fit aussitôt partir le 11e hussards, le 1er escadron du régiment et envoya le 2e tirailleurs par le chemin de fer.

Combat de Souk-el-Khemis. — L'avant-garde ayant reçu l'ordre de se porter en avant, prit pour point de direction les hauteurs d'où étaient descendus la veille les contingents d'Ali-Bey. Elle traversa rapidement la plaine et prolongea la gauche de la ligne occupée par le colonel Hervé. Celui-ci, au moment où le 11e hussards atteignait le pied des contreforts du Djebel-Chichaïa, envoya l'ordre à toute la cavalerie de se porter à sa droite et de balayer les contingents qui occupaient les revers sud de la montagne, de manière à les refouler vers la gauche. Ce mouvement fut bien exécuté par la cavalerie, partagée en plusieurs groupes qui chargèrent aussitôt ce qu'ils avaient devant eux. L'ennemi tenta de gagner les crêtes; mais nos cavaliers arrivèrent en même temps que lui, laissant derrière eux les nombreux cadavres de ceux qu'ils avaient sabrés. Chacun des groupes ayant dû, à cause du terrain, attaquer pour son propre compte, ils se trouvèrent, lorsqu'ils atteignirent la crête, séparés par des escarpements infranchissables.

Le 2e escadron et la fraction du goum commandée par le capitaine Heymann, après avoir fait place nette devant eux, se rabattirent à gauche, s'engagèrent dans un vallon, où ils capturèrent

de forts troupeaux poussés par quelques cavaliers, continuèrent leur course jusqu'à la ligne des crêtes et en chassèrent les tirailleurs ennemis. Ils ne purent aller au delà, le terrain devenant impraticable. Le feu avait d'ailleurs entièrement cessé de ce côté. Le goum et le 2e escadron revinrent donc se former derrière l'aile droite du colonel Hervé.

L'autre fraction du goum, commandée par le chef d'escadrons Cartairade, atteignit les crêtes, se rabattit à gauche et prit à revers les tirailleurs tunisiens. On en tua plusieurs qui cherchaient un refuge dans les ravins. D'autres furent faits prisonniers et remis au 11e hussards que le goum rencontra à ce moment. Le commandant Cartairade fit alors visiter les douars d'une mechta établie sur la crête, puis se porta en avant contre un groupe de tirailleurs posté derrière une hauteur. Ceux-ci se replièrent derrière l'Oued-Ghezela. Le 2e tirailleurs atteignait alors le sommet de la montagne. Il descendit les pentes nord, passa sur la rive gauche de l'Oued-Ghezela, traversa la plaine où se trouve le marabout de Sidi-Salah et y captura un nombreux troupeau, après avoir achevé la déroute des Tunisiens, qui se réfugièrent dans la montagne boisée des Kroumirs. L'un d'eux portait le costume des officiers du Bey.

Les difficultés du terrain et le mouvement en arrière du 2e tirailleurs ne permirent pas au goum de pousser plus avant. Il repassa l'Oued-Ghezela, gravit les pentes du Djebel-Chichaïa et descendit dans la plaine des Ouled-bou-Salem. En repassant sur le terrain où avait eu lieu la charge, il fit prisonnier 11 Tunisiens. Quelques instants après, les deux fractions du goum et le 2e escadron se réunirent et restèrent en position jusqu'à l'arrivée de l'infanterie à la station de Ben-Béchir, puis ils rentrèrent au camp.

Les pertes que nous causa cette affaire furent insignifiantes. 1 cavalier et 3 chevaux du goum furent tués. 2 chevaux du 2e escadron succombèrent à la fatigue ; 1 cheval du 1er fut écrasé par le train qui ramenait de Ben-Béchir le 2e tirailleurs.

La colonne fit séjour au camp de Souk-el-Arba du 1er au 5 mai. Dans la matinée du deuxième jour, nous aperçûmes le corps com-

mandé par l'ouzir Si-Selim qui débouchait, comme celui d'Ali-Bey, du col situé au nord et suivait aussi la route de Ben-Béchir.

Le général commandant la colonne fit paraître l'ordre du jour ci-après :

ORDRE

Le général commandant la colonne a fait connaître au général commandant en chef le corps expéditionnaire le combat du 30 avril et le succès remporté.

M. le général commandant en chef complimente les troupes de l'entrain et de la bravoure qu'elles ont déployés, et le général commandant la colonne est heureux de joindre à ce témoignage de satisfaction ses propres félicitations.

Souk-el-Arba, le 2 mai 1881.

Le général commandant la colonne,

Signé : LOGEROT.

La colonne se porta, le 5 mai, à Guerlouzaïa, près de Fernana. L'avant-garde atteignit ce point à 9 heures du matin et prit position sur la crête comprise entre l'Oued-Ghezela, au sud, et l'Oued-Khoubéi, au nord. A l'arrivée de la colonne, elle établit son camp à 900 mètres en avant, entre l'Oued-Ghezela et l'Oued-Ghrib. La colonne Delebecque était campée à 18 kilomètres au nord-ouest de Gherlouzaïa.

Le 8 mai, l'infanterie, éclairée par le 2e escadron et 200 hommes du goum, fit une reconnaissance vers Ben-Métir. Le groupe de l'avant-garde pénétra dans la vallée de l'Oued-el-Lil, qu'il remonta en couronnant les hauteurs de la rive droite. Il prit ensuite position dans la vallée, en occupant par ses éclaireurs les derniers contreforts du Djebel-Salah, et rentra lorsque la colonne se fut massée sur un plateau au nord-est d'Aïn-Djenfoura.

A 9 heures, le général Logerot envoya les Haractas sur les hauteurs du Djebel-Zeen; puis il chargea le commandant Cartairade de reconnaître le chemin de Ben-Métir, avec le reste du goum et trois pelotons du 2e escadron, en remontant la gorge dite Khanguet-el-Hammam. Le capitaine Heymann, avec 100 cavaliers, devait suivre ce défilé en longeant le flanc gauche. Le comman-

dant Cartairade, le 2e escadron et 50 goumiers des Ouled-Khriar marcheraient parallèlement par le sentier des pentes opposées. Les deux groupes partirent simultanément. Le capitaine Heymann, dès qu'il eut franchi l'Oued-el-Lil, dut gravir le Djebel-Salah et se trouva bientôt engagé contre les Ouled-Tebaïnia. Son mouvement vers Ben-Métir était donc arrêté.

Le sentier suivi par le commandant Cartairade était étroit, pierreux et raviné. Le pays très accidenté, couvert de broussailles, de chênes-lièges et parsemé de gros rochers, était d'un accès difficile et dangereux. Les crêtes de gauche étaient occupées par les Rekhaïna, qu'on éloigna à coups de fusil. La marche, forcément très lente, ne pouvait se faire que par échelons. Cependant, vers midi, la reconnaissance n'était guère qu'à cent mètres de Ben-Métir. Mais, à ce moment, de nombreux contingents sortant du lit de la rivière se glissèrent sous bois entre les rochers, menaçant de tourner par la droite le goum et le 2e escadron, tandis que d'autres indigènes couronnaient les crêtes rocheuses qui dominent le côté gauche du sentier. Devant ces dispositions menaçantes, que l'état du terrain ne permettait pas de déjouer, il fallut songer à la retraite. Elle se fit par échelons, les cavaliers à la tête de leurs chevaux tenant l'ennemi à distance par des feux bien dirigés.

Le goum du capitaine Heymann s'était également retiré sous la protection de l'artillerie. La reconnaissance rentra à Djenfoura à 4 heures. Pendant l'exécution de ce mouvement contre les Kroumirs, la colonne Logerot et celle du général Delebecque s'étaient tenues en relations par le télégraphe optique.

Le 1er escadron exécuta, le 9, sur Souk-el-Khémis, une reconnaissance ayant pour objet d'assurer de ce côté le ravitaillement de la colonne. Les pluies avaient en effet beaucoup grossi la Medjerda entre Fernana et Souk-el-Arba.

Les commandants Cartairade et Verdun étant détachés, l'un au goum, l'autre comme chef d'état-major du général Gaume, le chef d'escadrons Tiret, resté au dépôt, fut appelé à la colonne et la rejoignit le 9 mai.

Colonne Logerot. — Le 11, le général Logerot laissa à Fernana la brigade de cavalerie, qui avait reçu l'ordre de rallier le général Forgemol ; mais il conserva le 3e chasseurs d'Afrique. Sa colonne avait pour mission de remonter vers le nord, pour atteindre le défilé d'El-Mérijd, dernier refuge des Kroumirs. Le général Delebecque appuyait ce mouvement et gardait les débouchés nord du défilé.

Combat d'El-Fedj. — Le 1er escadron, dont le capitaine de Saint-Didier venait de prendre le commandement, formait l'arrière-garde. Le 3e escortait le convoi. L'avant-garde, à laquelle marchait toujours le 2e escadron, était partie de très bonne heure. Elle atteignit El-Fedj à 6 heures du matin et prit position sur les hauteurs au nord-ouest du col, pour protéger l'établissement du camp de la colonne, qui arriva à 9 heures. Comme elle se dirigeait vers le point qui lui avait été assigné, à 1500 mètres en avant, sur le chemin de Ben-Métir, le 2e escadron, qui marchait en tête, fut informé par un poste du 1er zouaves que l'ennemi occupait cette position.

Le commandant Cartairade fit mettre pied à terre à dix chasseurs pour repousser les tirailleurs dont la présence lui était signalée. Les Kroumirs se déplacèrent alors, pour aller s'embusquer dans un ravin difficile et boisé où l'on ne pouvait les apercevoir. Leur feu augmentant d'intensité, le commandant porta, par des renforts successifs, jusqu'à trente le nombre de nos combattants à pied. Sous leur protection, il fit avancer le goum et commencer le tracé du camp. Mais l'engagement devenait très vif et le feu de l'ennemi était assez bien dirigé. Nos tirailleurs s'étaient formés sur deux lignes : l'une abritée derrière des oliviers, au sommet d'une crête, à 100 ou 150 mètres des Kroumirs ; l'autre, couverte par des rochers, à 20 mètres du ravin occupé par l'ennemi. Cette seconde ligne était conduite par M. le sous-lieutenant Luce de Trémont.

Vers midi, cet officier fit demander du renfort parce que ses hommes commençaient à manquer de cartouches et parce que les

Kroumirs, toujours invisibles, dirigeaient sur eux un feu de plus en plus nourri.

M. le lieutenant Chéronnet se porta alors sur la ligne avec tous les hommes disponibles. Il fut atteint presque aussitôt d'une balle à la cuisse. Le chasseur Leray fut tué à ses côtés et le chasseur Lozachmeur blessé très grièvement au pied.

Pendant ce temps, le goum, arrivé en entier, avait établi son camp. Le capitaine Heymann se porta avec 100 hommes à pied à droite de la ligne, pour tourner l'ennemi et le déloger du ravin. Ce mouvement se fit avec beaucoup d'entrain, et les Kroumirs furent repoussés, malgré l'avantage de leur position, en subissant des pertes sensibles. Six des leurs étaient tombés morts à quelques pas de nos lignes. Cet heureux résultat n'avait pas été obtenu sans quelque dommage pour nous. Le cheik Ben Mamar et le cavalier Abbès ben Amar, des Ouled-Khriar, le cavalier Amar ben Ali, des Haractas, avaient été tués. Mohamed Salah ben el Hadj Aïssa était blessé, Si Brahim ben Salah avait disparu. Deux chevaux du goum étaient blessés.

Il était 2 heures. Chasseurs et goumiers manquaient de munitions. Le général envoya deux compagnies du 1er zouaves qui enlevèrent successivement les positions occupées par les Kroumirs et achevèrent de les refouler vers Ben-Métir. Au retour de ces compagnies, à 4 heures, le goum et le 2e escadron rentrèrent au camp. Pour parer à tout retour offensif, on creusa immédiatement des tranchées-abris qui furent occupées par 60 chasseurs et 120 hommes du goum.

M. Chéronnet et le chasseur Lozachmeur furent évacués le lendemain. Dans la même journée, on retrouva le corps de Si Brahim ben Salah, porté disparu la veille, et huit nouveaux cadavres de Kroumirs.

M. Chéronnet reçut à la fin de la campagne la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Rentré en France peu de temps après, il ne tarda pas à y mourir des suites de sa blessure qui amena des complications imprévues.

La colonne fit séjour le 13. Il plut toute la journée. Le 14, toute

l'infanterie formée en trois colonnes se porta vers Ben-Métir, pour appuyer les opérations de la division Delebecque. Elle emporta deux jours de vivres. Sa mission était de chasser tous les partis ennemis qui pourraient encore se trouver dans le défilé. Le terrain étant impraticable pour la cavalerie, celle-ci resta au camp à la garde du convoi. Le goum et le 2e escadron quittèrent leur position avancée pour coopérer à ce service.

Le général Logerot ramena l'infanterie et l'artillerie dans l'après-midi du 15. Le goum et le 2e escadron se portèrent alors à 900 mètres en arrière, sur la route de Fernana. Le lendemain, la colonne revint au camp qu'elle avait occupé le 10 mai, et se sépara le 17 de la brigade Gaume qui se replia sur Souk-el-Arba, sauf le 2e escadron et les goums, laissés à la disposition du général Logerot. Toutefois, 50 goumiers accompagnèrent le général Gaume, qui avait l'ordre d'observer les débouchés de l'Oued-Ghezela et de l'Oued-Bougarin.

Par suite de ces nouvelles dispositions, le 2e escadron se trouva, à partir du 17 mai, détaché du régiment jusqu'à la fin de la campagne. Nous allons donc suivre d'abord les opérations du groupe principal ; puis nous relaterons celles auxquelles le 2e escadron prit part avec la colonne Logerot.

La cavalerie, arrivée le 17 à Souk-el-Arba, en partit le lendemain de fort bonne heure et campa près de la voie ferrée, sur la rive gauche de l'Oued-Ressoul. Le 19, elle fit une pointe sur Souk-el-Khémis et rentra le 20 à Souk-el-Arba.

Le 21, le 3e escadron et un escadron du 7e chasseurs, placés sous les ordres du lieutenant-colonel Dubuquoy, furent détachés de la brigade pour occuper Ghardimaou, tête de la ligne ferrée. Il ne nous resta qu'un escadron, le 1er, avec le général Gaume ; encore avait-il une de ses divisions réunie aux 50 goumiers. Seul le 11e hussards demeurait intact à cette brigade.

Les deux escadrons du lieutenant-colonel Dubuquoy arrivèrent, le 21 mai, à Ghardimaou et campèrent au sud-est de la gare occupée par un bataillon du 122e, sous les ordres du colonel Chesneau. Jusqu'au 25 inclus, ils fournirent des patrouilles pour explorer la

plaine vers le nord. Le 23, grâce aux quatre fours de campagne, nos hommes purent recevoir de bon pain. Depuis l'avant-veille, ils n'avaient touché que deux rations et demie de pain de son à moitié moisi venant de Tunis. Le 26, ces escadrons se portèrent à Souk-el-Arba, sur la rive gauche de la Medjerda. Ils rejoignirent le lendemain le général Gaume à Sidi-Zehili. La division du 1er escadron détachée avec le goum rentra le 29.

La brigade quitta Sidi-Zehili le 1er juin, pour aller à l'Oued-Kessob, où elle passa la journée du 2. Du 3 au 5, elle campa à Ouamesse; puis, jusqu'au 12, à l'Oued-Melis. Le 8, nos deux escadrons firent une reconnaissance sur Aïn-Safra, pour montrer nos troupes aux tribus soumises. Une autre reconnaissance dirigée, le 11, sur Ghardimaou, rappela aux Ouchteta qu'on ne cessait pas de les surveiller.

La brigade se porta, le 12, à Ben-Bachir; le 13, à Oued-Kessob; le 14, à Sidi-Zehili, où elle resta jusqu'au 18 et fut rejointe par la colonne de Brem. Le 19, elle revint à Ben-Bachir, puis à Souk-el-Arba jusqu'au 22; le 23, à Oued-Melis; le 24, à Ghardimaou. Elle en partit le 27, avec le général en chef et campa à Bordj-Brahim, sur le territoire algérien. Elle avait laissé derrière elle le 11e hussards détaché, le 18, à Béja. L'expédition était terminée pour elle. Après avoir escorté le général en chef jusqu'à Souk-Ahras, elle se sépara de lui. Nos escadrons rentrèrent le 5 juillet à Constantine, sauf le 2e que nous avons laissé, le 17 mai, à l'avant-garde de la colonne Logerot.

CHAPITRE XXI

Suite des opérations de la colonne Logerot. — Fin de l'expédition. — Troubles à Aïn-Beïda. — Colonne volante du lieutenant-colonel Bayard. — Incendies de forêts. — Renforts venant de France. — Deuxième expédition de Tunisie. — Combat d'Haydra. — Combat d'Enchir-Sbiba. — Combat de Coudiat-el-Alfa. — Entrée à Kairouan. — Combat du 13 novembre. — Immense razzia. — Colonne volante de Gafsa. — Colonne volante du général de Gislain. — Fin de l'expédition. — Camp de Tébessa. — Colonne mobile de Tébessa.

Pendant que la brigade Gaume prenait la route de Souk-el-Arba, le 17 mai, et commençait dans la vallée de la Medjerda une série de marches et de contremarches qui ne devaient prendre fin que quarante jours plus tard, la colonne Logerot allait camper à Skhira sur l'Oued-bou-Arthma. L'avant-garde, partie à 4 heures, passa par Douamès-Houzelin, occupa les hauteurs de la rive gauche de l'Oued-bou-Arthma jusqu'à l'arrivée du gros, puis vint camper à 900 mètres du point choisi pour la colonne. Celle-ci se porta le lendemain à Kalkada, sur l'Oued-Medsouf et, le 29, à Béja. Elle s'y établit jusqu'au 20, près du Bardo. Le goum fut renforcé par 50 cavaliers du maghsen de Béja, commandés par le bach-chaouch Ali ben el Blaki. Le 22, la colonne atteignit El-Guéria entre l'Oued-Hassen et l'Oued-Kessob, l'avant-garde à cheval sur ce dernier cours d'eau, à l'entrée de la gorge nommée Medjez-Slama.

Le 23, on arriva à Souk-el-Tenin, chez les Amran. Après un jour de repos, la colonne partit presque en entier pour Feinough. La cavalerie resta à Souk-el-Tenin, sauf le groupe des maghsen de Béja, qui cessa à dater de ce jour de faire partie du goum. Celui-ci et le 2e escadron rejoignirent la colonne à Feinough, le 27, et partirent avec elle le lendemain pour Khanguet-Kaf, à peu de

distance de Souk-el-Tenin et d'El-Féhis, dans les Nefza. L'avant-garde campa sur la rive gauche de l'Oued-Ghennou et reconnut dans la journée un terrain de bivouac à Sidi-Karfah.

La colonne s'établit, le 29, à Maï-Zila, sur une hauteur voisine du confluent de l'Oued-Hameï et de l'Oued-Zenna. Le général opéra le lendemain, avec une partie de ses troupes, la reconnaissance des pentes ouest du Djebel-Guernoura, traversa la plaine de Maï-Zila, l'Oued-Ghennou, passa à Aïn-ed-Deïn, et rentra le soir au bivouac. On campa, le 31 mai, à Sidi-Karfah, le 2e escadron couronnant la hauteur qui domine la rive droite de l'Oued-Zenna.

Le 3 juin, le général Logerot, avec un fort détachement éclairé par 50 hommes du goum et le peloton de M. de Trémont, reconnut le territoire des Hédil, pendant que le reste de l'escadron et du goum, suivant la route de Sidi-Karfah à Sidi-bou-Drâ, étudiait les ressources que ce dernier point pourrait fournir pour le séjour de la colonne augmentée du grand quartier général, d'un bataillon du 4e zouaves et d'un escadron du 13e chasseurs.

Les troupes se reposèrent le 4 juin et s'établirent, le 5, à Sidi-bou-Drâ, l'avant-garde sur la rive gauche de l'Oued-Mengra.

Le 6, le général dirigea sa colonne sur Enchir-Skhira, près de l'Oued-bou-Rouman, en passant par Aïn-bou-Youdi, Aïn-Saboun, le marabout de Sidi-Sliman-ben-Bahtoul, Khanguet-Mellaka, puis en descendant la vallée de l'Oued-Sidi-Sliman. On campa à Sidi-Magri, entre ce dernier cours d'eau et l'Oued-bou-Rouman. Il n'y avait pas d'eau à Enchir-Skhira.

Le général, emmenant une colonne légère, fit dans la journée du lendemain une pointe sur le territoire des Mogods. Il se fit éclairer par 100 cavaliers du goum et une division du 2e escadron, traversa la belle plaine de Bahiret-Sedjena et se dirigea sur le marabout de Sidi-Chergui. Arrêté par le mauvais temps, il donna l'ordre de rentrer au camp.

Le 8, dans la matinée, à la tête de la colonne légère éclairée par 50 hommes du goum, il explora la vallée de l'Oued-Mengra, jusqu'au lac Sedjena. Dans l'après-midi, 30 autres cavaliers du goum accompagnèrent le général en chef à Sidi-Fatallah. La co-

lonne fit séjour le 9, et se porta le lendemain entre le marabout de Sidi-Mansour et l'Oued-Djouinin, en passant par Fedj-Trounia, Ksar-bou-Derhem, Fedj-Metrel et Fedj-Garoutin. Elle traversa l'Oued-Djouinin à Enchir-el-Hamara. L'avant-garde s'établit à Enchir-beni-Maghni.

Le 11, la colonne passa l'Oued-Djerou et campa sur la rive droite de ce cours d'eau. Elle arriva, le 12, à Béja, où elle séjourna jusqu'au 16, et prit ensuite position, le 17, à Djérif, sur l'Oued-Kessob; le 18, à Righa, sur l'Oued-Ghezela; le 19, à Tellet-Sidi-Salah. Le 2e escadron fut envoyé, à 3 heures, chez les Cheïa, pour s'assurer que cette tribu avait rempli les conditions qui lui étaient imposées. Il visita tous les douars nord du Djebel-Cheïa, trouva dans l'un d'eux quelques armes et de la poudre et lui razzia 300 têtes de bétail.

Le 20, la colonne campa à Ouladja-abd-er-Rhamis, sur le territoire des Khezara. Le général Logerot, laissant au camp le reste de ses troupes, partit, le 21, avec une colonne légère, pour visiter la tribu des Ouled-Ali. Éclairé par 100 cavaliers du goum et une division du 2e escadron, il s'engagea par des chemins très difficiles dans un pays tourmenté, et rentra au camp vers midi. Le 22, il porta toute la colonne à El-Haouch, sur le territoire des Ouled-Ali. La conduite de cette tribu laissant à désirer, le général fit cerner, le lendemain, par une colonne légère, la fraction des Guedaïgdia, pendant que le 2e escadron enveloppait les douars situés au nord de l'Oued-el-Ma-el-Berd. Tous les troupeaux furent razziés, ramenés par l'infanterie, puis conduits, le 24, à Ghardimaou par le peloton de M. Montprofit et 25 cavaliers du goum qui devaient les escorter jusqu'à Souk-Ahras. Le peloton rentra le soir au camp de Zaroura.

La colonne s'établit, le 25, à Oueldjet-el-Djemel, au confluent de l'Oued-el-Hammam et de l'Oued-Bidour. M. de Trémont partit dans la journée avec son peloton, pour conduire à Ghardimaou des troupeaux de razzia. On campa le lendemain à Seraïa, chez les Ouchteta. L'avant-garde, partie à 3 heures du matin, avait reçu l'ordre de se porter dans l'Oued-Endja et de razzier tout le bétail

qu'elle y rencontrerait. Elle pénétra dans la montagne des Ouchteta, parcourut la partie boisée dite Oued-Endja et ramena au camp un troupeau de 3 000 têtes, dont 1 500 bœufs. Des dispositions furent prises pour le faire escorter, le 27, jusqu'à l'Oued-Fitoun, le 28, jusqu'à Fedj-Refida, par 100 cavaliers du goum et le peloton de M. Pailler, qui devait le remettre à un officier d'infanterie auquel il laisserait les cavaliers indigènes pour conduire le convoi jusqu'à Souk-Ahras.

Peu après le départ de Seraïa, l'escorte fut attaquée par des indigènes embusqués dans les broussailles. Les trois derniers pelotons du 2e escadron et le reste du goum sautèrent à cheval pour aller appuyer M. Pailler. 12 indigènes des Ouled-Messaoud, qui avaient réussi à s'emparer d'une partie du bétail, furent pris les armes à la main. L'avant-garde tout entière escorta le troupeau et le conduisit à la smala de Bou-Hadjar.

Le général Logerot, à la tête d'une colonne légère éclairée par le goum et une division du 2e escadron, se porta, le 28, contre les Ouchteta qui n'avaient pas exécuté les clauses de leur soumission. L'avant-garde, partie à 3 heures et demie du matin, atteignit Kef-el-Feidja à 7 heures. Le goum des Haractas descendit la vallée de l'Oued-Feidja, pour prêter main-forte aux cavaliers du Khaliffa des Ouled-Sira et du caïd Ahmed Chérif, auxquels on avait prescrit de remonter la même vallée en poussant devant eux tout ce qu'ils rencontreraient. Le reste du goum et le 2e escadron prirent position à la naissance de la vallée, pour arrêter les gens et les troupeaux qui la remonteraient et les envoyer au général, resté avec l'infanterie à Kef-el-Feidja. Malgré ces dispositions, on ne put prendre qu'environ 250 animaux, qu'on fit escorter jusqu'à Souk-Ahras par un maréchal des logis et 15 chasseurs du 2e escadron.

La colonne ayant terminé ses opérations, le goum fut licencié le 29 juin. Le général Logerot, appelé à Souk-Ahras, remit le commandement des troupes au colonel Cajard, du 3e zouaves. Le 2e escadron reprit, le 1er juillet, la route de Constantine.

Un décret du 14 juin avait donné au lieutenant-colonel Dubu-

quoy le grade de colonel et le commandement du régiment qu'il exerçait depuis trois mois.

Par ordre du général commandant la division, et en raison de troubles qui s'étaient produits chez les populations indigènes voisines d'Aïn-Beïda, le 4e escadron fut dirigé, le 30 août, sur cette ville, où il arriva le 2 septembre, avec ordre d'obtempérer aux réquisitions écrites des autorités civiles. Celles-ci firent procéder à l'arrestation de 40 indigènes, qu'une escorte composée d'un brigadier et 10 hommes, sous les ordres d'un maréchal des logis, amena, le 10 septembre, à Constantine. Cela suffit pour rétablir l'ordre et l'escadron rentra le 14.

Le 10 du même mois, une colonne volante avait été formée sous le commandement du lieutenant-colonel Bayard, du 3e zouaves, pour parcourir une partie de la Kabylie. Elle comprenait une compagnie de zouaves, une section d'artillerie, une section du génie avec 50 mulets du train, et le 2e escadron. Elle arriva le 10 à Condé-Smendou; le 11, à Sfergela; le 12, à Oudjed-Rauba; le 13, à Zama, où elle fut rejointe par deux compagnies venant de Philippeville et une venant de Collo.

Le 14, pendant sa marche, la colonne traversa des forêts détruites par un immense incendie allumé, assurait-on, par l'imprudence d'ouvriers employés à l'échenillage. 110 indigènes et de nombreux troupeaux y avaient trouvé la mort. On campa à Sidi-Kambès.

Le 15, la colonne atteignit Fedj-el-Mokta. Prévenu que l'eau devait être très rare au campement indiqué pour le lendemain, le lieutenant-colonel Bayard envoya une dépêche à Constantine pour demander l'autorisation de séjourner à Fedj-el-Mokta; mais, la réponse n'arrivant pas, il se mit en route le 16, après avoir envoyé M. de Trémont avec son peloton pour garder les sources et interdire aux indigènes d'y abreuver leurs troupeaux. Quoique peu abondante, l'eau suffit à la colonne qui fit séjour le 17, et arriva, le 18, à Barbaria, puis le 19 à El-Milia, où elle passa la journée du lendemain. Elle rentra, le 25, à Constantine, par R'zala, Sidi-Mérouan, Milah et Aïn-Kerma.

Sur les entrefaites, la probabilité d'une nouvelle expédition en Tunisie et la diminution de l'effectif du 3e chasseurs d'Afrique, due aux fatigues subies pendant les opérations auxquelles il avait pris part, avaient nécessité l'envoi de renforts importants. Le régiment reçut 160 hommes de bonne volonté venant de France. Ils arrivèrent le 17 septembre.

Deuxième expédition de Tunisie. — Le régiment venait à peine d'être remis en état de faire campagne, qu'il reçut l'ordre de partir pour Tébessa où s'organisait une colonne expéditionnaire.

Le commandant Cartairade y était déjà avec le 1er et le 6e escadron. Le 3e et le 4e quittèrent Constantine, le 4 octobre, sous les ordres du colonel Dubuquoy. Dès que le régiment fut réuni, le colonel l'emmena à Beccaria, où il rejoignit deux escadrons du 4e hussards qui constituaient avec lui la brigade Bonie.

Le 3e chasseurs d'Afrique avait la composition suivante :

ÉTAT-MAJOR

MM.
Dubuquoy, colonel ;
Verdun, chef d'escadrons ;
Cartairade, id.
de Cassagnac, capitaine-instructeur ;
Dietrich, faisant fonctions d'officier payeur ;
Mouton, médecin-major de 2e classe ;
Lamps, médecin aide-major ;
Renaud, vétérinaire en second ;
Casimir, aide-vétérinaire ;

1er ESCADRON

MM.
Robiou, capitaine en 2e ;
Capan, lieutenant en 1er ;
Maurer, lieutenant en 2e ;
d'Arnoux, sous-lieutenant ;
de Maison-Rouge, id.
Louvel, id.

3e ESCADRON

MM.
de Landemont, capitaine commandant ;
Mantrand, capitaine en 2e ;
Villiers, sous-lieutenant ;
Le Roy de Boiseaumarié, id. ;
Nouvel de la Flèche, id.

4ᵉ ESCADRON	6ᵉ ESCADRON
MM.	MM.
Maëder, capitaine commandant ;	de Colonjon, capitaine commandant ;
Martineau des Chesnez, capitaine en 2ᵉ ;	Carle de Carbonnières, lieutenant en 2ᵉ ;
Manset, lieutenant en 2ᵉ ;	Moreau, sous-lieutenant ;
Luce de Trémondt, sous-lieutenant ;	de Grainville, id.
Merle des Isles, id.	Pinelli, id.

M. de Saint-Didier, capitaine commandant le 1ᵉʳ escadron, rejoignit, le 19, au camp d'Haydra. Le 20, MM. Versigny et Dubalen, lieutenants au 3ᵉ escadron, arrivèrent au camp d'Hanout-el-Hadjem. Ces trois officiers, en congé en France, surpris par l'ordre de départ, s'étaient empressés de s'embarquer pour prendre part à l'expédition.

Le général Forgemol de Bostquénard, commandant la colonne, acheva de l'organiser, du 12 au 15 octobre, au camp de Beccaria.

La brigade Bonie se mit en marche, le 16, pour aller camper à Raz-el-Aïoun. La cavalerie reçut, une fois pour toutes, l'ordre de faire occuper par quatre escadrons la première face du camp, direction de la marche, et de placer un escadron en potence sur chacune des faces perpendiculaires à la précédente. Le premier groupe était encadré par deux compagnies d'infanterie de chaque côté ; chacun des deux autres par un bataillon d'infanterie à droite et à gauche. Les deux escadrons des faces latérales se répartissaient comme il suit dans la marche du lendemain : une division sur chaque flanc et un escadron à la queue de la colonne.

Combat d'Haydra. — Le 17, la cavalerie reçut l'ordre d'aller reconnaître un terrain de campement dans la direction des ruines d'Haydra. La brigade prit la formation suivante : les goums en éclaireurs, en avant et sur les flancs ; les 1ᵉʳ et 6ᵉ escadrons en 1ʳᵉ ligne, avec le commandant Cartairade et le colonel ; les 3ᵉ et 4ᵉ escadrons, avec le commandant Verdun, en soutien ; les deux escadrons du 4ᵉ hussards en réserve.

La présence vers l'ouest de 200 cavaliers ennemis fut signalée lorsque nous approchâmes d'Haydra. Les goums engagèrent le

combat, perdirent deux hommes dès le début et se replièrent en désordre, mais en dégageant toutefois le front de nos escadrons. Le général Bonie envoya l'ordre de charger au colonel qui fit aussitôt prendre le galop à la 1re ligne. L'ennemi nous attendit jusqu'à une distance de soixante mètres, nous envoya une décharge qui blessa deux chevaux et tourna bride aussitôt. Nous le poursuivîmes vivement pendant trois kilomètres. Serré de très près, il essaya en vain de nous arrêter par quelques coups de feu inoffensifs ; mais il parvint à se dérober à notre atteinte derrière des hauteurs boisées qu'il gravit à toute bride. Le 1er escadron mit pied à terre et couvrit de balles les broussailles où ces cavaliers avaient disparu. Bientôt nous n'eûmes plus personne devant nous. Le colonel fit cesser le feu. Une dizaine d'insurgés gisaient morts sur le terrain de la charge.

Quelques instants après, nous apprîmes que des rassemblements évalués à 500 cavaliers et 1 200 fantassins occupaient le bois situé au sud d'Haydra. Le général Bonie fit mettre pied à terre aux escadrons, qui engagèrent successivement un combat de tirailleurs. Vers 4 heures et demie, le feu ayant diminué d'intensité, le général ordonna la retraite. Nous rejoignîmes la colonne au camp de Raz-el-Aïoun. L'attitude de nos escadrons, en partie composés de jeunes soldats, avait été excellente. Nous n'avions eu qu'un blessé, le brigadier Minet qui s'était luxé l'épaule en tombant avec son cheval. Deux chevaux étaient blessés, un autre avait disparu.

La brigade campa, les 18 et 19 octobre, au nord-ouest des ruines d'Haydra. Pendant la seconde journée, le capitaine Martineau, avec une division du 4e, alla au-devant d'un convoi de vivres parti de Tébessa. Dans la matinée, la brigade opéra une reconnaissance dans la direction de Hanout-el-Hadjem. Au retour, nous aperçûmes quelques cavaliers sur les hauteurs au sud d'Haydra.

Le 20, la colonne s'établit à Hanout-el-Hadjem, sur l'emplacement de douars abandonnés par les Fréchichs. Nous y trouvâmes de nombreux silos, abondamment pourvus de paille et de bois. Nous traversâmes, le lendemain, des douars quittés récemment

par les Medjers. Le général Bonie les fit incendier. La colonne campa à Ouidet-el-Ghenem. Nos grand'gardes furent attaquées deux fois pendant la nuit.

Nous arrivâmes, le 22, à Enchir-Rouhaïa. Le camp fut dressé dans le voisinage de douars occupés par des tribus amies.

Combat d'Enchir-Sbiba. — Les goums qui éclairaient la marche du 23 signalèrent des forces considérables. Bientôt, en effet, nous aperçûmes une cavalerie nombreuse appuyée par des fantassins postés dans les ravins desséchés qui sillonnent la plaine.

Le général en chef fit arrêter la tête de colonne et porta l'infanterie en avant avec une batterie montée de 80. Un feu nourri et bien dirigé nous ouvrit la route. L'ennemi tenta une diversion sur le flanc droit de nos escadrons, qui mirent de suite pied à terre et joignirent leur feu à celui de l'infanterie peu nombreuse sur ce point. Les Tunisiens s'étant repliés, nous reprîmes la marche, précédant la colonne d'un kilomètre et nous arrêtant fréquemment pour riposter au tir des indigènes. Ceux-ci, rapidement convaincus de la supériorité de nos armes, se contentèrent de rester en vue mais se tinrent hors de portée. Nous ne subîmes aucune perte.

Le camp fut établi à Enchir-Sbiba, où nous trouvâmes de nombreux silos pleins de paille et de bois. La colonne y passa la journée du 24.

Combat de Coudiat-el-Alfa. — Elle reprit sa marche, le 25, à 6 heures du matin, couverte par le 3e chasseurs d'Afrique. Vers 7 heures, nous aperçûmes, sur la gauche, des groupes nombreux de cavaliers et de fantassins paraissant former un total de 2000 hommes. La colonne continua d'avancer; mais, peu après, le goum signala des forces plus sérieuses dont la cavalerie cherchait à nous amorcer, pour nous entraîner vers des ravins où s'étaient embusqués des fantassins.

A 8 heures et demie, le général Bonie fit déployer en bataille le 3e et le 4e escadron. Le 6e se plaça à l'aile droite en colonne de pelotons.

Le terrain où s'abritait l'infanterie ennemie ne permettant pas de charger, le 1er escadron reçut l'ordre de mettre pied à terre et de la déloger en dirigeant sur elle un feu bien nourri. Dès qu'elle fut sortie des ravins, ce qui fut l'affaire de quelques minutes, le colonel prit le galop avec le 3e et le 4e escadron qui balayèrent tout ce qui se trouvait devant eux.

Au début de cette charge, le colonel Dubuquoy, voulant retenir son cheval dont il n'était plus maître, fut pris en travers par deux chasseurs. Tous trois roulèrent à terre. L'attaque ne fut d'ailleurs pas ralentie ; mais un peloton du 6e escadron se détacha pour protéger le colonel, que la violence du choc avait étourdi. Une cinquantaine de cavaliers indigènes qui s'étaient ralliés derrière nous se dirigeaient sur le groupe formé par le colonel, les deux chasseurs, le médecin et M. Dietrich. M. Carle de Carbonnières, commandant le peloton du 6e, laissa quelques hommes à pied près de ce groupe et, avec le reste de son peloton, chargea vigoureusement les cavaliers tunisiens. Il les dispersa à l'arme blanche et revint avec une légère blessure à la main, la visière de son képi fendue par un coup de flissa et la lame de son sabre faussée. Quelques hommes de son peloton avaient aussi reçu de légères atteintes.

L'ennemi, que les difficultés du terrain n'avaient pas permis de poursuivre à une grande distance, était revenu de sa surprise et s'était reformé. Les 3e, 4e et 6e escadrons, ralliés après la charge, se trouvaient au milieu de mamelons couverts de broussailles, ne permettant pas à la vue de s'étendre et offrant des abris qui nous exposaient à tomber dans une embuscade. Ces ondulations boisées se prolongeaient vers notre gauche. Parallèlement à notre flanc droit s'étendait une ligne de hauteurs escarpées au pied desquelles courait un ravin profond inabordable presque partout pour nos chevaux.

Ces trois escadrons formèrent un carré dont le 1er escadron resté en arrière devait venir fermer la quatrième face, et au centre duquel se plaça un peloton des spahis de Bou-Hadjar qui venait de fournir une charge vigoureuse sous les ordres du capitaine de Cillart.

Nos chasseurs mirent pied à terre, ceux du premier rang en avant de leurs chevaux. Des fantassins ennemis, au nombre de 1 000 ou 1 200, avaient garni le ravin sur notre droite. Vers 9 heures et demie, ils ouvrirent, à quatre cents mètres, un feu très nourri sur la deuxième face du carré qui riposta en leur infligeant des pertes sérieuses. La première face fut attaquée aussi, mais moins vivement. Le 1er escadron, dépassé pendant la charge, arrivait à ce moment pour former la quatrième face du carré. Il reçut l'ordre de fouiller le ravin en arrière du point que nous occupions. 300 à 400 fantassins s'y étaient embusqués. Le 1er escadron ouvrit contre eux à cent mètres un feu violent qui leur jeta 40 ou 50 hommes à terre en quelques instants. Les fractions du goum commandées par M. le lieutenant Chollat suivirent l'exemple du 1er escadron. Mais l'ennemi ne se laissa pas intimider par elles comme par nos hommes mieux armés, et leur intervention fut sans effet.

Derrière nous le ravin était libre ; mais, en avant de notre droite, l'infanterie ennemie continuait de diriger sur nous un feu des plus vifs. M. Moreau, du 6e escadron, envoyé sur ce point et trouvant un passage, s'engagea dans le ravin à une allure vive, puis se rabattit à gauche et fit place nette sur une longueur de quatre cents mètres, en sabrant une dizaine d'hommes qui se laissèrent surprendre.

Comme il était toujours facile à l'ennemi de reprendre position dans cet abri, on profita de ce moment de répit pour porter notre carré un peu plus en arrière. Ce mouvement rétrograde fut, comme toujours, le signal d'une charge des cavaliers tunisiens. Accueillis par un feu rapide, ils tournèrent bride aussitôt.

A 10 heures un quart, une section d'artillerie dirigée par le commandant Nüssbaum canonna le ravin avec des boîtes à mitraille. Les fantassins ennemis y restèrent blottis sans se montrer. Quelques-uns même, rampant dans les broussailles, s'approchèrent des pièces et ouvrirent sur leurs servants un feu assez précis. Une charge du 6e escadron conduit par le capitaine de Colonjon eut raison de cette dernière résistance.

A part quelques coups de feu tirés au hasard, l'engagement prit

fin vers 10 heures et demie. La route était libre et la colonne put reprendre sa marche.

Cette affaire fut des plus honorables pour le 3e chasseurs d'Afrique qui, avec un peloton de spahis et 100 cavaliers du goum, avait tenu tête à plus de 3 000 ennemis, les avait repoussés et leur avait tué beaucoup d'hommes. 200 cadavres furent comptés sur le terrain.

Le camp fut établi près de l'Oued-el-Atob.

Nos pertes dans cette journée furent les suivantes : le chasseur Parra tué ; un officier légèrement blessé, M. de Carbonnières ; 9 chasseurs blessés, Bret, Chevallier, Armand, Defours, Retali, Roret, Pommier, Quintric, Héquette. Le colonel Dubuquoy avait eu le visage contusionné dans sa chute. Un cheval de troupe avait été tué et un blessé.

Le régiment quitta le camp, le 26 octobre, après avoir rendu les honneurs funèbres au chasseur Parra. Le goum et la cavalerie fournirent l'avant-garde. La colonne campa près de l'Oued-el-Foul.

Pendant la marche du lendemain, l'ennemi attaqua l'arrière-garde et tira quelques coups de feu sur les flancs ; mais il se montra peu agressif. Nous campâmes à l'Oued-el-Marguelil, et, le 28, en vue de Kairouan. La colonne y fit son entrée, le 29, traversa la ville et dressa au nord de l'enceinte un camp où elle séjourna jusqu'au 10 novembre. Nos escadrons fournirent à tour de rôle l'escorte de convois de vivres à destination de Sousse.

Le 10, la colonne reprit sa marche jusqu'à Bir-el-Slass ; elle atteignit le lendemain l'Oued-el-Marguelil, et, le 12, Hadjel-el-Aïoun. Le 13, au départ, les deux escadrons du 4e hussards formaient l'avant-garde, suivis de nos 1er et 6e escadrons. Le 3e et le 4e étaient à l'arrière-garde. A midi et demi, le général en chef leur envoya l'ordre de rejoindre les deux autres. Dès que le ralliement fut exécuté, le 3e chasseurs d'Afrique fut lancé à la poursuite de smalas et de troupeaux signalés par le goum, à quinze kilomètres environ vers le sud.

Nous découvrîmes l'ennemi à 2 heures et demie. Ses fantassins

garnissaient la lisière d'un bois. 300 cavaliers se déployaient sur notre front, 200 menaçaient notre aile droite. Pendant que les hussards qui avaient mis pied à terre attaquaient le bois, le 1er et le 6e escadron du régiment reçurent l'ordre de le tourner par la gauche. Devant cette menace, l'ennemi abandonna son refuge. Nous vîmes s'enfuir vers la montagne des hommes armés, des femmes, des enfants et d'immenses troupeaux.

Le général Bonie prescrivit au 3e et au 4e escadron de gagner de vitesse les cavaliers tunisiens qui tentaient de retarder notre marche, de les couper de la montagne et de barrer le passage à tout ce qui pourrait encore être atteint. Ce mouvement eut un plein succès. L'ennemi affolé précipita sa fuite, se jetant vers un col où il essaya d'opposer quelque résistance. Le 1er et le 6e escadron mirent aussitôt pied à terre et dirigèrent sur cette masse un feu des plus meurtriers. La nuit arrivait; nous étions à trente kilomètres du camp et les troupeaux dont nous nous étions saisis comptaient plus de 20 000 bêtes. De plus les cavaliers du goum, tout au pillage, nous avaient abandonnés. Le colonel prescrivit de se retirer par échelons. Nos escadrons reçurent l'ingrate mission de pousser devant eux cet immense bétail. A 7 heures, il fallut s'arrêter pour former un grand carré enfermant le troupeau. Mais, en dépit de nos efforts et du clair de lune qui nous favorisait, cette masse d'animaux peu dociles nous débordait sans cesse, rendant la marche fort difficile. Le général Bonie se décida à les laisser sous la conduite des spahis et de quelques goumiers restés avec nous. Puis, se réglant sur des fusées que le général en chef faisait tirer au camp, il put assurer sa direction et arriver à l'Oued-Djelma à 3 heures du matin. Nos chevaux chargés marchaient depuis vingt et une heures. Ils avaient parcouru quatre-vingt-six kilomètres. Cinq d'entre eux avaient été tués dans l'engagement.

Après un jour de repos bien nécessaire, la colonne prit, le 15 novembre, la direction de Gafsa. Elle y passa les journées du 20 et du 21. Le lendemain, les 1er, 3e et 6e escadrons du régiment, un escadron du 4e hussards, trois pelotons du 1er chasseurs d'Afrique,

un peloton du 3e spahis et le goum furent détachés pour former la cavalerie d'une colonne légère placée sous les ordres du général de la Sougeolle. Partie de Gafsa dans la matinée, cette colonne arriva vers 2 heures à l'oasis d'Aïn-Guettar. Elle s'arrêta, le 23, près du Djebel-Oum-Ali. Mais, l'eau fournie par les puits étant à peine suffisante pour abreuver les chevaux d'un escadron, le général décida qu'on rejoindrait Gafsa. Le mouvement commença le lendemain, sauf pour le régiment, qui alla camper avec un bataillon de zouaves près du Djebel-Marabet. Le reste de la colonne rebroussa chemin sur Aïn-Guettar. Nous y arrivâmes à notre tour, le 25 novembre; la colonne entière rentra le soir à Gafsa et y passa la journée du 26.

Le 27, nos 1er, 3e et 6e escadrons, ceux du 4e hussards, un peloton de spahis et 300 cavaliers du goum se réunirent pour former la cavalerie d'une colonne volante qui se porta le soir sur Aïn-Guettar, sous les ordres du général de Gislain. Le 3e escadron y resta, le 28, avec un bataillon, pendant que le 1er et le 6e, ainsi que ceux du 4e hussards, opéraient une reconnaissance sur le village de Laket. Ils rentrèrent le soir à Aïn-Guettar. La colonne y fit séjour le 29, retourna le lendemain à Gafsa et y passa les trois jours suivants. Elle fut alors dirigée sur Tébessa, en passant par Bir-Meskida, Bir-Sidi-Aïch, Oued-el-Hoguel, Fériana, Kasserine, Sidi-Salah et Khanguet-el-Sloughi.

Revenue, le 14 décembre, à son point de départ qu'elle avait quitté deux mois auparavant, la colonne reçut l'ordre de se disloquer. Le temps était affreux; un vent violent chassait une pluie glacée. Le camp établi à cheval sur la route de Constantine n'était qu'un lac de boue. Pendant la nuit du 15 au 16, plusieurs chevaux moururent de misère et de froid. Quelques autres tombèrent pendant l'étape de Tébessa à Alloufa et ne purent se relever. Nos chasseurs, qui souffraient eux-mêmes beaucoup de la rigueur de la température, firent preuve d'une endurance et d'une discipline remarquables. Ceux dont les chevaux étaient tombés en route eurent l'énergie de charger sur leurs épaules leur selle paquetée et de la porter ainsi jusqu'au camp, bien que la marche dans la

terre détrempée fût des plus pénibles. Le régiment rentra à Constantine le 21 décembre.

Bien que l'expédition eût obtenu la soumission complète de la Tunisie, grâce à l'énergie et à l'habileté avec lesquelles elle avait été conduite par le général Forgemol de Bostquénard, on jugea prudent de laisser à Tébessa une colonne mobile comprenant trois bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et un détachement du train. Cette colonne, placée sous les ordres du lieutenant-colonel Sénart, commandant supérieur de Tébessa, avait pour mission de surveiller la frontière, de parer aux événements imprévus et d'escorter les convois de toute nature destinés au ravitaillement de Gafsa.

La cavalerie de cette colonne comprit, au début, le 1er escadron du 3e chasseurs d'Afrique et un escadron du 4e hussards, commandés par le chef d'escadrons Bouaissier de Bernouis, de ce dernier régiment, dont les autres fractions occupaient Sétif et Bône. Le 4e hussards ayant été peu de temps après dirigé en entier sur Mascara, la cavalerie de la colonne mobile fut aussitôt complétée par le 5e escadron du régiment et placée, le 28 mai 1882, sous les ordres du commandant Le Breton. Le 18 octobre de la même année, le 1er escadron rappelé à Constantine fut remplacé par le 4e, et la cavalerie de la colonne mobile passa sous les ordres du commandant de Forsanz, qui conserva ces fonctions jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante.

Le rôle protecteur de la colonne alla toujours s'amoindrissant, à mesure que s'achevait l'organisation militaire de la Tunisie. Il cessa de fait dès le printemps de 1883. Mais la colonne ne fut dissoute que deux ans plus tard, et sa cavalerie fut successivement sous les ordres des chefs d'escadrons Chassaing et Chemin.

Toutes les troupes étaient campées sur les terrains pierreux qui s'étendent au nord-ouest et au sud-ouest de l'enceinte. La nécessité d'abriter autant que possible hommes et chevaux se fit rapidement sentir, mais les ressources mises par le commandement à la disposition des divers chefs de groupes étaient à peu près nulles. Elles consistaient en un très petit nombre d'outils de maçons et

de brouettes. Le seul bois qu'on pût employer aux constructions était du pin d'Alep au tronc court et tordu par le vent. L'administration des forêts, jalouse de conserver tout ce qui était dans le voisinage de Tébessa, refusait absolument d'y laisser couper un arbre. Il fallut organiser des corvées pour aller abattre et prendre des pins à près de quarante kilomètres ; et, comme une partie de la route était très difficile, chacun des mulets en rapportait de deux à quatre, selon la taille. Il n'y avait ni argile ni chaux propre à faire des mortiers. Les uns en achetèrent, d'autres essayèrent avec assez peu de succès de convertir en chaux un calcaire très médiocre qui affleurait le sol. Malgré ces difficultés, chacun s'inspirant des ressources de son imagination et du louable désir de mettre hommes et chevaux à l'abri, on vit se dresser une ville militaire assez complète, originale, habitable et très suffisante pour le rôle éphémère auquel elle était destinée. La pierre ne manquait pas heureusement ; mais on la prenait au plus près, et quelques ruines intéressantes ne furent pas respectées. Les fouilles faites sur plusieurs points mirent au jour de nombreux sarcophages, divers objets curieux, des monnaies romaines et deux superbes mosaïques : l'une représentant le triomphe d'Amphitrite, l'autre composée de médaillons rappelant par leurs sujets et leur disposition en ellipse le passe-temps connu sous le nom de « jeu de l'oie ». Ces deux mosaïques, admirables de dessin et de conservation, restèrent pendant plusieurs années dans le quartier nouvellement construit pour le détachement du 3e chasseurs d'Afrique. Elles sont aujourd'hui abritées des intempéries dans le temple de Minerve, en attendant qu'on leur donne une destination plus digne d'elles. On découvrit également, sur le terrain occupé par un bataillon du 10e de ligne, les soubassements d'une des anciennes portes de la ville romaine et les dalles de pavage profondément creusées par les roues des chars. Ces vestiges intéressants déterminent un des points de l'enceinte primitive dont il ne subsiste aucune autre trace connue. Ils pourront servir de point de départ à des fouilles, si l'on juge utile plus tard de reconstituer le périmètre d'une ville jadis florissante.

L'expédition de Tunisie est le dernier épisode de l'histoire militaire actuelle du 3e chasseurs d'Afrique. Chaque année, depuis cette époque, il a pris part aux colonnes organisées dans la province de Constantine, pour montrer nos troupes aux indigènes, et aux manœuvres dont les plus importantes, dirigées en 1894 par M. le général Hervé, se sont terminées aux portes d'Alger.

Pendant le quart de siècle qui le sépare de l'*année terrible,* plus heureux que bien d'autres, il a eu quatre fois la bonne fortune d'affiler ses sabres. Comme toujours, il s'en est bien servi. Dans ces expéditions, aux inspections générales, il a reçu des éloges qu'il est heureux d'obtenir et fier de mériter. Vaillant en campagne, laborieux pendant la paix, il tient à justifier, dans l'avenir comme dans le passé, ces mots dont le général d'Uzer saluait ses premiers pas dans la carrière :

HONNEUR ET GLOIRE AU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE !

APPENDICE

ÉTATS DES SERVICES DES COLONELS

DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE

UNIFORMES SUCCESSIFS

DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE

ÉTATS DES SERVICES

DES

COLONELS DU 3e CHASSEURS D'AFRIQUE

1

Baron RIGAU (Dieudonné).

Fils d'Antoine et de Anne Loyense ; né à Maëstricht, département de l'ex-Meuse-Inférieure, le 18 mars 1789. Marié le 6 juin 1810 à demoiselle Ursule-Caroline d'Hame, domiciliée à Nancy.

Entré au service au 25e dragons	Dragon.	21 janv. 1803.
Au même régiment	Brigadier fourrier.	24 oct. 1803.
id.	Maréchal des logis.	23 déc. 1803.
id.	Adjud. sous-officier.	28 déc. 1803.
id.	Sous-lieutenant.	21 juillet 1804.
id.	Lieutenant.	21 nov. 1806.
Aide de camp du général Lorge	id.	6 oct. 1807.
A l'État-major des armées	Capitaine.	1er juin 1809.
id.	Chef d'escadrons.	19 février 1814.
Aux dragons du Roi (1er régiment)	id.	11 juillet 1814.
Licencié	id.	8 déc. 1815.
Au 4e régiment de hussards	id.	13 avril 1825.
id.	Lieutenant-colonel.	2 sept. 1830.
Au 9e régiment de chasseurs (devenu 4e)	id.	4 oct. 1830.
Au 3e régiment de chasseurs d'Afrique	Colonel.	7 juillet 1833.
Au 5e régiment de chasseurs	id.	31 juillet 1835.
Admis à faire valoir ses droits à la retraite par décision du		9 août 1839.

CAMPAGNES.

Les deux de l'an XIV, Autriche. — 1806, 1807, Prusse et Pologne. — 1808, 1809, 1810, 1811, Espagne et Portugal. — 1812, Russie. — 1813, Allemagne. — 1814, France. — 1815, Waterloo. — 1831, Belgique. — 1833, 1834, 1835, Afrique.

BLESSURES. — ACTIONS D'ÉCLAT.

Blessé de trois coups de lance au côté gauche devant Olt·lsbourg.

Frappé de deux fortes contusions à la hanche droite et au bras gauche, devant Dresde, le 26 août 1813.

Blessé à la jambe gauche d'un coup de feu dans une reconnaissance de cette ville le 4 novembre 1813.

S'est distingué à Ulm, à Austerlitz et à Iéna.

Envoyé en reconnaissance sur Alberstadt avec 25 chevaux, il surprit un gros de hussards prussiens dans son bivouac, fit cent prisonniers qu'il ramena au régiment ainsi que des chevaux, blessa beaucoup d'hommes à l'ennemi.

A continué à se distinguer dans toutes ses campagnes et a fait preuve d'une bravoure, d'un zèle et d'une intelligence qui ne se sont jamais démentis.

A eu à Senlis une affaire aussi heureuse qu'honorable dont les détails seraient trop longs à rappeler ici.

Comme prisonnier de guerre à la capitulation de Dresde, il s'échappa de Prague et, réuni à Strasbourg au duc de Bellune, il lui donna de grands détails sur le plan de campagne de l'ennemi en France.

Il obtint la croix de la Légion d'honneur à 17 ans pour être arrivé le premier du régiment sur une batterie russe.

A eu deux chevaux tués sous lui à Austerlitz.

TITRES ET DÉCORATIONS

Baron de l'Empire	
Chevalier de la Légion d'honneur	14 mars 1806.
Chevalier de l'ordre de l'Épée de Suède, autorisation du Roi du.	10 avril 1817.
Chevalier de Saint-Louis le	29 octobre 1826.
Officier de la Légion d'honneur le	5 mai 1833.

Les services du colonel Rigau ne comptent que du 18 mars 1805, époque à laquelle il a atteint l'âge de 16 ans.

En 1813, a rempli, n'étant que capitaine, les fonctions de chef d'état-major à la 43e division commandée par le général Claparède.

2

CORRÉARD (Frédéric).

Né le 9 septembre 1789 à Poyols (Drôme); fils de Pierre-Thomas et de Marie Hugou; marié le 18 décembre 1816 à demoiselle Adelaïde-Charlotte-Albertine Dupuits; en 2e noces, le 18 septembre 1832, à demoiselle Octavie-Marie-Françoise Neunreuther.

Dragon de la garde impériale	Vélite.	1er juin 1808.
17e régiment de dragons	Sous-lieutenant.	19 mai 1811.
id.	Lieutenant.	16 oct. 1813.
1er régiment de dragons	Lieut. adjud.-major.	1er juillet 1814.
id.	Rang de capitaine.	1er juin 1815.
Licencié le		8 déc. 1815.
Dragons du Doubs	Capit. adjud.-major.	3 janv. 1816.
Hussards du Jura.	Major.	5 déc. 1821.
15e chasseurs (devenu 10e).	Lieutenant-colonel.	12 août 1830.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	Colonel.	11 août 1835.
4e régiment de chasseurs	id.	20 déc. 1836.
10e légion de gendarmerie.	id.	20 février 1842.
19e id.	id.	7 avril 1843.
État-major général de l'armée	Maréchal de camp.	22 avril 1847.
Passé au cadre de réserve		10 sept. 1851.

CAMPAGNES.

1809, Autriche. — 1810, 1811, 1812, 1813, Espagne. — 1814, 1815, France. — 1835, 1836, 1837, Afrique.

BLESSURES ET ACTIONS D'ÉCLAT.

S'est trouvé aux batailles d'Essling et de Wagram, à chacune desquelles il a eu un cheval tué sous lui.

A l'affaire de Talamanca, en Espagne, le 1er mars 1813, il eut un cheval tué sous lui et fut un des premiers à entrer dans les rangs ennemis.

Le 14 février 1814, à Rumilly, près de Troyes, il eut un cheval tué sous lui dans une affaire contre les Autrichiens et s'y distingua particulièrement.

Le 18 juin 1815, à Waterloo, il eut un cheval tué sous lui dans une affaire contre la cavalerie anglaise et se fit encore remarquer par sa bravoure.

A fait l'expédition de Constantine en 1836 à la tête de son régiment qui s'y est distingué de la manière la plus remarquable.

A reçu deux blessures.

DÉCORATIONS.

Chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur.		13 mars 1813.
Officier	id.	18 juin 1831.
Commandeur	id.	14 avril 1844.
Grand-officier	id.	27 décembre 1864.
Chevalier de Saint-Louis		30 octobre 1827.

3

LANEAU (Félix).

Fils d'Ambroise et d'Anne-Guillemette Amiral ; né le 13 décembre 1794, à Rennes (Ille-et-Vilaine). Profession d'étudiant.

Novice de la marine sur la goélette *la Mouche n° 12*, embarquement au port de Lorient le	17 mai 1809.
Débarquement au port de Lorient	17 mai 1810.
Sur le lougre *le Granville*, embarquement à Brest	29 décembre 1810.
Débarquement à Brest	12 juin 1812.
Sur la goélette *la Mouche n° 29*, embarquement à Lorient	17 décembre 1812.
Débarquement à Lorient	23 mai 1813.
Démissionnaire et mis sur sa demande à la disposition du ministre de la guerre le	23 mai 1813.
Inscrit le même jour sur le contingent des gardes d'honneur du département du Morbihan. Garde d'honneur 3e régiment	1er juillet 1813.
Brigadier	1er août 1813.
Maréchal des logis	17 août 1813.
Maréchal des logis chef	6 février 1814.
Garde du corps du Roi (compagnie Raguse), lieutenant	16 juin 1814.
Licencié avec jouissance de la demi-solde	1er novembre 1815.
Lieutenant au 2e régiment de dragons	13 décembre 1815.
Capitaine adjudant-major au 1er chasseurs	6 septembre 1820.
Capitaine-major à l'école royale de cavalerie	3 mars 1825.
Rang de chef d'escadrons	10 mars 1829.
Major au 4e hussards	2 septembre 1830.
Chef d'escadrons au même régiment	3 février 1831.
Lieutenant-colonel au même régiment	16 juin 1832.
Colonel au 3e chasseurs d'Afrique	31 décembre 1836.
Embarqué à Toulon à destination de Bône le	28 février 1837.
Colonel chef de la 21e légion de gendarmerie	11 décembre 1840.
id. 3e id.	5 septembre 1841.
id. 2e id.	6 janvier 1849.
id. 1re id.	11 janvier 1849.
id. garde républicaine	13 février 1849.
id. 17e légion	19 juillet 1849.
Admis à la retraite le	21 novembre 1849.

CAMPAGNES ET CITATIONS.

1809, 1810, sur la goélette *la Mouche*. — 1811, 1812, sur le lougre *le Granville*. — 1813-1814, à la Grande-Armée. — 1837-1840, Afrique.

A fait l'expédition de Constantine en 1837. A été cité à l'ordre de l'armée pour sa conduite brillante pendant cette expédition.

BLESSURES.

Blessé de dix coups de baïonnette à Reims, le 13 mars 1814.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	16 mars 1814.
Officier	4 juin 1831.
Commandeur	15 septembre 1839.

4

NOËL (Armand).

Fils d'Albert-Joseph et de Thérèse-Jeanne-Ursule Bonnemant ; né le 2 juin 1795, à Paris. Marié le 30 août 1826, à demoiselle Louise-Aimée Roulleau d'Amenon, domiciliée à Amenon (Indre-et-Loire).

École militaire de Saint-Germain	Élève.	16 nov. 1811.
25e chasseurs.	Sous-lieutenant.	30 janv. 1813.
Attaché provisoirement au général Bagnol.	Lieutenant A. D. C.	20 déc. 1813.
Confirmé par ordre du 8 mai 1816 p. prendre rang du		20 déc. 1813.
Attaché à l'état-major du duc de Berry comme . .	Lieutenant adjoint.	16 mars 1815.
Jusqu'au		23 mars 1815.
A l'état-major du général Piré.	Id.	16 juin 1815.
Chasseurs de la garde royale	Lieutenant en 2e.	10 oct. 1815.
id.	Lieutenant en 1er.	8 janv. 1817.
Breveté pour prendre rang de capitaine	Capitaine.	20 déc. 1817.
Régiment de chasseurs de la Dordogne	id.	8 août 1821.
id. des Vosges (devenu 12e drag.).	id.	20 oct. 1821.
1er grenadiers de la garde royale	Capitaine en 2e.	2 nov. 1828.
id.	Capitaine adj.-maj.	3 déc. 1828.
Licencié avec le grade de.	Chef d'escadrons.	11 août 1830
Détaché près du général Clausel comme officier d'ordonnance.	id.	13 août 1830.
A la disposition du général Picquet chargé de l'organisation de la cavalerie à Bruxelles	id.	7 sept. 1831.
2e régiment de carabiniers	id.	24 janv. 1832.
4e régiment de cuirassiers.	Lieutenant-colonel.	12 avril 1837.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	Colonel.	11 déc. 1840.
A la disposition du gouverneur général de l'Algérie.	Général de brigade.	23 août 1846.
Commandant le département de la Manche	id.	17 déc. 1847.
(Devenu 2e subdivision de la 16e division militaire.).	id.	4 mai 1848.
Inspecteur général pour 1848 du 1er arrondissement de gendarmerie.	id.	5 juin 1848.
Commandant la 2e subdivision de la 6e division militaire à Grenoble.	id.	4 sept. 1849.
Inspecteur général pour 1850 du 5e arrondissement de gendarmerie.	id.	5 juin 1850.
Disponible	id.	1er janv. 1851.
Command. la 4e subdiv. de la 16e div. mil. à Alençon.	id.	15 février 1851.
id. 2e id. 15e id. .	id.	16 déc. 1851.
Devenu 3e id. 16e id. .	id.	26 déc. 1851.
Disponible	Général de division.	28 déc. 1852.
Inspecteur génér. pour 1853 du 10e arrond. de caval.	id.	27 mai 1853.
id. 1854 du 7e id. .	id.	10 août 1854.
Membre du comité consultatif de la cavalerie . . .	id.	29 déc. 1854.

Inspecteur général pour 1855 du 14e arrondissement de cavalerie (Algérie)	Général de division.	13 juin 1855.
Inspecteur général pour 1855 du 7e arrondissement de gendarmerie (légion d'Afrique)	id.	6 juillet 1855.
Id. pour 1856 du 11e arrondissement de cavalerie	id.	16 juin 1856.
Id. pour 1857 du 7e arrondissement de cavalerie	id.	6 juin 1857.
Id. pour 1858 du 7e arrondissement de cavalerie	id.	1er juin 1858.
Id. pour 1859 du 3e arrondissem. de gendarmerie	id.	7 juin 1859.
Placé dans la section de réserve à dater du		3 juin 1860.
Décédé à Versailles		31 déc. 1871.

CAMPAGNES.

1813, Allemagne. — 1814, blocus de Magdebourg. — 1815, France. — 1830, 1841 à 1846, 1855, Afrique.

BLESSURES.

Blessé le 16 juin 1815 à la bataille de Fleurus d'une balle qui lui a traversé le corps en chargeant près du général Piré à la tête d'un escadron du 6e lanciers.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	27 décembre 1840.
Officier	30 août 1842.
Commandeur	30 juin 1844.
Grand-officier	31 décembre 1857.
Grand-officier de l'ordre du Nicham-Iftikar	12 mars 1857.

5

DE MIRBECK (NICOLAS-PIERRE-JOSEPH-ALEXANDRE).

Né le 19 octobre 1794, à Kœnigstein (grand-duché de Francfort), fils de Michel-Nicolas et de Marguerite Ludwig; marié le 16 juin 1817 à demoiselle Herminie-Christine Chailly de Bellecroix.

12e chasseurs, engagé volontaire	Cavalier.	22 février 1813.
Arrivé au corps	id.	25 février 1813.
Au corps	Brigadier.	26 mars 1813.
Gardes du corps du Roi (comp. écossaise), rang de.	Lieutenant.	15 juin 1814.
Compagnie d'Havré	Brigadier (Capit.).	1er mai 1822.
10e dragons (devenu 10e cuirassiers)	Capitaine.	22 juillet 1825.
Mis en non-activité	id.	6 sept. 1830.
9e cuirassiers	id.	2 oct. 1830.
2e hussards	id.	26 oct. 1830.
Spahis réguliers de Bône	Capitaine adj.-maj.	5 février 1837.
3e chasseurs d'Afrique	Chef d'escadrons.	11 nov. 1837.
Spahis réguliers de Bône	id.	31 mars 1838.
4e hussards	Lieutenant-colonel.	29 oct. 1841.
7e chasseurs	id.	26 février 1843.
3e chasseurs d'Afrique	Colonel.	28 août 1846.
État-major général	Général de brigade.	16 juillet 1852.
Command. la 2e subdiv. de la 7e div. milit. (Jura)	id.	26 juillet 1852.
id. 5e id. (Hte-Saône).	id.	25 mars 1854.
Placé dans la section de réserve	id.	20 oct. 1856.
Commandant les subdivisions de la Haute-Marne et de la Haute-Saône	id.	16 juillet 1870.
Conserve seulement le commandement de la subdivision de la Haute-Saône	id.	14 août 1870.
Cesse ses fonctions pour raisons de santé et replacé dans le cadre de réserve	id.	17 août 1870.
Admis à faire valoir ses droits à la retraite le		17 août 1878.

CAMPAGNES.

1813-1814, Allemagne. — Prisonnier de guerre avec la garnison de Torgau en 1814. — 1823-1824, Espagne. — 1832, Belgique. — 1837-1844, Afrique. — 1846-1852, Afrique. — Du 11 au 17 août 1870, contre l'Allemagne.

BLESSURES ET ACTIONS D'ÉCLAT.

Blessé d'un coup de biscaïen à la cuisse gauche après la trêve de 1813 sur l'Oder.
Blessé d'un coup de lance au cou et d'un coup de sabre à l'œil gauche à Leipzig.
Blessé d'un coup de sabre sur la tête et d'un autre sur la main droite dans la nuit du 25 au 26 décembre 1813 près de Torgau.

Renvoyé en France comme réformé par les autorités prussiennes par suite de blessures et de pieds gelés le 16 mars 1814.

Cité à l'ordre de la division du 18 janvier 1841, à raison de l'expédition dirigée le 22 décembre 1840 contre les Beni-Salah-Ouled-Achmed.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	12 novembre 1814.
Officier	20 avril 1839.
Commandeur.	2 décembre 1850.

Chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne (autorisation du 18 novembre 1823).

Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand (autorisation du 21 mars 1825).

6

NEY (Napoléon-Joseph).

Fils de Michel duc d'Elchingen et de Aglaé-Louise Auguié ; né le 8 mai 1803, à Paris. Marié le 26 janvier 1828 à demoiselle Albine-Marguerite Laffitte.

Artillerie royale de Suède	Sous-lieutenant.	9 déc. 1824.
id.	Lieutenant.	11 mai 1826.
Officier d'ordonnance du prince royal	id.	10 sept. 1826.
id.	Capitaine.	5 mars 1828.
Congédié du service de Suède	id.	25 sept. 1830.
Admis au service en France et nommé au 5e hussards.	id.	11 août 1831.
8e régiment de lanciers	Chef d'escadrons.	7 déc. 1838.
id.	Lieutenant-colonel.	10 mars 1844.
11e régiment de chasseurs	Colonel.	1er mai 1849.
Placé en mission H. C. comme membre de l'Assemblée législative (exécution de la loi du 15 mars 1849)	id.	6 juin 1849.
Mis en non-activité par suppression d'emploi	id.	17 janv. 1852.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	id.	16 juillet 1852.
Disponible	Général de brigade.	10 août 1853.
Commandant une brig. de caval. au camp du Nord.	id.	31 mai 1854.
Disponible	id.	18 juin 1856.
Décédé	id.	26 juillet 1857

CAMPAGNES.

1832, Belgique. — 1837, 1852 et 1853, en Afrique.
Cité avec éloges dans le rapport du maréchal Valée sur la prise de Constantine en 1837.

TITRES ET DÉCORATIONS.

Prince de la Moskowa.

Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur		19 octobre 1831.
Officier	id.	1er novembre 1850.

7

De MÉZANGE DE SAINT-ANDRÉ (Camille-Régis-Hippolyte).

Né le 20 mars 1802, à Mortain (Manche); fils de Étienne-Joseph-Régis et de Esther-Louise Josset. Marié le 24 mars 1831 à demoiselle Caroline-Adèle-Joséphine Meuziau; en 2e noces, le 19 février 1862, à demoiselle Blanche Lavelaine de Maubeuge.

École spéciale militaire	Élève.	10 nov. 1820.
Chasseurs de la Marne	Sous-lieutenant.	1er oct. 1822.
id.	Lieutenant.	3 janv. 1827.
2e régiment de chasseurs d'Afrique	Capit. instructeur.	24 janv. 1832.
10e dragons	Capit. adjud.-major.	2 mars 1832.
3e lanciers	Capit. instructeur.	25 juillet 1834.
10e cuirassiers	Chef d'escadrons.	6 janv. 1844.
13e chasseurs	Lieutenant-colonel.	21 juillet 1848.
4e dragons	Colonel.	15 août 1852.
3e chasseurs d'Afrique	id.	10 août 1853.
État-major général	Général de brigade.	7 janv. 1860.
Mis à la disposition du général de division commandant le 7e corps d'armée en Algérie	id.	21 janv. 1860.
Commandant la subdivision de Bône	id.	1er mars 1860.
Placé dans la section de réserve	id.	21 mars 1864.
Commandant la subdivision d'Oran	id.	23 août 1870.
Commandant par intérim la province d'Oran	id.	1er nov. 1870.
Relevé de ce commandement et replacé dans le cadre de réserve	id.	30 juin 1871.
Admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite	id.	20 nov. 1878.

CAMPAGNES.

1823-1824, Espagne. — 1831-1832, Belgique. — Du 5 novembre 1853 à 1854, Afrique. — 1854, 1855, 1856, Orient. — 1857-1859, Afrique. — 1859, Italie. — 1859-1864, Afrique. — 23 août 1870-30 juin 1871, Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur		20 avril 1839.
Officier	id.	29 décembre 1854.
Commandeur	id.	13 août 1859.
Grand-officier	id.	17 septembre 1871.

A reçu les médailles de Crimée et d'Italie.

Décoré de la Valeur militaire de Sardaigne (autorisation du 10 juin 1857).

Décoré de l'ordre du Medjidié (3e classe), [autorisation du 10 février 1857].

Chevalier de l'ordre militaire de Savoie le 1er mai 1860.

8

Du BARAIL (François-Charles).

Né le 28 mai 1820, à Versailles (Seine-et-Oise); fils de Charles-Nicolas-François et de Marie-Françoise-Amélie de Chalendar. Marié le 27 octobre 1856 à demoiselle Pauline-Isabelle-Aline Veillet de Veaux.

Spahis réguliers d'Oran (engagé volontaire)	Spahi.	26 mai 1839.
id.	Brigadier.	30 oct. 1839.
id.	Maréch. d. logis four.	13 nov. 1840.
id.	Maréchal des logis.	31 déc. 1840.
Corps de cavalerie indigène.	S.-lieuten. français.	22 juillet 1842.
id.	Lieutenant français.	11 sept. 1844.
1er régiment de spahis	id.	3 août 1845.
id.	Capit. adjud.-major.	16 août 1848.
id.	Capitaine.	5 avril 1850.
5e hussards.	Chef d'escadrons.	6 janv. 1853.
1er spahis.	id.	10 déc. 1853.
9e hussards.	Lieutenant-colonel.	9 déc. 1854.
Hors cadre, command. sup. du cercle de Laghouat.	id.	23 déc. 1854.
1er régiment de chasseurs d'Afrique	id.	3 oct. 1855.
Chasseurs de la garde impériale.	id.	5 avril 1856.
1er régiment de cuirassiers	Colonel.	30 déc. 1857.
3e chasseurs d'Afrique	id.	17 janv. 1860.
État-major général	Général de brigade.	2 juillet 1863.
Commandant la brigade de cavalerie du corps expéditionnaire du Mexique.	id.	25 sept. 1863.
Commandant la 3 brigade de la division de cavalerie de la garde impériale	id.	12 août 1864.
	Général de division.	23 mars 1870.
Membre du comité de cavalerie.	id.	24 mars 1870.
Inspecteur gén. du 13e arrond. de caval. (Algérie).	id.	18 mai 1870.
Commandant la 1re division de réserve de cavalerie de l'armée du Rhin	id.	19 juillet 1870.
Disponible	id.	16 mars 1871.
Command. la 1re div. de caval. de l'armée de Paris.	id.	26 mars 1871.
Commandant le corps de cavalerie de l'armée de Paris devenu 3e corps de l'armée de Versailles. .	id.	2 avril 1871.
Membre de la commission chargée de compléter la rédaction du nouveau règlement sur les manœuvres de cavalerie.	id.	9 nov. 1871.
Membre de la commis. de classem. de la cavalerie.	id.	16 nov. 1871.
Inspecteur général du 1er arrondissem. de cavalerie.	id.	15 juin 1872.
Membre du conseil supérieur de la guerre.	id.	5 oct. 1872.
Ministre de la guerre	id.	29 mai 1873.
Démissionnaire.	id.	22 mai 1874.

Command. le 9e corps d'armée et la 18e divis. milit.	Général de division.	23 mai 1874.
Devenue 9e division militaire	id.	16 août 1874.
Ne conserve que le titre de commandant du 9e corps d'armée	id.	2 juin 1875.
Inspecteur général du 1er arrondis. de cavalerie de l'École de cavalerie et de la section de cavalerie de Saint-Cyr	id.	22 juin 1875.
Inspecteur général des cours spéciaux d'équitation à l'École d'état-major, aux cours spéciaux d'enseignement militaire supérieur et au Prytanée milit.	id.	30 juin 1876.
Maintenu dans le commandem. du 9e corps d'armée.	id.	15 mai 1877.
Disponible	id.	11 février 1879.
Admis dans la section de réserve	id.	28 mai 1885.
Admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite	id.	23 mai 1887.

CAMPAGNES.

Du 26 mai 1839 au 12 mai 1856, Afrique. — Du 20 février 1860 au 6 septembre 1862, Afrique. — Du 7 septembre 1862 au 17 avril 1864, Mexique. — Du 19 juillet au 28 octobre 1870, contre l'Allemagne. — Prisonnier de guerre du 29 octobre 1870 au 16 mars 1871. — Du 26 mars au 7 juin 1871, intérieur.

BLESSURES.

Blessé d'une balle qui a traversé la jambe gauche à la bataille d'Isly le 14 août 1844.

ACTIONS D'ÉCLAT ET CITATIONS.

Cité à l'ordre de la division d'Oran, le 16 février 1840, comme s'étant particulièrement distingué dans les divers combats soutenus contre les Arabes du 3 au 6 février 1840 sous les murs de Mostaganem.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie comme s'étant fait remarquer dans les opérations militaires accomplies par les colonnes du Chélif et d'Alger le 13 juin 1842.

Cité dans le rapport adressé par le gouverneur général de l'Algérie comme s'étant distingué lors de la prise de la Smala d'Abd-el-Kader le 23 mai 1842.

Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie comme s'étant fait remarquer à la bataille d'Isly, le 14 août 1844.

Cité à l'ordre de l'armée comme s'étant particulièrement distingué à la prise de Laghouat, le 21 novembre 1852.

Cité à l'ordre de l'armée comme s'étant particulièrement distingué dans le combat du 3 et dans l'assaut du 4 décembre 1852.

Cité comme s'étant distingué le 12 février 1863 dans le combat de San Juan de los Llanos (Mexique).

Cité dans un ordre général du corps expéditionnaire du Mexique comme s'étant particulièrement distingué dans le combat livré le 22 mars 1863 dans une reconnaissance devant Cholula et ayant imprimé à ses escadrons un élan irrésistible.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur		6 août 1843.
Officier	id.	3 mars 1854.
Commandeur	id.	10 novembre 1860.
Grand-officier	id.	20 avril 1871.
Médaille du Mexique.		

9

MARGUERITTE (Jean-Auguste).

Né le 15 janvier 1823, à Manheulles (Meuse); fils d'Antoine et de Marie-Anne Vallet. Marié le 28 avril 1859 à demoiselle Victorine-Antonie-Adélaïde-Eudoxie Mallarmé.

Gendarmerie maure	Gendarme interprète	1er mars 1838.
id.	Brigadier.	1er janv. 1840.
id.	S.-lieut. provisoire.	30 nov. 1840.
4e chasseurs d'Afrique	Chasseur.	14 juillet 1842.
Spahis d'Alger	Spahi.	4 août 1842.
id.	Brigadier.	id.
id. (chef de bureau arabe de 1842 à 1851).	Maréchal des logis.	1er sept. 1842.
id.	Sous-lieutenant.	23 juin 1844.
2e spahis	id.	3 août 1845.
id.	Lieutenant.	30 janv. 1847.
id. (commandant sup. de cercle de 1851 à 1860).	Capitaine.	25 oct. 1851.
1er spahis	id.	17 mars 1853.
9e hussards (hors cadres)	Chef d'escadrons.	4 juillet 1855.
Commandant supérieur du cercle de Laghouat	id.	id.
8e chasseurs	Lieutenant-colonel.	18 janv. 1860.
12e chasseurs	id.	14 mars 1860.
3e chasseurs d'Afrique	Colonel.	2 juillet 1863.
1er id.	id.	12 août 1864.
État-major général	Général de brigade.	21 déc. 1866.
A la disposition du gouverneur général de l'Algérie.	id.	27 déc. 1866.
Commandant la subdivision d'Alger	id.	22 mars 1867.
Commandant la 1re brigade de la 1re division de réserve de cavalerie de l'armée du Rhin	id.	16 juillet 1870.
	Général de division.	30 août 1870.
Mort des suites de ses blessures reçues à Sedan	id.	6 sept. 1870.

CAMPAGNES.

De 1838 à 1840; du 15 janvier 1841 au 21 septembre 1861, Afrique. — Du 24 août 1862 au 16 juin 1864, Mexique. — Du 17 juin 1864 à juillet 1870, Afrique. — 1870, armée du Rhin.

BLESSURES.

Blessé d'un coup de feu à la main droite au combat du 17 février 1846 dans les Ouled Bessam (Ouarensenis).

Blessé d'un coup de feu à la partie inférieure de la jambe droite au combat de Plan del Rio (Mexique) le 3 novembre 1862.

Blessé mortellement à Sedan (1870).

CITATIONS.

Cité à l'ordre de l'armée le 17 mai 1840 pour sa conduite au combat d'El-Afroun le 27 avril 1840.

Cité à l'ordre de l'armée le 4 juillet 1840 pour s'être distingué au combat du Chélif le 12 juin 1840.

Cité à l'ordre de l'armée le 24 mai 1841 pour s'être distingué au combat du 3 mai 1841, à Milianah.

Cité à l'ordre de l'armée le 25 juin 1842 pour sa conduite au combat de Kharregas, le 5 juin 1842.

Cité à l'ordre de la subdivision le 11 mars 1847 pour son combat contre Bou-Maza qu'il força à se rendre à Orléansville, après lui avoir tué ou pris les 15 cavaliers de sa suite, n'ayant lui-même avec lui que 12 cavaliers indigènes.

Cité en outre huit fois dans les bulletins officiels des expéditions depuis octobre 1842 jusqu'en 1849.

Cité dans un supplément à l'ordre général n° 20 du corps expéditionnaire du Mexique comme s'étant brillamment distingué dans un engagement de cavalerie à Plan del Rio, le 3 novembre 1862 : « Le lieutenant-colonel Margueritte a conduit la charge avec l'élan qui lui est naturel et dont il a fait preuve encore à Rio Frio. »

Cité dans un extrait du journal des marches de la brigade de cavalerie du corps expéditionnaire du Mexique pendant le mois de février 1863, comme s'étant particulièrement fait remarquer dans le combat livré, le 12 du même mois, à San Juan de los Llanos.

Cité dans l'ordre général n° 145 du corps expéditionnaire du Mexique en date de Puebla du 17 mai 1863, comme s'étant particulièrement fait remarquer dans le combat livré, le 8 du même mois, à San Lorenzo.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique pour la prise de Zamora par sa colonne d'avant-garde et le combat qui s'en est suivi le 22 décembre 1863.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique pour son entrain et sa vigueur lors de la prise de vive force de Teocaltiche, le 29 janvier 1864.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique pour avoir mené sa cavalerie avec son coup d'œil et son entrain habituels au combat de Cuitzillo, le 21 mars 1864.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 6 août 1843.
Officier id. . . . . 7 août 1859.
Commandeur id. . . . . 11 juillet 1864.
A reçu la médaille du Mexique.
Commandeur de l'ordre mexicain de N. D. de Guadelupe . . . . . . 4 juillet 1866.

OBSERVATION.

Les services du général Margueritte ne peuvent compter que du 15 janvier 1841, époque à laquelle il a eu dix-huit ans d'âge.

10

De MONTARBY (Antoine-Louis-Claude).

Né le 10 novembre 1819, à Réau (Seine-et-Marne); fils de Jean-Antoine et de Marie-Claudine-Louise Ferroussat. Marié le 23 août 1849 à demoiselle Armande-Charlotte de Crésolles, domiciliée à Nancy.

1er régiment de ligne	Engagé volontaire.	14 nov. 1838.
École spéciale militaire	Élève.	15 nov. 1838.
id.	Élève d'élite.	1er mai 1839.
id.	Caporal.	10 sept. 1839
id.	Sergent.	7 nov. 1839.
id.	Sergent-major.	18 déc. 1839.
3e hussards	Sous-lieutenant.	1er oct. 1840.
École de cavalerie	Sous-lieut. élève.	1er janv. 1841.
Rentré au 3e hussards	Sous-lieutenant.	13 oct. 1842.
id.	Lieutenant.	12 nov. 1843.
12e chasseurs	Capitaine.	24 déc. 1846.
6e hussards	Capit. instructeur.	id.
id.	Capit. commandant.	2 mai 1854.
5e chasseurs	Major.	9 déc. 1854.
1er hussards	Lieutenant-colonel.	4 juin 1859.
3e chasseurs d'Afrique	Colonel.	12 août 1864.
Chasseurs de la garde impériale	id.	29 février 1868.
État-major général	Général de brigade.	15 sept. 1870.
Prisonnier de guerre à Metz	id.	28 oct. 1870.
Rentré en France et disponible	id.	18 mars 1871.
Membre de la commission de cavalerie	id.	14 avril 1872.
Command. les subdiv. de la Drôme et de l'Ardèche.	id.	11 janv. 1873.
Commandant la 2e brigade de la 2e division de cavalerie de l'armée de Versailles le 5 juin 1873, dissoute le 29 septembre 1873	id.	31 mai 1873.
A cessé ses fonctions de membre de la com. de cav.	id.	16 juin 1873.
Command. la 3e brig. de hussards (4e div. de caval.).	id.	31 oct. 1873.
Réunira à son commandement celui de la subdivision de Seine-et-Marne	id.	27 janv. 1874.
Relevé de son commandement territorial	id.	16 août 1874.
Commandant la 1re brigade de hussards	id.	19 sept. 1876.
Réunira à son commandement celui des subdivisions de Sens et Fontainebleau	id.	octobre 1880.
Command. la 4e brig. de chasseurs (6e divis. de cav.).	id.	27 avril 1881.
Disponible sur sa demande	id.	13 juin 1881.
Passé dans la section de réserve	id.	10 nov. 1881.
Admis à faire valoir ses droits à la retraite	id.	id.

CAMPAGNES.

1851, intérieur. — Du 23 août 1859 au 9 janvier 1860, Afrique. — Du 3 juin 1864 au 23 mars 1868, Afrique. — Du 21 juillet 1870 au 28 octobre 1870, contre l'Allemagne. — Du 29 octobre 1870 au 18 mars 1871, prisonnier de guerre.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	. . . .	29 décembre 1851.
Officier id.	. . . .	9 juillet 1862.
Commandeur id.	. . . .	20 août 1874.

11

De GALLIFFET (Gaston-Alexandre-Auguste).

Né le 23 janvier 1830, à Paris; fils de Alexandre-Justin-Marie et de Marie-Auguste-Victoire de la Vieuville. Marié le 26 octobre 1859 à demoiselle Laffitte (Florence-Georgina), domiciliée à Paris.

1er hussards (engagé volontaire)	Hussard.	22 avril 1848.
10e chasseurs	Chasseur.	23 juillet 1849.
id.	Brigadier.	3 oct. 1849.
id.	Maréchal des logis.	13 déc. 1850.
id.	Adjudant.	21 janv. 1853.
id.	Sous-lieutenant.	30 déc. 1853.
Guides de la Garde impériale	id.	id.
Mis à la disposition de M. le général commandant en chef l'armée d'Orient	id.	13 oct. 1855.
Guides de la Garde impériale	Lieutenant.	30 déc. 1857.
2e spahis	id.	30 déc. 1858.
Mis à la disposition du major général de l'armée d'Italie	id.	31 mai 1859.
2e spahis	Capitaine.	3 février 1860.
Nommé officier d'ordon. de Sa Majesté l'Empereur.	id.	14 février 1860.
Mis à la disposition du commandant en chef de l'armée du Mexique	id.	31 déc. 1862.
1er hussards	Chef d'escadrons.	24 juillet 1863.
6e hussards	Lieutenant-colonel.	17 juin 1865.
12e chasseurs	id.	14 août 1866.
Commandant de la contre-guérilla française	id.	6 déc. 1866.
8e chasseurs	Colonel.	14 août 1867.
Mis en non-activité par retrait d'emploi	id.	2 nov. 1867.
3e chasseurs d'Afrique	id.	29 février 1868.
État-major général	Général de brigade.	30 août 1870.
Prisonnier de guerre	id.	2 sept. 1870.
Rentré en France et disponible	id.	mars 1871.
Commandant d'une brigade de cavalerie devenue brigade de cavalerie du 1er corps de l'armée de Versailles	id.	24 mars 1871.
Disponible sur sa demande	id.	14 juin 1871.
Commandant la subdivision de Batna	id.	24 oct. 1871.
Commandant la 1re brigade de la division active d'infanterie au camp d'Avor	id.	22 août 1873.
Commandant la 31e brigade d'infanterie et la subdivision du Cher	id.	20 oct. 1873.
Relevé de son commandement territorial supprimé.	id.	16 août 1874.
	Général de division.	3 mai 1875.
Commandant la 15e division d'infanterie	id.	14 mai 1875.
Inspecteur général du 15e arrondissem. d'infanterie.	id.	22 juin 1875.
id. 16e arrondis. de cavalerie	id.	id.

Réunit à son commandement actif celui de subdivision de région de Chalon-sur-Saône, Mâcon, Auxerre et Dijon	Général de division.	27 janv. 1876.
Inspecteur général du 13e arrondis. de cavalerie. .	id.	16 juin 1876.
id. 15e arrondis. d'infanterie . .	id.	30 juin 1876.
id. 9e arrondis. de cavalerie. .	id.	30 juin 1877.
id. 15e arrondis. d'infanterie . .	id.	2 juillet 1877.
id. 9e arrondis. de cavalerie. .	id.	13 avril 1878.
id. 15e arrondis. d'infanterie . .	id.	27 mai 1878.
Commandant le 9e corps d'armée à Tours	id.	11 février 1879.
Président du comité consultatif de caval. pour 1880.	id.	30 janv. 1880.
Inspecteur général du 1er arrondis. de cavalerie . .	id.	4 mai 1880.
Président du comité consultatif de caval. pour 1881.	id.	4 février 1881.
Inspecteur général du 1er arrondis. de cavalerie . .	id.	29 avril 1881.
Membre du conseil supérieur de la guerre	id.	26 nov. 1881.
Membre du comité de défense	id.	id.
Président du comité consultatif de caval. pour 1882.	id.	12 janv. 1882.
Disponible	id.	18 février 1882.
Commandant le 12e corps d'armée.	id.	19 février 1882.
Inspecteur général de l'École d'application de cavalerie, de l'École spéciale militaire et du manège de l'École supérieure de guerre	id.	14 avril 1882.
Président du comité consultatif de caval. pour 1883.	id.	25 janv. 1883.
Inspecteur général de l'École d'applic. de cavalerie.	id.	3 avril 1883.
Président du comité consultatif de caval. pour 1884.	id.	16 janv. 1884.
Inspecteur général de l'École d'applic. de cavalerie.	id.	16 février 1884.
Président du comité consultatif de caval. pour 1885.	id.	4 février 1885.
Relevé sur sa demande du commandement du 12e corps d'armée	id.	21 février 1885.
Inspecteur général du 7e arrondissement de caval.	id.	1er mai 1885.
Inspecteur général du 1er arrondissement d'inspection permanente de cavalerie	id.	4 mars 1886.
Relevé de ses fonctions de président du comité consultatif et d'inspecteur général du 1er arrondissement d'inspection permanente de cavalerie . . .	id.	15 mai 1886.
Membre du conseil supérieur de la guerre et désigné pour être chargé de missions spéciales . . .	id.	24 déc. 1889.
Placé dans le cadre de réserve	id.	2 février 1895.

CAMPAGNES.

A la Palisse (Allier), exécution du décret du 23 avril 1852, 1851. — Du 22 octobre 1854 au 14 septembre 1855, Orient. — Du 20 janvier au 16 mai 1859, Afrique. — Du 19 mai au 18 août 1859, Italie. — Du 27 janvier au 18 février 1860, Afrique. — Du 27 janvier au 18 juillet 1863, Mexique. — Du 22 juillet au 25 mai 1865, Afrique. — Du 16 septembre 1866 au 15 avril 1867 Mexique. — Du 20 mars 1868 au 1870, Afrique. — Armée du Rhin, 1870, contre l'Allemagne. — Prisonnier de guerre le 2 septembre 1870. — Du 24 mars au 16 juin 1871, Intérieur. — Du novembre 1871 au 4 septembre 1873, Afrique.

BLESSURES.

Blessé très grièvement le 19 avril 1863 à l'attaque contre le cadre no 29 (siège de Puebla).

CITATIONS.

Cité à l'ordre de l'armée du 15 juin 1855 comme s'étant particulièrement distingué dans l'enlèvement de vive force des redoutes russes devant Sébastopol.

Cité au rapport spécial du général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique du 2 avril 1863, sur la prise du fort San Xavier dont faisait partie le pénitencier (siège de Puebla. « S'est élancé sur le saillant de l'ouvrage un fanion national à la main. »

Cité comme s'étant particulièrement distingué dans l'attaque du cadre n° 29 au siège de Puebla (ordre n° 133).

Cité dans l'ordre général n° 34 du corps expéditionnaire du Mexique daté, devant Orizaba, du 24 février 1867, pour avoir donné une impulsion ferme et intelligente à toutes les opérations de la contre-guérilla, et avoir conduit l'affaire de Medellin (7 janvier 1867) avec un coup d'œil et une vigueur remarquables.

DÉCORATIONS ET MÉDAILLES.

Chevalier de la Légion d'honneur		25 juin 1855.
Officier	id.	17 avril 1863.
Commandeur	id.	3 avril 1873.
Grand-officier	id.	12 juillet 1880.
Grand-croix	id.	12 juillet 1887.
Médaille militaire		17 septembre 1891.

Médaille de la Reine d'Angleterre (Crimée).
Médaille d'Italie.
Médaille du Mexique.

12

FLOGNY (Victor).

Fils de Germain et de Marguerite Banque, né le 7 mai 1825 à Auxerre (Yonne). Marié le 23 janvier 1851 à demoiselle Louise-Antoinette-Eugénie Bastidé.

École spéciale militaire	Élève.	15 nov. 1843.
id.	Élève d'élite.	5 avril 1844.
id.	Caporal.	7 nov. 1844.
12e régiment de chasseurs	Sous-lieutenant.	1er oct. 1845.
École de cavalerie	Sous-lieut. élève.	1er janv. 1846.
Passé au 2e chasseurs	Sous-lieutenant.	9 oct. 1847.
id.	Lieutenant.	25 juin 1849.
id.	Capitaine.	30 nov. 1851.
Passé au 2e spahis	id.	7 sept. 1853.
Officier d'ordon. du général Grouchy, inspect. gén.	id.	30 août 1854.
5e chasseurs	Chef d'escadrons.	24 déc. 1858.
3e spahis	id.	3 février 1862.
Commandant supérieur du cercle de Tébessa	id.	2 mai 1862.
id.	Lieutenant-colonel.	12 août 1864.
id. de Guelma	id.	7 février 1866.
5e hussards	Colonel.	27 février 1869.
Prisonnier de guerre	id.	2 sept. 1870.
Rentré de captivité	id.	12 mars 1871.
3e chasseurs d'Afrique	id.	24 avril 1871.
Commandant la colonne de Milah et de Sétif	id.	2 juillet 1871.
Command. la brigade expédit. de la Kabylie orient.	id.	5 août 1871.
Commandant la subdivision de Batna et la 2e brigade de la colonne Saussier	id.	30 août 1871.
Commandant la colonne de l'Aurès et de Négrine	id.	11 sept. 1871.
Rentré au corps	id.	29 déc. 1871.
État-major général	Général de brigade.	4 nov. 1874.
Disponible en Algérie	id.	12 nov. 1874.
Inspecteur général du 17e arrondissem. de cavalerie (compagnies et établis. de remonte en Algérie)	id.	22 juin 1875.
Nommé au command. de la subdivis. de Tlemcen	id.	15 juillet 1875.
Inspecteur général du 13e arrondis. de cavalerie	id.	30 juin 1877.
Disponible sur sa demande	id.	26 nov. 1878.
Commandant la subdivision de Constantine	id.	16 avril 1879.
Décédé à Debidid (Algérie)	id.	15 sept. 1879.

CAMPAGNES.

Du 18 octobre 1853 au 20 janvier 1859; du 14 mars 1862 au 6 avril 1869, Afrique. — 1870-1871, contre l'Allemagne. — Du 17 mai 1871 au 28 décembre 1878; du 16 août au 15 septembre 1879, Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	. . . .	29 décembre 1860.
Officier id.	. . . .	11 août 1867.
Commandeur id.	. . . .	14 janvier 1872.

Décoration de 2e classe (commandeur) du Nicham Iftikar de Tunis.

13

GAUME (Léon-Charles-Aimé).

Né le 6 mai 1824 à Besançon (Doubs); fils de Charles-Suzanne-Auguste et de Jeanne-Pierrette-Pauline Magnin. Marié le 8 décembre 1852 à demoiselle Louise-Marie-Ermance de Monerie, domiciliée à Carcassonne.

École spéciale militaire	Élève.	29 nov. 1844.
id.	Élève d'élite.	9 avril 1845.
id.	Caporal.	4 juillet 1845.
id.	Sergent.	28 août 1845.
11e dragons	Sous-lieutenant.	1er oct. 1846.
École de cavalerie	id.	1er janv. 1847.
6e chasseurs	id.	26 avril 1848.
id.	Lieutenant.	24 déc. 1849.
id.	Capitaine.	1er mai 1854.
3e chasseurs	Major.	12 mars 1864.
2e spahis	id.	12 mars 1866.
2e chasseurs d'Afrique	Lieutenant-colonel.	20 nov. 1870.
3e id.	id.	12 avril 1871.
3e id.	Colonel.	31 déc. 1874.
État-major général	Général de brigade.	19 février 1880.
Commandant la subdivision de Mascara	id.	28 février 1880.
Inspecteur général du 13e arrondis. de cavalerie	id.	4 mai 1880.
Relevé du command. de la subdivis. de Mascara	id.	11 janv. 1881.
Disponible	id.	15 janv. 1881.
Command. la brigade de caval. du 1er corps d'armée.	id.	30 mars 1881.
Commandant la cavalerie du corps expéditionnaire opérant sur la frontière de Tunisie	id.	9 avril 1881.
Commandant la subdivision de Sétif	id.	27 avril 1883.
id. de Médéah	id.	12 juillet 1884.
Admis dans la section de réserve	id.	6 mai 1886.
Admis à faire valoir ses droits à la retraite	id.	16 juin 1886.

CAMPAGNES.

Du 8 avril 1864 au 11 octobre 1865; du 18 avril 1866 au 20 décembre 1870, Afrique. — Du 21 décembre 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne (armée de l'Est). — Du 9 mars 1871 au décembre 1880, Afrique. — Du 12 avril 1881 au juillet 1881, corps expéditionnaire de Tunisie. — Du 8 mai 1883 au 6 mai 1886, Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	6 mars 1867.
Officier id.	22 mars 1872.
Commandeur id.	4 septembre 1879.

Décoration de 2e classe (commandeur) du Nicham Iftikar de Tunis.

14

DE CUGNON D'ALINCOURT (ADRIEN).

Fils d'Alexandre et d'Alexandrine Cliquot, né le 28 juillet 1827 à Alincourt (Ardennes).

Engagé volontaire au 4e dragons, élève à l'École spéciale militaire	Élève.	3 déc. 1847.
École spéciale militaire	Élève d'élite.	5 avril 1849.
11e chasseurs	Sous-lieutenant.	1er oct. 1849.
École de cavalerie	id.	1er oct. 1850.
12e chasseurs	id.	25 oct. 1851.
id.	Lieutenant.	3 mars 1854.
École de cavalerie	id.	1er oct. 1856.
10e chasseurs	Capit. instructeur.	13 mars 1857.
id.	Capitaine.	12 janv. 1864.
12e chasseurs	id.	29 juin 1865.
1er cuirassiers	Chef d'escadrons.	15 oct. 1869.
2e cuirassiers	Lieutenant-colonel.	8 oct. 1875.
3e chasseurs d'Afrique	Colonel.	24 février 1880.
Mis en non-activité pour infirmités temporaires	id.	28 février 1881.
Retraité	id.	27 mars 1881.

CAMPAGNES.

Du 16 août 1865 au 10 mai 1867, Mexique. — Du 6 août au 1er septembre 1870, armée du Rhin. — Prisonnier de guerre le 1er septembre, rentré en France sur parole. — Du 8 octobre 1870 au 22 avril 1871, Afrique. — Du 16 avril 1880 au 19 février 1881, Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	15 août 1866.
Officier id.	22 mai 1873.

Chevalier de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe.

Médaille du Mexique.

15

DUBUQUOY (Hector-Emmanuel).

Né le 23 novembre 1827 à Éparcy (Aisne); fils de Jean-Louis-Joseph et de Marie-Victoire Watteau. Marié le 30 mai 1865 à demoiselle Marie-Léontine Gagniard, domiciliée à Avallon (Yonne).

École spéciale militaire	Élève.	11 déc. 1846.
Engagé volontaire, id.	id.	28 janv. 1847.
7e hussards	Sous-lieutenant.	28 mai 1848.
École de cavalerie	Officier-élève.	29 juin 1848.
Mis en non-activité par retrait d'emploi	id.	13 avril 1849.
4e régiment de chasseurs d'Afrique	Sous-lieutenant.	10 mai 1852.
id.	Lieutenant.	21 nov. 1855.
Chasseurs de la garde impériale	id.	10 mai 1856.
id.	Capitaine.	8 juillet 1859.
id.	Capit. d'habillement.	12 août 1861.
id.	Capit. adjud.-major.	13 nov. 1862.
id.	Capitaine trésorier.	5 avril 1864.
Régiment de dragons de l'ex-garde	Major.	10 sept. 1870.
6e régiment de marche de dragons	Chef d'escadrons.	14 nov. 1870.
12e régiment de dragons	id.	25 mars 1871.
14e id.	id.	3 mars 1872.
3e chasseurs d'Afrique	Lieutenant-colonel.	14 juin 1877.
id.	Colonel.	10 juillet 1881.
Retraité	id.	17 mai 1887.
Service des chemins de fer et des étapes	Colonel de réserve.	7 juin 1890.
Rayé des cadres		23 mai 1892.

CAMPAGNES.

Du 10 mai 1852 au 27 janvier 1855, Afrique. — Du 28 janvier 1855 au 17 juin 1856, armée d'Orient. — Du 15 mai 1859 au 12 août 1859, Italie. — Du 11 septembre 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne. — Du 27 juillet 1877 au 23 avril 1881, Afrique. — Du 24 avril 1881 au 26 juin 1881, corps expéditionnaire de Tunisie. — Du 27 juin 1881 au 16 octobre 1881, Afrique. — Du 17 octobre 1881 au 15 décembre 1881, corps expéditionnaire de Tunisie. — Du 16 décembre 1881 au 10 février 1887, Afrique.

BLESSURES.

Commotion cérébrale produite par une chute de cheval au combat du 26 octobre 1881, en Tunisie, à la suite d'une rencontre avec des cavaliers de son régiment dans une charge.

Fracture du péroné gauche avec luxation de l'astragale et de tout le pied en arrière, suite d'une chute de cheval, à la manœuvre, le 12 juin 1878.

CITATIONS.

Cité aux combats de Morée les 14 et 16 décembre 1870 et de Duneau le 9 janvier 1871.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 11 avril 1866.
Officier id. . . . . 5 mai 1871.
Commandeur id. 28 décembre 1885.
Médaille d'Italie.
Médaille de Crimée.
Médaille coloniale.
Décoration de 2e classe (commandeur) du Nicham-Iftikar de Tunis.

16

BUFFET (Claude-Louis-Alphée-Gabriel).

Né le 6 septembre 1836 à Poligny (Jura); fils de Gabriel-Alexis-Sylvain et de Augustine-Sophie Maurice. Marié le 5 mars 1879 à demoiselle Anne-Marie-Adelaïde-Laurence Hugueteau de Chaillé, domiciliée à Paris.

6e chasseurs (engagé volontaire)	Chasseur.	23 oct. 1855.
École impériale spéciale militaire	Élève.	4 nov. 1855.
7e chasseurs	Sous-lieutenant.	1er oct. 1857.
id.	Lieutenant.	14 mars 1865.
id.	Capitaine.	28 mai 1870.
6e dragons	Chef d'escadrons.	15 février 1877.
15e chasseurs	Major.	id.
id.	Chef d'escadrons.	10 juillet 1880.
11e hussards	Lieutenant-colonel.	5 juin 1883.
3e chasseurs d'Afrique	Colonel.	1er juill. 1887.
1er hussards	id.	12 oct. 1889.
Retraité	id.	8 juillet 1892.

CAMPAGNES.

Du 23 mai 1858 au 16 mai 1859, Afrique. — Du 17 mai 1859 au 1er septembre 1859, Italie. — Du 14 juillet au 3 novembre 1866, Afrique. — Du 30 octobre 1867 au 18 juin 1870, Italie. — Du 8 août au 9 septembre 1870, armée du Rhin. — Du 26 septembre 1870 au 7 mars 1871, armées de l'Est et de la Loire. — Du 24 au 31 mars 1871, intérieur (Narbonne). — Du 1er avril au 7 juin 1871, armée de Versailles, 2e siège de Paris. — Du 7 juillet 1887 au 12 octobre 1889, Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	8 décembre 1870.
Officier id.	8 juillet 1889.

Médaille d'Italie.
Chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand.
Décoration de 2e classe (commandeur) du Nicham-Iftikar de Tunis.

17

DE FORSANZ (HILARION-FRANÇOIS-MARIE).

Né le 11 mars 1840 à Saint-Pol-de-Léon (Finistère); fils de Hilarion-Charles-Marie et de Mélite-Urbane de Kermenguy.

École impériale spéciale militaire	Élève.	2 nov. 1858.
id.	Élève de 1re classe.	5 avril 1860.
1er régiment de lanciers.	Sous-lieutenant.	1er oct. 1860.
id.	Lieutenant.	10 août 1868.
Officier d'ordon. de S. E. M. le maréchal Canrobert.	id.	du 7 août 1870 au 17 mars 1871.
14e rég. de dragons (décret du 8 août 1871)	id.	4 sept. 1871.
id.	Capitaine.	23 avril 1872.
École de tir de Vincennes.	id.	1873.
Officier d'ordon. de S. E. M. le maréchal Canrobert.	id.	du 20 janv. 1874 au 5 sept. 1878.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	Major.	18 juillet 1878.
id.	Chef d'escadrons.	1er mars 1882.
Membre de la commission d'examen des sous-offic. de cavalerie d'Algérie proposés pour le grade de sous-lieutenant	id.	1882.
Command. la cav. de la colonne mobile de Tébessa.	id.	du 25 oct. 1882 au 15 sept. 1883.
Membre de la commission d'examen des sous-officiers de cavalerie d'Algérie	id.	1883.
Service d'état-major, H. C., chef d'état-major de la 35e division d'infanterie	id.	du 15 sept. 1883 au 15 déc. 1885.
6e regiment de cuirassiers.	Lieutenant-colonel	22 nov. 1885.
Adjoint au comité consultatif d'état-major comme examinateur d'admission à l'École sup. de guerre.	id.	1888.
Membre de la commission d'examen des élèves de 2e année à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.	id.	1888.
Membre du comité d'examen de la classe 60 à l'Exposition universelle de 1889	id.	1889.
Président de la commission d'examen des sous-officiers de cavalerie proposés pour l'avancement. .	id.	1889.
3e régiment de chasseurs d'Afrique (commandant provisoirement le régiment).	id.	12 oct. 1889.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	Colonel.	15 avril 1890.
État-major général	Général de brigade.	16 mars 1895.
Commandant la subdivision de Médéah et la 1re brigade de cavalerie d'Algérie	id.	
Commandant la 15e brigade de cavalerie.	id.	5 mai 1895.

BLESSURE EN SERVICE COMMANDÉ.

Fracture du radius gauche, suite de chute de cheval survenue en service commandé le 8 juillet 1887.

CAMPAGNES.

Du 20 juillet 1870 au 13 mars 1871, contre l'Allemagne. — Du 6 septembre 1878 au 2 novembre 1882, en Algérie. — Du 3 novembre 1882 au 4 novembre 1882, en Tunisie. — Du 5 novembre 1882 au 28 octobre 1883, en Algérie. — Du 13 mai 1889 au 4 juin 1889, en Algérie. — Du 8 novembre 1889 au 7 mai 1895, en Algérie.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur	23 septembre 1870.
Officier id.	5 juillet 1893.
Officier de la couronne d'Italie	6 juillet 1878.
Commandeur du Nicham-Iftikar.	8 juin 1891.
A reçu la médaille coloniale (agrafe Tunisie)	1895.

18

LUGAN (JULES-MARIUS).

Né le 28 février 1841, à Castres (Tarn); fils de Raimond Justin et de dame Marie-Virginie Meynadier. Marié le 20 février 1879 à demoiselle Mareschal (Marie-Noémi-Eugénie), domiciliée à Chambéry (Savoie).

École spéciale militaire. E. V	Élève.	8 nov. 1861.
id.	Élève de 1re classe.	4 avril 1862.
id.	Caporal.	1er oct. 1862.
id.	Fusilier.	19 mai 1863.
4e régiment de chasseurs	Sous-lieutenant.	1er oct. 1863.
id.	Lieutenant.	24 déc. 1869.
6e régiment de dragons	Capitaine.	23 avril 1872.
11e régiment de dragons.	Chef d'escadrons.	22 février 1884.
1er régiment de hussards	Lieutenant-colonel.	9 avril 1892.
3e régiment de chasseurs d'Afrique	Colonel.	23 mars 1895.

CAMPAGNES.

Du 27 septembre 1864 au 20 octobre 1865; du 22 décembre 1866 au 12 octobre 1868, Afrique. — Du 16 juillet 1870 au 21 avril 1871, contre l'Allemagne. — Du 29 octobre 1870 au 21 avril 1871, prisonnier de guerre. — Du 2 mai 1891 au 20 mai 1891, Afrique (mission). — Du 26 avril 1895 au , Afrique.

DÉCORATIONS.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du . . . . 12 juillet 1880.
A reçu la médaille coloniale « Algérie ».

UNIFORMES SUCCESSIFS

ORDONNANCE ROYALE DU 26 DÉCEMBRE 1832

Habit capote bleu céleste, à la polonaise, boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons, à basques tombantes en forme de jupon, à gros plis de ceinture croisant par devant et ouvert par derrière. Collet jonquille avec pattes à trois pointes bleu céleste. Parements jonquille. Brides d'épaulettes bleu céleste. Boutons à grelot blancs. Contre-épaulettes en chaînette en cuivre montées sur un cuir de vache noir. Pantalon garance à larges plis de ceinture par devant, à brayette, à poches de côté et à fausses bottes. Manteau en drap blanc piqué de bleu sans manches et à petite rotonde.

Phécy ou calot égyptien en tricot feutré de laine garance, avec houpette en soie bleu céleste. Ceinture en tissu et à cinq bandes de couleurs opposées en laine garance et bleu céleste.

Czapska garance avec galon et soutache bleu céleste sans plaque. Cordon de czapska en laine garance. Pompon demi-sphérique de la couleur de l'escadron avec tige en fer. Buffleteries blanches.

En 1846, les chasseurs d'Afrique reçoivent en outre comme coiffure une casquette garance à bandeau bleu de ciel à laquelle on donna le nom usuel de *taconnet*.

RÈGLEMENT MINISTÉRIEL DU 31 DÉCEMBRE 1847

Tunique. — Bleu de ciel foncé boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons d'uniforme. Jupe à deux pans formant chacun huit plis doubles. Collet en drap jonquille avec passe-poil bleu de ciel. Boutons en étain de forme sphérique, dits à grelots.

Contre-épaulettes. — En mailles de fil de laiton. Ces mailles entrelacées supportent un écusson en cuivre, bordé d'une grosse et d'une petite torsade estampées l'une et l'autre en relief dans l'écusson même. Au milieu est également estampé un cor de chasse. La chaîne et l'écusson reposent sur une âme en vache noircie.

Brides d'épaulettes. — En drap de couleur distinctive, doublées et passepoilées en drap du fond.

Pantalon de cheval. — Confectionné en drap garance avec cinq larges plis à la ceinture sur chaque devant. Passe-poil en drap bleu de ciel.

Manteau. — En drap blanc piqué de bleu, sans manches ni rotonde. Collet montant.

Casquette. — Carcasse en fort carton dit de feuilles. Hauteur : devant 140 millimètres ; derrière, 180 millimètres. Calot circulaire. Le tout recouvert en drap garance. Passe-poil aux coutures en tresses bleu de ciel, bandeau bleu de ciel. Cocarde tricolore. Ganse de cocarde bleu de ciel. Les ventouses vernies couleur garance sont placées en haut de chaque côté de la carcasse. Visière horizontale en cuir verni. Couvre-casquette en toile vernie noire avec rabat couvre-nuque verni des deux côtés, qui se relève jusqu'au calot où il s'attache par devant à la tige du pompon au moyen d'un ruban noir. Pompon demi-sphérique aplati recouvert en drap de la couleur distinctive de l'escadron. Cordon de casquette en fil blanc.

Phécy. — En tricot feutré de laine garance orné à sa base de trois raies noires.

Armement. — Les sous-officiers, brigadiers et chasseurs sont armés d'un sabre et d'un pistolet. Les brigadiers et les soldats de 1re classe ont une hache de campement. Les brigadiers et chasseurs sont de plus armés d'un fusil modèle dit de dragon. Ce fusil se porte à la grenadière.

DÉCRET IMPÉRIAL DU 27 JUIN 1855

Tunique bleu de ciel foncé à plis, boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons sphériques en étain estampés en relief du numéro du régiment. Collet jonquille avec passe-poil jonquille. Contre-épaulette en chaînette de cuivre montée sur un cuir de vache noir. Pantalon garance à plis de ceinture et à fausses bottes. Manteau en drap blanc piqué de bleu sans manches et à petite rotonde. Casquette garance à bandeau bleu de ciel. Pompon demi-sphérique de la couleur de l'escadron. Cordon de casquette en fil blanc. Buffleteries blanches.

Les 7e et 8e escadrons, créés pendant la durée de la guerre de Crimée, reçurent comme couleurs distinctives : le 7e, le vert clair de la nuance affectée à l'uniforme des chasseurs de France ; le 8e, le gris argentin de la nuance du dolman du 3e hussards.

7 mars 1862. — Dolman bleu de ciel, collet jonquille, parements bleu de ciel, tresses et brandebourgs en laine noire, boutons en étain estampés en relief au numéro du régiment. Pantalon garance à plis de ceinture et à fausses bottes orné d'un passe-poil, et de bandes bleu de ciel. Manteau en drap blanc piqué de bleu, sans manches et à petite rotonde. Casquette garance à bandeau bleu de ciel. Pompon demi-sphérique de la couleur de l'escadron. Cordon de casquette en laine noire. Buffleteries blanches.

28 février 1873. — C'est ce règlement qui a donné aux chasseurs d'Afrique

l'uniforme qu'ils portent aujourd'hui. Le dolman bleu de ciel ne diffère de celui des chasseurs de France que par la couleur jonquille du collet. Les boutons ne portent plus le numéro du régiment appliqué des deux côtés du col, et découpé à l'emporte-pièce dans du drap couleur du fond. La casquette et le pantalon n'ont pas été modifiés. Le cordon de casquette et les buffleteries blanches ont été supprimés. Une cartouchière en cuir fauve a remplacé la giberne. Le manteau bleu comme le dolman est du modèle adopté pour la cavalerie légère.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I[er]

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

*

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI.

APPENDICE

TABLE DES GRAVURES

Nancy, impr. Berger-Levrault & Cie.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 10 12 12 017 7